



## Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

## Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

## Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**B**

1,329,213

PROPERTY OF  
*University of  
Michigan  
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS





1





DES  
GERVASIUS VON TILBURY  
**OTIA IMPERIALIA.**

---

IN EINER AUSWAHL NEU HERAUSGEGEBEN

UND

MIT ANMERKUNGEN BEGLEITET

VON

**FELIX LIEBRECHT.**

---

*Gervasius, of Tilbury*

EIN BEITRAG ZUR DEUTSCHEN MYTHOLOGIE UND SAGENFORSCHUNG.

---

HANNOVER.  
CARL RÜMLER.

1856.



27.2.

014212 F. 3.

DEM

SEHR EHRENWERTHEN

SIR GEORGE CORNEWALL LEWIS,

BART. M. P.

ALS ZEICHEN GANZ BESONDERER HOCHACHTUNG

GEWIDMET.

11 10 13 30 10 000



## V o r w o r t.

---

Die um das Jahr 1211 abgefassten *Otia Imperialia* <sup>1)</sup> des Gervasius von Tilbury sind zwar in mehrfacher Beziehung nicht unwichtig für die Kenntniss des wissenschaftlichen Zustandes jener Zeit überhaupt <sup>2)</sup>, namentlich aber

<sup>1)</sup> *Otia* gr. σχολή d. i. *Mussestunden*, sowohl die Zeit selbst, wie das, was in derselben gearbeitet wird. Auch Byron nannte bekanntlich seine ersten poetischen Erzeugnisse *Hours of Idleness*. Gervasius selbst sagt *Decis.* III, c. 84 von einem wunderbaren Falken: „Cum haec et his similia tuae Celsitudini, Princeps Serenissime, memoramus, nihil aliud agimus, nisi quod tuae sollicitudinis seria otiorum parenthesis temperamus, quae licet vanitati linguosae possint adscribi, sustinenda tamen sunt ex eo, quod non modicam ad multa praestare possunt doctrinam aut cautelam.“ Gervasius scheint übrigens für seine Arbeit einen Lohn von Seiten des Kaisers (Otto IV.) erwartet zu haben, wie aus dem Schluss seiner *epistola* an den Geheimschreiber derselben erhellt; s. p. 1005.

<sup>2)</sup> Wahr sagt also Petit-Radel, Verfasser des Artikels über Gervasius in der *Hist. Litter. de la France* vol. XVII, p. 84, in Betreff des letztern: „Quoique cet ouvrage, auquel Vossius donne mal-à-propos le titre de *Chronicon*, ne soit au fond qu'une compilation rédigée avec peu de méthode et sans goût, il mérite de fixer l'attention des personnes, qui aiment à suivre le commencement et les progrès des sciences et des lettres chez les peuples dont la civilisation se perfectionne. Sous ce rapport les écrits de Gervaise seront un monument précieux et, pour ainsi dire, le seul qui leur offrira, avec quelques détails, le tableau de l'état confus des sciences physiques et cosmographiques au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle.“ Doch trifft diese Bemerkung nicht in ihrem ganzen Umfange zu, denn ein guter Theil des von Gervasius in jener Beziehung Berichteten geht auf die Rechnung eines von ihm ausgeschriebenen, bald näher zu bezeichnenden Schriftstellers.

der gebildeten Laien, und sowohl die Geschichte als auch die Geographie des Mittelalters <sup>3)</sup> können, wie Leibnitz in seiner Vorrede dargethan, mancherlei Nachrichten aus ihm schöpfen, die sonst nirgend anzutreffen sind; allein nicht dieser Umstand, sondern die zahlreichen, den Volksglauben und die Sagen jener Zeit betreffenden Nachrichten sind es, denen Gervasius die häufigen Anführungen in Werken verdankt, welche derartige Gegenstände behandeln, und die hierauf bezüglichen Stellen der *Otia* sind es daher auch, welche ich durch Aushebung und besondere Herausgabe leichter zugänglich zu machen suche, als sie es bisher gewesen. Die einzige Ausgabe der *Otia* ist nämlich die, welche sich in des Leibnitz *Scriptores Rerum Brunsvicensium* vol. I, p. 881 ff. findet.

Indem ich nun hinsichtlich der nähern Lebensumstände des Gervasius und sonstiger literarischer Nachweise auf die erwähnte Vorrede Leibnitz's <sup>4)</sup> verweise, füge ich noch

<sup>3)</sup> Vgl. *Hist. Litt. a. a. O.* p. 94. 97.

<sup>4)</sup> S. auch Grässe *Lehrb.* 2, 2, 800, so wie den bereits mehrmal angeführten Artikel von Petit-Radel in der *Hist. Litt. de la France* XVII, 82—109, dessen grössten Theil eine Uebersicht des Inhalts der *Otia Imperialia* bildet, und der sonst nichts Wichtiges enthält. Einen sehr auffallenden Irrthum aber, in welchen Petit-Radel oder der, dem er nachgeschrieben, auf fast unbegreifliche Weise, jedenfalls aber durch Flüchtigkeit und Unachtsamkeit gerathen, und den auch Grässe a. a. O. wiederholt, finden wir p. 58 und 91, an welcher letztern Stelle er aus *Decis.* II, c. 2 die Worte des Gervasius anführt: „Nos tamen, assignantes orbis divisionem distributioni filiorum Noae, orbem totius terrae Oceani limbo circumseptum et *quadratum* statuimus, ejusque tres partes Asiam, Europam et Africam nominamus;“ und hinzufügt: „Il est inutile de faire remarquer l'opposition d'idées qui résulte de la liaison de l'épithète *quadratum*, avec le mot *orbem*.“ Allerdings vertragen sich die Begriffe *orbis* und *quadratum* durchaus nicht, und man müsste Gervasius für gar zu einfältig halten, wenn er dies nicht selbst eingesehen haben sollte. Also schon dies hätte Petit-Radel stutzig und aufmerksam machen müssen. Allein dies ist keineswegs geschehen; ja man möchte ausserdem fast glauben, dass er den Originaltext des Gervasius gar nicht vor Augen hatte; denn dort findet sich zwischen



einige theils jene berichtigende, theils anderweitig ergänzende Bemerkungen hinzu.

So führt Leibnitz z. B. unter den ältern Schriftstellern, die des Gervasius Erwähnung thun, auch den Vincentius Bellovacensis an. Das *Speculum Morale*, wo die betreffende Stelle sich findet, ist jedoch nicht von Vincentius verfasst (s. Grässe *Lehrbuch* 2, 3, 892 ff.); in seinem *Speculum Historiale* und *Naturale* aber habe ich Gervasius nirgend erwähnt gefunden.

Die *Gesta Rom.* haben dem Gervasius ausser den von Leibnitz angeführten c. 154. 155. 162. auch noch das c. 161. entliehen.

Nicht nur Maderus, sondern auch Duchesne *Script. Hist. Franc.* 3, 363 sqq. hatte ein Bruchstück des Gervasius, nämlich die c. 18. 19. 20. der *Decis. II.* des Gervasius, aufgenommen.

den Worten „statuimus“ und „ejusque“ noch der hierbei sehr wichtige Zusatz „secundum Pauli Orosii sententiam.“ Wie kommt es nun, dass Petit-Radel letztern nicht gesehen, da er doch stets die Ausgabe von Leibnitz citirt, wo derselbe klar und deutlich steht? Wenigstens müsste dann diese offenbare Absurdität zunächst dem Orosius, dem Gervasius hingegen nur in so weit zur Last gelegt werden, als er sie ohne Ueberlegung nachgeschrieben. Viel besser wäre es aber gewesen, zunächst den Orosius nachzuschlagen, und da hätte sich denn gefunden, dass daselbst l. 1, c. 2 nicht „quadratus“, sondern vielmehr „triquadrus“ steht. Dieses Wort aber bedeutet so viel als „in tres partes divisus“, wie es Ducange s. v. ganz richtig erklärt; es wurde jedoch, weil es nicht häufig ist, von dem Abschreiber des Gervasius mit jenem unsinnigen *quadratum* vertauscht. Es ist also ganz einfach bei unserm Autor statt des letztern Wortes vielmehr „triquadrum“ zu schreiben, und jener auf diese Weise von dem ungerechten Vorwurf der Ungereimtheit frei zu sprechen.

Noch will ich hier die Bemerkung hinzufügen, dass für eine ziemliche Verbreitung und gewisse Popularität der *Otia* im Mittelalter auch eine muthmasslich schon früh gemachte Uebersetzung derselben ins Französische zu sprechen scheint, welche sich im Jahre 1373 in der Bibliothek des Louvre befand. Sie führte den Titel „*Oisivetés des empereurs*“ und war von maître Herent d'Antioche. S. Reiffenberg zu Philippe Mouskés vol. II, p. VI.

Leibnitz bemerkt, dass die zuweilen dem Gervasius zugeschriebene Abhandlung über das englische *Exchequer* (*scaccarium*) nicht, wie Vossius irrthümlich geglaubt habe, in dialogischer Form geschrieben sei; allein sie ist dies dennoch, und Vossius hat sich nicht geirrt. Uebrigens hält Thomas Madox, der Herausgeber des in Rede stehenden *Dialogus de Saccario* (s. Grässe 2, 2, 801. *Hist. Litter.* 17, 106 ff.), den Bischof von London, Richard, der im Jahre 1169 unter Heinrich II. Schatzmeister des Exchequer wurde, mit vieler Wahrscheinlichkeit für den Verfasser desselben, und da letzterer gleichfalls sagt (*Dialog.* p. 13): „*Libellus quidem est a nobis utcunque tempore juventutis editus de tripartita regni Angliae historia,*“ so ist er wohl nicht minder auch für den Verfasser des von Leibnitz erwähnten *Tricolumnium* zu erachten; s. *Hist. Litter.* l. c. Für ein Bruchstück aus letzterm halte ich das von Camden in der *Britannia* gegen Ende des Abschnittes von den Normannen (p. 89 ed. Francof. 1590) aus einem historischen Werke des Gervas. Tilbur. Angeführte, da sich nämlich diese Stelle in den *Otia* nicht wiederfindet.

Unrichtig, wenn auch leicht verzeihlich, ist ferner Leibnitz's Urtheil über die *multiplex literatura* des Gervasius, da es auf den ersten Anblick allerdings scheinen muss, und daher Leibnitz, so wie anfangs ich selbst, glaubte, dass Gervasius alle Autoren, welche er anführt, durch eigenes Lesen kannte<sup>5)</sup>. Dies verhält sich jedoch keinesweges so; vielmehr bemerkte ich bald, dass er einen sehr beträchtlichen Theil seiner Arbeit und daher auch die darin vor-

---

<sup>5)</sup> Auch Petit-Radel hat sich dadurch irre führen lassen, indem er a. a. O. p. 105 sagt: „*Les fréquentes citations des anciens que l'on trouve dans le livre que nous venons d'examiner [nämlich die Otia Imperialia] prouvent encore, à la louange de Gervaise, qu'il appréciait et savait allier, dans ses écrits, plus qu'on ne les faisait de son temps, les auteurs sacrés et profanes.*“

kommenden zahlreichen Citate der *Historia Scholastica* des Petrus Comestor <sup>6)</sup> meist wörtlich entliehen hat, ohne denselben auch nur ein einziges Mal namentlich anzuführen <sup>7)</sup>.

Ausserdem ferner, dass Gervasius mit dieser ihm nicht angehörenden Gelehrsamkeit zu prunken sucht, zeigt es sich aber auch noch, dass er seine Quellen sehr oft flüchtig und daher ungenau excerptirt hat; so z. B. sagt er *Decis. I, c. 6:* „Nunc annus mundanus, qui completur omnibus stellis ad sua loca primitiva reversis, quod fit, ut ait Josephus, demum post quinque millia annorum;“ bei Josephus findet sich jedoch nichts der Art, vielmehr hat Gervasius den

<sup>6)</sup> † 1178. S. über ihn Grässe *Lehrbuch* u. s. w. II, 2, 488 f.

<sup>7)</sup> Ja er nimmt sogar nicht Anstand, ausdrücklich sich selbst zuzuschreiben, was er doch nur aus Comestor hat; so sagt er *Decis. I, c. 1:* „empyreum coelum mundum dixerim propter suam munditiam.“ Ebenso heisst es fast wörtlich bei Comestor: „quandoque empyreum coelum mundus dicitur propter sui munditiam.“ Ueberhaupt ist der grösste Theil der ersten *Decisio* aus Comestor's *Genes. c. 1—9* meist buchstäblich entlehnt.

Uebrigens war bekanntlich ein solches Verfahren, wie das des Gervasius, auch zu *jener* Zeit schon ganz gewöhnlich, wie dies z. B. Prof. Bormans in seiner Abhandlung *Thomas de Cantimpré indiqué comme une des sources où Albert-le-Grand et surtout Maerlant ont puisé les matériaux de leurs écrits sur l'histoire naturelle* (s. *Bulletins de l'Acad. Roy. de Belgique* t. XIX, No. 1), wo er Thomas von Cantimpré als Verfasser des gewöhnlich Albert dem Grossen zugeschriebenen noch ungedruckten Werkes *de naturis rerum* nachweist, hinsichtlich des letztern gezeigt hat, der es gerade so machte wie Gervasius.

Das einzige Mal, wo *Manducator* (d. i. Comestor) bei einer ganz unwesentlichen Stelle angeführt wird, zeigt sich dieser Zusatz ganz deutlich als ein späteres Einschiesel, welches sich auch nur in einer der von Leibnitz zu den *Addenda* benutzten Handschriften befindet. S. vol. II, p. 783 Zusatz zu p. 996.

Von den dem Comestor entnommenen Stellen habe ich, da sie bei diesem vollständiger und richtiger zu finden sind, verhältnissmässig nur wenige in die vorliegende Auswahl aufgenommen, gleiches Verfahren auch mit Bezug auf die dem Gottfried von Monmouth entliehenen Sagen beobachtet und endlich von den Legenden ebenso nur die wichtigsten berücksichtigt.

Comestor falsch verstanden, welcher nämlich *Genes.* c. 9 den Josephus so citirt: „Dicit autem Josephus, quod nemo putet falsa, quae de antiquorum longaevitate conscripta sunt; quia propter virtutes et gloriosas utilitates, quas jugiter perscrutabantur, id est astronomiam et geometricam, deus eis ampliora vivendi spatia condonavit, quae aliter disserere non potuissent, nisi sexcentos viverent annos; per tot enim annorum curricula magnus annus impletur. Magnus enim annus est, qui completur reversis omnibus planetis ad loca suae creationis, quod fit annis non paucioribus nisi quingentis XXX; *mundanus vero annus est omnibus stellis ad prima loca reversis, quod fit demum post V milia annorum.*“ Letztern Satz nun hat Gervasius irrthümlicherweise auch auf Josephus bezogen, der aber, wie bemerkt, nichts dergleichen sagt; s. dessen *Ant. Jud.* l. 1, c. 4 s. f. Seltsam ist es auch, wenn Gervasius *Decis.* II, c. 10, p. 914 in. das, was er nach Cäsar über die Sitten der Gallier erzählt, als noch für seine Zeit geltend anführt. Andere Beweise von der Eilfertigkeit und Ungenauigkeit der Auszüge bei Gervasius zu geben, unterlasse ich, da dies hier zu weit führen würde.

Der Stil des Gervasius zeichnet sich vor dem seiner Zeitgenossen nicht besonders aus, und abgesehen von den fast ihnen allen eigenen Barbarismen, leidet er zuweilen an Unbeholfenheit, Anakoluthen und bis zur Unverständlichkeit getriebenem Schwulst.

Von dem Vorwurfe der absichtlichen Lügenhaftigkeit jedoch, den ihm Leibnitz macht, möchte ich ihn freisprechen, nicht aber von dem der Leichtgläubigkeit und des Aberglaubens; dieser trifft indess nicht sowohl ihn als seine Zeit überhaupt, und ist andererseits gerade das, was ihn uns vorzugsweise wichtig macht, indem uns dadurch jene Beiträge zur Kenntniss der Sagen und des Volksglaubens

im Mittelalter erhalten worden sind, von denen ich oben gesprochen<sup>8)</sup>.

Trotz aller dieser Mängel nun kommt dem Gervasius noch immer das Lob eines für seine Zeit ziemlich belebten Mannes zu, was bei ihm, als einem Laien, um so höher anzuschlagen ist; und aus dem hier unten<sup>9)</sup> gegebenen Ver-

<sup>8)</sup> So soll er, wie Naudé in seiner *Apologie des grands hommes fausement soupçonnés de magie* p. 611 bemerkt, der erste sein, der die Virgil betreffenden Sagen berichtet, und aus dem sie dann in die spätern Autoren, wie Helinand, Vincentius Bellovacensis u. s. w. übergingen. Jedoch hatte bereits vor Gervasius der bekannte Bischof von Chartres, Johannes Saresberiensis († 1180), in seinem *Policraticus* eine sich auf Virgil beziehende und auch von Gervasius mitgetheilte Sage erwähnt (s. unten Anm. 32 zu Anfang); ja sogar schon in der *Vita Virgilio* des Donat finden sich mehre dergleichen Geschichten mitgetheilt. Vgl. meine Uebersetzung von Dunlop's *Gesch. der Prosadichtungen* Anm. 282 und Genthe in seiner Uebersetzung von Virgil's *Eklogen* S. 58 ff. Gegen Ende seiner Vorrede erzählt Leibnitz einen Hexenprocess, bei dem auch Gervásius in seiner Jugend eine Rolle spielte, und wie dabei eine Hexe an einem zum Fenster hinausgeworfenen Zwirnknäuel in die Luft fährt und verschwindet. Hierzu vgl. Tettau und Temme *Preuss. Sag.* No. 122. Müllenhoff No. 572 (S. 564). Erin 6, 130 ff. Auch in dem bekannten Anschlagazettel, den Lichtenberg den 7<sup>ten</sup> Jenner im Namen Philadelphia's zu Göttingen öffentlich anheften liess, heisst es gleich anfangs: „Es ist nämlich derselbe, der im Jahre 1482 zu Venedig auf öffentlichem Markte einen Knäuel Bindfaden in die Wolken schmiss und daran in die Luft kletterte, bis man ihn nicht mehr gesehen.“

<sup>9)</sup>

Abdias.	Bibel.	Eusebius.
Alcuin.	Bibliotheca versificata.	Fulgentius.
Alexander, Petrus.	Boëthius.	Galfredus Monomuten-
Ambrosius.	Catalogus creaturarum.	sis.
Ammonius.	„ Romanorum.	Gesta Alexandri.
[Anonyme Autoren.]	Claudian.	„ Salvatoris.
Apulejus.	Claudius.	„ vultus Lucani.
Aristoteles.	[Comestor.]	Gildas,
Athanasius.	Consecratio lapidum.	Gregorius der Grosse.
Augustin.	Corpus juris.	Hegesippus.
Beda.	Decretalia.	Hieronymus.
Bernhard, St.	Dioscorides.	Historia Quotidiana.
Berosus.	Epikur.	„ Romanorum.



zeichniss der von ihm citirten Schriftsteller und Schriften bleibt noch immer, selbst nach Abzug der nach Comestor und andern angeführten, ein, wie ich glaube, nicht unbedächtlicher Theil übrig, die er aus Autopsie kannte, wozu dann auch noch diejenigen kommen, die er benutzt haben mag, ohne sie zu nennen <sup>10)</sup>. Unter den klassischen Dichtern scheint er besonders Ovid genau gekannt zu haben, und von den gleichzeitigen führt er zuweilen einen *egregius versificator* an, womit er wahrscheinlich *Bernhardus Sylvester* meint <sup>11)</sup>, denn diesen nennt er auch einmal unter Beilegung jenes Epithetons ausdrücklich. Verschiedene in Prosa aufgelöste Verse habe ich gleichfalls gefunden <sup>12)</sup> und hätte

Horaz.	Origenes.	Sidonius.
Isidorus.	Orosius.	Speculum Ecclesiae.
Johannes.	Ovid.	Strabo, Walfried.
Josephus.	Passio Thebaeorum.	Sylvester, Bernhard.
Lactantius.	Paulus Diaconus.	Tatian.
Lucan.	Philo.	Theodosius.
Lucrez.	Plinius.	Trajanus.
Macrobius.	Plato.	Turpin.
Martianus.	Posthuvianus.	Varro.
Methodius.	Rabanus.	Vita Antonii.
[Mirabilia urbis Ro-	Radulfus Niger.	„ Nicolai.
mae.]	Registrum Ecclesiae.	Virgil.
Nicodemus.	Sallust.	Zosimus.
Nicolaus Damascenus.	Sibyllinische Orakel.	

<sup>10)</sup> So z. B. die *Mirabilia urbis Romae*, welche hier in der *Decis*. II, c. 9 *de situ Romae* vom Anfang des Capitels bis zu den Worten: „*Romae sedes Papalis*“ (II, 767—769) fast wörtlich mit den von Grässe in den *Beiträgen zur Kunde des Mittelalters* herausgegebenen übereinstimmen. Doch hat Gervasius oft einen bessern und vollständignern, zuweilen aber auch einen mangelhaftern Text als Grässe.

<sup>11)</sup> Ueber diesen s. Grässe *Lehrbuch* II, 2, 682.

<sup>12)</sup> z. B. *Decis*. I, c. 19: „O miserrime Cain, quid modum ponis miserendi in Deo? ejus finis infinitus et modus est, hominum  
 „non tenuisse modum. Quisquis te flere coëgit  
 impetus, a vera longe pietate recessit,  
 acquirisque fidem simulati fronte doloris:  
 Non aliter manifesta putans abscondere mentis

deren muthmasslich noch mehr entdecken können, wenn es der Mühe gelohnt hätte, sie zu suchen.

Hinsichtlich der kritischen Beschaffenheit meines Textes bemerke ich, dass von mir die von Leibnitz in den *Scr. Rer. Br.* II, p. 751—784 nach vier <sup>13)</sup> Pariser Hand-

gaudia . . .

quam factum damnando tuum, veniamque negari  
posse tibi credens. Nequaquam ita fiet, sed omnis,  
qui invenerit te, occidet

te et ita justo Dei judicio occisor occisus liberaberis a miseria corporali;<sup>4</sup> und ebendas. bald darauf:

„Tunc data libertas odiis, resolutaque legum  
frenis ira ruit; non uni cuncta dabantur,  
sed fecit sibi quisque nefas.“

<sup>13)</sup> Es sind jetzt auf der Bibliothèque Impériale sieben Codices des Gervasius vorhanden, darunter auch jene 4, deren erneute Vergleichung noch manche wichtige Ausbeute gewähren würde. Auch hat Herr Dr. *Henri Michelant*, Custos an der genannten Bibliothek, die Güte gehabt, sich behufs einer früher von mir beabsichtigten *vollständigen* Ausgabe des Gervasius der Vergleichung vielfacher verdorbener oder zweifelhafter Stellen mit den in Rede stehenden Handschriften zu unterziehen und jenen auf diese Weise Berichtigung oder Sicherheit zu verschaffen, für welche zuvorkommende Freundlichkeit, ausser andern mehrfachen Diensten, die er mir bei meiner Arbeit geleistet, ich ihm zu innigem Danke verpflichtet bin. Diese sieben Handschriften tragen die Nummern 6488 (Pergam. 13. Jahrh.), 6489 (Perg. 14. Jahrh.), 6490 (Papier, 15. Jahrh.), 6491 (Perg. 15. Jahrh.), 6492 (Papier, 15. Jahrh.), 6703 (Perg. Anfang des 15. Jahrh. nach Michelant's Angabe; nach Pater Le Long, der sie für Leibnitz collationirte, aus dem Anfang des 14. Jahrh.), 6704 (Pap. 17. Jahrh.). Die werthvollste ist ohne Zweifel No. 6703, und sie hat auch Leibnitz die wichtigsten Lesarten geliefert; gleichwohl war ihr nicht unbedingt zu folgen, sondern zuweilen den andern der Vorzug zu geben. Hierbei trat ein bemerkenswerther Umstand ein. Leibnitz führt nämlich vol. II, p. 779 in dem addendum zu vol. I, p. 959 an, dass zu Ende der Decis. II. nach deren Schlussworten: „ut Beda testatur“ sich in dem genannten Codex (damals in der Colbertinischen Bibliothek befindlich) ein langer Zusatz von 10 Blättern befinde und folgende Abschnitte enthalte: *De peccato Adami, utrum fuerit gravior caeteris — de quibusdam mulieribus — de diversis hominibus — de moribus — de Indiis et aliis diversis gentibus — de Paradiso terrestri — de Bragmanis — de diversitate partium et membris earum — de portentis — de portentis fabulosis — de modis hominum quasi contra naturam.* Leibnitz fügt

schriften gegebenen *Emendationes* und *Supplementa* benutzt worden sind, durch welche Leibnitz den Text des Gervasius bedeutend verbessert, beträchtliche Lücken, unter andern

hinzu: „Hi autem tituli adjectitii sunt: nam in titulorum indice, qui extat initio secundae decisionis, non reperiuntur; proindeque tota haec additio non est Gervasii.“ Dieser Grund schien mir jedoch durchaus nicht genügend, um diesen Zusatz für unächt zu halten; denn der genannte Index enthält bei Gervasius bloss die Ueberschriften der Capitel (*tituli*, wie er letztere gewöhnlich nennt, aber auch *capitula*), keineswegs aber die Ueberschriften der in der zweiten Decisio vorkommenden Unterabtheilungen, welche sich nur im Text befinden, so dass also jener Zusatz dergleichen Unterabtheilungen enthalten konnte: und da ferner die von Leibnitz mitgetheilten Ueberschriften auch im Falle der Unächtheit des ganzen Abschnittes einen nicht unwichtigen Inhalt muthmassen liessen, so wandte ich mich an Herrn Michelant mit der Bitte, mir eine Abschrift des betreffenden Stückes besorgen und übersenden zu wollen, welchem Wunsche er auch mit grösster Bereitwilligkeit entgegen kam. Jedoch sah ich alsbald nach Empfang desselben, dass das Ganze nichts anders als ein Bruchstück aus des Vincentius Bellov. *Speculum Naturale* enthalte, und zwar sind die Abschnitte *de quibusdam mulieribus* bis *de Indis* etc. aus l. 31, c. 124—132, *de Paradiso terrestri* und *de Bragmanis* aus l. 32, c. 2, *de divers. partium* etc. aus l. 31, c. 118, und endlich *de portentis* bis zum Schluss aus l. 31, c. 120—123. Den ersten Abschnitt *de peccato Adami* etc. habe ich zwar im *Speculum* nicht gefunden, ihn aber der Unwichtigkeit der Sache wegen und da er überdiess nur einige Zeilen enthält, auch nicht weiter gesucht.

Auf die Frage aber, wie jener Zusatz in die erwähnte Handschrift hineingekommen, habe ich keine andere Antwort als die, welche mir Herr Michelant mit folgenden Worten gegeben: „L'interpolation ne se trouve que dans le seul manuscrit que j'ai copié. Je ne puis y trouver d'autre cause que le désir du scribe, qui était sans doute un homme lettré, d'augmenter sa matière, comme on le faisait si volontiers à cette époque. Il comptait même sans doute y fourrer encore autre chose, car il se trouve un ou deux feuillets blancs entre la fin de ce livre et le commencement du suivant, ce qui n'a lieu que dans cet endroit.“

In der *Hist. Litter. de la France* XVII, 106 wird übrigens noch eine andere Pariser Handschrift, jedoch nur der dritten Decisio des Gervasius erwähnt, welche mehr enthält als die übrigen. Auf eine deshalbige Anfrage erwiederte mir Herr Michelant: „Le manuscrit désigné dans l'*Hist. Litt. de la France* contient en effet à la fin 14 à 15 pages environ de récits qui ne se trouvent pas dans les autres Mss. Voici d'après les annotations marginales le contenu de ce supplément:

eine von sechszehn Folioseiten <sup>14)</sup>, ausgefüllt und zahlreiche Lesarten geliefert hat; trotzdem aber ist jener noch immer sehr mangelhaft, und ich musste zu eigenen Textverbesserungen meine Zuflucht nehmen; jedoch geschah dies nur dann, wo diese sich ungesucht darboten <sup>15)</sup>.

Was die Anmerkungen betrifft, die ich dem Text beigegeben habe, so muss ich besonders darauf hinweisen, dass sie sich lediglich auf die Erörterung der Sagen, des Volksglaubens, der Sitten und Gebräuche des Mittelalters so wie Aehnliches, zuweilen auf die der Legenden, und nur ausnahmsweise auf andere Punkte beziehen.

Aber auch schon in diesem engern Kreise waren die literarischen Hilfsmittel, die mir zu Gebot standen, höchst beschränkt, da die hiesige Universitätsbibliothek, die einzige hier vorhandene öffentliche Anstalt dieser Art, andern

---

*De gestis Alexandri — de scorpionibus — de serpentibus — de crocodilis — de signis in morte Alexandri — de signis in morte Karoli — de VII dormientibus — de umbra — de Caribdi — de Judaeis — de opobalsamo — de diversis legibus — de historicis romanorum — de formis civitatum — portae Romae — pontes Romae — montes in Roma — de palaciis — de templis — mirabile in nativitate XI.*“ Dieser ganze Zusatz ist jedoch offenbar eine nicht dem Gervasius angehörige Interpolation, da, nach den Ueberschriften zu urtheilen, vieles darin enthalten ist, was jener selbst schon besprochen hat, z. B. die ganze Topographie Roms; andererseits auch scheint mir das Uebrige nichts besonders wichtiges zu enthalten.

<sup>14)</sup> Ich habe am Rande meines Textes die Seitenzahlen der Ausgabe des Leibnitz angeführt, die sich also immer auf dessen vol. I. beziehen, hingegen die oben erwähnte grosse Lücke, welche sich vol. I, p. 912 befand und vol. II, p. 755—771 ergänzt ist, durch ein vor die Seitenzahlen gesetztes *vol. II.* bezeichnet. Die kleinen Ergänzungen, welche die *Emendationes* geben, sind nicht durch besondere Verweisungen kenntlich gemacht.

<sup>15)</sup> Am Fusse der Seiten sind die wichtigsten Varianten mit gewöhnlicher Schrift angeführt, wo ich hingegen den Text verbessert habe, ist die Lesart desselben mit gesperrter Schrift angegeben, und wo solches schon Leibnitz gethan, dies auch noch durch ein hinzugefügtes „Leibn.“ kenntlich gemacht worden.

Anforderungen zu entsprechen gemüssigt ist, wie ich dies auch bereits bei einer früheren Gelegenheit zu erwähnen Veranlassung hatte. Gleichwohl war der Oberbibliothekar Herr Prof. *Fliess*, dessen Freundschaft und vielfachen Diensten ich auch hier wieder meinen herzlichsten Dank abstellen muss, auf jede Weise bemüht, meiner Arbeit Vorschub zu leisten, und hat mir eine nicht unbedeutende Anzahl von Werken aus den öffentlichen Bibliotheken zu Brüssel und Gent zur Benutzung verschafft. Indess blieb mir immer noch vieles sehr Wichtige unerreichbar, und namentlich bedaure ich dies hinsichtlich der in neuester Zeit so reich aufgewachsenen Sagen- und Märchenliteratur, von der mir nur der geringste Theil zu Gebot stand, und die doch so mannigfache Ausbeute gewährt hätte. Ich musste mich daher mit den Hilfsmitteln begnügen, die mir zugänglich waren, und habe sie aufs besste zu benutzen gesucht. Mancherlei Anfragen sind mir auch mit gewohnter Bereitwilligkeit von meinem lieben Freunde *Adelbert von Keller* in Tübingen und, wie schon bemerkt, von Herrn *Michelant* in Paris beantwortet worden; endlich kann ich nicht umhin, mit herzlichem Dank die Zuvorkommenheit zu erwähnen, mit welcher Herr Professor *Borgnet* mir seine reiche Bibliothek zu unbedingter Benutzung überlassen und also auch auf diese Weise seine Freundschaft für mich bethätigt hat.

Ausser den Anmerkungen zum Text des Gervasius habe ich auch noch in einem Anhang Verschiedenes beigegeben, was mir der Mittheilung nicht unwerth und dem Inhalt nach für eine derartige Arbeit als Beilage passend dünkte, wozu ich auch einen bereits voriges Jahr im *Bulletin de l'Academie Royale de Belgique* t. XXII. veröffentlichten Aufsatz über *das wüthende Heer* rechne, dessen Wiederabdruck durch sein geringes Bekanntwerden in Deutschland



entschuldigt werden mag, um so mehr, da er ursprünglich meiner vorliegenden Ausgabe des Gervasius angehört und hier auch in vermehrter und berichtigter Gestalt erscheint. Dagegen ist eine andere Abhandlung über den *Mitusetkurm*, auf die ich S. 86 verwiesen, seitdem in der *mythologischen Zeitschrift* Bd. II, S. 405 ff., nebst Nachträgen ebendas. S. 408, herausgekommen und daher hier nicht wieder aufgenommen worden.

Hinsichtlich der den französischen Aberglauben betreffenden Auszüge aus Thiers<sup>16)</sup> glaube ich, dass sie nicht unwillkommen sein werden, da einerseits dieses Werk in Deutschland nicht Jedem zur Hand sein dürfte, und es doch andererseits namentlich im ersten Bande in jener Beziehung sehr wichtige Mittheilungen enthält. Zwar ersieht man zuweilen, dass nicht Alles, was Thiers anführt, speciell französischer Aberglaube ist oder doch war; so z. B. wo ausdrücklich das Gegentheil bemerkt ist, oder was sich schon in klassischen Autoren vorfindet; da er jedoch bei Abfassung seiner Arbeit, wie er selbst sagt, aus einer zwiefachen Quelle, nämlich aus Büchern (sowohl Profanscribenten wie Kirchenschriftstellern) und aus eigener Beobachtung ge-

---

<sup>16)</sup> Dass in der Reihenfolge der einzelnen Nummern bei mir zuweilen einige derselben fehlen, kommt daher, dass ich letztere, als für den gegenwärtigen Zweck nicht passend, gestrichen, nachdem bereits die ganze Sammlung für einen andern Behuf numerirt war, und ich aus mehrfachen Gründen nicht alle Zahlen wieder umändern konnte.

Mit Bezug auf die unvollständige für den gelehrten Forscher oft sehr hinderliche Art und Weise, wie Thiers die abergläubischen Bräuche mittheilt, bemerkt er selbst in der Vorrede: „J'ay rapporté les Superstitions dans toute leur étendue, lorsque j'ay jugé que cela ne pourrait avoir de mauvaises suites, et qu'il étoit en quelque façon nécessaire de n'en rien retrancher pour les mieux faire comprendre. Mais j'en ay souvent caché sous des points et des *Et cetera*, certains signes, certaines circonstances, dont elles doivent être revêtues pour produire les effets qu'on en espère, parce que j'ay eu crainte d'enseigner le mal en voulant le combattre.“

Gervasii Tib. otia imp.

\*

schöpft hat, erstere aber fast immer namentlich anführt, so lässt sich letztere auch um so leichter erkennen; und wenn auch hin und wieder ein Citat, z. B. Plinius, unterlassen ist, demnach also ein römischer Aberglaube als ein zur Zeit des Thiers in Frankreich noch herrschender erscheint, so darf man nicht vergessen, dass, wo nicht schon ein älterer Zusammenhang ist, die Superstition der Alten, besonders der Römer, im Mittelalter und noch später oft auch unter Christen wiederbelebt und geübt wurde, wofür es Beispiele genug giebt, und namentlich mag dies durch das Studium der klassischen Literatur gefördert worden sein zu einer Zeit, wo sich der Aberglaube allmächtig erwies und sich auch die stärksten Geister nicht von demselben frei zu erhalten vermochten. Wir wissen ja, wie hoch geehrt und viel gelesen Virgil in jenen Jahrhunderten war, aber auch welchen Gebrauch man häufig von seinen Gedichten machte. War er doch selbst, wie manche andere berühmte Schriftsteller des Alterthums, zur mythischen Gestalt und zum Zauberer geworden.

Lüttich, im November 1855.

**Felix Liebrecht.**

## Verzeichniss einiger Abkürzungen, Büchertitel und Ausgaben \*).

- Aberglauben, deutscher, schwedischer, ehatsnischer* u. s. w. — aus Grimm's Deutscher Mythologie. 1. Aufl.
- Albericus Trium Fontium*, Chronicon, in Leibnitz Access. Hist. Vol. II.
- Basile, Giambattista*, Der Pentamerone, oder das Märchen aller Märchen. Aus dem Neapolitanischen übertragen von Felix Liebrecht. Nebst einer Vorrede von Jacob Grimm. Breslau 1846. II. 8.
- Berger de Xivrey* Traditions Tématologiques. Paris 1836.
- Bergh, van den*, Proeve van een kritisch woordenboek der nederlandsche Mythologie. Utrecht 1846.
- Brand* Observations on popular antiquities etc. ed. II. London 1841. III. 8.
- Calmet, Dom Augustin*, Traité sur les apparitions des Esprits et sur les Vampires. Nouvelle éd. Paris 1751. II. 8.
- Camden* Britannia. Francofurti 1590. und dessen Anglica, Hibernica etc. (enthält unter andern auch die Schriften des Giraldus Cambrensis.) Francofurti 1602.
- Castrén, M. Alex.* Vorlesungen über die finnische Mythologie; übers. von A. Schieffner. St. Petersburg 1853.
- Comestor, Petrus*, Historia Scholastica s. l. et a. (hier mit *Com.* bezeichnet.)
- Delrius* Disquisitiones Magicae. Coloniae 1657.
- D. M. Jakob* Grimm's Deutsche Mythologie. 2. Aufl. (wo nicht ausdrücklich die 1ste angeführt ist.)
- D. S.* Deutsche Sagen der Brüder Grimm. Berlin 1816—18. II. 8.
- Dunlop* Geschichte der Prosadichtungen u. s. w. übersetzt von Liebrecht. Berlin 1851.
- Early Travels in Palestine*, comprizing the Narratives of Arculf, Willibald, Bernard, Saewulf, Sigurd, Benjamin of Tudela, Sir John Maundeville, de la Brocquière and Maundeville, edited with notes by Thomas Wright. Lond. 1848.
- Erin*. Auswahl vorzüglicher irischer Erzählungen u. s. w. von K. von K. Stuttgart und Tübingen. Cotta 1849. VI. 8.
- Fabri, Felix*, Evagatorium. Stuttgart 1843. III. 8. (Bibliothek des literarischen Vereins.)
- Fabricius* Codex Apocryphus Novi Testamenti. Hamburg 1719. III. 8. und dessen Codex Pseudepigraphus Veteris Testam. ebend. 1722. 1741. II. 8. (ersterer ist hier mit *N. T.*, letzterer mit *V. T.* bezeichnet.)
- Galfredus Monomutensis* Historia Regum Britanniae, in den Scriptorum Rerum Britannicarum. Heidelberg 1587.
- Geijer und Afzelius* Svenska Folkvisor. Stockholm 1814 ff. III. 8.
- Germania* oder Neues Jahrbuch der Berlinischen Gesellschaft für deutsche Sprache und Alterthumskunde. Berlin 1836 ff.
- Giraldus Cambrensis* Topographia Hiberniae und dessen Itinerarium Cambriae s. oben *Camden* Anglica etc.

---

\*) Das hier nicht Aufgeführte ist leicht verständlich oder bekannt.

- Grässe* Beiträge zur Kunde des Mittelalters. Dresden 1850 u. dessen *Gesta Romanorum*. Das älteste Märchen- und Legendenbuch etc. Dresden und Leipzig 1842. II. 8.
- Hagen, v. d.* Gesamttabentauer. Stuttgart und Tübingen 1850. III. 8. (hier bezeichnet mit *Ges. ab.*)
- Hocker* Deutscher Volksglaube in Sang und Sage. Göttingen 1853.
- Hågkomater från Hembygden och Skolan* af Samuel Ödmann. Andra Upplagen. Upsala 1890.
- Isidorus Hispalensis* Origines. Basileae 1577.
- Jones, James Athearn*, Traditions of the North American Indians. London 1830. III. 8.
- (Jonge)* Den nordsiellandske Landalmues Character, Skikke, Meeninger og Sprog. Kiöbenhavn 1798.
- Josephus, Flavius*, Opera. Genevae 1634.
- Klette* Märchensaal. Berlin 1845. III. 8.
- K. M.* Kindermärchen der Brüder Grimm.
- Kuhn* Märkische Sagen. Berlin 1843. (hier mit *M. S.* bezeichnet.)
- Kuhn und Schwarz* Norddeutsche Sagen. Leipzig 1948. (*N. S.*)
- Legenda Aurea* ed. Graesse. Lipsiae 1850.
- Leibnitz* *Scriptores Rerum Brunsvicensium*, (bezeichnet mit *Ser. R. Br.*)
- Lenglet Dufrenoy* Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les Apparitions, les Visions et les Songes etc. Paris 1751. II tomes (jeder in II parties).
- Lexicon Mythologicum* von Finn Magnusen; ist der dritte Band der grossen Kopenhagner Ausgabe der ältern Edda. (hier bezeichnet mit *Lex. Myth.*)
- Lover, Samuel*, Legends and stories of Ireland. New edition in one volume. London (ohne Jahr, erschien jedoch 1855).
- Matthäus Paris* *Historia Major*. London 1571.
- Meier, E.* Schwäbische Sagen. Stuttgart 1852. II. 8. (hier bezeichnet mit *Schw. S.*)
- Müllenhoff* Märchen, Sagen und Lieder aus Schleswig-Holstein und Lauenburg. Kiel 1845.
- Nore, Alfred de*, Coutumes, Mythes et Traditions des Provinces de France. Paris 1840.
- Notices et Extraits* des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Paris 1787 ff.
- Panzer* Beitrag zur deutschen Mythologie. München 1848.
- Petersen* Nordisk Mythologi. Kiöbenhavn 1849.
- Pseudokallisthenes* ed. Müller, hinter dem Arrian von Dübner in der Bibliothèque des Auteurs Grecques. Paris 1846.
- Savile* *Rerum Anglicarum Scriptores*. Francofurti 1601.
- Sazo Grammaticus*. Sorae 1644.
- Schmidt, Valentin*, Märchensaal. Bd. 1. Die Märchen des Straparola. Berlin 1817; Beiträge zur Geschichte der romantischen Poesie. Berlin 1818. Taschenbuch deutscher Romanzen, oder Balladen und Romanzen der deutschen Dichter Bürger, Stollberg und Schiller. Berlin (1826).
- Scriptores Rerum Sicularum*. Francofurti 1579.
- Tendlaw* das Buch der Sagen und Legenden jüdischer Vorzeit. 2. Aufl. Stuttgart 1845.
- Thiers, Jean-Baptiste*, *Traité des Superstitions* etc. II. éd. Paris 1697 ff. V. 8.
- Vaernewyck, Marcus van*, *De Historie van Belgis of Kronyke der Nederlandsche Oudheyd* etc. Gent 1784. II. 8.
- Villemarqué* Barzaz-Breiz. Chants populaires de la Bretagne. IV. éd. Paris und Leipzig 1846. II. 8.
- Wagner* Essai sur les rapports qui existent entre les apologues de l'Inde et les apologues de la Grèce. (Extrait du T. XXV des Mémoires couronnés etc. de l'Académie Royale de Belgique.)
- Weil* Biblische Legenden der Muselmänner. Frankfurt am Main 1846.
- Wolf, J. W.* Beiträge zur deutschen Mythologie. Göttingen und Leipzig 1852. Deutsche Sagen. Leipzig 1845. Niederländische Sagen. Leipzig 1843. (erstere hier bezeichnet mit *Beitr.*, letztere mit *D. S.* und *N. S.*)

## Inhaltsverzeichnis.

	Seite
Vorwort . . . . .	V
Verzeichniss einiger Abkürzungen u. s. w. . . . .	XIX
Prima Decisio . . . . .	1
Cap. V. De sole et luna et stellis et signis . . . . .	1
VIII. De jumentis, reptilibus et bestiis . . . . .	1
X. De quatuor monarchiis et quinque zonis et paradiso . . . . .	1
XII. De rore coeli, pluvia et nebula . . . . .	2
XIII. De mari . . . . .	2
XIV. De ligno vitae et ligno scientiae et mali historia . . . . .	3
XV. De oculis apertis post peccatum . . . . .	4
XVII. De duobus Paradisis et Infernis . . . . .	6
XVIII. De Faunis et Satyris . . . . .	6
XX. De inventione musicae et multorum artificiorum . . . . .	8
XXIII. De causa diluvii . . . . .	9
Secunda Decisio . . . . .	9
Cap. III. De Asia Orientali . . . . .	9
V. De distinctione Majoris Asiae ad partem Septentrionalem . . . . .	10
IX. De situ Romae . . . . .	10
X. De partibus Europae Occidentalibus . . . . .	10
De Hibernia . . . . .	10
XI. De tertia orbis parte, quam Africa dicimus . . . . .	10
XII. De insulis Mediterranei maris . . . . .	11
Cyclades . . . . .	11
Sicilia . . . . .	11
XVI. De imperio Romanorum et ortu Gothorum et Lombardorum . . . . .	13
XVII. De regno Britonum . . . . .	13
Tertia Decisio. Continens mirabilia etc. . . . .	13
Cap. VII. De tribus donis . . . . .	14
X. De domibus Podiensibus . . . . .	14
XII. De carne imputrescibili macelli . . . . .	14
XIII. De horto Virgilii et tuba aenea . . . . .	16
XVI. De rupe incisa, quae nullas admittit insidias . . . . .	17
XVII. De Johanne episcopo et animabus mortuorum . . . . .	17
XVIII. De visione portarum Inferni . . . . .	18
XX. De turre, quae non admittit vigiles . . . . .	18
XXIV. De alia figura Domini . . . . .	19
XXVIII. De virtute et consecratione lapidum . . . . .	20
XXXIV. De vento, quem in chirotheca conclusit Sanctus Caesarius . . . . .	21
XXXV. De virgula arida, quae per obedientiam floruit . . . . .	22
XXXVII. De vado de Rodestini . . . . .	22
XXXVIII. De aqua, quae potata reparat vires . . . . .	23
XLII. De rupe, quae nominatur Aequa illi . . . . .	23

	Seite
Cap. XLV. De antipodibus et eorum terra . . . . .	24
L. De statua et herba fimbriae . . . . .	25
LIV. De ligno Dominicae crucis et piscina Probatia . . . . .	25
LVII. De domina castri de Esperver . . . . .	26
LVIII. De militibus, qui apparent . . . . .	26
LIX. De Wandlebiria . . . . .	26
LX. De cornu et etiam pincerna . . . . .	28
LXI. De Neptunis sive Portunis, qui homines illudunt . . . . .	29
LXII. De Grant et incendiis . . . . .	30
LXIII. De delphinis . . . . .	30
LXIV. De sirenibus maris Britannici . . . . .	31
LXVI. De monte Cataloniae . . . . .	32
LXIX. De Laikibrat . . . . .	34
LXX. De cornu Sancti Simeonis . . . . .	34
LXXIII. De equinocephalis . . . . .	35
LXXVIII. De Aethiopia et palatiis duobus . . . . .	35
LXXXIII. De angelis percutentibus . . . . .	36
LXXXV. De lamis et dracis et phantasii . . . . .	38
LXXXVI. De lamis et nocturnis larvis . . . . .	39
LXXXVIII. De alio stagno . . . . .	41
LXXXIX. De fonte, qui pluere facit . . . . .	41
XC. De coemeterio Elisii campi et illuc advectis . . . . .	42
XCII. De equo Giraldi de Cabreriis . . . . .	44
XCIII. De phantasii nocturnis opiniones . . . . .	45
XCV. De corvo de Claveno et ejus sagacitate . . . . .	45
XCVI. De judicio cygnorum . . . . .	46
XCVII. De ovo corvino supposito ciconiae . . . . .	46
C. De hospitalitate cujusdam . . . . .	47
CIV. De pullo struthionis et vase vitreo . . . . .	48
CXI. De peritia Mosis et sculptura . . . . .	49
CXII. De ossibus Joseph et ove . . . . .	49
CXX. De hominibus, qui fuerunt lupi . . . . .	51
CXXIII. De avibus ex arboribus nascentibus . . . . .	52
CXXIX. De fonte, qui nihil sordidum admittit . . . . .	52
Anmerkungen . . . . .	53
Anhaag. I. Einige fernere Bemerkungen zu Grimm's Deutscher Mythologie . . . . .	167
II. Sagenforschung . . . . .	173
A. La Mesnie furieuse ou la Chasse sauvage . . . . .	173
Appendice 1. Procession de Russon . . . . .	201
2. Procession de Saint-Liévin à Gand . . . . .	205
3. La fête du Lendit . . . . .	209
4. La fête du Loup-Vert . . . . .	209
5. La fête de Caritachs . . . . .	210
B. Vermischtes . . . . .	212
α. Le Suisse de la rue aux Ours . . . . .	212
β. Belinus . . . . .	214
γ. Kombabos . . . . .	216
III. Französischer Aberglaube . . . . .	218
Nachträge und Berichtigungen . . . . .	261
Register . . . . .	264

# GERVASII TILBERIENSIS OTIA IMPERIALIA.

---

## Prima Decisio.

---

p. 884.

### V. De sole et luna et stellis et signis.

p. 888.

Sunt qui dicunt, stellam Magorum suo completo ministerio in puteum cecidisse Bethlehemiticum et illic eam intro videri autumant<sup>1)</sup>.

### VIII. De jumentis, reptilibus et bestiis.

p. 890.

Plasmavit Deus hominem de limo terrae in regione Damascena<sup>2)</sup>.

### X. De quatuor monarchiis et quinque zonis et paradiso.

p. 891.

Imperator pomum aureum fert in sinistra plenum favilla et cinere, ut per auri fulgorem gloria notetur imperii, et per favillam levis gloriae temporalis transitus designetur<sup>3)</sup>.

Majores nostri civitatem sanctam Jerusalem in medio nostrae habitabilis sitam scripserunt secundum illud: „Operatus est salutem in medio terrae“ . . . Hoc autem circumferentiae centrum arbitrantur quidam in illo loco esse, ubi Dominus locutus est ad Samaritanam ad puteum; illic enim in solstitio aestivo meridiana hora sol recto tramite descendit in aquam putei, umbram nullam aliqua parte monstrans, quod apud Syenem fieri tradunt philosophi<sup>3a)</sup>.

Gervasii Tilb. otia imp.

p. 893.

## XII. De rore coeli, pluvia et nebula.

Apud antiquos majoris Britanniae inolevit, quod in nocte natalis Domini ponunt manipulum avenae sub dio, aut vasculum aliquod plenum avenae vel hordei, ut, si fortassis, ut assolet evenire, pestis mortifera coeperit alia tangere, ex illo vel hordeo vel avena cibentur, super quam asserunt rorem coelestem nutu divino quotannis hora nativitatis Dei descendere. Sed et de pane nocte illa sub dio composito comperit habeo, quod febricitantibus prodest, si tamen adsit fides, quae operatur. Plurimos quoque vidimus potentes, qui sancto die Pentecostes cibum non sumerent, donec rorem de coelo hausissent vel super se descendisse sensissent, quod quandoque citius quandoque tardius eveniebat, sicut in sepulchro Dominico solet nunc ocyus nunc serius ignis coelestis in vigilia Paschae Hiërosolymis quotannis venire <sup>4</sup>).

p. 894.

## XIII. De mari.

Sunt qui dicunt, terram, ut centrum in medio circumferentiae, omni parte aequaliter ab extremitatibus distantem mari circumcingi atque concludi, secundum illud tertiae diei: „Congregavit aquas sub firmamento in unum et apparuit arida“ . . . .

Accedit ad probandam maris superioris supereminentiam temporibus nostris novum divulgatum, tamen mirabile. Cum enim die festo in majori Britannia populus post audita Misarum solennia ecclesiam plebanam passim egrederetur tempore quidem plurimum nubilo ac propter nebularum densitatem subobsuro, apparuit anchora navis, lapideo tumulo infra septa circuitu infixae, fune in aëre protenso ac pendulo. Obstupuit populus, dumque super haec varia inter se conferrent, tandem viderunt funem moveri quasi laborarent ad evulsionem anchorae. Dum ergo plurimum profligata non cederet, audita est vox in aëre spisso velut clamor nautarum ad revocandam projectam anchoram contententium. Nec mora: frustrata laboris spe, nautae unum de suis dimittunt, qui secundum peritiam nostrorum funi anchorali impensus vicaria manuum permutatione descendit. Cumque jam anchoram evulsisset, a circumstantibus capitur et inter manus



contrectantium, quasi in mari naufragium faceret, crassi aëris nostri humectatione praefocatus exhalavit. Sed et superiores nautae, arbitrati socium naufragatum, post unius horae spatium funem anchoralem praeciderunt, relicta anchora navigantes. In hujus itaque rei memoriam de anchora illa ferramenta ostii basilicae illius prudenti consilio fabricata sunt, quae publico patent conspectui 5).

Accedit adhuc aliud in ea regione mirabilius. Est castrum in comitatu Claudii Castriae, Bristoldum nomine, opulentum et civibus ditissimis complantatum. Hic portus est, quo transitur a majori Britannia in Hiberniam. Uno tempore in Hiberniam cum illius loci indigena navigasset, domi relictis uxore et filiis, post emensa diutinae navigationis curricula cum in remotis Oceani partibus navis decurreret, civis memoratus cum nautis ad epulandum consedit circiter horam tertiam. Cumque finita mensa civis cultellum ad spondam navis ablueret, subito de manu lapsus, eadem hora per fenestram domus ipsius civis in culmine patentem, quam lucernariam Angli nominant, ad mensam coram uxore civis positam cultellus defigitur, cujus rei novitate tacta mulier obstupuit, et notum sibi pridem cultellum reponens, longo post tempore viro \*) redeunte didicit, casum et diem navigationis cum die receptionis concordare. Quis ergo ex publicato facti hujus testimonio mare super nostram habitationem in aëre vel super aërem positam dubitabit?

XIV. De ligno vitae et ligno scientiae et mali p. 895.  
historia.

Inter alia paradisi ligna duo praecipue legimus, lignum scientiae boni et mali et lignum vitae . . . .

Nec mirandum de ligno vitae, cum in gestis Alexandri legatur ad Aristotelem epistola ejus, in qua apponitur terram esse, quam mors nulla tentavit, quinimo decrepiti efferri se faciunt, ut moriantur, ut infra decisione secunda, Deo duce, in descriptione Indiae dicetur. Sic etiam lanugo fit in foliis arborum apud Seres, cujus esu vita protelatur. Sed et Alexander scripsit Aristoteli de sacerdotibus arborum solis

\*) anno.

et lunae, quod, cum sol oritur et splendor tangit arborum summitatem, arbores ad radices usque concutiuntur, et tunc responsa dant interrogantibus. Illic Alexander de uxore et familia sua, de morte quoque sua, cum Babyloniam intraret, responsum accepit. Hae arbores poma faciunt, quorum esu sacerdotes illarum quadringentis annis vivunt 6).

p. 895.

### XV. De oculis apertis post peccatum.

De serpentibus tradunt vulgares, quod sunt quaedam foeminae, quae mutantur in serpentes, quae ita dignoscuntur: habent enim ligaturam albam quasi vittam in capite. Sane quod in serpentes mutari dicunt foeminas, mirandum quidem est, sed non detestandum. Vidimus enim frequenter in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus *gerulfos* Galli nominant, Anglici vero *wereulf* dicunt: *were* enim Anglice *virum* sonat, *wlf* lupum. Creberrimum quoque apud mulieres Graecas et Hierosolomitanae extitit, ut ajunt, quod contemtores suae libidinis in asinos transformant miro incantationis genere, ita quod faciem asini, laborem et onus sustinet, quousque ipsarum autricum \*) miseratio poenam relevet: quod tamen nescio an delusioni oculorum spectantium assignem, aut quia daemones discurrunt per mundum et subito semina rerum, de quibus hic agitur, referunt, ut ait Augustinus de virgis, quas Magi verterunt in dracones 7). Scio equidem jampridem relatum veridica narratione, quod in Aquensi provincia paucis ab Aquis milliaribus est castrum Russetum, quod vallem Trezensem sub se missam respicit. Hujus castri Dominus, Raimundus nomine, cum uno aliquo die solus in equo vectaretur juxta decursum interluentis Laris fluvii, ex improvise occurrit domina nulli decore secunda, in palafredo phalerato, vestibus et apparatu pretiosis, cumque salutata a milite ipsum ex nomine resalutasset, ille ab ignota se nominatum audiens, miratur et nihilominus illam, ut moris est, coepit verbis lascivis interpellare, ut ei consentiat. Cui illa opponit, hoc praeter conjugalem copulam nulli licere, verum si in ejus nuptias consentiat, ipsius possit optatis frui com-

p. 896.

\*) actricum.

plexibus. Quid ultra? acquiescit conditionibus miles in nuptiis: at illa replicat, illum summa temporalium felicitate ex ejus commansione fruiturum, dum ipsam nudam non viderit; verum ut ipsam nudam conspexerit, omni felicitate spoliandum asserit et vix ei vitam miseram servandam esse praeponit. Pendet dubiusne timeret optaretne mori? tandem in nuptias consentit et conditionem admittit. Inflammatus et aestuans omnem conditionem facilem arbitratur, qua cupitum thorum possit obtinere. Consentunt in matrimonium et contrahunt, et crescente militis felicitate, in brevi favore et hominum gratia, temporalium copia et corporis strenuitate in tantum excrevit, quod pares excessit et paucis proceribus et illustribus secundus invenitur. Hominibus amabilis, apud omnes gratiosus, liberalitatem discreta largitate atque urbanitate condiebat, filiis et filiabus summae pulchritudinis procreatis. Cum post longa tempora uno die domina, ut assolent, in thalamo balnearet, Raimundus miles, a venatu rediens et aucupatu, perdicibus aliisque carnibus ferinis dominam exeniat\*), et dum parantur cibaria, nescio quo motu vel spiritu militi venit in mentem, quod nudam videat dominam balneantem, constituens in animo siquidem, quod ex inhibita nuditatis conspectione potuit ex fatis esse periculum, temporis diuturnitate tanque diuturnae commansionis longinquitate evanuisse. Affectum maritus exposuit uxori, quae diuturnam felicitatem ex conditione servata objicit et infelicitatem minatur secuturam, si contemnatur. Tandem praeceps in praecipitium miles, non temperatur interminatione poenae neque precibus flectitur, ut a stulto proposito desistens suae consulat utilitati:

„tangunt animum motusque metusque

„Et timet eventus indignaturque timere.“

Quid moror? erepto linteo, quo balneum operitur, miles ut uxorem nudam videat, accedit, statimque domina in serpentes conversa, misso sub aqua balnei capite, disparuit, nunquam visa imposterum nec audita, nisi quandoque de nocte, cum ad infantulos suos visitandos veniebat, nutricibus audien-

---

\*) exeniat i. e. xeniis donat. Leibn.

tibus, sed ab ejus aspectu semper arctatis. Sane miles pro maxima parte felicitate ac gratia minoratus, filiam illius dominae cuidam nostro affini ex nobilibus Provinciae oriundo postea dedit in uxorem, quae inter coaetaneas et confines suas plurimum extitit gratiosa et cujus jam successio ad nos usque pervenit.

p. 897.

## XVII. De duobus Paradisis et Infernis.

Erravit Plato, qui descendens in Aegyptum legit ibi libros Mosis et putavit Mosen sensisse, volatilia esse ornamentum aëris circa terram tantum, ornatum vero superioris aëris esse calodaemones et cacodaemones, id est, malos et bonos daemones. Apulejus autem in Libro de Deo Socratis dicit, quod inter lunam et terram habitant immundi spiritus, quos incubos daemones nominant, a mentis incubatione, quia in somnis mentes hominum opprimunt, ita quod videntur homines ex alto praecipitare vel suffocare, habentque partim naturam hominum partim angelorum, et cum volunt, assumunt naturas humanas et cubant cum mulieribus <sup>8)</sup>. De his generatus fertur Merlinus, qui fuit, ut ait Historia Britannorum, ex matre sine patre homine, et ex tali generatione erit, ut dicunt, Antichristus, ideoque dicet se filium virginis. De hujusmodi multa scimus quotidie videri. Nam vidimus quosdam daemones tanto zelo mulieres amare, quod ad inaudita prorumpunt ludibria, et cum ad concubitum earum accedunt, mira mole eas opprimunt, nec ab aliis videntur. Sunt et quidam, qui a virginibus tantum videntur; caro enim incorrupta magis spirituales habet intuitus, unde asserunt nigromantici in experimentis gladii vel speculi vel unguis aut circini <sup>9)</sup> solos oculos virgineos praevalere.

p. 897.

XVIII. De Faunis et Satyris <sup>10)</sup>.

Sunt et alii, quos Folletos vulgus nominat, qui domos simplicium rusticorum inhabitant et nec aqua nec exorcismis arcentur, et quia non videntur, ingredientes lapidibus, lignis et domestica suppellectile affligunt, quorum verba utique humano more audiuntur, etsi <sup>\*</sup>) effigies non comparent.

---

<sup>\*</sup>) et.

De istis pleraque miracula memini me in Vita abbreviata et Miraculis Beatissimi Antonii reperisse. Sunt et alii, spiritus nescio dixerim an corporeas et sylvestres bestias, qui Fauni et Satyri dicuntur, de quibus in Vita Beati Pauli, primi eremitaе, ita narrat Hieronymus: „Cogitanti Antonio, nullum ante se monachorum in eremo consedissee, nocte quiescenti revelatum est, esse alium meritis multo meliorem, ad quem visendum properare deberet. Illico erumpente luce venerabilis senex, infirmos artus baculo regente sustentans, coepit ire velle, quo nesciebat. Et cum jam media dies aequo \*) desuper sole fervebat, conspicatur hominem equo mixtum, cui opinio poetarum Hippocentauro vocabulum indidit, quo viso salutaris impressione signi armat frontem et: „Heus tu, inquit, quam in parte servus Dei hic habitat?“ at ille barbarum nescio quid fremdens, et frangens potius verba quam loquens inter horrentia ora, senis blandum quae-sivit alloquium et dextrae manus protensione cupitum indicat iter, ac sic per patentes campos volucris transmissus fuga ex oculis mirantis evanuit. Stupens itaque Antonius et de hoc, quod viderat, secum volvens ulterius progreditur. Nec mora: inter saxosam convallem haud grandem homunculum videt, aduncis naribus, fronte cornibus asperata, cui extrema pars corporis in caprarum pedes desinebat. Ex hoc Antonius spectaculo scutum et loricam fidei, ut bonus praeliator, arripuit: nihilominus memoratum animal palmarum fructus eidem ad viaticum quasi pacis obsides afferebat: quo cognito, gressum pressit Antonius, et quisnam esset, interrogans, hoc ab eo responsum accepit: „Mortalis ego sum et unus ex accolis eremi, quos vario errore delusa gentilitas Faunos Satyrosque et Incubos vocans colit. Legatione fungor gregis mei: precamur, ut communem Deum pro nobis depreceris, quem pro salute mundi olim advenisse cognovimus et in universam terram sonus ejus exivit.“ Talia eo loquente longaevus viator ubertim faciem lacrimis rigabat, quas magnitudo laetitiae indices cordis effuderat. Gaudebat quippe de Christi gloria et de interitu Satanae, simulque ad-

p. 898.

\*) ex quo.

mirans, quod ejus posset intelligere sermonem, et baculo humum percutiens aiebat: „Vae tibi, Alexandria, quae pro Deo portenta veneraris: vae tibi, civitas meretrix, in qua totius orbis daemonia confluxere! Quid nunc dictura es? bestiae Christum loquuntur.“ Necdum verba compleverat, et quasi pennigero volatu peculeum animal aufugit.“ Hoc nunc ne cui ad incredulitatem scrupulum moveat, sub rege Constantino universo mundo teste defenditur. Nam Alexandriam istiusmodi homo vivus perductus magnum populo-spectaculum praebuit, et postea cadaver exanime, ne calore aestatis dissiparetur, sale infusum Antiochiam, ut ab Imperatore videretur, allatum est.

p. 899. XX. De inventione musicae et multorum artificiorum.

Fuit \*) Nimrod filius Chus, qui filius fuit Cham, filii Noë, qui coepit primus potens esse in terra et robustus venator hominum coram Domino, id est extincor et oppressor, amore dominandi, et cogebat homines ignem adorare; unde super locum illum, ubi loquens Dominus ad Abraham ait: „Ego sum, qui te eduxi de Ur Chaldaeorum“ legitur, quod Ebraei ur vocant ignem. Inde fabulantur, quod Chaldaei in ignem, per quem trajiciebant parvulos suos, projecerant Abraham et Aran, qui fuit primogenitus filius Tharae et frater Abrahae et Nachor; projecerunt autem eos, quia volebant ignem adorare, et Aran ibi exspiravit, Abraham autem auxilio divino liberatus est. Josephus tamen Ur nomen civitatis esse dicit Chaldaeorum, in qua Aran sepultus fuit, ubi et sepultura ejus ostenditur<sup>11)</sup>.

p. 901. Quidam dicunt<sup>12)</sup> Salomonem primum invenisse, quod in annulo quidam includunt spiritum immundum, per quem imperant aliis daemoniis. Sed et apud Judaeos erant exorcistae, qui per exorcismos Salomonis daemones ejiciebant, maxime si radix cujusdam herbae poneretur in naribus obsessi. Ait enim Josephus, se vidisse quendam exorcistam captum et ad Vespasianum adductum, dum obsideret Hierusalem, qui anulum, sub cujus gemma radix erat, posuit

\*) frater.

in naribus cujusdam obsessi et adjuravit daemonem et egressus est daemon. Ut autem probaret ejectum daemonem, posuit pelvim aqua plenam in medio et adjuravit daemonem, ut subverteret pelvim et subvertit eam. Sed et Cyprianus quidam Carthaginiensis magus in pyxide reclusos habebat daemones, et quando volebat, mittebat eos ad peragenda negotia sua. Quadam itaque die praecepit eis, ut adducerent ei S. Justinam virginem, quam diligebat, et non potuerunt; signaculo enim crucis se munierat. Quo comperto, magus statim factus est Christianus, et simul cum virgine fide Christi martyrium suscepit <sup>13</sup>). Magos quoque mortuos suscitasse legimus quibusdam characteribus ligatis sub utraque axilla, et loqui eos ac incedere faciunt, sed ut comedant, nequaquam efficere possunt, id quod soli Deo convenit.

Tempore Jacob <sup>14</sup>) apud lacum Tritonidem virgo apparuit, quam Graeci Minervam dixerunt. Haec plures artes adinvenit et maxime lanificium. Eadem dicta est Pallas a Pallene insula Thraciae in qua nutrita est, vel a Pallante gigante, quem interfecit. p. 904.

Apud Belgim, civitatem Galliae, a qua Gallia Belgica dicitur vel Belgium <sup>15</sup>), inventus est usus curruum; de quo sic dicitur: p. 905.

„Belgis Celtiberis Belvacum Belga vocatur.“

### XXIII. De causa diluvii.

ibid.

Corineus in hac Britanniarum parte [sc. in Cornubia] gigantes reperit, quos solos insulae habitatores fuisse ad tunc legimus <sup>16</sup>). p. 906.

## Secunda Decisio.

p. 908.

### III. De Asia Orientali.

p. 911.

In India est Mons Caspius, a quo mare Caspium vocatur, inter quem et mare Gog et Magog, ferocissimae gentes, a Magno Alexandro inclusae feruntur <sup>17</sup>), quae humanis carnibus et belluinis crudis vescuntur, ut in Ezechiel legitur.

Vol. II.  
p. 761.

## V. De distinctione Majoris Asiae ad partem Septentrionalem.

Vol. II.  
p. 762.

Dicitur Albania ab albedine, quia illic gentes albo crine nascantur. Hi \*) se posteros Jasonis dicunt in quorum oculis est glauca macula pro pupilla, unde plus nocte quam die vident <sup>18</sup>).

ibid.

Porro circa Riphaeos montes ad Aquilonem sunt Hyperborei, apud quos axis torquetur. Gens illa sub aëris clementia continua sanitate viget, in nemoribus habitat, fructuque arborum vescens, satiata vivendi taedio mortem fertur accersire.

Vol. II.

## IX. De situ Romae.

p. 767.

Vol. II.

p. 768.

Colossus \*\*) amphitheatrum habet in altum pedes submissales centum novem <sup>19</sup>).

Vol. II.

p. 769.

Templum, quod erat Neronis vestiarius, nunc dicitur Sanctus Andreas, juxta quod est Julia Petra, hoc est petra tumularis, in qua cinis Julii Caesaris reconditus est, cujus memoria tabulis aereis et deauratis literis latinis depicta fuit solemniter super epistilium lapidis Numidici. Olla lapidibus pretiosis ornata cinerem continet et hanc scripturam metricam choriambicam:

„Caesar tantus eras, quantus et orbis“

„Sed nunc in modico clauderis antro <sup>20</sup>).

p. 912.

p. 916.

p. 917.

## X. De partibus Europae Occidentalibus.

### De Hibernia.

Insula est, quodam maris sinu facta, quae B. Brandani nominatur, in quam muscae non veniunt, et in qua venenifera animalia non vivunt. De cujus etiam terrae pulvere asperso quaevis venenifera serpentum bufonumque genera perimuntur <sup>21</sup>).

p. 918.

## XI. De tertia orbis parte, quam Africa dicimus.

p. 919.

In ipso Gaditani freti confinio versus Africam est insula Fortunatorum, suo vocabulo illic omnium \*\*\*) bona esse signifi-

\*) hi. \*\*) Colosseus; Coliseum. Graesse, Beitr. S. 9.

\*\*\*) omnia?



cans, et inhabitatores adinstar Paradisi felices esse notans, loci amoenitate fructuumque plenissima ubertate cunctis gratissima sed paucis nota, quae aliquando casu inventa, postea diu quaesita, non est reperta, adeoque dicitur perditâ. Ad hanc tradunt Brandanum, virum sanctum, Oceani exploratorem, tandem devenisse <sup>22</sup>).

## XII. De insulis Mediterranei maris.

p. 920.

### Cyclades.

Harum prima Rhodus ab Oriente . . . .

Inter hanc et Cyprum sunt Syrtes, quae vulgo Gulfus Sataliae nominantur, ubi caput Gorgonis in mare projectum dicunt, respiciuntque Sataliam urbem, quae ad Soldanum Iconii dicitur pertinere. Tradunt autem Gorgonem meretricem fuisse, quae sua pulchritudine homines mentis impotes reddebat. Ejus caput Perseus in mare projecit. Indigenae referunt, militem quendam reginam adamasse, cujus stupro cum frui non posset, ipsam mortuam et sepultam furtivo coitu cognovit, ex qua genuit caput tam monstrosum. In conceptione miles per vocem in aëre audivit: „Quod pariet, suo intuitu omnia conspecta perdet et consumet.“ Post novem mensium decursum miles aperto tumulo caput reperit, a cujus facie se semper avertit, et cum hostibus illud ostendebat, ipsos statim cum urbibus perdebat. Tandem in mari navigans, in gremio amasiae obdormivit, quae clanculo clavem scrinii, in quo repositum erat caput, subripuit, et cum stulta speculatrix caput respexerat, statim obiit. Expergefactus miles, re comperta doloreque tactus, caput erexit, et ab erecto vultu conspectus, cum nave periit. Hinc tradunt, in capite septennii caput faciem ad superiora vertere, et hoc periculum in mari navigantibus generare <sup>23</sup>).

### Sicilia.

p. 921.

Sicilia ab Italia modico freto distinguitur, in quo Scylla et Charybdis, marinae voragine, quibus navigia absorbentur aut colliduntur, quem locum Pharum nominant. In hanc referunt ex coactione regis Siculi Rogerii descendisse Nicolaum Papam <sup>24</sup>), hominem de Apulia oriundum, cujus mansio

fere continuo erat in profundo maris. Hic a marinis beluis quasi notus ac familiaris vitabatur ad malum; maris sedulus explorator, currentibus in pelago navibus, nautis instantes tempestates praeuntiabat, et cum derepente a mari nudus prorumpibat, nihil praeter oleum a transeuntibus postulabat, ut ejus beneficio fundum abyssi maris speculatus intueri posset atque rimari. Hic in Pharo nemorosam abyssum esse dicebat. Ex arborum itaque oppositis obicibus fluctus collidi invicem proponebat, asserens, in mari montes esse et valles, sylvas et campos et arbores glandiferas, ad cujus rei fidem nos quoque glandes marinas in littore maris saepe prospeximus.

p. 921. In Sicilia est mons Aetna . . . . Hunc autem montem vulgares Mongibel appellant. In hujus deserto narrant indigenae Arturum magnum nostris temporibus apparuisse. Cum enim uno aliquo die custos palafredi episcopi Catanensis commissum sibi equum depulveraret, subito impetu lascivae pinguedinis equus exiliens ac in propriam se recipiens libertatem, fugit. Ab insequente ministro per montis ardua praecipitiaeque quaesitus nec inventus, timore pedissequo succrescente, circa montis opaca perquiritur. Quid plura? arctissima semita sed plana est inventa; puer in spatiosissimam planitiem jucundam omnibusque deliciis plenam venit, ibique in palatio miro opere constructo reperit Arturum in strato regii apparatus recubantem. Cumque ab advena et peregrino causam sui adventus percontaretur, agnita causa itineris, statim palafridum episcopi facit adduci, ipsumque praesuli reddendum ministro commendat, adjiciens, se illic antiquitus in bello, cum Modredo, nepote suo, et Childerico, duce Saxonum, pridem commisso, vulneribus quotannis recrudescentibus, saucium diu mansisse. Quinimo, ut ab indigenis accepi, exenia \*) sua ad antistitem illum destinavit, quae a multis visa et a pluribus fabulosa novitate admirata fuerunt. Sed et in sylvis Britanniae majoris aut minoris consimilia contigisse referuntur, narrantibus nemorum custodibus, quos forestarios, quasi indaginum ac vivariorum ferinorum aut

\*) exenia i. e. xenia. Leibn.

regiorum nemorum custodes \*), vulgus nominat, se alternis diebus circa horam meridianam et in primo noctium conticinio, sub plenilunio luna lucente, saepissime videre militum copiam venantium et canum et cornuum strepitum, qui sciscitantibus se de societate et familia Arturi esse affirmant 25).

XVI. De imperio Romanorum et ortu Gothorum et Lombardorum. p. 927.

Cui [sc. Juliano] successit Jovinianus, cui Valentianus et Valens. Eorum tempore.... gens Hunnorum diu inaccessibleis seclusa montibus 26), repentina rabie percita, exarsit in Gotthos, eosque sparsim conturbatos ab antiquis sedibus expulit.

XVII. De regno Britonum 27). p. 931.

Belinus tributariam fecit Daciam, regem Guthlacum captum ducens 28).

Applicuerunt in Britannia Saxones Hengistus et Horsus cum socia multitudine, et a Vortigerno recepti possessionibus ditantur, dato solo ad mensuram corii bovini propter munitionem aedificandam, quae exinde Thwancastria, quasi castrum corrigiae nuncupatur 29).

## Tertia Decisio.

p. 960.

Continens mirabilia uniuscujusque provinciae, non omnia, sed ex omnibus aliqua.

Vulgare notumque est salamandram in igne vivere, et cum ignis sit consumtivae naturae, haec igne nutritur, non consumitur. Vidi equidem, cum nuper Romae essem, allatam a cardinali Petro Capuano corrigiam de corio salamandrae amplam, velut cinctorium renum, et cum ex contractatione aliquas sordes contraxisset, in igne ipsam vidimus ab omni inquinamento purgatam, et in nullo corruptam 30).

\*) custodes habe ich zugesetzt.

p. 962.

## VII. De tribus donis.

In Italia civitas est Terdona, sic dicta a tribus donis, quibus ab indigenis praedita narratur. In vigilia Paschae, quum jam hora baptismi venerit, fonte baptisterii ebullit aqua pellucida, ad baptismum scaturiens, et limpidissima. Est in urbe eadem ecclesia S. Quintii, in qua quisquis baptizatus fuerit, vita ejus protenditur usque ad quadraginta annorum spatium. Accedit in ejusdem civitatis territorio mirabilis signum. Quoties enim quisvis loci illius paterfamilias infra annum terminum mortis habet, sulcus terrae illius, cum aratro terra scinditur, sanguine sub cultro manat <sup>31</sup>). Unde ex antiquissima consuetudine dicunt institutum, quod, quoties incolae bubulcos sub mercede annua conducunt, ipsos, tactis sacrosanctis evangeliiis, jurare faciunt, tale iudicium mortis patrifamilias indicatum iri.

p. 963.

## X. De domibus Podiensibus.

In Campania, civitate Neapolitana, scimus Virgilium arte Mathematica muscam erexisse aeneam, quae tantae virtutis in se habuit experimentum, quod, dum in loco constituto perseveravit integra, civitatem late spatiosam nulla musca ingrediebatur <sup>32</sup>).

p. 963.

XII. De carne imputrescibili macelli <sup>33</sup>).

Jam nunc ad civitatem Campaniae Neapolin redeamus, in qua macellum est, in cujus pariete insertum perhibetur a Virgilio frustum carnis tantae efficaciae, quod, dum illic erit inclusum in ipsius macelli continentia, nulla caro quanto tempore vetusta nares olefacientis aut intuentis adspectum aut comedentis saporem offendet. Est et in eadem civitate porta Dominica, Nola, Campaniae civitatem olim inclytam, respiciens, in cujus ingressu est via, lapidibus artificiose constructa. Sub hujus viae sigillo conclusit Virgilius omne genus reptilis nocui, unde provenit, quod, cum civitas illa, in ambitu plurimum spatiosa, tota columnis subterrenis innitatur, nusquam in cavernis aut rimis interioribus, aut hortis intra \*) urbis moenia conclusis, vermibus nocivus reperitur.

\*) infra.

Tertium est, quod illic expertus sum, tunc quidem ipsius ignarus; sed fortuito casu reapse mihi dante scientiam et probationem, coactus sum esse sciens ejus, quod, si non praeventus essem periculo, vix aliena relatione fieri posse assererem. Nempe anno, quo fuit Acon obsessa, circa eminens S. Johannis Baptistae festum cum essem Salerni, de subito supervenit mihi hospes jucundus, cujus sincera dilectio cum p. 064. diutina in scholis et curia domini mei, regis vetustioris Angliae Henrici, avi vestri, Serenissime Princeps, commansione firmata, non jam alterum a me, sed in ipso me alterum mihi obvenisse faciebat. Exultavit cor meum propter singularitatem affectionis et propter rumores, quos recensiere mihi tam fidelis nuncius poterat de nostrorum prosperitate propinquorum, quorum omnium hic non tam sanguine quam amore fuit propinquissimus. Properantem ad transitum et transfretationem, diu reluctantem vici precum instantia. Philippus hic erat, filius patricii olim illustris, comitis Sarisberiensis, cujus neptis ex fratre comitatum Sarisberiensem jure matrimonii transfundit in istum avunculum vestrum, domine Imperator. Inter volentem et invitum meliore consilio trahitur amicus ad civitatem Nolanam, ubi tunc ex mandato domini mei, illustris regis Siculi Guillielmi, mansio mihi erat ob declinandos Panormitanos tumultus ac fervores aestivos. Quid plura? Post aliquos dies deliberavimus ad Neapolitanum mare accedere, si quo fortassis eventu paratior ac minus sumtuosa nobis illic occurreret transfretatio. Civitatem advenimus, in hospitio venerabilis auditoris mei in jure canonico apud Bononiam, Johannis Pinatelli, Neapolitani archidiaconi, scientia, moribus et sanguine illustris, nos recipientes; a quo jucunde suscepti, causam adventus nostri pandimus, ipseque, comperta voti nostri instantia, dum parantur epulae, mare nobiscum accedit. Facto vix unius horae spatio, succincta brevitate verborum navis conducitur pretio optato, et ad instantiam viatorum dies data ad navigandum accelerat. Ad hospitium redeuntibus sermo est, quo successu quibusve auspiciis omnia nobis desiderata tam celeri manu occurrerint? Ignorantibus et stupentibus nobis de tanta felicitate successuum: „heus, inquit archidiaconus, per quam civitatis portam intrastis?“

Cumque, quae fuerit porta, explicaram, ille perspicax intellecto adjecit: „Merito tam brevi manu vobis fortuna subvenit. Sed oro, mihi veridica relatione dicatis, qua parte aditus ingressi estis, dextra vel sinistra?“ Respondemus: „Cum ad ipsam veniremus portam, et paratior nobis ad sinistram pateret ingressus, occurrit ex improvise asinus, lignorum strue oneratus, et ex occurso compulsi sumus ad dextram declinare.“ Tunc archidiaconus: „Ut sciatis, quanta miranda Virgilius in hac urbe fuerit operatus, accedamus ad locum, et ostendam, quod in illa porta memoriale reliquerit Virgilius super terram.“ Accedentibus nobis ostendit in dextra parte caput parieti portali insertum de marmore Pario, cujus rictus ad risum et eximiae jucunditatis hilaritatem trahebantur. In sinistra vero parte parietis erat aliud caput de consimili marmore infixum, sed alteri valde dissimile, oculis siquidem torvis flentis vultum ac irati, casusque infelicis jacturam deplorantis praetendebat. Ex his tam adversis vultuum imaginationibus duo sibi contraria fortunae fata proponit archidiaconus omnibus ingredientibus imminere, dummodo nulla fiat declinatio ad dextram sive ad sinistram et ex industria procurata; sed sicut fatalia sunt, fato eventuique comitantur. „Quisquis, inquit, ad dextram civitatem istam ingreditur, semper dextro cornu ad omnem propositi sui effectum prosperatur, semper crescit et augetur; quicumque ad sinistram flectitur, semper decedit, et ab omni desiderio suo fraudatur. Quia ergo ex asini objectione ad dextram deflexistis, considerate, quam celeriter et quanta prosperitate iter vestrum perfecistis.“

p. 964.

XIII. De horto Virgilii et tuba aenea<sup>34</sup>).

Erat in confinio ejusdem civitatis Neapolitanae, velut ex opposito, Mons Virginum, in cujus declivo, inter praerupta saxorum aditu gravi, Virgilius hortum plantaverat multis herbarum generibus consitum; in hoc invenitur herba Lucii, quam oves caecae quandoque tangentes statim acutissimum visum recipiunt. In eodem erat imago aenea buccinam ad os tenens, quam quoties auster ex objecto subintrabat, statim ipsius venti flatus convertebatur. Quid autem conversio ista Noti commodi portabat, audite. Est in con-

finio civitatis Neapolitanae mons exelsus, mari infixus, sub-  
jectam sibi Terram Laboris spatiosam prospectans. Hic  
mense Madio fumum teterrimum eructuat, et interdum cum  
cinere ardentissimo ligna projicit, exusta in carbonis colo-  
rem. Unde illic quoddam Inferni terreni spiraculum asse-  
runt ebullire. Flante ergo Noto pulvis calidus segetes  
omnesque fructus exurit, sicque terra feracissima ad steri-  
litate[m] ducitur. Ob hoc tanto regionis illius damno consu-  
lens, Virgilius in opposito monte statuat, ut diximus, cum  
tuba erexit, ut ad primum ventilati cornu sonitum et in  
ipsa tuba flatus subintrantis impulsu[m] Notus repulsus vi  
mathesis quassaretur. Unde fit, quod, statua illa vel aetate p. 965.  
consumpta vel invidorum malitia demolita, saepe pristina  
damna reparantur.

XVI. De rupe incisa, quae nullas admittit insidias<sup>35</sup>). p. 965.

In eodem confinio est mons mira virtute ad modum  
cryptae concavus, cujus tanta est longitudo, quod medium  
tenenti vix duo capita comparent. Arte mathematica haec  
operatus est Virgilius, quod in illo montis opaco inimicus  
inimico si ponit insidias, nullo dolo nullove fraudis ingenio  
suae malitiae in nocendo dare potest effectum.

XVII. De Johanne episcopo et animabus mortuorum<sup>36</sup>). p. 965.

Sunt in confinio Puteolano montes, quorum arena in  
summitate pedes adurit et sui ardore prohibet ascendentibus  
progressum. Illic refert antiquitas, episcopum Johannem quen-  
dam Puteolanum, virum sanctum et in omni bono opere per-  
fectum, dum agendam mortuorum sedulus orator passim  
deambulando cantaret, audisse animarum lamentationes, quae  
in concavitate montis sulphurei audiebantur pati, sed et  
quandoque cuidam lamentanti episcopus ex parte Domini  
nostri Jesu Christi praecepit, cujus sit anima, cujusve reatus  
criminationi obnoxia, pandat. Familiari itaque lacrimosoque  
colloquio humana voce anima adjurata respondit, se cujus-  
dam noti ac vicini spiritum esse, illic gravibus incendiis  
poenalibus addictam. Inquit vir sanctus, si quam spem  
salutis haberet? At illa se missis et orationibus respondit

posse salvari, si per annum quotidianum pro ea offerretur Domino sacrificium. Ad haec episcopus: „O, inquit; anima Christiana, quibus intersigniis quibusve indiciis compertam habeo tuam salvationem?“ Respondit anima: „Si revoluto anno redieris ad hunc locum et me sub Dei nomine interpellaveris, respondebo tibi, si in locis his poenalibus adhuc fuero; sin autem, pro certo scias me per Dei misericordiam et tuas orationes esse liberatam.“ Quid ultra? Revoluto anno, in missis et orationibus ab episcopo continuato, animam adjuratam nusquam auditam referebat episcopus; unde ipsam prorsus liberam vir Dei ex conditione praesumebat. Asserunt enim, animas, quamdiu in locis poenalibus, quasi nobis vicinis et conjunctis, sunt, per visiones nunc somniorum, nunc manifeste in corporum pristinorum similitudine, ex divina dispensatione confinibus et amicis frequenter ut licenter apparere, statusque sui miseriam et necessitatem pandere. Verum cum ad altiora gaudia, purgatorio exacto, evectae fuerint, jam ad nostram non se offerunt visionem.

p. 966.

p. 966.

#### XVIII. De visione portarum Inferni <sup>37)</sup>.

Aliud ejusdem episcopi mirabile dictum recensebo, dummodo non taedet audire, quod salubre esse debet didicisse. Est in confinio loci jam dicti lacus, quem Johannis dicunt, cujus aqua teterrima, sed infuso oleo efficitur limpidissima ac lucida. Ad hunc lacum memoratus episcopus accedens, ut exploraret, quid in aqua posset esse vel sub aqua latens, in cujus confinio multas ac terribiles lamentantium voces frequenter audiebat, uno aliquo die cadum olei purissimi aquae superfudit, statimque, velut accensa lucerna, vidit sub aqua portas aeneas et vectes ferreos maximae quantitatis prostratos, coepitque in viri sancti mentem subire, has esse portas Inferni, quas Dominus noster Jesus Christus confregit, quando Infernum spoliavit.

p. 966.

#### XX. De turre, quae non admittit vigiles.

In regno Arelatensi, episcopatu Valentino, castro Livronis est turris episcopi Valentini plurimum excelsa, quae nocturnum custodem non admittit. Si quis autem custos ad



vigiliam noctis in illa fuerit constitutus, in mane se sentiet ad vallem subjacentem delatum; sine timore praecipitii aut quolibet terrore deponentis in valle se positum casu inveniet, et nullius tactum sentiet aut collisionem.

#### XXIV. De alia figura Domini.

p. 967.

Est alia in linteo Domini figura expressa, quae, ut in Gestis de Vultu Lucano legitur, hoc suum habuit initium. Cum dominus Redemptor noster exutus vestimentis suis in cruce penderet, accedens Joseph ab Arimathia ad Mariam, matrem Domini, et ad alias mulieres, quae secutae sunt Dominum ad passionem suam, ait: „O, inquit, quanto amore huic justo tenebamini, ex ipso rerum effectu perpendi potest; quem etiam nudum in cruce pendere vidistis, non operuistis.“ Quo castigationis alloquio mota mater ejus et aliae, quae cum ea erant, cito euntes emerunt linteum mundissimum tam amplum et extensum, quod totum crucifixi corpus operiebat, cumque deponeretur, pendentis de cruce apparuit totius corporis effigies in linteo expressa, ad cujus similitudinem et exemplar Nicodemus vultum Lucanum effigiavit...

Si quis autem, unde aut qualiter vultus Lucanus ad nos usque pervenerit, quaerit, audiat, ipsum tempore Caroli et Pipini a Transalpino Reverendo Gilfredo\*), Galliae praesule, repertum, Hierosolymis in domo Seleucii in absconso positum. Hunc extrahens, in navi bituminata, desuper clausa, tabulato operata, reconditum, sine remige ac remigio a portu Joppe dimittit, sicque, divina virtute praeduce, per mare navis advecta ad plagam pelagi Lunensis applicare parat. Sane Lunenses, ut eis piratica vita in usu erat, rapiendi thesauri indigni judicati, dum fugiunt, ad fugiendum insecutionem parant\*\*); dum fugant et fugientem insequuntur na-

p. 968.

\*) Galfredo; Gulfredo.

\*\*) ad fugiendum insecutionem parant giebt hier keinen Sinn und ist durch Versehen eines Abschreibers aus dem gleich nachher folgenden „dum insecutionem parant“ hervorgegangen. Es muss etwas dem gleichfalls nachher stehenden „redit cum redeuntibus“ Entsprechendes dagestanden haben; vielleicht „ad fugientium insecutionem parat.“

vim, magis fugiuntur; sicque fit, quod, dum insecutionem parant, navis fugit, stat cum subsistentibus, redit cum red-euntibus. Tanta novitate tacta vicinia ad Luccensem haec inaudita sed diu tentata retulit. Nec mora, sanctissimus Luccensis antistes Johannes navigia disponit, remos orationum aptat, psalmodiarumque usus remigio navim, quam non persequitur, consequitur et cum debita veneratione recipit. Indignati Lunenses, quod Luccensibus insecuta dudum navis occurrit, quaestionem movent de acquisitis, proponunt, quae ad sui commodum quaestus eis videntur accomoda. Tandem pace reformata, vultus sanctissimus cum inserto thesauro Luccensium parti cedit, unicaque ampulla de duabus, sanguinem imaginis Salvatoris continentibus, Lunensibus addicitur, ad aliquod miseriae suae remedium, quae etiam jam nunc ad proximum castrum translata. Est autem castrum Lunensis episcopi, quod S. Mariae de Sartenai dicunt, ubi ampullam vidimus et tractavimus, ubi etiam episcopatum in maledictionem Lunensium translatum audivimus <sup>38</sup>).

p. 969. XXVIII. De virtute et consecratione lapidum <sup>39</sup>).

In quadam Hebraeorum doctorum traditione scriptum legi, quod Deus, cum populo suo peculiari dedisset, ut ab omni opere servili Sabbatum intactum servarent, affectione speciali illos prosequens, praecepit, ut colligerent limpidissimos lapides fluviorum, inter quos, torrentum impetu politos et fluxu aquarum complanatos, multi reperiebantur pretiosi, qui decursu fluminum Paradisi ad fines Syriae et ad fines Asiae deveniunt, et a vicinitate fluviorum Indiae Aegyptum et Arabiam tangunt. Hos voluit filios Israel in manibus tenere vel prae oculis habere, eo consilio divinae providentiae, ut acciperet cogitatio mentis negotium \*) vel laborem, ut sic minus ureret animum affectata interdicti operis corporalis aestuatio. Sicut ergo cujusvis ad cogitandum vana vel seria, coelestia seu terrena movebatur intentio, sic post modicum tempus caelatura, divina virtute for-

---

\*) otium. Leibn.

mata\*), nunc in animis cogitantium varie praeordinata, levibus et otiosis bestias, aves et herbas aut arbores praesentabat, gravibus et praeterita Dei miracula patribus exhibita cogitantibus apparebat Moses cum virga draconis, repraesentatio aut immolatio Isaac, aut hujusmodi divinae virtutis signa. Unde lapides illi Capmau\*\*) vulgo dicuntur, quasi caput in Deo facientes admirabili modo; manhu siquidem Ebraice interjectio est admirantis. Unde manna a manhu, quasi admiratione, nomen accepit. Sic euge nunc subsannantis, ut ibi: „Avertantur statim et erubescant, qui dicunt mihi: euge, euge,“ nunc congratulantis, ut ibi: „Euge, serve bone et fidelis.“ Sic osanna laudis, unde pueri clamabant: „Benedictus, qui venit in nomine Domini; osanna in excelsis.“ Hinc est, quod sacram imaginationem habentes lapides altioris et sacratoris virtutis sunt; qui vero mentium vanitati respondebant, quotidianis utentium commodis deserviebant.

Heliotropia cum herba sui nominis consecratur, et sic p. 970. hominem profecto reddit invisibilem.

#### XXXIV. De vento, quem in chirotheca conclusit p. 972. Sanctus Caesarius<sup>40</sup>).

Quia vero ventorum ac montium fecimus mentionem, asserentes, montes plerosque omnibus ventis esse altiores, illud quoque annectimus quasdam valles esse sic montium contiguitate conclusas, quod ad illas nunquam aura pervenit. Ecce in regno Arelatensi, episcopatu Vasionense, castrum de Nionis\*\*\*), multis colonis inhabitatum. Hoc in valle, circumquaque montibus circumsepta, positum est, in quam eo quod ventus nec levissimus subintraverat, usque ad tempora Caroli Magni sterilis semper vallis extiterat, omnique humano commodo prorsus inutilis. Vero infocunditatem ipsius comperiens archiepiscopus Arelatensis, sanctissimus vir, mi-

\*) firmata. Leibn.

\*\*) capmadii; capnia; caphmay. An capman? Leibn.

\*\*\*) Monis. S. die Anm.

raculis praeclarus, Caesarius, mare, civitati suae subjacens, adiit, et chirothecam suam, vento marino oppletam, strinxit. Accedens itaque ad vallem, inutilem tunc habitam, in nomine Christi chirothecam, plenam vento, scopulo cuidam injecit, ventumque perpetuum jussit immittere. Sicque factum est, quod statim rupes, facto foramine, per scissuram exhaustum ventum semper eructuat, quem Pontianum vulgus nominat, quasi a ponto illuc virtute divina translatum. Hic, inquam, impetuosus terminos cujusdam subterfluentis aquae non transgreditur, omnia foecundat, omnia salubrat, et dum praetereuntes a fronte salutatur, eos altiore flatus algore flagellat; quos vallis confinium egressos, quasi prohibitus, ne datas sibi metas excedat, non appropinquat.

p. 972. XXXV. De virgula arida, quae per obedientiam floruit <sup>40a</sup>).

(De virtute obedientiae et virga Floratina.)

Insigne cujusdam abbatis mandatum quantum in novitio quodam operatum sit virtutem, Postumianus refert. Abbas pollicenti novitio perpetem ad omnia vel extrema patientiam storacinam virgam, jam pridem aridam, solo figit, imperans, ut tandiu virgulae aquam irriguam ministraret, donec lignum aridum in solo arente viresceret. Subjectus advena divinae legis imperio, aquam a Nilo per duo ferme milliaria humeris quotidie convehebat; quo duobus annis infructuose completo, tertio demum succedentium temporum labente curriculo virga floruit. „Ego, inquit Postumianus, ipsam ex illa virgula arbusculam, quae hodie intra atrium monasterii est, ramis virentibus vidi, quasi testimonium virtutis divinae maneat.“

p. 974. XXXVII. De vado de Rodesini <sup>41</sup>).

In Britannia majore, episcopatu Lincolnensi, loco, qui ab indigenis Rodesini nominatur, est aqua profluens ad quantitatem grandis rivi, modico vado passim transmeabilis. In hoc si duos equos septennes adacquaveris, quantumcunque sint in corporis dimensione inaequales, in humectatione tibiarum et laterum invenire pariter poteris sub aequalitate

altitudinis humectatos. Cumque aquam modice vadosam transieris, occurret in ripa mausoleum apertum, hominis unius capax, quod ad omnem plenae aetatis hominem in longitudine videbis convenire.

XXXVIII. De aqua, quae potata reparat vires. p. 974.

In Britannia majore, episcopatu Conventrensi et comitatu de Staford, ad radicem montis, cui Mahul indigenae nomen indiderunt, est aqua in modum paludis amplae diffusa, in territorio villae, quam Magdaleam dicunt. In hac palude aqua est limpidissima et sylvae infinitae continua, quae tantam habet in resumendis corporum viribus efficaciam, quod quoties venatores cervos aliasve feras insecuti fuerunt usque ad equorum lassitudinem, si in ipso aestuantis solis ardore aquam gustaverint ac equis exposuerint hauriendam, sic amissas currendi vires reparant, quod non currisse dietam sed vix attigisse jam coeptam arbitreris. Nec absimilis est herbae cerifolii aut panis calidi virtus, quibus mustela, ex diutina cum serpente concertatione lassata, se implicat, ut ex confricatione herbarum amissas resumat vires <sup>42</sup>).

XLII. De rupe, quae nominatur Aequa illi <sup>43</sup>). p. 974.

Solent adolescentiae sectatores non minus figmenta venari quam vera; et cum vanitas vanitatum sit et omnia vanitas, vani filii hominum, dum mentiuntur in stateris, inter matura praecoquum aliquid decerpunt, et non minus fabulis quandoque delectantur quam rebus gestis. Ecce in regno Arelatensi et episcopatu Gratianopolitano, juxta Diensis dioecesis confinium, est rupe altissima in territorio, quod incolae Treves nominant, quam altera e vicino rupe respicit, cui nomen Aequa illi, eo quod sit aequalis illi, sed inaccessibleis in sua altitudine. Ex opposita ergo rupe conspicientibus apparet illic fons perspicuus, qui scopulosa scala delabitur, et in summo rupis apice ad modum prati herba viret, in quo nonnunquam panni super extensi candidissimi visuntur ad exsiccandum expositi, sicut lotrices in usu habent. Istud unde prodeat, aut quid signet, aut quo mini-

strante compareat, quaerere facile fuit, sed invenire difficillimum.

p. 975.

### XLV. De antipodibus et eorum terra 44).

(De castro, quod Angli Pech nominant.)

In Britannia majore castrum est inter montana quaedam situm, cui populus nomen Pech imposuit. Munitio ejus difficile expugnabilis, et in monte caverna foraminis, quae velut fistula ventum pro tempore validissime eructuat. Unde tanta prodeat aura, miratur populus; et inter plurima, quae ibidem cum admiratione geruntur, accepi a viro religiosissimo, Roberto Priore de Renildewrta\*), exinde oriundo, quod, cum vir nobilis Guilielmus Peverelli castrum, cum adjacente baronia, praetaxatum possideret, vir quidem strenuus et potens ac in animalibus diversis copiosus, uno aliquo die subulcus ejus, cum segnis circa creditum sibi ministerium esset, suem gravidam, de genere scropharum, magis generosam perdidit. Timens ergo propter jacturam asperiora vicarii dominici verba, cogitavit penes se, si quo fortassis casu sus illa foramen Pech famosum, sed usque ad illa tempora inscrutatum, subintrasset. Apponit in animo, ut abditi loci se faciat perscrutatorem. Intrat cavernam tempore tunc ab omni vento tranquillo, et cum diutinam in procedendo viam perfecisset, tandem ab opacis in lucidum locum obvenerit, solutum in spatiosam camporum planitiem. Terram ingressus late cultam, messorum reperit fructus maturos colligentes, et inter spicas pendentes scropham, quae multiplicaverat ex se suculos editos, recognovit. Tunc miratus subulcus et de redintegrata jactura congratulatus, facto rerum, prout evenerat, verbo cum praeposito terrae illius, scropham recipit, et cum gaudio dimissus, ad gregem porcorum educit. Mira res: a messibus subterraneis veniens, hyemalia frigora videt in nostro hemisphaerio perseverare, quod utique solis absentiae ac vicariae praesentiae merito adscribendum duxi.

---

\*) Vielleicht Kenilworth? In diesem Falle wäre Prior ein nom. propr., wie der des bekannten Dichters; sonst könnte es Prior eines Klosters bedeuten.

\* L. De statua et herba fimbriae <sup>45)</sup>.

p. 976.

In Historia Ecclesiastica legitur, quod quidam fecit statuam auream in honore salvatoris, et post statuam ipsius illic Martham, quae sanata est \*). Ibi quoque nascebatur herba quaedam, ita plerumque crescens, quod tangebatur fimbriam vestimenti imaginis, eratque tantae virtutis, quod quicumque ex ea sumebat, a languore, quo tenebatur, liberabatur. Et de hac intelligendum putant, quod dicit Ambrosius in Sermone de Salomone. Commemorans enim beneficia Christi circa genus humanum, post aliqua praemissa subdidit: „Dum languidum sanguinis fluxum siccatur in Martha, dum daemones expellit de Maria, dum corpus redivivi spiritus constringit in Lazaro.“ Quod enim dicitur in Evangelio, dum iret Jesus ad filiam Jairi archisynagogi suscitandam, mulierem, per XII annos fluxum sanguinis passam, ad tactum fimbriae vestimenti ejus curatam, ad Martham non referunt, sed ad aliam mulierem cujus nomen tacetur. Sed de his latius diximus in Tractatu de Vita Beatae Virginis et Discipulorum et eorum Transitu.

LIV. De ligno Dominicae crucis et piscina Probatica <sup>46)</sup>.

p. 977.

Tradit antiquitas, quod in aedificatione templi inventum est lignum nulli usui commodum in ipsius templi constructione; aut enim brevius erat aut longius quam requirebatur. Veniens autem regina Sabae vidit in spiritu in domo salutis, quae Verota dicebatur, lignum Dominicae crucis et nuntiavit Salomoni, cum jam recessisset ab eo, quod in eo moreretur quidam, pro quo occiso perirent Judaei, perderentque locum et gentem. Timens Salomon defodit illud in terra, ubi post facta est Probatica piscina. Appropinquante enim tempore Christi, superenatavit, quasi praenuntians Christum, et exinde coepit, ut dicunt, motio, quae fiebat angelo descendente, et qui primus languens in aquam descendebat, sanus fiebat a quacunque infirmitate; et hoc lignum asserunt esse crucem Domini. Sed et alii dicunt, Adam de

\*) Martha sanata est. Leibn.

Paradiso tulisse pomum vel surculum ligni vetiti, ex cujus semente fuit crux, ut, unde mors oriebatur, inde vita resurgeret, ut legitur super Mathaeum in glossa. Sed haec auctorem certum non habent, quo certum sit, quo tempore motio coeperit, aut qua temporis hora fiebat, quoniam potius continuus languentium adventus incertitudinem horae monstrat.

p. 978.    ✕ LVII. De domina \*) castri de Esperver <sup>47)</sup>.

Frequens est, ut angeli satanae in angelos lucis se transforment et in humanis mentibus aliquid diabolicae immissionis nutriant. Ad istorum agnitionem quoddam admiratione dignissimum subtexui, quod a viris probatissimae ac sincerae religionis accepi. Erat in regni Arelatensis finibus, episcopatu Valentino, castrum Esperver nomine. Hujus castri domina in assiduam consuetudinem duxerat, inter missarum solennia post evangelium ecclesiam egredi; non enim poterat consecrationem dominici corporis praesentialiter sustinere. Cum post multos annos id compertum vir ejus, dominus castri, habuisset nec tantae praesumptionis causam sedulus investigator invenisset, uno aliquo die solempni, finito evangelio, egrediens domina per virum et clientulos ejus invita ac renitens detinetur, statimque sacerdote verba consecratoria proferente, domina, spiritu diabolico levata, avolat, partemque capellae secum in praecipitium ducens, nusquam in partibus illis visa est. Sed et pars turris, cui capella innitebatur, adhuc superstes rerum fert testimonium.

p. 979.    LVIII. De militibus, qui apparent <sup>48)</sup>.

In Catalonia est rupes in aliquantam planitiem extensa, in cujus summitate circa meridianam horam conspiciuntur milites arma gestantes seseque more militum hastis impellentes. Si vero ad locum quis accesserit, nihil prorsus hujusce rei apparet.

p. 979.    LIX. De Wandlebiria <sup>49)</sup>.

In Anglia ad terminos episcopatus Eliensis est castrum, Cantabrica nomine, infra cujus limites e vicino locus est,

\*) dominica.



quem Wandlebiriam dicunt, eo quod illic Wandali, partes Britanniae saeva Christianorum peremptione vastantes, castra metati sunt. Ubi vero ad monticuli apicem fixere tentoria, planities in rotundum vallatis circumcluditur, unico adinstar portalis aditu patens ad ingressum. In hanc campi planitiem ab antiquissimis temporibus colitur, famaue vulgo testatur, post noctis conticinium lucente luna si quis miles ingrediens exclamat: „Miles contra militem veniat“ statim ex adverso miles occurret, qui ad congregandum paratus, concurrentibus equis, aut resistentem dejicit aut dejicitur. Verum ad cautelam praeambulandum est, quod intra aditus illius septa miles solus habet ingredi, ab exteriori conspectu sociis non arctandis. Ad hujus rei fidem rem gestam et multis vulgo cognitam subjungo, quam ab incolis et indigenis auditui meo subjeci. Erat in Britannia majore, paucis exactis diebus, miles in armis strenuissimus, omnibus virtutibus dotatus, inter barones paucis secundus in potentia, nullique inferior in probitate. Osbertus Hugonis nominatus est. Hic aliqua die castrum memoratum ut hospes ingreditur, et cum in hyemis tempore post coenam noctu familia divitis ad focum, ut potentibus moris est, recensendis antiquorum gestis operam daret et aures accommodaret, tandem occurrit ab indigenis praetaxatum mirabile recensitum. Vir ergo strenuus, ut, quod auribus hauserat, rei ipsius experientia probaret, unum de nobilibus armigeris eligit, quo comite locum adiit; ad ostensum locum loricated miles appropinquans, sonipedem ascendit, dimissoque domicello, campum solus ingreditur. Exclamat miles, ut alterum inveniat, et ad vocem ex opposito miles aut instar militis celer occurrit, peraeque, ut videbatur, armatus. Quid plura? ostensis clypeis, directis hastis equi concurrunt, equites impulsibus mutuis concutiuntur, et elusa jam alterius lancea ictuque evanescente per lubricum, Osbertus adversarium suum potenter impellit ad casum. Cadens et sine mora resurgens, ut Osbertum per lora conspicit equum ex causa lucrativa abducere, lanceam succutit, et dum eam modo jaculi missilis emittit, femur Osberti ictu atrocissimo transfodit. Ex adverso miles noster, aut prae gaudio victoriae ictum vul-

p. 980. nusque non sentiens aut dissimulans, disparente adversario, campum victor egreditur, equum lucratum armigero tradit, statura grandem, levitate agilem, et in apparentia pulcherrimum. Regredienti viro nobili familiaris turba occurrit, eventum miratur, casum dejecti militis gratum habens, et strenuitatem tam illustris baronis commendans. Exiit Osbertus arma militaria, et cum caligas ferreas discalcearet, unam sanguine coagulato videt impletam. Stupet familia de vulnere, sed dominus indignatur timere. Concurrit excitus populus, et quos somnus ante presserat, excrescens admiratio ducit ad vigilandum. Testis triumphus equus freno non demisso tenetur, ad publicum conspectum expositus, oculis torvis, cervice erecta, pilo nigro, sella militari, totoque substernio itidem nigro. Jam galli cantus advenerat, et equus saltibus aestuans, naribus ebulliens, pedibus terram pulsans, loris, quibus tenebatur, disruptis, in nativam recepit se libertatem; fuga facta insecutus disparuit. Et nobilis noster id infixi vulneris perpetuum habuit monumentum, quod singulis annis illo eodem noctis renovatae momento vulnus, in superficie cura superductum, recrudescerebat. Unde factum est, quod post paucos annos miles illustris transfretavit, et sub multiplicata pugnandi contra paganos strenuitate vitam divino ministerio finivit.

p. 980. ¶ LX. De cornu et etiam pincerna \*) 50).

Accidit aliud non minus mirandum in Britannia majore satis divulgatum. Erat in comitatu Claudii Cestriae sylvae venatoria, apris, cervis omnique venatione secundum Angliae conditionem copiosa. In hujus nemoroso saltu erat monticulus ad staturam hominis in apicem exsurgens, in quem milites et alii venatores ascendere consueverunt, cum aestu ac siti fatigati aliquod instantiae suae quaerebant remedium. Verum ex loci ac rei conditione relictis a longe sociis, solus quisvis ascendit, cumque solus quasi ad alterum loquens diceret: „Sitis,“ statim ex improvise e latere propinator adstabat celebri cultu, vultu hilari, manu exposita cornu grande gestans, auro gemmisque ornatum, sicut apud antiquissimos

\*) De cornu potaconis; de c. potationis.

Anglos usus habet. Vice calicis nectar ignoti sed suavissimi saporis offerebatur, quo hausto totus calescentis corporis aestus et lassitudo fugiebat, ut non laborasse sed laborem arripere velle quis crederetur. Sed et sumto nectare minister mantile ad ora siccanda porrigebat, et expleto suo ministerio disprens, nec mercedem pro obsequio nec colloquium pro inquisitione expectabat. Hoc multis annos itatis antiquae curriculis apud vetustissimos celeberrimum ac quotidianum agebatur, cum uno aliquo die miles in civitate illa venator illuc accessit, et postulato potu ac sumto cornu, non illud, ut consuetudinis ac urbanitatis erat, pincernae restituit, sed ad proprium usum retinuit. Verum dominus et comes illustris Claudii Castri, comperta rei veritate, damnavit praedonem, et cornu illud excellentissimo proavo tuo, regi Henrico vetustiori, donavit, ne tanti fautor mali fuisse censeretur, si domesticae proprietatis thesauro rapinam alienam congessisset.

LXI. De Neptunis sive Portunis, qui homines  
illudunt<sup>51</sup>).

p. 980.

Sicut inter homines mirabilia quaedam natura producit, ita spiritus in corporibus aëreis, quae assumunt ex divina permissione, ludibria sua\*) faciunt. Ecce enim Anglia daemones quosdam habet, daemones, inquam, nescio dixerim, an secretas et ignotae generationis effigies, quos Galli Neptunos, Angli Portunos nominant. Istis insitum est, quod simplicitatem fortunatorum colonorum amplectuntur, et cum nocturnas propter domesticas operas agunt vigiliis, subito clausis januis, ad ignem calefiunt, et ranunculas, ex sinu projectas, prunis impositas, comedunt, senili vultu, facie corrugata, statura pusilli, dimidium pollicis non habentes. Paniculis consertis induuntur, et si quid gestandum in domo fuerit aut onerosi operis agendum, ad operandum se jungunt, citius humana facilitate expediunt. Id illis insitum est, ut obsequi possint et obesse non possint. Verum unicum quasi modulum nocendi habent. Cum enim inter ambiguas noctis tenebras Angli solitarii quandoque equitant,

\*) sui.

Portunus nonnunquam invisus equitanti se copulat, et cum diutius comitatur euntem, tandem loris arreptis equum in lutum ad manum ducit, in quo dum infixus volutatur, Portunus exiens cachinnum facit et sic hujuscemodi ludibrio humanam simplicitatem deridet.

p. 980. LXII. De Grant et incendiis <sup>51a</sup>).

Est in Anglia quoddam daemonum genus, quod suo idiomate Gyant nominant, adinstar pulli equini anniculi, tibiis erectum, oculis scintillantibus. Istud daemonum genus saepissime comparet in plateis, in ipsius diei fervore aut circa solis occiduum. Et quoties apparet, futurum in urbe illa vel vico portendit incendium. Cum ergo sequente die vel nocte instat periculum, in plateis discursu facto canes provocat ad latrandum, et dum fugam simulat, sequentes canes ad insequendum spe vana consequendi invitat.

p. 981. Hujusmodi illusio convicaneis de ignis custodia cautelam facit, et sic officiosum daemonum genus, dum conspicientes terret, suo adventu munire ignorantibus solet.

p. 981. LXIII. De delphinis <sup>52</sup>).

Quisquis marini fluctus investigator extitit aut ipsius maris explorator, audiat et constanter affirmet, nullam in nostra habitatione terrena repertam cujusvis animantis effigiem, cujus similitudinem non liceat in piscibus Oceani Britannici ab umbilico superius speculari. Illic piscis monachus ad medium ventrem squama monachali piscem tegit, illic rex piscis est coronatus, illic miles armatus equitat, illic canis, rictum oris aperiens, illic porcus, quem delphinum nominant, quem de genere militum esse vulgus autumat, porcina inter fluctus maris transsumpta latentem effigie. Narrant enim nautae, in mari Mediterraneo, quod Nostrum dicimus, aliquo die navi pelagum sulcante, delphinus innumeros circumire; cumque ex juvenili agilitate quidam ex nautis delphinum telo vulnerasset, aliis delphinis maris fundum petentibus, de subito inaudita tempestat navam involvit. Nautis jam de vita desperantibus, ecce quidam ad formam equitis equo super mari advehitur et pro liberatione omnium vulneratorem delphini sibi expostulat ex-

poni. Inter pressuras nautae positi periclitari timent, et socium exponere morti crudelissimum putant; suae quippe salutis consulere cum alienae vitae dispendio infame faciunt. Tandem vulnerator ipse, dum mavult omnes unius poena liberari, cum sint innocentes, quam propter suam levitatem tantum populum periculum pati, ne ex ipsius tuitione efficiantur nocentes, exponit se morti, quam meruit, et libens ex invita electionis voluntate ascendit militis equum ex posteriori dorsi parte; abiit sic miles, super aquam firmam egrediendi semitam eligens, sicut in fixo solo gressus firmantur. In longinquam in brevi transcurso regionem ad-ductus, in lecto pretiosi apparatus militem reperit, quem ut delphinum pridem vulneraverat, et dum a ductore suo telum vulnere infixum iubetur extrahere, mandatis parens, vulneris auxilium dextra nociva tulit. Eo facto, reducitur nauta celeri cursu ad navim, redditusque sociis, rerum gestarum seriem pandit, et per ipsius factum morti addicti, ex contrario facto ejus liberantur. Hinc est, quod exinde nautae delphinos persequi cessant. Sunt etiam venturae tempestatis indices, et indignum esset eis poenam infligere, per quos imminentis habetur periculi cautela. Sic ciconias asserunt in remotis orbis partibus homines esse et apud nos avium specie vivere; de quibus mirandum judico, quod in hyeme fluminibus se immergunt, in quorum fundo nonnunquam a piscatoribus dormientes extrahuntur; nosque taliter e gurgite tractas vidimus ad ignem calefieri, velut a gravi somno expergefactas, et vitae reddi, cum antea more lapidum insensibilium viserentur. Sic et hirundines, quercubus infixae concavis, dormiendo hyemem transigunt.

LXIV. De sirenibus maris Britannici <sup>53</sup>).

p. 981.

Ad haec in mari Britannico sirenes scopulis insidere videntur, quae caput foemineum, capillos lucidos et proceros habent, ubera muliebria, omniaque foemineae formae membra usque ad umbilicum; caetera in piscem finiuntur. Hae cantu dulcissimo sic nautarum transeuntium corda penetrant, quod, suavi aurium pruritu admodum delectati,

officii sui fiunt immemores, et incauti naufragium persaepe patiuntur.

p. 982.

LXVI. De monte Cataloniae <sup>54</sup>).

Rem novam atque insolitam sed salubri consilio plenam aggredimur et cautelam incautis facile praestantem. Est in Catalonia, episcopatu Gerundensi, mons excelsus valde, cui nomen Cannarum \*) accolae indiderunt. Hujus ambitus arduus et pro magna parte inaccessibilis ad ascensum, in cuius summitate lacus est, aquam continens subnigram et in fundo imperscrutabilem. Illic mansio fertur esse daemonum ad modum palatii dilatata, et janua clausa. Facies tamen ipsius mansionis, sicut ipsorum daemonum, vulgaribus est incognita ac invisibilis. In lacum si quis aliquam lapideam aut alias solidam projecerit materiam, statim, tanquam offensis daemonibus, tempestas erumpit. Est in quadam apicis particula nix perpetua, glacies continua; crystalli illic copia et nulla unquam solis praesentia. Ad hujus montis radicem fluvius est, aureas habens arenas, unde ex ejus arenis aurum, quod vulgus palleol \*\*) nominat, elicitor. In hujus montis continentia \*\*\*) et circuitu argentum foditur, et multiplex fertilitas erumpit. Ex opposito quoque ad septem leucas mons est Grini †) nomine, maris littori inhaerens. Nunc quid in his locis nuper contigerit, lector attendat. Erat in conjuncta monti villa, Junchera nomine, vir agricola, Petrus de Cabina nuncupatus. Hic uno aliquo die, cum domibus domesticis intenderet et ejulatu filiae parvulae continuo et impacabili turbaretur, tandem, ut offensis mos est, filiam suam daemonibus commendat. Commendationi incautae paratus receptator occurrit, et invisibili raptu daemonum turbo puellam abducit. Completo jam ab his septennio, dum ad radicem montis indigena quidam iter arriperet, videt hominem celeri cursu transeuntem, qui flebili voce plangebatur. „Heu me, inquit, miserum, quid agam, qui

\*) Cannagum. S. die Anm.

\*\*) Vgl. das ital. pagliuola, franz. paillette.

\*\*\*) consistentia. S. die folgende Emendation.

†) Grim.

tanto pondere premor!“ Requisitus. ab alio viatore, quae sit causa tanti doloris? respondit, se in monte Cannarum \*) jam septennium transegisse sub commendatione daemonum, qui ipso quotidie pro vehiculo utebantur; et ut auditor rei tam incredibili fidem adhiberet, argumentum certissimum junxit, esse in servili commendatione daemonum in eodem monte puellam, filiam Petri de Cabina e villa Junchera oriundam. De puellae hujus educatione taedium facientes daemones ipsam libenter commendatori suo restituerent, si modo pater eam in monte reposceret. Stupet auditor, incertus an sileat incredibilia, an loquatur injuncta. Eligit, ut statim patri filiae denunciaret. Villam memoratam intrans patrem puellae reperit, de diutina filiae amissione querulantem. Inquiret causam plangendi, et audita rei fide, adjicit, se, quae praemisimus, ab illo, quo vice vehiculi utebantur daemones, audisse, consultius dicens esse, ut ad loca designata veniens, sub divini nominis attestazione ad restitutionem amissae filiae daemones adjuraret. Auditis nuncii verbis, pater obstupuit, et dum intra se cogitat, quid deliberatius agat? eligit consilio nuncii fidelis se supponere. Montem ascendit, per loca lacus discurrit, daemones, ut commendatam filiam reddant, adjurat, et tandem quasi repentino flatu filia prodit, procera statura, arida, tetra, oculis vagis, ossibus et nervis et pellibus vix haerentibus, horrenda aspectu, idiomate nullo intellecta, et vix humanum aliquid sapiens aut intelligens. Receptam prolem pater admirans et dubius, an alendam retineat, episcopum Gerundensem adit, eventum tristem pandit; quid agendum ei sit, sollicitus exquirat. Episcopus, ut vir religiosus et exemplo bono commissum sibi gregem informans, puellam in omnium exponit aspectu, rei que seriem pandens, praedicando docuit subditos, ne de caetero commendent sua daemonibus, eo quod adversarius noster, diabolus, tanquam leo rugiens quaerens, quem devoret, quosdam ut datos macerat, et sine spe reddendi incarceratos sibi peculiat, quosdam ut commendatos macerat et ad tempus affligit. Nec diu post ille, quo daemones pro vehiculo utebantur, consimili

p. 983.

\*) Cavagum. S. oben S. 32 \*).

Gervasii Tilb. otia imp.

patris obstatione liberatus, in medium exit, et quia, cum raptus erat, majoris perfectionisque discretionis extiterat, fidelius ac intelligibilis, quae apud daemones gerebantur, exposuit. Asserebat, juxta lacum in subterraneo specu palatium esse latum, in cujus aditu janua est, et intra januam interior quaedam obscuritas, ad quam cum mutuo applausu daemones, postquam orbis partes percusserint, conveniunt, et quid egerunt, majoribus suis nunciant; unde hanc palatii continentiam \*) nullus praeter ipsos et eos, qui perpetuo donationis jugo in daemonum transierunt proprietatem, intrat, his, qui daemonibus commendantur, exteriorem januam observantibus. Ex his informari possumus, ne familiam daemonibus commendemus, qui cautius insidiantur, ut rapiant pauperem, dum attrahunt eum; estque validissimum doctorum argumentum, quod inter montes memoratos perpetua viget ventorum ex opposito sibi concertantium tempestas, et rara illic reperitur aut nulla unquam tranquillitas.

p. 983.

## LXIX. De Laikibrait 55).

Est in Britannia majore sylva multiplici venationis genere copiosa, quae Carleolensem respicit civitatem. In hujus quasi medio vallis est, montibus circumsepta, juxta stratum publicam. In hac, inquam, valle quotidie ad horam unam diei auditur classicum campanarum dulce resonans; unde indigenae loco illi deserto nomen imposuerunt in idiomate Gallico Laikibrait.

p. 983.

## LXX. De cornu Sancti Simeonis 56).

Accedit miro mirabilius in eadem sylva. Erat in ejusdem sylvae continentia villa, Pendred nomine, ex qua miles oriundus, cum in nemore semotus ab hominum strepitu venaretur, subita tonitruum, fulgoris et coruscationis tempestate turbatur. Cum hinc fulmina in sylvam succederent, conspicit in conspectu tempestatis caniculam grandem pertransire, ex cujus faucibus fulminabat ignis. Territo tali ac tam stupenda visione militi ex insperato occurrit miles, cornu venatorium bajulans. Occurrenti miles tremore plenus oc-

\*) consistentiam. Jenes bedeutet Umkreis, in welchem Sinne es auch weiter unten Z. 26 vorkommt.



currit, et dum, quae sit causa timoris, aperitur: „Heus, inquit superveniens consolator, pelle timorem. Ego sum Sanctus Simeon, quem inter fulgura suppliciter invocasti. Hoc tibi dono cornu ad perpetuam tui familiaeque tuae munitionem, ut quotiescunque fulmina timueritis aut tonitrua, cornu intonetis, statimque omnis imminens periculi formido evanescat, nec ulla sit fulminandi potestas intra terminos cornualis exauditionis.“ Adhuc inquit Sanctus Simeon, si quid miles noster viderit, quod stuporem ei induxerit aut admirationem? Respondet interrogatus, se caniculam vidisse, ex oris rictibus fulmantem; quam cum insequeretur Sanctus Simeon, evanuit, cornu ad rei memoriam et perpetuam familiae tuitionem apud militem derelicto, quod a multis visum est et admiratum. Est enim procerum et more cornu venatorii recurvum, quasi de cornu bubali \*) sit consertum. Porro canicula, de qua meminimus, in ejusdem villae confinio domum sacerdotis ingressa, per opposita sibi ostia transitum faciens, domum cum minus legitime genita familia succendit. p. 984.

### LXXIII. De equinocephalis <sup>57)</sup>.

p. 984.

Nilus implet Brisonem, Aegypti fluvium, cujus beneficio terra inundata ad fertilitatem revocatur. In his Brisonis fluvii confinibus elephantibus nascuntur affluenter, homines quoque, longa femora ad mensuram duodecim pedum habentes; reliquum corpus itidem duodecim pedum longitudine terminatur. Horum brachia candida, usque ad humeros, surae nigrae, pedes rubri, caput rotundum, nasus procerus. Hi homines certis temporibus in ciconias transformantur et apud nos quotannis foetum faciunt.

### LXXVIII. De Aethiopia et palatiis duobus <sup>58)</sup>.

p. 985.

Ultra terminos memoratos sunt flumina, ex quibus lapides pretiosi eliciuntur, ubi gemmae fiunt naturales. Gens autem illa Aethiopum nomine censetur. Juxta hos quoque Oceani fines nascuntur Soraci, qui apud alios Tritonides,

\*) bulali.

quasi divini, appellantur, a quibus de omni interrogatione responsum accipitur. Sunt et circa eadem loca palatia duo, unum Solis, alterum Lunae. Illud Solis die mediocriter calet et nocte fervet. Illic nascuntur homines habentes se decim pedes in longitudinem, septem vero in latitudinem, caput magnum, auriculas quasi alas, corpus candidum, et cum homines viderint, auriculas protendunt ita, ut eos volare credas. In his terminis colonia est Solis ad modum insulae, in longitudine habens stadia ducenta et in latitudine totidem. Colonia ergo Solis, muro cincta, Heliopolis nuncupatur, in structura aerea ac ferrea, opere alternato . . .

In eodem loco duae sunt aedes satis consimiles, quadratae, ex auro et cinnamomo constructae. Longitudo unius aedis et latitudo pedum trecentorum sexaginta quinque, parietes novem. In hac est arula ex margaritis et cylindris instructa, latitudine pedum septuaginta. Ibidem lectulus Solis ex auro obryzo confectus et ebore, lapidibus pretiosissimis interjectis, cujus fulgor radiat ad palatii interioris continentiam \*). Est in eadem aede vinea aurea, cujus vitis ex auro facta et confixa, et ejus vitis pavimento ex lapidibus pretiosissimis et cylindris. In vitibus aureis pendent racemi ex margaritis et unionibus. Aedi contigua domus est sacerdotis ex auro strata. Sacerdos vero thure vescitur et ex opobalsamo vivit, sub vitibus in pavimento dormit, extraneo nulli aditum pandit, nisi qui apud Heliopolin commorabitur.

p. 987.

LXXXIII. De angelis percutientibus <sup>59</sup>).

In Hispania ex antiquissima consuetudine obtinuit, quod septenis annis solent angeli percutientes terrae illius habitatores invadere. Unde nuper contigit, quod quidam de regno illustris regis Aragonensis vir nobilis Petrus, Latro nominatus ex cognomine, miles equidem strenuus et potens, quum cum commilitonibus suis in aula jaceret, singulis stratis suos dormientes capientibus, circa secundas noctis vigiliis, aliis somno datis, ipse solus oculis clausis vigilabat. Inter haec

---

\*) consistentiam. S. oben zu S. 34.

noctis continua duo Mauri domum jam \*) cito gressu subintrant, accenso lumine, ut potentibus mos est in cameris inter somnos perpetuum lumen habere. Mauri inter se conferunt, quolibet spiculum suum tenente. „Heus, inquit, quare dormientes non percutis?“ At ille statim vibrato jaculo missibili unum ex militibus sub pectore percudit, et cum, ut alterum percudiat, invitatur a socio, respondit, se in illum nullam nocendi habere potestatem, eo quod die illo foeniculum tetigerit. Hoc audiens vir nobilis et oculis apertis illos intuens, sub immoderato timore noctis silentia transegit; cumque ad auroram percussus e gravi somno excitaretur, planctu ingenti vulneris inflicti dolorem in latere testificatur; cumque nihil praeter livorem in loco illo invenisset, et a Petro Latrone causam doloris audisset, advocato sacerdote, post confessionem accepto viatico, infra paucos dies positus est ad patres suos. Ex his apud Hispanos et Catalanos inolevit, quod quotidie foeniculum in manu tangunt aut gustant et tres nodulos foeniculi equis suis ad frenum aut capistrum alligant, ne cujusvis malevoli fascinatione moriantur. Nec miretur lector, si verborum tantam vim esse dicimus, ut fascinari lingua malorum possint subjectae bestiae, cum ad januam nobis sit in civitate nostra Arelatensi, Princeps Sacratissime, civis de Burriano, cujus commendatio tam infectiva est, quod, si cujus \*\*) equum aut aliud animal domesticum laudaverit, statim aut mortem aut mortis periculum incurrit. Cui consentit poeta, cum dixit:

„Nescio, quis teneros verbis mihi fascinat agnos.“  
Sed in civitate Arelatensi cum ante non multos annos bonae memoriae illustris rex Arragonensis Ildefonsus praesens esset, multa copia militum stipatus, et ut moris est Hispanis et Provincialibus, milites in equis phaleratis arma gestarent, dum in medio stadii cursorii quidam miles velocitate pennigera transiret, adstans alius miles nobilis, gyrans faciem, adcurrentem ad verba subito dicta equum depulsum tanta celeritate corruere fecit, quod nec a casu resurgere nec ali-

---

\*) tam:

\*\*) quis.

quem membrorum motum liberum habere potuit. Respicens ergo ascensor equi militem, quem vulgus hujusce fascinationis sciebat artificem, coram positis nobilibus et dominabus orat, ne in hoc articulo suas ulciscerentur injurias de contractis pridem inimicitis. Pietate motus nobilis, cui satis erat publicae vindictae habuisse testimonium, in alteram partem toto gytrato corpore, ad contraria verba eadem felicitate equum restituit, qua dejecerat, sicque equus, prohibito dolore totus in sudorem solutus, beneficio malefici dietam suam currendo victoriose perfecit.

p. 987. LXXXV. De lamiis et dracis et phantasiis <sup>60</sup>).

Accedit circa mundi hujus mirabilia quaestio de lamiis et dracis, ex quibus lamiae dicuntur esse mulieres, quae noctu domos momentaneo discursu penetrant, dolia vel et cofinos, catinos, cantharos et ollas perscrutantur, infantes ex cunis extrahunt, luminaria accendunt, et nonnunquam dormientes affligunt. Sed et dracos vulgo asserunt formam hominis assumere, primosque in forum publicum adventare sine cujusvis agnitione. Hos perhibent, in cavernis fluviorum mansionem habere, et nunc in specie annulorum aureorum supernatantium aut scyphorum mulieres allicere ac pueros in ripis fluminum balneantes; nam dum visa cupiunt consequi, subito raptu coguntur ad intima delabi. Nec plus hoc contingere dicunt quam foeminis lactantibus, quas draci rapiunt, ut prolem suam infelicem nutriant, et nonnunquam post exactum septennium remuneratae ad hoc nostrum redeunt hemisphaerium; quae etiam narrant, se in amplis palatiis cum dracis et eorum uxoribus in cavernis et ripis fluminum habitasse. Vidimus equidem hujusmodi foeminam, raptam, dum in ripa fluminis Rhodani panniculos ablueret, scypho ligneo superenatante; quem dum ad comprehendendum sequeretur, ad altiora progressa, a draco introfertur, nutrixque facta filii sui sub aqua, illaesa rediit, a viro et amico vix agnita, post septennium. Narrabat aequè miranda, quod hominibus raptis draci vesebantur et se in humanas species transformabant, cumque uno aliquo die pastillum

p. 988.

anguillarem pro parte dracus nutrici dedisset, ipsa digitos pastilli adipe linitos ad oculum unum et unam faciem ducens, meruit limpidissimum sub aqua ac subtilissimum habere intuitum. Completo ergo suae vicis termino, cum ad propria rediisset, Bellicadri summo mane dracum obvium habuit, quem agnitum salutavit, de statu dominae ac alumni sui quaestionem faciens. Ad haec dracus, „Heus, inquit, quonam oculo mei cepisti agnitionem?“ At illa oculum visionis indicat, quem adipe pastilli pridem perunxerat, quo comperto dracus digitum oculo mulieris infixit sicque de caetero non visus aut cognoscibilis divertit. Sed et in Rhodani ripa sub continentia domus militiae ad portam Borealem civitatis Arelatensis quaedam fluminis abyssus est, sicut sub rupe Tarasconensis, ubi tempore Beatae Marthae, Christi hospitae, Lazari ac Magdalenae sororis, Tarascus serpens de genere pessimi illius Leviathan oceanalis anguis occultabatur, ut homines per Rhodanum sibi incorporaret. In his ergo locis profundissimis affirmant dracones saepissime de nocte lucida in specie humana videri; unde paucis annis exactis, vox ex ipso Rhodani profundo exiens, per continuum triduum publice audiebatur in loco extra portam civitatis, quam praediximus, quasi specie hominis per ripam discurrente: „Hora praeteriit et homo non venit.“ Die igitur tertia circa horam nonam, cum acrius hominis illa species vocem memoratam exaggeraret, festino cursu juvenis quidam ad ripam veniens totus imbibitur, et ita vox illa de caetero audita non fuit.

#### LXXXVI. De lamiis et nocturnis larvis <sup>61</sup>).

p. 988.

Lamias quas vulgo mascas aut in Gallica lingua strias nominant, physici dicunt, nocturnas esse imaginationes, quae ex grossitie humorum animas dormientium turbant et pondus faciunt. Verum Augustinus ipsas, ex dictis autorum, ponit daemones esse, qui ex animabus male meritis corpora aërea impleant. Dicuntur autem lamiae vel potius laniae a laniando, quia laniant infantes; larvae vero quasi larium exemplaria phantastica, quae imagines et figuras hominum repraesentant, cum non sint homines,

sed divina quadam et secreta permissione hominum illusiones. Sicut enim circa corpus, ita circa animum vel animam hominum daemones nihil nisi ex divina possunt permissione operari. Ut autem moribus ac auribus hominum satisfaciamus, constituamus, hoc\*) esse foeminarum ac virorum quorundam infortunia, quod de nocte celerrimo volatu regiones transcurrunt, domus intrant, dormientes opprimunt, ingerunt somnia gravia, quibus plactus excitant. Sed et comedere videntur et lucernas accendere, ossa hominum dissolvere, quin nonnunquam dissoluta cum ordinis turbatione compaginare, sanguinem humanum bibere et infantes de loco ad locum mutare. Audivimus quippe a viro nobili per omnia christianissimo, domino Humberto, Arelatensi archiepiscopo, affini nostro, sanctae probataeque fidei praesule et vitae perfectioris, quod, cum lactens esset multaque parentum diligentia custoditus, ex christianissima matre editus, nocte una in cunis positus et fasciatus ante lectum parentum, circa mediae noctis creperum\*\*) flere auditur. Subita expegefactione excitata mater ad cunas manus apponit nec invenit infantem, quem apprehendat. Tacite rem considerans et loqui timet et silentia diutina non sustinet. Accensa candela, dum infantem per devia quaesitat, ipsum in volutabro aquae, quae de ablutione pedum serotina effusa fuerat, reperit volutantem sine ploratu, fasciatum et ad lumen matri parumper arridentem. Quid ultra? nutrici et marito rem ad oculum monstrat, et hoc ab alio quam a nocturnis phantasmatibus actum nemo cogitabat; nam et ubi hujusmodi phantasmatum solet esse discursus, a multis compertum habetur, infantes in mane januis clausis extra domos et cunabula in plateis esse repertos. Sed et dolia vino plena in ipso cellario nostro vidimus nonnunquam, extracta clepsydra, vinum nullum effundere, nulloque conatu aliud praeter aërem in ipsis inveniri; verum post horam ita reperiebantur op-  
pleta, quod nihil deerat ad perfectionem.

---

\*) haec?

\*\*) noctis \* crepundia. Die obige Ausdrucksweise findet sich bei Symmachus Ep. 1, 7.

Multi experti sunt et ab expertis audierunt, quibus p. 990. certissime est fides adhibenda, se vidisse Sylvanos et Panes, quos incubos nominant, Galli vero dusios dicunt. Non audeo aliquid hic definire, utrum aliqui spiritus elemento aëreo corporati possint hanc agere vel pati libidinem, ut quoquo modo foeminis se immisceant aut ab hominibus talia patiantur. Nam hoc etiam elementum, cum agitur flabel- lum, sensu corporis tactuque sentitur. Hoc equidem a viris omni exceptione majoribus quotidie scimus probatum, quod quosdam hujusmodi larvarum, quas Fadas nominant, amatores audivimus, et cum ad aliarum foeminarum matrimonia se transtulerunt, ante mortuos, quam cum superinductis carnali se copula immiscuerunt; plurimosque in summa tem- porali felicitate vidimus stetisse, qui cum ab hujus modi Fadarum se abstraxerunt amplexibus aut illas publicaverunt eloquio, non tantum temporales successus, sed etiam miserae vitae solatium amiserunt.

LXXXVIII. De alio stagno <sup>62)</sup>.

p. 990.

Est in eadem regione Haveringemere; quod si quis navi- gans, dum transit, praeclamaverit: „Phrut \*), Haverin- gemere, and \*\*) alle those \*\*\*) over the fere“, statim correptus subita tempestate submergitur cum navigio. So- nant autem haec in latina lingua opprobrium, ac si dicatur stagno illi, quod vocatur Haveringemere i. e. mare Ha- veringi (Angli siquidem, ut Ebraei, omnem aquarum cur- sum mare dicunt; unde mare Tiberiadis dicitur): „Phrut tibi, mare, et omnibus, qui te transfretant.“ Et satis mirandum, quod aquae hujusmodi concipiunt in- dignationes.

LXXXIX. De fonte, qui pluere facit <sup>63)</sup>.

p. 990.

Est in provincia regni Arelatensis fons quidam pellu- cidus, in quem si lapidem vel lignum aut hujuscemodi

\*) Pfrut; Pruth.      \*\*) aut.

\*\*\*) thope. Jenes mit Auslassung des darauf folgenden Pronom. rel. who, wie sie in einzelnen Fällen auch im Nomin. Statt findet. Also those für those who.

materiam projeceris, statim de fonte pluvia ascendit, quae projicientem totum humectat.

p. 990. XC. De coemeterio Elisii campi et illuc advectis <sup>64</sup>).

Insigne mirum ac ex divina virtute miraculum audi, Princeps Sacratissime. Caput regni Burgundionum, quod Arelatense dicitur, civitas est Arelas, antiquissimis dotata privilegiis. Hanc ordinatus ab Apostolis, Petro et Paulo, Trophimus, Jesu Christi discipulus, comitante eum Apostolo Paulo, cum transiret in Hispanias, ad fidem Christi convertit, et post pauca, associatis sibi Maximino Aquense, Eutropio Auriscense, Saturnino Tolosano, Martiale Lemoviense, Sergio Paulo Narbonense, Frontone Petragoricense, santissimis episcopis et Jesu ex LXXII discipulis, deliberavit coemeterium solenne ad meridianam urbis partem constituere, in quo omnium orthodoxorum corpora sepulturae traderentur, ut, sicut ab Arelatensi ecclesia tota Gallia fidei sumsit exordium, ita et mortui in Christo undecunque advecti sepulturae communis haberent beneficium. Facta itaque consecratione solenni per manus sanctissimorum antistitum ad Orientalem partem, ubi nunc est ecclesia ab ipsis in honorem B. Virginis consecrata, illis Christus, pridem in carne familiariter agnitus, apparuit, opus eorum sua benedictione perfundens, dato coemeterio ac illis sepeliendis munere, ut, quicumque inibi sepelirentur, nullas in cadaveribus suis paterentur diabolicas illusiones, secundum quod in Evangelio legitur, quosdam daemones habitare in sepulchris; unde dicitur: „Exeunte Jesu de navi, occurrit de monumentis homo in spiritu immundo, qui domicilium habebat in monumentis.“ Ex hujusmodi ergo Dominicae benedictionis munere, nec non propter sacratissimorum virorum consecrationes apud omnes majoris auctoritatis Galliarum principes ac clericos inolevit, quod maxima potentum pars, quae in Galliis aut circa Pyrenaeos montes aut Alpes Penninas in pugnis Paganorum moriebantur, illuc sepulturam habent, et quidam in plaustris, alii in curribus, nonnulli in equis, plurimi per pendulum fluentis Rhodani ad coemeterium Campi Elisii



deferebantur, ubi Jovianus \*) et comes Bertramus et Aistulfus et innumeri proceres requiescunt. Est ergo omni admiratione dignissimum, quod nullus in thecis positus mortuus ultimos civitatis Arelatensis terminos, quos Rochetam nominant, quantalibet vi ventorum aut tempestate compulsus praeterit, sed infra semper subsistens in aqua rotatur, donec applicet, aut ad ripam fluminis ductus coemeterio sacro inferatur. Mirandis magis miranda succedunt, quae oculis conspeximus sub innumera utriusque sexus hominum multitudine. Solent, ut praemisimus, mortui in doliis bituminatis ac in thecis \*\*) corpora mortuorum a longinquis regionibus fluminis Rhodani dimitti cum pecunia sigillata, quae coemeterio tam sacro, nomine eleemosynae, confertur. Uno aliquo die, nondum decennio delapso, dolium cum mortuo suo descendit inter illud angustum, quod ex alternis ripis castrum Tarasconense \*\*\*) et castrum Belliquadri prospectant. Exilientes adolescentes Belliquadri dolium ad terram trahunt, et relicto mortuo, pecuniam reconditam rapiunt. Depulsum dolium inter impetuosi amnis fluctus subsistit, et nec vi fluminis praecipitis nec juvenum impulsibus potuit descendere, verum rotans et in se revolvens, eosdem circinabat fluminis fluctus. Jam ipsius facti celati signa prodierunt in publicum, et comitis Tolosani in castro bajulus divina mente concepit, aliquid injuriae mortuo ab incolis castris fuisse inflictum. Perquiri sollicitus, investigatores mittit, et secretos sceleris hujus exploratores conducit. Tandem qui scrutatur corda et renes Deus, ante cujus oculos nihil latere potest, factum publicat, statimque vicarius comitis pecuniam reponi jubet cum mortuo, delinquentesque gravi poena affligit. Restituto censu, confestim mortuus sine omni impellentis adjutorio viam aggreditur, et infra modicam horam \*\*\*\*) apud civitatem Arelatensem applicans, sepulturae honorifice traditur.

p. 991.

\*) Vivianus.

\*\*) enthecis.

\*\*\*) Tarasconense.

\*\*\*\*) auram.

p. 991.

XCII. De equo Giraldi de Cabreriis<sup>65</sup>.

Sunt qui phantastica non credunt, et quorum causam nesciunt, materiam non mirantur. Diximus lamiarum usum et laryarum frequentem esse. Nunc ergo jucundum quid, et circa haec divulgatum, ac pene toti orbi cognitum, interseramus. Erat temporibus nostris in Catalonia miles, nobilissimis ortus natalibus, militia strenuus, elegantia gratiosus, cui nomen Giraldus de Cabreriis. Hic equum habebat in bonitate singularem, velocitate invincibilem, et quod sine exemplo mirandum fuit, in omnibus angustiis consiliosum. Huic nobilis indidit, ut bonus amicus vocaretur. Solo pane triticeo in concha vescebatur argentea, et culcitra de pluma pro substernio utebatur. Quoties arctissimo quoquam negotio vir nobilis urgebatur, tanquam ad cujusvis discretissimum consilium, ad equum confugiebat. Veruntamen quibus verbis quibusve signis aut motibus ad intellectum responsa formabat, hominibus praeter dominum suum erat incognitum. Sed hoc apud omnes probatissimum fuit, etiam apud hostes capitales, quod nullius praeter equum usus consilio, in omnibus prospere agebat, omnes eludens et a nullo elusus; a nemine victus, et a multis persequentibus fugiebat, dum volebat, et inter crebros ictus fugabat, quos eligebat ad pugnam. Erat miles in juventute sua, jucundus, hilaris, musicis instrumentis plurimum instructus, a dominabus invidiose desideratus. In palatio nostro, (quod ex vestro munere vestraque gratia ad nos rediit per sententiam curiae Imperialis, Princeps Excellentissime, propter jus patrimoniale uxoris nostrae) in praesentia piae memoriae Idefonsi, regis illustris quondam Aragonensis, et socrus vestrae, (quae singulari laude praecellebat) inter dominas sui confinii, nec non in conspectu multorum procerum, miles saepe dictus violam trahebat, dominae chorum ducebant, et ad tactum chordarum equus incomparabilibus circumflexionibus saltabat. Quid plura? quid dicam, nescio. Si verus equus fuit: unde in eo consilium, intelligentia fidesque, quae in disertissimo admiranda? Si fadus equus erat, ut homines asserunt, aut genus quoddam mixtum daemonibus: qualiter

comedeat, et ad ultimum, perempto suo domino ab armigero suo, pretio permaximo tum corrupto, (eo quod, ipso phlebotomato, alium equum ascenderat) nunquam post hoc cibum assumsit, sed cervice ad parietem collisa, mirabiliter ac miserabiliter interiit?

XCIII. De phantasiis nocturnis opiniones <sup>66</sup>).

p. 991.

Sunt qui dicunt, hujusmodi phantasias ex animi timiditate et melancholia hominibus apparere videri, sicut in phreneticis et laborantibus majoribus hemitritaeis solet evenire. Alios asserunt tales imaginationes videre in somniis tam expresse, quod sibi ipsis vigilare videntur, ut quibusdam, id confessis, contigisse Augustinus in libro de Civitate Dei refert. Sed contra hoc movet me, quod mulieres agnosco vicinas nostras, quae praecesserant in diebus suis, quae mihi proponebant, se de nocte vidisse clientulas et clientulos discoopertos cum verecundia; quae etiam referebant ea, quae de nocte gerebantur a nobis in longe remotis partibus; nonnunquam non visas flagellationes nocturnas in parvulis nostris ajebant, asserebantque, se, dormientibus viris suis, cum coetu lamiarum celeri penna mare transire, mundum percurrere; et si quis aut si qua in tali discursu Christum nominaverit, statim, in quocunque loco et quantovis periculo fuerit, corruit. Vidimus equidem in regno Arelatensi mulierem, ex castro Bellicadri oriundam, ex consimili causa inter medias Rhodani undas cecidisse, et usque ad umbilicum humectatam, de nocte media absque vitae periculo, sed non sine timore, evasisse. Scimus quasdam, in forma cattarum a furtive vigilantibus de nocte visas ac vulneratas, in crastino vulnera truncationesque membrorum ostendisse.

p. 992.

XCV. De corvo de Claveno et ejus sagacitate <sup>67</sup>).

p. 992.

De brutis animalibus tacere non possumus, quibus nonnunquam supervenire videmus humanae cujusdam sapientiae vigilantiam. Ecce enim in regno Arelatensi corvus erat, qui tantam habebat discretionem, quod hostiles insidias explorabat, et transcursis montibus et castris terminis, si quid

erat repentinum aut insidiosum, loquebatur. Ad aleas pecuniam mutuabat, et inter rupes occultaverat. Hic quum dominam castris nimis familiarem cuidam comperisset, post multas dominae denunciationes factas, ad ultimum domino prodidit adulterium, sicque factum est, ut ab adultero ictu sagittae percussus periret.

p. 993. † XCVI. De iudicio cygnorum <sup>68</sup>).

Quanta matrimonio legitimo fides debeatur, leges humanae, quae castitati ac pudicitiae favent, sua monstrant censura. Nec solum id legibus, quae constringunt hominum vitam, continetur, esse puniendum, quod contra fidem thori committitur, sed, quod mirabilius est, etiam aves zelant compares suas, et sui stimuli naturalis iudicio puniunt illas, quae adulterant. Ecce, quod in regno Anglorum, episcopatu Londoniensi et comitatu Essexiae, est castrum Angra nuncupatum, quod bonae memoriae Richardus de Luci, domini avi vestri, illustrissimi regis Anglorum, in Anglia quondam iustitarius, construxit. Uno aliquo die, cum ad exedras palatii milites se misissent ad prospiciendum, ecce multitudo cygnorum in prato domibus subjecto convenit, et cum, quasi consilio facto, adinvicem diu vocibus suis contulissent, unus ex medio, sicut mos est accusatori vel ejus patrono, longo garritu querelam deponit, et cum ad unam partem quidam, tamquam iudices, se facerent, tandem produci mandant cygnam. Duo igitur, missi a iudicibus, ream in medio constituunt, et post factas huiusmodi garritiones vice allegationum tandem iudices definiunt causam, ream adulterii toti gregi exponentes. Insultat cygnorum coetus, deplumat damnatam, et sic frigori expositam mortis addicunt supplicio.

p. 993. XCVII. De ovo corvino supposito ciconiae <sup>69</sup>).

Mira loquar et universo civitatis nostrae Arelatensis notissima populo. Ex antiquissimis diebus in usu habent ciconiae in muris ac turribus urbis nidificare. Cum ergo ova expedissent ad pullos, quidam, levitate animi ductus, ovum corvinum ovis ciconiae supposuit, et sic excitatum

calore ovum inter caetera pullum fecit secundum naturae debitum corvinum. Corvus prodit; et intuitus ciconius pullum, a suo genere plurimum dissimilem, proclamationem facit ad sui numeri coetum. Congregantur ciconiae, producitur rea delata, instituitur vice accusationis rostrorum strepitus, et ostensus ille pullus naturae inconueniens pro testimonio praesuntivo recipitur, et sufficit ad condemnationem matris praesuntivae. Nudati ergo mater et pullus putativus pluma naturali, simul ad iudicium praecipitati de turre excellenti, mortem inciderunt. Intuere, Felix Auguste, quantum doctrinam ex avium garritu licet sumere, dum a cygnis sententia formatur ex reatus evidetia, et a ciconiis praesumptio violentum iudicium extorquet, utrisque ad castitatem servandam et incestum puniendum studentibus. Quid ergo infelicitas nostri temporis merebitur supplicii, ubi lascivia pro laude suscipitur, adulterium argumentosum probitatis indicium effertur, furtivos habuisse dominarum aut virginum amplexus militiae insignis est incitamentum?

### C. De hospitalitate cujusdam <sup>70</sup>).

p. 994.

Quicumque vult attendere quantis meritis hospitalitas sit prosequenda, audiat miram rem ac mirandam vel potius miraculosam. Erat in regno vestri imperii miles strenuus, hospitalis et largus, ad omnes cum hospitalitate recipiendos expositus, circa familiam bene procurandam curiosus. Cum ad initium jejunii quadragesimale, quod vulgo carniprivium nominant, ventum esset, nec haberet in substantia extenuatus miles, quod die saturationis apponeret, tantae crapulationi solenniter debitum, secretario suo occulto suasit consilio, ut equum optimum, quem habebat, secreta manu mactaret, et per frusta concisum coqueret loco carnis vacinae. Imperatis a secretis paruit, et cum in crastino armiger, ex aliunde veniens, equum vellet abstergere ac, ut moris est, depulverare, a domino, timente, ne proderetur factum hesternum, quanto diutius potuit, ab ingressu stabuli est quaesitis extrinsecis actionibus praepeditus. Tandem armiger equum audit hinnientem, et accedens in publicum producit incolumem. Miraculo tanto jungamus urbanum

exemplum. Miles quidam in carniprivio familiae suae equum suum dedit loco carnis bovinae. Ignorans rem taciti consilii familia cibatur et saturatur opulentissime. Sed et alter miles, eodem usus consilio, die sancto Paschae consimili cibo familiam reficit. Utrumque post tempora effluxa ad majoris domini pervenit notitiam. Nec mora; utroque vocato, dominus solum illum, qui in carniprivio equum coxerat, novi equi largitione remunerat; illi qui paschalem solennitatem consimili xenio honoraverat, clausit manus. Requisitus dominus, quo iudicio potius remunerasset unum quam alterum? respondit, eum muneratum instantia tanta coactum ex temporis conditione, quod in crastino nullum habebat locum consilii; verum qui die paschali equum coxerat, in crastino potuit praecedentis diei supplere defectum.

p. 1000. γ CIV. De pullo struthionis et vase vitreo <sup>71)</sup>.

Quantum fuerit Salomonis ingenium, dum meditor, nullam subtilitatis ejus potentiam invenio, praeter sapientiam ex solo Dei munere secreta quadam inspiratione venientem. Inter praeclara ejus artificia legimus, quod Biblos civitas est Phoeniciae, de qua dicit Ezechiel: „Senes Biblii \*) et prudentes ejus.“ Biblon ergo elegit Salomon ad sculpenda et polienda marmora et ligna aedificationis templi. Tradunt autem Judaei, ad celerius eruderandos lapides Salomonem habuisse sanguinem vermiculi, quem dicunt Thamir \*\*), quo conspersa marmora facile secabantur. Hujus autem rei repertorium hoc fuit. Erat Salomoni struthio, habens pullum, et cum conclusisset pullum in vase vitreo, struthio, videns pullum nec eum potens habere, de deserto tulit vermiculum, cujus sanguine vitrum linivit, et ita sectum est. Videns autem Salomon cacumen montis Morijae angustum, dejecit et in aream spatiis amplioribus diffudit. Sane temporibus nostris sub Papa Alexandro III, dum puer eram, inventa est Romae phiala plena liquore lacteo, quo conspersa omnium lapidum genera sculpturam talem recipiebant,

\*) In der Vulgata Ez. 27, 9. steht „Giblii“.

\*\*\*) Tanir. S. die Anm.

qualem manus inculpere volentis protrahebat. Erat autem phiala ex antiquissimo palatio elicita, cujus materiam aut artificium populus Romanus admirabatur.

χ CXI. De peritia Mosis et sculptura <sup>72</sup>).

p. 1001.

Legimus, Mosen fuisse tantae pulchritudinis, ut nullus adeo severus esset, qui ejus adspectui non inhaereret, multique, dum cernerent eum per plateam ferri, occupationes, in quibus studebant, deseruerunt. Hic Aethiopes, dux factus Aegyptiorum, est persecutus. Ut eos breviori itinere praeventos superaret, transiens per loca deserta plena serpentibus, tulit in arcis papyreis super plaustra ibices, hoc est ciconias Aegyptias, naturaliter infestas serpentibus, quae rostro per posteriora misso alvum purgant. Castra igitur metatus dimisit ibices, ut devorarent serpentes, sicque praeventos et victos Aethiopes inclusit in civitate Maeroë, quae antea Saba Regia dicebatur. Quam cum diu obsedisset, quia inexpugnabilis erat, injecit oculos in eum Tharbis, filia regis Aethiopum, quae ex conducto tradidit ei civitatem, si eam duceret uxorem. Et ita factum est. Contra hanc et Mosen jurgati sunt postea Mirjam et Aaron. Cum autem redire voluisset Moses, non acquievit uxor; proinde, tanquam vir astrorum peritus, imagines sculpsit in gemmis hujus efficaciae, ut una memoriam, altera oblivionem conferret, cumque paribus annulis eos inseruisset, anulum oblivionis uxori praebuit alterum ipse tulit et tandem Aegyptum ingressus est.

CXII. De ossibus Joseph et ove <sup>73</sup>).

p. 1001.

Ecce novum, quod nostris temporibus accidit. Tempore regis Siculi Rogerii, quidam magister, natione Anglus, ad regem accessit, postulans aliquid a rege munifico dari. Cumque rex, illustris genere et moribus, arbitraretur, aliquid a se beneficium peti, respondit: „Pete, quod vis beneficium, et dabo tibi.“ Erat enim petitor summe literatus, in trivio et quadrvio potens et acutissimus, in physica operosus, in astronomia summus. Ait ergo regi, se non solatia temporalia petere, sed potius, quod apud homines vile putatur,

Gervasii Tilb. otia imp.

p. 1002. ossa videlicet Virgiliti, ubicumque possent inveniri infra metas regni sui. Annuit rex, et magister, acceptis literis regiis, Neapolim venit, ubi Virgilius \*) studia ingenii sui in multis exercuerat. Porrectis literis, populus obedientiam parat, et ignarus sepulturae, libenter annuit, quod pro impossibili credebat existimandum. Tandem magister, arte sua ad manum ducta \*\*), reperit ossa infra tumulum in medio montis cujusdam, ad quem nec signum scissurae dignoscabatur. Foditur locus, et effoditur post longos labores tumulus, in quo invenitur continuum corpus Virgiliti et ad caput liber, in quo ars notoria erat inscripta cum aliis studii ejus characteribus. Levatur pulvis cum ossibus, et liber a magistro extrahitur. Ad haec populus Neapolitanus attendens, specialem affectionem, quam habuerat Virgilius erga civitatem, timens, ne ex ossium subtractione enorme damnum civitas tota pateretur, elegit susceptum regis mandatum eludere, quam obediendo tantae urbis excidio occasionem praebere. Arbitrabatur enim, eo consilio Virgilius sibi in montis arcano tumulum posuisse, ne \*\*\*) ossa ejus evecta artificiorum suorum importarent interitum. Magister ergo militum cum turba civium ossa conjuncta copulant, et in culeo reposita in Castello Maris ad urbis ipsius confinium deferunt, ubi per medias crates ferreas intueri volentibus ostenduntur. Requisitus autem magister, quid de ossibus facturus erat? respondit, se per conjurationes effecturum, quod ad ejus interrogationem ossa omnem Virgiliti artem ipsi panderent; quin imo satisfactum sibi proposuit, si per quadraginta dies ei ossium copia daretur. Asportato ergo libro solo, magister abiit, et nos quaedam ex ipso libro per venerabilem Johannem Neapolitanum, cardinalem tempore Papae Alexandri, per excerpta vidimus, et probari verissimarum rerum experientia fecimus.

---

\*) Virgilius.

\*\*) dactus?

\*\*\*) ut.



CXX. De hominibus, qui fuerunt lupi <sup>74)</sup>.

p. 1003.

Saepe apud doctos quaestio movetur, si Nabuchodonosor per injunctum tempus poenitentiae in bovem verum sit divina virtute mutatus, cum facilius sit creaturam transmutando formare quam de nihilo creare. Scribunt plerique, ipsum vitam bestialem, in convictu bovis comedentis foenum, sumsisse, non naturam. Unum scio, apud nostrates quotidianum esse, quod, sic fatis hominum currentibus, quidam per lunationes mutantur in lupos. Scimus enim in Alvernia, episcopatu Claromontensi, Pontium de Capitolio, nobilem virum, pridem exhaeredasse \*) Raimbaudum de Pineto, militem strenuissimum et in armis exercitatum. Hic vagus factus et profugus super terram, cum solus more ferino devia lustraret et saltus, una nocte nimio timore turbatus, cum mentis alienatione in lupum versus, tantam patriae cladem intulit, quod multorum colonorum mansiones fecit esse desertas. Infantes in forma lupina devoravit; sed et grandaevos ferinis morsibus lacerabat. Tandem a fabro quodam lignario graviter attentatus, ictu securis alterum pedem perdidit, sicque specie resumta hominem induit. Tunc in propatulo confessus, sibi placitam pedis jacturam, eo quod, illo amputato, miseriam illam et malitiam cum damnatione perdidit. Asserunt enim, qui talia duxerunt in usum, membrorum truncatione ab hujusmodi infortunio homines tales liberari. Sed et apud castrum Luch, in confinio Vivariensis episcopatus et \*\*) Mynidensis, est accola, Calcevayra nuncupatus, qui consimilis fati, per mutationes neomeniae, sorte fatigatur, asserens, se, cum tempus advenit, vestes suas, relictis omnibus sociis, sub dumo vel rupe secreta seponere; et cum in arena diu nudus se volu-taverit, lupi formam et ingluviem induit, ore patulo et apertis rictibus inhiat in praedam, asserens, lupos idcirco aperto ore currere, quia os cum magno labore pedumque adjutorio

---

\*) exhaeredasse i. e. extorrem fecisse atque bonis suis haereditariis exuisse. Leibn.

\*\*) et fehlt.

aperiunt, quod aperire nequeunt, cum ab insecutoribus praeveniuntur; tunc ergo a captura frustrantur et facile capiuntur.

p. 1004. CXXIII. De avibus ex arboribus nascentibus <sup>75</sup>).

Cum secundum insitam primae creationis naturam ex primis generantibus animalia prodeant per generationem et corruptionem, novum et inauditum est apud omnes peraeque nationes, quod in quadam majoris Britanniae parte quotidianum est. Ecce enim in archiepiscopatu Cantuariensi, comitatu Cantiae, ad confinium abbatae de Faverhesham \*) in littore maris arbusculae nascuntur ad quantitatem salicum. Ex istis nodi pullulant velut futurae germinationis praenuncii, cumque secundum tempora creationis excreverint, formantur in aviculas, quae post dies naturae datos rostro dependent, et vivificatae, facta \*\*) leni alarum succussatione, quasi puerperio consummato, in mare decidunt, et quandoque marinis fluctibus expositae, humanis contactibus subtrahuntur. Aves istae ad quantitatem modicorum anserum crescunt, pennis variis et aucinis \*\*\*) intermixtae. Quadragesimali tempore assatae comeduntur, considerata potius ad hoc nativa processione, quam carnis sapiditate. Avem vulgus barnetam nominat.

p. 1004. CXXIX. De fonte, qui nihil sordidum admittit <sup>76</sup>).

Apud Narbonensem provinciam, episcopatu Uticensi, est fons, in quem si quid sordidum miseris, statim fons scaturiginem suam mutat et priorem locum deserit.

\*) i. e. Favershams, Feversham.

\*\*) facto.

\*\*\*) ancinis; jenes bedeutet gänseartig, Gänse =

## Anmerkungen.

### Anm. 1. (S. 1.)

Ueber diesen in den Brunnen zu Bethlehem gefallenen Stern sagt Gregorius Turon. *Mirac.* 1, 1 Folgendes: „Est autem in Bethlehem puteus magnus, de quo Maria gloriosa aquam fertur hausisse: ubi saepius adspicientibus miraculum illustre monstratur, id est, stella ibi mundis corde, quae apparuit Magis, ostenditur. Venientibus devotis ac recumbentibus super os putei operiuntur linteo capita eorum. Tunc ille cuius meritum obtinuerit, videt stellam ab uno pariete putei super aquas transmigrare ad alium, in illo modo, quo solent super caelorum circulo stellae transferri. Et cum multi adspiciant, ab illis tantum videtur, quibus est mens sanior. Nonnullos vidi, qui eam aderebant se vidisse. Nuper autem Diaconus noster retulit, quod cum quinque viris adspexit, sed duobus tantum apparuit.“ S. auch Felix Faber *Evagat.* 1, 448 ff. (dessen Text in manchem nach obiger Stelle des Greg. Tur. zu berichtigen wäre). Comestor spricht von diesem Stern *Evang. c. 7 de stella et magis*, und diesen hat Gervasius hierbei, wie so oft, ausgezogen; so wie auch Felix Faber ihn wahrscheinlich vorliegen hatte.

Sollte übrigens aus dieser Vorstellung von dem in den Brunnen gefallenen Stern der Gebrauch entsprungen sein, Weihnachten mit Lichtern in den Brunnen zu schauen? S. *D. M.* 1. Aufl. Anh. S. XLVII No. 14. Dies wäre eine andere Erklärung als die in der 2. Ausg. S. 550 gegebene.

### Anm. 2. (S. 1.)

Dass Adam im ager Damascenus aus der rothen Erde desselben geschaffen worden, war ein im Mittelalter allgemein verbreiteter Glaube (auch Camôes spielt darauf als eine ausgemachte Sache noch an. *Lus.* 3, 9). Vgl. hier III, 17 und Comest. *Genes. c. 2 §. de nominibus mulieris*, wo es heisst: „Adam sonat rubeus, vel rubra terra, quia secundum Josephum de rubra terra conspersa factus est\*). Talis est

\*) S. dessen *Ant. Jud.* 2, 2, wo ἀπὸ τῆς κερβῆος γῆς παραθελεῖς steht.

enim virgo tellus et vera vel rubea id est animata, quia sedes animae est in sanguine: vel rubea, secundum quod futura erat, id est sanguinea, id est peccatrix. Sanguinis enim nomine saepe designatur peccatum; etc.“ Die Glosse dazu lautet: „Terra proprie adhuc virgo erat, quia nondum corrupta hominum opere nec sanguine infecta.“ S. auch *D. M.* 1233 Nachtr. zu 533; *Leg. Aurea* c. 53 p. 229; Rabner *Amoenitates* p. 340, bei Fabricius *V. T.* 2, 24 ff. (wo auch schon der von Grimm a. a. O. erwähnte Felix Faber angeführt ist). Uebrigens stammt dieser Glaube wahrscheinlich von den orientalischen Christen her, bei denen er noch bekannt ist; s. d'Herbelot *s. v. Scham*. Ueber die Menschenschöpfung überhaupt vergleiche *D. M.* 530—540. Anders bei Fin Magnusen *Lex. Myth.* p. 877 ff.; die muhamedanischen Vorstellungen bei Weil *Bibl. Leg. der Muselm.* S. 12 ff. Die Bezeichnung *microcosmus* für den Menschen wird auf Pythagoras zurückgeführt. Anonym. *vita Pythag.* 15. Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 253. Anm. 58.

## Anm. 3. (S. 1.)

In dem deutschen Volksbuche von den heiligen drei Königen c. 17 (*Simrock Volksb.* 4, 440) heisst es von dem goldenen Apfel, den König Melchior dem Jesuskinde darbrachte, dass ihn ursprünglich der grosse König Alexander hatte machen lassen; denn er „hatte die ganze Welt bezwungen und hielt sie in seiner Hand und dessen zur Urkunde hatte er den Apfel machen lassen, weil die Welt rund ist, und meinte, dass er der Welt so gewaltig wäre als des Apfels. Und da der Apfel dem Kinde in die Hand gegeben ward, da ward er zu Asche, zum Zeichen, dass alle irdische Gewalt eitel ist, und in Staub zerfällt.“

Anm. 3<sup>a</sup>. (S. 1.)

Ueber den Glauben, dass Jerusalem in der Mitte der Erde liege s. Cellarius *Not. Orb. Ant.* 1. 1 c. 4 cf. Felix Faber 1, 306 ff. (nach welchen der eigentliche Mittelpunkt ein Stein in der Kirche auf Golgatha sein soll). Auch die Mahomedaner hegen jenen Glauben; s. d'Herbelot *s. v. Scheith*. Gleiche Vorstellungen in Bezug auf ihre heilig gehaltenen Orte finden sich noch bei anderen Völkern; so in Betreff Asgard's bei den alten Skandinaviern, des Berges Meru (Himalaya) bei den Hindus, des Berges Bordsch (Kaukasus) bei den Parsen (s. *Lex. Myth.* p. 285. 313), des Berges Righiel bei den Tibetanern, Delphi's (daher *ὄμφαλόε* genannt, wie eigentlich der steinerne Sitz im Tempel hiess) bei den Griechen u. s. w. S. auch Temme *Volks. d. Alt.* S. 33. Kuhn und Schwarz No. 244.

## Anm. 4. (S. 2.)

Die hier von Gervasius angedeuteten Gebräuche sind deutliche Reste des alten Julfestes; so gehen die Hafergarben und das Gefäss

voll Hafer auf Opfer, die man entweder den Vögeln brachte, damit sie den Saaten nicht schadeten, wie man z. B. in Dänemark, Schweden und Norwegen Julabends den Sperlingen Kornbüschel in dieser Absicht hinsetzte (s. Petersen *N. M.* p. 30, *D. M.* 635, *Lex. Myth.* 1051. cf. Meier *Schwüb. Sag.* S. 439 ff. No. 149, 152, 156, Kuhn und Schwarz S. 395 No. 98, 99), oder die man auch in anderer Absicht hinlegen mochte, wie man noch in Ellichhausen bei Göttingen das Viehfutter hinaus ins Freie stellt, denn dann gedeiht das Vieh gut (s. Wolf *Beiträge zur D. M.* S. 120); und dass man den 26. December früher in Deutschland den grossen Pferdetag oder die Haferweihe nannte, bemerkt Fin *Magn. Lex. Myth.* 1053, vgl. Wolf a. a. O. und S. 125\*). Ein ähnliches Opfer von Feldfrüchten ist es, wenn man in Niederdeutschland zur Erntezeit ein Büschel Getreide auf dem Felde stehen zu lassen pflegt dem Wöden für sein Pferd; Jak. Grimm *D. M.* 140 ff. und ders. in Haupt's *Zeitschr.* 7, 387 ff., vgl. Panzer *Beitr. zur D. M.* No. 270, Müllenhoff No. 490, (über den vergodendeelstruss s. Kuhn *M. Sagen* S. 337, 372, Vorrede S. VII. und in Haupt's *Zeitschr.* 4, 385 ff., Kuhn und Schwarz S. 394 ff., vgl. Panzer No. 66, 108). Hierher gehört auch ein normannisches Erntefest, das ohne Zweifel normännischen Ursprungs ist, und im *Magazin Pittoresque*, Paris 1841 p. 336 folgendermassen beschrieben wird: „On appelle passée d'Août en Normandie, une coutume qui doit dater de fort loin. Elle a ordinairement lieu vers la fin du mois dont elle porte le nom.“

„Dans toutes les fermes un peu considérables de cette belle province, lorsque la moisson est finie, que les blés et les avoines sont rentrées, le cultivateur réunit tous les hommes de peine qu'il a employés pendant la saison. Une table immense est dressée au milieu de la cour: elle est couverte des mets qu'affectionnent les paysans, gens dont l'appetit est éminemment robuste; les énormes morceaux de viande figurent au premier rang. Le repas commence vers midi et dès le premier service on fait circuler à la ronde de gigantesques pots de fer-blanc pleins d'eau-de-vie de cidre . . . . On se lève généralement de table vers sept ou huit heures. Tous les convives vont processionnellement chercher la dernière gerbe de blé qui ait été liée, et que l'on a eu bien soin de faire très-grosse. Quatre hommes l'apportent et la plantent debout au milieu de la cour, qui a été débarassée

\*) Zu dem von Wolf an letzterer Stelle aus dem *Lex. M.* l. c. Angeführten vgl. Geijer und Afzelius 3, 206 (*St. Staffans visa*) und die Vorbemerkung der Herausgeber. Die historische Persönlichkeit des schwedischen Heiligen scheint jedoch trotz dem daselbst Gesagten nicht sehr sicher; da er einerseits kein kirchlicher ist und nur das Volk in Schweden ihn dazu gemacht hat und wir andererseits dennoch in Deutschland bis nach Schwaben hin einen h. Stephan als Patron der Pferde finden, s. Wolf a. a. O. Meier *Schwüb. Sag.* S. 466 No. 216; ebenso in England und wie es scheint auch bei den Finnen, s. Brand *Pop. Ant.* 1, 292 ff. (woselbst es in Betreff letzterer heisst: „Among the Finns upon St. Stephen's day a piece of money, or a bit of silver, must be thrown into the trough, out of which the horses drink, by every one that wishes to prosper“). Die Sache muss sich also anders verhalten.

des tables. Une ronde se forme, dont la gerbe est le centre; puis, chacun se tenant par la main, on entonne, sur un mode tantôt gai et précipité, tantôt lent et monotone, une vieille chanson, qui finit ainsi:

„Notre jeune maîtresse,  
Entrez dedans le rond,  
Et pis [*d. i. puis*] baillez la guerbe [*sic*]  
Aux gens de la maison.“

Alors la femme ou la fille du fermier s'approche de la gerbe, la délie, et reçoit des convives un gros baiser en échange d'une portion de la gerbe.“

„Les danses continuent; on tire des coups de fusil et de pistolet, on se remet à table vers minuit, et l'on ne se sépare que lorsque le jour arrive.“

Mit dem was Gervasius über die Weihnachtskuchen sagt, vgl. *Lex. M.* 1051. 404. Wolf a. a. O. 119. Der von Fin. Magn. an letzterer Stelle angezogene Jonge sagt S. 260: „Hr. Hoche beretter at saadanne Julegalte (Tacitus's formae aprorum) giorte af Deig i Julefestens Dage, bleve bevarede indtil Saae-Tiden, da deelte man Fetissen i 3 Portioner, hvoraf den eene blef givet Plovdyret, den anden Plovkiöreren og den tredie lagt i Saedekurven. Som en Skygge af denne Religiösitet anseer jeg den overtroiske Skik, som endnu hersker hos Landmanden her [*d. i. in Seeland*], at Saedekurven, i ethvert Öieblik, da den ikke bruges paa Marken, vendes med Aabningen ned imod Jorden, og da forglemmer Bonden aldrig at laegge . . . . en Jordklimp open paa Kurven.“ Aus obiger Stelle des Gervasius ersehen wir nun, dass der Weihnachtskuchen bei Nacht auf dem freien Felde gebacken wurde\*).

Bei dem von Gervasius in Betreff des Weihnachtsthaues Gemeldetem, kann man an den fruchtbaren Thau denken, den die Rosse der Walkyrien aus den Mähnen schütteln (*D. M.* 393), oder ihn sonst, wie Gervasius selbst anführt, für göttlichen Thau gelten lassen, der die Gaben weihen und ihnen Wunderkräfte verleihen sollte, wodurch wir also einerseits über die obenerwähnte Haferweihe, nämlich durch heiligen Thau, belehrt würden, andererseits über die Kräfte, die man dem solchergestalt geweihten Getreide beilegte; das daraus Gebackene schützte nämlich gegen die Pest. Sonst schrieb man ähnliche heilkräftige Wirkungen dem Thau der Johannisnacht zu, in welchem sich unter anderm auch die Isländer und Schweden zu baden

\*) Da die Weihnachtszeit sich in einigen Gegenden von England bis zum h. Dreikönigstag und noch weiter erstreckt („With some Christmas ends with the twelve days, but with the generality of the vulgar not til Candlemass“), so will ich hier noch bemerken, dass es in Herefordshire noch jetzt Sitte ist, am Vorabend jenes Tages sich auf ein Weizenfeld zu begeben und daselbst zwölf kleine Feuer und ein grosses anzuzünden, um welches letztere man sich versammelt und unter lautem Jubel reichlich alten Cider trinkt. Nachdem man nachher zu Haus zurückgekehrt, wird geschmaust, vorher jedoch unter Beobachtung gewisser Gebräuche dem schönsten Ochsen im Stalle ein Kuchen ans Horn gesteckt, welcher letztere zu diesem Zweck mit einem Loch in der Mitte versehen ist. S. das Ausführlichere bei Brand *Pop. Antiquities* 1, 14.

pfliegten „ut morbi corporis miraculose sanentur; orignitus forte ob superstitionem de Friggae ac aliarum dearum lacrymis in Balderi fatalem obitum tunc coelitus stillantibus.“ S. *Lex. M.* 672 vgl. 1088 und hier franz. Abergl. 139. Hinsichtlich des in Aegypten herrschenden Glaubens bemerkt Thomas Moore in einer Anmerkung zu seiner *Lalah Rookh*: „The Nucta, or Miraculous Drop falls in Egypt precisely on St. John's day, in June, and is supposed to have the effect of stopping the plague.“ Auch in einem portugiesischen Gedicht heisst es:

„Wann in dem goldnen Krug der Pestzweig wird  
 „Verborgen, und wann seinen Segen über  
 „Ungläubig Land der heil'ge Thau verbreitet,  
 „Wann in der Nacht, die heller als der Tag u. s. w.“

Letzteres bezieht sich auf die Johannisfeuer. S. meine frühere Mittheilung in der *Germania* oder *Jahrb. der berlinischen Gesellschaft* u. s. w. 8, 373.

Aus der vorliegenden Stelle des Gervas. ersehen wir nun, dass in England zu seiner Zeit ein jenem Johannisbad entsprechendes Pfingstbad im Maithau (ros madialis) selbst noch bei Vornehmen Statt fand, und dass man zuweilen den Thau auch trank\*). Mit all' diesem verband sich vielleicht noch ein anderer Aberglaube; denn „wie dem Rossewiehern gehorcht wurde, lauschte man Nachts in den Saatfeldern (Weihnachten in die Wintersaat gehen und die Zukunft erhörchen, Mainachts in das grüne Korn. *Abergl.* 420. 854). Das Getreide war heilig, der *heilego ezesg*, N. ps. 140, 7 (goth. *atisks*), das liebe Korn (Gramm. 3, 665). Wahrscheinlich vernahm man nun in der Saat sitzend Stimmen oder Reden der Geister über die bevorstehenden Ereignisse.“ *D. M.* 1069. Damit mag auch das „Im Korn baden“ der Hexen zusammenhängen. *D. M.* 1043. Ein schwedisches Spiel heisst stå i så; s. das weiter unten (S. 61) aus Ihre angeführte Gedicht. Str. 1. Z. 8.

Ueber das von Gervas. erwähnte Osterfeuer, welches alljährlich auf wunderbare Weise in der Kirche des heiligen Grabes zu Jerusalem vom Himmel kommen sollte, spricht Felix Faber in seinem *Evagal.* zu wiederholten Malen; s. den Index s. v. *ignis*.

Schliesslich will ich hier noch eine in mehrfacher Beziehung wichtige Beschreibung der Art und Weise folgen lassen, wie man noch in der Mitte des vorigen Jahrhunderts in einer alten schwedischen Predigerfamilie das Weihnachtsfest feierte. In den *Hägkomster från Hembygden och Skolan af S. Ödmann*. Upsala 1830. p. 25 ff. heisst es nämlich mit Bezug auf die in jenem Hause gefeierten Feste: „Julen war det förnämsta. Man beredde sig dertill i good tid och afbidade denna högtid med längtan. En Julafton war et slags årligt Jubilaum och firades på följande sätt. Då bestods ingen middag. Man samlades omkring en stor kettill, i hwilken kokades skin-

\*) Die „Rossmucken“ (Sommersprossen) vergehen, wenn man sie im Monat Mai mit Thau von Roggen wäscht. Meier *Schwäb. Sag.* S. 509 No 405.

kor, bringor etc. Måltiden utgjordes af mjukt bröd, som doppades i flottet. Kl. 2. eftermidd. uppeldades badstugan med björkved, och ett äkta finskt bad tillagades . . . . Wid hemkomsten fann man uppbäddade sängar, i hvilka man lade sig med kläderna. En lätt swettning följde, och man uppfriskade sig med gammalt Mars-öl, försötmadt med honung och kryddadt med anis, tillika med sönderbettadt julbröd . . . . Skynningen war redan inne, forrän allt detta för sig gått.

Omkring kl. 5 a 6 upptändes en blossande Julebrasa, och råghalm inbars, som, till minst 6 tums höjd, utbreddes öfwer hela golfwet och der låg till dess trettandedagen förbigått, då den utbars genom tramp förwandlad till boss. Derefter klädde sig hela huset såsom till ett bröllopp. Probsten och hans Fru woro wärdfolk, och barnen med tjenstefolk bemöttes såsom Julgäster. Borden dukades. Ett ljus upptändes för hwarje person. Probsten höll ett litet tal och utbad öfwer huset en lycklig helgd. Probstinnan presenterade brännwinsbröd och Probsten serverade brännwinet. En gemensam bordsbön lästes, och man satte sig till bords såsom till en af första kyrkans kärleksmåltider. Öfwer allt strålade en stilla glädje och förnöjsamhet. Måltiden öppnades med starkt peprad lutfisk. Derpå frambars Julsoppa, som endast gafs denna afton, och förmodligen endast i detta urgamla hus. Den war kokad på ryggen af nyss slagtrade swin, med mjölk och war oändligt mächtig. Widare kom julgröten, såsom i hela Christenheten brukligt är, beströdd med anis och socker, samt på ytan prydd med utplanterade russin . . . . Steken bestod af färska reffenspjäll, och måltiden slutades med torta. På tjenstefolkets bord, som i samma ordning serverades, stod dessutom ett stenfat med kokade bondbönor, öfwer hvilka war gjutet det flott, som wid kockningen afskummades. Detta fat war en moralisk erinran, at ingen borde äta sig så mätt, at han icke orkade ännu förtära en böna. Också tog hwarje person en sådan, sedan han slutat sin måltid.

Då man uppståt från bordet söngs: Lofwad ware du Jesu Christ, och gemensam aftonbön hölls. Alla ljusen släcktes, utom Probstens och Probstinnans, som brunno hela natten, men, till färekommande af wåda, sattes på golfwet i en kopparkettil. Dessa ljus tilläts icke att putsas af ljussax. Man hade en fornsägen, at om de brunno orörde, så skulle, wid det ögonblick, då Christus föddes, lågan dela sig i tu . . . .

Man gick till sängs, och Julmorgonen klockan 2 ringdes första gången. Andra gången ringdes klockan 3, och ottesången begyntes kl. 4. Såsom den årstiden sällan war slädföre, samlades Socknens ungdom till fots. För hwarje gård hade man tillagat ett ofantligt bloss, som kallades Tanne och bars antändt för sällskapet, at upplysa mörkret. Det war en werkelig skön syn att, omkring kl. 4, se dessa bloss från alla sidor nalkas, ätföljde af muntra, kyrkogångare.



Det war en förnyelse af Roms Taedae. Wid ankomsten till kyrkan formerades af dessa bloss ett ofanteligt bål. Hwar och en ökade det med quarlefwan af sitt bloss, så att hela kyrkowallen syntes i full brand.

Julottans Gudstjenst firades så, att man, wid dagens första gryning, under Communionen söng: Den signade dag . . . . Efter slutad Gudstjenst kl. 9 f. m. spisades strax middag, och man tog, med en god middagssömn, ersättning för morgonens högtidlighet. Snibbskålorna sträckte sig den dagen äfwen till husets drängar.

Julhögtiden tillbragtes sedan med oskyldiga nöjen. Julekalasen inföllo och allt andades glädje . . . . man såg nästan alla de lekar, som forekomma i den bekanta wisan och många flera, som der icke ingått. Åtskilliga gammaldags dansar omväxlade met pantlekar. Man dansade wid sång, som hade namn af Julwisor. Söngen bestod ej blott af toner, utan af ord, som förenades med action. Dansarna bestodo merendels af ringdansar, wid hwilka wissa personer wäxelwis agerade. Än föreställdes frierier, med bifal eller korg; med låtsad enträgenhet och lika låtsad owilja som, ändtligen förwandlades till medlidande; och alt slutades med bröllop, så at omsider hella sällskapet bestod af idel hjonelag. Mången flicka stod der flera resor brud, utan någon minsta jalousie. Wid melodien af folie d'Espagne dansades en rådt artig ringdans, på det sätt, att mankønet immerfort avancerar åt höger och fruntimren åt wänster, samt wid hwart möte fattar hwarandra under armen och gör en half swängning. Denna oupphörliga ordning, med synbarste oordning, är icke oangenäm. Man hade ock flera pantomim dansar. T. ex. dansen föreställde en wäfnad. Sällskapet delades partals i tu, och paren skiftewis emot hwarandra korsades, än med upphöjda händer öfwer, än med nedfälda hufwud under de mötandes händer. Detta förestälde wäfstolens skäl wid trampningen. Emellan hwart par lupo barnen såsom skottspolar. När man hwilade, anställdes sittlekar af hundrade förändringar, dels med panter, som altid förwarades af Probstinnan och återlöstes med domens werkstäl- lande, ofta sinnrike nog; dels med tillhwiskade frågor, på hwilka den å andra sidan sittande hwiskade swar, utan att känna frågan. Wid detta allt iagttogs den strängaste wård öfwer ungdomens seder. Probsten sjelf war närwarande långt fram på morgonen.“

Wir haben, wie ich glaube, in dem Vorstehenden ein ziemlich genaues Bild, wie die Julfeier zur Heidenzeit in den Nordländern und wohl zum Theil wenigstens auch in Deutschland mag gefeiert worden sein, wenn man nämlich die deutlich hervortretenden Züge der christlichen Festfeier davon abzieht. Indem ich nun im Allgemeinen auf das *Lex. Myth.* 1050 ff. verweise, und daher alles dort Angeführte übergehe, füge ich noch folgende Bemerkungen zu obiger Schilderung hinzu:

S. 57, Z. 4. v. u. då bestods ingen middag u. s. w. Aehnlich in Seeland. „Bönderne endnu til hver Juleog Nyeaars-Aften slagte et Sviin, for om Aftenne at spise Suppe deraf, og om Dagen Levningerne

(thi da koges ikke Mad).“ Jonge, *Den nordsiellandske Landalmues Character* n. s. v. Kiöbenhavn 1798. p. 259.

S. 57, Z. 3 v. u. stor kettil. „Gewöhnlich dienten die Kessel zum Kochen (d. h. Sieden) des Opferfleisches; nie wurde es gebraten u. s. w.“ *D. M.* 49 ff.

S. 58, Z. 1 f. v. o. måltiden bis flottet. „Man speiste auch die Kraftbrühe von dem Gesottenen und das obenschwimmende Fett. Die Heiden bieten ihrem König der das Fleisch ausschlägt, an drecka sodit und eta flotit. *Saga Håkonar góða* cap. 18. vgl. formn. sög. 10, 381.“ *D. M.* 50.

ebend. Z. 5 f. Biertrinken. Vgl. *D. M.* 49.

ebend. Z. 9 ff. Weihnachtsstroh. Vgl. Wolf *Beitr.* S. 121. Auch bei andern feierlichen Gelegenheiten war es Sitte Stroh auf den Fussboden zu streuen. Unter den Vorbereitungen, welche Königin Asta zum festlichen Empfang ihres Sohnes Olaf des Dicken (oder Heiligen) trifft, wird auch ausdrücklich erwähnt: „tveir karlar baro halminn a golfit.“ *Olaf Helges Saga*. c. 30. Also wahrscheinlich Rest eines heidnischen Brauchs bei Opferfesten. Vgl. Ducange s. v. *Juncare*.

ebend. Z. 13 ff. Der Probst und seine Frau als Hauswirth und Hauswirthin lassen sich füglich mit Fro und Frouwa vergleichen, und wahrscheinlich stellten in jeder heidnischen Familie der Hausvater und die Hausmutter den Gott und seine Schwester dar, welche beide dem Gedeihen und der Fruchtbarkeit vorstanden. S. auch noch weiter unten (S. 62).

ebend. Z. 15 f. Weihnachtslichter. „Im Pinnebergischen giebt man dem Vieh (Weihnachten) besseres Futter und stellt ein Lichtchen vor die Krippe.“ Wolf a. a. O. nach Schütze, *Idiotikon* 1, 9. Das Lichteranzünden und Baden fand übrigens auch bei den römischen Saturnalien Statt; ersteres auch jetzt noch an den jüdischen Encänien, die um diese Zeit gefeiert werden.

ebend. Z. 21 ff. Weihnachtssuppe aus frischgeschlachtetem Schwein mit Milch. Vgl. die oben aus Jonge angeführte Stelle. Diese Schweinssuppe und der bald darauf folgende Ribbespeerbraten gehen natürlich auf den Julgalt. Hier wäre also doch ein Braten; indess wurde dies Stück ursprünglich vielleicht gleichfalls gesotten.

ebend. Z. 24. julgröt. S. *Lex. Myth.* p. 797 \*\*\*\*\*) s. f.

ebend. Z. 4 ff. v. u. Tannenfeuer. Dies ist das Weihnachtsfeuer über welches s. Wolf a. a. O. S. 117 ff. Diese Sitte war weitverbreitet und ist auch noch in Oberitalien bekannt, wo man es arder il ceppo nennt; daher ceppo, eigentlich Block, dann besonders Weihnachtsblock, Weihnachten und Weihnachtsgeschenk bedeutet.

S. 59, Z. 7. snibbskälorna. Eine Art Trinkschalen mit Schneben zum Anfassen.

ebend. Z. 11. den bekanta wisa. Damit ist ohne Zweifel das von Ihre *Dissert. de Superstit. e Gentil. adhuc residuis* p. 32 ff. mitgetheilte Gedicht gemeint, das ich hier der Wiederholung werth achte:

## 1.

Juleklubben; Stå på stubben;  
 Draga gränja; Torka malt;  
 Meta lakar; Skifta makar;  
 Spänna kråka; Väga salt;  
 Bära vatten; Nappa katten;  
 Låna eld; och Springa rå;  
 Tämja stutar; Märka trutar;  
 Sätta rofvor; Stå i så.

## 2.

Preka gylta; Gå på stylda;  
 Mussla sko; och Mjölka björn;  
 Leda up dockor; Slagta bockar;  
 Båra hjul; och Gå på störn;  
 Marcus dasca; Lussi laska;  
 Hålla räf- och gåse- lek;  
 Bräcka murar; Vatna tjurar;  
 Hoppa krysse; Nappa stek;

## 3.

Skräma danskar; draga handskar;  
 Smida rart; och Stänga vägg;  
 Stå på hufvu; Gå i grufva;  
 Sticka skoma 'rn; Gömma ägg;  
 Dra till tingen; Gömma ringen;  
 Köpa fisk; och Svälta räf;  
 Ta up fyrkar; Spåna kyrkor;  
 Draga kaffe; Sälja väf.

## 4.

Dyka slantar; Kasta vantar;  
 Sysla\*) barnsöl; Klappa brud;  
 Brudekransen; Björnedansen;  
 Göra hvispar; Klappa fru;  
 Pip, rap, tali; Sörja mali;  
 Skrubba käring; och Flå katt;  
 Skjutta ruggor; Skapa styggor;  
 Tända ljust; Söka skatt;

## 5.

Juleroftan; Helsa Påfven;  
 Friare på stultor tre;  
 Spysen flytta; Kullerbytta;  
 Blås ut ljust; Klyfva ved;

\*) al. Cistla.

Kurra gömsen; Pipla hönsen;  
 Hammarsmeden; Storma akans;  
 Dela lotter; Gifta dotter;  
 Blacka sko; oeh Ro till lands.

S. 59, Z. 14ff. Tänze, die Freien und Heirathen vorstellen. Diese schicken sich ganz besonders für ein Fest zu Ehren Fro's und mehr noch Frouwa's. Einen gleichen in Dänemark und Deutschland, jedoch in der Walpurgisnacht aufgeführten Tanz beschreibt *Lex. Myth.* 700.

ebend. Z. 25ff. Webstuhltanz. Dieser gebührte eigentlich für ein Fest zu Ehren der dem Weben und Spinnen vorstehenden Berchta und Holda; da diese jedoch manches mit Frouwa gemein haben, und wahrscheinlich mit derselben nahe verwandt sind (Wolf S. 167 und hier Anhang II. A. *Das wüthende Heer*), so erhielt diese Verwandtschaft eben durch das Obige wieder eine nähere Bestätigung.

Anm. 5. (S. 3.)

Zu dieser Geschichte wüsste ich als Erläuterung nichts beizubringen als die *D. M.* 604 aus Agobard 1, 146 angeführte Stelle von den Wolken Schiffen, die aus Magonia\*) kommen, wozu wie zu Aehnlichem Grimm S. 605 bemerkt: „Es lag nah, ziehende Hagelwolken einem über den Himmel fahrenden Schiff zu vergleichen, u. s. w.“ Vgl. auch Montanus *Deutsche Volksfeste* etc. S. 37f. so wie *D. M.* 1042, wo von Hexen die Rede ist, die in Wolken durch die Luft einherfahren und herabgeschossen werden. Siehe ähnliche Geschichten unten zu III, 63.

Anm. 6. (S. 4.)

Dies ganze Capitel ist grösstentheils wörtlich aus Com. *Genes.* c. 3 §. de ejectione hominis a paradiso etc. entnommen, mit Ausnahme jedoch des in Betreff der wahrsagenden Bäume Angeführten.

Die das Land der Unsterblichkeit betreffende Stelle findet sich weder beim Pseudo-Kallisthenes noch bei Valerius\*\*), vgl. weiter unten. Die Sage von einem solchen Lande oder dem irdischen Para-

\*) Diesen Namen halte ich für geschaffen und latinisirt aus dem ersten Theil des ahd. *magan wetar* (altn. *vedrmegin*. *D. M.* 308). Zu einem Namen für ein Land, aus welchem Wolken schiffe (vindflot) kommen sollten, gab das Wort *magan wetar* einen sehr passenden, aber in seiner Ganzheit anbiegsamen Stoff, der daher die zweite Hälfte verlor.

\*\*) Comestor führt jedoch die *Gesta Alex.* nicht an, sondern sagt nur: „cum adhuc sint quedam insule viventium, in quibus nullus moritur.“

In der *Image du Monde* (aus dem 13. Jahrh. s. unten Anmerk. 33) wird eine Insel erwähnt, „située bien loin en mer, où l'on ne peut mourir. Quand les habitans sont parvenus à une telle décrépitude que la vie leur devient à charge, ils se font porter dans une autre nommée Cile [d. i. Tilos, Tylos, Telos, welche das Mittelalter zuweilen mit Thule verwechselte] dont l'année n'a qu'un jour et une nuit de six mois chacun; et là ils expirent tranquillement.“ S. Not. et Extr. 5, 281.

Gervas. verspricht übrigens, bei der Beschreibung Indiens (II. c. 3) darauf zurückzukommen; dies geschieht jedoch weder da noch sonst wo.

diese ist weitverbreitet, so kannte es auch der Norden, wengleich erst in spätern Sagen, unter dem Namen Odäinsakr. *D. M.* 783 und *Lex. Myth.* 566\*); vgl. hier Ann. 16. Eine rabbinische Tradition erzählt von einer Stadt der Unsterblichkeit, Namens Lus, in einem Thale des Hethiterlandes, deren Bewohner wenn sie zu alt geworden sind und sterben wollen, sich hinaustragen lassen müssen, da ihnen der Tod innerhalb der Stadtmauer versagt ist. S. Tendlaw, *das Buch der Sagen und Leg. jüd. Vorzeit.* 2 Auflage. No. 24. Lus; vgl. No. 25\*\*).

In Betreff der Sage von den Lebensäpfeln verweise ich auf Val. Schmidt zu *Straparola* S. 279 ff., woselbst er hinsichtlich unserer Stelle richtig bemerkt: „In der Hist. Alex. magni de preliis findet sich diese Sage nicht. Gervasius schöpfte seine Nachricht also aus einer andern Recension des falschen Kallisthenes, deren vierzehn verschiedene gezählt werden.“ Auch in dem von Müller herausgegebenen griechischen Original des Pseudo-Kallisthenes findet sich nichts von diesen Aeppeln.

Ueber die wahrsagenden Bäume s. Dunlop Ann. 393; vgl. hier Ann. 75 und Santarem *Essai sur l'Histoire de la Cosmographie etc.* 3, 506 ff. Auch die römischen Annalen berichten von dergleichen; so erwähnt Plin. 17, 25 (38) „C. Epidii commentarii, in quibus arborea loquutae reperiuntur.“ Hierher gehört auch v. d. Hagen *Gesammtab.* No. 29. Wenn übrigens jene wahrsagenden Bäume hier als Sonnen- und Mondbäume bezeichnet werden (vgl. Dunlop a. a. O.), so erinnert man sich der auch sonst vorkommenden Anfragen bei Sonne und Mond, s. *D. M.* 670, Castrén *Finnische Myth.* 60.

#### Ann. 7. (S. 4.)

Ueber die Währwölfe s. zu III, 120.

Was Gervas. im Obigen von den griechischen und jerusalemitanischen Frauen erzählt, hat er wahrscheinlich aus August. *de Civ. Dei* 18, 18 abgeändert oder vielmehr anderswoher bereits abgeändert entnommen. Einiges über Verwandlungen in Thiere s. bei Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 163 Ann. 143 (woselbst S. 164 ebenso wie S. 180 „Spec. Nat. II, 109“ statt „III, 109“ zu lesen ist). Dass Hexen gewöhnlich Katzengestalt annehmen sollen, ist bekannt (*D. M.* 1051) und ebenso dass sich die Gallicenae in jede Art Thiere verwandeln konnten (*Mela* 3, 6). Vgl. auch noch hier zu III, 38, 96, 97, so wie über die Gründe zu solchen Verwandlungen *D. M.* 621, 1047 und Nachtrag dazu auf S. 1234. Noch erzählt Giraldus Camb. in der *Topogr. Hib.* 2, 19: „Vetulas quasdam tam in Gwallia quam in Hibernia et in Scotia se in leporinam transmutare formam, ut adulterina sub specie ubera

\*) Auch Saxo Grammat. I. IV. p. 59 erwähnt ihn „Fiallerum Scaniae praefectum exilio adegit [scil. amlethuse]; quem ad locum, cui Undeusakre nomen est, nostris ignotum populis, concessisse est fama.“

\*\*) Diese letztere Tradition („Wo der Mensch sterben soll, da tragen ihn seine Füße hin“) findet sich auch in *Hammers Aesendil* 1, 253 ff.

sugendo, lac alienum occultius surripiant, vetus quidem et adhuc recens frequensque querela est.“ Eine merkwürdige symbolische Verwandlung in ein Pferd berichtet derselbe a. a. O. 3, 25, wo wahrscheinlich ein weisser Hengst als mythischer Stammvater des in Rede stehenden irischen Königsgeschlechts gemeint ist. Er sagt nämlich: „Est in Boreali et ulteriore Ultoniae parte, scilicet apud Kenel Cunil, gens quaedam, quae barbaro nimis et abominabili ritu sic sibi regem creare solet. Collecto in unum universo populo terrae illius, in medium producitur jumentum candidum. Ad quod sublimandus ille non in principem sed in belluam, non in regem, sed exlegem, coram omnibus bestialiter accedens non minus impudenter quam imprudenter se quoque bestiam profitetur, et statim jumento interfecto et frustatim in aqua decocto, in eadem aqua balneum ei paratur. Cui insidens de carnibus illis sibi allatis, circumstante populo suo et convescente, comedit ipse. De jure quoque quo lavatur, non vase aliquo, non manu, sed ore tantum circumquaque haurit et bibit. Quibus ita rite, non recte completis, regnum illius et dominium est confirmatum.“

Uebrigens schrieb man auch in ältern Zeiten schon die Verwandlungen in Thiere theilweise einer Sinnentäuschung zu, worauf auch Gervas. von den griechischen und jerusalemitanischen Frauen sprechend durch die Worte: „nescio an delusioni oculorum spectantium assignem“ hinweist. Hierbei ist jedoch eine doppelte Art von Täuschung zu unterscheiden, nämlich die durch natürliche Magie, wie die der Gaukler, z. B. Faust's, der Jongleurs u. s. w. bewirkte (englisch *glamour*; vgl. Dunlop S. 108\* und den Nachtrag dazu S. 538\*), oder eine übernatür-

\*) Zu den Dunlop S. 538 angeführten Geschichten von vorgegaukeltem Wasser gehört auch das von Delrius L. III. P. 1 qu. 4 sect. 5 p. 416 ff. aus Matthiolus *praef. in Dioscorid.* angeführte Verfahren der böhmischen Gaukler (bei Delrius freilich magi genannt).

Hier noch die Bemerkung, dass die Geschichte von dem scheinbaren Ausreissen eines Beines, die von Faust und Zyto erzählt wird (Düntzer a. a. O. S. 180) auch ganz so im Orient bekannt ist und man sie dort gleichfalls von einem Gaukler berichtet; s. d'Herb. *e. v. Scheheverdi* erster Artikel. Er sagt daselbst: „C'est le surnom de Schehabeddin Jahia Ben Geisch ou Habesch, lequel est aussi connu sous le titre de Scheikh Mackto ul: le Docteur tué, à cause qu'il fut puni de mort par le commandement de Saladin, pour avoir été plus attaché à la Philosophie qu'à sa religion . . . L'auteur du Nigheristan rapporte que Scheheverdi n'était pas seulement attaché à la Philosophie mais qu'il avait aussi appris la théorie et la pratique de la magie naturelle et peut-être aussi superstitieuse que les Arabes appellent Schab edat et Simia. Et il raconte, que ce docteur voyageant avec ses amis, rencontra un Turcoman, qui conduisait un troupeau de moutons, et qu'ayant voulu en acheter un, pour lequel il offrit 10 drachmes d'argent, le Turcoman refusa de le lui vendre à si bon marché. Scheheverdi dit alors à ses camarades: „Emportons le mouton et marchons toujours; car je saurai bien contenter ce Turcoman.“ Il commença donc à l'entretenir de plusieurs choses, et puis tout-à-coup il le quitta et se mit à courir avec son mouton. Cependant le Turcoman qui ne le voulait pas perdre, se mit aussi à courir après le docteur et l'arrêta par le bras, en lui disant, qu'il ne le lâcherait point qu'il n'eût été payé. Le Docteur ayant ensuite fait quelque résistance contre le Turcoman qui le tenoit arrêté, celui-ci lui tira le bras avec plus d'effort et fut tout surpris de voir ce bras détaché lui demeurer dans la main; et ce pauvre homme fut si effrayé de cet accident, que croyant avoir tué ou au moins estropié un homme, il commença à fuir de toute sa force et ne parla plus de lui faire payer son mouton. Scheheverdi ne laissa pas cependant de rejoindre sa

liche zauberische. Zu letzterer gehört z. B. die der Elbe und Zwerge (*D. M.* 432), und wie sie zuweilen Zauberer, Hexen und nach der jüngern Edda auch die Asen (gegen König Gylfi) oder Utgardloki (gegen Thor) üben\*). Beide Arten lassen sich jedoch nicht immer genau unterscheiden; so z. B. wenn bei Pseudo-Marcellus *de Actib. Petri et Pauli* (Fabricius *N. T.* 3, 642) erzählt wird: „Egerat perfidus Simon prestigio suo, ut diceret Neroni: „Jube decollari me in obscuro et ibidem dimitti occisum, et si non tertia die resurrexero, scias me Magum fuisse. Si autem resurrexero, scias me esse filium Dei.“ Et quum hoc fieri jussisset Nero in obscuro, egit ille arte magica, ut aries decollaretur, qui aries tamdiu Simon visus est, quamdiu decollaretur. Decollato autem eo in obscuro, cum scrutatus fuisset is, qui eum decollaverat, et caput ejus pertulisset ad lumen, invenit caput vervecinum. Sed nihil voluit regi dicere, ne se ipsum detegeret, qui jussus fuerat, hoc in obscuro perpetrare;“ oder wenn Comestor *Genes.* c. 19 definiert: „Aorisia [*richtiger* aorasia, ἀορασία] est, quando quis habet aptos oculos et non videt, quod magi faciunt incantationibus; fit etiam, quando quis habet aliquando rem aliquam in manu et non videt; et est etiam aorisia.“ Auch in dem Pseudo-Abdias 6, 13 (Fabr. *N. T.* 2, 619) sagen die Zauberer (magi): „Faciemus eos [*d. h. die Anwesenden*] apertis oculis nihil videre;“ und sie thun es auch; vgl. *D. M.* 1054 von den obstrigilli.

In Betreff der im Folgenden von Gervasius erzählten Geschichte der Melusine verweise ich auf Dunlop *Anm.* 475, und den Nachtrag

compagnie avec son bras sain et entier, et contenta le Turcoman de la manière qu'il lui plut.“

Dies wäre also ein orientalischer glamour, gleich dem von Mandeville (Dunlop *S.* 108) erwähnten.

\*) Dass zauberische Täuschung durch Wasser unterbrochen wird, ist Dunlop *S.* 538 ff. 546†) angemerkt; zu der daselbst aus W. Scott *Lay of the last Minstrel* *Anm.* zu III, 13 angeführten Stelle über die irländischen Zauberer, welche Erdschollen u. s. w. so lange in Ferkel verwandeln können, bis sie durchs Wasser gehen müssen, füge ich hier noch folgende aus Girald. *Camb. Topog. Hib.* 2, 19, die noch einige dort nicht erwähnte Nebenumstände enthält. Er sagt:

„Nostris quoque temporibus quosdam vidimus, qui magicis artibus imbuti pingues, ut videbantur, porcos, sed tantum rubros, ex quacunque praejacente materia producentes, in nundinis vendebant. Sed hi statim ut aquam aliquam transibant evanescentes, in propriam et veram revertebantur naturam. Quantalibet autem industria servatis assumpta species ultra triduum non durabat.“ Hieraus ersehen wir also, dass die zauberischen Schweine alle roth waren, und sich jedenfalls nach drei Tagen wieder in ihren ursprünglichen Stoff zurückverwandeln. Auch Benjamin von Tudela erzählt von einem jüdischen Zauberer, der sich unsichtbar zu machen verstand, als er aber auf einem ausgebreiteten Tuche über einen Fluss setzte, plötzlich sichtbar wurde. *Early Travels* p. 108. Vgl. auch noch hier *Anm.* 32 die Stelle aus Roger v. Hoveden, *Annal. Pars Poster.* p. 804 ed. Savile.

†) Der dortige Zusatz (zu *S.* 538) aus Alber. Tr. Font. ist von diesem gleich der ebendasselbst erwähnten Geschichte dem Wilhelm von Malmesbury 2, 10 p. 67 entnommen und zwar steht bei letzterem statt „in aqua fallere intuentem“ vielmehr „in aqua aspectum fallere intuentium.“

Auf die reinigende und nichts Böses in sich duldende Kraft des Wassers bezieht sich auch was Jacobus a Voragine *Hist. Orient.* 1, 89 von der Schlange sagt: „Ingressurus aquas venena deponit; postquam autem ab aquis exierit esdem resumit.“

Gervasii Tilb. otia imp.

S. 544\*). Hocker S. 82 zu *Melusine*. Der oben gegen Ende des Capitels angeführte Zug von dem zuweiligen Wiederkehren der Melusine zu ihren kleinen Kindern ist ein ächt märchenhafter; s. z. B. Grimm *K. M.* 3, 22 zu No. 11\*\*) und Hyltén-Cavallius och Stephens *Svenska Folk-Sagor* etc. No. 7 (Princessan, som gick up ur hafvet) in fast allen dort mitgetheilten Versionen, Hocker zu S. 125 *Frau Silberlind*\*\*\*), Kuhn und Schwarz *N. S.* No. 102, und sonst noch.

Auch Vincentius Bellocensis im *Spec. Nat.* 2, 127 erzählt aus dem (verlorenen) Helinandus l. 4 eine kurze Geschichte, welche die der Melusine zu sein scheint, obwohl die Localität eine verschiedene ist. Sie lautet so: „In Lingonensi provincia quidam nobilis in sylvarum abditis reperit mulierem speciosam preciosis vestibus amictam, quam adamavit et duxit. Illa plurimum balneis delectabatur, in quibus visa est aliquando a quadam puella in serpentis se specie volutare. Incusata viro et deprehensa in balneo, nunquam deinceps comparitura disparuit et adhuc durat ejus progenies†).“

Noch bemerke ich, dass das von Hammer im *Rosenöl* (1, 162 ff.) mitgetheilte Märchen von der Mutter der Balkis, Königin von Saba, auffallend der Geschichte der Mutter Melusinens, Persine, gleicht††).

Ueber einen der Melusine zugeschriebenen Hungerbrunnen s. Anm. 50.

Wenn endlich Gervas. von den in Schlangen verwandelten Frauen sagt: „habent ligaturam albam quasi vittam in capite“, so entspricht diese Binde den Goldkronen, mit denen Schlangen sonst erscheinen. *D. M.* 650 ff. †††). Ueber andere Schlangenjungfrauen s. noch Dunlop *Anm.* 225.

\*) Der an letzterer Stelle vorkommende Anruf: „Belle dame, seriez bonne à aller chercher la mort!“ gehört zu den *D. M.* 802 angeführten.

\*\*) Dem dort erwähnten dänischen Volkslied (den *dödes igjenkomst*, Nyerup 1, 205) entsprechen die beiden schwedischen *Herr Ulfeer och Sölfeerlind* und *Styffmodern* bei Geijer und Afzelius 3, 33 ff.

\*\*\*) Dies scheint keine deutsche Sage, sondern nur eine Bearbeitung der eben angeführten schwedischen *Herr Ulfeer och Sölfeerlind*.

†) An derselben Stelle des *Spec. Naturale* (also nicht *Historiale*) nämlich 2, 127 findet sich aus Helinand die von Reiffenberg zu *Chev. au Cygne*. Introd. p. VI (s. auch v. d. Hagen *Schwanensage* S. 42 Anm. 2) vergeblich gesuchte Stelle von dem Schwanenritter, so wie in dem vorhergehenden Capitel (also *Spec. Nat.* 2, 126 nach Gaufridus Antisiodurus) die von Reiffenberg (a. a. O. p. LX cf. v. d. Hagen S. 37 Anm. 2) gleichfalls ohne Erfolg gesuchte Stelle von dem Meerweibe, die sich ausser den von v. d. Hagen angeführten Schriftstellern auch noch bei Kornmann *De Miraculis Vivorum* p. 192, Praetorius in dessen *Anthropodemus* p. 191 ff. und Grässe *Beiträge* u. s. w. S. 10 (nach Grosius *Magica* 1, 35) wiedererzählt findet.

††) In seiner Entwicklung schliesset jenes Märchen sich an eine andere wohlbekannte Geschichte, nämlich dem Fabliau *D'une hermite, qu'un ange conduisit dans le siècle*, über welche s. Dunlop S. 308 ff. und die gleichfalls dem Orient (dem Koran) entstammt; s. Dunlop S. 312.

†††) Das. S. 651 Z. 4 v. o. und *K. M.* 3, 192 Z. 8 v. u. ist statt cap. 68 vielmehr cap. 141 zu lesen.



## Ann. 8. (S. 6.)

Was oben über Plato gesagt ist von den Worten „Et in hoc erravit P.“ bis „bonos daemones“ ist wörtlich entlehnt aus Coemestor *Genes.* c. 1 §. de opere quinte diei; das darauf folgende bis zu den Worten „cubant cum mulieribus“ fast ebenso wörtlich aus Galfr. Monom. 6, 18 mit Ausnahme der Worte „a mentis incubatione“ bis „vel suffocare.“ Auf letztgenannte Stelle Galfreds bezieht sich auch das oben gleich nachherfolgende Citat *Historia Britannorum.*

Ueber die beiden Merline s. die Dunlop *Ann.* 118 und Nachtrag dazu S. 540 angeführten Schriften; ferner San-Marte die Sage von Merlin. Halle 1858. Die von mir daselbst ausgesprochene Vermuthung, dass der Beiname des jüngern Merlin, nämlich Caledonius (so lies statt des dort verdruckten Calidonius), vielleicht richtiger Celidonus lauten möchte, finde ich durch eine Stelle im Girald. *Combr. Itiner.* 2, 8 bestätigt, wo es nämlich heisst: „Non procul ab ortu Conwey in capite montis Eryri, qui ex hac parte in Boream extenditur, stat Dinas Emrys, id est promontorium Ambrosii, ubi Merlinus prophetavit, sedente super ripam Vortigerno. Erant enim Merlini duo, iste qui et Ambrosius dictus est, quia binomius fuerat et sub rege Vortigerno prophetavit, ab incubo genitus et apud Carmardhin inventus (unde et ab ipso ibidem invento denominata est Caermerdhin, id est, urbs Merlini), alter vero de Albania oriundus, qui et Celidonus dictus est, a Celidonia silva, in qua prophetavit, et Silvester, quia, cum inter acies bellicas constitutus monstrum horribile nimis in aëra suspiciendo prospiceret, dementire coepit, et ad silvam transfugiendo silvestrem usque ad obitum vitam perduxit. Hic autem Merlinus tempore Arthuri fuit et longe plenius et apertius quam alter prophetasse perhibetur.“ Freilich könnte hiernach der jüngere Merlin den doppelten Beinamen Caledonius wegen seines Geburtslandes, und Celidonus wegen seines Aufenthalts führen, wenn nicht etwa einer durch den andern entstanden ist. Seine wunderbare Geburt, so wie die oben im Folgenden von Gervas. erwähnte Verbindung von Dämonen mit irdischen Frauen, ist gleichfalls von mir zu Dunlop *Ann.* 126 besprochen, und füge ich zu den dortigen Anführungen noch eine rabbinische Tradition bei Tendlau No. 28 „*der Kamsen*“ (auch bei Klettke *Märchensaal* 3, 50 ff., „*der Muel*“, aus Keightley *Myth. der Feen und Elfen*) so wie Girald. *Combr. Itiner.* 1, 12. Auch nach dem arabischen Volksglauben werden zuweilen Frauen von nächtlichen Dämonen bewältigt, und die auf solche Weise gezeugten Söhne erweisen sich später als tapfere Krieger; s. Rückert's *Hamasa* 1, 15. Vgl. auch noch hierzu III, 85\*).

\*) Das umgekehrte Verhältniss, nämlich Verbindung von Männern mit weiblichen Dämonen oder dem Teufel in Frauengestalt habe ich zu Dunlop *Ann.* 220 erwähnt.

Das dort Angeführte liesse sich noch vielfach vermehren; so erzählt Vincent Bellov. *Spec. Hist.* 17, 6 (aus Joannes Anachoreta contra Praesumptuosos) eine hierbergehörige Geschichte von einem Eremiten; und ebend 17, 79 (aus des Heraklides *Paradisus*) eine andere vom h. Pachomius; s. auch noch Delrius *Disqu. Mag.* l. VI c. 2 sect. 3 p. 1100 ff. die zweite

Gervasius stellt oben mit Merlin den Antichrist zusammen, zu dessen Geburt von einer Jungfrau er dann noch später (III, 108) einen andern diesen erklären sollenden Umstand aus Comestor *Genes.* c. 19 hinzufügt\*). Ich will hier anführen, was ich mir von wunderbaren Geburten überhaupt, mit Anschluss der eigentlich theogonischen und der Schöpfungen der ersten Menschen, meist aus der römischen und griechischen Mythologie gemerkt habe. Die in diesem Kreise vorhandenen Vorstellungen verdienten eine eigene und umfassende Behandlung, woraus der allgemeinen Mythologie ein reicher Gewinn erwachsen würde.

Zuvörderst hat schon Grimm *D. M.* 537 ff. auf die weitverbreitete Vorstellung von dem Abstammen der Menschen von Bäumen (namentlich der Deutschen, Germani von *germinare*, worauf auch Gervas. weiter unten vol. II. p. 764 hindeutet\*\*) gesprochen, vgl. auch die Edda (Copenh. Ausg.) I, 29, III, 288 erste Anm. und 869 zweite Anm.\*\*\*). Hierher ziehe ich ausser dem Wachsen der Menschen auf Bäumen im Schlaraffenland †) auch noch die Mythe von der Tochter

Geschichte (aus Hector Boëthius I. 8), *Leg. Aur.* No. 2 §. 9 p. 19 ff. (*de S. Andrea apost.*) und No. 123 §. 5 p. 545 (*de S. Bartholomaeo*). Girald. *Cambr. Itin.* 1, 5. Auch im Perceval nimmt der Teufel die Gestalt der Blanche fleur an, um jenen zu verführen; Perceval verseucht ihn aber durch das Zeichen des Kreuzes. Einer der keckesten Teufelsstreiche ist aber der, von welchem Greg. Turon. *Hist. Fr.* 2, 21 spricht, wo der princeps diabolorum nicht nur in Begleitung einer ganzen Schaar seiner Untergebenen die Kirche betritt, sondern sich sogar in Gestalt einer geschmückten Frau mitten in derselben auf den Bischofsthuhl setzt und zwar um einen würdigen Bischof zu verführen. Ich lasse hier die Worte des Gregorius folgen:

„Factum est autem, ut nocte quadam ingrediens [nämlich Eparchius Bischof von Auvergne zur Zeit Childerichs] plenam ecclesiam daemonibus reperiret, ipsumque principem in modum ornatae mulieris, in throni illius cathedram residentem. Cui ait Pontifex: O meretrix execranda, non sufficit tibi loca cuncta variis pollutionibus inficere, adhuc et cathedram a Domino consecratam foetida sessionis tuae accessione coinquinas? Abscede a domo Dei, ne a te amplius polluatur. Cui ait: Et quia mihi meretricis nomen imponis, multas tibi parabo insidias ob desideria mulierum. Et haec diens, sicut fumus evanuit.“

Wir sehen also hier (wie aber auch zuweilen in andern Legenden, so in der oben aus der *Leg. Aur.* No. 123 angeführten), dass der Teufel weniger Anstand nimmt eine Kirche zu betreten, als ein mit ihm, wie es scheint, zwar in genauer Verbindung stehendes, jedoch noch immer irdisches Weib, von der unten III, 57 die Rede ist. Dass der Teufel die Benennung meretrix so sehr übel nimmt, könnte auffallen, bedächtige man nicht, wie hochmüthig er ist; daher man ihn auch leicht durch demüthigende Beschimpfung vertreiben kann; s. z. B. Lercheimers *Bedenken* in Scheible's *Kloster* 5, 315 cf. 295 und Luther bei Widmann *ebendasselbst* 1, 283 ff.

\*) „Quando Loth cognovit filias inebriatus a vino, duo dicunt in eo facta fuisse mirabilia; quod coerit nesciens, et quod in defloratione virgo concepiat. Unde secundum hoc dicitur Antichristum se dicturum filium virginis.“

\*\*\*) „Germania . . a germinando populos sic dicta.“

\*\*\*\*) Ist Fin Magnusens Erklärung an ersterer Stelle von „tanquam inde initia gentis“ bei Tacitus *Germ.* c. 39 in Betreff des Waldes der Semnonen richtig, als ob sie nämlich von demselben abstammten?

†) Ebenso wird in einem Märchen der 1001 Nacht (Nacht 456 Bd. 10 S. 227. Breslau) erzählt, dass die Fliegenden Inseln nur von weiblichen Geistern bewohnt werden und daselbst auf Bäumen Mädchen anstatt der Früchte wachsen, „wie noch in Sachsen“, bemerkt v. d. Hagen *Schwanensage* S. 33. Letztere Redensart beruht gewiss auch auf alter Sage; vgl. *D. M.* a. a. O.

des Stroms Sangarios, welche durch die in ihren Busen gesteckte Frucht eines Mandelbaumes schwanger wird und den Attes gebiert (sonst auch heisst seine Mutter Nana und gebiert ihn nach dem Genuss der Frucht eines Granatbaums, der selbst ein Sinnbild der Fruchtbarkeit ist) so wie Basile No. 18, wo das Verschlingen eines Rosenblattes bei Cilla dieselben Wirkungen hervorbringt. Ferner wird in einem altfranzösischen Gedichte von der Kindheit der heiligen Anna erzählt, dass der Patriarch Abraham in seinem Garten den von unserm Herrgott nach Adams Sündenfall aus dem Paradies geschleuderten Baum der Erkenntniss (an dessen Holz später Christus gekreuzigt wurde) gepflanzt hatte, seine Tochter aber eines Tages von dem Duft einer abgebrochenen Blüthe desselben schwanger wurde und so den Phanuel (Fanoel) gebar\*), so wie auch (in Schott's *Walach. Märch.* No. 27) Florianu's Mutter diesen durch blosses Trinken von Blumenwasser zur Welt bringt, wobei Schott aber auch auf die Wassergeburt des Johannes und Peter Wassersprung und des Wasserpeter und Wasserpaul verweist (*K. M.* 3, 106 ff.). Im wallonischen Belgien sagt man auch scherzweise den Kindern, dass die Neugeborenen aus dem Garten des Pfarrers geholt würden.

Grimm a. a. O. erwähnt auch das Geborenwerden aus Felsen und Steinen. Dazu rechne ich ausser der Geschichte des Pygmalion (womit zu vergleichen Basile No. 43 *Pintosmalto*) auch die Zeugung des Attes durch Zeus mit dem Felsen Agdos; so soll Mithras aus einem Stein entsprungen sein; und selbst wieder mit einem andern Stein den Diorphus gezeugt haben. Auch der einstige falsche Messias der Juden, Namens Armillus, soll nach rabbinischer Tradition zu Rom von einer kolossalen steinernen Jungfrau geboren werden. Von dem Felsen St. Marguerite bei dem Dorfe Ollemont an der Ourthe nicht weit von dem Städtchen La Roche in dem belgischen Theil von Luxemburg erzählt man den Kindern der Umgegend das, was man an andern Orten, wie wir eben gesehen, von dem Garten des Pfarrers berichtet.

Nach der Finnischen Mythologie lässt sich Loviatar so wie Ilmatar von den Winden schwanger wehen (Castrén S. 132. 283 ff.), womit die Vorstellung von Thieren, die durch Winde befruchtet werden und gebären, zusammenhängt\*\*). Hierher gehört auch Typhon als vater-

\*) Der Verfasser dieses Gedichtes war der Priester Hermann zu Valenciennes um die Mitte des 13. Jahrhunderts; s. Leroux de Lincy *Livre des Legendes* p. 24 und dessen *Nowv. Bibl. Bleue*. Introd. p. XXXVI. Lassberg hat als Zugabe zu dem von ihm 1842 herausgegebenen *Lied von Grave Friz von Zolre* u. s. w. den Anfang jener altfranzösischen Legende (etwa 550 Verse) aus einer ihm gehörigen Papierhandschrift des 15. Jahrhunderts abdrucken lassen, ohne jedoch, da das erste Blatt fehlt, den Verfasser namhaft machen zu können. Die obige Stelle steht daselbst S. 69 ff.

\*\* So von den Geiern, *Horapollon* 1, 11, Aelian *H. Anim* 2, 46 (daher Glycas p. 81 ed. Bonn. damit die Empfängniss der heiligen Jungfrau vergleicht); von den Rebhühnern, Plin. 10, 33 (51) cf. Salmas. zu Solin p. 152a; von den lusitanischen Stuten, Plin. 8, 42 (67) und den kapadokischen, Aug. *de Civ. Dei* 21, 5. Daher sagt auch Johannes Saresb. im *Policraticus* 8, 11 ganz allgemein: „Sunt [sc. animantia], quae suo gravidante calore ab aëre tem-

lose Geburt Juno's (die es dem Jupiter mit seiner Minerva gleichthun wollte), und was Pomp. Mela 3, 9 von einer Insel im Aethiopischen Meere erzählt, „in qua tantum feminas esse narrant, toto corpore hirsutas, et sine coitu marium sua sponte fecundas.“ Bei Basile No. 9 schwängert theils der Geruch, theils der Genuss eines gekochten Fischerzes. Bei Heimdall's Geburt denke ich an jenen mystischen Kessel der druidischen Geheimlehre, in Bezug auf welche beide Taliesin sagt: „Als das erste Wort ward sie (die Lehre) geoffenbart von dem Kessel der von dem Hauche der neun Jungfrauen erwärmt wurde. Ist das nicht der Kessel des Herrn der Tiefe, u. s. w.“ S. Mone *Gesch. d. Heid.* 2, 538. Sollte zwischen diesen neun Jungfrauen (den Gallicenae?) und Heimdalls Müttern eine Beziehung stattfinden?

Bisher sahen wir meist wunderbare Geburten ohne direktes Zuthun eines Vaters. Ich führe jetzt einige entgegengesetzte an; und in so weit sich Samen, Blut, Harn, Speichel und Aehnliches auf den Begriff befruchtender Feuchtigkeit zurückführen lassen, gehört hierher die Zeugung des Caiumarath, in Bezug auf welche ich folgende Stelle aus Herbelot s. v. folgen lasse: „On trouve dans une ancienne histoire ou roman, qui porte le nom de Caiumarath Nameh, c'est-à-dire l'histoire de Caiumarath\*), une tradition qui . . . porte qu'Adam, après avoir péché, fut séparé d'Eve sa femme pendant un long espace de temps; et comme il la cherissait fort tendrement, il la chercha aussi avec beaucoup d'inquietude: mais Dieu qui voulait lui faire sentir la peine de son péché, ne permit pas qu'il la rencontra sitôt, quoiqu'elle fût sur la même montagne que lui, à savoir sur le mont Arafat, qui est auprès de la Mecque, où ces deux premiers époux firent plusieurs tours inutilement. Adam s'étant endormi, et ayant le visage d'Eve sa femme fortement imprimée dans son imagination, crut l'embrasser. Cette image amoureuse causa en lui le même effet que la véritable possession aurait pu produire; de sorte que la semence féconde de ce premier père des hommes étant tombée à terre, il s'en forma une plante, qui prit la figure humaine\*\*) et devint enfin le Caiumarath dont nous parlons.“

„Les Rabbins disent une chose assez semblable: car ils ont imaginé

perato impregnatur et pariunt.“ Daher bedeutete auch nach Isidor Origg. 9, 5 Favonius in fans so viel wie spurius, weil es nämlich seinen Vater nicht angeben kann.

\*) Dieser soll nach den Sagen der Perser ihr erster König gewesen sein, ist aber eigentlich der Urmensch Kadschomorts des Parsismus.

\*\*) Dies erinnert an das Entstehen der Alraunwurzel, über welche die Orientalen den unsern entsprechende abergläubische Vorstellungen haben. Ich ziehe folgendes darauf Bezügliche aus d'Herbelot s. vv. *Abrou-sanam* und *Asterenk* aus. „Asterenk ou Siterenk: mandragore, plante. C'est ainsi que les Persans l'appellent, aussi bien qu'Abrou-Sanam, nom qui signifie Face ou Sourcil d'Idole, à cause de la figure de sa racine. Ils lui donnent aussi celui de Mardom Ghiah, Homme-plante, ou plante humaine pour la même raison.“

„Asgedi, Poète Persien, dit que l'Asterenk croit dans la Chine avec la figure d'un homme. Les Arabes outre le nom d'Jabrouh et Jabroug qui est corrompu du mot Persien Abrou l'appellent aussi Seragal Cothrob, la chandelle du Démon, à cause qu'elle

qu'Adam pendant le temps de son deuil causé par la mort de son fils Abel, se sépara d'Eve sa femme et ne pouvant pendant cette séparation engendrer des hommes, il produisit des géminés \*).“ Durch entfallenen Samen u. s. w. werden auch gezeugt Genius, Agdistis, Erichthonius, die Giganten, Aphrodite, die Melischen Nymphen, (Meliae) und Orion. (Chrysaor entspringt aus dem Blute der Medusa.)

Dass Quasirs Zeugung an die Sage vom Schneekinde (Dunlop *Ann.* 374\* und Nachtr. dazu S. 542b \*\*) erinnere, hat schon Grimm

luit pendant la nuit †): mais la cause de cette lueur est que les vers-laisants aiment cette plante et s'y attachent.“

„Les Orientaux et particulièrement les Juifs, accomodent si proprement ces racines avec les longs filaments qui les environnent, qu'elles paroissent avoir la figure d'un homme ou d'une femme. Plusieurs croient que cette plante est appelée *Dodaim* dans le Texte sacré et que c'est la même que Rachel désiroit qu'on lui cueillit à la campagne pour se concilier l'amour de Jacob: c'est ce qui a fait que plusieurs lui ont attribué mille vertus superstitieuses et particulièrement en ce qui regarde l'usage des philtres: „Luthf. Allah [vgl. *Josephus a. a. O.*] dit qu'il y a danger d'arracher ou de couper cette plante; et que pour éviter ce danger quand on veut la tirer de terre, il faut attacher à sa tige un chien que l'on bat ensuite, afin que faisant des efforts pour s'enfuir, il la déracine.“ Das stimmt mites zu dem deutschen Aberglauben. Vgl. auch noch *Grässe Beiträge* S. 45 ff.

In Belgien heisst die Alraunwurzel *pietsjeffe* (*Wolf Beitr.* 233 zu No. 398), denn „wenn ein Erbdieb, der noch reiner Jüngling ist, erhängt wird und das Wasser oder den Samen fallen lässt, wächst unter dem Galgen die breitblättrige gelbblüumige Alraun“ *D. M.* 1154.

†) Vgl. *Josephus de Bello Jud.* 7, 23 (25). *Grässe Beitr.* u. s. w. p. 53 theilt diese Stelle des Josephus mit, jedoch ungenau; denn letzterer sagt nicht „der Urin eines Weibes zur Zeit ihrer monatlichen Reinigung;“ sondern „*οὐρον γυναικός, ἣ τὸ ἐμμητιον αἷμα*;“ ferner sagt er auch nicht: „Dabei [nämlich bei der Besprengung der Pflanze] erscheine nun aber ein furchtbares Gespenst und tödte den, der sie ausgraben wolle, wenn er nicht u. s. w.“ sondern nur, ohne ein Gespenst zu erwähnen: *οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τότε τοῖς ἀψαμένοις πρόδηλός ἐστι θάνατος, εἰ μὴ κ. τ. λ.*“ wohl aber sagt Josephus der Nutzen der Pflanze sei folgender: „*τὰ γὰρ καλούμενα δαιμόνια (ταῦτα δὲ πονηρῶν ἐστὶν ἀνθρώπων πνεύματα τοῖς ζῶσιν εἰσδύμενα καὶ κτείνοντα τοὺς βοηθείας μὴ τυγχάνοντας) αὐτῇ ταχέως ἐξελαύνει, καὶ προενεχθῆναι μόνον τοῖς νοσοῦσι*“; und endlich heisst die Wurzel nicht *Bararas*, sondern *Baaras* (*βαάρας*).

\*) Nach andern Traditionen zeugte Adam diese Geister mit seiner ersten Frau Lilit, jedoch erst nach der Schöpfung Eva's; s. de Wette in *Pierer's Univers. Lexik.* 2. Aufl. s. v. Adam. Diese Lilit wurde schon vorher eine Unholdin und erhielt die Macht, kleine Kinder zu schädigen; s. Tendla zu No. 28 (*der Kamzen*). Vgl. auch Düntzer in *Scheible's Kloster* 5, 197 ff. *Ann.* 224, und die von Fabricius V. T. 1, 5. 42 angeführten Autoren; cf. ebend. 2, 5.

\*\*) Die an letzterer Stelle aus Ad. Wagner's engl. Wörterbuch angeführte Notiz hat derselbe (wahrscheinlich indirect) aus Peter Martyr's *De orbe novo Decades*, dec. 1. l. 9 entnommen, woselbst nämlich erzählt wird, dass die vier Brüder, welche nach der Sage der Ureinwohner von Haiti die grosse Sündfluth durch unvorsichtiges Zerbrechen eines Kürbisses verursacht hatten, in ihrer Angst ruhelos umherstreifen, endlich an die Thüre eines Bäckers kamor und anpoehend um Brot beten; dieser spie jedoch voll Zorn den ersten der Brüder so heftig an, dass derselbe eine grosse Geschwulst bekam, die mit einem scharfen Steine aufgeschnitten wurde, worauf denn aus derselben ein Weib hervorkam, mit welcher jene später die Insel bevölkerten. Auch die indische Parwadi bringt der durch einen Blick empfangene Kartikeya vermittelst Speien zur Welt, s. Wagner *Versuch einer allgemeinen Myth.* 1898 S. 172. Endlich will ich noch bemerken, dass im Franz. tout craché, im Ital. presto sputato und im Portug. esgarrado e pintado von Personen gesagt wird, die anders vollkommen ähnlich sind, welche Ausdrücke wohl mit der mythologischen Vorstellung vom der Zeugung durch Speien zusammenhängen mag.

*D. M.* 855 bemerkt\*). Nach den *Recognit. Clement.* 2, 15 schafft Simon Magus einen Menschen aus Wasser, Blut und Schweiß. Ganz besonders eigenthümlich aber (wenn nicht eine Reminiscenz der Dionysius-sage) ist, wenn in der bereits angeführten altfranzösischen Legende weiter erzählt wird (*Lassberg S.* 76), dass Phanael einst Aepfel schälte und das dabei gebrauchte Messer an seinem Schenkel abwischte. Der an jenem hängen gebliebene Apfelsaft nun drang in den Schenkel ein, der davon schwanger wurde, und nach neun Monaten ein Mägdlein zur Welt brachte. Dies Mägdlein aber war die Mutter der Jungfrau Maria. Vgl. Wolf *D. S.* No. 198.

Zu den Zeugungen durch einen Feuergott (zuweilen so viel wie Heerdgott) gehört die des Servius Tullus, wie sie Dionys. Halic. 4, 2 und Plin. 36, 28 (70) erzählen, womit die Zeugung des Cäculus, die des Gili-doir Maghrevollich (s. W. Scott *Lady of the Lake*, C. III. str. V. Anm. 1) und, wie ich glaube, auch das, was der mongolischen Prinzessin Alankava zustieß\*\*), genau verwandt ist.

\*) Grimm weist hierbei auf die alte Sitte, dass Sühne und Bund durch Blutmischung geweiht wurde, vgl. *Mone Gesch. d. Heid.* 1, 108, *Grimm Gesch. d. deutsch. Spr.* S. 135 ff. Was letzterer *R. A.* 194 nach Rüh's *Mittelalter* p. 323 von den Komänen anführt, berichtet Athenäus p. 45 sq. ganz ebenso von den Karmanen. Wie spät sich die Sitte noch erhielt, zeigt sich aus einer Stelle d'Henricourt's (p. 353 ed. Salbray), woraus erhellt, dass es noch im 14. Jahrhundert Sitte des Adels in Hesbaye war, dass Freunde in Gesellschaft zur Ader liessen.

In einem lappländischen Liede heisst es (s. Castrén *S.* 323):

„Der sinnberaubte Riese  
„Leitet und stellt sie [d. i. das Brautpaar]  
„Auf des Wallfisches, des Meerkönigs Haut:  
„Ritzet auf den kleinen Finger bei beiden,  
„Mischt das Blut zusammen.“

Aber auch Speichelmischung diene und dient vielleicht noch zu obigem Zweck statt des Blutes. Fin Magnusen bemerkt nämlich im *Lex. M.* 1127 zu jenem Bündniss der Asen und Vanen: „Simili origine gaudet certe phrasis Anglica de hominibus eoncordibus vel uni factioni adhaerentibus: They spit upon the same stone (Braad *Popular Antiquities*. ed. Bourne 1810 pag. 111) †.“

„Ex orali traditione accepi amantes juvenes inter rusticos certarum Galliae provinciarum sponsonem intam sputis mutuis (ori inuicem inditis) confirmare dicentes: erache-mei dans ma bouche, je te eracherai dans la tienne.“

†) Hierzu füge ich noch aus *The dialect of Craven in the West-Riding of the County of York etc.* 2d ed. Lond. 1828. II. 8. s. v. Spit: „To spit, in confirmation of a bargain. This is frequently done by the butchers and farmers in selling cattle.“ Eine gleiche Sitte herrscht unter den Landleuten in Irland, s. *Legends and Stories etc.* p. 10.

\*\*) „Mirkond rapporte suivant les traditions des peuples de la Scythie que cette princesse [nämlich Alankava ou Alancova, fille de Gioubiné, fils de Boldux, roi des Mongols de la dynastie ou famille de Kiot] étant éveillée, dans sa chambre, pendant la nuit, une grande lumière l'investit tout d'un coup, lui entra dans le corps par la bouche, descendit dans ses entrailles, et lui sortit enfin par les voies ordinaires de la génération. Ce phénomène ayant peu après disparu, Alancava se trouva fort surprise de cette apparition; mais elle le fut encore beaucoup plus, lorsqu'elle s'aperçut, qu'elle était grosse, sans qu'elle eût connu aucun homme. Le trouble que lui causa cet événement, lui fit aussitôt convoquer une assemblée de ses sujets, qui étaient tous très-persuadés de sa sagesse: cependant comme elle les trouva fort étonnés de la nouveauté de ce fait, et qu'ils en parlaient diversement entr'eux, Alankava, pour dissiper tous les soupçons que l'on pouvait former contre son honnêteté,

Also ohne irgend ein geschlechtliches Zuthun bewirkt, erscheint ein Theil der schon angeführten Baum- und Steingeburten (mit diesen vgl. die Anm. 26 angeführte jüdische Sage) so wie die Erdgeburten (die Sparti, Aras, Pelasgus, der attische König Periphias, Pierus, Tages, Tuisko u. s. w.), wozu auch gehört, was Wolf *Beür.* S. 205 anführt: „Wenn in der Bergstrasse die Bauern graben, rufen sie neckend vorübergehenden Mädchen zu: komm her, wir graben Bursche heraus für die Mädchen, die noch keine haben.“ Vgl. Schott *Walach. Märch.* No. 32.

Eigeburten sind ausser der Aphrodite (nach Hygin. Fab. No. 197 cf. Salmas. zu Solin. c. 23 ad. v. *Bocchoris*) auch die des Typhon (nach Eustathius zu Il. 2, 782), des Oannes, Omorca und Phtha (die der Dioskuren gehört nicht ganz hierher). Nach einer finnischen Sage wurde die schöne Suometar aus einem Gänseei ausgebrütet. Castrén S. 53.

Mit der Sage von den Myrmidonen vergleiche man die Orientalische bei d'Herbelot s. v. *Adam*: „Ebn Abbas parlant de la représentation que Dieu fit à Adam de toute sa posterité . . . veut que tous les hommes furent effectivement assemblés sous la figure de fourmis, douées d'intelligence, dans la vallée près du mont Arafat.“ S. auch Weil *Bibl. Leg. der Muselm.* S. 34.

Eigenthümlich ist bei Basile No. 3 (vgl. Kuhn *Märk. Sag.* S. 270 ff.) die Schwängerung der Vastolla durch Pervonto, die nämlich nicht auf natürlichem Wege, sondern durch einen blossen Wunsch des letztern geschieht; und die von den Tibetanern Laher genannten höhern Geister endlich zeugen Kinder durch den Blick, Lächeln, Berührung, Küssen u. s. w. S. Wagner, *Ideen zu einer allgem. Myth.* 1808. S. 193.

#### Anm. 9. (S. 6.)

experimentum gladii. S. D. M. 1. Aufl. Anhang S. LXIV. c. 88; speculi d. i. Katoptromantie, und unguis d. i. Onychomantie; s. über beide die von Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 118 (wo zu lesen ist: „D. M. Anh. S. LXIII ff.“) angeführten Schriftsteller; füge hinzu Thiers, *Traité des Superst.* 1, 187 ff. (der das Verfahren und die Beschwörungen bei dem Weissagen aus einem Glase Wasser und bei der Onychomantie ausführlich mittheilt) so wie Dunlop S. 201\*).

---

fit venir les principaux d'entr'eux et les enfermant dans sa chambre, les rendit témoins oculaires de ce qui s'y passait toutes les nuits . . . Enfin, le terme de cette grossesse étant arrivé, elle accoucha de trois enfants. Le premier fut nommé Boukoun Cabaki, duquel les Tartares nommés Cabakin et Kappiak sont descendus. Le second eut nom Bouskin Salegi, duquel les Selgiucides ont tiré leur origine; et le troisième fut appellé Bouzangir, lequel est reconnu pour un des aïeuls de Genghiskan et de Tamerlan.“

„Khondemir ajoute à cette narration, que la merveille qui arriva dans la grossesse d'Alankava, est la même qui s'est rencontrée dans celle de Miriam, mère d'Issa (i. e. Jésus).“ d'Herbelot s. v. *Alankava*.

\*) Aus Buschius *de Reform. Monast.* c. 51 (Leibn. *Ser. Rer. Br.* 2. 952 ff) lasse ich hier noch eine Stelle über die Katoptromantie folgen: „Auidivi quod mulier quaedam est hic in vicinio, quae per incantationes et daemonum invocationes, homines et animalia, praecipue

circini d. i. Zirkelwahrsagerei. Dass diese auch im Orient bekannt ist, erhellt aus d'Herbelot s. v. *Zairagiah*, wo er sagt: „Ce mot qui est étranger aux Arabes, est en usage parmi eux pour signifier une espèce de divination qui se fait par le moyen de plusieurs cercles ou roues parallèles, mises les unes avec les autres et marqués de plusieurs lettres que l'on fait rencontrer les unes avec les autres par le mouvement qu'on leur donne selon certaines règles.“

„Cette divination qui se fait par la rencontre des lettres, s'appelle aussi en Arabe Zavaiah à cause des cercles de cette machine qui sont Mutavaziat lelaflak, correspondants aux Cieux des planètes et aux Atmosphères de chaque élément.“ Herbelot führt dann auch noch mehrere Werke an, die von dieser Divinationsart handeln.

Ann. 10. (S. 6.)

Ueber die in diesem Capitel erwähnten fauni und satyri so wie ähnliche Geister s. *D. M.* 447—455; vgl. Val. Schmidt zu *Straparola* S. 295; über die folleti und andere Poltergeister s. *D. M.* 481 ff., wo auch die Steinwürfe derselben erwähnt und einige darauf bezügliche Stellen mitgetheilt werden\*), zu welchen ich hier noch verschiedene hinzufügen will; so erzählt von Steine werfenden Kobolden Delrius L. VI. c. 2. sect. 3. p. 1076 in Peru, p. 1118 in Riga, p. 1077 in Würzburg (wo jedoch Hausgeräth geworfen wird) und sonst noch; ferner Mabillon *Vet. Anal.* Paris 1723, p. 326 in Mans (s. weiter unten), Dom Calmet *Traité des Superstions* vol. II. p. 36 in Olmütz; ebenso Lenglet-Dufresnoy *Recueil de Dissertations sur les Appar.* Vol. I. P. II. p. 89 ff. in Rochette in Savoyen; s. auch noch *D. S.* No. 503 (S. 215 „*Werfen, Poltern und Saufen*“), Ad. Kuhn *Märk. Sagen* No. 43, Temme *Volkss. d. Altmark* S. 22, Dithmar von Merseburg I. VII (Leibniz *Scr. R. Br.* I, 416 s. f.) u. s. w. Auch von Steine werfenden Seefrauen wird erzählt, so wie andererseits ein heiliger Baum in Schweden durch Steinwürfe von unsichtbaren Händen geschützt wird. *Lex. Myth.* 863. Auch der rasselnde, polternde Nüsse werfende Weihnachtsgast Klaubauf (*D. M.* 483) ist nicht als ein gemilderter, aber noch immer ras-

equos, defectum in membris habentes, curare consuevit . . . Interrogavi autem, per quem modum tales mulierculae animalia infirma solent curare? et responsum est mihi, quod habent speculum magnum, in quo daemon est conjuratus, et eum rogantur, ut hominibus vel pecoribus debeant subvenire et a membrorum debilitate seu laesione curare, tunc in pratium aliquod se ponunt, speculum illud in manibus tenentes, et quaerunt a Diabolo, quomodo membrum illud infirmum debeant curare? Tunc vident in speculo, quomodo daemon gramen aliquod accipit de terra aut herbam aliquam, cum qua linit membrum laesum et dolorosum, et statim curatur. Mulier ergo hujusmodi herbam seu gramen consideraans, accipit eam secum, et membrum equi vel alterius animalis cum ea perlinat dolorosum, et continuo sanatur.“

\*) Was daselbst (S. 491 Ann.) aus der *Leg. Aur.* c. 177 (c. 181 p. 897 ff.) angeführt wird, hat diese entweder aus Sigebert. Gemblag. ad a. 858 oder aus dessen Quelle entnommen. Die Fassung weicht nur in einzelnen Worten ab. Der Schluss der Geschichte, der sich in der *Leg. Aur.* nicht findet, lautet bei Sigebert folgendermassen: „Sic per triennium institit, donec ibidem sedificia cuncta incendio consumpsit.“



selnder, polternder, früher Steine werfender Hausgeist; so wie endlich auch der Teufel (d. i. der Riese. *D. M.* 972) Steine wirft. *D. M.* 481, 968\*).

Die oben von Gervasius angeführte Stelle aus der *Vita Pauli* des heiligen Hieronymus findet sich in dessen *Opera* 1578 vol. I. p. 315 ff., wonach ich den Text an einigen Orten berichtigt und vervollständigt habe. Der darin auftretende, sich nach Erlösung sehndende Centaur, steht in diesem Verlangen nicht allein, und Geister aller Art schliessen sich ihm darin an; so Wassergeister, *D. M.* 461 ff., Wolf *N. S.* No. 219 (wo eine gefangene und später verstorbene Meerminne „auf dem Kirchhofe begraben wird, weil sie öfters das heilige Kreuzzeichen gemacht hatte“), Irrlichter, Wolf No. 521, und Berggeister, *D. M.* 461, W. Scott *L. of the Lake C.* IV, st. 13, Anm. 4\*\*). Ja sie treten selbst als rechtgläubige katholische Christen auf, so Elberich im *Otnit* Str. 283, ferner *D. S.* No. 29 der *Zwergkönig*, No. 40 das *Kellermönchen*, No. 122 *Heinzelmann*, so wie ein anderer oben schon aus Mabillon angeführter Hausgeist, der also die beiden Eigenschaften eines polternden, Steine werfenden Kobolts und rechtgläubigen Christen in sich vereint\*\*\*). In der weiter unten (zu III, 45) anzuführenden

\*) Umgekehrt heisst der Teufel „der Gesteinigte“ im Koran 3, 31, weil ihn einst Abraham, von ihm versucht, mit Steinwürfen verjagte. Vgl. Weil S. 68.

\*\*) Vgl. einen ähnlichen Zug in der jüdischen Sage vom Kanzen. Tendlau No. 28.

\*\*\*) Er erschien im Jahre 1135 unter Bischof Hugo zu Mons und es wird von ihm Folgendes erzählt: „In domo Nicolai praepositi fantasia, quae in libris gentium Faunus solet appellari, minus credentes, in fide Christi modice catholicos, ut mulieres plerasque et simplicis aetatis pueros, noctibus jugiter exterreat. Saepe etenim cum sonitu, tanquam tympanorum sonitu luxurio, nec dissonanti audiebatur digitorum conflictu: saepe testarum fragmentis, seu quibuslibet rebus immundis spectatoribus admirantibus et incredulis illudebat: saepe crebris lapidum jactibus, ac si cum magno conamine viribus mittrentur hectoreis, tectum domus, parietes concutiebat et laquearia, pulvinaria, lances, scyphos et hydrias de loco ad locum invisibiliter transferebat; candelas igne procul posito succendebat, in cibos dum coquerentur, aut mensis appositos, furfaris paleas, et immundos cineres, et amara fuliginis infundebat; filis, quos longo tractu orditos Amica, uxor Praepositi, ad telam paraverat, scamnum quoddam juxta ignem positum per mille maeandros et nodos laqueorum indissolubiles, ad illius inextricabilis labyrinthi similitudinem, intexit: quod luce reversa multi intuentes, taliter posse fieri, obstupabant, nec talem esse opus hominis irrelituram asserebant. Sacerdotes aspersis aqua benedicta parietibus signum crucis dominicae in fide sanctae et individuae Trinitatis ore et manu in suas omniumque in domo frontes pingebant habitantium, qui, quod a saeculo auditum non fuerat, relatu formidabile se audisse veraciter aiebant. Circa primam et secundam noctis vigiliam vox exilis, tanquam parvulae vox esset puellae, in apertos et intelligibiles distincte sermones erumpens, suspiria et miserabiles longo tractu cordis ab imo ducendo gemitus, se esse Garnerium pro certo fatebatur. „Heu mihi, inquebat, quoniam de longinquis partibus, per quae tempestatum pericula, quantas passus sum nives et frigora, quantis ignibus incalui, quantam aëris intemperiem huc adveniens sustinui! frater mi Nicolae, glos mea et nepotes caeterique amici mei, non terreamini; non enim alicui nocere permessa est mihi potestas: sed tamen utramque postem frontis et cordis crucis nunite signaculo; mala namque gemina, avide inferre malum affectantia, mecum venerunt, mecum recessura: a quorum ut valeam separari pernicioso litigare, et requie perfruar sempiterna, in sancti Spiritus veneratione Missam unam, alteram pro defunctorum salute fidelium cras facitote celebrari. Amica, glos mea dulcis, dum communibus auris vescerer, mihi amata, ne nuditas mea frigus sentiat, vestes pro me pauperibus non differas erogare.“ Tunc de multis interrogatus, multa

Stelle aus Guillelm. Neubrig. 1, 27 finden wir sogar ein ganzes Volk von Unterirdischen als Katholiken, und ebenso *D. M.* 431 eine „gens gnana in cavernis montium“ als „fidem catholicam profitentes“; vgl. Meier *Schwäb. Sagen* 1, 17, woselbst von einer schönen Unterirdischen Kirche und einem besonders Pfarrer die Rede ist\*).

Zuweilen jedoch erscheinen im Gegensatz zu dem oben Angeführten die Zwerge mit mehr heidnischem Gepräge und daher dem Christenthum und dessen Bekennern entfremdet und selbst feindlich gesinnt; s. *D. M.* 427 ff.

Noch muss ich über die fauni folgende bemerkenswerthe Stelle aus dem noch öfter anzuführenden *Anonymus de monstribus* c. 6 (bei Berger de Xivrey, *Traditions Tératologiques* p. 20, der ihn ins 6. Jahrhundert setzt pp. XXXIV und 16) mittheilen: „Fauni nascuntur de vermibus natis inter lignum et corticem; et postremo procedunt ad terram et suscipiunt alas, et eas amittunt postmodum; et efficiuntur homines silvestres. Et plurima cantica de eis poetae cecinerunt.“ Erwägt man nun hierbei, dass die Fauni (oder homines silvestres, Waldleute) bei den Römern für Alpe galten (s. Anm. 32) und vergleicht man ferner was über Holden, Raupen, Schmetterlinge u. dgl. als elbische Wesen sonst noch erzählt wird (*D. M.* 430 ff. 1026. 1027 ff. 1031. 1036. 1050. 1107 ff. 1109), so wird man in allem diesem eine überraschende gegenseitige Bestätigung finden. Nur möchte man einige von den plurima cantica haben, von denen der Anonymus spricht\*\*).

Was endlich die Vorstellung von den Centauren im Allgemeinen betrifft, s. hierüber Berger de Xivrey l. c. p. 28 ff., der auch den gleichfalls oben angeführten einbalsamirten Centauren erwähnt. Vergleiche überhaupt noch unten zu III, 61.

#### Ann. 11. (S. 8.)

Bis hierher von den Worten „Unde super locum illum“ ist aus *Com. Genes.* c. 11. Die Geschichte von Abraham und seinem Bruder

disserere, indicare instantia, ventura nunciare, praeteritorum, quae jam oblivionis tinea corroserat, recordari: hos damnatos, hos salvos, hos nondum, sed tamen ad vitam praedestinos manifestare. Missos ceterum a Pontificibus viros, scientiae et discretionis armatos industria, penitus exhorruit, nec in sermones ipsis praesentibus ausus est erumpere. De hoc scripsisse sufficiat.“ *Mabilion Vetera Anal.* p. 326. Paris 1723 (*Actus Pontif. Cenom. in urbe degent.* c. 87).

\*) Hierbei entsteht die Frage, ob letzterer gleichfalls unterirdisch war; dann fehlte freilich der Orthodoxie jener Geister durchaus nichts mehr; denn jener Priester konnte unmöglich ein Lichtfreund sein. Uebrigens haben sogar die Meerbewohner Bischöfe, s. Wolf *D. S.* No. 246.

\*\*) Berger de Xivrey, der einen andern Zusammenhang nicht ahnt, bemerkt zu jener Stelle: „Qui a pu donner lieu à cette singulière opinion sur l'origine des Faunes? L'auteur a-t-il supposé quelque rapport entre Faunus et φάλαγγα le papillon de nuit? Le nom de Faunus a été conservé dans l'entomologie à une variété de papillons.“ Letztere Namensgebung beruht gewiss auch auf altem Volksglauben; so wie auch bei den Böhmen mára Alp und Abendschmetterling bedeutet. *D. M.* 433.

Aran selbst betreffend aber verweise ich auf Herbelot s. v. *Andeschan*, und Tendlau zu No. 43; vgl. Weil a. a. O. S. 68 ff. \*).

Anm. 12. (S. 8.)

Die oben folgende Erzählung von Salomon u. s. w. bis zu den Worten „et subvertit eam“ ist wahrscheinlich nach Com. *l. III. Regum* c. 4, jedoch erwähnt dieser ebensowenig wie der angeführte Josephus (*Ant.* 8, 2) den *spiritus immundus*. Diesen wenigstens hat also Gervasius anderswoher, so wie manches was er noch an andern Stellen über Salomon sagt; dagegen hat Comestor nach den Worten: „Excogitavit [*sc. Salomon*] etiam characteres qui inscribebantur gemmis, quae positae in naribus arrepticii cum radice salomoni monstrata, statim eum a demonibus liberavit [*l. liberaverunt*]“ noch folgenden Zusatz: „Josephus nec gemmam nec herbam nominat; sed fuit gemma crystallina et inter annulum et gemmam ponebatur radix cujusdam herbae, quae a quibusdam portago dicitur, ab aliis fal [*sic*] terrae vel fal terna, ab aliis sartacenicæ, et circa incastraturam in argento persculpta erant VII nomina dei praecipua, per quae legitur creasse coelum et terram, sicut in libro imaginum habetur, et alia tria nomina sculpta erant in lapide ab aliis diversa. si modum curandi scire desideras, lege librum imaginum, et ibi omnia invenies.“ Für den von Com. gebrauchten Ausdruck „cum radice Salomoni monstrata“ steht bei Josephus *l. c. βλάσ, ἐξ ὧν ὑπέδειξε Σολομών*, woraus auch bei Gerv. die Worte „maxime si radix cujusdam herbae poneretur in naribus obsessi“ entstanden sind, wogegen aber in dem gleich darauf folgenden Citat aus Josephus das Wort *radix* ohne weitem Zusatz steht. Uebrigens heisst auch jetzt noch ein Kraut Salomonsiegel (*convallaria polygonata*).

Noch will ich hier in Betreff des berühmten Siegelringes Salomons eine muhamedanische Sage anführen, welche von dem Patriarchen Jared, Sohn Mahalaels und Vater Henochs erzählt: „qu'il gouvernait le monde, dont il était Monarque absolu par la vertu d'un anneau qu'il portait, lequel vint ensuite par succession entre les mains de Salomon, qui eut le même pouvoir que Jared sur les hommes et sur les démons. Jared, selon eux, après avoir combattu contre Satan le Prince des démons, le fit prisonnier et le mena enchaîné, partout où il alloit, à sa suite.“ Herbelot s. v. *Jared* \*\*).

\*) Hier will ich noch bemerken, dass die rabbinische Legende von Titus und der ihm im Gehirn plagenden Mücke (s. Tendlau No. 60, vgl. die Sage von Vespasianus in der *Leg. Aur.* c. 67 p. 299 und Massmann zur Kaiserchronik V. 711 ff.), sonst auch von dem in obiger Sage vorkommenden Nimrod erzählt wird; s. Herbelot s. v. *Nimrod*, Weil S. 79 ff. Vgl. auch noch *Reinhart Fuchs* S. CCLXXXII, *Wagner Essai* p. 118 No. XV.

\*\*) Von diesem Zauberring Salomons erzählt die rabbinische Tradition, dass letzterer ihn einst aus Hochmuth dem Aschmedai übergab, der ihn dann alsbald ins Meer warf und so frei wurde, bis Salomon den Ring nach langen Jahren im Bauch eines Fisches wieder fand und dadurch seine frühere Macht und Würde wiedererlangte; s. Tendlau No. 39, Str. 6. 9. Wir erkennen hier sogleich die Sage vom Ring des Polykrates wieder, über welche s. Val. Schmidt im *Taschenbuch der Romanzen* S. 171 ff. und zu *Straparola* S. 275. Zu dem

## Ann. 13. (S. 9.)

Die Geschichte Cyprians und der heiligen Justina steht in der *Leg. aurea* c. 142 (de S. Justina virgine), bei Vincent Bellov., *Sp. Hist.* 12, 119 ff. (aus den *Gesta Justinae*) u. s. w. Dass Calderon den Stoff zu seinem *El Magico Prodigioso* dieser Legende entnahm, ist bekannt; vgl. Val. Schmidt im Anzeigebblatt der Wiener Jahrb. 18, 36 ff.

Ueber das oben, gleich darauf erwähnte Auferwecken von Todten durch Zauberei vgl. Delrius l. II. qu. 28 (quomodo possit daemon se corporeis oculis, quum sit incorporeus, praebere) p. 344—347 und qu. 29 (An diabolus possit facere, ut homo vere resurgat) p. 355—356\*), Calmet 2, 141, Lercheimers Bedenken u. s. w. in Scheible's *Kloster* 5, 310 ff. u. s. w. Einzelne Geschichten auch bei Lenglet-Dufresnoy V. I. P. 2 p. 69 ff., *Spec. Hist.* 7, 101, Alberic. Frium. Font. ad a. 1055 (2, 85 ff.) u. s. w.

## Ann. 14. (S. 9.)

Diese Stelle von den Worten „Tempore Jacob“ bis „Pallante gigante quem interfecit“ ist aus Com. *Genes.* c. 30. Dieser Riese Pallas ist nicht mit Evanders Sohne gleichen Namens zu verwechseln, der aber auch eine ungewöhnliche Grösse (daher *Pallas gigas* bei Felix Fabr. 3, 54) besessen, und dessen Grab man im Mittelalter gefunden haben sollte; s. Jacob Grimm, *Ueb. d. Verbrennen der Leichen* S. 19 Anm., zu dessen Nachweisungen ich noch füge Willielm. Malmesh. 2, 13 p. 86 ed. Savile, und nach diesem Vincent. Bellov. *Spec. Hist.* 25, 34, ferner Helinand bei Alf. Tossat. ad *Genes.* c. V pag. 118, nach welchem sein Grab schon um 800 nach Christi soll gefunden worden sein. Solche Riesengräber will man, wie bekannt, oft und zwar besonders an Fluss-uffern angetroffen haben, daher es auch bei dem *Anonym. de Monstris* c. 57 (Berger de Xivrey p. 189) von den Riesen heisst: „quorum ossa in littoribus et in terrarum latebris ad indicium vastae quantitatis eorum saepe comperta leguntur“; vgl. auch Facellus *de Rebus Siculis* Dec. I. L. I. c. 6, wo eine Menge Beispiele von solchen selbst zu seiner Zeit gefundenen vorgeblichen Riesengräbern angeführt werden. So sollten auch im vorigen Jahrhundert die Gebeine des Königs Teutobod entdeckt worden sein; allein sie erwiesen sich später (1835) als Knochen

dort Angeführten füge ich noch Paul Warnefried *Lib. de episc. Mellens.* (Pertz *Mon.* 2, 264), Vincent Bellov. *Spec. Hist.* 17, 25 (aus der *vita Mauriti episc. Andegav.*), Baader *Badische Sagen* No. 405, Müllenhoff *Sagen aus Schlesw.-Holstein* zu No. 178, Kuhn und Schwarz No. 347, so wie die Legende von Simon dem Bastard in Wuk Stephanowitsch *Serbischen Liedern.* Endlich gehört ausser Tendlau No. 19 auch noch *1001. Nacht* (Nacht 495) 11, 195 ff. Breslau, so wie der Ring aus Sakontala hierher. Noch will ich bemerken, dass der Ausspruch des Amasis, man müsse den zu Glücklichen meiden, um nicht mit ihm zugleich ins Verderben gerissen zu werden, dem H. Ambrosius zugeschrieben, so wie von diesem auch in praktische Anwendung gebracht wird in der *Leg. Aur.* c. 57 (de S. Ambros.) §. 5 p. 253 ff. ed. Grässe.

\*) An letzterer Stelle giebt er die von Wolf N. S. No. 264 mitgetheilte Sage. Die von letzterm aus Boastuau nach Peucer angeführte Geschichte findet sich in Peuceri *Comment. de praecip. divinat. generib.* p. 11.

eines Mastodon, und Gleiches wird sich wohl von allen diesen sogenannten Riesengebeinen annehmen lassen, s. Berger de X. l. c. Schliesslich will ich hier noch ein sich gleichfalls auf ein Riesengrab beziehendes Bruchstück aus Maerlants, bis jetzt nur in einzelnen Fragmenten gedrucktem Gedicht „*Der Natueren Bloeme*“ folgen lassen, welches mir vom Prof. Bormans, der die Herausgabe des Ganzen beabsichtigt, inzwischen freundlichst nach einer Handschrift aus der Mitte des XIV. Jahrhunderts mitgetheilt worden ist.

„Alsoe alsmens licteken vint,  
 Sone twivelwys twint,  
 En was menech stare gygant  
 Wilen eer int ditsce lant.  
 Daer was een die heet Teutaen,  
 Daer dutsce lant af heeft ontfaen  
 Sinen name, eñ hout noch heden.  
 Syn graf steet tere steden  
 Bider Denouwen sekerlike,  
 Bider Weinen in Oestrike,  
 Twee milen aldar beneven,  
 In een dorp, het sent Steven,  
 Leit hi negen cubitus lanc;  
 Die daertoe doet sinen ganc,  
 Hi vint daer beenre op desen dach  
 Meer dan men geloven mach.  
 Thersenbecken leget daer:  
 Bruder Albrecht seit vor waer,  
 Name een man, die proven begeerde,  
 Tusseen appel eñ helte ij. sweerde,  
 Dat een op, dat ander neder,  
 Hi mochtse keren vordt eñ weder  
 Alombe int hersenbecken binnen.  
 Sine tanden, seggen diese kinnen,  
 Die syn mee dan. ij. palmen breet. enz.“

Prof. Bormans fügt zu dieser Stelle Maerlants die Bemerkung hinzu, dass sie sich nicht bei Thomas Cantipratanus *de Natura rerum* findet und er sie auch nicht bei Albertus Magnus *de Animalibus* angetroffen habe\*). Vgl. auch noch B.'s Abhandlung: „Thomas de Cantimpré indiqué comme une des sources où Albert-le-Grand et surtout Maerlant ont puisé les matériaux de leurs écrits sur l'histoire naturelle“ in dem vol. 19 der Bulletins de l'Acad. Roy. de Belgique.

---

\*) Da jedoch Vaernewyk *Historie van Belgis* l. 1 c. 41 ganz dieselben Nachrichten in Betreff des Theutanus und seiner Grabstätte wiederholt und dafür Albertus ausdrücklich als seinen Gewährsmann anführt, so muthmasse ich, dass sich die bezügliche Stelle des Albertus in einer andern von dessen zahlreichen Schriften befinden mag.

## Anm. 15. (S. 9.)

Von einer Stadt Belgis hat kein alter Autor etwas berichtet; die Sagengeschichte des Mittelalters scheint jedoch drei Städte dieses Namens gekannt und unterschieden zu haben. Marcus von Waerneuyk aus Gent, der, wie er selbst am Schlusse des Werks sagt, seine *Historie van Belgis of Kronyke der Nederlandsche Oudheyd* im Jahre 1565 beendet und darin mancherlei Sagen zusammengetragen hat (von denen J. W. Wolf mehre zu Anfang seiner Niederländischen Sagen mittheilt) sagt nämlich (B. II c. 7), die berühmteste der genannten drei sei Belgis Togata oder Armata, gewöhnlich aber nur Belgis schlechthin, genannt worden, und von eben dieser handelt sein Buch vorzugsweise. Sie soll von dem Phrygier Bavo im Jahre 4046 nach Erschaffung der Welt gegründet, später auch Octonia genannt (II, 5) und durch Cäsar verbrannt worden sein (III, 14). Nach der Meinung Einiger lag sie am Dender an der Gränze von Hennegau, oder in Hennegau selbst, wo jetzt Bavay steht (III, 6), nach Andern jedoch lag sie vier Meilen südlich von Gent zwischen Andenaerde und Aelst, an der Stelle wo in nachheriger Zeit die zu Anfang des 11. Jahrhunderts von den Gentern gleichfalls zerstörte Stadt Lothryk stand, jetzt sich aber das Städtchen Velsike befindet (II, 7, 8. IV, 44, 45). Diese Stadt Belgis hat indess gewiss nie existirt und verdankt, wie ich vermuthete, ihr Dasein einer missverstandenen Stelle des Isidor, der in den *Origg.* 14, 4 sagt: „Belgis autem est civitas Galliae, a qua Belgica provincia dicta est.“ Belgis ist hier dativ. plur. von Belga. Oder spricht er wirklich von einer Stadt Belgis?

Das zweite Belgis, beigenannt Comata, soll ein späterer Beiname Trier's gewesen sein, den diese Stadt von dem fabelhaften Herzog Belgion, einem Sohn des siebenten Königs von Belgis, Namens Brunehuldis, empfangen. Das dritte Belgis endlich, mit dem Beinamen Gallica (Waelsch Belgis) von dem Bruder Belgions, Aganippus, erbaut, heisse jetzt Bellocvacum (Beauvais) II, 7.

Dies letztere Belgis Gallica also wird, wie es scheint, hier von Gervas. gemeint, in welchem Falle jedoch statt des folgenden „de quo dicitur“ vielleicht „de qua“ zu schreiben und in dem Verse der Namen Belga für eine andere Form von Belgis zu nehmen ist. Ohne diese Aenderung bleibt die Stelle undeutlich.

## Anm. 16. (S. 9.)

Aus Galfr. Monom. 1, 16. Ueber den Ursprung der Riesen in Britannien berichtet W. Scott zu Sir Tristrem, Fytte III, st. 17 Folgendes: „A certain king of Greece had twenty daughters, married to princes and men of rank. It so fell out that all the sisters took a fancy to murder their husbands, and were only prevented by the youngest giving information of the plot. The worthy king, much scandalized, banished all his daughters to Britain, a desert isle, which then first received the name of Albion, from Albin, the eldest of the

fair convicts. Here the female colonists found themselves so much at ease, that they only longed for a little flirtation. The devil, the earliest gallant of antiquity, was ready to indulge them:

„The fende of helle, that foule wight,  
 Amonges hem al ther alight,  
 And engenderd ther on them  
 Geauntes that were strong men;  
 And of hem come the geauntes stronge,  
 That were begeten in this lond.“

*Chronicle of the kings of England.*

These giants were extirpated by Brutus and his followers. But the caverns which this mighty tribe of Anak had hewn „without wough“ (i. e. fatigue) are still shown in various parts of the island, particularly in Cornwall and Devonshire. See Borlase's Cornwall p. 292.“ Vgl. auch noch *D. M.* 498. *K. M.* 3, 396 ff. Nicht alle britannischen Riesen jedoch wurden, wie hier bei Gerv. und bei Galfr. Mon. l. c. erzählt wird, ausgerottet, sondern die meisten flüchteten übers Meer nach Holland, wo sie sich niederliessen. Wolf *N. S.* No. 25.

In Betreff der zu Ende dieses Capitels erwähnten chorea gigantum s. Galfr. Mon. 8, 10—12. Es ist das bekannte Stonehenge; s. ebendas. 11, 4 cf. 8, 16. 24. *D. M.* 518. Die Nachricht, dass diese Steine, wie der daselbst von Grimm angeführte Girald Camb. \*) sagt, ab ultimis Africae gekommen seien, findet sich früher schon bei Galfr. Mon. 8, 11, aus welchem Giraldus sie entnommen. Damit steht sicherlich in Verbindung der König Gormund aus Afrika, den Galfred 11, 8 erwähnt und dies ist wiederum der König Gormund „geboren von Afrika“ in Gottfrieds *Tristan* (5965 ff. v. d. Hagen); vgl. Philippe Mouskés v. 14109—14234 und dazu Reiffenberg vol. II, p. VII ff. Von diesem Gormund müssen übrigens noch mehr Sagen umgegangen sein; so erwähnt z. B. Girald. *Camb. Top. Hib.* 3, 39, und Camden in seiner *Britannia*, da wo er von Circester spricht, die Sage von der Anzündung dieser Stadt durch den sie belegernden Gormund vermittels Sperlinge \*\*); ferner erzählt eine (spätere) nordische Sage von einem göttlich gefeierten Godmundr, in dessen im Osten, nicht weit von Indien belegenen Reiche das Land Odâinsakr gelegen haben soll; s. oben Anm. 6. vgl. Müller *Sagabibl.* 3, 247 ff.

\*) Die gemeinte Stelle findet sich in des Giraldus *Topogr. Hib.* 2, 18.

\*\*) Also eine Art spinturnices, aves incendiariae Plin. 10, 13 (17). Vgl. auch *Massmann Kaiser Friedrich im Kiffhäuser* S. 12. Rigordus *Gesta Phil. Aug.* bei Bouquet *Recueil* XVII, 41 und Saxo Grammat. l. 1, p. 12. (die Sage von Hading's List gegen Handuvan) vgl. l. IV, p. 67 (wo Friedlef auf dieselbe Weise Dublin erobert). Eine ähnliche Sage wird auch in Betreff der Stadt Saatz in Böhmen berichtet. S. Pierer *Universal-Lexikon* 2te Ausg. s. v. Saatz. Obige Sage des Giraldus fehlt übrigens bei Galfred, der 11, 8 bloss sagt: „capta tandem praedicta civitate et succensa“, findet sich dagegen im *Roman du Brut*, s. Dunlop. Anm. 273a, und bei *Tyrrytio*; s. San Marte l. c. S. 568.

Gervasii Tilb. otia imp.

Andere Nachrichten über diesen König werden sich vielleicht noch entdecken lassen. Vgl. San Marte *Gottfr. v. Monmouth* S. 440. 441 f. Grässe *Lit. Gesch.* II, 3, 379.

Noch muss ich bemerken, dass weder Galfred noch Giraldus Cambrensis den eigentlichen Ursprung der Bezeichnung jener Steine als chorea gigantum mittheilen, und es müssen also noch andere Sagen über dieselben vorhanden gewesen sein, ähnlich denen an andern Orten, von welchen *D. M.* 518 ff. spricht, und wie es auch mit Bezug auf eine ähnliche Steingruppe in Oxfordshire in Camden's *Britannia* heisst: „In Isidem Evenlode fluviolus emittitur, e Cottiswoldia etiam prolapsus, qui in ipso agri limite, non longe a ripa antiquum monumentum relinquit, vastos scilicet lapides in orbem dispositos, quos Rollerich stones vulgus appellat, hominesque olim fuisse, qui in saxa stupenda metamorphosi riguerunt, somniat“ \*).

\*) Diese hier in dem Worte Rollerich vorkommende Endung rich erinnert mich an die andere ritch, dritch, trush in dem nordenglischen und schottischen elritch, eldritch, obrush †), welche beide Formen auch in ihrer Bedeutung genau übereinkommen mit dem deutschen ölperisch, ölpetrütisch und ähnlichen, welche *D. M.* 412 angeführt werden und bei denen sich also die jenen englisch-schottischen entsprechende Endung risch oder trütisch gleichfalls findet. Wenn nun, wie fast nicht zu zweifeln, diese ganze Reihe von Adjektiven von den Substantiven alp, ölþ, elf abzuleiten ist, so ist das *d* und *l* in die deutschen und englisch-schottischen Adjektive nur durch verhärtete Aussprache gekommen; daher ölperisch und elritch die ältern Formen sind und neben obrush auch eine Form obrush, so wie früher elfritch und olbrush (wie Elden wahrsch. = Elfin; s. Anm. 44) bestanden haben müssen; und wenn, wie ich überzeugt bin, die Strasse zwischen Deping und Spalding in Lincolnshire, welche Elricherode hiess, nicht erst von dem Abt Egelricus, der sie anlegen liess, ihren Namen erhielt, (s. *Ingulphi Hist. Croyl.* p. 897. Savile) sondern diese Strecke schon vorher genannten Namen führte (und um so passender, da sie in dichten Wäldern und zwischen tiefen Sümpfen lag), so hätten wir hier auch die Form elrich; zugleich aber auch einen in England liegenden Schratweg; vgl. *D. M.* 476 ††).

Auch für ölþern (*D. M.* 412) giebt es ein entsprechendes englisches ouphen von dem ebend. 411 angeführten ouphe, welches ich für das nämliche Wort halte, wie die spätere Ableitungssylbe olf, „die gleich olt für ungeheure geisterhafte Wesen dient“, *D. M.* 721 ff., aber ohne Zweifel ursprünglich ein Substantiv war, und identisch mit Wolf, dem unheimlichen, zauberkräftigen Thiere, dessen Namen sogar man sich auszusprechen scheute. Vgl. Grimm *D. Gr.* 2. 230 ff. *Reinhart Fuchs* XXXVII. LIII ff.

Was ferner den ersten Theil des Wortes Rollerich betrifft, also Rolle, sollte da nicht ein *T* davor abgefallen sein und es ursprünglich Troll gelautet haben? Die Sache selbst würde sich sehr gut fügen; die nordische Mythologie ist voll von in Stein gesprun-

†) In Yorkshire giebt es einen von Kobolden heimgesuchten conischen Steinhügel, der Obrush Roque (i. e. rock) genannt wird; s. *Litterary Gazette*, March 1853 p. 224. Ueber elritch, eldritch (auch Elriche, Elridge, Eldridge geschrieben) s. die alte Ballade *Stir Cautine* in *Percy's Reliques* und vgl. das Glossar dazu s. v. *Eldridge*; die Form Elricke findet sich in Dunbar's *Golden Terge*:

„Thair was Pluto that elricke incubus  
In cloke of grene, his court usit in sable.“

††) Ebendas. S. 447 wird scrat als ein englisches Wort angeführt, jedoch nur in der Bedeutung hermaphroditus; in der Mundart von Craven bedeutet es aber, unserm deutschen Wort mehr entsprechend, in der Redensart Old Scrat den Teufel. S. *The dialect of Craven in the West-Riding of the county of York etc.* 2d ed. Lond. 1828. II. 8. s. v. Scrat.



## Anm. 17. (S. 9.)

S. Pseudokallisthenes 3, 26, 29, vgl. auch Grässe 2, 3, 449. Görres *Volksh.* S. 61. *Deutsche Vierteljahresschrift* 1854 zweites Heft S. 250 ff. Die Erbauung der hier gemeinten Mauer von Derbent wird aber auch nach orientalischen Sagen einem ältern Alexander zugeschrieben; s. Grässe S. 436 \*). Nach spätern Chronisten liess Kaiser Heraklius die eingesperrten Völker Gogs und Magogs wieder heraus (wodurch er also dem Satan vorgriff; *Offenb. Joh.* 20, 8.), um mit ihrer Hilfe gegen die Agarener (Perser) Krieg zu führen, was ihm aber kein Heil brachte; denn trotz ihrem Beistande besiegt, starb er aus Gram hierüber. Otto von Freisingen 5, 9. Gottfried von Viterbo P. 16 p. 423.

Die von Gervasius gemeinte Stelle des Hesekiel ist wahrscheinlich 39, 17, wo jedoch keineswegs Gog als Menschenfresser geschildert ist.

## Anm. 18. (S. 10.)

Ueber die Albanier, ihre Abstammung u. s. w. s. Plin. 7, 2. cf. Strabo p. 503. Es sind die heutigen Georgier, die auch Zuirianer genannt werden (nach Miller's *Index geogr.* zum Plin. s. v. Albani in seiner Ausg. Berlin 1766. vol. 4. p. 66). Ich denke bei letzterer Benennung an die spanischen *zahorís*, von denen man erzählt, dass sie alle verborgenen, sogar unter der Erde befindlichen Dinge sehen können\*\*) (ausser wenn letztere mit einem blauen Tuche bedeckt sind), womit ich wieder die Nachricht des Ant. Diogenes c. 4 (ed. Passow od. Phot. p. 209 ed. Becker) in Verbindung bringe, welcher meldet, dass die Bewohner einer Stadt in Iberien bei Nacht sähen, bei Tage aber nicht. Er meint mit Iberien wahrscheinlich Spanien, da er gleich nachher die Kelten nennt. Es mag aber vielleicht schon im frühesten Alterthum eine Sage von den wunderbaren Sehkräften der Iberier umgegangen und dieselbe wegen der Namensähnlichkeit bald auf die spa-

genen Trolten †) und die Benennung in England könnte nordischen (dänischen) Ursprungs sein; die Bedeutung des ganzen Wortes Rollerich aber wäre dann riesisch giganteus.

Endlich will ich noch die Frage aufwerfen, ob der Name des bekannten kleinen Fischchens Ellritze vielleicht ursprünglich Elbritze gelautet habe und demselben wegen seiner zarten Gestalt und bunten Farben mag gegeben worden sein. Er bedeutete dann gerade so viel wie ölperisch und eldritch und hätte nur die sanftere Form bewahrt.

†) Hierbei will ich auf die interessante Sage aufmerksam machen, welche Pietro Martire (Petrus Martyr) in seinen *de orbe novo decades*, dec. 1 l. 9 mittheilt, dass nämlich nach dem Glauben der Ureinwohner auf Hispaniola die ersten Menschen aus einer Höhle hervorkamen, welche bis dahin jede Nacht von einem Manne Namens Machochael bewacht wurde. Dieser ging jedoch einst um sich umzusehen weiter, da überraschte ihn die aufgehende Sonne und verwandelte ihn in einen Stein.

\*) Eine andere Schrift: „*Des Mor Yaqub Gedicht über den gläubigen König Aleksandrus und über das Thor, das er machte gegen Ogüg und Mogüg. Ein Beitrag zur Geschichte der Alexandersage im Orient.* Berlin 1852. 8. (35 S.)“ kenne ich nur dem Titel nach.

\*\*) Diese Eigenschaft soll nach muhamedanischem Glauben auch der Wiedehopf besitzen. Weil S. 228. Vgl. auch die Sage vom Erdspiegel bei Baader *Budische Sagen* No. 351. 396. Kuhn und Schwarz No. 221, 3.

nischen, bald auf die kaukasischen, und von letztern wieder auf ihre Nachbarn, die Albanier, übertragen worden sein.

In Betreff der oben im Text gleich nachher erwähnten Hyperboerer und ihrer Sitte, sich, alt geworden, von einem Felsen zu stürzen, s. Plin. 4, 12 (26). Mela 3, 5. und vergleiche damit die altnordische, s. Grimm *Rechtsalt.* 486 ff. 972. Hiermit hängt genau die andere Sitte zusammen, alte Leute, selbst Eltern, oder auch aufgegebene Kranke zu tödten, welche bei mehren Völkern herrschte, und ohne Zweifel gleichfalls auf jenem Glauben beruhte, dass nämlich ein gewaltsamer Tod ehrenvoller und rascher sei als ein natürlicher; so tödteten und assen einige indische Völkerschaften ihre Eltern und Todsiechen, Mela 3, 7\*), und diese meint auch Gervas. l. II, c. 3, p. 912, wo er jedoch irrtümlich die thrazischen und wahrscheinlich skythischen Triballer\*\*) des Aristoteles (cf. *Topica* II, 11) nach Indien versetzt, weil nämlich bei ihnen eine gleiche Sitte herrschte; ebenso aber auch bei den Skythen, so z. B. sagt Hieronymus *contra Jovinianum* l. 2. c. 6. (im Ganzen nach Eusebius *Praep. Evang.* 1, 3.): „Massagetae\*\*\*) et Derbices †) miserimos putant qui aegrotatione moriuntur et parentes, cognatos propinquosque cum ad senectam venerint, jugulatos deorant, rectius esse dicentes, ut a se potius, quam a vermibus absumantur. Tibareni senes, quos delexerunt, suspendunt in patibulo. Hyrcani ††) volucribus et canibus semivivos projiciunt, Caspii †††) iisdem bestiis

\*) So wahrscheinlich die Kalatier s. Herod. 3, 38, der jedoch nur vom Essen spricht; dahingegen meldet ein Reisender aus dem Anfang des 16. Jahrh. unter anderm in Betreff der Insel Java: „Les habitants sont tellement barbares, que quand leurs parents deviennent trop vieux pour pouvoir travailler ou tombent dans quelque maladie dangereuse, ils les tuent pour se nourrir de leur chair.“ S. *Magasin Pittoresque* Paris 1843 p. 331b; und schon früher erzählte Maundeville (c. 18. *Early Travels* p. 226), dass die Einwohner einer von ihm nicht näher bezeichneten Insel im indischen Ocean ihre kranken Freunde von eigens dazu gezogenen Hunden erwürgen liessen und sie dann verzehrten (vgl. in Betreff der Hunde die oben aus Hieronymus angeführte Stelle); und von den Bewohnern einer andern indischen Insel berichtet er, dass dort die unheilbar Kranken von ihren Söhnen und Weibern erstickt und die Leichname dann in einem feierlichen Mal von allen dazu geladenen Freunden geschmaust würden (c. 19. p. 228). Vgl. Marco Polo, Buch III. c. 14, wonach mit letzterer Lokalität das Königreich Dragoian auf Sumatra gemeint wäre.

\*\*) Eine seltsame Verwechslung dieser Triballer mit der Burg Triefels, auf welcher Richard Löwenherz eine Zeit lang gefangen gehalten wurde, findet sich bei Matthäus Paris ad a. 1193, wo er sagt: „Ut Regem [sc. Richardum] ad immoderatam redemptionis pecuniae impelleret quantitate, retrudi eum praecipit [sc. Henricus] in Triballis, a quo carcere nullus ante dies istos exivit, qui ibidem intravit; de quo Aristoteles libro quinto: „Bonum est mactare patrem in Triballis“; et alibi:

„Sunt loca, sunt gentes, quibus est mactare parentes.“

Das heisst der deutschen Reichsveste ein sehr hohes Alter zuschreiben, wenn schon Aristoteles von ihr gesprochen haben soll!

Man sieht übrigens, dass die beiden von Matthäus citirten Stellen die nämlichen sind, welche auch Gervasius l. c. anführt, letzterer jedoch auf nicht so lächerliche Weise.

\*\*\*) Cf. Herod. 1, 216.

†) Cf. Strabo p. 520.

††) Cf. Cic. *Tuscul.* 1, 45.

†††) Cf. Strabo l. c.

mortuos. Scythae eos, qui a defunctis amati sunt, vivos infodiunt cum ossibus mortuorum. Bactri \*) canibus ad hoc nutritis subjiunt senes; quod cum Alexandri praefectus Nicanor emendare voluisset, pene amisit provinciam;“ und Lucian *de luctu* c. 21 von den mannigfachen Arten, die Todten zu begraben sprechend, sagt ganz allgemein: „ὁ δὲ Σκύθης κατὰ φύσιν.“ Nach Agatharchides (bei Photius *Biblioth.* p. 454<sup>b</sup> ed. Becker) wurden bei den Troglodyten am rothen Meere die Greise und die durch langwierige Krankheiten oder sonst zur Arbeit untauglichen mit Ochsenchwänzen erwürgt.

Von einigen britannischen Völkern erzählt Strabo p. 201, dass sie ihre verstorbenen Väter verzehrten, und später Vincentius Bellovacensis *Spec. Hist.* 31, 11 nach Joannes de Plancarpio das Nämliche von einem mittelasiatischen (skythischen?) Volke. „Dum autem exercitus ille Mongolorum rediret, venit ad terram Burithabeth, cujus habitatores pagani sunt et hos Tartari bello vicerunt. Hi consuetudinem habent mirabilem, immo potius miserabilem; cum enim alicujus pater humanae naturae solvit debitum, congregat parentelam et comedunt eum.“

Dass die Sardinier ihre alten Väter mit Keulen todtzuschlugen, dann aber begruben, berichtet Aelian. *V. H.* 4, 1 und dass die Heruler ihre Alten und Kranken, so wie die Thüringer die Todsiechen ums Leben brachten, führt Grimm *Ueber das Verbrennen der Leichen* S. 26. 40 an; vgl. dens. in *Haupt's Zeitschr.* 5, 72 ff. v. d. Hagen *Ges. abent.* 2 S. LXIV ff. Auch von den Slaven berichtet Krantz *Vandalia* 7, 49, dass bei ihnen „vetuli parentes a filiis mactantur et senes jam laboris inutiles ad mortem urgentur;“ vgl. Kollár *Slava Bohyně* p. 195 ff. Hanusch *Wissensch. des slaw. Mythos* S. 144 ff. S. auch *Rechtsalterth.* 488. Ja, bei den Wenden, nördlich von Salzwedel, „soll es noch um das 16. Jahrhundert Sitte gewesen sein, ihre alten Väter, wenn sie zur Arbeit untüchtig wurden, mit besondern Ceremonien zu tödten.“ Kuhn *Märk. Sagen* S. 335. S. auch Schott *Walachische Märchen* No. 12.

Wahrscheinlich ist es aber, dass die Sitte, die Greise zu tödten, noch weiter verbreitet war und z. B. in den ältern Zeiten nicht nur bei einigen Griechenstämmen (so auf der Keos s. Ael. *Var. Hist.* 3, 37. Strabo p. 486), sondern auch bei den Römern bestanden haben mag, nur dass man sie bei letzteren von einer Brücke stürzte, was zugleich als Opfer muthmasslich für den Flussgott gelten mochte. Dafür zeugt Varro bei Non. Marcell. 86, 20 ganz deutlich, welcher sagt: „More majorum casnares arripiunt et de ponte in Tiberim deturbant;“ ferner die Redensart *sexagenarios de ponte* id. ib. 523, 21, Fest. p. 334<sup>a</sup>, 16, ed. Müll., so wie auch der Umstand, dass eben dieser Sitte wegen *de pontanus* kurzweg einen Greis bedeutet; P. Diac. p. 75, 7, wofür man dann später die *Quirites straminei, simulacra scirpea* (d. i. Argei) vom *pons publicus* durch Priester in die

\*) Cf. Strabo p. 517.

Tiber werfen liess. *Ov. Fast.* 5, 620 ff. cf. *Varro de L. L.* 7, 3. §. 44. *Macrob. Sat.* 1, 11 s. f. und vgl. hiermit die merkwürdige Nachricht von den Zigeunern *D. S.* 2, 380 (No. 448<sup>b</sup>. Anm.), *Rechtssalterth.* 487 ff. Ja es fragt sich, ob die an dieser Stelle des *Macrob.* genannten *oscilla* \*) sich nicht ursprünglich auch auf ein Opfern von Greisen bezog, welche aber nicht ertränkt, sondern gehängt wurden. Dass nämlich diese Figürchen anfänglich Greise vorstellen sollten, vermute ich daraus, dass sie dem *Dis*, wie zuvor wahrscheinlich die alten Leute, geopfert wurden, als welchem letztere eigentlich schon angehören \*\*); wenn aber, wie ich fast glaube, das später zwiefache dem *Dis* und *Saturn* dargebrachte Opfer (s. *Macrob. l. c.*) anfänglich nur ein einziges, letzterem altitalischen Gott dargebrachtes war \*\*\*) , so lässt sich ein Darbringen von Greisen dem *Greise* um so leichter annehmen. Uebrigens wurde die Abschaffung beider durch die *Argei* und *oscilla* dargestellten Menschenopfer dem *Herkules* zugeschrieben, s. *Ovid, Festus* und *Macrob. l. c.* Dass aber die Greise bei letzterem Opfer gehenkt wurden, vermute ich aus der gleichen Darbringungsart der *oscilla* als *Bakchusopfer* (*Virg. Georg.* 2, 389, gleich den *effigies Maniae suspensae* bei *Macrob. 1, 7 s. f.* auch ein früheres Menschenopfer) und aus dem, was von andern Völkern berichtet wird; so das in der oben angeführten Stelle aus *Hieronym. contra Jovin.* in Betreff der *Tibarener* Erzählte; vgl. auch hier den *Anhang II, B* Die Sage vom *Mäusethurm*.

Was sonst von Erklärungen über den Ursprung der oben beigebrachten lateinischen Redensarten mitgeteilt wird, möchte demnach, wie so oft, spätere Erfindung der Unkunde oder vielmehr Beschönigung sein. Vgl. die Interpreten zu allen oben angeführten Stellen der alten Autoren.

Anm. 19. (S. 10.)

Ueber den Koloss des *Nero* hatte sich im Mittelalter folgende

---

\*) Dass *oscillum* auch ein an einer Stange aufgestecktes Haupt eines Opferthieres bedeutete (s. *Philargyrius* zu *Virg. Georg.* 2, 399: „*Videtur Virgilius opinionem eorum sequi, qui in honorem Liberi patris putant oscilla suspendi, quod ejus sit pendulus fructus. Oscilla autem dicta sive quoniam capita et ora hostiarum in summis partibus figebantur sive quia hunc lusum Osci dicuntur frequenter exercuisse et per Italiam sparsisse*“) bemerke ich zur Bestätigung von *Grimm's* Vermuthung *D. M.* 69.

\*\*) Sie stehen schon mit einem Fusse im Grabe, sie gehen auf der Grube, sie heissen *senes capulares, silicernia, τριβογέροντες*. Auch die nordischen Völker opferten Greise. So schlägt in Island der *Priester Liot* zur Beseitigung eines harten Winters vor, man solle geloben, „dem *Tempel* Geld zu geben, *Kinder* auszusetzen und *Greise* zu tödten“, wie in der *Viga Skutus* oder *Reikdaela Saga* (aus dem 10. Jahrh.) erzählt wird. *S. Müller Sagabibl.* 1, 264.

\*\*\*) Bestand überhaupt jemals ein zweifaches? *Macrob. l. c.* sagt: „*ex illo traditum ut . . . sigilla homines pro se atque suis piaculum pro Dite Saturno facerent.*“ Zu seiner Zeit wenigstens scheint man also dem *Dis* nicht mehr, wenn überhaupt je, geopfert zu haben. Vgl. *Ovid. l. c.*

Sage gebildet, die ich für mittheilungswerth halte: „Colossus homo monstruosus fuit, quem occisum Tyberis fluvius cooperire non potuit; ipsumque mare per multa spatia rubro sanguine infecit, ut Adelinus dicit; cujus etiam templum et statua Romae facta est, quae ab ejus nomine Colossus dicitur.“ *Spec. Nat.* 31, 125. nach dem *Liber de natura rerum* des Thomas von Cantimpré.

Anm. 20. (S. 10.)

Diese zwei Verse sollen zur Zeit der Abfassung der *Mirabilia Urbis Romae*, aus welchen Gervas. seine ganze Beschreibung Roms entlieh, an dem Obeliscus Vaticanus zu lesen gewesen sein; s. Grässe *Beitr.* S. 15. Ich finde sie aber auch als Anfang der von Willielm. Malmesb. 2, 12 p. 79 vollständig mitgetheilten Grabschrift Kaiser Heinrich's III. zu Speier. Ob nun zu dieser jene zwei Verse benutzt, oder letztere aus der Grabschrift des Kaisers entliehen wurden, bin ich jetzt nicht im Stande zu sagen. S. auch Massmann zur Kaiserchr. 3, 536 ff.

Den in jenen zwei Zeilen enthaltenen Gedanken selbst anlangend, so ist derselbe von so offenkundiger ergreifender Wahrheit, dass er mehr als einmal wiederholt worden ist. So sagt schon Plin. *H. N.* 2, 68. in der schönen Stelle, deren Schluss allein ich hier der Kürze wegen anführe: „Mutuis caedibus laxiorem facimus terram; et ut publicos gentium furores transeam, haec, in qua conterminos pellimus, furtoque vicini cespitem nostro solo adfodimus; ut qui latissime rura metatus fuerit, ultraque fines exegerit adcolas, quota terrarum parte gaudeat? vel quum ad mensuram avaritiae suae propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat?“; so heisst es ferner in dem letzten Cap. §. 6. der *Hist. Alex. Magni de preliis* nach dessen Tode: „heri totus non sufficebat ei mundus; hodie quatuor solae telae sufficiunt ei ulnae;“ was fast wörtlich in die *Discipl. Cleric.* c. 38. (und aus dieser in den *Dyal. creatur.* cap. 122.), so wie in die *Gest. Roman.* c. 31. und muthmasslich auch in die *Alexandreis* Gautier's von Chatillon übergegangen ist, aus welcher letzteren wahrscheinlich diese Sentenz aufgenommen wurde in den *Roman. d'Alexandre* (p. 525. v. 36. ed. Michelant.):

„Com as sor poi de tiere, com est petis tes lis.“

und in Lamprecht's *Alexander* v. 6924 ff.:

„niwit mer er behilt  
allis des er ie beranc,  
wene erden siben vuoze lanc  
alse der armiste man  
der in die welt ie bequam.“

Andere mhd. Dichter nennen den Sarg „das Haus von sieben Füßen“; so *Vridanc* v. 3996. *M. S.* 1, 98<sup>b</sup>; s. Grimm *R. A.* 213.

Die Grabchrift Heinrich's II. von England lautete nach *Matthaeus Paris ad a. 1188.* (p. 208):

„Rex Henricus eram, mihi plurima regna subegi,  
 Multiplicique modo duxque comesque fui.  
 Cui satis ad votum non essent omnia terrae  
 Climata, terra modo sufficit octo pedum.  
 Qui legis haec, pensa discrimina mortis, et in me  
 Humanæ speculum conditionis habe.  
 Sufficit hic tumulus, cui non suffecerat orbis.“

Dem entsprechend sagt auch Ercilla in der *Araucana* C. I. st. 67. von den siegenden Spaniern:

El felice sucesso, la vitoria,  
 La fama y posesiones que adquirian,  
 Los trujo á tal soberbia y vana gloria,  
 Que en mil leguas Diez hombres no cabian;  
 Sin pasarles jamas por la memoria,  
 Que en siete pies de tierra alfin havian  
 De venir a caber sus hinchazones,  
 Su gloria vana y vanas pretensiones.“

Nach einer rabbinischen Sage endlich wirft Aschmedai dem König Salomon vier Ellen Erde vor die Füße, und ruft:

„vom Erdenrunde  
 Bleibt dieses nur dem Manne da,  
 Kommt seine letzte Stunde.“

S. Tendlau S. 204; die rabbinischen Quellen S. 328.

Die vier Ellen, und sieben oder acht Fuss sind in diesen Stellen das nämliche Maass.

Anm. 21. (S. 10.)

Von dieser vorgeblichen Heilkraft der irischen Erde sind die Schriftsteller voll. Sie schrieb sich von dem h. Patricius her, s. Mone *Gesch. d. H.* 2, 481. Girald. *Cambr. Topogr. Hib.* 1, 23. Isid. *Orig.* 14, 6. und *Leg. Aurea* c. 50. *de S. Patricio*, von denen jedoch letztere beide sie irrthümlich Schottland zuweisen. Auch jetzt sogar glauben noch manche an dieselbe und dehnen sie selbst auf Thiere aus, wie W. Scott in der *Introduction* zu der *Minstrelsy* bemerkt: „The supposed influence of Irish earth in curing the poison of adders or other venomous reptiles . . . is extended by popular credulity to the natives, and even to the animals of Hibernia. A gentleman, bitten by some reptile, so as to occasion a great swelling, seriously assured the editor, that he ascribed his cure to putting the affected finger into the mouth of an Irish mare.“ Vgl. Anm. 32.

Eine gleiche Kraft wurde übrigens schon im Alterthum der Insel

Thanatos (richtiger Tanatis, heutzutage Thanet, s. Salm. zu Solin. c. 22.) zugeschrieben, s. Isid. *Orig.* 14, 6. Solin. l. c., so wie nicht minder der Insel Ebusus (jetzt Yviza), während die der letztern benachbarte Colubraria oder Ophiusa (jetzt las Columbretes) gerade besonders viele Schlangen erzeugte und daher auch ihren Namen erhielt. Mela. 2, 7. s. f.

## Anm. 22. (S. 11.)

Ueber Brandanus vgl. Grässe *Lit. Gesch.* 2, 2, 135 ff. *Deutsche Vierteljahrsschrift* 1854 zweites Heft S. 242 ff. Seine Reisen gehören in den Kreis wunderbarer Fahrten, die wirklich Statt gehabt haben sollen, wie die des Ulysses, Aeneas, der irischen Mönche bei Gottfried von Viterbo \*), des Walewein (s. van den Bergh *Proeve* p. 102 ff.) u. s. w. und sind also zu unterscheiden von den blossen Visionen, in denen der Verzückte, Scheintodte u. s. w. Himmel, Hölle und Fegefeuer sieht, deren mehrere aufgezählt werden von Grässe 2, 2, 136 ff. vgl. 1195 ff. Dunlop Anm. 395a \*\*). Das dort Angeführte wird sich noch vermehren lassen; so zum Beispiel gehört dazu des h. Bonifacius *epist.* 21. (in dessen *Epist.* ed. Serrarii. Mogunt. 1629), wo er die kurz vorher Statt gehabte Vision eines vom Tode wieder Auferstandenen beschreibt, ferner Beda *Hist. Eccles.* 5, 13, wo gleichfalls ein gegen Ende des 7. Jahrhunderts in Northumberland vom Tode wieder Auferstandener das von ihm gesehene Fegefeuer und Paradies schildert (eben so wie der Pamphylier Er (ἼΗρ) in Plato's *Republ.* l. 10. p. 614 ff. und der Solenser Thespesios bei Plut. *de sera num. vindicta* c. 22); ferner die *Hist. Godeschalci* (um 1188) wovon Capitelüberschriften und Excerpte bei Leibnitz *Scr. Rer. Br.* 1, 870 ff., so wie das *Leven van*

\*) p. 78 ff. cf. *Acta SS.* Juni 2, 194. Ueber den in dieser merkwürdigen Legende †) als Bekämpfer des Antichrist vorkommenden Elias s. *D. M.* 157—159. 772. Dass, wie dort gleichfalls erzählt wird, als Jünglinge Weggehende als Greise wiederkommen, nachdem sie, ohne es zu bemerken, einen langen Zeitraum durchlebt, wird oft erzählt, vgl. Dunlop S. 501b. (zu Conde Lucanor No. 13.) und den Nachtrag S. 543. *K. M.* No. 39. zweites Märchen. Haupt und Schmalzer *Volkslieder der Wenden* 1, 290 ff. (*die verlorne Braut*). Grimm *Irische Elfenm.* S. XXIII ff. Bäckström l. c. Afzelius *Sago-Häfder* 2, 157 (2te Aufl.) 5, 49 s. f. Hierzu gehört auch die Sage von den Siebenschläfern (s. Dunlop S. 305, Bäckström l. c. 2, 217 ff.) und ähnliche, z. B. *D. S.* No. 151; die Geschichte von Rip van Winkel (s. Dunlop S. 540b.), die Sage von den Stadtmusikanten von Kelbra im Kiffhäuser, die von Chuni Hamaagal im Talmud, s. Gödeke *Mittelalter* S. 227 u. s. w., und in so fern Tod und Schlaf für einander stehen, auch die Erzählung des Korans (2, 261), wo ein seit hundert Jahren Gestorbener bei seiner Erweckung vom Tode nur einige Stunden verfloßen glaubt.

†) Mit der von den Mönchen erreichten, gewöhnlich aber unzugänglichen Insel ist wahrscheinlich Hi Bressal gemeint, über welche s. Erin 6, 346. Ist letztere vielleicht auch das Feenland, in welches Artur fortgeführt wurde? Vgl. unten Anm. 64 u. das irische Märchen bei Bäckström *Svenska Folkböcker* 2, 100.

\*\*\*) In den daselbst angeführten *Samtinger* u. s. w. ist p. XXX in dem Artikel Gundelinus statt der Jahreszahl 1153 und Spec. Hist. Lib. XIX vielmehr 1156 und XXIX zu lesen.

*Sinte Christina* (uitgegeven door J. H. Bormans. Gent 1850) v. 220 ff. u. s. w.

In der Mitte hingegen zwischen beiden Arten, d. h. den wirklichen Fahrten und den Visionen liegt die Legende im *Spec. Hist.* 7, 111, nach dem *Mariale Magnum*, wie die heilige Jungfrau einem englischen Juden, Namens Jacob, nicht in einer Vision, sondern im wachen Zustande des letztern von einem hohen Berge die Hölle und von einem anderen das Paradies zeigt.

Noch will ich hier die Bemerkung hinzufügen, dass es in Irland ausser dem Fegefeuer des heiligen Patricius auch noch ein anderes des heiligen Brandanus gab, wie Camden in der *Britannia* (Hibernia) bei Gelegenheit des erstern nach Neckam anführt, ohne jedoch den Ort genauer angeben zu können.

Im Fegefeuer des heiligen Patricius befindet sich aber eine sehr schmale Brücke, die zum Paradiese führt, s. *Leg. Aur.* c. 50 (*de S. Patr.*) p. 215 cf. c. 163 (*de commemor. anim.*) p. 733 ff. Eine solche Brücke wird oft erwähnt, s. *D. M.* 794 cf. 1036\*), Matthaeus Paris ad. a. 1206 (p. 289), Bonifacii *Epist.* l. c. (igneum piceumque flumen bulliens etc., super quod lignum pontis vice positum erat), *Walewein* v. 5002 ff. (s. von den Bergh.) l. c. Basile 2, 262 Anm. 55. (Die daselbst ange deutete Brücke der muhamedanischen Religionslehre heisst Sirat; vgl. Hammer *Rosenöl* 1, 315 ff., Weil S. 277 ff.) Auch der französische Volksglaube kennt sie\*\*), so wie gleichfalls in der oben angeführten Vision des Gottschalk darauf angespielt wird\*\*\*); und im Tundalus werden

\*) Zu letzterer Stelle vgl. auch den Dolch des Osla Gylfelvawr, von welchem in dem vierten der durch Lady Guest herausgegebenen *Mabinogion* erzählt wird, dass er dem König Artus als Brücke über die Ströme diene und nöthigendfalls auch allen Heeren der Insel Britannien und der naheliegenden Inseln dazu hätte dienen können.

\*\*) S. Wolf *Beitr.* S. 260 No. 37. Das daselbst mitgetheilte *la barbe-à-Dieu* genannte Gebet findet sich bei Thiers 1, 99.

\*\*\* c. 10. de poena aquae et duplici periculo ejus [fluuius erat ferreis aciebus repletus quem transire oportebat].

c. 11. de consolatione et ratione consolationis justorum [ligna natantia sponte ad litus appulsa eos recipiebant et transuehant atque inter eos Godeschalcum].

c. 12. de poena iniquorum [hos flumen transituros acies illae conscindebant et carne privabant].

Ebendaselbst heisst es im Vorhergehenden:

c. 3. de tilia et calceamentis [tilia in latitudine diffusa per singulos et totos ramos suos calceamentis onusta erat. Angelus dicit: quicumque digni inventi fuerint de calceamentis istis accipere, periculum horrendum quod imminet, illaesi transire poterunt].

c. 4. de poena terrae et de transituris per eam [terra spinas et tribulos germinabat latitudine duorum milliarium. Animae defunctorum poenas inevitabiliter transiturae illic confluebant].

c. 5. de angelo calceamenta distribuente [in summitate tiliae constitutus erat].

c. 6. de calceamentorum meritis [qui indigenti opem fert, ei Deus in periculo tanto talem consolationem rependet].

c. 7. de Godeschalco et aliis punitis [Godeschalcus non munitus pedes super myricam spinosam deducitur, spinisque nimis penetrabilibus totos pedes configitur. Pariter ferme centum viginti alii per poenalem illam myricam transibant, quatuordecim tantum calceatis].



sogar zwei solcher Brücken erwähnt\*). In der parsischen Mythologie finden wir nicht minder eine derartige Brücke, Namens Tschinevad, d. i. Vergeltungsbrücke, und sogar bei den nordamerikanischen Indianern begegnen wir einer solchen\*\*). S. auch noch Aufrecht und Kuhn

c. 8. Qualiter Angelus officiosus Godeschalcum consolatus, justis gratulando alios redarguerit [Angelus ad tiliam redit et inde calcamenta Godeschalco affert]. Leibnitz *Scr. Rer. Br.* 1, 872. Hiernit vergleiche man *D. M.* 795, *Germania* 7, 438 No. 37. Der Gebrauch, den Todten ein Paar Schuhe mitzugeben, soll auch jetzt noch in Irland herrschen, s. *Lex. Myth.* p. 425 Anm., *Lover* p. 61.

\*) §. 14 ff. 20 ff. der altschwedischen Uebersetzung, wo der Name Tungulus lautet. Die an letzterer Stelle erwähnte Brücke ist auch *D. M.* 1226 Nachtr. zu 794 nach Hahns *Tundalus* angeführt. Von der ersten heisst es: „Sidhen fooro the til en annan dall, och ther jnnan war nyket mörker; j then dalen war nykyn grat och sorgh, och alt fult mz sielom. ower then dalen la en bro, thusaendh faeth langh, och eth faeth bredh; ther mathe enghen ower ganga, wtan then ther ware wtan syndh; och en prester gik ther tha ower wtan wadha, och han war en pelagrim och bar en palm j sinae handh. Siaelin sporde, hwem the pinae til hörde. engelin swaradhe: „them som högferdige plaeghae warae och tagha ther ey script fore, för aen the dö, the fallae aff thessae bro och nidher j thessa pino, och sidhen faa the aen mere pino.“

\*\*) Akkeewaisee, the Aged, was sleeping on his bed of skins and soft grass, when the Manitou of Dreams came to him and led him out of the hollow cave towards the Wanare tebe, or dwelling place of the souls of the Dahcotahs and their kindred tribes. Onward they travelled for many suns, over lofty mountains, up whose rocky sides they were obliged to scramble as a wild goat scrambles; now swimming deep rivers, now threading mazy forests, now frozen in the regions of intense cold, and now burnt in those of great heat, till at length they came to a very high rock, the edge of which was as sharp as the sharpest knife. Waiting, at its hither end, their turn to essay the dangerous test of their good or bad deeds, the unerring trial of their guilt or purity, stood many souls of Dahcotahs, and others whom Akkeewaisee had known on the earth. He stood and beheld the punishment of the bad and the blessed escape of the good from the dreadful ordeal to which all alike were subjected.“ Erstere stürzen nämlich in den Abgrund, wo sie von dem bösen Geist aufgefangen und zu Strafen verdammt werden, die ihren Vergehungen auf Erden entsprechen: so die Faulen zu fortwährenden schweren Arbeiten, die Feigen zu ewigem Kampfe mit dem Schatten ihrer Feinde; einer der seine Eltern verächtlich behandelt hatte, wird mit Ketten auf ein Rad geflochten, welches mit reissender Schnelligkeit auf den Boden des Abgrundes dahinrollt. „Then came the turn of the good to make the trial of the rock. He saw pass safely over all who had been good to their parents, who had hunted well, fought bravely, told no lies, nor ridiculed, nor doubted, the priests. Having seen them all arrive in safety at the other end of the rock, the spirit conducted Akkeewaisee over also. They had yet a long way to travel, but they were guided by their observation of the encamping places of the souls who had preceded them. At each of these places tents were pitched, and fires always lighted where they could warm themselves and rest, until they had driven away the pains of fatigue and recovered strength to pursue their journey. After many moons of weary travel, they arrived at the habitation of the Waktan Tanka or Great spirit. It was situated in the middle of a flowery vale, watered by cool and refreshing streams and shaded by groves of larch and cypress. Many villages of the dead were scattered over it; here one, and there one, like single buffaloes feeding on a prairie. . . . The life of all assembled in the valley of the Waktan Tanka was blissful and happy beyond measure. They planted corn, which never failed to grow tall; they hunted the buffalo through flowery vales, till they pierced his side with a never-varying arrow. Akkeewaisee asked the spirits, if it was permitted to them to revisit the land of the living. They answered never, except when children were about to die, and then their departed relatives recrossed the rock of judgement to guide their tender feet to their latest home. Having lain three moons in the trance, the soul of the Aged Man reanimated his body and he awoke.“ *Traditions of the North American Indians by Jones* 1, 227 ff.

*Zeitschrift* 2, 311 ff. bes. 318; bei Gelegenheit der Kuh (Kuhpfad = Milchstrasse) konnte auch auf *D. M.* 1226 Zus. zu 794 verwiesen werden. Eben- das. S. 631 wird bemerkt, dass der Regenbogen slow. mavra, schwarze Kuh, heisst. An letzterer Stelle fragt Grimm: „Was bedeutet die schwarze Kuh in den Redensarten „die schwarze Kuh drückt ihn“ . . . „die schwarze Kuh hat ihn getreten.““ Ich glaube diese Redeweisen sollen so viel heissen wie: „Er ist todkrank“ und „er ist gestorben“, denn auch in Schottland sagt man „the black ox has tramped on him“ für „er (oder auch einer aus seiner Familie, seinem Hause) ist gestorben“ und in dem *Thattr om Oluf Geirstadaalf* (*Sagabibl.* 3, 287) wird erzählt, dass ein Sterben in Vig dem dortigen Fylkekönig Oluf Digrbeen im Traum durch einen schwarzen Ochsen vorbedeutet wurde, der, von Osten kommend, von Hof zu Hof ging, und vor dessen Anblasen die meisten Menschen niedersanken.

Nach den Flüssen nun, über welche diese Brücken zuweilen in die Unterwelt führten\*), finden wir deren auch in der Oberwelt, Helleput, Hellebeke u. s. w. benannt. *D. M.* 764, Wolf *Beitr.* 202. Auch in England finden sich dergleichen in Richmondshire; Camden sagt nämlich in seiner *Britannia*: „Proxime Lancastrens inter montes, adeo vasta solitaria squalientia et muta sunt omnia, ut quosdam rivulos hac reptantes Hellbecks, quasi rivulos infernales sive Stygios, dixerint finitimi.“ Ja sogar auch eine haarbreite Brücke (wie die Brücke Sirat ist) finde ich in Schottland, Kirchspiel Nigg, Grafschaft Kincardine, woselbst „in the month of may many of the lower ranks from around the adjacent city (Aberdeen) come to drink of a well in the bay of Nigg, called Downy Well; and proceeding a little farther, go over a narrow pass, the Brigge of ae Hair (Bridge of one Hair), to Downy Hill, a green island in the sea; where young people cut their favourites' names in the sward. It seems to be the remains of some superstitious respect to the fountain, etc.“ *S. Brand Pop. Ant.* 2, 228. Doch mag dies freilich nur ganz allgemein eine sehr schmale Brücke bedeuten, ohne Beziehung auf die Unterwelt.

Ann. 23. (S. 11.)

Diese Sage findet sich in Roger de Hoveden *Annal. Pars poster.* bei Savile p. 709. Francof. 1601 auf folgende Weise erzählt: „Deinde

---

Ich habe diese Sage ausführlicher mitgeteilt nicht nur wegen der darin erwähnten schmalen Brücke, sondern weil sie überhaupt eine auffallende Aehnlichkeit mit den oben erwähnten mittelalterlichen Legenden hat und sonst auch zeigt, welche Vorstellungen die nordamerikanischen Indianer von dem Zustand der Seele nach dem Tode hegen; denn die Sage von „Akkeewasee the Aged“ schildert nicht nur die der Dahcotas, sondern auch zugleich die vieler anderer indianischer Völkerschaften; s. Jones I p. XX. Vgl. auch noch hier Ann. 42. 64.

\*) Ueber dergleichen Höllenflüsse s. Dietrich in Haupt's *Zeitschrift* 9, 175 ff., wo auch S. 183 ff. Gervas. III, 18 besprochen wird.

transivit [nämlich König Philipp August von Frankreich auf seiner Rückreise von Accon] per Insulas de Yse [im griechischen Meer], in quarum una est castellum, quod dicitur castellum Ruge. Ibi fuit quondam quaedam puella, quae Yse vocabatur, a cujus nomine Insulae illae dictae sunt. Indigenae quidem narrant, quod quidam miles dilexit puellam illam et illa noluit consentire illi, quamdiu vixit: defuncta autem illa, miles accessit, et concubuit cum illa dicens: „quod cum viva facere non potui, cum mortua feci“; et statim intravit Satan in eam et ait: „Ecce genuisti in me filium et cum natus fuerit afferam eum ad te.“ Et post novem menses, cum tempus pariendi instaret, peperit filium abortivum et portans eum ad militem ait: „Ecce filius tuus, quem genuisti; abscinde caput ejus, et reserva tibi. Quandocumque enim volueris inimicum tuum vincere, vel terram illius destruere, capitis abscissi vultus discooperiatur et respiciat inimicum tuum, vel terram ejus, et statim peribunt; et cum cessare volueris recooperiatur vultus et cessabit tribulatio.“ Et factum est ita. Post multum vero temporis miles ille uxorem duxit, quae saepius interrogavit eum, quare arte vel quo ingenio ipse ita destruebat inimicos suos sine armis et sine exercitu: ille autem ei dicere noluit, sed increpavit eam, ut taceret. Contigit ergo quodam die, dum miles abesset, quod illa accessit ad arcam, in qua sperabat secretum illud esse domini sui, per quod ille ita operabatur inique, et invenit in arca caput illud detestabile et statim abiens projecit illud in gulfo Sataliae. Et dicunt nautae, quod, quando-cumque caput illud fuerit resupinum, commotus est gulfus ille adeo, quod nulla navis potest transire illum; et quando caput supinum est, tunc potest navis transire illum.“ Man sieht, die Sage ist bei Hoveden theils abweichend, theils ausführlicher mitgetheilt\*). Das Ganze erkennt man übrigens leicht als eine seltsame Verdrehung der Mythe vom Haupt der Medusa, mit welcher es auch Gervasius (aber nicht Hoveden) zusammenstellt, und worin sich andere Vorstellungen gemischt haben mögen, wie die von der gräßlichen Beschlafung todter Frauenzimmer, bei der natürlich der Teufel thätig gedacht wurde. So wird z. B. in den Acta Apostolorum des Pseudo-Abdias 5, 4 eine Geschichte erzählt (welche nach Fabricius Vermuthung aus den *Acta Apost.* des Manichäers Leucius hergenommen sein mag; s. dessen *Cod. Apocr. N. T.* 2, 542, Note e), wie ein Jüngling, Namens Kallimachus, sich in die Gemahlin eines vornehmen Ephesiens, Namens Drusiana, verliebt, und da sie ihn zurückweist, nach ihrem Tode durch Bestechung des Wächters Zutritt zu ihrer Gruft erhält und sich anseht an dem Leichnam seine Lust zu büßen. Ehe dies jedoch geschehen kann, „ecce subito, incertum unde, ingens serpens occurrit, cujus uno saucius morsu, sed magis diro furentis terrore percussus, corruit juvenis ita, ut veneni frigore subito omnis ejus vis evanuerit, supra quem statim ser-

\*) Ganz kurz und wiederum etwas verschieden erzählt sie Maundeville c. 4 (*Early Travels* p. 140).

pens lapsum ascendens quiescebat.“ Der Apostel Johannes erweckt jedoch am darauf folgenden Tage Beide, den Kallimachus und die Drusiana, vom Tode, nachdem er vorher die Schlange verscheucht, und ersterer erzählt dann, dass ihm, als er eben im Begriff war seine Missethat auszuführen, ein Engel erschienen sei, „a cuius facie scintillae ignis resiliebant in totum sepulchrum, ex quibus una in me veniens vocem dedit: „Callimache, morere, ut vivas.“

Wenn übrigens bei Gervasius das ins Meer versenkte Haupt alle sieben Jahr sein Gesicht aufwärts kehrt, so ist dies der auch sonst noch vorkommende Zeitraum. *D. M.* 922, 970.

Hinsichtlich der gewaltigen Wirkungen der Schönheit der Buhlerin Gorgo, von denen Gervas. spricht, vergleiche man Dunlop Anm. 485 (woselbst statt Zauberin Rhodope zu lesen ist Buhlerin Rh., und vgl. Herodot 2, 134 ff., Strabo p. 808).

Anm. 24. (S. 11.)

Statt Papam ist wahrscheinlich Piscem zu lesen; denn es handelt sich hier von einem in späterer Zeit mehrfach erwähnten Fisch (Piscis) beigeannten Manne, dem Urbild von Schillers Taucher. Hier an dieser Stelle des Gervasius haben wir aber den, so weit mir bekannt ist, ältesten Bericht über denselben, in welchem weder von dem Hinabwerfen eines Bechers, noch von dem Tode des Nikolaus die Rede ist. Mit dem hier genannten König Roger ist der zweite dieses Namens gemeint, der im Jahre 1127 den Titel eines Königs von Sicilien annahm und 1154 starb.

Der nächste Schriftsteller der dieses Schwimmers erwähnt, ist Alexander ab Alexandro in den *Dies Geniales* 2, 21. Er nennt ihn Colan mit dem Beinamen Piscis, und erzählt, was Jovianus Pontanus, der bekannte Gelehrte, ihm über denselben mitgetheilt hatte. Demnach war er aus Catana (Gervasius sagt aus Apulien) gebürtig, hatte zur Zeit der Väter gelebt (Alexander ab Alex. war geboren 1461, gest. 1523. Pontanus geb. 1426, gest. 1503) und kam um, als er eine vom König (dieser wird jedoch nicht namhaft gemacht) ins Meer geworfene goldene Schale wieder herausholen wollte.

Hierauf folgt der Zeit nach Thomas Fazelli (1498—1570). Auch dieser erzählt in seinem Werk *De Rebus Siculis* (Decas I. l. 2 p. 45 ed. Francof. 1579) von Cola Piscis, dass er aus Catana gebürtig gewesen, und „patrum nostrorum memoria“ gelebt habe; sagt indess, er sei zweimal mit einer von dem damaligen König von Sicilien (der hier Friedrich genannt wird) ins Meer geworfenen goldenen Schale glücklich wiedergekehrt und erst beim dritten Male von den Wellen verschlungen worden.

Endlich spricht Benito Geronimo Feyjoo (starb 1765 als General des Benediktinerordens in Spanien) im *Theatro universal* T. VI. Disc. 8

(Madrid 1743) von dem Fisch Nicolas (el Peze-Nicolas) nach Alexander ab Alex., weicht jedoch von demselben darin ab, dass er den König namhaft macht, indem er ihn Friedrich, König von Neapel und Sicilien nennt, dann auch sagt, dass Nicolas das erste Mal die von jenem ins Meer geworfene Schale wohlbehalten zurückgebracht, sich aber dann geweigert habe das Experiment zu wiederholen, und endlich nur durch eine mit Gold gefüllte Börse dazu verleitet worden sei, wobei er aber sein Leben einbüßte. Vollständig hat die Stelle aus Alex. ab Alexandro und Feyjoo mitgetheilt Val. Schmidt in den *Balladen und Romanzen deutscher Dichter* S. 161 ff., die Berichte des Gervasius und Fazelli hingegen sind ihm entgangen.

## Anm. 25. (S. 13.)

Es ist eine ganz eigenthümliche und nicht recht erklärliche Sage, dass hier Arthur als in den Einöden um den Aetna hausend erscheint; als überhaupt bergentrückt und noch fortlebend und hofhaltend kennt ihn jedoch ausser der britischen Sage auch der Wartburgkrieg; *D. M.* 912 ff. Er gehört somit zur Zahl der bergentrückten Helden, worüber s. Dunlop S. 93 ff., so wie ebend. Anm. 167 und Nachtrag dazu S. 540<sup>b</sup> ff. \*)

Arthur erscheint aber auch hier bei Gervas. als an der Spitze der britischen wilden Jagd befindlich und schliesst sich also auch dem Kreise der dorthingehörigen Vorstellungen an, auf die ich hier im Anhang II. A. (*Das wüthende Heer*) ausführlicher eingegangen bin.

## Anm. 26. (S. 13.)

Hariger c. 20 (Chapeav. 1, 26) von der Abstammung der Hunni sprechend, erzählt (ut pandit antiqua narratio) folgende seltsame Sage: „Fertur a plerisque quod tempore famis, quae facta est teste Beda quarto Claudii Caesaris anno, cujus et Lucas meminit, cum pro famis incommodo Claudius non solum Judaeos expelli jussisset ab Urbe, sed et omnes invalidiores plebis cum ipsis Judaeis, ut saltem validiores sustentari potuissent, et eos includi fecisset in quodam abdito terrae, coaluisse usque ad tempora praefati Valentis in gentem magnam. Ungaros denique notum est huic famae assentiri velle, qui et jactant se a Judaeis originem ducere.“ Das hier hinsichtlich der Juden Berichtete kann einen zwiefachen Ursprung haben. Erstlich berichtet eine rabbinische Tradition (s. Tendlau No. 1), dass die jüdischen Frauen in

---

\*) Hierzu füge ich jetzt noch folgende andere moriskische Sage, welche Aznar *Expulsion de los Moriscos*, P. II. p. 11 bei Gelegenheit des Aufstandes der Morisken in den sierras de Cortes und de Aguar in Valencia erwähnt: „Tenian por fe y tradicion infalible que en esta ocasion habia de salir à defenderlos y matar à los christianos el Moro Alfatimi con su caballo verde, que se hundió en la sierra de Aguar peleando en siglos pasados en el exercito del Rey Don Jayme, y por eso creian que estaba aquella sierra hendida.“

Aegypten sich, um ihre Söhne zu retten, wenn sie sich der Entbindung nahe fühlten, aufs freie Feld begaben und dort gebaren, worauf dann die Neugeborenen durch himmlischen Beistand am Leben erhalten wurden. Als jedoch Pharaon dies einst erfuhr und seine Henker aussandte, um die Kindlein zu tödten, da öffnete sich die Erde und nahm sie alle in sich auf. Zwar versuchte man sie durch Rinder aufzupflügen, jedoch gelang dies nicht und die Kinder blieben geborgen im Schooss der Erde, aus der sie dann später wie Pflanzen wieder hervorwuchsen und zu den Eltern zurückkehrten\*).

Nach andern Sagen hingegen sollen statt Gog und Magog (s. oben Anm. 17) die Juden von Alexander dem Grossen in den Kaukasus eingeschlossen worden sein (s. Grässe *Lit. Gesch.* 2, 3, 449), so dass man demgemäss beide mit einander verwechselte, oder vielmehr in genaue Verbindung brachte, etwa so, dass man die Völker Gog und Magog für Abkömmlinge der Juden hielt. Da man sich nun jene Völker ganz besonders furchtbar dachte, die nicht minder schrecklichen Hunnen aber vom schwarzen Meer her nach Europa vordrangen, so kann es wohl geschehen sein, dass eine der von ihnen umlaufenden Sagen sie mit Gog und Magog identificirt und daher als von den Juden abstammend geschildert hat, was um so wahrscheinlicher ist, da ihre gens oben im Text „*diu inaccessis seclusa montibus*“ heisst.

Ann 27. (S. 13.)

Dieser ganze bei Gervas. sehr lange Abschnitt ist aus Galfr. Monom. *Hist. Brit.* gezogen und Gervas. hat nur einige kleine Zusätze gemacht, die wahrscheinlich seinem Kommentar zu Galfred entnommen sind.

Ann. 28. (S. 13.)

Ueber den Dänenkönig Guthlacus\*\*) spricht Galfredus 3, 2—4. Er heisst bei ihm Guichtlacus und ist muthmasslich der Hugelthus des Saxo Grammaticus (l. IV p. 66), Havelok des französischen und englischen Gedichtes, so wie der Hygelâc (später Huglacus magnus) des Beowulfliedes. Zwar tritt letzterer (über welchen vgl. Haupt's *Zeitschrift* 5, 10. 6, 437) als König von Gotland auf, die skandinavischen Länder mochten jedoch oft in jener Zeit von Fremden und in Sagen mit einander verwechselt werden, was um so mehr der Fall sein konnte, da man nur sehr ungenaue Nachrichten über dieselben hatte. So nennt unser Gervasius (II, 9 gegen Ende) Dänemark und Schweden Inseln\*\*\*); der Mangel an chronologischer Ueberein-

\*) Dies erinnert an die Baum- und Erdgeburten, s. Anm. 8.

\*\*) Ein Name, der auch sonst vorkommt; so war das Kloster Croyland dem heiligen Guthlacus geweiht; s. Ingulph bei Savile p. 851 ff.

\*\*\*) Dänemark (Dacia) wird auf den Karten des Mittelalters häufig als Insel gezeichnet; s. Santarem *Essai sur l'hist. de la Coemogr.* 3, 76. 87, und Alber. *Tr. Font.* ad a. 1130 sagt:

stimmung aber wird bei dergleichen Sagen Niemand auffallen. Vielleicht jedoch kann man auch annehmen, dass jener König beide Länder beherrschte; denn Saxo l. c. erzählt von ihm, dass er zwei schwedische Könige (tyrannos) in einer Seeschlacht besiegt habe. Wenn nun jener Guichtlacus wirklich Hygelâc ist, so hätte sich der den letztern betreffende Sagenkreis ziemlich erweitert.

## Anm. 29. (S. 13.)

S. Galfr. 6, 11 und vgl. Dunlop Anm. 474 (wo hiernach das in Grimms *RA.* verdruckte Citat aus Galfr. zu berichtigen ist). Die daselbst erwähnte Sage vom Hydepark steht vielleicht in Verbindung mit dem, was in der Ragnar Lodbrogs Saga in Betreff der Gründung Londons durch dessen Sohn Ivar erzählt wird; s. Grimm l. c. S. 90 ff. No. 5. Eine ähnliche Sage auch noch bei Tettau und Temme *Preuss. S.* No. 209.

Die den Namen des Kastells betreffende Stelle lautet bei Galfr. so: „Dictum namque fuit postmodum Britannice Kaer correi, Saxonice vero Thancaestre, quod latino sermone castrum corrigiae appellamus.“ Vgl. Camden *Britannia*: „Castrum, quod hodie Castor, Saxonice et Thongcaster, Britannice Caer Egarry utraque in lingua e re nomen habet etc. . . corrigias thongs nos vocamus etc.“ Dieses Castor, sächsisch Thongkaster, in Lincolnshire darf nicht mit Donkaster in Yorkshire verwechselt werden.

## Anm. 30. (S. 13.)

Unverbrennbare Gegenstände aus der Haut oder den Haaren des Salamanders werden nicht selten erwähnt; so heisst es im *Romans d'Alexandre* p. 54 (ed. Michelant) vom Zelt desselben:

„de l'poil fu d'une beste qui Salemandre ot non;  
tous tans repose en fu et prent sa norecon;  
pour cou ne poroit fus ardoir le pavillon;“

so erwähnt auch Delrius L. II qu. 27 sect. 2 p. 339 aus Niders *Formicarius* eine mappula parva de salamandra, die ein Geist einem Ritter zum Geschenk macht und von der er sagt: „Cum immundum fuerit, igne purgate.“ Dieser Glaube herrscht auch bei den Arabern. Herbelot sagt nämlich s. v. *Samandar*: „Luthf-allah al-Halimi dit que l'on fait de son poil [nämlich des Salamanders] une sorte d'étoffe, que l'on peut jetter dans le feu pour la nettoyer, lorsqu'elle est sale, sans qu'elle en reçoive le moindre dommage.“ Ein Salamanderlaken, als Geschenk eines Geistes *D. S.* No. 35. Mit Salamander ist hier übrigens überall Asbest gemeint; s. Marco Polo *Buch* I c. 39 und dazu die Erklärer.

---

„Apud Scantium [d. i. Schonen] insulam Daciae [d. i. Dänemark]“ und gleich nachher: „sive dicatur Scanthia sive Scaunia sive Scandinavia, ipsa est una eademque insula, in qua continetur civitas Lunda, quae est Daciae metropolis.“

Gervasii Tilb. otia imp.

## Ann. 81. (S. 14.)

Der Tod wird oft als Ackersmann dargestellt, welcher blutige Furchen zieht (vgl. Haupts *Zeitschrift* 7, 129); daher im obigen Aberglauben von den letztern auf das baldige Nahen des erstern geschlossen wird.

## Ann. 32. (S. 14.)

Von dieser ehernen Fliege spricht auch Helinand bei Vincent. Bellov *Sp. Hist.* 6, 61\*) und Bischof Konrad von Hildesheim in seinem Briefe an Arnold von Lübeck l. IV c. 19 (Leibnitz *Scr. R. Br.* 2, 696), nach welchem sie in einem Thore Neapels befestigt war. Joannes Saresb. *Polycrat.* 1, 4 erwähnt sie mit folgenden Worten: „Fertur vates Mantuanus interrogasse Marcellum, cum depopulationi avium vehementius operam daret, an avem mallet instrui in capturam avium, an muscam conformari in exterminationem muscarum. Cum vero quaestionem ad avunculum retulisset Augustum, consilio ejus praelegit, ut fieret musca, quae ab Neapoli muscas abigeret et civitatem a peste insanabili liberaret. Optio quidem impleta est; unde liquet privatae voluptati praeferendam esse multorum utilitatem.“ S. auch v. d. Hagen *Briefe in die Heimat* 3, 184.

Virgil vertrieb ferner durch eine Heuschrecke von Erz (Kupfer, rame), die er an einen Baum befestigte alle dergleichen Thiere aus Neapel, wie der Pseudo-Villani c. 21 erzählt (s. Grässe *Beitr.* S. 29) und auf gleiche Weise, wie hier Virgil, verscheuchte auch der Zauberer Apollonius von Tyana Schlangen, durch einen ehernen Adler auf dem Hippodromus zu Constantinopel, so wie Mücken, Fliegen, Skorpion und andere Insekten durch einen ehernen in die Erde gesteckten Skorpion und bewegliche Stäbe s. Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 211\*\*). Gregorius von Tours *Hist. Fr.* 8, 33 erzählt, dass Paris vor seiner Zeit von Feuersbrünsten, Schlangen und Bilchmäusen frei gewesen und fährt fort: „Nuper autem, cum tuniculus pontis emundaretur, et coenum de quo repletum fuerat, auferretur, serpentem gliremque aerum repererunt, quibus ablatis et glires ibi deinceps extra numerum et serpentes apparuerunt et postea incendia perferre coepit.“ Bodinus *Daemonom.*

\*) In der hieraus von Düntzer (Scheible's *Kloster* 5, 211) angeführten Stelle lies also statt: „Mücke und Mücken“ vielmehr „Fliege und Fliegen“.

\*\*) Etwas abweichend sagt Codinus *Excerpta de Antiquit. Constant.* Bonn 1843. p. 124: „Χαλκούς δὲ κώνωψ καὶ μυῖα καὶ ἄλλα μικρὰ ζωῦντα ἐπάνω τῆς δυτικῆς ἀψίδος τοῦ Ταύρου ἴσταντο ἐστοιχειωμένα παρὰ Ἀπωλλωνίου τοῦ Τυανέως, καὶ ἕως μὲν οὖν ἴσταντο, οὐκ ἐφοίτων τῇ πόλει μυῖαι ἢ ψύλλοι ἢ κώνωπες· ἐδὲ βασιλεὺς Βασιλεὺς ἐξ οἰκίας ἀγνοίας κατήγαγε καὶ ἠφάνισεν αὐτά.“

Derselbe erzählt auch p. 8, dass Apollonius durch die Aufstellung dreier Störche aus polirtem Marmor, die einander ansahen, die Stadt von diesen Thieren befreite, weil sie nämlich Schlangen in die Cisternen geworfen hatten.

Jene marmornen Störche standen zur Zeit des Codinus noch.



1, 3 sagt: „On dit qu'au palais de Venise il n'y a pas une seule mouche, et au palais de Tolède qu'il n'y en a qu'une. Mais il faut juger, s'il est ainsi de Tolède et de Venise, qu'il y a quelque idole enterrée sous l'esseuil du palais, comme il s'est découvert depuis quelques années en une ville d'Egypte, où il ne se trouvait point de crocodiles, comme és autres villes au long du Nil, qu'il y avait un crocodile de plomb enterré sous l'esseuil du Temple, que Mehemet Ben-Thaulon fit brûler, dequoy les habitans se sont plaints, disant que depuis les crocodiles les ont fort travaillés.“

Wir sehen hier also, dass metallene Figuren eine abwehrende Kraft gegen diejenigen Thiere ausüben, welche sie vorstellen\*), wobei zu beachten ist, dass sich hierbei besonders die geringern Metallsorten genannt finden, wie Erz, Blei u. dgl. und es scheint, als ob man diesen, namentlich aber, wie wir bald sehen werden, dem Eisen und Stahl eine ganz besondere Fähigkeit feindliche Kräfte fern zu halten zugeschrieben hätte; wie auch schon Grimm *D. M.* 465 bemerkt hat: „Stahl hemmt einwirkende Kraft der Geister“. Wir sehen dies durch Beispiele mancherlei Art bestätigt; so schützt man neugeborene Kinder gegen Vertauschung mit Wechselbälgen und sonstige Zauberei durch zu ihnen gelegten Stahl und Nähnadeln *Schwed. Abergl.* 118, Schlüssel *Deutsch. Abergl.* 484 (vgl. 740), *Ehstn. Abergl.* 32, Messer ebendasselbst und hier *Franz. Abergl.* 37, *Deutsch. Abergl.* 565, wo auch Degen; ebenso Wöchnerinnen gegen den Alp und andere böse Geister durch Messer, s. hier *Franz. Abergl.* 37 und Degen *Deutsch. Abergl.* 565, so wie bei den Römern dadurch, dass man mit einem Beil in die Schwelle hieb, und mit einer Mörserkeule darauf stieß, d. h. also eiserne Geräthe in Anwendung brachte, die man aber, wie ich mutmassen, auch auf oder unter die Schwelle legte\*\*). Auch die Finnen verjagen den Alp Painajainen (d. i. der Drücker), der in Gestalt eines weissen Seeweibes\*\*\*) erscheint, durch einen Stahl unter

\*) Jedoch auch sonstige Abbildungen der Thiere, die man fortzaubern will, werden zu diesem Zweck gebraucht; so die von Gervas. III, 28 erwähnten Fliegensteine und Thiers 1, 342 sagt: „Frey témoigne qu'il n'y a jamais eu de serpents ni de scorpions dans la ville de Hampz [?] à cause de la figure d'un scorpion gravé talismaniquement sur une des pierres des murailles de cette ville.“

\*\*) Vgl. weiter unten. Dazu kam noch, dass man die Schwelle mit einem Besen legte. Der auf diese Weise abgewehrte Geist war Silvanus, s. Varro bei Aug. *de Civ. Dei* 6, 9; die silvani und fauni aber hielt das Volk für Alpe, incubi, wofür im Picientinischen auch die fatui galten, Pl. 27, 12 (83); also lauter Feld- und Waldgötter. Vgl. hiermit Kuhn und Schwarz S. 447 No. 375: „Axt und Besen über Kreuz auf die Schwelle der Hofpforte gelegt schützen gegen Hexerei“; ferner Tettau und Temme *Preussische Sagen* S. 284: „Böses Wetter glaubt man dadurch zu stillen, dass man mit der Axt in die Thürschwelle haut.“

\*\*\*) Als weibliches Wesen erscheint also die Nachtmur auch hier wie sonst oft; so auch unten bei Gervas. III, 85: „Lamiae dicuntur esse mulieres quae . . . nonnunquam dormientes affligunt“; cf. III, 86, wo er sie jedoch als Männer und Frauen bezeichnet. Vgl. auch *D. M.* 1193 ff. Hier will ich noch folgende Notiz aus *The dialect of Craven in the*

dem Kopfkissen; s. Mone *Gesch. d. Heid.* 1, 59. Ebenso schützte man Vieh gegen Zauberei u. dgl. durch an die Stallthür (Schwelle) gelegte Sichel, Mone 1, 47 cf. 49 (bei den Finnen), Aexte, Beile, Sägen und anderes Eisen und Stahlgeräth, *Deutsch. Aberggl.* 516, 752, 927, Wolf *Beitr.* S. 219 No. 206, 208, Temme *Volkss. der Altin.* S. 85, Stahl, Messer und Sichel im Stall, Wolf ebend. No. 205, Eisen und Stahl in der Krippe, Kuhn a. a. O. S. 379 No. 24, Dreifuss und Messer im Felde, *Deutsch. Aberggl.* 647; s. auch 464.

Auf gleiche Weise schützt man sich gegen Spuk und Zauberei durch ein auf die Schwelle genageltes Hufeisen oder an die Thür genagelten Stahl, Brand *Pop. Ant.* 3, 12, *Schwed. Aberggl.* 151, 168, hier *Franz. Aberggl.* No. 214, so auch beim Buttern durch Stahl oder Messer unterm Fass, *Deutsch. Aberggl.* 529, durch ein ehernes Gefäss beim Melken, de Nore *Coutumes* p. 265\*), durch ein Messer gegen Hexen, *Deutsch. Aberggl.* 638 (vgl. 886. 554, *Ehstn. Aberggl.* 100, *D. M.* 599\*\*), die Saaten durch hingeworfenes Beil und Nägel *Schwed. Aberggl.* 168 und so hemmt man auch die Zuckungen der Kinder durch Hufeisen unter dem Kopfkissen ebend. 689, Blutfluss durch einen hohlen Schlüssel, den man sich auf den Rückgrat legt, Milchfluss durch einen ebensolchen Schlüssel, den sich die daran Leidende in den Busen steckt; s. hier *Franz. Aberggl.* 265†). Die Ehsten befestigen während des Gewitters zwei Messer ans Fenster, *Ehstn. Aberggl.* 62.

Wenn also ein nackter Mann gegen die Pest einen Kesselhaken unter die Thürschwelle vergräbt (*D. M.* 1138 ff.), so scheint mir dies mit dem oben schon oft angetroffenen Legen von Eisen und Stahlgeräth unter oder auf die Schwelle identisch zu sein ††).

*West-Riding of the County of York.* 2. ed. Lond. 1828. II, 8 anführen; es heisst dort nämlich s. v. *Bitch-daughter.* „Night-mare. There is no tradition to explain the meaning of this curious word.“

\*) „Les laitières [in der Normandie] se servent d'un vase d'airain pour traire les vaches, lorsqu'elles arrivent d'une foire. Ce métal les préserve des sortilèges et a la propriété d'attirer une plus grande quantité de lait.“

\*\* Hierdurch erkläre ich mir auch einen schwäbischen Aberglauben, nie unangeschnittenes Brot auf den Tisch zu bringen, Meier S. 499 No. 327. Durch Berührung mit dem Messer wird das Brot gegen Zauberei geschützt. Weniger verstehe ich das dort Folgende: „Wer aber den Abschnitt des Brotes allein isst, dem läuft beim Fahren das Vieh nicht, so dass er es beständig antreiben muss.“

†) Aehnlichen Sinn hat auch wahrscheinlich ein anderer französischer Aberglaube; s. hier No. 255. Den daselbst erwähnten Nadeln werden wir bald wieder begegnen, so wie sich auch die mit Stahl gekochten Kräuter gegen den bösen Blick in einem hochschottischen Aberglauben finden. *Lex. Myth.* p. 962.

††) Was die Nacktheit dieses Namens betrifft, so finden wir dieselben bei mancherlei Veranlassungen wieder, *D. M.* 1071. 1149 und hier *Franz. Aberggl.* No. 425. Besonders ist hierbei der *D. M.* 1134 aus Plin. angeführte Zauberspruch zu beachten: „Negat Apollo pestem posse crescere, cui nuda virgo restinguat.“ Auch dem Kesselhaken begegnen wir sonst noch und zwar gleichfalls bei einem Abwehr bezweckenden abergläubischen Gebrauch, s. hier den *Franz. Aberggl.* 321; vgl. 279.

Durch Stahl werden ferner Wassergeister gebunden, *Schwed. Aberggl.* 71, *D. M.* 465 \*), worauf ich auch den Gebrauch beziehe, ausser anderen Opfergaben \*\*) auch Nadeln \*\*\*) in Quellen zu werfen, welches letztere also wohl zugleich den Zweck einer hemmenden Abwehr haben mochte, weil, wie wir gesehen, Eisen und Stahl die Gewalt der Geister dergestalt zwingt, dass sie diese Metalle nicht überschreiten können (vgl. auch *D. M.* 435, die durch Stahl gefangene Zwergin). Von metallenen Geräth aber sind Nadeln, wie sonst Messer, Scheeren und andere Schneidwerkzeuge das, was man am leichtesten zur Hand hat, wenn man bei einer Quelle vorübergehend die oft boshaften Brunnengeister abhalten will.

Weil man nun im Allgemeinen dem Eisen und Stahl diese abwehrende, fernhaltende, trennende Gewalt zuschrieb, so entwickelten sich hieraus noch verschiedene andere Gebräuche und Vorstellungen, so z. B. ist es ein bekannter deutscher Aberglaube, dass sich Freunde keine Stecknadel (Brautleute kein Messer, Temme *Pommerache Sagen* S. 340), nach französischem Aberglauben (hier No. 42) kein Messer, nach niederländischem (van den Bergh, *Proeve etc.* p. 331 No. 123), kein Messer oder Scheere geben sollen, weil dies nach dem deutschen Glauben die Freundschaft zersticht oder zerschneidet, eigentlich aber nur ganz allgemein trennt.

Auf diese Weise ferner erkläre ich mir den Ursprung der Sitte, dass Personen verschiedenen Geschlechts, die ohne nähere Berührung neben einander schlafen mussten oder wollten, ein blankes Schwert zwischen sich legten †). Es war dies das Stahlgeräth, welches der Ritter

\*) Zu den daselbst angeführten Sprüchen füge ich noch einen andern: „Neck, neck, nålatjuf; far din war en ålatjuf, mor din war en frilla, gick i gardarna och gjorde illa.“ *Hägkomster etc.* p. 81.

\*\*) Dazu gehörte unter anderm Käse, *D. M.* 563. Auf der Spitze des Minch-muir eines Berges in Peeblesshire in Schottland befindet sich eine Quelle, die wegen der ehemals hineingeworfenen Käseopfer auch jetzt noch Cheese-well heisst; s. W. Scott *On the Fairies* §. VI (zur Ballade *The young Tamlane*) und dessen *Vision of Roderick* Introd. st. 8; ebenso führt er in der Introd. zur ersten Ausgabe der *Minstreley* eine Stelle aus einem Manuscript an, wo gesagt wird: „Many run superstitiously to other wells and there . . . they offer bread and cheese or money by throwing them into the well.“ Letzteres Geldopfer, wie gleiche auf den Hebriden (Brand 2, 230. 232), entsprechen andern der Art; so den Opfermünzen, die man in Halland in die Olufskiälla warf, *D. M.* 554. In den Pyrenäen wirft man Geld, Speise und Stoffe in die Seen, Bäche und Quellen, und zu Toulouse wirft man gleichfalls Geldstücke in die Quelle Sainte Marie; s. de Nore p. 81. 127. Aber auch bei den Slaven besonders den Russen, warf man kleine silberne Geldstücke in die Quellen, was auch indische Sitte ist. Hanusch *Wissensch. des slaw. Mythos* S. 292.

\*\*) So bei den Finnen, s. Mone *Gesch. d. Heid.* 1, 43; in Cornwall und den Hebriden Brand 2, 228. 230. 232; ferner in der Bretagne *D. M.* 562 und wahrscheinlich auch in Schweden, wie aus den *D. M.* 465 und hier oben beigebrachten Sprüchen erhellt, wo Vater oder Mutter des Neck spotweise nålatjuf genannt werden. Vgl. auch die nailbournes unten Anm. 50.

†) Ueber diese Sitte s. die von Keller *Rom. d. Sept Sages* S. CCXXXV und zu *Diokletianus Leben* S. 64 angeführten Schriften.

am schnellsten zur Hand hatte und dem man, wie jedem ähnlichen Metall, eine trennende Kraft zuschrieb.

Hierher ziehe ich endlich ein Kinderspiel, welches in Berlin Eisenzeck, in Breslau Eisenmündel, in England tag heisst (wenigstens hiess es dort so zur Zeit der Königin Maria, s. Brand 2, 265), wo jeder Spielende von dem „der d'ran ist“ im Laufe gehascht werden kann, sobald er nicht seine Hand an etwas Eisernes oder sonst Metallenes legt, wie Krampen, Kliken, Gitter u. s. w. Der D'ranseiende mag wohl ursprünglich den Kobold, der durch das Eisen abgewehrt wird, bedeuten; um so mehr als die Hin- und Herlaufenden ihm in Schlesien höhrend zurufen: „Vaterle, ich hab' kein Eisen!“ welche Benennung sich wahrscheinlich auf die kleine, ältliche Gestalt vieler Elbe bezieht.

Auch die Kraft des Feuers, das man sich sonst als ein höheres, feindliches Wesen, dem man mit aller Gewalt entgetreten müsse, denkt (*D. M.* 569), kann durch Stahlgeräth gehemmt werden; so wird von Vincent. Bellow. *Sp. Hist.* 31, 7 nach der bereits erwähnten Reisebeschreibung des Johannes de Plancarpio, folgendes als tartarischer Aberglaube angeführt: „Quibusdam traditionibus indifferentia quaedam peccata esse dicunt [*sc Tartari*], quas vel ipsi, vel antecessores ipsorum confinxerunt. Unum est cultellum in ignem figere, vel quocunque modo ignem cultello tangere, vel etiam de caldaria cum cultello carnes extrahere, vel cum securi juxta ignem incidere: credunt quod sic auferri debeat caput igni.“ Hierdurch wird auch die in den *Gest. Rom.* c. 34 gegebene Vorschrift erklärt: „ignem cum gladio ne foveas.“ (Dies Capitel soll nach Warton dem *Secretorum Secretorum* entliehen sein.)

Haben wir nun hier überall Stahl, Eisen, Erz, als die abwehrenden Metalle gesehen, so ist es um so wahrscheinlicher, dass in der von Alexander Neckam angeführten Sage (s. die Originalstelle bei Val. Schmidt *Beitr. zur Gesch. der rom. Poesie* S. 135), wie Virgilius durch einen goldenen Blutegel (*aurea sanguisuga*), den er in einen Brunnen warf, die Stadt Neapel von allen diesen Thieren befreite, statt aurea, vielmehr aerea oder aenea gelesen werden muss\*), so wie ja auch alle ähnlichen zauberische Abwehr bewirkenden oben angeführten Thiere, aus Erz waren.

Wegen dieser abwehrenden feindlichen Kraft des Stahls, Ei-

\*) Auch bei Pseudo-Villani c. 19 (*Grässe Beitr.* S. 28) ist zwar der Blutegel von Gold, indess sagt er auch von der Fliege, sie sei von Gold gewesen, trotzdem er dabei Gervasius (und Alexander d. i. Neckam) citirt, wo doch aenea steht. Freilich finde ich auch bei Olympiodorus von Theben (Photius p. 60 a. ed. Becker), dass zur Zeit des Kaisers Constantinus in Thrazien an der Myrischen Gränze drei silberne Bildsäulen in barbarischer Tracht und mit auf den Rücken gefesselten Händen aus der Erde gegraben worden seien, welche bis dahin zur Abwehr der Barbaren gedient hätten; bald nach ihrer Ausgrabung jedoch wären die Gothen, Hunnen und Sarmaten, also drei Völkerschaften, in Thrazien und Illyrien eingebrochen. Vgl. Anm. 34.

sens u. s. w. \*) geschah es also auch, dass man sich bei dem Ausgraben und Abschneiden von Heilkräutern „des Goldes, oder gegliihten Eisens zum Schneiden bediente“ (oder auch des Elfenbeins, *D. M.* 1155); denn „es galt zu verhüten dass kaltes Eisen an die Wurzel komme.“ *D. M.* 1148, vgl. 1150\*\*) 1157 ff., Meier *Schwäb. Säg.* No. 264\*\*\*). Man fürchtete nämlich hierbei mehr ein Fernhalten der Heilkraft der Kräuter, als dass man an die Krankheiten abwehrende oder sie hemmende und zum Stillstand bringende Eigenschaft des Eisens (wie etwa bei der oben erwähnten Stillung der Zuckungen, des Blut- und Milchflusses u. s. w.), dachte, und aus dieser Vorstellungsweise erkläre ich mir auch, warum bei der Hervorlockung des Nothfeuers †),

\*) Ich will hier ein bemerkenswerthes Beispiel von gleicher Kraft, die man dem Wasser zuschrieb, anführen. Roger von Hoveden *Annales Pars Poster.* (Savile p. 804) erzählt nämlich: „Eodem anno [sc. 1200] dominus Eustachius, abbas de Flay venit in Angliam a partibus Normaniae praedicare verbum domini: fecitque mirabilia in vita sua. Inter quae unum opus fecit, quod est mirabile in oculis nostris. Venit itaque praedictus Eustachius non longe a Cantuaria ad villam quae dicitur Wy, et benedixit ibi fontem quendam, cui Dominus tantam infudit gratiam, quod coeci visum, claudi gressum, muti loquelam, surdi auditum, et quisque debilis, qui ex fonte benedicto biberit, sanitatem se recepisse gavisus est. Venit igitur quaedam mulier ad abbatem illum, a daemonibus arrepta, et ultra quam credi fas est grossa, quasi morbo hydropico inflata, et petiit ab eo, sibi restitui sanitatem. Cui abbas ille respondit: „Confide, filia, et vade ad natatoria fontis de Wy, cui benedixit Dominus, et bibe ex eo, et recipies inde sanitatem.“ Et abiit et bibit et vomuit et exierunt ab ea duo bufones magni et nigri, qui statim conversi sunt in immensos canes et nigerrimos et paulo post conversi sunt in asinos. Mulier autem stabat attonita et aliquando cucurrit post illos furibunda, volens eos apprehendere, si posset: sed quidam vir, qui deputatus erat ad fontem illum custodiendum, aspersit aquam de fonte illo sumptam inter mulierem et monstra illa, quae statim abeuntia ascenderunt in altum, reliquentia post se foeda vestigia. Mulier quidem ab illa hora sans facta est, magnificans Deum, qui taleni potestatem dedit hominibus. Vgl. oben Anm. 7. über die zauberstörende Kraft des Wassers.

\*\*) Von den daselbst aus Thiers citirten Stellen (denn es sind zwei in eins zusammengezogene) steht die erste 1, 169 und fängt daselbst an mit den Worten: „On ne scauroit exempter de péché ceux qui pour se garantir ou pour garantir les autres de maléices ou de charmes“ etc. bis zu den Worten „maleficiée ou ensorcelée;“ die zweite findet sich 1, 171, wo von einem besondern Aberglauben die Rede ist, welcher, sich an die obigen Worte: „on ne scauroit exempter de péché“ anschliessend, fortfährt: „ceux qui portent sur eux une racine“ etc. und nach den Worten „Judas Machabée“ hinzufügt: „ainsi que parle Pistorius (Epitome de Magia c. 26. 27).“ S. hier *Franz. Abergl.* 20 u. 29.

\*\*\*) Die Parsen bedienen oder vielmehr bedienten sich ehemals zum Abschneiden der heiligen Barsombündel eines eigenen ganz metallenen Messers, genannt Karde Barsomtschin (d. i. die Messer, den Barsom zu schneiden), und bei den Reinigungen machen die Priester ebenfalls mit einem solchen Messer die dabei erforderlichen Keische (d. h. flachen Furchen). Ob diese Messer auch aus edlen Metallen, z. B. Silber, sein können, wie die andern heiligen Gefässe, weiss ich nicht zu sagen. Als Grund dafür, dass Metall gebraucht wird, giebt man zwar die Leichtigkeit der Reinigung an; vielleicht jedoch ist, oder war es ursprünglich ein anderer und mochte sich auf die Abwehr der Dows beziehen, die sonst durch angezündetes Feuer bewirkt wird, wie z. B. bei gebärenden Frauen, die man aber auch auf eiserne Botten legt.

†) Auch die Franzosen kennen es, wie es scheint; s. hier *Franz. Abergl.* 26 u. 376 b.

Gleiches findet sich aber auch bei den Tartaren, von denen Johannes de Plancarpio bei Vincent Bellov. *Sp. Hist.* 31, 7 berichtet: „Omnes qui morantur in stationibus suis [d. i. in

kein Stahl oder Eisen in Anwendung kommen durfte \*); vgl. *D. M.* 570.

Frägt man nun nach dem Ursprung dieses ganzen Glaubens, so genügt es offenbar nicht, ihm mit *Lex. Myth.* 962 von Thor als dem alle bösen Geister und Zaubereien hassenden und jene mit seinem Blitz erschlagenden Gotte herzuleiten, als ob nämlich Feuerstein und Stahl, oder auch jedes derselben allein, gleichsam Symbol desselben und deshalb Zauberkräfte zu bannen kräftig wäre; denn wir sehen, dass dieser Glaube sich weiter erstreckt, als über den Norden Europas allein; er muss also einen anderen mir aber noch unbekanntem Grund haben.

Wenn übrigens durch jene eherne Fliege einst alle Fliegen aus Neapel sollen verbannt worden sein, so ist hierbei zu bemerken, dass auch andere Orte, wie berichtet wird, von diesen Thieren befreit waren; so der Tempel des Herkules auf dem forum boarium zu Rom, *Plin.* 10, 29 (41), ebenso der Berg Carina auf Kreta *ib.* 21, 14 (46).

So wie nun aber Virgil hier die Fliegen vermittels einer zauberischen Fliege aus Erz bannt, so finden wir in einem der folgenden Capitel (III, 12) erzählt, dass er ohne Anwendung eines ähnlichen Mittels jedes schädliche Gewürm aus Neapel weg und unter eine Bildsäule (sigillum) bannte, die sich in einer Strasse dieser Stadt befand \*\*).

Auch von dem h. Columba (Columbkill) wird berichtet, dass er

---

ihren Zelten] oportet per ignem purificari [wie es scheint an den Neumonden; denn von diesen ist kurz zuvor die Rede]. Quae scilicet purificatio fit hoc modo. Duos quidem ignes faciunt et duas hastas juxta eos unamque chordam in summitate hastarum ponunt: ligantque super chordam illam quaedam de buccaranno scissiones, sub qua scilicet chorda et ligaturis inter illos ignes transeunt homines ac bestiae et stationes. Sunt etiam duae mulieres una hinc et alia inde aquam projicientes ac quaedam carmina recitantes. Caeterum si aliquis a fulgore occiditur, oportet praedicto modo per ignes transire omnes istos, qui in istis stationibus morantur; statio siquidem ac lectus et currus, filtra [*l. feltra*] et vestes et quidquid talium habent, a nullo tanguntur, sed ab hominibus tanquam immunda respuuntur. Et ut breviter dicam: omnia purificari credunt per ignem, unde quando veniunt ad eos nuncii vel Principes aut qualescunque personae, oportet ipsos et munera sua per duos ignes, ut purificentur, transire, ne forte veneficia fecerint aut venenum seu aliquid mali attulerint; und kurz vorher heisst es ebend., dass es bei den Tartaren eine Sünde sei, „lac vel aliquid potum aut cibum super terram effundere, in statione mingere. Quod si voluntarie facit, occiditur, si autem aliter, oportet, quod pecuniam multam incantatori solvat, a quo purificetur; qui etiam faciat, ut statio cum omnibus, quae in ipsa sunt, intra duos ignes transeat. Antequam sic purificetur, nullus audeat intrare, nec aliquid de illa exportare.“ S. auch noch Castrén S. 57 f. und den Nachtrag dazu S. 327.

\*) Gehört hierher auch 2 Mos. 20, 25. 1 Kön. 6, 7?

\*\* S. auch Pseudo-Villani c. 28 (*Grässe Beitr.* S. 31.), welcher sigillum durch sigillo wiedergiebt. Bischof Conrad in seinem zu Anfang dieser Anm. erwähnten Briefe jedoch sagt (*Leibnitz* 2, 698): „Apud Neapolim est quaedam porta, quae ferrea nuncupatur, in qua Virgilius omnes serpentes illius regionis inclusit, qui propter aedificia subterranea et cryptas, quae ibi plurima sunt, abundant; quam solam inter caeteras portas destruere timebamus, ne serpentes inclusi de carcere egredientes, terram et indigenas molestarent.“

aus dem Fannat genannten Landtrich zwischen dem Mulroy- und Swillysen in Irland alle Ratten, Mäuse und Erdwürmer wegbannte, dass sie indess in neuester Zeit wieder erschienen, als bei Anlegung einer Landstrasse der Felsblock entfernt wurde, von welchem der Heilige seinen Bann wider das Ungeziefer ausgesprochen. Schon früher hatte jedoch St. Patricius alle Schlangen und Kröten aus ganz Irland verbannt. S. *Erin*. 6, 321 ff., 338 ff. Vgl. oben Anm. 21. Ebenso soll nach einem arabischen Schriftsteller der Philosoph Belinas durch einen Talisman alle Skorpionen aus der Stadt Karkan (in Bukhara) vertrieben haben. *Not. et Extr.* 2, 495. Dieser Belinas ist entweder Plinius oder Apollonius von Tyana; s. ebend. 4, 107 ff.; am wahrscheinlichsten letzterer, da Apollonius namentlich wegen seiner zauberhaften Bannungen durch Talismane berühmt war, wie wir bereits zu Anfang dieser Anm. gesehen; vgl. l. c. p. 112 und hier Anhang C. β. *Belinus*.

So wie endlich hier Thiere weggezaubert werden, so konnte man deren auch hervorzaubern; s. hierüber die von Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 172 Anm. 168 angeführten Autoren.

Die von Virgil als Zauberer im Allgemeinen handelnden Schriften sind von Grässe, Massmann und v. d. Hagen namhaft gemacht in den zu Dunlop *Anm.* 325 aufgeführten Werken\*).

#### Anm. 33. (S. 14.)

Diesen wunderbaren Fleischscharren erwähnt auch Bischof Konrad in dem erwähnten Briefe (Leibnitz 2, 698). Vincent. Bellov. *Spec. hist.* 6, 61, Pseudo-Villani c. 22, der auch von den Marmorköpfen spricht c. 26 (Grässe *Beitr.* S. 29, 30); letzterer nach Gervasius. S. auch Massmann zur *Kaiserchronik* 3, 444 f., wo aber Z. 24 v. o. statt *musca* vielmehr *nusquam* zu lesen und Z. 26 non zu streichen ist.

Ueber die zu Anfang dieses Capitels erwähnte Bannung schädlichen Gewürms aus Neapel vergleiche die vorhergehende Anmerkung.

---

\*) Ich benutze diese Gelegenheit, um die von Dunlop S. 186 angeführten, den Zauberer Virgilius betreffenden Stellen des Gervasius zu berichtigen.

Dass sich die ehernen Fliege acht Jahre über einem Thore zu Neapel befand, ist bei Gervasius, wie man oben aus dem Text sieht, nicht gesagt.

Die darauf folgende Geschichte von den zwei Marmorköpfen über einem andern Thore Neapels steht bei Gervas. III, 12.

Die dritte dort erwähnte Geschichte von dem öffentlichen Feuer findet sich bei Gervas. gar nicht; wohl aber, wie auch von Dunlop bald nachher erwähnt wird, in den *Sieben Weisen Meistern*. Vgl. auch noch Anm. 34. (S. 107.)

Ausserdem bemerke ich noch, dass die Stelle des Alexander Neckam über die Luftbrücke (pons aëreus, nicht „eherne Brücke“, wie ich nach Dunlop's brazen bridge übersetzte, welcher aereus gelesen haben muss) von Val. Schmidt in den *Beitrügen zur Gesch. d. rom. Poesie* S. 155 mitgetheilt ist. Ob Neckam auch von der *Salvatio Romae* spricht, weiss ich nicht zu sagen; die von Schmidt aus demselben den Virgilius betreffenden Stellen erwähnen ihrer nicht; dahingegen andere Schriftsteller des Mittelalters. Vgl. Massmann zur *Kaiserchronik* 3, 421—432.

So wie hier ferner erzählt wird, dass ganz Neapel auf unterirdischen Säulen gestanden habe, soll es nach andern Sagen von Virgil auf ein Ei gestellt worden sein und daher auch das Castel dell' Uovo seinen Namen führen; s. z. B. das niederländische Volksbuch in v. d. Hagen's *Erzählungen und Märchen* (wiederabgedruckt in Scheible's *Kloster*, Band II, woselbst sich die betreffende Stelle auf S. 148 befindet), das englische in Thoms *Collection of early Prose-Romances* 2, 31 u. s. w. Im Pseudo-Villani c. 31 (*Grässe Beitr.* S. 33) ist jedoch nur vom Castel dell' Uovo, nicht von Neapels Gründung auf ein Ei die Rede. In einem französischen Gedichte des 13. Jahrh. (*Image du Monde*), wovon Legrand d'Aussi in den *Not. et Extr.* 5, 243 ff. einen Auszug gegeben hat, heisst es (p. 253) mit Bezug auf Virgil, er habe ausser andern Wunderdingen auch ein Ei gemacht, „sur lequel était bâtie une très-grande ville, qui croulait toute entière, lorsqu'on remuoit l'oeuf, mais qui, l'instant d'après, se rétablissait d'elle-même.“ Aehnlich hiess es selbst noch in später Zeit von dem Pharos zu Alexandria, dass er auf vier gläsernen in die See gesenkten Krebsen ruhe. Vaernewyck *Historie van Belgis* 1, 25. S. auch noch Massmann zur *Kaiserchronik* 3, 442 f.

## Ann. 34. (S. 16.)

Diesen Garten des Virgilius erwähnt auch das *Spec. Hist.* 6, 61. und sagt, er hätte ihn so erbaut, dass es darin nicht regnete, und Alexander Neckam bemerkt (s. Val. Schmidt *Beitr.* 8. 135), „quod Virgilius hortum suum aëre immobili vicem muri obtinente munivit et ambivit.“ S. auch Pseudo-Villani c. 24 (*Grässe Beitr.* S. 30).

Der Volksglaube von der wunderbaren Bildsäule, von dem Gervasius (und nach ihm Pseudo-Villani c. 23) im Folgenden spricht, beruhte, wie mir sehr wahrscheinlich dünkt, auf einer ältern Sage, die ich bei Olympiodorus von Theben in Aegypten (zu Anfang des 5ten Jahrh., von dessen Geschichtswerk nur noch Auszüge bei Photius cod. 80. vorhanden sind) mitgetheilt finde, und welche folgendermaassen lautet (l. c. p. 58a. ed. Becker): „ὅτι τὸ Ῥήγιον μητρόπολις ἐστὶ τῆς Βρεττίας, ἐξ οὗ φησὶν ὁ ἱστορικὸς Ἀλάριχον ἐπὶ Σικελίαν βουλομένον περαιωθῆναι ἐπισχεθῆναι ἄγαλμα γάρ φησι τετελεσμένον ἱστάμενον ἐκόλυσε τὴν περαιωσιν τετέλεστο δὲ, ὡς μυθολογεῖ, παρὰ τῶν ἀρχαίων ἀποτρόπαιον τε τοῦ ἀπὸ τῆς Αἴτνης πυρός καὶ πρὸς κώλυσιν παρόδου διὰ θαλάσσης βαρβάρων ἐν γὰρ τῷ ἐνὶ ποδὶ πῶρ ἀκοίμητον ἐτύγγανε, καὶ ἐν τῷ ἐτέρῳ ἕδωρ ἀδιάφθορον. οὗ καταλυθέντος ὕστερον ἔκ τε τοῦ Αἰτναίου πυρός καὶ ἐκ τῶν βαρβάρων βλάβας ἡ Σικελία ἐδέξατο. κατέστρεψε δὲ τὸ ἄγαλμα Ἀσκληπιός, ὁ τῶν ἐν Σικελία κτημάτων Κωνσταντίου καὶ Πλακιδίας διοικητῆς καταστάς.“ Hier also wie bei Gervasius ist von einer zauberhaften Bildsäule die Rede, welche den durch einen feuerspeienden Berg drohenden Schaden abwehren soll (vgl. Ann. 32.), und zwar sind die beiderseitigen Localitäten nicht eben fern von einander gelegen, so dass die Sage nicht



weit zu wandern brauchte\*). Mit letzterer hat sich aber in späterer Zeit, wie es scheint, noch ein anderer Zug verbunden, nämlich der von der ehernen Tuba. Ich finde nun zwar nicht, dass sich irgend Etwas der Art in oder bei Neapel befunden; jedoch waren auch an andern Orten ähnliche Sagen in Umlauf. So erzählen die Bauern um Saratow und Wladimir noch heute, dass Alexander, nachdem er Gog und Magog in den Kaukasus eingeschlossen (vgl. Anm. 17.), in den Eingängen desselben zwölf Trompeten angebracht habe, die, wenn der Wind hineinstosse, ertönen, so wie dass jene Völker nur durch die Meinung, ein Heer halte noch immer die Pässe besetzt, davon abgehalten werden hervorzubrechen. Einige Trompeten seien aber schon ungefallen, noch andere durch Vogelnester verstopft, und so würden jene Riesen doch wieder einmal die Erde überschwemmen und Alles verwüsten. S. Kohl *Reisen in Südrussland* 1, 292. In Constantinopel hingegen sollen vor der Eroberung durch die Türken auf der Seemauer wirklich grosse Trompeten gestanden haben, die bei heftigem Nord- und Südwinde von dem Winde selbst geblasen wurden, und deren Schall sich durch ein künstliches Echo der nächstgelegenen Thürme wiederholte; s. Codinus *Excerpta Antiquit. Constant.* Bonn 1843 p. 86 ff. Der Ort, wo sie standen, hiess Βούκιον, und Lambecius bemerkt zu dieser Stelle: „βούκιον et βούκιον graeco-barbaris dicitur buccina. Credo autem ejusdem generis locum fuisse, qui in quarta regione antiquae Romae fuisse memoratur, et nomen habuit Buccinum aureum.“

Das siebenfache Echo der frühern von Byzas, dem Gründer von Byzanz, erbauten Mauer, welches durch eben so viele Thürme hervorgebracht wurde, erwähnt Codinus l. c. p. 6, wozu Meursius bemerkt: „De septem Byzantii turribus huic loco congrua vide apud Suidam in Βούκιον, Cedrenum et Zonaram Annal. 3. in initio.“

Noch will ich erwähnen, dass Bischof Konrad in seinem Briefe an Arnold von Lübeck (*Leibnitz Scr. R. Br.* 2, 698) die vorliegende Sage mit der oben (S. 105 Anm.) aus den Sieben Weisen Meistern angeführten vom öffentlichen Feuer zu vermengen scheint, wenn auch letztere vielleicht aus ersterer entsprungen sein mag. Er erzählt nämlich: „Est ante civitatem Vesevus mons, ex quo ignis, multos involvens cineres foetidos, intra decennium semel solet exhalare: cui Virgilius opposuerat hominem aereum, tenentem ballistam tensam, et sagittam nervo applicatam. Quem quidam rusticus admirans, eo quod semper ballista tensa nunquam percuteret, impulit nervum. Sagitta prosiliens percussit os montis, et continuo flamma prosiliit, nec adhuc certis vicibus cohibetur.“

\*) Auch bei orientalischen Schriftstellern ist oft von ehernen an Meeresfern aufgerichteten Bildsäulen die Rede, welche jedoch nur anzeigen sollten, dass man nicht darüber hinaus fahren könne; so z. B. auf den Kanarischen Inseln und in einer Bardmila genannten Stadt im Lande der Franken. S. *Not. et Extr.* II, 29. 397. 529. VIII, 5.

## Ann. 35. (S. 17.)

Tharsander, der in seinem *Schauplatz vieler ungereimter Meinungen* 2, 308 und 554. von Virgilius spricht, erzählt unter Anderm: „Die Neapolitaner glauben, der Berg Pausilippus sei durch die Zauberschwörungen des Virgili durchbrochen worden, obgleich viele Scribenten bezeugen, dass lange vor Virgili Zeit ein Weg dadurch gegangen.“ Auch Christoph Marlow in seinem Trauerspiel *Faust* (*Old Plays* 1816 I, 42) erwähnt diesen Wunderweg:

„There we saw learned Maro's golden tomb,  
The way he cut an English mile in length  
Thorough a rock of stone in one night's space.“

S. Val. Schmidt *Beitr.* S. 139. Bei Pseudo-Villani c. 30. (Grässe S. 32.) Auch Bischof Konrad in dem bereits mehrfach angeführten Briefe (Leibnitz 2, 698.) scheint von diesem unterirdischen Weg zu reden, wenn er sagt: „Est ibidem [bei Neapel] mons barbarus, ad quem per viam subterraneam per medium maximi montis accessimus, per tenebras infernales, tanquam ad inferos descenduri.“ Er erzählt dann weiter: „In quo monte in ipsius montis visceribus maxima sunt palatia et vici, quasi maximae civitates, subterranei, et fluvii ferventes aquae subterranei, quos quidam ex nostris viderunt, et sub terra quasi per spatium duorum milliarium processerunt. Ibidem thesauri septem regum asseruntur repositi, quos daemones custodiunt in aereis imaginibus inclusi, diversas terribiles imagines praetendentes, quidam arcu tenso, quidam gladiis, quidam aliis comminantes.“ Vgl. auch noch Massmann zur *Kaiserchronik* 3, 441 f.

## Ann. 36. (S. 17.)

Die Vorstellung, dass Vulkane die Aufenthaltsorte verdammter Seelen seien, war im Mittelalter sehr verbreitet, und von dem im Text gemeinten Vesuv wird bekanntlich auch erzählt, dass Theoderich in denselben gestürzt worden sei; s. Massmann in der *Germania* 7, 243. und zur *Kaiserchronik* 3, 947. So erzählt Sigbert ad a. 998 (Pertz *Mon.* 6, 353): „Illo tempore [sc. Notgeri] quidam religiosus ab Hierosolymis rediens in Sicilia reclusi cujusdam humanitate aliquamdiu recreatus didicit ab eo inter caetera, quod in illa vicinia essent loca, quae loca vocantur ab incolis ollae Vulcani\*), in quibus animae reproborum luant diversa pro vitiorum qualitate supplicia, ad ea exequenda deputatis ibi daemonibus; quorum se crebro voces, iras, et terrores, saepe etiam ululatus audisse dicebat plangentium.“ So glaubte man ferner, dass unter und in dem Berg Hekla auf Island eine sehr

\*) In Bezug auf die Worte „quae loca“ bis „Vulcani“ sagt der Herausgeber Bethmann bei Pertz l. c. Ann. 64 (ad a. 998, wozu angemerkt ist, dass diese ganze Nachricht aus der *Vita Od.* entnommen sei): „Haec desunt in Petri Damiani vita S. Odilonis c. 17. Addidit ea Sigbertus ex a. 532 cf. Glab. Rod. II, 7. Fons omnium hujusmodi narrationum est Greg. Dial. IV, 30.“ Vgl. *Germania* a. a. O. Ann. 3.

grosse Höhle sei; s. Alb. Trium Font. ad a. 1130 (Leibnitz 2, 265 ff.). Und in dem (von Aegidius zugefügten) c. 8. des Anselmus (Chapeav. 1, 113.), welche Stelle ich deswegen ganz mittheile, weil ich (Anm. 64.) wieder darauf verweisen werde, heisst es: „Erat tunc temporis [im J. 688] vir oculis caecatus, unus de illis, quibus Ebroinus effoderat lumina, in insula Lugdunensi, quae barbara dicitur, qui cum nocturno tempore super ripam Rodani fluminis orandi gratia resideret, audit navigantium impetum et magna vi brachiorum contra impetum fluminis insurgentium; cumque interrogaret, quo navigium illud tenderet, vox in auribus suis percubuit: „Ebroinus est, quem ad vulcaniam ollam deferimus; ibi enim facti sui poenas luet \*).

## Anm. 37. (S. 18.)

Vgl. Dietrich in der bereits oben (zu Anm. 22.) angeführten Abhandlung über die deutsche Wasserhölle in Haupt's *Zeitschr.* 9, 175 ff., wo (S. 183 ff.) auch das vorliegende Cap. des Gervas. angeführt wird.

## Anm. 38. (S. 20.)

Das vorhergehende Capitel, welches ich ausgelassen habe, führt die Ueberschrift: *De figura Domini in Edissa.*

Dass viele Heiligensmirakel aus heidnischer oder doch nichtchristlicher Quelle hergenommen sind, weiss jeder, der sich mit dergleichen Forschungen beschäftigt. Obgleich es nun keineswegs meine Absicht ist, hier näher auf diesen Gegenstand einzugehen, so kann ich doch nicht umhin, auf die auffallende Aehnlichkeit des in dem letzten Theil des vorliegenden Capitels des Gervas. erzählten Wunders mit einer die Herkulesstatue zu Erythrä in Kleinasien betreffenden Mythe hinzuweisen, welche von Pausanias I. 7, c. 5, §. 3. mitgetheilt wird und folgendermassen lautet: „ἡσθείης δ' ἂν καὶ τῷ ἐν Ἐρυθραῖς Ἡρακλείῳ . . . κατὰ ἀρχαιώτητα τὸ δὲ ἄγαλμα οὔτε τοῖς καλουμένοις Αἰγυπταίοις, οὔτε τῶν Ἀττικῶν τοῖς ἀρχαιωτάτοις ἐμφερές, εἰ δέ τι καὶ ἄλλο, ἀκριβῶς ἐστὶ Αἰγύπτιον. σχεδία γὰρ ξύλων καὶ ἐπ' αὐτῆς θεὸς ἐκ Ἰόρου τῆς Φοινίκης ἐξέπλευσε καθ' ἤντινα δὲ ἀτίαν οὐδὲ αὐτοὶ τοῦτο οἱ Ἐρυθραῖοι λέγουσιν. ὡς δὲ ἐς τὴν θάλασσαν ἀφίκετο ἡ σχεδία τὴν Ἰώνων, φασὶ αὐτὴν ὀρμίσασθαι πρὸς ἄκρα καλουμένην Μεσάτην ἢ δὲ ἐστὶ μὲν τῆς ἡπείρου τοῖς ἐκ τοῦ Ἐρυθραίων λιμένος ἐς νῆσον τὴν Χίον πλέουσι τοῦτο ἐπὶ μεσαίτατον. ἐπεὶ δὲ ἡ σχεδία κατὰ τὴν ἄκραν ἔσχεν, ἐνταῦθα πολὺν μὲν οἱ Ἐρυθραῖοι πόνον, οὐκ ἐλάσσονα δὲ ἔσχεον οἱ Χίοι, ποιούμενοι σπουδὴν παρὰ σφῶν καταγεῖν ἐκάτεροι τὸ ἄγαλμα. τέλος δὲ Ἐρυθραῖος ἄνθρωπος, ᾧ βίος μὲν ἦν ἀπὸ θάλασσης γεγενης καὶ ἄγρας ἰχθύων (διέφθαρτο δὲ ὑπὸ νόσου τοὺς ὀφθαλμούς, ὄνομα δὲ οἱ Φορμίων ἦν) οὗτος ὁ ἀλιῶς εἶδεν ὄψιν ὀνειράτος, ὡς τὰς Ἐρυθραίων γυναῖκας ἀποκείρασθαι δεοὶ τὰς κόμας, καὶ οὕτω τοὺς ἄνδρας, πλεξαμένους κάλων ἐκ τῶν τριχῶν, τὴν σχεδίαν παρὰ σφῶν κατάξειν. αἱ μὲν δὴ ἀσταὶ τῶν γυναικῶν οὐδὰ μῶς ὑπακοῦειν τῷ ὀνειράτι ἐβούλοντο. ὀπόσαι δὲ τοῦ Θρακίου γένος ἐδοῦ-

\*) Vgl. zu dieser Erzählung Mone *Gesch. d. H.* 2, 279 ff.

λευόν, καὶ οὕτως σφίσιν ἐλευθέρας ἦν ἐνταῦθα βίος, ἀποκαίρει παρέχουσι αὐτάς· καὶ οὕτως οἱ Ἐρυθραῖοι τὴν σχεδίαν καθέλκουσιν. ἔσοδος τε δὴ ταῖς Θράσσαις ἐς τὸ Ἡρακλεῖόν ἐστι γυναικῶν μόναις, καὶ τὸ καλώδιον τὸ ἐκ τῶν τριγῶν καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι οἱ ἐπιχώριοι φυλάσσουσιν. καὶ δὴ καὶ τὸν ἀλίεα οἱ αὐτοὶ οὕτοι ἀναβλέψαι τε καὶ ὄρναι τὸ λοιπὸν τοῦ βιοῦ φασίν.“ Hier finden wir also in beiden Legenden ein Fahrzeug, welches mit einem Götterbilde dem Meere überlassen, ohne menschliche Leitung einherfährt, um dessen Besitz dann zwei Städte streiten, und welches auf wunderbare Weise von einer derselben in den Hafen geführt wird; der Fischer der Mythe endlich entspricht dem Bischof der Legende.

Ann. 39. (S. 20.)

Woher Gervas. die jüdische Tradition holt, die er in diesem Cap. erwähnt, weiss ich nicht. Es giebt übrigens, wie bekannt, mancherlei rabbinische Sagen in Betreff des Sabbaths; so die vom Flusse Sabbathion, die wahrscheinlich aus dem ποταμὸς Σαββατικὸς entstanden ist, von welchem Jos. *de Bello Jud.* 7, 13 (24) spricht; cf. Plin. 31, 2 (18); ferner die von der Sabbathseele, welche jeder am Sabbath erhält und die ihn beim Schluss desselben wieder verlässt u. s. w.

Was nun jene wunderbaren Steine mit wechselnden Bildern betrifft, von denen Gervas. in der jüdischen Sage spricht, so kann ich dazu nur etwas Aehnliches aus Plin. 37, 10 (54) anführen, wo er, von einer Art indischer Achate sprechend, sagt: „Reddunt enim species fluminum, nemorum et jumentorum, etiam esseda et sticula, et equorum ornamenta. Medici coticulas inde faciunt. Spectasse etiam prodest oculis.“ Jedoch denke ich dabei auch an den Becher des Dschemschid, über welchen vgl. die von Grässe *Lit. Geschichte* 2, 3, 168 angeführten Schriftsteller. Leibnitz indess bemerkt zu dieser Stelle von den Wundersteinen: „Videntur hic intelligi gemmae in figuras sculptae, quas hodie Cameos dicimus;“ wie ich glaube, nicht richtig.

Auf eine ausführliche Abhandlung über die Zaubersteine hier einzugehen, ist nicht meine Absicht; nur die Bemerkung will ich noch hinzufügen, dass zu den *D. M.* 1166 ff. 1227 ff. angeführten Wundersteinen und Wünschelruthen auch der Wunschstein zu zählen ist, von dem es in dem Mabinogi Pérédur (Villemarqué *Cont. pop.* 2, 202) heisst: „Il existe une montagne, appelée le Mont-des-Douleurs, et sur cette montagne il y a un Karn [i. e. rocher] et dans l'intérieur du Karn il y a un serpent noir, et à la queue du serpent est attachée une pierre précieuse; et la vertu de cette pierre est telle, que quiconque la prend dans une main, a dans l'autre, à l'instant même, autant d'or qu'il en peut souhaiter.“ Schlangen besitzen sonst Goldkronen und andere Wundersteine (*D. M.* 1169 ff.), jedoch gewöhnlich auf und in dem Kopfe, nicht wie hier am Schweif; ein solcher Stein ist z. B. der Siegestein (*D. M.* l. c.), welcher in dieser seiner Eigenschaft dem von Gervas. genannten Achates entspricht: „Achates cum achate herba facit victorem.“ (p. 970).

Die Unsichtbarkeit verleihen sollende Eigenschaft der heliotropia, richtiger heliotropium, erwähnt schon Plin. 37, 10 (60): „Magorum impudentiae vel manifestissimum hoc quoque exemplum est, quoniam admixta herba heliotropio, quibusdam quoque additis praecantationibus, gerentem conspici negent.“ Andere mit dieser Kraft begabte Dinge werden aufgeführt von Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 151 ff. In den *Légendes Namuroises* par A. B[orgnet]. Namur 1837. p. 209 f. heisst es: „Obtenir le don d'invisibilité est chose facile. Il suffit d'aller par un beau clair de lune, à minuit, au centre d'un carrefour, près duquel il y ait soit une haie soit un buisson, sacrifier un chat noir, de mettre la victime dans un sac de cuir, et de placer le tout sur la haie ou le buisson. Le lendemain le diable a dévoré l'offrande, et n'a laissé qu'un os qui donne à son possesseur la faculté de se rendre invisible.“ Auch Thiers 1, 361 ff. erwähnt derartige Ringe, indem er dabei beschreibt, wie ein solcher gemacht sein muss: „Il doit être d'argent et il faut y enchasser une petite pierre qui se trouve dans le gozier d'un corbeau, nouvellement éclos et y écrire par le dedans ces mots: Beelzebuth Incana Losta etc.“ Alberich's Ring macht ihn unsichtbar (nach dem Anhang zum alten Heldenbuch, wiederabgedruckt bei Grässe *Lit. Gesch.* 2, 3, 45) oder dem sichtbar, der denselben besitzt, *D. M.* 431. Auch dem Kaiser Friedrich Rothbart wurde vom Priester Johann ein Unsichtbarkeit verleihender Ring geschickt, *Massmann Kaiser Friedrich* u. s. w. S. 12 ff., und unter den 13 Wunderdingen der britannischen Insel befand sich gleichfalls ein solcher Ring, wie *Villemarqué Cont. pop.* 1, 114 (nach Jones *musical and poetical remains of the Welsh bards* p. 47) anführt, welcher Ring dann auch in dem *Mabinogi Owenn* (*Villemarqué* I. c. p. 255 ff.) und im altfranz. *Yvain* wieder vorkommt. Er musste, um seine verbergende Kraft zu besitzen, mit dem Stein nach der innern Seite der Hand gedreht werden, wie der Ring des Gyges. Auch in dem *Mabinogi Pérédur* wird ein unsichtbar machender Edelstein erwähnt; s. *Villemarqué* I. c. 2, 207. Das Atternkrönlein *D. M.* 651 besitzt gleiche Eigenschaft, ebenso wie der Samen des Farrnkrautes, *D. M.* 1160; dem Friedrich von Schwaben giebt die schöne Prangnat eine Wurzel von derselben Kraft; s. *Germania* 7, 103 ff.; ein Aberglaube aus dem Jüchsethal bei Meiningen ist folgender: „Ein Zeisignest, das gewöhnlich auf Erlenbäumen an Bächen versteckt ist, kann Niemand entdecken, ausser wenn er den Schatten desselben im Wasser sieht; denn der Zeisig legt ein kostbares Steinchen in sein Nest, wodurch es unsichtbar wird.“ Haupt's *Zeitschr.* 3, 361; in Rauen, bei Fürstenwalde, und in Wendisch-Buchholz (im Osten der Mittelmark) heisst es, dass, wenn Jemand in der Neujahrsnacht seinem Nachbar eine Wagenrunge stiehlt und diese auf seinen Wagen nimmt, so bewirkt die Murraue, dass ihn der Förster nicht sieht, wenn er in die Heide fährt, um Holz zu stehlen; ebend. 4, 386 u. s. w. u. s. w. S. auch hier *Franz. Abergl.* 241, 410.

## Anm. 40. (S. 21.)

Der Inhalt dieser Legende, die sich auf den bekannten Wind von Nions (Dep. Drôme) bezieht, der auch jetzt noch Pontias genannt wird, gehört zu dem alten Glauben von Windmachern, Windverkäufern u. s. w., über welche vgl. *D. M.* 606, 1041. Hierher gehört auch der Windschlauch des Ulysses *Öd.* 11, 19 ff.

Ohne Zweifel ist unter dem h. Cäsarius, der hier einen wahrhaften Wunschwind verleiht, der alte Gott, d. h. Wuotan, verborgen, welcher den oskabyrr sendet (*D. M.* 155 ff.), wahrscheinlich durch seinen Wunschhut (Wolf *Beitr.* S. 11); letzterer musste sich jedoch bei einem Heiligen in einen Handschuh verwandeln.

Der Glaube an Windverkäufer war jedoch nicht bloss dem Norden Europas eigen, denn er findet sich auch in der Bretagne und zwar noch in späterer Zeit; die Très-ancienne Coutume dieser Provinz spricht nämlich von „vilains natres ou gens qui s'entremettent de vendre vilaines marchandises, et qui sont menestriers ou vendeurs de vent etc.“ Villemarqué *Barzaz-Breiz* 1, 55 (Einleitung zu *Les Nains*).

Anm. 40<sup>a</sup>. (S. 22.)

Die Legende von dürrer Stäben, die wieder frische Blüten treiben, ist weit verbreitet und geht ohne Zweifel ursprünglich auf den blühenden Stab Aarons zurück. So finden wir dergleichen *D. S.* No. 180. 355. 454 (2, 140 ff.). *K. M.* Kinderlegenden No. 6. (*Die drei grünen Zweige*.) Schott *Walachische Märchen* No. 15. (*Der Versöhnungsbaum*.), Müllenhoff zu No. 188, Wolf *N. S.* No. 141, 571. *Sagen von Halberstadt, dem Harz* u. s. w. (Halberst. 1847) S. 253 (*Der grüne Peitschenstock*.), Baader *Sagen des Neckarthals* S. 230 ff. (*Der Weissdorn zu Wimpfen*), Fétis *Legende de St. Hubert* (Brux. 1846) p. 102 Note 31, *Leg. Aur.* c. 100 (de S. Christophoro) p. 432, Pontanus von Breitenberg *Bohemia pia* l. 2 in. (Francof. 1608. p. 11); Grässe *Beitr.* S. 93 (*die Sage vom Stabe des h. Joseph*) u. s. w. Eine ähnliche Legende auch bei Greg. Turon. *de Gloria confess.* c. 23. Auch der Stab des Tannhäusers gehört hierher. *D. M.* 888. Vgl. auch noch Massmann zur *Kaiserchronik* 3, 1015 ff.

## Anm. 41. (S. 22.)

Die Geschichte von dem wunderbaren Bette wird ausführlicher erzählt bei Nennius §. 74, wo es so heisst: „Est aliud mirabile in regione, quae vocatur Cereticiaun. Est ibi mons, quae [l. qui] cognominatur Cruc Maur; et est sepulchrum in cacumine illius. Et omnis homo, quicumque venerit ad sepulchrum, et extenderit se juxta illud, quamvis brevis fuerit, in una longitudine inveniuntur sepulchrum et homo, et si fuerit homo brevis et parvus, similiter et longitudo sepulchri juxta staturam hominis invenitur. Et si fuerit longus atque procerus, etiam si fuisset in longitudine quatuor cubitorum, juxta staturam uniuscujusque hominis sic tumulus reperitur.“ Hier und bei Ger-

vas. ist doch wohl von demselben Bett die Rede? Nennius fügt dann noch hinzu: „Et omnis peregrinus taediosusque homo, si tres flectiones flectaverit juxta illud, non erit taedium super se usque ad diem mortis suae, et non gravabitur iterum ullo taedio, etiam si abisset solus in extremis finibus cosmī.“

Hier hätten wir also das gerade Gegentheil des Prokrustesbettes.

Anm. 42. (S. 23.)

Von den Kämpfen des Wiesel und der Schlange ist bei Plinius oft die Rede; s. *H. N.* 10, 74 (94). 32, 3 (12). 8, 27 (41). 20, 13 (51), an welchen letzten beiden Stellen gesagt wird, dass das Wiesel seine Kraft vor und bei dem Kampfe durch Fressen von Raute (*ruta*) stärke; des Fenchels (*caerifolium*) thut er jedoch hierbei keine Erwähnung. Man scheint indess letzterer Pflanze im Mittelalter besondere Wunderkräfte beigemessen zu haben. Vgl. hierzu III, 89. Was für ein Kraut aber mit dem von Gervasius genannten *panis calidus* gemeint sei, weiss ich nicht zu sagen.

Jene Raute nun mag zu dem andern Glauben Anlass gegeben haben, dass das Wiesel durch ein gewisses Kraut andere todte Wiesel wiederbeleben könne (wovon in dem *Lai d'Etiduc* der Marie de France die Rede ist\*), so wie überhaupt das Wiesel für ein geisterhaftes, zauberkundiges Thier galt. *D. M.* 282. 634. 1081. Aeneid in einer jüdischen Sage (Tendlau No. 29) wird ein Wiesel als Zeuge eines Schwures angerufen, und erscheint später sogar als Rächer des Bruches desselben; in so weit also abweichend von den sonst als Zeugen angerufenen Thieren, wie z. B. den Kranichen des Ibykus, über welche und ähnliche Sagen s. v. d. Hagen *Ges. ab. su No. 8\*\**).

\*) Gleiche Kraft besass nach Plin. 25, 2 (5) das Kraut *balis*, wie ein anderes, dessen Name er nicht anführt. Durch beide wurden todte Menschen wiederbelebt, durch ersteres auch eine junge Schlange (*draconis catulus*) von der alten (*a parente*). Letzterer Fall erinnert an die Fabel von Glaukos, dem Sohn des Minos, cf. *K. M.* 3, 27 (zu No. 16.). In der Mythe von dem Meerogotte Glaukos ist aber auch von einem Kraute *ἀστύων* die Rede, welches einen todten Fisch wieder lebendig macht. Tzetzes zu *Lyophr.* v. 752.

\*\* Zu den daselbst Bd. I S. CVI angeführten Nachweisen füge noch Robert *Fables Incid.* 2, 482 ff., Mällenhoff *Sagen aus Schlaw-Holst.* zu No. 187, *Tausend und eine Nacht* (Nacht 940) 14, 209 ff. Breslau, *Anvari Sokaili* s. Loiseleur des Longchamps *Origine des fables Indiennes* p. 71, so wie ein betshuanisches Märchen in Kletke's *Märchensaal* 3, 387 ff. la Betreff der Sage vom Hund des Aubry s. Dunlop *Anm.* 216, wozu ich jetzt noch bemerke, dass auch Dietmar von Merseburg I. I, c. 16 (Pertz 3, 742) von einem Morde erzählt, der im Palast Kaiser Heinrich's I. durch einen den Mörder angreifenden Hund entdeckt worden sei, von einem Zweikampf ist jedoch nicht die Rede, so wie dass ferner schon Ambrosius in *Heracleros* I. VI. c. 4 (p. 882 der Opera. Paris 1669) Folgendes erzählt:

„Antiochiae ferunt in remotiori parte urbis crepusculo necatum virum, qui canem sibi ad junctum haberet. Miles quidam praedandi studio minister caedis extiterat: tactus idem tenebroso adhuc diei exordio in alias partes concesserat: jacebat inhumatum cadaver, frequens spectantium vulgus astabat: canis questu lachrymabili domini deflebat aerumnam. Forte is, qui necem attulerat (ut se habet versutia humani ingenii), quo conversandi in medio auctoritate praesumpta fidem ascisceret innocentiae, ad illam circumspectantis populi

Gervasii Tilb. otia imp.

Das Wiesel ist aber auch eins von den Thieren, deren Gestalt die dem schlafenden Körper entschlüpfende Seele annimmt; so in der Geschichte des Guy von Warwick (Ellis *Early English Metr. Rom.* p. 223. Lond. 1848) und in Vincent. Bellov. *Spec. Nat.* 2, 108 (aus Helianodus l. 13)\*). Ueber andere dergleichen Thiere s. *D. M.* 1036 ff. *D. S.* No. 247. Wolf *N. S.* No. 250. Meier *Schwäb. S.* No. 201. 202. In dem ungarischen Märchen „Pengö“ (Kletke *Märchens.* 2, 18 aus Mayláth's Sammlung) ist ein goldener Hirsch die Seele eines schlafenden Zauberers; aus welchem Hirsch, nachdem er getödtet ist, dann wieder die Seele als goldenes Lamm, aus diesem als goldene Ente und aus dieser als goldener Käfer entflieht. Als dieser zuletzt verbrannt wird, sinkt auch der Zauberer in Asche zusammen.

accessit coronam et velut miserans: appropinquavit ad funus. Tum canis sequestrato paulisper questu doloris, arma ultionis assumpsit atque apprehensum tenuit et velut epilogo quodam miserabile carmen immurmurans, universos convertit in lachrymas, fidenque probationi detulit, quod solum tenuit ex plurimis nec dimisit. Denique perturbatus ille, quod tam manifestum rei indicem neque odii neque inimicitiarum neque invidiae aut injuriae alicujus poterat objectione evacuare, crimen diutius nequivit refellere. Itaque, quod erat difficilium, ultionem persecutus est, quia defensionem praestare non potuit.“ Hier also ist noch von keinem Zweikampfe die Rede. Auch Giraldus Camb. *Itin. Hib.* 1, 7 erzählt, wie er selbst angiebt, nach Suetonius *de animalium naturis* und Ambrosius denselben Vorfall und zwar fast mit den nämlichen Ausdrücken; jedoch laut der Schluss verschieden; denn nach den Worten: „quod solum tenuit ex plurimis nec dimisit“ fährt er so fort: „Praesertim cum nec odii neque invidiae aut injuriae alicujus poterat objectione crimen illatum evacuari. Ob tantam igitur tam vehementem homicidii praesumptionem (milite tamen constanter inficiente) judicatum est duello rei certitudinem experiri. In campo itaque constitutis et vulgi circumstante corona, hinc cane dentibus armato, illinc baculo cubitali milite munito, tandem cane victore victus homicida succubuit et ignominiosam publice patibula poenam dedit.“ Hier haben wir also schon den gerichtlichen Zweikampf, der bei Ambrosius noch fehlt und daher von Giraldus aus der erwähnten Schrift des Suetonius entnommen sein muss, über welche ich jedoch nichts Näheres weiss. Auch dieser Suetonius selbst ist mir ganz unbekannt und nur noch bei Wilhelm von Malmesbury *de gestis Pontif. Angl.* l. 2 p. 251 finde ich ihn mehrmals citirt. — Dass übrigens auch die Mörder des Hesiod durch dessen Hund sollen entdeckt worden sein, ist bekannt.

\*) Ich will hier diese Stelle vollständig anführen, da sie in den *D. S.* No. 455 nur mittelbar nach Wier mitgetheilt ist. Es heisst dort so:

„Simile quiddam de phantastico homine memini me audivisse ab Ebando patruo meo, qui fuit camerarius Henrici Rhemensis Archiepiscopi, fratris Ludovici Regis Francorum. Dicebat enim quod eodem Henrico tempore quodam aestatis somnum meridianum in itinere carpente, quidam miles inter caeteros aperto ore dormiebat post praedium, de cujus ore visa est ab aliis vigilantibus, quaedam alba bestiola in modum mustelae exiisse, et usque ad rivulum illic prope currentem venisse. Cumque transire vellet nec posset, discurrebat per ripam huc, et illic, si forte transitum inveniret. Quidam autem aspicientium currens evaginatum gladium loco pontis in transversum ejusdem rivuli, qui valde angustus erat, posuit, moxque bestiola desuper currens rivulum transivit, et longius ultra transcurrans non comparuit; post aliquod spacium rediens ad eundem rivulum quaerebat transitum. Quo non invento ille gladium ut prius in transversum rivuli posuit, et illa cito transiens ad os dormientis, a quo exierat cucurrit, et aliis videntibus intravit; mox ille expurgatus est; et interrogatus utrum aliquid dormiens vidisset, respondit multum se per somnium fatigatum fuisse, et multas vias difficiles ambulasse, per quamdam aquam bis super pontem ferreum transivisse. Ex quibus dictis socii crediderunt verum fuisse, quod ille somniaverat. Hoc idem de Guaciano Rege legitur.“ Statt dieses letztgenannten Guacianus ist zu lesen Guatramus; s. Paulus Diaconus III, 34.



Ueber sonstige Vorstellungen, die man in Betreff der Seelen hegte oder noch hegt, ist in der *D. M.* 786 ff. die Rede, woselbst 788 ff. der Volksglauben besprochen wird, nach welchem die Seele bei ihrem Abscheiden vom Körper Vogelgestalt annehmen soll. Auch in der *Vita S. Conradi Guelfi* c. 9 (Leibnitz *Scr. R. Br.* 2, 8) erscheinen daher zwei Seelen Verstorbener, die keine Ruhe finden können, bei dem Schlosse Laufen am Rhein als Vögel, und in Wolf's *D. S.* No. 58 bekennt eine wunderschön singende Nachtigall im Walde bei Basel, zur Zeit des Conciliums, sie sei eine verdammte Seele, die bis zum jüngsten Tage dort bleiben müsse. In Hermans von Lerbeke *Chron. Episc. Mind.* c. 8 (Leibnitz 2, 164) sieht eine Nonne des Klosters Overenkerken im Bisthum Minden die Seelen ihrer von den Ungarn (im J. 936) getödteten Mitschwestern in Gestalt weisser Tauben emporfliegen; des Bischofs Heinrich v. Lübeck Seele erscheint gleichfalls als schneeweisse Taube, s. Deecke *Lübische Geschichten und Sagen* No. 15, so wie auch ein von den Lithauern verbrannter Christ als weisses Vögelein zum Himmel emporsteigt, s. Tettau und Tenme *Preuss. Sag.* No. 66, und bei Wolf a. a. O. No. 57 zeigt sich die Seele eines ruhelos häufig in ihrer Gestalt wiederkehrenden Mägdleins bei der Vollendung ihres frommen Gelübdes in der Kirche als ein grosser schneeweisser Vogel gleich einem Schwan, der am Altar verschwindet; vgl. ebend. No. 56, Baader *Badische Sagen* No. 339. Alber. Tr. Font. *ad a. 1130* erzählt, dass isländische Hirten die Seelen einiger Verdammten in Gestalt schwarzer Raben und anderer Vögel in den Hekla stürzen sahen; nach einer Pommer'schen Sage (Temme S. 291) zeigt sich noch jetzt die Seele einer verbrannten Hexe in Gestalt einer Elster; s. auch Baader a. a. O. No. 306, 326, und im *Walewein* v. 5840 ff. (s. van den Bergh *Proeve* p. 102 ff.) baden sich die Seelen der Sünder gleichfalls in Gestalt schwarzer Vögel in einem brennenden Strom und kommen als weisse wieder heraus. Nach einem irischen (jedoch nur lokalen) Volksglauben hausen die Seelen des Urvaters und der Urmutter der Menschen in Adlergestalt auf der am Ausgang der Killerybay (in Galway) gelegenen Insel Innis-Bofin (s. *Erin* 6, 397, vgl. auch 395 ff.). Ebenso erscheint in dem oben angeführten bethuanischen Märchen die Seele des erschlagenen Massiloniane als Vögelein wieder, so wie auch nach dem Glauben der Araber vor Muhamed aus dem Gehirn des Menschen, sobald dieser seinen Geist aufgab, der einer Nachteule ähnliche Vogel Hâma oder Sada entstand, der das Grab des Verstorbenen alle hundert Jahre einmal besuchte\*). Vgl. *1001 Nacht*

\*) Andere erzählten von diesem Vogel, dass er fortwährend das Grab des Todten unter lautem Klagegeschrei umflatterte und ihm Nachrichten über seine Kinder hinterbrachte. War Jener nicht auf natürliche Weise gestorben, sondern das Opfer eines Mordes geworden, so rief der Vogel: „Eskdni, gebt mir zu trinken“ und hörte damit nicht eher auf, als bis die Verwandten des Todten das Blut des Mörders vergossen und ihn so gerächt hatten. S. Caussin de Perceval *Essai sur l'Histoire des Arabes* 1, 349. Pococke *Specimen Hist. Arab.* p. 140. Schulten's *Ann. zu den Auszügen aus der Hamasa* S. 558.

(Nacht 534) 12, 154. 157. Breslau 1836. Auf letztere Vorstellung bezieht sich, wie mir scheint, der Koran, Cap. 17 v. 14: „Wir (d. i. Gott) haben an den Hals eines jeden Menschen seinen Vogel befestigt;“ zu welchem Ausdruck der französische Uebersetzer Kasimirsky bemerkt: „expression figurée pour destinée de l'homme, et empruntée aux croyances des Arabes anciens.“ Diese Erklärung wäre demnach nicht ganz richtig und unter dem Vogel vielmehr die Seele zu verstehen, welche jenem altarabischen Glauben zufolge beim Tode des Menschen, sei es nun aus seinem Halse, oder aus seinem Gehirn, jedenfalls aber aus seinem Munde in Gestalt eines Vogels entfliehen sollte. Ganz ebenso wird bei Wolf *D. S.* No. 56 nach Thomas Cantipr. erzählt, dass sich aus dem Munde eines auf dem Schlachtfelde christlich Gestorbenen ein wunderschönes Vöglein erhob, und einen köstlichen Geruch verbreitete. Auch nach der Vorstellung der jetzigen Muhamedaner wohnen die Geister der Rechtgläubigen im Paradiese unter der Gestalt grünbefiederter Vögel, während die der Verworfenen als schwarze Vögel den Flug zur Hölle senken; s. Hammer's *Rosenöl* 1, 302 ff. Nicht minder herrscht auch bei einigen indianischen Völkerschaften Nordamerikas die Vorstellung, dass die Seelen nach ihrem Eingange ins Paradies in Tauben verwandelt werden, s. Jones *Traditions* etc. 1, 271 cf. 2, 197. 3, 148. Hierher gehört auch noch Moschos 2, 58 ff., wo er, von dem getödteten Argus sprechend, sagt:

„τοιο δὲ φοιτηντος ἀφ' αἵματος ἐξανέτελλεν  
ὄρνις ἀγαλλόμενος πτερόγων πολυανθήϊ χροϊῇ.“

Denn das Blut wurde schon in ältesten Zeiten für den Sitz der Seele gehalten; s. z. B. 3 Mos. 17, 11. 14. Endlich bemerke ich noch, dass auch bei den Aegyptern Vogel mit Menschenkopf Hieroglyphe für die Seele war.

Ann. 43. (S. 23.)

Zu diesem Capitel bemerkt Leibnitz, dass auch bei Göttingen zwei Berge wären, welche man die Gleichen nenne. Ebenso gab es nach Plin. 5, 2 (1) bei dem Berge Abila in Nordafrika sieben Berge (also ein Siebengebirge), die man wegen ihrer gleichen Höhe die Sieben Brüder (Septem Fratres) nannte. So wie wir ferner auf dem Felsen *Aequa illi* Trockenwäsche von unbekanntem oder unsichtbaren Händen ausgebreitet sehen, so finden wir ebendergleichen auf dem gefrorenen Blumenthalsee in der Mark am Neujahrstage; s. Kuhn *M. S.* No. 174. Jene gehört den Berggeistern, diese den Wassergeistern. Vgl. auch Meier *Schwäb. S.* No. 316, 4. Panzer *Beitr. zur D. M.* No. 1. 9. 14. 21. Müllenhoff No. 380 (S. 280).

## Anm. 44. (S. 24.)

Das Schloss Pech\*), von welchem Gervasius in diesem Capitel spricht, hieß wegen seiner Lage auf dem Peak-Gebirge eigentlich the Castle in the Peak, und lag bei dem Flecken Burgh (Castleton) in Derbyshire. Die dabei befindliche Höhle heisst the Devil's Arse. Camden, der in der *Britannia* die obige Erzählung des Gervasius von der unterirdischen Fahrt des Schweinehirten anführt, bemerkt dazu: „Ex hujusmodi fabulis inter Angliae miracula censetur haec specus“ und fährt fort: „nec desunt hujusmodi fabellae de altera in vicinia specu Elden-hole\*\*), in qua nihil mirandum, nisi quod sit immane praeceps et profunda. Sed quod ventorum sint hic spiracula, frustra sunt qui scripserunt\*\*\*), nec alterutri harum conveniunt illi Nechami versiculi:

Est specus Aeolii ventis obnoxia semper,  
Impetus e gemino maximus ore venit.  
Cogitur injectum velamen adire supernas  
Partes, descensum impedit aura potens.“

\*) Bei Heinrich von Huntingdon l. 1 (p. 299 Savile) richtiger Pec genannt.

\*\*) Dieses Elden-hole muss ungefähr so viel bedeuten wie Elfin-hole, wenn es nicht daraus entstanden ist (vgl. oben Anm. 16); so findet sich auch in der hier weiter unten angeführten Prophesia Thomae de Erseldoun ein eldyntree genannt, unter welchem Thomas bei der Königin von Fairy-land schläft, das heisst also wahrscheinlich ein Baum, unter dem sich Elfen versammeln, tanzen †) u. s. w., also ungefähr eben so viel wie der ymp-tree, unter welchem in dem gleichfalls hier nachher angeführten Gedicht *Orfeo and Heuradis* letztere entschlüft und dadurch in die Gewalt des Königs von Fairy-land geräth; denn imp ist Kobold, elf, fairy. Dieser eldyntree und imp-tree mögen wohl gleich sein dem gleichfalls als zauberhaft genannten roun-tree oder sonst einem der vielfachen für heilig gehaltenen Bäume, s. *Germania* 7, 430 ff. cf. *D. M.* 66 ff. 450. 455. 613 ff. 1118—23. Der ebendas. angeführte pilbis pawm entspricht, was die Benennung betrifft, genau dem imp-tree.

†) Die Elfen lieben besonders Musik und Tanz; über die fairy-rings s. *D. M.* 438 ff. Letztere heissen franz. cercles des Fées s. Pluquet *Contes pop. etc. de l'Arroude de Bayeux* p. 4. vgl. Hexenring, Hexentanz bei Meier *Schw.* S. No. 276. Ueber den süßsen zauberischen Sang und Spiel der Elben s. *D. M.* a. a. O. (die daselbst angeführte Stelle vom Albleich steht jetzt in v. d. Hagen's *Ges. ab.* No. 58 v. 73 ff.); vgl. 479. Von gleicher Lieblichkeit war auch der Strömkarlslag, der selbst leblose Dinge tanzen machte, welche Wirkung aber auch dem Elfenspiel zugeschrieben wurde. *Jonge Den nordriellandske Landalmues Character* etc. S. 301 sagt nämlich: „Man taler og meget om Ellekonge-Stykket, som rigtig nok en og anden Tydek Mestermusikant kan spille, men tør ikke, thi det har samme virkning som Orphei lire, baade borde, stole og bilaeggere dandse derved, . . . Men den spillende kan aldrig holde op igien, med mindre han er lykkelig nok til nöiagtig at kunne spille stykket tilbage igien, eller og nogen bag fra kan komme til at skiaere viol-strængene over.“ Vgl. ferner noch *K. M.* 3, 199 (zu No. 110) und *D. M.* 1191 den polnischen Glauben von der wunderbaren Pfeife (fujarka).

Dem Zurückspielen des Musikstückes wird hier nach dem dänischen Glauben die Kraft beigelegt, die zauberische Wirkung zu brechen; ebenso dem Rückwärtssagen des Paternosters nach schottischem Glauben; s. W. Scott zur Ballade Young Benjie in der *Minstrelsy*.

\*\*\*) So z. B. Heinrich von Huntingdon l. c.

Eine von diesen beiden Höhlen auch meint Nennius c. 70, wo er sagt: „Est aliud miraculum in regione, quae vocatur Guent. Est ibi fovea, a qua ventus flat per omne tempus sine intermissione, et quando non flat ventus in tempore aestatis, de illa fovea incessanter flat, ut nemo possit sustinere, neque ante foveae profunditatem. Et vocatur nomen ejus With Guint Britannico sermone, Latine autem Flatio venti. Magnum mirabile est ventus [l. ventum] de terra flare.“

Dass das Peak-Schloss einst den Peverils gehörte, bemerkt Gervasius und Camden, und ist durch W. Scott's Roman *Peveril of the Peak* bekannt.

Was ferner Gervasius hier Antipoden nennt, sind offenbar Erdmännlein, Unterirdische u. s. w., über welche s. *D. M.* 423 \*). Zu dem dort Mitgetheilten füge ich noch folgende Stellen aus Guilelmus Nebrigensis und Giraldus Cambrensis, die ich wegen des mancherlei Bemerkenswerthen, das sie enthalten, hier vollständig folgen lasse. Ersterer erzählt nämlich *Rer. Angl.* 1, 27: „Nec praetereundum videtur inauditum a saeculis prodigium: quod sub rege Stephano in Anglia noscitur evenisse. Et quidem diu super hoc, cum tamen a multis praedicaretur, haesitavi, remque vel nullius, vel abditissimae rationis in fide recipere ridiculum mihi videbatur: donec tantorum et talium pondere testium ita sum obrutus, ut cogerer credere et mirari, quod nullis animi viribus possum attingere vel rimari. Vicus est in Estanglia quatuor vel quinque (ut dicitur) miliaris distans a nobili monasterio beati Regis et martyris Edmundi. Juxta quem vicum quaedam antiquissimae fossae visuntur, quae sermone Anglico Vulfputes id est luporum fossae dicuntur, et vico, cui adjacent, suum nomen indulgent. Ex his fossis tempore messis et occupatis circa frugum collectionem per agros messoribus, emererunt duo pueri masculus et foemina, toto corpore virides et coloris insiti, ex incognita materia veste coperti. Cumque per agrum attoniti oberrarent, comprehensi, a messoribus ducti sunt in vicum, multisque confluentibus ad tantae novitatis spectaculum, per dies aliquot tenti sunt cibi expertes. Cum ergo inedia jam paene deficerent, nec tamen aliquid ciborum, qui offerebantur, attenderent, forte ex agro contigit fabas inferri: quas illico arripientes legumen ipsum in thyrsis quaesierunt, et nihil in concavitate thyrsorum inveniendes, amare flevierunt. Tunc quidam eorum, qui aderant, legumen ex corticibus erutum, porrexit eis, quod statim libenter acceptum comederunt. Hoc cibo aliti sunt per menses aliquot, quousque panis usum noverunt. Denique colorem proprium ciborum nostrorum praevalente natura paulatim mutantes et similes nobis effecti,

\*) Zu S. 424, wo dort von den drei begabenden Haulemännchen die Rede ist und bemerkt wird: „Es ist selten, männliche Wesen die Stelle der weissagenden Frauen einnehmen zu sehen,“ verweise ich noch auf Basile No. 3 nebst der nachträglichen Bemerkung dazu Dunlop S. 515a zu Bd. 1 S. 45 meiner Uebertragung des Basile. Für die Umschreibung „die Jünglinge, welche Söhne einer Fee waren“, steht sonst nur fato, über welches Wort s. Basile 1, 400 Anm. 22 cf. Ducange s. v. Fadus. .

nostrī quoque sermonis usum didicerunt. Visumque est prudentibus, ut sacri Baptismatis perciperent sacramentum, quod et factum est. Sed puer, qui minor natu videbatur, post Baptismum brevi vivens tempore, immatura morte decessit, sorore incolūmi permanente et nec in modico a nostrī generis foeminis discrepante. Quae nimirum post apud Lennam (ut dicitur) duxit maritum et ante annos paucos superstes esse dicebatur. Sane cum jam nostrae usum loquelae haberent, interrogati, qui et unde essent, respondisse feruntur: „homines de terra sancti Martini: qui scilicet in terra nativitatis nostrae praecipuae venerationi habetur.“ Consequenter interrogati, ubinam esset terra illa et quomodo exinde advenissent huc: „utrumque, inquit, nescimus. Hoc tantum meminimus, quia, cum quodam die pecora patris nostri in agro pasceremus, sonitum audivimus, qualem nunc apud Sanctum Albanum, cum signa concrepare dicuntur, audire solemus. Dumque in sonitum illum, quem admirabamur, animo intenderemus, repente tanquam in quodam excessu positi, invenimus nos inter vos, ubi metebatis.“ Interrogati, utrum ibidem vel in Christum crederetur, vel sol oriretur: terram illam Christianam esse, et ecclesias habere dixerunt. „Sed sol, inquit, apud nostrates non oritur: et ejus radiis terra nostra minime illustratur, illius claritatis modulo contenta, quae apud nos [l. vos] solem vel orientem praecedit, vel sequitur occidentem. Porro terra quaedam lucida, non longe a terra nostra aspicitur, amne largissimo utramque dirimente.“ Haec et multa alia, quae retexere longum est, curiose percunctantibus respondisse feruntur.“

Die zweite Stelle findet sich in des Giraldus *Itinerar. Camb.* 1, 8, und lautet folgendermaassen:

„Parum ante haec nostra tempora accidit his in partibus res memoratu non indigna, quam sibi contigisse presbyter Elidorus constantissime referebat. Cum enim puerilis innocentiae duodecimum jam ageret annum, quoniam, ut ait Salomon, radix litterarum amara est, quamquam fructus sit dulcis, puer litteris addictus, ut disciplinam subterfugeret et verbera crebra praeceptoris, in concava cujusdam fluvii ripa se fugitivus occultavit: cumque ibidem bis sole revolutus jejunos continue jam latitasset, apparuerunt ei homunculi duo staturae quasi pigmeae, dicentes: „si nobiscum venire volueris, in terram ludis et deliciis plenam te ducemus.“ Annuens ille surgensque secutus est praevios per viam primo subterraneam et tenebrosam usque in terram pulcherrimam, fluviis et pratis, silvis et planis distinctissimam, obscuram tamen, et aperto solari lumine non illustratam. Erant ibi dies omnes quasi nebulosi, et noctes lunae et stellarum absentia teterrimae. Ad ductus est puer ad regem, eique coram regni curia praesentatus; quem quum diu cum admiratione cunctorum rex intuitus esset, tandem eum filio suo, quem puerum habebat, tradens assignavit. Erant autem

homines staturae minimae, sed pro quantitatis captu valde compositae: flavi omnes et luxuriante capillo, muliebriter per humeros coma demissa. Equos habebant suae competentes modicitati, leporarii in quantitate conformes. Nec carne vescabantur, nec pisce, lacteis plerumque cibariis utentes et in pulvis modum quasi croco confectis. Juramenta eis nulla. Nihil enim adeo ut mendacia detestabantur. Quoties de superiori hemisphaerio revertebantur, ambitiones nostras, infidelitates et inconstantias expuebant. Cultus eis religionis palam nullus: veritatis solum, ut videbatur, amatores praecipui et cultores.“

„Solebat autem puer ille ad nostrum hemisphaerium pluries ascendere interdum per viam, qua venerat, interdum per aliam: primo cum aliis et postea per se; solumque matri suae se committebat, patriae modum, gentis naturam et statum ei declarans. Monitus igitur a matre, ut auri, quo abundabat regio, munus ei quandoque referret, pilam auream, qua regis filius ludere consueverat, ab ipso rapiens ludo per viam solitam ad matrem deproperans cursim asportavit: et quum ad ostium domus paternae, populi tamen illius non absque sequela, jam pervenisset, intrare festinavit, pes haesit in limine, et sic intra tectum cadenti, matre ibique sedente, pilam e manu elapsam duo pigmaei e vestigio sequentes arripuere, exeundo in puerum sputa, contemptus et derisiones emittentes. Ipse vero resurgens ad seque reversus mira facti confunditur erubescencia, et matris plurimum consilia devovens ac detestans, quum via redire pararet, quam assueverat, ad aquae descensum hypogeumque meatum quum pervenisset, aditus ei jam nullus apparuit, quum tamen per anni fere spatium inter aquae supradictae ripas viam inutilis explorator inquireret. Sed quoniam ea, quae ratio non mitigat, temporis interdum mora mitescunt, et diuturnitas sola laxatos hebetat plerumque dolores, siquidem malis multis finis de tempore venit, demum tamen ab amicis et matre praecipue vix revocatus, sibi restitutus et literis denuo datus, tandem processu dierum in sacerdotii gradum est promotus. Quum enim Menevensis episcopus, David Secundus, super hujus eventus inquisitione presbyterum jam senio confectum multoties sollicitasset: nunquam ei negotii seriem potuit citra lacrimos replicare. Habuerat etiam gentis illius linguae notitiam, cujus et verba recitare consueverat, quae sibi puerilibus, (ut moris est) annis rapide comparaverat. Erant autem verba, sicut ab episcopo praedicto mihi sunt saepe proposita, graeco idiomati valde conformia. Quum enim aquam requirebant, dicebant ydor ydorum, quod latine sonat: „aquam affer“; ydor enim aqua eorum lingua, sicut et graeca, dicebatur; unde et vasa aquatica ὑδρία dicuntur et dur lingua britannica similiter aqua dicitur. Item salem requirentes dicebant: „halgein ydorum“ „salem affer“: ἅλ vero graece sal dicitur et halen britannice: lingua namque britannica propter diutina, quam Britones, qui tunc Trojani, et postea Britones a Brito, eorum duce, sunt vocati, post Trojae excidium moram in Graecia fecerant, in multis graeco conformis invenitur.“

Dass es sich in diesen beiden Geschichten von Bergelben handelt, ist offenbar; jedoch spielen auch andere Züge hinein; so gebührt die grüne Farbe der Kinder und ihrer Kleidung in der Erzählung des Wilhelm von Newbury besonders für Waldleute, wenigstens erscheinen diese gewöhnlich grün gekleidet, *D. M.* 451; jedoch auch andere elbische Wesen und namentlich die Unterirdischen haben eine grüne Tracht, s. Grimm *Irische Elfenmärchen* S. LXXII, *D. M.* 1016 \*). Ferner dringt bei Giraldus der Knabe durch das Geklüft eines Flussufers unter die Erde, so dass man das Land, in welches er dann kommt, für ein von Wassergeistern bewohntes halten könnte, etwa gleich dem der irischen Wasserelfen (s. Grimm *Ir. Elfenm.* S. XVIII) oder dem der Frau Holle (*K. M.* No. 24 cf. *D. M.* 246, *D. S.* No. 52. 65. und das *D. M.* 1038 aus der Saga von Thorstein Angeführte); jedoch zeigt alles Andere auf ein Land von Unterirdischen hin.

In beiden Erzählungen, sowohl bei Giraldus, wie bei Wilhelm von Newbury finden wir ausdrücklich erwähnt, dass in jenen unterirdischen Gegenden ein Halbdunkel ohne Sonne herrsche; dies entspricht ganz dem Charakter derartiger Sagen; denn das Zwerggeschlecht „meidet die Sonne und hat in seinen Höhlen anderes Licht und andere Zeit als die Menschen“, *D. M.* 435. Bei Gervasius jedoch ist der Ort, in welchen der Hirt kommt, ein *locus lucidus*; so wie auch das Fairy-land in dem altenglischen Gedicht *Orfeo and Heurodis*, welches gleichfalls als ein unterirdisches erscheint, dennoch als sehr hell geschildert wird. Orfeo nämlich, einige auf der Falkenjagd befindliche Damen und unter ihnen seine verlorene Heurodis erblickend, folgt ihnen nach, bis sie in einen Fels hineinreiten:

„In at roche the leuedis rideth,  
And he after and nought abideth:  
When he was in the roche y-go,  
Wele thre mile other mo,  
He com into a fair cuntray,  
As bright soonne somers day,  
Smothe and plain and al grene,  
Hill no dale nas none ysene, etc.“

Dieses Fairy-land gleicht also, wie man sieht, in anderer Hinsicht dem des Giraldus, und wie dieses und das des Gervasius, dessen Gebieter wir als Praepositus bezeichnet sahen, hat es einen König \*\*); den Reichthum desselben aber finden wir auch in dem „aurum, quo

\*) Auch Pluto trägt in der aus Dunbar (oben Anm. 16) angeführten Stelle einen grünen Mantel; dieser jedoch wie der grüngerleibete Teufel *K. M.* 101 sind vielmehr dem grüngerleibeten Wuotan analog; s. Anhang II. A. *Das wüthende Heer*.

\*\*\*) Ueber dergleichen Elbenkönige s. *D. M.* 421 ff. (431 der princeps der gens gnana, 434 Antilois), wozu ich bemerken will, dass in Harsenet's *Declaration of Popish Imposition* 1602 p. 57 der Prince of Fairies den Namen Mercury führt. Dies erinnert an den grossmächtigen Mercurius in den *K. M.* No. 99; vgl. *D. M.* 136 ff.

abundabat regio“ des Giraldus wieder, so wie sich überhaupt ähnliche Pracht und Reichthümer bei allen Zwergkönigen findet. *D. M.* 424. Auch den Rossen, auf denen der Fairy-king und sein Gefolge reiten, begegnen wir bei Giraldus wieder, wo sie, der Grösse ihrer Reiter entsprechend, als „leporariis (Windhunden) in quantitate conformes“ geschildert werden, was mit andern Beschreibungen genau übereinkommt; so *D. M.* 434, wo unter Anderm aus welschen Sagen angeführt wird: „they were very diminutive persons, riding four abreast, and mounted upon small white horses, not bigger than doggs“. Weiss sind auch die Rosse des Fairy-king und seiner Begleiter:

„With an hundred knights and mo  
And damsels an hundred also  
Al on snowe-white stedes.“

So wie ferner an dem Zaum des *D. M.* 434 genannten Zwergkönigs Antilois Schellen erklingen, ebenso heisst es in dem ersten und ältesten Theil der Ballade von *Thomas the Rhymer* (in *W. Scott's Minstreley*) von der Elfenkönigin:

„Her shirt was o' the grass-green silk,  
Her mantle o' the velvet fyne;  
At ilka tett of her horse's mane,  
Hung fifty siller bells and nine.“

und in dem alten Gedichte *Prophesia Thomae de Erseldoun*:

„Hyr brydal was of gold fine  
On every syde forsothe hang bells thre“\*).

Wenn die Bergmännlein bei Giraldus als ohne eigentliche Religion, aber voller Treu und Redlichkeit und von einfachen Speisen lebend dargestellt werden, so stimmt dies fast wörtlich zu der *D. M.* 427 aus dem Rutlieb angeführten Stelle (vgl. auch noch das ebendas. gleich darauf Folgende), und wenn andererseits bei Guillelm. Neubrig. ein ganzes Volk von Unterirdischen als rechtgläubige Katholiken erscheint, so siehe hierüber oben Anm. 10.

In Betreff der schönen Gestalt der Erdmännlein bei Giraldus vgl. *D. M.* 418.

Zu beachten ist auch noch das Anspeien der Knaben von Seiten des Zwerges bei ebendems., damit jener den Weg nach dem unterirdischen Lande nicht mehr finde. Ebenso erblindet durch das Anspeien eines Shi' ich das Auge einer Frau, welche sich dasselbe mit

\*) Diese Schellen deuten jedoch wahrscheinlich nur auf eine zur Zeit der Abfassung dieser Gedichte herrschende Mode; wenigstens behing man damit im 13. Jahrh. die Brustriemen der Pferde; s. Ducange s. v. *Cascavellus*. Auch in der spanischen Romanze vom *Conde Claros* (Duran 1. Ausg. 5, 65) heisst es:

„Con trescientos cascabeles  
„Al rededor del petral.“



der Zaubersalbe jenes bestrichen, s. W. Scott's *Lady of the Lake* zu C. IV st. 15, so wie das eines Mannes durch Anspeien von Seiten des Teufels; s. Lover p. 155. (vgl. unten Anm. 52)\*). Dem Speien wurde übrigens, wie bekannt, schon im Alterthum zauberische Wirkung beigegeben, *D. M.* 1056. Bei Antonius Diogenes (Photius p. 110<sup>b</sup> ed. Beckër) bewirkt Speien Zauberschlaf. Geistern ist das Ausspeien der Menschen zuwider. *D. M.* 481, 565.

Was endlich die von Guillelm. Neubrig. berichtete Verheirathung einer Unterirdischen mit einem Menschen betrifft, so sind andere dergleichen Beispiele in der Sagenwelt erhalten. *D. M.* 435 und Nachtrag.

Anm. 45. (S. 25.)

So (nämlich „post statuum ipsius illic Martham, quae sanata est,“) verbessert Leibnitz in den Nachträgen statt des im Text befindlichen „post statuum ipsius illic Martha sanata est.“ Noch richtiger jedoch wäre „post st. ips. Martham, quae illic san. est;“ denn so erfordert es der deutliche Sinn und die Erzählung des Comestor *Evang.* c. 61 (*de filia archisynagogi et de emorroissa*), welchen Gervas. hierbei benutzte und der da sagt: „Legitur in historia, quod in eodem loco, in quo dominus sanavit emorroissam [i. e. haemorroissam], facta est a quodam statua aenea habens fimbrias inferius desculptas, sicut Dominus legitur habuisse, etc.“ Gervasius führt auch (nach Comestor) den Ambrosius an, der die Geheilte Marthanne; jedoch fügt er zu dem Wort Historia des Comestor hinzu *Ecclesiastica*; er hat also gleichfalls, jedoch nach Anführung anderer (gewiss nicht direkt), den Bericht des Eusebius VII, 18 (d. h. die Uebersetzung des Rufinus) benutzt. Die Bildsäule stand übrigens nach der Erzählung des Letztern vor der Haushür der Geheilten\*\*), und zwar in Cäsarea Philippi (auch Paneas, adis genannt), wo sie anständig gewesen sein soll. Gervasius erwähnt ferner richtig zwei Bildsäulen, eine des Heilands und eine zweite der Marthas (andere sprechen nur von einer einzigen, z. B. Joh. Malalas, die *Leg. Aurea*, Comestor und die aus letzterm vorgeblich entlehrenden deutschen *Gesta Rom.*, s. Grässe's *Uebers.* 2, 218 ff.), nur sagt er, letztere habe sich hinter dem Heiland befunden, Rufinus und Eusebius jedoch be- doch berichten, das Bild des Weibes hätte vor dem des Heilands auf den Knien gelegen. Obwohl man ferner, nach Gervasius, die Bibelstelle auf eine ungenannte Frau bezog, also eine andere als die Marthas des Ambrosius (auch macht Eusebius die Blutflüssige, von der er spricht, nicht namhaft, und nur Malalas so wie ein Anonymus\*\*\*)

\*) Eine Frau wird durch Anpusten eines Unterirdischen stockblind; s. Deecke *Lübische Geschichten und Sagen* No. 89.

\*\*) In der *Leg. Aur.* c. 105 heisst es: „in curia sive viridario suo“, womit vielleicht ein grüner Platz vor dem Hause gemeint wird.

\*\*\*) S. die *Breves Enarrationes Chronographicae Incerti Auctoris* (hinter Codinus *Er-*

nennen sie noch, aber Veronica, Βερωνίκη), so stimmt er doch dieser Trennung und Annahme zweier blutflüssiger Frauen nicht bei; s. p. 968, wo er zu beweisen sucht, dass Martha und Veronica dieselbe Person seien, und auch p. 949 ist Mariosa wahrscheinlich falsche Lesart für Martha oder Veronica, so wie an unserer Stelle statt *statua aurea* ebenso wahrscheinlich *aerea* zu lesen ist; denn sowohl Eusebius, wie alle andern Schriftsteller, die ihm folgen, sprechen, so weit ich sie einsehen kann, von einem ehernen Bilde, ausser dass Malalas sagt: „ἡ αὐτὴ Βερωνίκη ἀνέστησε στήλην ἐκ χαλκοῦ θερμολάτου, συμμίστασα βραχὺ τι μέρος χρυσοῦ καὶ ἀργυροῦ,“ und dass bei Gervasius p. 949 dem entsprechend von einer *statua electrina* die Rede ist.

Eigen ist es, dass das erwähnte Capitel der deutschen *Gesta Rom.* die *Historia Scholastica* als Quelle anführt, jedoch anderswo geschöpft hat; so führt es an, dass das Bild des Heilands auf einer Säule gestanden, da doch Comestor nichts der Art sagt, ebenso wenig, dass die Statue in Jerusalem aufgestellt gewesen; Rufinus indess hat: „*basis in loco editiore collocata*“, und Eusebius noch entsprechender „ἐφ' ὑψηλοῦ λίθου“; ferner heisst es in den deutschen *Gesta*, dass „wer das Bild berührte, auch nur unten am Saume, und siech war . . . der gesundete im Augenblick;“ der Heilkraft des (gleichwohl erwähnten) Krautes wird nicht gedacht. Fabricius, welcher (*Cod. apocr. N. T.* 3, 445 ff.) sowohl die Stellen des Eusebius und Rufinus, als des Malalas anführt, erwähnt (p. 449) auch noch andere Schriftsteller, die von den in Rede stehenden Erzbildern sprechen, jedoch sind zu seinen Anführungen auch noch hinzuzufügen die obigen Ambrosius, Comestor, Gervasius, *Leg. aurea*, *Gesta Rom.*, so wie die *D. M.* 1129 ff. genannten Agobardus und Greg. Turon.

In Betreff des bei der Bildsäule wachsenden Heilkrants verweist Fabricius auf Godofredus *ad Philostorgium* p. 274. 276 und Dallaeus III, 2 *de imagg.* p. 265 sqq.; vgl. *D. M.* a. a. O. und 1143, so wie Nachtrag dazu. Hinsichtlich des Schicksals der Bildsäule, die Eusebius, wie er sagt, selbst gesehen hatte, bemerkt Fabricius: „*Asterius apud Photium cod. 271 testatur sublatam hanc statuum a Galerio Maximino, qui ante Constantinum M. Imperio praefuit. Restituta est dehinc et in Ecclesiae posita Diaconico, unde Juliani deinde temporibus revulsa per mediam tracta plateam et confracta est, teste Sozomeno V, 21. Philostorgio VII, 3. Adde Combesii auctarium novum T. 1. p. 264 sqq. Jacobum Godofredum ad Philost. p. 276 sqq.*“ Zur Zeit des Malalas muss bereits wieder eine andere Bildsäule gestanden haben, denn er erwähnt eine solche als vorhanden und zwar hält er sie noch für die ursprüngliche.

Wenn endlich Fabricius sagt: „*Rufinum cum Eusebio conférens.*“

---

*cripta de Antiquis. Constant.* Bonn. 1843) p. 178, der einen διακρινόμενος ἀριβέστερον als Gewährsmann anführt. Wen meint er damit? Kurz vorher hat er ihn zusammen mit Eusebius genannt.

observabis in Graecis nullam fieri mentionem similitudinis vultus Jesu [denn Rufinus übersetzt das „τοῦτον δὲ τὸν ἀνδριάντα εἰκόνα τοῦ Ἰησοῦ φέρειν εἰργον“ des Eusebius durch „hanc statuam ad similitudinem vultus Jesu formatam tradebant“], sed tantummodo notari, quod ut statua altera mulierem, ita altera Jesum designaverit,“ so hat er wahrscheinlich Unrecht; denn εἰκών soll hier wohl der ganzen Fassung nach eine Abbildung mit Portraitähnlichkeit ausdrücken (wie das davon abgeleitete lat. iconicus bei statua oder simulacrum), worauf auch das Verbum φέρειν deutet; Eusebius hätte sich wohl sonst eines andern Ausdrucks bedient und etwa τὸν Ἰησοῦν παρτεῖναι gesagt. Fabricius fährt fort: „Caeterum de tota hac narratione operae pretium est adire Jo. Reiskium, in opere erudito de Imaginibus Jesu Christi Exercitt. IV p. 104 sq.“ \*)

## Anm. 46. (S. 25.)

Dieses Capitel mit Ausschluss der Worte: „Sed et alii dicunt Adam“ bis: „Matthaeum in glossa“ ist aus Com. *Evang. c. de probatica piscina*. Der Inhalt des ganzen Capitels aber findet sich auch in der *Leg. Aur. c. 68* in. (*de Inventione S. Crucis*, nach dem *Evang. Nicodemi* und andern), bei Gottfr. v. Viterbo P. XIV. p. 346 ff., im *Spec. Hist.* (der Stelle erinnere ich mich nicht mehr) u. s. w., dass Adam selbst einen Zweig aus dem Paradies erhalten, finde ich sonst nicht angegeben (was für eine *Glossa super Matthaeum* Gervasius meint, weiss ich nicht zu sagen), wohl aber wird dafür in der *Leg. Aur. l. c.* Seth genannt (vgl. v. d. Hagen *Ges. ab. Bd. I, p. LXX*); statt dieses Seth nennt jedoch Gottfr. v. Viterbo (nach Athanasius) den Hiontus, was verdorben ist aus Ionicus (Ionithus), und so wird er auch richtig genannt in dem *Chron. Engelhusii ad a. 1661* (Leibnitz *Scr. R. Br. 2, 981*), welches dazu das *Pantheon* (des Gottfr. v. Viterbo) und die *Historia Scholastica* citirt, in welcher letztern ich aber nichts dergartiges angegeben finde. Dieser apokryphische Ionicus, den auch Gervasius früher schon mehreremal (z. B. p. 908) genannt hat, mag durch Verwechslung mit einem andern Sohn Noa's, nämlich Sem, und dieser durch eine andere Verwechslung mit Adam's Sohn Seth statt dieses letztern in die vorliegende Legende hineingekommen sein. Auch in der bereits schon früher (Anm. 8) angeführten altfranz. Legende wird erzählt (Lassberg S. 68), dass Gott nach Adam's Sündenfall den Baum der Erkenntniß ausriss und über die Mauer des Paradieses warf. Tausend Jahre später fand ihn Abraham und pflanzte ihn in seinen Garten, worauf eine Stimme vom Himmel ihm verkündete, dass dies der Baum sei, an dessen Holz der Heiland werde gekreuzigt werden. S. über diese Legende auch noch Thomas Wright *Chester Plays 1, 239*.

\*) Die von W. Grimm, *Sage vom Ursprung der Christusbilder* (Abh. der k. Akad. der Wiss. zu Berlin aus dem Jahre 1842) S. 121 angeführten Abhandlungen sind mir unzugänglich gewesen.

## Ann. 47. (S. 26.)

Es scheint, dass die Dame von Esperver, von der hier die Rede, irgendwie in die Gewalt des Teufels gerathen ist, der daher auch die Macht hat, sie fortzuführen. Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 149 ff. 218 ff. (vgl. Grässe zu *Gesta Rom.* c. 160) führt ähnliche Geschichten an, die sich noch vermehren liessen; so gehört dazu z. B. eine Erzählung der deutschen *Gesta Rom.* s. Grässe 2, 208 ff., mit welcher wiederum die Sage von Dietrich von Bern zu vergleichen ist; s. Massmann in der *Germania* 7, 228. 244. *Kaiserchronik* 3, 951 ff. Offenbar gehören beide letztgenannten Geschichten in den Kreis der Sagen vom wilden Jäger.

Die vorliegende Erzählung des Gervas. handelt nun zwar, wie es scheint, von einem irdischen Weibe, doch könnte sie leicht aus der früher weit verbreiteten Vorstellung von der Verbindung von Menschen mit Dämonen in Frauengestalt entstanden sein, worüber s. oben Ann. 8. S. 67 f.

Diese Erzählung des Gervas. ist auch in das bereits angeführte Cap. 160 der latein. *Gesta Rom.* übergegangen\*).

## Ann. 48. (S. 26.)

S. Anh. II. A. *Das wüthende Heer*, gegen Ende (Zusatz zu *D. M.* 874).

## Ann. 49. (S. 26.)

Schon Swan zu den *Gesta Rom.* (s. Grässe zu c. 155, welches diese Geschichte nach Gervasius erzählt) hat auf eine ähnliche Sage hingewiesen, die W. Scott zu *Marmion* C. III, st. 25 mittheilt, woselbst auch ausser anderm noch das hochländische Lham-dearg\*\*) genannte Gespenst erwähnt wird, das gewöhnlich in Ritterrüstung erscheint und mit welchem die ihm Begegnenden kämpfen müssen. Scott bemerkt richtig zu all diesen Sagen: „The northern champions of old were accustomed peculiarly to search for, and delight in, encounters with such military spectres. See a whole chapter on the subject, in Bartholinus *De Causis contemptae mortis a Danis* p. 255;“\*\*\*)

\*) Die dort gleich zu Anfang vorkommenden Worte: „episcopatu Valentino“, d. h. in dem Bisthum Valence, hat Grässe unrichtig durch „wie Valentinus daselbst Bischof war“ wiedergegeben.

\*\*\*) d. h. Red-hand wegen der blutigen Hand, die es hat; s. zu *Lady of the Lake* C. III, st. 7.

\*\*\*\*) Ein solcher Kampf eines nordischen Kämpen wird trefflich geschildert in Tegnér's *Frithjofs Saga* III. Hierher gehört übrigens auch Beowulfs Kampf mit Grendel und ähnliche Kämpfe mit Geistern in deutschen Märcen, z. B. *K. M.* No. 4. 90. 91. 166. †) Der in

†) Bei dieser Gelegenheit will ich bemerken, dass die 35ste Erzählung des Konon (Photius p. 137. Becker) in ihrem ersten Theile mit einem Zuge des letztgenannten Märcens (No. 166.) übereinstimmt; der zweite Theil derselben hingegen gleicht der zu Dunlop Ann. 209 besprochenen Luftfahrt; s. auch Grässe *Beiträge* S. 88 ff. Haupt's *Zeitschrift* 7, 295 ff.; füge hinzu Benjamin v. Tudela in *Early Travels* p. 117.

und in der Einleitung zu der Ballade *The young Tamlane* Abschnitt III. (in der *Minstrelsy*): „From an early period, the daring temper of the northern tribes urged them to defy even the supernatural powers. In the days of Caesar the Suevi were described, by their countrymen, as a people, with whom the immortal gods dared not venture to contend \*). At a later period the historians of Scandinavia paint their heroes and champions not as bending at the altar of their deities, but wandering into remote forests and caverns, descending into the recesses of the tomb, and extorting boons, alike from gods and demons, by dint of the sword and battle-ax. I will not detain the reader by quoting instances, in which heaven is thus described as having been literally attempted by storm. He may consult Saxo, Olaus Wormius, Olaus Magnus, Torfaeus, Bartholin, and other northern antiquaries.“ Hierauf führt Scott die vorliegende Geschichte des Gervasius, so wie eine andere aus Heywood's *Hierarchie of Blessed Angels*\*\*) an und fügt weiter unten noch die Bemerkung hinzu: „Some faint traces yet remain, on the Borders, of a conflict of a mysterious and terrible nature, between mortals and the spirits of the wilds. The superstition is incidently alluded to by Jackson, at the beginning of the 17th century.“ Auch in einer illyrischen Ballade (mitgetheilt von Keightley *Fairy-Mythology* 1833. 2, 323 ff. aus *La Gusla ou Choix de Poésies Illyriques*. Paris 1827) wird der Kampf des Herrn Mercurius mit einem Ritter erzählt, welcher aus einem entgegenkommenden Geisterheer auf schwarzem Ross hervorsprengt und ihn zum Kampf auffordert, aber trotz seiner riesigen Grösse und Stärke von ihm aus dem Sattel gehoben und besiegt wird, dann aber bald darauf verschwindet.

Zu der gegenwärtigen Erzählung des Gervasius nun sagt Scott in einer Anmerkung: „The intrenchment, which served as lists for the combatants, is said by Gervase to have been the work of the Pagan invaders of Britain. In the metrical romance of Arthour and Merlin, we have also an account of Wandlesbury being occupied by the Saracens, i. e. the Saxons; for all Pagans were Saracens with the romancers. I presume the place to have been Wodnesbury, in Wiltshire, situated on the remarkable ground, called Wandsdike, which is obviously a Saxon work. — Gough's *Camden's Britannia* pp. 87. 95.“ Demnach gehörte die Lokalität, so wie vielleicht die Sage selbst zum

---

dem ersten Theil der altengl. Ballade *Sir Cautine* (in Percy's *Reliques* Series I B. 1 No. 4) vorkommende nächtliche Kampf desselben mit dem Elridge-knight auf den Elridge-hills zeigt gleichfalls eben durch dieses Adjektiv (vgl. hier Anm. 16.), dass mit letzterem Ritter ursprünglich ein geisterhaftes Wesen gemeint war.

\*) Die Worte Cäsar's *de B. G.* 4, 7 lauten: „quibus [sc. Suevis] ne dii quidem immortales pares esse possint.“

\*\*) In dieses Buch ist, wie ich vermuthe, die darin mitgetheilte Geschichte aus Niders *Formicarius* I. VI. aufgenommen, aus welchem sie auch Delrio L. II Qu. 27 sect. 2 p. 338 entliehen hat.

Wuotanscultus. Indess auch in den altbrittischen Ueberlieferungen ist von solchen Kämpfen mit Geistern die Rede und in dem Mabinogi *Péredur* wird eine der des Gervasius sehr ähnliche Sage erzählt. Eine Dame sagt nämlich zu Péredur: „Gravis cette montagne et tu trouveras un bois, et dans ce bois il y a un Ler'h: appelle trois fois au combat le guerrier qui dort sous le Ler'h.“ Péredur se mit en route, et il arriva sur la lisière du bois, et il y jeta le cri de défi au combat. Et aussitôt un guerrier noir, monté sur un squelette de cheval, dont l'armure, comme la sienne, était toute rouillée, sortit de dessous le Ler'h, et l'assaut commença. Et autant de fois que Péredur désarçonnait le guerrier noir, autant de fois celui-ci se remettait en selle. Alors Péredur descendit et tira son épée, mais déjà le guerrier noir avait disparu avec le cheval de son adversaire, et Péredur ne le revit plus.“ Villmarqué *Contes pop. des anciens Bretons* 2, 208 \*). Hier sehen wir, dass der geisterhafte Kämpfe aus dem ler'h \*\*) emporsteigt, und es fragt sich daher, ob man nicht die Sage des Gervasius für älter als sächsisch halten und annehmen soll, dass sich einst auf der Spitze des später Wandlesbury genannten Hügels ein solches ler'h befunden habe.

Wie hier übrigens das gefangene Geisterross wieder verschwindet, so finden wir dies gewöhnlich bei zauberhaften überirdischen Wesen, welche in menschliche Gewalt kommen, und dieser nicht durch eine höhere Macht unterworfen werden; so der Ochs in Meier's *Schwab. Sagen* No. 111, die Sau *ebend.* No. 255, 3, der Hirsch der Elbin in *Ganga Rolfs Saga* c. 19. 20 oder das Bergmännlein *D. M.* 426.

Dass aber auch bei den Alten die Vorstellung von Kämpfen gewöhnlicher Menschen mit überirdischen Mächten nicht ungewöhnlich war, zeigen nicht nur die homerischen Helden, sondern auch andere Sagen, wie z. B. die von Euthymus, der zu Temessa den Dämon Lybas besiegte und verjagte, so dass letzterer sich in einen See stürzte und verschwand; auf einen ähnlichen Kampf deutet auch die 26ste Erzählung des oben erwähnten Konon, wo ein Heraklide das Gespenst Karnos erschießt. Vgl. 1 Mos. 32, 24—30, so wie hier Anh. II. A. *Das wüthende Heer* gegen Ende (die Bemerkung zu *D. M.* 874).

Anm. 50. (S. 28.) .

Ueber die Oskmeyar oder Valkyrjur, deren Geschäft es auch ist, Göttern und Einheriern das Trinkhorn zu reichen, und die daraus entstandenen jüngern Sagen, wozu auch das obige Capitel des Gervas. gehört, s. *D. M.* 391 ff. Am Schluss unserer Erzählung heisst es, dass der Becher einst zurückbehalten und später dem König Heinrich dem

\*) Derselbe bemerkt *ebend.* 2, 299: „Dans le roman français [nämlich Perceval] la teinte originale s'efface . . . et le guerrier noir du ler'h devient le noir chevalier.“

\*\*) Auch dolmen, cromlech genannt. Es waren wahrscheinlich Gräber; s. Villmarqué *Poèmes des anciens Bretons* p. 62.

**Ersten von England zum Geschenk gemacht worden wäre.** Dies beweist ihre Identität mit dem folgenden, aber sehr abweichenden Bericht des Guillelmi Neubrig. l. 1, c. 28: „In provincia Deirorum haud procul a loco nativitatís meae, res mirabilis contigit, quam a puero cognovi. Est vicus aliquot a mari Orientali distans milliariis, juxta quem famosae illae aquae, quas vulgo Vipse vocant, numerosa scaturigine terra prosiliunt, non quidem jugiter, sed annis interpositis, et facto torrente non modico per loca humiliora in mare labuntur; quae quidem quum siccantur, signum bonum est: nam earum fluxus futurae famis incommodum non fallaciter [l. fallaciter] portendere dicitur. Ex quo vico rusticus quidam ad salutandum amicum in proximo vico commorantem profectus, multa jam nocte minus sobrius remeabat. Et ecce, de proximo tumulo, quem saepius vidi, et duobus vel tribus stadiis a vico abest, voces cantantium et quasi festive convivantium audivit. Miratus quinam in illo loco solemnibus gaudiis intempestae noctis silentium rumperent, hoc ipsum curiosius inspicere voluit, vidensque in latere tumuli januam patentem, accessit et introscepit, viditque domum amplam et luminosam, plenamque discumbentibus tam viris quam foeminis tanquam ad solemnes epulas. Unus autem ministrantium aspiciens stantem ad ostium, obtulit ei poculum. Quo ille accepto consulte noluit bibere, sed effuso contento, et continente retento concitus abiit, factoque tumulti in convivio pro sublacione vasculi et persecutionibus eum convivis, pernicitate jumentis, quo vehebatur, evasit, et in vicum cum insigni se praeda recepit. Denique hoc vasculum materiae incognitae, coloris insoliti et formae inusitatae Henrico seniori Anglorum regi pro munere oblatum est; ac deinde fratri reginae, David scilicet regi Scottorum, contraditum, annis plurimis in thesauris Scottiae servatum est; et ante annos aliquot (sicut veraci relatione cognovimus) Henrico secundo illud aspicere cupienti a rege Scottorum Guillelmo resignatum.“ Aehnliche Sagen von Bechern und dergleichen, die den Elben geraubt werden, kehren mehrfach wieder, s. Kuhn und Schwarz *N. S.* zu No. 33, und ein dergleichen Gefäß wird bekanntlich noch jetzt in dem Schloss Edenhall in Northumberland aufbewahrt; s. Scott's Einleitung zur Ballade *The young Tamlane* Abschn. III. gegen Ende. An diesen letztern Becher knüpfte sich das Wohlergehen der ihn besitzenden Familie wie sonst auch an Geschenke, die von Elben stammen; s. z. B. *D. S.* No. 41. 68. 69. 70. Vgl. auch hier *Decis.* III, c. 70, wo ein Horn geschenkt wird.

Zu Anfang der obigen Erzählung des Guillelm. Neubr. ist, wie man sieht, von sogenannten Hungerbrunnen \*) die Rede, über

---

\*) Camden in der *Britannia* sagt über die dort gemeinten: „Nihil certe hoc in loco pereunando accepi de rivis illis (Vipseis vocant), quos caecis fontibus emanare alternis annis, magnoque et torrenti impetu mare petere juxta hoc promontoriolum [nämlich Flamborough-head] scripsit Gualterus Heminburgensis.“ Hierauf führt er auch die obige sie betreffende Stelle aus Guillelm. Neubr. an.

Gervasii Tilb. otia imp.

welche s. *D. M.* 557 ff. \*) Dergleichen Quellen erwähnt auch Girald. *Cambr. Topogr. Hib.* 2, 7, wo er nämlich sagt: „In ejusdem Britanniae Chiltrensi territorio sunt fontes multi, quibus in generali frugum fertilitate penitus desiccatis, aquarum inopia tellus arescit. Contra defectum vero famemque, ruptis aquarum venis, et reseratis fontium claustris, malorum praenuntia undique videas exuberare fluenta. In Francorum regno Vimocensi [al. Innocensi] territorio et Nicbatensi vico est fons quidam ejusdem prognostici prodigio pollens. In Normanniae vero partibus quibusdam secus contingit. Abundant enim in abundantia, in defectu quoque frugum aquae deficient.“

Auch Brand *Pop. Ant.* 2, 232 spricht von Hungerbrunnen in der englischen Grafschaft Kent, welche man Nailbournes nenne (dies bedeutet, wie ich glaube, Nagelbrunnen, weil man zuweilen Nägel in die Quellen zu werfen pflegte; s. Brand l. c. 2, 230; vgl. oben Anm. 32, wo Beispiele von Nadeln angeführt werden). Ferner die *Legenda Aurea* c. 2 (*de S. Andrea ap.*) p. 19: „Ajunt quoque de sepulchro sancto Andreae mannam in modum farinae et oleum cum odore emanare, a quo, quae sit anni futuri fertilitas, incolis regionis ostenditur. Nam si exiguum profluit, exiguum terra exhibet fructum, si copiose, copiosum. Hoc forte antiquitus verum fuit, sed modo ejus corpus apud Constantinopolitanos translatum esse perhibetur.“ Ueber die *caves de Sassenage* (in der Dauphiné), welche gleichfalls Hungerbrunnen waren und ihren Ursprung der Fee Melusina verdankten, s. Keightley *Fairy Myth.* 1833. 2, 304 ff. Ueber noch andere Hungerbrunnen s. Müllenhoff zu No. 121. Kuhn und Schwarz No. 178.

Aber auch das Alterthum kannte dergleichen Hungerbrunnen schon; denn Plin. 2, 103 (106) sagt: „In Reatino fons, Neminie adpellatus, alio atque alio loco exoritur, annonae mutationem significans.“

Unser Capitel ist übergegangen in die *Gesta Rom.* c. 161.

\*) Zu der das. 558 aus Saxo Gramm. angeführten Stelle füge ich noch folgende aus Guilelm. Malmesb. 2, 12 p. 77: Erat imperator [sc. Heinrich III.] multis et magnis virtutibus praeditus et omnium pene ante se bellicosissimus, quippe qui etiam Vindelicos et Leuticios [d. i. Wilzen und märkische Lausitzer] subegerit, caeterosque populos Suevicos continerinos, qui usque ad hanc diem soli omnium paganis superstitiones anhelant. Nam Saraceni et Turci Deum creatorem colunt, Mahomet non Deum sed Dei prophetam aestimantes, Vindelici vero Fortunam adorant, ejus idolum loco nominatissimo ponentes cornu dextrae illius imponunt, plenum pota illo, quem Graeco vocabulo ex aqua et melle hydromellum vocamus (idem S. Hieronymus Aegyptios et omnes pene Orientales fecisse in decimo octavo super Isaiam libro confirmat); unde ultimo die mensis Novembris in circuito sedentes in commune praegustant, et si cornu plenum invenerint, magno strepitu applaudunt, quod eis futuro anno pleno copia cornu responsura sit in omnibus: si contra, gemunt. Hos ergo Henricus ita tributarios effecerat, ut omnibus solemnitatibus, quibus coronabantur reges eorum quatuor lebetem, quo carnes condiebantur, in humeris suis per annulos quatuor vectibus ad coquinam vectarent.“ Wir sehen hieraus, dass jenes Erntefest an einem bestimmten Tage (wie auch schon Mone *Gesch. d. Heid.* 1, 187 vermuthet), nämlich am letzten Tage des Monats November, gefeiert wurde.



Anm. 51. (S. 29.).

Ueber die freundlichen und dienstwilligen Hausgeister s. *D. M.* 476 ff. Gegen Ende des Capitels scheint Gervasius sie mit den Irwischen zu verwechseln, über welche s. *D. M.* 868 ff. \*) Das Lachen nach gespielmtem Schabernack betreffend s. *D. M.* 469, 479 ff. cf. 448. So wie ferner die Portuni am Hausheerde die mitgebrachten Fische braten und essen, so brät sich das Schrätel das mitgebrachte Fleisch in der bekannten Erzählung von dem Schrätel und dem Wasserbär (s. v. d. Hagen *Ges. ab.* No. 65. v. 192 ff.), eine Aehnlichkeit, auf die schon in Grimm's *Irischen Elfenmärchen* S. CXIX hingewiesen ist.

Die gelehrte Bezeichnung Portunus hat Gervasius oder schon Andere vor ihm muthmaasslich für die schottischen brownies angenommen, weil sie einigermaassen ähnlich klingt, obwohl der lateinische Portunus ein Wassergott ist, also mit jenen Hausgeistern nichts gemein hat; und Gleiches mag in Frankreich bei der Benennung Neptunus für nuton (Bergelben, Unterirdische, s. Wolf *N. S.* No. 481. Ch. Grandgagnage *Dict. Etym. de la langue Wallonne* s. v. *Luton* und J. Grandgagnage im *Bulletin de l'Institut Archéologique Liégeois* 1, 261 ff.) Statt gefunden haben, wenn nicht etwa Gervasius der einzige ist, der sich dieses Neptunus für nuton erlaubt hat; denn sonst bezeichnete ersterer Name auf dem Continent gleichfalls eigentlich einen Wassergeist; so sagt Thom. Cantipr. im *Apiar.* l. 2 c. 57 No. 9: „Sunt daemones qui in aquis manent, et hos poetae Neptunus vocant;“ und ferner No. 10: „De Neptunis daemonibus. Non nisi singulariter Neptunus ponitur a quibusdam, licet Neptunus pluraliter hic ponamus etc.“

Anm. 51<sup>a</sup>. (S. 30.)

Trotzdem die unbedingt beste Handschrift des Gervasius\*\*) in der Ueberschrift dieses Capitels statt des im Leibnitzischen Texte befindlichen De Grant die Lesart De Gyant (et incendiis, im Text jedoch giant) bietet, habe ich dennoch jene Benennung stehen lassen, wenn gleich Gyant (d. h. Riese) keine unpassende Bezeichnung für einen in Gestalt eines Pferdes auf den Hinterbeinen einherschreitenden Geist zu sein scheint. Jedoch mag dieser Umstand gerade den Abschreiber zu dieser Aenderung eines ihm nichtssagenden Wortes

\*) Dass die daselbst erwähnten Irreganc und Irregar nicht dorthin gehören, ergibt sich jetzt aus v. d. Hagen *Gesammltab.* No. 55. Zu den gleichfalls dort angeführten Zeugnissen für die Flammenspeere (vgl. 1099 ff.) füge ich noch Liv. 21, 1. 33, 26. 43, 13. Plin. 2, 36 (37). Sen. *Qu. Nat.* 1, 1 s. f.

\*\*) Obwohl sie dies jedenfalls ist, so habe ich ihr gleichwohl nicht immer unbedingt folgen können und ihren Text nicht bloss hier allein verlassen müssen, wo ausser ihr nur noch ein Pariser Codex die Lesart giant im Text (ohne Ueberschrift) hat, dahingegen vier andere Grant sowohl im Text wie in der Ueberschrift, endlich ein siebenter Grantis in der Ueberschrift und Grant im Text, wozu dann noch die von Leibnitz benutzte Helmstädter Handschrift kommt, die an beiden Orten Grant bietet.

veranlasst haben, während, wie wir bald sehen werden, der Name Grant allerdings für uns eine Bedeutung hat. Wir werden aber wegen desselben und in Folge der Verwandtschaft mit dem Wassergeist Grendel (*D. M.* 222. 946.) jenem Dämon eine doppelte Eigenschaft vindiziren können, als Feuergeist sowohl wie als Wassergeist, eine Vereinigung, die sich auch sonst noch wiederfindet, da namentlich in England feuerspeiende Flussgötter angeführt werden; so sollen sich ehemals in der Nähe des Klosters Croyland in Lincolnshire Dämonen befunden haben, von denen Camden in der *Britannia* nach der *vita Guthlaci* \*) sagt: „Si daemones Crowlandicos labiis pendentibus, ore ignivomo, vultu squamoso, vertice grosso, dente fero, mento peracuto, gutture rauco, pelle nigra, scapulis contractis, ventre capaci, lumbis ardentibus, unciis cruribus, clunibus caudatis etc., qui his locis antea oberrabant et plurimum molestiae Guthlaco et monachis facescebant, e Monacho illo tibi describerem, tu certe suaviter rideres.“ Dass hier Wassergeister gemeint sind, geht theils aus der an Bächen und Sümpfen reichen Gegend um die Abtei Croyland, theils aus dem vultus squamosus und dens ferus (vgl. *D. M.* 459) hervor, so wie auch das mentum acutum auf den langen Bart (*D. M.* a. a. O.) zu deuten scheint, wohingegen die clunes caudatae wahrscheinlich nur von den Mönchen oder sonst später hinzugethan sind, wenn sie nicht etwa auf Fischeschwänze hñweisen, die jedoch deutschen Wassergeistern ursprünglich wenigstens nicht scheinen eigen gewesen zu sein. *D. M.* 463. Andererseits aber finden wir ein os ignivomum so wie lumbi ardetes, und die Vereinigung so widersprechender Eigenschaften (als Feuer- und Wassergeist nämlich) in einem Dämon könnte auffallend erscheinen, wenn wir ihr nicht auch sonst begegneten; so lässt sich der Haalgeist (Meier *Schwab.* S. No. 107) sowohl vor Ueberschwemmungen wie vor Feuersbrünsten warnend sehen, und sie wäre in noch viel ältern Spuren nachzuweisen, wenn nämlich der bereits angeführte Wassergeist Grendel selbst auch eins ist mit dem Feuergott Loki. *D. M.* 222 ff. 464. Haupt's *Zeitschr.* 7, 17 ff. 77 ff. Auch der finnische Ukko so wie der slawische Zmök vereinen jene beiden Eigenschaften, s. Castrén S. 44 f. Hanusch *Wissensch. des slaw. Mythos* S. 300 vgl. 377 \*\*).

Wenn also Grant in Rossgestalt erscheint, so gleicht er einerseits dem Loki, der dieselbe gleichfalls annahm, als er mit Svadilfari

\*) Dieser Guthlacus ist nämlich der bereits oben (Anm. 28) erwähnte Stifter jenes Klosters, dessen Leben von dem Mönche Felix, den Camden satis antiquus nennt, in Versen verfasst worden ist.

\*\*) S. auch Müllenhoff No. 347, woselbst in der Anmerkung angeführt ist, dass ein feuriges Gespenst zu Eiderstede der Waterpedder heisst; vgl. ebend. No. 337. Nach der indischen Mythologie steigen alle Abend Seekühe an das Ufer der fabelhaften Insel Bertail und schnauben Feuer aus, welches die Nacht taghell macht. Auch die Königin Gülnare in 1001 *Nacht* ist eine Wasserbewohnerin, die jedoch aus Mund und Nüstern Flammen aushaucht. (Nacht 264 f. Bd. 6. S. 56 ff. 63. Breslau).

den Sleipnir zeugte, ferner einem andern Feuergeiste, der sich ebenso als Pferd mit brennenden Augen (was den *oculis scillantibus* des Gervas. genau entspricht) sehen liess, Kuhn *M. S.* No. 240 (welche Sage überhaupt der des Gervasius sehr ähnlich ist), so wie auch der angeführte Haalgeist zuweilen als zottiges Kalb mit fenstergrossen feurigen Augen erscheint; andererseits nehmen auch Wassergeister oft dieselbe Rossgestalt an; s. *D. M.* 458 (946). Grässe *Beitr. S. X. D. S.* No. 242 (wo das Ross in Feuer und Flammen aufschiesst). Wolf *N. S.* No. 216 und Anm. zu No. 487—489. Kuhn und Schwarz *N. S.* zu No. 61. Water-Kelpie, der in dem schottischen Niederland diesen Namen führt und in Pferdegestalt erscheint, heisst in dem Hochland geradezu River-horse, s. W. Scott *L. of the Lake C. III* st. 7 Anm.; und auf diese Gestalt beziehe ich auch, was van den Bergh *Proeve* u. s. w. p. 35 nach Staring in der *Mnemosyne voor 1829 d. 1* mittheilt: „Op het landgoed Wildenborch by Lochem heeft men eene bron, waarin en waterbullebak huist en eene steenen paardenkribbe staat.“ Ueberdiess ist ferner zu erwägen, dass in der griechischen Mythologie der Meeresgott Poseidon als Schöpfer des Rosses erscheint\*), so wie dass er selbst auch diese Gestalt annahm und in derselben mit der in eine Stute verwandelten Demeter das Ross Arion zeugte. Endlich aber findet sich auch in einer indischen Mythe diese merkwürdige Verbindung von Ross, Feuer und Wasser; denn in dem Mahabharata wird erzählt, dass Aurva seine Zornesflamme in das Meer entlud\*\*), damit die Welt nicht zu Grunde gehe, und dass diese Flamme sich in einen Pferdekopf verwandelte, welcher noch im Meere ist, Feuer ausspeidend und die Gewässer verschlingend. Lassen *Ind. Alterthumsk.* 1, 715 Anm. Dass also Grant die richtige Benennung des von Gervasius gemeinten Dämons ist, steht durch das bisher Gesagte hinlänglich fest, erhält aber noch mehr Bestätigung dadurch, dass nach Camden (in der *Britannia*) Grant, Gront ein anderer Name ist für den sonst Cam genannten Fluss, an welchem Cambridge liegt, weshalb letztere Stadt auch bei den Angelsachsen Grantceaster, Gronceaster und später noch Grantbridge hiess; Gron aber und wahrscheinlich auch Gront und Grant bezeichnete im Angels. einen sumpfigen Ort, vielleicht im Allgemeinen Gewässer, Fluss, so dass der Name Grant für einen Flussgeist sehr passend erschiene; wobei jedoch unentschieden ist, ob gron, gront, grant Gattungsnamen oder Eigennamen sind, und ob im letztern Fall der Geist dem Gewässer oder dies jenem den Namen gegeben.

\*) Daher ihm die Pferde gewidmet waren und er den Beinamen ἵππετος führte. Auch der indische Gott der Gewässer ist im Besitz zahlreicher Rosse. Lassen *Ind. Alterthumsk.* 1, 716 Anm.

\*\*) In der Kalevala findet Wänemöinen den himmlischen Feuerfunken, welcher der mit seiner Pflege betrauten Tochter der Lüfte entfallen war, in dem Innern eines Hechtes wieder. Castrén S. 257.

Uebrigens ist Grant als Eigennamen in England noch heutigen-tags gebräuchlich, so wie er es auch in Schottland war oder vielleicht noch ist; s. W. Scott *L. of the Lake* C. III st. 7 Anm.

Vgl. auch noch die hier folgende Anm.

Anm. 52. (S. 30.)

So wie wir in der vorhergehenden Anm. gesehen, dass Wasser-geister Rossgestalt annehmen, so sehen wir sie hier in der von Delphinen erscheinen, da es sich nämlich von Meerbewohnern handelt. S. über Wassergeister im Allgemeinen *D. M.* 455 ff. \*)

Eine der obigen des Gervas. sehr ähnliche Sage aus Nord-Schottland wird mitgetheilt von Grimm *Irische Elfenm.* S. XLVII ff. Doch handelt es sich dort nicht von Delphinen, sondern von Seehunden, welche Gestalt die schottischen Meerelfen gewöhnlich annehmen. Ebenso die schetländischen sea-trows, Keightley *Fairy-Myth.* 1833. 1, 265.

So wie ferner der Wassermann (Delphin) in seiner eigentlichen Gestalt als Ritter erscheint und es von einem andern Meerfisch heisst „illie miles armatus equitat“\*\*), so wird auch sonst von einem See-ritter erzählt, der vollständig gewappnet gefangen wurde, Wolf *N. S.* No. 207; und wenn Gervas. es oben als Volksglauben seiner Zeit angeibt, „nullam in nostra habitatione terrena repertam ejujusvis animantis effigiem, ejujus similitudinem non liceat in piscibus Oceani Britannici ab umbilico superius speculari,“ so stimmt damit noch der spätere zu Camden's Zeit überein, welcher letztere in der *Britannia*, nachdem er von einem bei Oreford und Suffolk gefangenen Wassermann erzählt hat, so fortfährt: „Ut verum sit, quod vulgus dicit: quicquid

\*) Zu dem daselbst 459 Bemerkten, dass nämlich der Wassermann oft mehrhäu-  
tig erscheine, füge ich noch folgende Stelle aus dem bereits mehrmals angeführten *Ano-  
nym. de Monstris* c. 37 (Berger de Xivrey p. 128): „Dicuntur monstra esse in paludibus  
cum tribus humanis capitibus, et sub profundissimis stagnis, sicut nymphas, habitare  
fabulantur.“

Derselbe Anonymus erzählt c. 16 (Berger p. 57) Folgendes: „Quandam puellam in occi-  
dus Europae littoribus necdum turgentibus mammis repertam didicimus, quam undae gur-  
gitum ab Oceano terris advexerunt; ejujus magnitudinem L pedibus designabant. Erat enim  
ipsius corporis longitudo quinquaginta pedum: et inter humeros septem latitudinis habuit;  
purpureo induta pallio, virgis alligata et in caput occisa pervenerat.“ Das Nämliche wird in  
des Vincent. Bellov. *Spec. Nat.* 31, 125 nach dem *Liber de nat. rer.* folgendermaassen be-  
richtet: „In occidentis quoque partibus reperta est puella, quam undae fluviorum gurgites ab  
Oceani terris adduxerant, ignoratur, in capite vulneratam et mortuam, quae L cubitorum  
longitudinis erat, et inter humeros 4 latitudinis, et induta chlamyde purpurea.“ Mir scheint  
dies fast eine Seejungfer zu sein, die von den Ihrigen wegen eines Liebesverhältnisses mit  
einem Sterblichen oder aus einem andern Grunde getödtet worden war; vgl. *D. M.* 462 ff.  
Ich habe übrigens beide Fassungen dieser Sage hier deswegen mitgetheilt, weil ich glaube,  
dass der Verfasser des (noch nicht herausgegebenen) *Liber de naturis rerum* (wahrschein-  
lich Thomas von Cantipré) den oben angeführten Anonymus mehrfach benutzt hat.

\*\*) Auch der Delphin soll, wie Gervas. oben sagt, nach dem Volksglauben zu der  
miles genannten Art Seefische (und zugleich Seegeister) gehören, daher auch nachher ein  
solcher „ad formam equitis equo advehitur“ und der verwundete sich gleichfalls als miles  
zeigt.

nascitur in parte naturae ulla, et in mari esse.“ Vgl. Kuhn und Schwarz S. 459 ff. No. 445 „Von jeder Art Thiere, die auf dem Lande leben, giebt es entsprechende im Wasser.“ S. auch Wolf *D. S.* No. 246.

Auf die Wassergeister, draci\*), kommt Gervas. noch einmal weiter unten (III, 85) zurück, welche Stelle ich hier gleich mitbesprechen will. Das Rauben von Erwachsenen und Kindern durch Geister allerlei Art wird in unzähligen Sagen erwähnt\*\*), und so wie bei

\*) Noch jetzt kennt man gewisse Wesen in Languedoc, welche dracs heissen: doch sind dies keine Wassergeister mehr, sondern Schabernack spielende Kobolde; s. de Nore p. 84. Eigenthümlich ist, was daselbst von dem drac erzählt wird, „ses mains sont percées à jour de même qu'un criblé.“ S. auch Ducange s. v. *Dracus*.

\*\*) So auch in der jüdischen schon oben (Anm. 8) aus Tendlau angeführten vom Kamzen. Auch noch weitere Züge dieser Sage stimmen mit denen anderer überein; so wird dort der Kamzen wie sonst die Hebamme geholt, *D. M.* 425. Kuhn *M. S.* No. 81. Die Pracht, die er bei den Geistern sieht, ist nur eitles Truggebild, wie die bei den Daoine Shi'. W. Scott *J. of the Lake C. IV* st. 13. 15. Anm. Auf diesen scheinbaren Glanz geht auch der Glaube, dass die Elbe von vorn schön und hinten hässlich sind. *D. M.* 418. 1033. wie Hulda ebend. 249. Hierher gehört ferner eine Legende bei Thomas v. Cantiprè *de Apib.* l. 2 c. 57 No. 23, wo er Folgendes erzählt: „Quomodo etiam in montibus iidem daemones Dusii habitare dicantur, et seducere ac dementare deceptos, manifeste monstrabo. Anno ab incarnatione Domini MCCXXXI, praedicante in Theutonia magistro Conrado contra haereticos, et ab eisdem felici morte perempto, haereticus quidam (ut per fratrem Conradum, Provinciale fratrum Praedicatorum per Theutonium, ante multos annos accepti) seductus a daemonibus, fratrem quemdam ordinis Praedicatorum ad haeresim invitabat. Quem quum videret instantissime renitentem, dixit fratri: „Pertinax es valde in fide tua, nec tamen de hac, nisi per scripta quaedam, aliquid certius inspexisti. Credere autem si velles dictis meis, Christum tibi et matrem ejus ac sanctos oculata fide monstrarem.“ Mox ille illusionem daemonum suspicatus, volens tamen probare quid esset: „Non immerito, inquit, tibi tunc crederem, si promissa duceres ad effectum.“ Gavisus haereticus diem fratri statuit. Frater vero pixidem cum sacramento corporis Christi clam secum sub cappa portavit. Duxit ergo fratrem haereticus in specu cujusdam montis in amplum valde palatium, quod claritate mirabili relegebat. Nec mora; ubi in inferiorem partem palatii pervenerunt, viderunt thronos positos, quasi ex auro purissimo, in quibus sedebat rex fulgore corusco circumdatus, et juxta eum regina sereno vultu pulcherrima, et ex utraque parte sedilia, in quibus seniores, quasi Patriarchae, vel velut Apostoli, astante permaxima multitudine angelorum: et hi omnes luce siderea coruscantes, ut nihil minus quam daemones putarentur. Hos, mox ut vidit haereticus, cadens in faciem adoravit. Dicitur autem frater immotus stetit: sed tanto spectaculo vehementer obstupuit; et mox ad eum conversus haereticus: „Quare, inquit, Dei filium intuens, non adoras? Pronus accedens adora, quem vides, et ab ore ejus fidei nostrae secreta suscipies.“ Tunc frater accedens propius, extrahit pixidem, et obtulit reginae in solio residenti, dicens: „Si regina es, mater Christi, ecce filius tuus, quem si succiperis, te velut matrem Dei recognoscam.“ Cum hac protinus voce totum illud phantasticum evanescit, et adnihilato fulgore, tantae tenebrae densuerunt, ut vix frater cum doctore suo ad montis exitum regredi potuerint. Conversus ergo haereticus, ad fidem rediit, et miram daemonis astutiam stupefactus expavit.“

Auf diesen Trug und Täuschung, welche die Elbe gegen Menschen üben, wird oft angeschlossen und deuten manche ihrer Benennungen, *D. M.* 432, 867. So wie ferner der Kamzen von dem entführten Menschenweibe gegen das Geniessen der ihm gebotenen Speisen und Annahme einer Belohnung gewarnt wird, weil er sonst den Geistern verfiel, so finden wir gleiche Züge bei den Daoine Shi' und sonst noch; s. W. Scott a. a. O. und die *D. M.* 425 angeführten Sagen. Auch in dem ungarischen Märchen Pengö untersagt diesem das Fischchen etwas zu geniessen, bis man weisse Speisen bringe (Kletke's *Märchens.* 2, 16). Dem Umstand, dass zuweilen von den Ammen eine geringe (ihre gewöhnliche) Belohnung

Gervas. die Frau durch einen auf dem Wasser schwimmenden Becher in die Gewalt der Nixe geräth, so widerfährt dem König Kojata das Nämliche in dem russischen Märchen gleichen Namens, Kletke *Märchensaal* 2, 71.

Wie ferner die Frau sich ein Auge mit der Zaubersalbe der draci bestreicht, dadurch ein schärferes Gesicht erlangt und dies später durch den von ihr auf dem Lande angesprochenen Wassermann wieder verliert, so wird fast Gleiches in einer die Daoine Shi' betreffenden (bereits oben Anm. 44 angeführten) Sage erzählt, und W. Scott bemerkt in der Einleitung zur Ballade *The young Tamlane* Abschn. II. zu der auch von ihm mitgetheilten, die draci betreffenden Sage des Gervasius: „It is a curious fact that this story, in almost all its parts, is current in both the Highlands and Lowlands of Scotland with no other variation than the substitution of Fairies for Dracae [Draci] and the cavern of a hill for that of a river.“ S. auch Müllenhoff No. 408.

Mit der von Gervas. am Schluss des in Rede stehenden Capitels (III, 85) erzählten Sage von dem dracus, der einen Menschen erwartet, um ihn zu ertränken, stimmt ganz genau eine andere in Schottland allgemein bekannte überein, die von W. Scott zur Ballade *The Water-kelpie* mitgetheilt wird. S. auch Kuhn und Schwarz *N. S.* No. 84. 304. Kuhn *M. S.* No. 82. 207 (S. 222). 220. Wolf *Hess. Sagen* No. 201. vgl. 202. 204. Deecke *Lübische Geschichten und Sagen* No. 200; Sommer *Sagen aus Sachsen* u. s. w. S. 38; vgl. *D. M.* 466. die Stelle aus Greg. Turon. *de glor. conf.* c. 31.

Ueber die von Gervas. ebendas. erwähnte Schlange Tarascus s. *Leg. aurea* c. 105 (de S. Martha) p. 444, wo sie Tarasconus heisst; die daselbst befindlichen Worte: „Vocabatur autem draco ab incolis Tarasconus, unde in hujus memoriam locus ille adhuc vocatur Tarascona, qui antea vocabatur Nerluc, id est niger lacus, eo quod ibi erant nemora nigra et umbrosa,“ lauten bei Vincent. Bellov. *Spec. Hist.* 9, 99 (nach den *Gesta Mariae Magdaleneae*) so: „Nuncupabatur autem ab incolis draco ille Tharascurus, unde locus ille deinceps vocatus est Tharascurus, qui antea vocabatur Verluc, id est niger lacus, eo quod ibi essent condensa et opaca et nigra.“ Wie hier statt Verluc zu lesen ist Nerluc, so ist in der *Leg. aurea* niger lacus Druckfehler für niger lacus\*).

genommen werden darf (*D. S.* No. 65. Kuhn und Schwarz *N. S.* No. 104) oder auch ein nach Ausschlagung jeder Belohnung zuletzt gegebenes Geschenk (*D. M.* l. c.) gleich der Zurückempfang der verlorenen Schlüssel von Seiten des Kammer. Die Beschneidung des Geisterkinds endlich entspricht der Taufe der Elbenkinder; s. oben Anm. 10.

Bei Gervasius wird die Frau von dem dracus geraubt, um bei dem Kinde desselben Ammendienste zu versehen; sonst geschieht dies, wenn die Wasserfrauen der Wehmütter bedürfen. *D. M.* 460. *D. S.* No. 49. 58. 60. 69. 304.

Ueber Wassergeister überhaupt vgl. auch Hocker zu S. 85 *die drei Wasserfrauen*.

\*) Auf derselben Seite 444. Z. 10 v. u. (ed. Grösse) ist bonachus die richtige Lesart;

Ein sich auf diesen Drachen beziehendes Volksfest, la Tarasque genannt, das jetzt nur noch sehr selten zu Tarascon gefeiert wird, beschreibt De Nore *Coutumes* etc. p. 47 ff. Auch bei den spanischen Autos Sacramentales erschien die Tarasca als eine der Hauptfiguren des ihnen vorhergehenden Aufzuges. Der ursprüngliche Sinn all dieser und ähnlicher Vorstellungen war der Sieg des Sommers über den Winter. S. Hocker zu S. 118 *Siegfried der Drachentöchter*; und vgl. Noorden *Symbolas ad compar. mythol. vedioam cum mythol. german., imprimis pertinentes ad pugnam Dei aestivi cum dracone*. Bonn 1855.

Auf die obige Sage (III, 63) zurückkommend, will ich noch die Bemerkung hinzufügen, wie es ein ganz gewöhnlicher und folgerichtiger Zug ist, dass Menschen und übermenschliche Wesen die Wunden, welche sie bei Annahme von Thier- und anderer Gestalt \*) (wie z. B. der eines Strohhalmes, Meier *Schwäb. S.* No. 193, 7) empfangen, auch nach Ablegung derselben nicht verlieren. „Besonders oft wird von verwundeten Katzen erzählt, die man nachher an verbundenen Weibern wiedererkannte.“ *D. M.* 1051 ff. vgl. hier III, 93: „Scimus quasdam, in forma cattarum a furtive vigilantibus de nocte visas ac vulneratas, in crastino vulnera truncationesque membrorum ostendisse,“ und III, 120 die Sage von den Werwölfen.

Anm. 53. (S. 31.)

Diese Sirenen des brittischen Meeres sind Nixen, welche im Mittelalter gewöhnlich jenen Namen erhielten, s. Val. Schmidt zu Straparola S. 316. Auch ihren Gesang kann man mit dem Strömkarls- lag vergleichen; s. oben Anm. 44.

Anm. 54. (S. 32.)

Ueber das Aufregen des Sees durch hineingeworfene Steine s. hier zu III, 89.

Dass Kinder wie Erwachsene oft durch Geister fortgeführt werden, ist schon Anm. 52 angemerkt worden; hier jedoch geschieht dies in Folge einer Verfluchung. Ein ähnlicher Aberglaube herrscht bei den Schweden, (s. Bäckström *Öfversigt af Svenska Folk-Litteraturen* p. 119 No. 2 hinter dessen *Svenska Folkböcker*), den Serben (*D. M.* 407) und Russen, von welchen letztern Tooke *History of Russia* 1, 100 erzählt: „The Russian peasants believe the nocturnal demon Kikimoro to have been a child, whom the devil stole out of the womb

---

so heisst dies Thier z. B. bei Albert Magn. *de animal.* 1. 22 tract. 2 c. 1 (Opera. Lugd. 1651. vol. 6 p. 581) und oft noch bei demselben. Es wurde auch bonacus und bonasus genannt; s. Salmas. zu Solin. c. 40.

\*) Diese Wandlung ist in fast allen Mythologien gewöhnlich, seltener aber die anderer Dinge in Menschen, wie der Phoke *D. M.* 1049, des Frosches und der Schlange in einem Märchen des Tuti-Nameh (*der Ring, der Frosch und die Schlange* bei Kletke 2, 95) und selbst des Meeres ebendas. (*der Bramine und das Meer* Kletke 2, 101). Doch soll letzteres wohl den Meergott bedeuten und auch die Sage von den Phoken mag mit andern zusammenhängen, wie z. B. der von den shetländischen sea-trows, s. oben zu Anfang dieser Anmerkung.

of its mother, because she had cursed it. They also assert, that if an execration against a child be spoken in an evil hour, the child is carried off by the devil. The beings so stolen are neither fiends nor men; they are invisible, and afraid of the cross and holy water; but on the other hand, in their nature and dispositions they resemble mankind, whom they love, and rarely injure.“ Vgl. auch Meier *Schwüb. S. No. 184. Baader Badische Sagen No. 239. Verfluchte Kinder in Raben verwandelt K. M. No. 20. 93, unter die Erde verwünscht, ebend. No. 91; ebenso eine Schwester in dem ungar. Märchen Eisen-Laczi, Kletke Märchens. 2, 1. Hierher gehört auch folgende Sage bei Roger de Hoveden *Pars post. p. 629 ed. Savile*: „Quaedam enim die dum mulier quaedam grvida puerum gestaret in alvo et tempus pariendi instaret, fugit a domo patris sui, nolens a parentibus suis in delicto illo comprehendi: et ecce tempestas valida pluviae et ventus apprehendit eam fugientem in campo solivagam et petentem a Domino auxilium et domum refugii: et quia oratio ejus statim non erat exaudita a Domino, decidit in desperationem, dicens: „Si tu, Deus, despicias orationem meam, diabolus succurrat mihi;“ et statim apparuit ei diabolus in specie juvenis, nudus pedes, succinctus ad viam, et ait mulieri: „Sequere me,“ et transeuntes viam, invenerunt ovile quoddam in campo, et praecurrit diabolus, et in ovili illo praeparavit ignem, et sedile de stramine novo, et mulier illa secuta est eum et in domum veniens calefaciebat se ad ignem et ait: „Satio et fame torqueor;“ cui respondit diabolus: „Sustine parumper, et ego afferam tibi panem et potum,“ et dum iret, duo viri transeuntes per viam illam, et videntes ignem in ovili illo, mirati sunt, quid hoc esset, et accedentes intraverunt ovile, et invenientibus eam gravidam juxta ignem jacentem, interrogaverunt quis esset, qui fecerat ei ignem illum, et illa respondit: „Diabolus;“ et illis interrogantibus: „Ubi est ille?“ respondit: „Esurivi et sitivi, et ille abiit ad quaerendum mihi cibum et potum.“ Et ajunt illi: „Fiduciam habe in Domino Jesu Christo, et in gloriosa Virgine Maria, matre ejus, et ipsi liberabunt te de manu inimici, et inquire ab eo futura;“ et his dictis abierunt ad villam, quae prope erat, et narraverunt clero et populo, quae viderant et audierant in via. Interim rediit diabolus et afferens secum panem et aquam confortavit mulierem, et illa incurvata peperit filium, quem diabolus ille recipiens loco obstetricis celefaciebat ad ignem: et ecce sacerdos praefatae villae fide catholica et cruce et aqua benedicta armatus, venit cum clero et populo multo ad ovile illud, et invenit eam enixam puerum, quem diabolus in ulnis suis tenebat, et aspersit aquam benedictam in nomine Sanctae et individuae Trinitatis; quam diabolus nequaquam sustinere volens, fugit et puerum secum asportans, ultra illis non comparuit. Mulier autem ad se reversa ait: „Nunc scio vere, quia eripuit me Dominus de manu inimici.“*

Ganz anders jedoch, d. h. wirkungslos, weil nicht von Herzen kommend und daher auch nicht ernstlich gemeint, erscheint eine



solche Verfluchung eines Kindes durch eine Mutter in einem Gedichte des Stricker (v. d. Hagen *Ges. ab.* No. 69 v. 160 ff.):

Dô sprach ein wip ze ir kinde:  
 „Dun enwilt niht tuon durch mich,  
 Der übel tiuvel neme dich!“  
 „Nû nim daz kint:“ sprach der man —  
 „ichn' hân dâ leider reht niht an;“  
 Sprach der tiuvel sâ ze stunt:  
 „si naeme niht zwei tásent pfunt  
 Daz si mir's alsô günde,  
 daz ich mich sîn under wünde;  
 Ich naem' ez gerne, môhte ich.“

Diese mildere Auffassung ist auch die natürlichere und wahrere; denn, wie unser grosser Dichter sagt (in der *Braut von Messina*):

„Eine Mutter kann des eignen Busens Kind,  
 Das sie mit Schmerz geboren, nicht verfluchen,  
 Nicht hört der Himmel solche sündige  
 Gebete; schwer von Thränen fallen sie  
 Zurück von seinem leuchtenden Gewölbe.“

Vgl. auch noch die alte Fabel von der Mutter, dem weinenden Kind und dem Wolf, über welche s. Grimm *Reinh. Fuchs* S. CCLXXI. Robert *Fabl. Inéd.* 1, 282 ff.

Das Aufhocken von Geistern auf Menschen, wovon in der Geschichte des Gervasius die Rede ist, kommt sehr oft vor, s. z. B. Wolf *N. S.* zu No. 214, vgl. dessen *Beitr.* S. 238 No. 244. Ebenso in indischen Märchen und einem georgischen Roman, s. Loiseleur des Longchamps *Origine des fables Indiennes* p. 57.

Dies gegenwärtige Capitel des Gervasius ist auch übergegangen in die *Gesta Romanorum* c. 162.

Noch bemerke ich, dass ich oben im Text den Namen des Berges Cannagum, wie er bei Gervasius heisst, in Cannarum (sc. mons) verändert habe, denn so heisst er in des Johannes Herbinus *Catadupae sive Cataractae mundi admirandae etc.* Amstelod. 1678, wo nämlich nach Nierenberg's *Hist. Nat.* l. 16 c. 32 erzählt wird: „In Catalonia est mons Cannarum altissimus et quasi inaccessus, in cuius summitate est lacus, cuius aqua est subnigra et fundus imperscrutabilis. Mansio daemonum fertur esse sub aqua ab incolis. Unde si quis modicum lapillum injiciat, statim, quasi offensis daemonibus, tempestates et tumultus cientur.“ Und dieser Name des Berges (spanisch wahrscheinlich monte de las cañas) ist auch ohne Zweifel der richtige, den er aus eben dem Grunde erhalten haben mag, wie die in der Nähe liegende Stadt Junquera (das alte Juncaria) den ihrigen, nämlich von den dort wachsenden zahlreichen Binsen (einer Art Spartogras). Nierenberg aber entnahm seinen Bericht aus Gervasius, wie durch die

fast wörtliche Uebereinstimmung erhellt, und benutzte dabei, wie man sieht, eine gute Handschrift.

Ann. 55. (S. 34.)

Ueber das Läuten versunkener Glocken s. Hocker zu S. 207 *See-läuten*. Ob übrigens die von Gervasius hier erzählte Sage aus dem Namen des Thales entstanden ist, oder umgekehrt, ist schwer zu sagen.

Ann. 56. (S. 34.)

Das in diesem Capitel Erzählte gehört zu dem Sagenkreise *vom wüthenden Heer*; ich verweise daher auf den Anhang II. A. gegen Ende (Zusatz zu D. M. 895), wo ich näher darauf eingegangen bin.

Ann. 57. (S. 35.)

Der Fluss Brixontes (Brixon?), der bei Gervas. III, 73. 74. 75. Brison heisst, wird von Walkenaer bei Berger *Trad. Têrat*. p. 314 ff. für den Fluss Mareb in Abyssinien erklärt.

Ueber die Verwandlung von Menschen in Störche s. zu III, 97.

Ann. 58. (S. 35.)

In diesem Capitel ist das ägyptische Heliopolis mit seinem Sonnentempel irrthümlich nach Aethiopien verlegt, woselbst sich jedoch der Sonnentisch so wie auch (in Meroë) ein goldener Tempel befand. Herod. 3, 18. Strabo p. 823 in.

Von den langhörigen Menschen spricht ausser Andern auch Plin. 4, 13 (27). Doch sind sie bei ihm ein nordeuropäisches Volk und heissen Fanesii; bei Mela 3, 6 *Panoti*.

Ueber den hier erwähnten goldenen Weinstock und Aehnliches s. Dunlop. S. 184 nebst der Ann. 247\*). Dort wird nach dem franz. Alexanderroman angeführt, dass Alexander einen goldenen Weinstock unter den Schätzen des Porus fand, im Pseudo-Kallisthenes 3, 28 wird jedoch richtiger gesagt, dass er ihn (so wie den auch von Athenäus p. 514 nebst dem Weinstock erwähnten goldenen Krater) aus dem Palast des Cyrus wegführte, woselbst dieser einst den Staatsgeschäften obzuliegen pflegte (vgl. Athen. p. 539).

Noch will ich anführen, dass Maimonides im *More Nebuchim* 3, 29 p. 422 erzählt: „De Adamo dicunt, quod cum ex climate h. e. ex terra, quae Indiae vicina est, egressus et terram Babel ingressus fuit, multa mirabilia secum asportaverit, et inter illa arborem, flores, folia et ramos auri habentem, arborem item talem lapideam etc. etc.“ Endlich befanden sich auch bei dem Sonnentempel zu Cuzco,

\*) Maundeville c. 20 (*Early Travels* p. 235) beschreibt einen goldenen Weinstock mit Trauben aus Edelsteinen, der sich im Speisesaal des chinesischen Kaisers befand und sich nach allen Seiten desselben ausbreitete.

der alten Hauptstadt von Peru, Gärten, in denen alle Bäume und andere Pflanzen so wie auch die Thiere kunstreich aus Gold gefertigt waren; s. Pierer *Universalex.* 2. Aufl. Bd. 22 S. 340\*; vgl. Humboldt *Ansichten der Natur* 3. Aufl. II, 355.

Wunderbarer aber als alles dies ist, was Alexander ab Alexandro *Gen. Dier.* I. IV c. 9 berichtet. Er erzählt nämlich:

„Profecto rem mirificam et ostento similem, et quae dici credique vix possit, amicus meus summus nuper enarravit mihi, quam ego his comentatiunculis meis adjicere dubitasset (ita videtur esse rara dictu, et super omnem impudentiam prorsusque ridiculae vanitatis), nisi hoc pro comperto et explorato multorum testimonio comprobasset, qui se non audisse vel legisse, sed oculis vidisse, et manibus attractasse asserabant. In citeriori Germania intra Danubium loca esse, in quibus, nisi contra frigora et gelu ac feram saevamque hiemem vites maxima parte anni sub nivibus humo contactae jaceant, quum nulla his contra immodica frigora tempestatesque firmitas sit, utpote in tractu gelidissimo, prorsus algore intereant. Eas demum liquatis nivibus, aestate anni ingruente, et calore caeli mirifice germinare, et frondes geniculatas emittere, sed vini parum effundere. Interque eas nonnullas, nescio qua caeli temperie, seu occulta et caeca origine, vites existere peculiari miraculo et admirationis praecipuae: quae claviculos et plerumque candicantia folia ex puro auro germinent, et simul coalescant; illosque vidisse et manibus attractasse, regibusque et summis ducibus una cum palmite vitis rimoso cortice dono datos ingenti miraculo fuisse: neque id ubique et passim, sed aliis atque aliis in locis, et modo hic, modo alibi fortuito eventu, et prout naturae libitum fuit, evenire: idque apud incolas pro ostento minime haberi: sed quia in locis pluribus id accidere soleat, quasi inter quotidiana et frequentia reputari.“

Trotz der offenbaren Lügenhaftigkeit des hier Mitgetheilten hat der Jesuit Kaspar Schott doch nicht Anstand genommen, es in seinem Werke *Physica curiosa* (Append. ad l. XII P. 1 c. 3 §. 2 ed. II p. 1334) zu wiederholen, jedoch klüglich den Schauplatz dieses Wunders nach Ungarn verlegt. Nachdem er nämlich gesagt: „In Hispaniola arborem quandam auri venas habere scribit Petrus Martyr in Historia sua, quam et fuse describit,“ fügt er noch weiter hinzu: „Multi quoque scriptores referunt ex fide dignis auctoribus, in Pannonia prope Danubium, maxime Schemnitii, repertas aliquando vites, quae claviculos et folia ex puro auro candicantia habuerint, eaque regibus ac summis ducibus oblata. Causam putant auri fodinas sub vite latentes, quae cum pabulo aurum ad se attrahant.“ Aus der wörtlichen Uebereinstimmung der Ausdrücke Schott's mit denen Alexander's ab Alexandro erhellt deutlich genug, dass ersterer letzteren ausgeschrieben; freilich hat er sich gehütet, den Italiäner als Quelle für eine Nachricht anzuführen, deren Unwahrheit ihm genau

bekannt sein musste, und vorgezogen, lieber gar keinen bestimmten Gewährsmann namhaft zu machen, was er sonst nur sehr selten thut.

Anm. 59. (S. 36.)

Die in dieser Geschichte erwähnten zwei Mohren können schwarze Geister, d. h. Teufel sein; denn der Ausdruck Aethiops, um letztere zu bezeichnen, ist in gleichzeitigen Schriftstellern ganz gewöhnlich und findet sich schon im Pseudo-Abdias (z. B. 8, 7); in der *Leg. Aur.* c. 27 (*de S. Joanne Elieemos.*) heissen sie, wie hier bei Gervas., mauri (mhd. m̄r, hellem ôr). Da jedoch der Schauplatz der Sage des Gervasius in Spanien liegt, welches damals noch guten Theils in den Händen der Araber war, so dürften derselben vielleicht orientalische Anschauungen zu Grunde liegen, so z. B. erzählt Herbelot s. v. *Moctadi Bemrillah* Folgendes: „Les Mahométans croyent qu'il y a des Esprits ou des Lutins armés d'arcs et de flèches que Dieu envoye pour punir les hommes quand il lui plaît et que les blessures que font ces spectres sont mortelles, lorsqu'ils paroissent noirs; mais qu'elles ne le sont pas lorsque les flèches sont decochées par des Spectres, qui paroissent blancs. C'est ainsi que les Mahometans raisonnent sur la Peste, et c'est sur ce fondement qu'ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir\*.“ Es ist übrigens ganz gewöhnlich, Tod und Krankheit als die Wirkung eines Geschosses höherer Wesen darzustellen; vgl. *D. M.* 429. 806. 1192. Der mahometanischen Vorstellung von der Pest entspricht auch die der Griechen *Il.* 1, 55 ff.

Den livor, welchen der Getroffene an der ihn schmerzenden Stelle findet, vergleiche ich mit dem Todeskniff, *D. M.* 1ste Ausg. *Dän. Abergl.* No. 144. vgl. S. CXLVIII No. LV, und Nachtgriff, ebend. 2te Ausg. S. 1116 ff.

Was den Fenchel (*foeniculum*) betrifft, dem man nach der obigen Erzählung des Gervas. gegen Zauberei und dergl. schützende Kraft zugeschrieben haben muss, so findet sich dieser Glaube noch jetzt in den Pyrenäen bei den Basken; de Nore *Coutumes* etc. p. 128 sagt nämlich: „Dans cette contrée le fenouil est la plante salutaire qui préserve

\*) Diese Ansicht beruht wahrscheinlich auf einer ältern vormuhamedanischen (spätschenen); denn Hammer (*Fundgruben* 1, 3) von den sieben Pfeilen sprechend, mit denen zu jener Zeit die Araber ihren Stammvater Abraham abbildeten und deren sie sich zum Loosen bedienten, als Stellvertreter der sieben Planeten, von denen das Loos der Sterblichen ausging, bemerkt dazu: „Eine diese Ansicht hell beleuchtende Stelle ist der folgende Spruch, den die Araber dem göttlichen Plato zuschreiben: „Die Erde ist eine Scheibe (eigentlich Kugel), der Mensch das Ziel; die Sphären sind der Bogen, die himmlischen Körper die Pfeile, und der Schütze ist Gott.“ Sie bildeten sich also die Einfüsse der sieben Planeten als ebenso viele Pfeile vor, mit denen das Schicksal nach ihnen zielte, und looseten nach dem verschiedenen Wurfe der Pfeile, bis Mohammed diese Art zu loosen verbot, und das Bild Abraham's mit den sieben Pfeilen bei der Eroberung Mekkas mit den übrigen Idolen umstürzte.“ Diese Art von Divination durch Pfeilschüsse war übrigens in den ältesten Zeiten auch bei andern asiatischen Völkern üblich; s. Otto Strauss *Nakmi de Nino Votivium* p. XXV Anm.

de l'influence maligne des sorciers;" und auch in Betreff eines ähnlichen Brauchs in Languedoc sagt derselbe p. 80: „Les devins pour guérir les personnes qui ont été ensorcelées, allument d'abord un cierge béni le jour de la Chandeleur; puis ils font diverses figures avec de la terre prise dans le cimetière et mêlée avec de l'eau bénite, et ils se servent de préparations faites avec du fenouil, du sénevé, du pavot et du mil, le tout accompagné de prières.“ Aber auch schon im Alterthum bekränzte man sich bei den Aufzügen zu Ehren der Cybele mit Fenchel und Weisspappel. Wie ferner foeniculum aus foenum gebildet ist, so gehört vielleicht auch der Schwed. Abergl. No. 125 (*D. M.* 1ste Ausg.) hierher, nach welchem hörfrö (Heusamen) gegen Spuk schützen soll, obwohl in dem *Dän. Abergl.* No. 150 dafür hörfrö (Leinsamen) steht. Nach dem Volksglauben zieht Heu Blut aus. *K. M.* 3, 76 (zu No. 46.).

Andererseits gleicht dem Fenchel an Aussehen und gewürzhaftem Geschmack der Kümmel, dem man, wie es scheint, gleichfalls eine abwehrende Kraft zuschrieb und ihn daher ins Brot buk (*D. M.* 452 ff.), ebenso der Dill, den deshalb nach einem märkischen Gebrauch die Braut (nebst Salz) in der Tasche hat, damit ihr der Böse nichts anhaben könne, so wie man auch neugeborene Kinder durch Dill und Salz gegen die Hexen schützt. *Kuhn M. Sag.* S. 357.

Ueber Fascination im Allgemeinen s. Delrio L. III P. 1 qu. IV sect. 1 p. 411 ff.; vgl. auch noch *D. M.* 1056, meine Uebers. des Basile 2, 266 und Nachtrag dazu Dunlop S. 516<sup>a</sup> ff. Was namentlich das Festbannen des Rosses betrifft, wovon oben die Rede ist, so finden sich davon häufige Beispiele; so verstand dies der Zauberer Apollonius, und Arnobius nennt es als gewöhnliche Zauberkunst, s. Düntzer in Scheible's *Kloster* 5, 211, vgl. auch *D. M.* 1ste Ausg. *Deutsch. Abergl.* No. 875. 977 und S. CXLVI No. XLVII—XLIX, Müllenhoff No. 264, 271, 272, Meier *Schwäb. S.* No. 226 und Gervasius Decis. III c. 28. eine Legende aus des Hieronymus Vita B. Hilarionis. In den altnord. Sagen kommen Zauberrunen vor, vermittelt deren man eine Person oder Sache an irgend einen Gegenstand festbannte. Hierher gehört auch, was der französ. Aberglaube cheviller nennt; s. hier *Franz. Abergl.* 14. vgl. 417.

Anm. 60. (S. 38.)

Ueber die lamiae s. die hier folgende Anm. und über die draci und den Tarascus oben S. 135 ff.

Anm. 61. (S. 39.)

Gervas. theilt in diesem Capitel dreierlei Meinungen mit in Betreff der Vorstellung, die man über das Wesen der lamiae und larvae \*)

\*) Da Gervasius die lamiae und larvae nur etymologisch von einander unterscheidet, so

hegte. Erstens sollten es krankhafte Phantasien sein, welche aus bösen Säften entständen und die daran Leidenden im Schlafe bedrückten (*pondus faciunt*), also das Alpdrücken; zweitens waren es nach Augustin's Meinung, die auch Gervas. annimmt, böse Geister; und drittens hielt sie der Volksglaube \*) für gewöhnliche Menschen, die jedoch mit zauberischen Kräften, wie es z. B. das Durchfliegen der Luft ist, begabt waren; also etwa Hexen und Hexenmeister (*foeminae ac viri*). Letztere männliche Personen gehören jedoch eigentlich nicht zu den *lamiae*; denn auch in dem vorigen Capitel heisst es gleich zu Anfang: „*lamiae dicuntur esse mulieres, quae noctu domos momentaneo discursu penetrant etc.*“ Uebrigens scheint der Volksglaube unter den *lamiae* auch geisterhafte Wesen verstanden zu haben, wie dies gleichermaassen aus III, 93 hervorgeht, wo einige alte Weiber (d. h. Hexen) behaupten „*se, dormientibus viris suis, cum coetu lamiarum celeri penna mare transire etc.*“ Wahrscheinlicher ist es jedoch, dass in dem gegenwärtigen Capitel (III, 86) Gervas. die Wesen, die er *lamiae* nennt, mit den *mascae* und *striae* verwirrt hat, und unter jenen die Nachtfahren, *dominae nocturnae* (die auch Hincmar *lamiae* nennt, *D. M.* 1009), unter letztern beiden aber die sie begleitenden Hexen oder Zauberinnen zu verstehen sind. S. im Allgemeinen *D. M.* 1009—1013, wo von den Nachtfahren \*\*) u. s. w. ausführlich gehandelt wird \*\*\*). Dazu füge ich noch folgende die *lamiae* betreffende Stelle aus dem *Spec. Nat.* 19, 65, wo zuvörderst

---

kann man wohl annehmen, dass in der Ueberschrift „*De lamiis et noct. larvis*“ dieses *et für sive* steht.

Der Ausdruck *stria* oben im Text des Gervas. bedeutet so viel wie *striga*, ital. *strega*, Hexe; vgl. *D. M.* 997. 998. Ueber *masca* s. ebend. 1036; und de Nore p. 88 sagt in Betreff eines Volksglaubens in Languedoc: „*Il faut bien se garder de toucher la main d'un sorcier mourant; car on deviendrait sorcier comme lui. Malheur aussi aux enfants qui naissent le jour d'un fait d'armes: leur Ame sortira ou rentrera à volonté dans leur corps; ils tourmenteront force gens durant le sommeil, et deviendront enfin sorciers eux-mêmes sous le nom de masques.*“ S. auch Ducange s. v. *Masca*.

\*) So sind nämlich die Worte: „*ut autem moribus ac suribus hominum satisfaciamus, constituamus etc.*“ zu verstehen und diese daher zu übersetzen: „Um uns aber den herkömmlichen Vorstellungen der Menschen und dem, was sie gewöhnlich sagen hören, anzuschliessen, wollen wir annehmen u. s. w.“

\*\*) Von diesen haben wahrscheinlich die drei Donnerstagsnächte vor Weihnachten den Namen Fahrnächte. Meier *Schwab. Sag.* S. 460.

\*\*\*) Dort ist S. 1010 aus Wolfram's Wilhelm die Stelle angeführt:

„wil der (Machmêt) helfe sparn,  
sô helfen in die nahtvarn.“

Hierzu bemerke ich, dass dies nicht etwa ein auf die Muhamedaner übertragener deutscher Aberglaube ist, sondern dass bei letztern wirklich diese Vorstellung heimisch war und vielleicht noch ist; denn Vincent. Bellov. *Spec. Hist.* 30, 139 erzählt, dass im J. 1240 ein Turkomane, Namens Paperoissole, den Sohn eines Bauern aus der Gewalt eines Wolfes, der ihn bereits geraubt, errettet, und da er ihn dem Vater zurückbringt, von diesem gefragt wird, ob er ihn lieber zu einem reichen Manne oder zum Sultan machen solle; worauf Paperoissole erwidert: „*Quis es tu, qui sic incunctanter hoc mihi promittis?*“ „*Ego sum,*

nach dem *Lib. de nat. rer.* die lamiae reisende Thiere genannt werden, und es dann weiter so heisst: „Forſitan iſtae ſunt lamiae, de quibus Hiero. \*) dicit: „Lamiae nudaverunt mammas etc.“ Ibi namque dicit Glo. quod lamia eſt beſtia ferociſſima, quae tamen faebribus teneris potentibus lac praebet. In quo Judaeos crudeliores eſſe oſtendit lamiis, quia „parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis \*\*). Hoc animal Hebraice vocant ledith \*\*\*). Et Judaei quidam ſuſpicantur unam eſſe de furia, quae parcae dicuntur, eo quod nulli parent.“

In Betreff der von Gervasius weiter unten genannten duſii vgl. *D. M.* 449. Ueber dieſelben findet ſich folgende Stelle bei Thom. Cantipr. *de Apib.* l. 2. c. 57 No. 17: „De Duſiis daemionibus et quomodo uno corpore ſublato, aliud ſubſtituant.“

„Hinc de Duſiis, vel Duſionibus, quae eſt tertia ſpecies daemionum, ſequitur. Duſiorum daemionum opera multa percepiſimus: et hi ſunt, quibus gentiles lucos plantatos antiquitus conſecrabant. His adhuc Prussiae gentiles ſilvas aeſtimant conſecratas, et eas incidere non audent, nunquam ingrediuntur eaſdem, niſi cum in eis diis ſuis volerint immolare. Hi ſunt etiam daemones, de quibus beatiſſimus Auguſtinus etc.“ (*de Civ. Dei* 15, 23. vgl. *D. M.* a. a. O.); und ferner ebendas. No. 23: „Quomodo etiam in montibus iidem daemones Duſii habitare dicuntur, et ſeducere ac dementare deceptos manifeſte monſtrabo.“ Hierauf folgt die bereits Anm. 52 angeführte Geſchichte. Er verſteht alſo unter Duſii Wald- und Berggeiſter †).

Mit den gegen Ende des Capitels genannten Fadae (Feen) und deren irdiſchen Ehemännern, die ſich muthwillig ihr Glück verſcherzten, ſpielt er auf Sagen an, wie die von Gralant, Lanval, dem Stauſenberger, der ſchönen Meluſine u. ſ. w. vgl. Anm. 7.

Es iſt übrigens erfreulich, aus dem Eingang des vorliegenden Cap. zu erſehen, daſſ es bereits damals und wohl auch ſchon früher vernünftige Menſchen gab, welche die ganze Vorſtellung von den

---

inquit, qui de nocte vado cum dominabus, quae nymphae vocantur, et ſum Dei nuncius, et quidquid dixero tibi eveniet.“ Tunc ille: „Satis, ait, dives ſum, ſed fac me Soldanum.“ Rurſus quoque ait: „Vade ſtatim ad parentes tuos, quia magnae es parentelae, et congregatis in unum, dic, quod nuncius Dei tibi apparuit, dicens, Deum te velle Soldanum eſſe.“ Jener folgt dem Rath und erlangt durch Räubereien während einiger Monate eine Art von Herrſchaft, bis er endlich geſchlagen und getödtet wird. Wir finden alſo auch bei den Mühamedanern Nachfahren, dominae nocturnae, und zwar ſcheinen ſie in ihrem Gefolge auch Männer zu haben, da der Bauer ſie begleitet, welcher übrigens mit mehr als menſchlicher Macht begabt ſein mußte.

\*) Jerem. *Klagel.* 4, 3.

\*\*) ebend. 4, 4.

\*\*\*) Für ledith iſt hier zu leſen lilit; über welche ſ. Anm. 8. Da letztere kleine Kinder ſchädigt und oft tödtet, ſo iſt ſie hier ganz richtig mit den lamiae zuſammengestellt.

†) „The duce take you“ a profane expreſſion from Goth. and A. S. duce a ſpectre.“ *The dialect of Craven* etc. 2 ed. Lond. 1828. II. 8. a. v. duce. Das Wort iſt übrigens auch auſſerhalb Yorkſhire in Gebrauch und meint den Teufel.

Gervasii Tilb. otia imp.

Nachtfahren u. s. w. als Folge böser Säfte und schwerer Träume verwarfen, da sie vermuthlich an Gespensterfahrten nicht glauben mochten und ihnen der eigentliche Ursprung dieses Volksglaubens unbekannt war. Gervas. wiederholt diese Erklärung zu Anfang von III, 93 und auch Wolfram fügt zu den oben angeführten Zeilen hinzu:

„daz sint alder wibe troume.“

Vgl. auch *D. M.* 1012 ff. die aus dem *Spec. Morale* angeführte Geschichte, wo der Priester, nachdem er die sich für eine Begleiterin der Nachtfahren ausgebende alte Frau handgreiflich wiederlegt hat, mit den Worten schliesst: „Modo videtis, quam fatuae estis, quae somniorum creditis vanitatem.“

Vgl. auch noch Anhang II. A., wo ich diese Vorstellung von den luftdurchstürmenden Frauen in den Sagenkreis vom wüthenden Heer gezogen und dieselben als Walkyrien im Gefolge der Wintergöttin dargestellt habe.

Ann. 62. (S. 41.)

S. die folgende Anm. Die Ueberschrift „de alio stagno“ bezieht sich auf das vorhergehende Capitel „De stagno piscoso etc.“, welches oben im Text durch Versehen ausgefallen ist und also lautet:

„In Anglia stagnum est, quod Wilferesmere, quasi mare Wilferi regis, nominatur, quod cum omnibus piscantibus passim exponitur, piscibus abundat; cum homines ab ejus piscatione arctantur, aut rarus in illo aut nullus piscis invenitur. Est autem locus in confinio Galliae.“

Ann. 63. (S. 41.)

Ueber Stürme, Gewitter und Regen, die durch ins Wasser geworfene Steine erregt werden, s. *D. M.* 563—65\*); vgl. 1041 ff. das Schlagen der Gewässer mit Gerten, wodurch von Hexen und Zaubern, welche letztere deshalb meneurs des nuées heissen, schwarze Wolken und Stürme hervorgebracht werden; s. auch Wolf *N. S.* zu No. 282. In Bezug auf die *D. M.* 564 erwähnte Quelle von Barenton will ich noch bemerken, dass sie auch von Jacobus de Vitriaco 1, 92 und muthmaasslich nach diesem von Thomas von Cantimpré im *Liber de Nat. rerum* bei Vincent. Bellov. *Spec. Nat.* 5, 30 erwähnt wird; ebenso auch von demselben Thomas *de Apib.* 2, 57 No. 28, der hier

\*) Auch vom Wildsee unweit des Mummelsees erzählt Schreiber (*Sagen aus den Rheingeg.* Heidelb. 1839. S. 149): „Wirft man Steine in seine Tiefe, so fängt er an zu brausen und zu tosen; der heitere Himmel trübt sich und es entsteht ein Ungewitter mit Sturmwind und Hagel;“ und von einem in Languedoc befindlichen See berichtet de Nore p. 80 ff.: „Si l'on insulte le lac de Tabé, en jetant quelque chose dans ses eaux, on excite des tempêtes; on est consumé par le feu, brisé par la foudre ou voué à tout autre malheur aussi grand.“ Legrand d'Aussi (*Not. et Extr.* 5, 265) bemerkt: „On a aussi attribué la même vertu [sc. d'exciter des orages] au lac de Chiapa en Amérique [in Mexico]; au lac de Tarbes dans le comté de Foix [ist dies der eben erwähnte lac de Tabé?]; à celui de Pavin en Auvergne etc.“



noch eine, wie ich glaube, sonst nirgends befindliche nähere Angabe über die Form des Steines hat, auf den Wasser gespritzt werden musste, um Sturm zu erregen. Indem er nämlich von einem Prior und einem Novizen, welche die Quelle besuchen, spricht, erzählt er weiter: „Et frater illum [sc. Priorem] ducens ad fontem lucidissimum, super quem lapis instar altaris in columnis marmoreis locabatur, aquam protinus superfudit. Nec mora: contenebrato coelo, coeperunt nubes concurrere, mugire tonitrua, imbres ruere, fulgura corruscare, statimque tanta inundatio facta est, ut circa locum ad leucam unam tota terra obrui videretur etc.“ Da die Bretonen die Sagen u. s. w. ihrer ursprünglichen Heimath meist auf das neue Vaterland übertragen und lokalisiert hatten, so lassen sich auch gleiche Sturmgewässer in jenem erstern vermuthen, und diese finden sich auch wirklich; so z. B. in einem See bei dem Berge Snowdon in Wales, dessen Umwohner noch heutigen Tages Folgendes erzählen: „Il y a dans les montagnes un lac, appelé Dulenn, qu'encaisse une vallée sauvage, dominée par un amphithéâtre de rochers escarpés. Ses eaux sont noires; ses poissons, difformes et hideux, ont la tête énorme et le corps fluet. Ni les cygnes, si communs sur tous les lacs des montagnes, ni les ducs, ni aucun autre oiseau ne le fréquentent. Une chaussée en pierres le borde. Si quelqu'un en agite l'eau de manière à la faire rejaillir sur un bloc de granit voisin, appelé l'Autel rouge, un orage éclate avant la fin du jour.“ Villemarqué *Contes popul.* 1, 318 (nach dem *Welsh Magazine* t. I, 1805 \*). Hier finden wir also

\*) Von einem See am Fusse des Snowdon erzählt Camden zu Girald. *Cambr. Itiner.* 2, 9 auch noch folgende Sage, welche auf höchst merkwürdige Weise mit einer Preussischen (Tettau und Temme No. 185) fast wörtlich übereinstimmt: „Porro in hujus montis pede est quidam lacus, qui ranarum lacus dicitur, in quo paulo ante haec nostra tempora circa annum domini 1542 miraculosum quiddam accidisse testantur accolae etiamnum in vivis agentes: duos nimirum lapides stupendae magnitudinis, qui in lacu erant, eadem nocte ex eodem emersisse et contra naturae cursum nitentes, versus montis cacumen latos, quantum spatium arcus uno jactu sagittam immittere solet, a lacu (ubi hodie remanent) constitisse. Hocque absque ulla humana ope factum est. Nam horum lapidum alter domum ingentem magnitudine aequat, quem mille juga boum non moverent: alter vero paulo minor est. Cujus rei certitudinis explorandae causa illustrissimus princeps, Henricus VIII, paulo ante mortem quosdam illic misisse fertur, qui eum de re tota certiore facerent.“ Vermuthlich ist dieser ranarum lacus der nämliche, wie der oben im Text erwähnte dulenn, auf welchen ich auch das durch van den Bergh *Proeve* etc. p. 35 aus Velthem *Sp. Hist.* bl. 178 b. 3. c. 24 Mitgetheilte beziehe: „Eduard van Engeland, in Wallis oorlog voerende, kwam in een donker woud, waar hij onder meer andere wonderen, eene bron ontdekte, die veel vreemds vertoende. Niemand had den moed het water aan te roeren, tot dat de koning zelf er te paard op aan red en zyne lans er in stiet; de speer brak en werd van zelf weder uit de bron opgeworpen.

Ende daerna een mist scoet  
 Uten borre, so vreselijke groet,  
 Dat daerof so donker werd,  
 Dat niemen (hi) en was vervard,  
 Want het was so donker na dien,  
 Dat niemen andren conde gesien;

10\*

auch einen Altar, wie nach Thomas von Cantimpré bei der Quelle von Berenton. Ferner erzählt Girald. Cambr. *Topogr. Hib.* 2, 7 von einer Quelle in der irischen Provinz Munster: „Est fons in Momonia, qui si tactus ab homine, vel etiam visus fuerit, statim tota provincia pluviis inundabit, quae non cessabunt, donec sacerdos ad hoc deputatus, qui et virgo fuerit a nativitate, missae celebratione in capella (quae non procul a fonte ad hoc dignoscitur esse fundata) et aquae benedictae lactisque vaccae unius coloris aspersione (barbaro satis ritu et ratione carente) fontem reconciliaverit.“ Hier muss also der Geistliche (früher wahrscheinlich der Druiden) durch ein Opfer den Brunnengeist versöhnen. Geistliche sollen auch sonst dem Wetter steuern oder andern Einfluss auf dasselbe ausüben können. *D. M.* 1042. De Nore *Coutumes* etc. passim. \*)

Dass bei diesem Hervorrufen von Sturm und Regen an eine dem Wassergeist absichtlich zugefügte Beleidigung gedacht werden muss, geht oft deutlich hervor, wie z. B. auch bei Gervas. III, 88, wo sie bloss in Worten besteht; zuweilen jedoch scheint man mehr den Wassergeist um Regen anzuflehen; denn wenn man auch das Bewegen des lapis manalis (*D. M.* 564) von einer Stelle zur andern allenfalls für eine symbolische Beleidigung des Jupiter Lapis erklären könnte, so ist dies jedoch nicht wahrscheinlich\*\*), um so weniger, als es auch nach orientalischem Glauben Steine giebt, mit welchen man Regen hervorzaubern kann. Herbelot erzählt nämlich s. vv. Turk und Jafeth:

„Japhet, avant que de se separer de son père . . . reçut avec sa bénédiction un présent signalé, à savoir, une pierre, sur laquelle le grand nom de Dieu (Esm Aadhem ou Aazem) étoit gravé . . . Cette pierre, que les Arabes ont appelée Hag'r Almathar: la pierre de la pluie, est nommée par les Mogols Gioudeh thasch, et Giurthasch, et par les Persans Senk-ideh. Elle avoit la vertu de produire et de faire cesser la pluie selon les besoins que Japhet en pourroit avoir, et quoique par succession de temps elle ait été consumée ou perdue, il se trouve cependant encore parmi les Turks Orientaux [d. h. die Mongolen] de semblables pierres, qu'ils disent avoir la même vertu, auxquelles ils ont aussi donné le même nom. Et les plus superstitieux entre eux disent qu'elles ont été reproduites et multipliées par une espèce de génération de cette première pierre que Noé avoit donné à son fils.“ Aber auch was Pausanias 8, 38 §. 3. von der Quelle

Ende na desen sloech een donder

So eyselje uten borre onder

Dat daer selc in onmacht vel \*

\*) Leider habe ich mir von den betreffenden Stellen des letzteren nur folgende ange-merkt: „Ce sont certains curés et les bergers qui font paraitre les orages.“ p. 263 aus der Normandie

\*\*) Durch welche Gebräuche man vermittels des Wundersteins bei Grenoble Regen erhielt (s. Mone *Gesch. d. Heidenth.* 2, 361). weiss ich nicht zu sagen.

Hagno in Arkadien erzählt\*), zeigt deutlich, da die Ceremonie durch einen Priester und unter Opfer und Gebet verrichtet wird, dass hier von keinem Erzürnen der Wassergeister die Rede sein kann, wobei freilich die Worte: „καθ'ἑν ὄρου; κλάδων ἐπιπολή; και οὐκ ἐς βάθος τῆ; πηγῆ;“ darauf hindeuten, dass man bei der Berührung des Wassers sehr vorsichtig zu Werke gehen musste, um den Wassergott oder die Quellnymphe nicht zu beleidigen.

## Ann. 64. (S. 42.)

Der hier *Elisius campus* genannte Begräbnissort in Arles heisst bei den altfranz. Schriftstellern *Aleschans* (*Chron. de St. Denis* bei Bouquet 5, 308 A.) oder *Aliscans* (Mouskés v. 8972) und im Mhd. *Alischanz*, *alle-schantz*, bei Turpin *Aylis campi*, s. Dunlop *Ann.* 197. Dort habe ich bereits auch auf *D. M.* 790—795 verwiesen, wo von der Ueberfahrt der Todten auf Schiffen und der darauf sich gründenden alten Sitte der Schiffsbegräbnisse gehandelt wird; s. auch noch Grimm *Ueber das Verbrennen der Leichen* S. 39. 50 ff. 65 ff. Spuren dieses Brauchs finden sich auch in ältern Schriftstellern ausser den dort erwähnten noch mancherlei\*\*). So wird in dem (von Aegidius zugesetzten) cap. 16 des Hariger (Chapeauv. 1, 21, sqq.) Folgendes berichtet: „Obiit autem B. Maternus apud Coloniam senex decimo octavo Calend. Octobris, anno Domini centesimo trigesimo. Cujus obitu Treviri comperto, mox Coloniam profecti sunt Pastorem suum repetentes: aderant et Tungrenses, qui sibi cum Coloniis [sic] eum retentare satagebant. Certatum diu ab utrisque: interim quidam venerandus senex in urbe apparuit, monens cives, ut a lite desistentes, suis parerent consiliis, et ut corpus Pontificis in navi ponentes, deinde a littore fluctibus impellentes, quo Deus velit, abire sinat, [l. sinant]. Mira res: mox ut angelus consuluerat, factum est: navis sacro corpore onusta, nullo se regente nauclero, angelico remigio, contra fluctus dirigitur, et parvo horae spatio, miliario confecto, in loco, qui ex tri-

\*) „Τῆ; Ἀρκαδίας ἡ ἐν τῷ ὄρει τῷ Λυκαίῳ πηγῆ; κατὰ τὰ αὐτὰ ποταμῷ τῷ Ἰστροῦ πέφυκεν ἴσον παρέχεσθαι τὸ ὕδωρ ἐν χειμῶνι ὀμοίως και ἐν ὄρω θεροῦ; ἤν δὲ ἀόχμους χρόνον ἐπέγῃ πολὺν και ἤδη σφίσι τὰ σπέρματα ἐν τῇ γῆ και τὰ δένδρα ἀβαίγηται, τηνηκαῦτα ὁ ἱερεὺ; τοῦ Λυκαίου Διδῶ; προσευξάμενος ἐς τὸ ὕδωρ και θύσας, ἑπόσα ἐστίν αὐτῷ νόμος, καθίει ὄρου; κλάδων ἐπιπολή; και οὐκ ἐς βάθος τῆ; πηγῆ; ἀνακινήθέντος δὲ τοῦ ὕδατος ἀνείσιν ἀχλὺς εἰσικαία ὀμίχλη; διαλιποῦσα δὲ ὀλίγον γίνεται νέφος ἡ ἀχλὺς και ἐς αὐτὴν ἄλλα ἐπαγομένη τῶν νεφῶν, ὑπεὶν τοῖ; Ἀρκασίαν ἐς τὴν γῆν κατείναι ποιεῖ.“

\*\*\*) Auch von den bengalischen Garrows erzählt Coleman p. 319 (vgl. hier Ann. 74): „The dead are kept for four days; burnt on a pile of wood in a dingy or small boat, placed on the top of the pile etc.“ Afzelius *Svenska Folkets Sago-Häfder* I, 4 (2. Aufl.) berichtet folgende Sage aus Småland: „Allmänt omtalas ock ett guldskepp, som skall vara nedsänkt i Runemad wid Nyckelberget. På detta skep skall Odin hafwa hemtat de slagna från Bråwalla till Walhall.“

**stitia Coloniensium roze\*) tunc vocatus est, littori applicatur. Tunc** Treviri corpus Pontificis a Deo sibi destinatum cum debita gratiarum actione suscipientes Trevirim revexerunt, etc.<sup>4</sup> Das Schifflein fährt hier von selbst stromaufwärts, also durch ein Mirakel wie in der Legende vom h. Emeram (s. Panzer *Beitr. zur D. M.* No. 250). Ganz dasselbe wiederholt sich auch in einer jüdischen Sage bei Tendlaw No. 3 und der Leichnam des h. Cuthbert fuhr gleichfalls in einem steinernen Sarge längere Zeit auf der Tweed umher, s. W. Scott *Marmion* C. II, st. 14, Anm.\*\*) Dem h. Iltut wird der Leichnam eines andern Heiligen zu Schiff überbracht, damit er ihn begrabe. Nennius §. 71\*\*\*). In der oben (Anm. 36) angeführten Stelle aus Anselm wird erzählt, wie die Seele Ebroins von Teufeln in einem Schiff nach der Hölle gebracht wird, und Gleiches enthält v. d. Hagen's *Ges. ab.* No. 77 in Betreff der Seele eines Priors von St. Gallen †). Die Seele des Königs Dagobert fährt zu Schiffe über das Meer. *D. S.* No. 434; und in Wolf's *N. S.* No. 130 wird erzählt, wie ein Herr von Falkenberg dazu verdammt ist, bis zum jüngsten Gericht an Bord eines auf dem Weltmeer ohne Steuermann und Ruder umherfahrenden Schiffes mit dem Teufel um seine Seele zu würfeln. „Schiffer, die auf der Nordsee fahren, begegnen oft dem höllischen Fahrzeuge.“ Es mag wohl in alter Zeit nicht selten vorgekommen sein, dass Seefahrer Schiffen begegneten, welche mit Leichen dem Meere waren überlassen worden, und daraus mögen sich Sagen wie die eben angeführte niederländische, die vom fliegenden Holländer und ähnliche gebildet haben. Vgl. *D. M.* 1ste Ausg. *Dän. Aberggl.* No. 164 ††).

Nach einigen Sagen wurde auch der tödtlich verwundete Artur auf einem Schiffe zu seiner Schwester Morgane nach der Insel Avalon oder ins Feenland geführt, wo er noch fortleben soll (s. Dunlop S. 529 ff. Anh. No. 7. vgl. S. 93<sup>b</sup> ff. San Marte Gottfrieds v. Monmouth *Hist.* S. 428 ff. †††) und oben Anm. 22.), nach andern in jener Insel begrä-

\*) ahd. roz fletus. Graff 2, 562. Wenn diese Etymologie richtig ist, so mag dies Roze ein alter heidnischer Begräbnissplatz gewesen sein, wie es deren viele den Rhein entlang gab. S. Hocker in den Anm. S. . . .

\*\*) Auch Osiris schwamm in dem Kasten, der zugleich sein Sarg war, den Nil hinab ins Meer. *Plut. de Is. et Os.* c. 13.

\*\*\*) Diese Legende erinnert lebendig an das, was in Betreff Sinfötlis und der Dame von Escalot erzählt wird. *D. M.* 790 f.

†) Die *Leg. aur.* c. 119 (*de assumpt. S. Mariae* §. 6. p. 516) erzählt ebenfalls die Legende von Ebroin, gleich jedoch auffallend in ihrer Fassung dem angeführten mhd. Gedicht, so dass letzteres vielleicht mit einiger Abänderung nach der *Leg. aur.* gearbeitet sein mag.

††) Auch bei einigen indianischen Völkern herrscht die Vorstellung, dass die Seelen der Abgeschiedenen in steinernen selbstfahrenden Kähnen (jede in einem besondern) über einen See nach dem Lande der Seligen übersetzen. Jedoch nur den Guten gelingt dies; denn die Kähne der Bösen sinken unter. *Jones Traditions etc.* 1, 261 ff. (*The Stone-Canoe*).

†††) San Marthe wiederholt in Betreff Arthur's die Anführungen Grimm's, ohne jedoch

ben \*). Letztere aber hiess auch Yniswitrin (Glastonburry), d. i. Glas-  
eiland, s. San-Marte l. c. S. 422 ff. Dunlop *Anm.* 169, und zu dem dort An-  
geführten bemerke ich jetzt noch, dass Glasberge auch vorkommen *K. M.*  
No. 93, 127, 193, Hyllén-Cavallius und Stephens *Svenska Folksagor etc.* 1,  
389 ff. Bechstein's *Märchenbuch: der Hirsedieb*; Schott *Walachische*  
*Märch.* No. 16. Panzer *Beitr. zur D. M.* No. 217. Müllenhoff S. 386 ff.  
473. vgl. auch Ulrich's *Lanzelet* v. 209. 210 ed. Hahn, so wie die Wie-  
ner Version des Märchens von Sneewittchen *K. M.* 3, 92, und dass  
der Bezirk, in welchem König Godmund's Wohnung lag (s. oben  
Anm. 16), Gläisival hiess (*Hervararsaga* c. 1)\*\*). In der ange-  
führten Anm. 169 zu Dunlop habe ich bereits auf eine walisische Re-  
denkform „sich im Glashause einschiffen“ für „sterben“ auf-  
merksam gemacht und auf ihren Zusammenhang mit dem oben bespro-  
chenen Ueberfahren der Seelen und den Schiffsbegräbnissen hingewiesen.  
Dazu bemerke ich jetzt noch, dass bekanntlich in der *Wilkinasage*  
(c. 140. 141) Sigurd bald nach seiner Geburt in ein Glasgefäss gelegt  
wird, welches dann in den Fluss rollt und auf diesem nach dem Meere  
treibt, so wie dass in einem märkischen Märchen (Kuhn *M. Sag.* S. 272 ff.)  
ein König seine Tochter nebst ihrem Manne und Kinde in eine grosse  
gläserne Kugel setzen und so dem Meere preisgeben lässt\*\*\*).

Weitere Forschungen werden den Zusammenhang aller dieser

---

wahrzunehmen, dass dieser die betreffende Stelle des Gervas. l. II. c. 12 übersehen hat.  
Das Zeugniß des Engländers ersetzt aber ziemlich zuverlässig die echten wälischen  
Quellen, deren Mangel San Marte bedauert.

\*) Wieder andern Sagen zufolge sollte er unter der Erde fortleben, s. Dunlop an  
letzterer Stelle; vgl. ebend. S. 541a Nachtrag zu Anm. 167.

Auch Ogier wird zu Schiff nach Avalon geführt (s. Dunlop S. 141) ebenso wie Renoart  
(der starke Rennewart), Roland, Iwain, Gawain und wohl auch noch andere Helden. Von  
den letztgenannten sagt dies der Roman von *Guillaume au court nez*.

\*\*) Der bei Nennius c. 13 vorkommende gläserne Thurm gehört wol zu den sogenannten  
Glasburgen (vitrified forts), die indess auch der deutschen Sage nicht unbekant sind (mit  
glasse was für wore burg und graben überzogen, heisst es im Wolfdietrich von der Burg  
Belligan's, s. Gödeke *Mittelalter* S. 489, vgl. Grimm *K. M.* 3, 48, Massmann *Kaiserchronik* 3,  
462 Anm. 5.) und gleichfalls mit den Glasbergen u. s. w. in Beziehung stehen mögen. Auch  
in einem neugriechischen Gedichte (*Neugr. Poesieen*, herausgeg. von Kind. Leipz. 1833. S. 6:  
'Η ώρατα τοῦ κάστρου) wohnt die schöne Gebieterin des Schlosses in einem Glas-  
hause:

„μόνην τὴν κόρην θέλω, ἢ εἶναι ἔς τὰ γυαλιά;“

wie auch die Prinzessin in dem oben angeführten walachischen Märchen in einem Glaspas-  
laste eingeschlossen lebt. Endlich noch wird in einem finnischen Märchen erzählt, dass ein  
König von Bothnien für seine drei Töchter einen Garten unter Glas machen liess. Ber-  
tram *Jenseits der Scheeren*. Leipzig 1854. p. 3.

Mit dieser und ähnlichen Vorstellungen hängt gewiss auch der Glasschuh in Per-  
rault's *Cendrillon* zusammen.

\*\*\*) Auch in dem entsprechenden Märchen bei Basile No. 3 (Pervonto) findet Gleiches  
statt, nur ist die gläserne Kugel dort ein Fass. Aehnlich ist ferner die Geschichte von Da-  
naë und Perseus, so wie von Tennes und Hemithëä.

Vorstellungen und Redensarten klar machen; für jetzt muthmasse ich Folgendes.

Wenn man sich nämlich einerseits das Paradies aus irgend einem Grunde als Glasberg \*), Glasinsel und dergleichen dachte \*\*), so mochte man zuweilen die Asche der Leichen, nachdem man letztere verbrannt, in gläsernen Urnen \*\*\*) auf ein Schiff-

\*) Dies scheint die älteste Vorstellung zu sein und so heisst es auch im jüngeren Titul Str. 6044 (S. 594. Hahn):

„daz paradys vil nahen hit des kuniges heime,  
wan daz ez undervahan kan ein berc vor aller vogel sweime,  
gehohet hoch al ober sich die rihte,  
eben glase helle, daz niht dar an gekleben mac vor slithe.“

Hier mag der glashelle Berg, wie ich glaube, eine ungenaue Umschreibung für Glasberg sein, der sich muthmasslich im Original Albrecht's fand und ihm nicht recht verständlich war. Doch auch so schon weist die Stelle deutlich genug auf den unverwandten hellglänzenden Goldberg Meru, den indischen Göttersitz und Aufenthalt der Seeligen, hin (vgl. *Lohengrin* Ausg. von Görres S. XXVIII f.), auf welchem auch eine ganz von Gold erbaute Stadt liegt (s. Somadeva übers. von Brockhaus 2, 153) und der uns also wol diese ganze Reihe von Vorstellungen erläutern dürfte, so wie er sich vielleicht auch noch in dem goldenen Berge (*K. M.* No. 92) wiederfindet, auf dem, wie sonst auf den Glasbergen, sich eine verwünschte Prinzessin aufhält. S. auch Müllenhoff S. 432 ff. 453 und vgl. noch *D. M.* 780 ff. das über „saeldenberc, wonnenberg, freudenberg“ Anführte.

\*\*) Man erinnere sich hierbei auch des Haines Glasir, der nach der Skalda (p. 69 ed. Eijlsson) vor der Thür Walhalla's stand.

\*\*\*) Des im Alterthum kostbaren Stoffes wegen wol nur die Reichern. Man findet dergleichen Urnen ebenso wie in römischen Gräbern auch zuweilen noch in altnordischen und zwar sind sie manchmal zugerundet (s. *Loifaden zur nord. Alterthumsk.* Kopenh. 1837. S. 42). Dies also erklärt die gläserne Kugel in jenem märkischen Märchen und stellt zugleich den Zweck dieser Urnen sicherer, als bisher geschehen, fest; auch gläserne Lampen werden zuweilen in Heidengräbern gefunden (*Gödsche Schlesische Sagen* S. 64) und sogar von gläsernen Särgen ist hin und wieder die Rede; so in dem Märchen von Sneewitchen und in dem vom gläsernen Sarge. *K. M.* 153. 163. ferner bei Maria von Plönnies *die Sagen Belgiens* S. 237 ff.: *die Heidenkönigin* (Wolf *D. S.* No. 436) und sonst noch. Hierher gehört auch eine sehr merkwürdige Nachricht des Herodot 3, 24, der von den gläsernen Särgen (θήκαι) der äthiopischen Ichthyophagen Folgendes berichtet: „λέγονται σκευάζεσθαι ἐξ ὕαλου, τρόπῳ τοιούτῳ. ἐπιπνόντων νεκρῶν ἰσχυρήν νωσι, εἴτε δὴ κατὰ περ Αἰγύπτου, εἴτε ἄλλως πως, γυψώσαντες ἅπαντα αὐτῶν, γραφῇ κοσμέουσι, ἐξομοιούντες τὸ εἶδος ἐς τὸ δυνατόν. ἔπειτα δὲ οἱ περιϊστᾶσι στήλην ἐξ ὕαλου πεποιημένην κοιλὴν ἢ δὲ σφι πολλήν καὶ εὐεργὸς ὀρούσεται ἐν μέσῃ δὲ τῇ στήλῃ ἐνέων διαφαινεται ὁ νέκυς, οὔτε ὀδμήν οὐδέμηνη ἄχαριν παρεχόμενος, οὔτε ἄλλο ἀεικὲς οὐδὲν· καὶ ἔχει πάντα φανερά ὁμοίως αὐτῷ τῷ νέκυϊ. ἐνιαυτὸν μὲν δὴ ἔχουσι τὴν στήλην ἐν τοῖσι οἰκίοισι οἱ μάλιστα προσήκοντες, πάντων τε ἀπαρχόμενοι, καὶ θυσίας οἱ προσάγοντες· μετὰ δὲ ταῦτα ἐκχομιόσαντες, ἰστᾶσι περὶ τὴν πόλιν.“ Hier ist jedoch ὕαλος wahrscheinlich Bergkrystall, ebenso wie bei Diodor 2, 15. 3, 9, und Strabo p. 822, obwohl letztere beide darunter wirkliches Glas zu verstehen scheinen; denn sie brauchen den Ausdruck „πρῆρχαντες ὕαλον.“ Auch die asiatischen Völker mögen sich in ältester Zeit zuweilen solcher oder wirklich gläserner Särge bedient haben, wovon wir eine Spur bei Ael. *Var. Hist.* 13, 3 finden, wo erzählt wird: „Ξέρξης ὁ Δαρείου παῖς τοῦ Βήλου τοῦ ἀρχαίου διασκάψας τὸ μνημα πύελον ὑέλινην εὔρε, ἐνθα ἦν κείμενος ὁ νεκρὸς ἐν

lein \*) setzen und dies entweder, nach dem jedesmaligen Brauch, den Wellen oder dem Grabhügel übergeben. Nannte man nun eine solche Urne im figürlichen Sinne ein Glashauss, so konnte sehr leicht diese oder eine ähnliche Benennung dann auch auf diejenigen steuer- und ruderlosen Fahrzeuge übergehen, in denen man dem Tode geweihte Personen dem offenen Meere überliess \*\*). Hieran knüpfte ich auch noch die Vermuthung, dass die obengenannte Insel Avalon ein uralter heidnischer Begräbnissort gewesen sein mag, wo man vielleicht nur die Könige, Helden und Druiden mit ihren Urnen und andern Zieraten von Glas (vgl. San-Marte l. c. S. 422 ff.) begrub, und sie deshalb auch die Benennung Glaseiland erhalten haben könnte \*\*\*).

Haben wir nun aber gesehen, dass ein Schiff den Todten in das unbekannt Land hinüberfahren sollte, so war auch die Vorstellung natürlich, dass unbekannt Retter und Schützer als auf Schiffen herbeigekommen geschildert wurden; wie Skeáf im Beowulf ††) und Helias in der Schwanensage (vgl. hierüber *D. M.* 343, Schott *Walachische Märch.* S. 133 f., so wie über Helias *D. M.* 157 ff. 772, Simrock's *Bertha* S. 74 ff.); daher denn auch der Leichnam des erstern seinem Wunsche gemäss in dem Nachen, der ihn einst als Kind gebracht, dem Meere wieder übergeben, der Schwanenritter aber noch lebend von dem Schiffelein wieder abgeholt wird.

Gervas. sagt oben nach Turpin (vgl. Dunlop *Anm.* 197), dass ein Theil der bei Ronceval †††) Gefallenen in den Elisii campi begraben wurde; dass dieser Name bei Turpin Aylis campi lautet, habe ich bereits bemerkt; hier füge ich noch hinzu, dass bei letzterem statt des Jovianus des Gervas. Ivonius (Ivorius), statt Aistulfus aber

ἐλάτω †). Auf diesen Gebrauch also bezieht sich wol die sonst fabelhafte Erzählung des Benjamin von Tudela, nach welcher der Körper des Propheten Daniel zu Susa in einem gläsernen Sarge mitten auf einer Brücke gehangen habe. *S. Early Travels in Palestine* etc. ed. Th. Wright Lond. 1848 p. 106.

†) Diese Sitte, Leichname in Oel aufzubewahren, findet sich noch in späterer Zeit wieder, ich beziehe nämlich dahin die von den Gräbern des h. Nicolaus so wie der h. Walpurgis und h. Katharine erzählten Mirakel. In Betreff letzterer sagt Felix Fabri *Evagat.* 2, 491: „Videntur autem ossa sacra in oleo jacuisse, quia non sunt alba, sed illius coloris, quem os aut lignum contrahit jacens in oleo, quo quondam, ut sacra ecclesia tenet, membra virginis resudabant, nunc autem miraculo dudum cessante, jacent membra sacra in bombyce.“

\*) „Man hat Spuren davon zu sehen geglaubt, dass einige von ihnen (d. i. den gläsernen Urnen) in hölzerne Gefässe niedergesetzt gewesen sind.“ *Leitfaden* a. a. O.

\*\*\*) Simrock erinnert mich hierbei an das selbstfahrende Schiff Wieland's in der *Vilkinsaga* c. 20, dessen Seitenöffnungen durch Gläser geschlossen waren.

\*\*\*\*) Auch in fränkischen Gräbern der Merovingischen Zeit findet man zuweilen zugerundete gläserne Urnen (ampoules) *Athen. français.* 1855, No. 46 p. 999 c. Da man damals in Frankreich die Leichen nicht mehr verbrannte, so wurden diese Urnen wahrscheinlich nur noch symbolisch den Todten ins Grab mitgegeben.

††) „Ligesom Skef kommer hos os til Slesvig på en båd, således lander guden Kutka på Kamtschatka på en båd, for at forsyne jorden med mennesker.“ *Petersen N. M.* p. 11.

†††) In Betreff dieses Namens s. Grimm *Ueb. d. Verbr. der Leichen* S. 37.

Estulfus (Estultus) steht. Der comes Bertramus hingegen wird gar nicht genannt, wenn nicht etwa damit Berardus de Nublis gemeint ist.

Anm. 65. (S. 44.)

Es ist offenbar, dass das Ross, von dem hier die Rede ist, ein gewöhnliches war, welches aber grosse Stärke und Schnelligkeit besass, und das man ausserdem zur Musik tanzen gelehrt hatte, eine Kunstfertigkeit, die schon die Sybariten und thrazischen Kardianer ihren Pferden beibrachten. Athen. p. 520. Plin. 8, 42 (64). Letzterer fügt auch noch einige Züge von der Klugheit der Pferde hinzu, die zu dem von Gervasius Erzählten passen; wie z. B.: „*lidem [sc. equi] praesagiunt pugnam et amissos lugent dominos, lacrimasque interdum desiderio fundunt. Interfecto Nicomede rege equus ejus inedia vitam finivit.* Phylarchus refert Centareum e Galatis, in praelio occiso Antiocho, potitum equum ejus conscendisse ovantem. At illum indignatione accensum, domitis frenis, ne regi posset, praecipitem in abrupta isse, exanimatumque una.“ Ebenso auch stirbt das Ross Bukephalos zu den Füssen Alexander's, nachdem es den Mörder desselben getödtet, nach dem Pseudo-Kallisthenes 3, 33 (ed. Müller p. 150<sup>b</sup>).

Gervas. und wahrscheinlich andere mit ihm sahen jedoch in dem Rosse des Giraldus etwas Uebernatürliches, Dämonisches, und glaubten, dass der Herr desselben sich bei ihm Rathes erhole; vgl. über solche kluge Pferde *D. M.* 364 ff. 624. Aehnlich sind auch die oft in den ungarischen Märchen vorkommenden Zauberosse, Tátos genannt.

Mit der Benennung des obigen Rosses *bonus amicus* vergleiche ich die ähnlichen dienstwilliger Geister, wie Robin good-fellow, Nissen god dreng, *D. M.* 472. Gütchen, *Lex. Myth.* 847<sup>a</sup>, *D. M.* 499 (daher ein Gütchenteich bei Halle, Sommer's *Sagen* No. 20. Wolf *Beitr.* S. 163 ff.); kjaere granne, *Lex. Myth.* 848<sup>b</sup>, ljuflingar, ebend. 839<sup>b</sup>, so wie andere ebend. 278<sup>b</sup> und *D. M.* 425 angeführte.

Anm. 66. (S. 45.)

Von den in diesem Capitel besprochenen alten Weibern (*mulieres, quae praecesserant diebus suis, wo praecesserant für proccesserant steht, also gleich provectae aetate*) spricht auch *D. M.* 1013, wo auch die *lamiae* aus III, 85 erwähnt werden; vgl. oben Anm. 61.

Die Worte „*se de nocte vidisse clientulas et clientulos* (Knaben und Mädchen?) *discoopertos cum verecundia*“ erhalten einige Erklärung durch die *D. M.* 1012 aus dem *Spec. Mor.* 3, 27 ausgehobene Stelle, wo gleichfalls eine alte Frau zu dem Priester sagt: „*cum ego vadebam cum bonis rebus, media nocte intravimus domum vestram cum luminaribus; ego videns vos dormientem et nudum, cooperui vos, ne dominae nostrae viderent nuditatem vestram, quam si vidissent, ad mortem vos flagellari fecissent.*“ Hieraus folgt auch, dass jene Worte des Gervasius in genauere Verbindung



gebracht werden müssen mit dem, was er bald nachher sagt: „nonnunquam non visas flagellationes nocturnas in parvulis nostris ajebant,“ wo man für ajebant nicht vermuthen darf agebant; denn die in Rede stehenden Weiber würden sich wohl gehütet haben, dergleichen den Eltern der Kinder wiederzuerzählen, sondern ajebant entspricht dem kurz vorher gebrauchten refererebant und die Worte sind zu übersetzen: „Zuweilen erzählten sie von unsichtbaren nächtlichen Geisselungen unserer Kinder.“ Vgl. auch *D. M.* 1114.

Daß sich Hexen, zu denen diese alten Weiber zu zählen sind, häufig in Katzen verwandeln, ist bekannt. *D. M.* 1051; vgl. oben Anm. 52.

Anm. 67. (S. 45.)

Ueber die mit Weisheit und menschlicher Sprache begabten Vögel s. Val. Schmidt zu Straparola S. 288; zu den dortigen Anführungen füge hinzu Pseudo-Kallisthenes 3, 28\*).

\*) Diese sprechenden Vögel kann natürlich jeder verstehen; verschieden davon ist daher „das Verstehen der thierischen Laute, in so fern diese gedacht wurden als darstellend verständige Reden, Rath, Geheimnisse u. dergl. Dieses wurde im Mittelalter, zuerst im Morgenlande, mythisch als der Gipfel aller menschlichen Erkenntniß der geheimen Tiefen der Natur betrachtet.“ Val. Schmidt a. a. O. S. 323 ff. vgl. Grässe *Beitr.* S. 95 Anm. 4 und Plin. 10, 49 (70), welcher letztere unter Anderm erzählt, dass Demokrit Vögel nanhaft mache, „quarum confuso sanguine serpens gignatur, quem quisquis ederit, intellecturus sit, alitum colloquia.“ Dies stimmt mit *K. M.* No. 17, *D. S.* No. 131, Kuhn und Schwarz No. 179, wo auch das Verständniß der Vögelsprache durch den Genuss einer (weisen) Schlange erworben wird †). S. auch noch *D. M.* 637. 1166 ††). An ersterer Stelle wird unter Anderm erwähnt, wie Siegfried die Vögelsprache erlernt, indem er Fafnirs Herzblut unwillkürlich mit den Fingerspitzen an seine Zunge bringt. Hiermit nun stimmt auffallend eine Keltische Sage. Zu einer Stelle eines bretonischen Volksliedes (*Les Sérées*) nämlich, welche lautet: „Il y a six plantes médicinales dans le petit chaudron; le petit nain mêle le breuvage, le petit doigt dans la bouche,“ macht Villemarqué (*Barzaz - Breiz* 1, 19) folgende Anmerkung: „Les plantes dont il est ici question, jouaient un grand rôle dans la pharmacie des Druides et des anciens bardes; mais les historiens latins n'en comptent que cinq, savoir: le selage, la jusquiame, le samolus, la vervaine et le gui de chêne, tandis que les poèmes mythologiques des Bretons (*Myvyrian Arch. of Wales* 1, 17. 65) en nomment six, en joignant aux plantes désignées la primevère et le trèfle, à l'exclusion du gui, qui

†) Bei Saxo Gramat. l. V. p. 72 verleiht der Genuss einer Speise, die mit dem zweien schwarzen Schlangen entfließenden Geifer (tabes) bereitet ist, dem Sohn Regner's, Erich, „omnium scientiarum copiam, ita ut etiam ferinarum pecudaliumque vocum interpretatione calleret.“

Die List, deren sich Erich bedient, um den seinem Halbbruder Roller bestimmten Theil der Schlüssel, welcher die von seiner Stiefmutter Kraka zugerichtete Zauberspeise enthielt, sich selbst zuzudrehen, erzählt Saxo so: „Nigrantem dapis partem, sed succo potiore confectam, catino quam celerrime verso ad se transtulit, albidamque sibi admotam prius Rollero applicans, coenam feliciter gessit. Et ne mutationis industria notaretur, taliter, inquit, aestuante freto puppim in proram referri solitam. Nec tenuis viri ingenium fuit, industrii operis dissimulationem a navigii consuetudine mutuantis.“ Wem fällt nicht hierbei die bekannte Anekdote von dem preussischen und dem österreichischen Offizier ein?

††) Das an letzterer Stelle gemeinte Märchen von dem Erlernen dessen, was die Hunde bellen u. s. w., ist *K. M.* No. 33.

## Anm. 68. (S. 46.)

Thomas von Cantimpré in seinem *Lib. de nat. rer.* bei Vincent. Bellov. *Spec. Nat.* 16, 48 erzählt eine auch in die *Gesta Romanorum* c. 82 (*D. S.* No. 492) übergegangene Geschichte von der Untreue einer Störchin, welche deshalb durch eine von dem Männchen herbeigebrachte grosse Menge anderer Störche umgebracht wird (vgl. das oben bei Gervas. folgende Capitel III, 97); so wie auch in den engl. *Gesta* c. 10 (vgl. dazu Grässe 2, 283 ff.) ein anderer ehebrecherischer Vogel, und wiederum in den latein. c. 181 eine gleichen Vergehens schuldige Löwin von ihrem Männchen getödtet werden. Plin. 10, 23 (31) hingegen

servait sans doute à d'autres usages. Selon eux c'étaient les ingrédients d'un bassin pareil à celui du chant armoricain, comme lui surveillé par un nain et contenant le breuvage du savoir universel. Trois gouttes du philtre magique ayant rejailli, disent les bardes, sur la main du nain, il porta naturellement le doigt à ses lèvres et aussitôt tous les secrets de la science se dévoilèrent à ses yeux.“ Vgl. auch ebend. p. LI ff., wo er sagt: „Les anciens bardes, en nous faisant connaître la déesse Koridwen, l'associent à un personnage mystérieux qui a beaucoup d'affinité avec nos nains. Ils l'appellent Gwion, l'esprit, et le surnomment le nain (Myvyr. 1, 17). Son existence se trouva liée d'une façon assez étrange à celle d'une déesse;“ und Mone *Geesch. d. Heidenth.* 2, 520 ff., wo diese Sage ausführlicher mitgeteilt wird †).

Vermittels in den Mund gesteckten Fingers also erlangen Siegfried und Gwyon höhere Kenntnisse ††); letzterer aber ist ein Zwerg. Es scheint mir nun um so natürlicher, hierbei an Harpokrates (d. i. Har-pa-chrut Horus das Kind) zu denken, der als kleines Kind mit dem Finger am Munde auf einer Lotosblume sitzend dargestellt wurde (Plut. *de Is. et Os.* c. 68. *de Pyth. Orac.* c. 12), als auch sonst die deutsche Sage einen daunlangen Mann kennt, der auf einem Blatte in der See schwimmt. *D. M.* 420, und andererseits der Däumling des Märchens als ganz besonders verschlagen geschildert wird. Auch zweifle ich ferner nicht, dass Harpokrates identisch ist mit dem auf Lotos das Meer durchschwimmenden Brama und dem als kleines Kind auf einem Feigenblatte in dem Milchmeer umherschwimmenden und dabei an seiner Fusszehe saugenden Vischnu. Der Grundgedanke bei letzterer Geberde scheint mir zu sein, dass der junge Gott Weisheit aus sich selbst saugt, und da die Fusszehe doch auch ein Finger ist, mochten die Aegypter es natürlicher finden, dem göttlichen Kinde einen Finger der Hand an den Mund zu legen, als bildliche Bezeichnung des Saugens. Dieselbe Vorstellung aber bildete sich, wie wir gesehen, im Norden Europas verschieden, jedoch, wie ich glaube, noch deutlich erkennbar aus, und wenn man dieselbe weiter verfolgen wollte, so dürften über Siegfrieds eigentliches Wesen noch einige weitere Aufschlüsse daraus hervorgehen. Dass die Siegfriedssage mit der indischen Mythologie auch sonst noch zusammenhängt, ist bereits mehrfach nachgewiesen worden.

Aus allem diesem kann ich mir nun auch die deutsche Redensart: „sich Etwas aus dem Finger saugen“ erklären; sie bedeutet nämlich ursprünglich: „von einer Sache nicht von aussen her, sondern durch oder vielmehr aus sich selbst Kenntniss erhalten.“

†) Der weitere Verlauf derselben, der Verwandlungskampf des Gwyon mit Ceridwen nämlich, findet sich mit auffallender Aehnlichkeit in vielen Märchen wieder, s. Straparola 8, 5. *K. M.* No. 68, vgl. 3, 121. Bechstein *Märchenb.* S. 85 (*der alte Zauberer und seine Kinder*) und 149 ff. (*der Zaubervettkampf*); Schott *Walach. Märch.* No. 18. *Müllenhoff* S. 466 ff. (No. 27).

††) Nach dem irischen Märchen von den zwei Rjesen (Kletke *Märchensaal* 2, 151) steckt sich Fin (d. i. Fingal; ebend. S. 391) den Daumen in den Mund, so oft er Etwas prophezeien oder wissen will.

berichtet: „Pythonos comen vocant in Asia patentibus campis, ubi congregatae [sc. ciconiae] inter se commurmurant, eamque, quae novissima advenit, lacerant; atque ita abeunt.“ Aehnlich ist, was Wolf *Beitr.* S. 166 aus Buddingh *Verhandeling over het Westland* p. 194 mittheilt. „Einer Sage aus der Overbetuwe zufolge sah ein Landmann um die Zeit von Petri Kettenfeier zwölf Störche auf dem Felde zusammen: „zij scharen zich in eenen kring rondom eenen anderen uiver, als hielden zij raad, maken een herhald geklepper, vallen darop gezamenlijk op den middelsten aan, ontroven hem van zyne vederen en laten hem dood op het veld liggen.“ Dieselbe Sage findet sich auch in der Gegend von Zütphen.“ Vgl. Meier *Schwäb. S.* No. 246, 4.

In mehren von diesen Sagen handelt es sich, wie man sieht, von Störchen, so wie auch Gervasius schon oben (III, 73) einen Volksglauben mitgetheilt hat, nach welchem die Störche eigentlich Menschen sind, die sich nur bei uns als Vögel zeigen, in ihrer Heimat aber wieder ihre natürliche Gestalt annehmen, die jedoch der der Störche sehr ähnlich ist (womit man die Sage von den Menschen mit Kranichköpfen im *Herzog Ernst* vergleiche). Mit jenem Volksglauben übereinstimmend ist auch die in den *Evangiles des Quenouilles*, Journ. VI, ch. 18. *Glose* (p. 94. Paris 1855) mitgetheilte vlämische Sage, nach welcher ein Bürger aus Brügge in der Nähe des Berges Sinai einen Menschen trifft, der ihm sagt, dass er auf dem Nachbarhause jenes Bürgers sein Nest habe, zur Bestätigung welcher Aussage er auch den einst demselben gestohlenen Trauring vorzeigt. Er giebt ihn zwar dem Bürger wieder, jedoch nur unter der Bedingung, dass ihm die Hirten jenes fernerhin kein Leid zufügen sollten, wie sie es nämlich früherhin gethan. Dieser und den andern obigen Sagen entspricht auch der friesische Volksglaube, nach welchem Wandlungen des Storches in Mensch und des Menschen in Storch eintreten (*D. M.* 638) und was Kuhn in den *Norddeutschen Sagen* S. 400 mittheilt: „Wenn der Roggen eingebracht ist, so ziehen die Störche fort, und zwar sagt man, dass sie dann alle auf dem Blocksberg zusammenkommen und da einen todt beissen; es sollen eigentlich verwiesene Menschen sein.“ Verwiesene Menschen aber sind erwünschte, wie Wolf bemerkt\*), der in den *Beitr.* S. 165 ff. noch mehrere andere mythologische Beziehungen des Storches bespricht\*\*).

\*) Vergleiche die Sage vom Specht *D. M.* 639, und Kukuk 641. Auch die Eichhörnchen sollen verwünschte Menschen sein, Meier *Schw. S.* No. 244, und nach der muhamedanischen Vorstellung „ist der Elephant ehemals ein Knabenschänder und die Bärin ein ausgelassenes Weib gewesen, der Scorpion ein Verläumder, die Eidechse ein Wahrsager, die Spinne eine Hexe, das Hippopotam ein freiwilliger Hörnerträger u. s. w.“ Hammer's *Rosensil* 1, 235, anderer vielfacher Verwandlungen nicht zu gedenken.

\*\*) Die dabei erwähnte Sage von der Schwanenjungfrau ist durch v. d. Hagen in seiner akademischen Abhandlung *die Schwanensage* Berlin 1848 ausführlich erörtert worden. Auch in einem nordamerikanischen Märchen (Kletke 3, 374 ff. *der rothe Schwan*) nimmt eine Jungfrau Schwangestalt an und legt sie dann wieder ab.

Auch nach preussischem Volksglauben (s. Tettau u. Temme S. 285) „darf man einem Storche nichts zu Leide thun, denn er ist anderwärts ein Mensch.“ Von dergleichen Vorstellungen finden sich jedoch noch andere Beispiele; so sind nach dem Märchen *Rosette* der Gräfin Aulnoy alle Bewohner der Pfauenhauptstadt nebst deren König wirkliche Menschen, nur dass sie Kleider aus Pfauenfedern tragen, gleichwie auch die Schlangenkönigin nur dann, wann sie verzaubert ist, Schlangengestalt hat, *Wyss Idyllen* u. s. w. S. 181; so wie es überhaupt vorkommt, dass in Thiere verwünschte von Zeit zu Zeit ihre Menschengestalt wieder annehmen.

Anderes Aehnliche über Wandlungen in Thiergestalt s. oben Anm. 7 und 52; dass namentlich Seelen Verstorbenen häufig Vogelgestalt annehmen, ist Anm. 42 besprochen worden.

Anm. 69. (S. 46.)

S. die vorhergehende Anm.

Anm. 70. (S. 47.)

S. Dunlop Anm. 313.

Hätte Gervasius die genaueren Umstände der Wiederbelebung des Pferdes mitgetheilt (falls sie ihm nämlich bekannt waren), so hätten wir vielleicht einen Vorfall ähulich dem mit Thor's Böcken. *D. M.* 168 nebst dem Nachtrag 1208, *Wolf Beitr.* S. 88. Die Sage wird schon bei Nennius c. 32 erzählt\*), und ist auch in die polnische Sagensgeschichte übergegangen (vgl. San-Marte in der *Germania* VIII, 80—92), obgleich nicht vollständig; denn es heisst bei Martin Gallus 1, 2 in Betreff des dort in Rede stehenden Ferkels nur: „Praecipunt [nämlich die beiden Fremden] et porcellum supradictum occidi, unde X situlae, Slavonice cebri, mirabile dictu, memorantur impleri.“ Das Wunder ist allerdings von jenem etwas verschieden, war jedoch in der ursprünglichen heidnisch-mythologischen Fassung gewiss ein der Wiederbelebung von Thor's Böcken gleiches, wie dies auch aus allen Nebenumständen der Erzählung hervorgeht. Vgl. auch die Anmerkungen San-Marte's, der jedoch übersehen hat, auf jenen nordischen Mythos hinzuweisen.

Anm. 71. (S. 48.)

Ueber die hier erzählte rabbinische Sage, welche Gervasius aus *Comest. Regum* I. 3 c. 5 (de operariis) entliehen hat, s. Tendlau No. 39 (Salomon und Aschmedai), wo der Vogel ein Auerhahn ist und der Wurm Schamir heisst. Bei den Muhamedanern (s. Weil S. 234 ff.) ist es ein Rabe, und der Stein (nicht Wurm) heisst Samur. Diese

\*) Ueber den dabei vorkommenden h. Germanus d. i. Garmon vgl. Mone *Gesch. d. Heid.* 2, 459.

Sage wird auch behandelt, jedoch in veränderter Gestalt, in dem Loblied auf Salomo in Diemer's *Deutsche Gedichte des XI. und XII. Jahrh.* S. 107 ff. Wahrscheinlich aus Gervas. ging diese Geschichte mit einigen Abänderungen in die (englischen) *Gesta Rom.* über, s. Grässe's Uebers. 2, 227. Da nun der Wurm bei Comestor Thamir (in den *Gesta Thumare* und in dem *Lib. de rer. nat.* bei Vincent Bellov. *Spec. Nat.* 20, 170 (in der Ueberschrift) Thamur) heisst, so habe ich oben bei Gervas. jenes Thamir statt Tanir, was bei Leibnitz steht, in den Text gesetzt. Den Aufsatz von Cassel, betitelt *Schamir. Ein archäolog. Beitrag zur Natur- und Sagenkunde, in den Denkschriften der königl. Akad. gemeinnütziger Wissensch. zu Erfurt. 1854*, kenne ich nicht näher.

## Anm. 72. (S. 49.)

Aus Comest. *Exod.* c. 2 (*de ortu et educatu Moysi*); vgl. Joseph. *Ant. Jud.* 2, 5, bei welchem letztern sich jedoch die Geschichte von den Ringen nicht findet, die also anderswoher stammt. Solcher Vergessenheit bewirkender Dinge werden mancherlei erwähnt; so spricht Plin. 25, 2 (5) von dem Kraut „nepenthes, oblivionem tristitia veniamque adferens;“ eine Krone von Edelsteinen, die jene Wirkung hat, kommt in den spätern Ausgaben des Prosaromans *Ogier le Danois* vor\*); in dem zweiten Gudrunslid der ältern Edda bringt Grimhild der Gudrun einen Vergessenheitstrank u. s. w. Auch von den Mnesosyne und Lethe genannten Flüsschen in Böötien gehört letzteres, von welchem der Fluss der Unterwelt seinen Namen erhielt, hierher; so wie der Fluss *Aquata* in Hispanien, der auch den Beinamen *καταμόλιον* führte; s. Strabo p. 153. Die Erklärung, welche letzterer ebendasselbst von diesem Beinamen giebt, scheint späteren Ursprungs.

Aus diesem Capitel des Gervasius ist *Gest. Rom.* c. 10 entnommen; vielleicht jedoch, wie einige andere Stellen, wo Gervasius nicht namentlich genannt wird, nicht zunächst aus diesem, sondern aus den Quellen desselben; denn zuweilen wird Gervasius ausdrücklich als Gewährsmann angeführt.

## Anm. 73. (S. 49.)

Diese die Gebeine des Virgil und dessen Zauberbuch betreffende Geschichte ist nicht nur in den Pseudo-Villani c. 33 (Grässe *Beitr.*

\*) S. Dunlop S. 141. Ich will bei dieser Gelegenheit bemerken, dass ebendasselbst S. 139 b Z. 16 v. u. zwar eine Anmerk. 216 a angegeben, diese aber unter den Anmerkungen (auf S. 478) ausgefallen ist. Es war darin gesagt, dass die Sage von Ogier nicht, wie man früher und auch Dunlop meinte, durch die Normannen aus Dänemark nach Frankreich kam, sondern vielmehr in Lüttich und den Ardennen heimisch ist; daher jener Held und der von ihm handelnde Roman auch nicht Ogier le Danois, sondern O. l'Ardennois zu nennen ist, wie dies auch Barrois in der Einleitung zu seiner Ausgabe des metrischen Romans von Raimbert (*La Chevalerie Ogier de Danemarcke* par Raimbert de Paris. Poëme du XII siècle publié pour la prem. fois par B. Paris 1842. II. 8) dargethan hat; s. besonders p. XII.

S. 34) übergegangen, sondern wird auch von Alexander ab Alexandro *Genial. Dier.* l. III, c. 15 als unlängst vorgefallen auf folgende Weise berichtet: „Quum florente fortuna Ferdinandi, primi regis Aragonii, urbs Neapolitana et regnum nullis adhuc belli calamitatibus premere- tur, satis constat Cataldum virum sanctum, qui abhinc annis mille pon- tificex urbi Tarentinae praefuit, quemque patronum Tarentini cives vene- rant et colunt, nocte intempesta ministro sacrorum cuipiam, tunc sacrus initiato et in casta religione educato, semel atque iterum in somnis apparuisse ac monuisse, ut libellum a se conscriptum, quem in abdito loco vivens abdiderat, in quo divina arcana scripta erant, effodere et protinus ad regem deferri curaret. Qui quum parum fidei somnio de- disset, eadem sibi per quietem saepius obversata specie, quum primo diluculo solus moraretur in templo, ipsum Cataldum, qualis erat olim, dum in vita ageret, pontificia veste et infula amictum, eidem mini- stro plane vigilantibus apparuisse, et praedixisse, ut postera luce, quum primum posset, libellum a se conscriptum, in abdito loco, quem in somnis praedixerat, conditum effodere et regi deferre ne cunctaretur, poenam, nisi fieret, graviter comminatus. Postera luce sollenni pompa ministrum cum populi comitatu ad latebram, in qua longissimo aevo libellus latuerat, processisse eumque plumbeis tabellis obsignatum, et clavis obseratum invenisse, satis constat. In eo certum est, futurum regni excidium, miserias, calamitates, et luctuosa tempora, atque instan- tia mala, quae postea sequuta sunt, regi praedixisse.“

Wir sehen hier also ein neues Beispiel davon, wie Sagen sich ver- jüngen und umgestalten.

Die Sache selbst betreffend, vgl. über Zauberbücher im Allge- meinen Düntzer in Seheible's *Kloster* 5, 116, wo auch bemerkt ist, dass schon auf das bloße Lesen in solchen Büchern Geister erscheinen, und Beispiele angeführt werden. Füge hinzu Meier *Schwüb. S.* No. 220. 221, 1. Müllenhoff zu No. 264, und was aus Cassiod *Hist. Trip.* die *Legenda Aurea* c. 30 (*de S. Juliano*) p. 144 von Julianus Apostata erzählt. Der von Delrius l. 2 qu. 29 p. 356 ff. (Wolf *N. S.* No. 264) in Betreff Agrippa's und seines Schülers mitgetheilten Sage entspricht eine ältere bei Alber. Tr. Font. *ad a. 1050* (2, 85 ff.), welcher näm- lich erzählt: „Quod quidam puer clericus nobilis generis ei [sc. Beren- gario Turonensi, dem bekannten Ketzer] commendatus, magistro ab- sente dum libros Nicromanticos legeret, a Diabolo occisus fuit, et quod idem daemon coactus a Berengario in corpus pueri mortui intravit, et per aliquod tempus huc et illuc ambulare fecit, et cum caeteris can- tare et in Choro stare, donec ab alio Nicromantico falsitate deprehensa, puer, ut erat pro vero, mortuus esse deprehenderetur, et quod idem Berengarius, morti adjudicatus, fugiens ad Ecclesiam Juste Judex, ibi fecerit, [füge hinzu poenitentiam] et cum lamentatione decantaverit [l. recantaverit] et sic liberatus est.“ Wir sehen hier, wie in einer ähn- lichen Geschichte bei Vincent. Bellov. *Spec. Hist.* 7, 101, dass der Teufel Gewalt haben soll, todte Körper eine Zeit lang wieder zu beleben;

und dieser Vorstellung begegnen wir oft; s. besonders Delrio l. 2 qu. 28 s. 1 p. 344 ff. Lercheimer in Scheible's *Kloster* 5, 310 ff. Calmet *Traité* 2, 140 ff. (Le Diable a-t-il le pouvoir de faire mourir, puis de rendre la vie à un mort?) vgl. auch *Histoire prodigieuse d'un Gentilhomme auquel le diable s'est apparu et avec lequel il a conversé sous le corps d'une femme morte*. Paris 1613. wieder abgedruckt bei Lenglet-Dufresnoy *Recueil* T. 1 P. 2 p. 69 ff.

Ueber die *Ars notoria*, welche, wie Gervasius oben erzählt, in dem Zauberbuch des Virgil enthalten gewesen, und durch die man vermittelt blosser Beobachtung gewisser Gebräuche in den Besitz verschiedener Wissenschaften kommen sollte, hat Cornelius Agrippa ein Buch geschrieben (*de Arte notoria*), Erasmus aber in den *Colloquia* sich lustig gemacht.

Das oben im Text genannte Castellum Maris, wohin vom Volke die bedrohten Gebeine des Virgil gebracht wurden, ist nicht Castell' a Mare bei Neapel, sondern das (oben Anm. 33 erwähnte) Castel dell' Uovo. S. Massmann zur *Kaiserchronik* 3, 442. Die daselbst aus Arnold v. Lübek angeführte Stelle findet sich bei Leibnitz 2, 697.

Anm. 74. (S. 51.)

Ueber die Währwölfe vgl. Dunlop *Anm.* 504. Folgende eigenthümliche Währwolfssage erzählt Girald. *Cambr. Topogr. Hib.* 2, 19, welche sich zu seiner Zeit in Irland zugetragen haben sollte: „Circa triennium ante adventum comitis Joannis in Hiberniam, contigit quendam sacerdotem de partibus Ultoniae versus Mediam itinerantem in silva quadam conjunctam Mediae pernoctasse. Cumque ad igniculum, quem sibi sub arbore quadam frondosa congesserat, uno tantum comitatus puerulo lucubrasset: ecce lupus ad eos accedens, qui et statim in hujusmodi verba prorupit: „Securi estote, et nolite timere. Non enim trepidandum vobis est, ubi timor non est.“ Cumque ipsi tanto vehementius consternatis animis obstupuisent, verba de Deo sana subjunxit. Et obtestatus a Sacerdote adjuratusque per Deum omnipotentem et per fidem Trinitatis, ne eis noceret et quaenam creatura fuisset, quae sub bestiali forma humana verba proferret: catholicum in omnibus responsum praebens, tandem tamen subjecit: „De quodam hominum genere sumus Ossyriensium: unde quolibet septennio per imprecationem Sancti cujusdam, Natalis scilicet abbatís, duo, videlicet mas et foemina, tam a formis quam finibus exulare coguntur. Formam enim humanam prorsus exuentes, induunt lupinam. Completo vero septennii spatio, si forte superstites fuerint, aliis duobus ipsorum loco simili conditione subrogatis, ad pristinam redeunt tam patriam quam naturam; et mihi quidem peregrinationis hujus socia non procul hinc graviter infirmatur. Cui, si placet, jam in extremis agenti sacerdotale solatium intuitu divinae pietatis indulgeas.““

„Quo dicto lupum praecedentem usque ad arborem quandam satis propinquam presbyter sequitur tremebundus. In cujus concavitate

Gervasii Tilb. otia imp.

lupum conspiciat sub specie ferina, gemitus et planctus humanos emittentem. Quae statim, ut ipsum vidit, praemittens salutationem satius humanam, gratias etiam Deo retulit, quod in tali articulo tanto eam solatio dignatus esset visitare; et sic usque ad extremam communionem a sacerdote cuncta rite peracta suscepit: quam et ipsam constanter efflagitavit, attentius supplicans, ut viatici largitione beneficium consummaret. Quo sacerdos cum se carere firmiter asseruisset, lupus, qui parumper abscesserat, iterum accessit, ostendens ei parvulum librum manuum et aliquot hostias consecratas continentem, quae more patriae presbyter itinerans, sub indumento a colle suspensa deferebat. Rogabat etiam, ne Dei donum et subsidium eis divina providentia destinatum aliquatenus denegaret, et ut onanem abstergeret dubietatem, pede quasi pro manu fungens, pellem totam a capite lupae retrahens, usque ad umbilicum replicavit. Et ita statim expressa forma vetulae cujusdam apparuit. Quo viso tandem sacerdos obnixè postulantem et devotè suspicientem, terrore tamen magis quam ratione compulsus, communicavit, et statim a lupo pellis retracta priori formae se coaptavit. His ergo rite potius quam recte peractis, humanam potius quam bestialem societatem eis ad igniculum nocte tota lupus exhibuit. Mane vero facto, extra silvam ipsos conducens, presbyteroque praebens iter, viam ei longe certissimam praeostendit. Multas etiam sacerdoti super impenso beneficio gratias in discessu referebat, promittens efficaciores multo se ei gratias relaturum, si Dominus sum ab hoc exilio, cujus jam duas partes compleverat, revocaverit.“

Von den Garrows, welche die Garrowberge an der Nordostgränze von Bengalen bewohnen, erzählt Coleman *Hindu-Mythology* p. 321 (nach den *Asiatic Researches*) Folgendes: „Among the Garrows a madness exists which they call transformation into a tiger, from the person who is afflicted with this malady, walking about like that animal, shunning all society. It is said that on their being first seized with this complaint, they tear their hair and rings from their ears, with such force, as to break the lobe. It is supposed to be occasioned by a medicine applied to the forehead: but I endeavoured to procure some of the medicine thus used, without effect: I imagine it rather to be created by frequent intoxications, as the malady goes off in the course of a week, or a fortnight. During the time the person is in this state, it is with the utmost difficulty he is made to eat or drink.“ Dies sieht der Lykanthropie sehr ähnlich.

Hier will ich auch noch eines sonderbaren irischen Aberglaubens erwähnen, von welchem Camden in der *Britannia* (Hibernia) spricht. Er sagt nämlich, Kerry in Irland sei eine „regio avis et silvestribus montibus edita; quibus crebrae intersunt valles caevae, nemoribus etiam condensae . . . Silvestrium Hibernicorum animos ridicula opinio pervasit, et etiam persuasit, illum qui in militari illo harritu sive clamore, quo in congressu magna vocis contentione utantur, reliquorum clamori non respondeat, subito a terra arripi, et quasi volentem in has desertas



valles deferri ex quacunque Hiberniæ regione, ibi gramine vesci, aquam lambere, nec male nec bene esse sibi sentire, rationis, non orationis usum tenere, a venantibus demum ministerio canum capi et domos suos deduci.“ Dieser Zustand gleicht nicht wenig dem des Nebuchadnezar.

## Ann. 75. (S. 52.)

Es handelt sich in diesem Capitel von der sogenannten Baumgans, von welcher es in den nördlichen Uferländern zwei Arten giebt, nämlich die Ringel- oder Bernikelgans (*anser torquatus*, *anas bernicla*, engl. barnacle) und die Rothhalsgans (*anas ruficollis*, *a. torquata*), über deren Entstehen man früher mancherlei fabelte, wie man oben aus der Erzählung des Gervasius sieht; vgl. *Jacobus de Vitriaco* 1, 92; nach Andern sollten sie sich aus der an Meeresküsten mit ihren Fäden an Zweigen hängen gebliebenen Bernikelmuschel (*lepas anatifera*, engl. gleichfalls barnacle, wie die Gans selbst) erzeugen; cf. *Girald. Camb. Top. Hib.* 1, 11. *Vincent. Bellov. Spec. Nat.* 16, 40 (letzterer wahrscheinlich aus dem *Liber de nat. rer.*). Einige spätere von diesen Gänsen handelnde Schriftsteller sind angeführt bei *Grässe Beitr.* S. 80, wo auch noch aus *Francisci Ind. Staats-Gard.* p. 35 bemerkt wird, dass nach einem chinesischen Volksglauben aus Bambusblättern Schwalben werden, und es entspringt daher die Frage, ob jener Volksglaube von der Entstehung der Baumgänse nicht überhaupt noch in andern Vorstellungen als eben nur unrichtigen naturgeschichtlichen, nämlich in urmythologischen seinen Ursprung hat, wenn man nämlich erwägt, dass ältere Schriftsteller in Betreff eben jener Baumgänse erzählen, dass auf den Orkneyinseln Bäume wachsen, deren ins Wasser fallende gereifte Früchte sich alsbald in singende Vögel verwandeln. (S. *Boaistuan Hist. Prodigieuses* ch. 34). Hiermit verbinde ich zunächst folgende Erzählung des Wilhelm von Malmesbury l. 2. c. 8 p. 58, wo er nämlich von König Edgar von England sprechend, Folgendes berichtet: „Interea non indecens opinor, si quidquam, quod ei divinitus ostensum est, stilo commendem. Venerat in saltum venationis feracem, utque fit plerumque, sociis ad insequendas feras dispersis per devia, solus remanserat. Itaque continuatione cursus ad egressum nemoris perveniens, constitit sodales operiens. Nec mora: gravante nutantia lumina somno, pedes efficitur, ut transacti labore diei temperaret modicae quietis voluptas. Jacebat ergo sub malo silvatica stratus, ubi penduli per circuitum rami foliatam effecerant cameram. Lassitudine itaque suadente rivus, subter scatebris loquacibus fluens, soporem invitabat: tum canis foemina, cui cura ferarum vestigia insequi, praegnans et juxta pedes accubans, dormientem exterruit. Namque, matre tacente, catuli alvo inclusi latratus multiformes et sonoros reddidere, quodam nimirum sui carceris gaudio incitati. Hoc monstro attonitus, dum ad cacumen arboris oculos intendit, vidit poma, unum et alterum, delapsa in fluvium, quorum collisione bullis

aquatilibus inter se crispantibus, vox articulata insonuit: „*Well is thee,*“ i. e. bene est tibi.“ Diese Sage aber dünkt mir wiederum genau verwandt mit jener mongolischen vom Baume Asambubarcha, dessen ins Wasser fallende Früchte den Laut „sambu“ von sich geben; tibetanisch aber heisst „*sangpa*“ geläutert, heilig. *D. M.* 1229. Hierher sind auch ohne Zweifel die indischen wahr-sagenden Sonnen- und Mondbäume zu ziehen; denn dieser ganze Kreis von mythologischen Vorstellungen gehört eben zu dem von weissagen-den Bäumen, über welche vgl. oben Anm. 6.

Anm. 76. (S. 52.)

Diese Quelle erinnert an den alten Glauben von der reinigenden, nichts Böses duldenden Kraft des Wassers; worüber vgl. Dunlop S. 538. 546. und hier Anm. 7. Eine ähnliche Quelle auch bei Wolf *D. S.* No. 263; vgl. 268.

# ANHANG.



## I. Einige fernere Bemerkungen zu Grimm's Deutscher Mythologie.

Zu S. XXXVII. Legende von Christus und Petrus. — Eine ähnliche Erzählung auch in der *Historia Jeschuae Nazareni*; s. Val. Schmidt zur *Disciplina Clericalis* S. 146.

Zu S. 236. *Isidis navigium* (5. März). — „Eodem vel sequente die Indi Durgae Deae feriam consecrant, ipsius navigium summis caerimoniis deducunt.“ *Lex. Myth.* p. 1068.

Zu S. 480. Hausgeist, der nicht vertrieben werden kann. — Gleiches in Meier's *Schwöb. Sag.* S. 79 (No. 6). 82 ff. (No. 90) 266 (No. 298). Müllenhoff No. 449. Börner *Orlagau* S. 243. Kuhn und Schwarz No. 86, 3. Petersen *N. M.* S. 112. und in Tendlauer's *Jüdischen Sagen* No. 52. Nur ist bei letzterm statt eines Koboldes vielmehr das Unglück (Schlimm Massel) dasjenige, was nicht weichen will; also ganz wie Unhölde bei Reinmar von Zweter; s. *D. M.* 833.

Zu S. 589. Johannisfeuer. — Sie finden sich auch in der Bretagne; s. Villemarqué *Barzas-Breiz* 1, 20 (zu No. 1). Dass man sie nicht minder in Irland und Portugal kennt, habe ich bereits früher in der *Germania* 8, 373 ff. angeführt; und in Betreff Spaniens heisst es in Brand's *Popular Ant.* 1, 167 (Lond. 1841): „A gentleman who had resided long in Spain informed me that in the villages they light up fires on St. John's Eve, as in England.“

Zu S. 669 ff. Mondfinsterniss. — In Betreff der Indianer in Nord-Amerika erzählt Jones *Trad. of the North-Amer. Ind.* 1, 168 Folgendes: „Eclipses they attribute, to the attempts of the Evil Spirits to embarrass the labours of the luminary which is eclipsed. „The first lunar eclipse, says Adair, I saw, after I lived with the Indians, was among the Cherokees in 1736; and during the continuance of it, their conduct appeared surprising to one who has not seen the like before; they all ran wild, this way and that way, like lunatics, firing their guns, whooping and hallooing, beating kettles, ringing horse-bells, and making the most horrid noise that human beings possibly could. This was done to assist the suffering moon.“ Auch bei den Peruanern deuteten Mondfinsternisse auf Krankheit dieses Gestirns; Geschrei und Lärmen sollte seine Lebenskraft ermuntern.

Die bretonische Redensart *defendre la lune du loup*, d. h. être mis à la porte, führt an Villemarqué *Barzaz-Breiz* 2, 429. Sie bezieht sich offenbar auf *mânagarmr*, vgl. *D. M.* 668.

Zu S. 676. Neumond. — Das *Spec. Hist.* 31, 7 berichtet (nach der Reisebeschreibung des Johannes de Plancarpio) von den Tartaren: „In principio lunationis vel in plenilunio incipiunt quicquid novi agere volunt, ipsamque Lunam Imperatorem magnum appellant, eamque deprecantes genua flectunt.“

Zu S. 954. Nobiskrug. — Kuhn (*N. Sag.* S. 484) bemerkt zu Grimm's Ableitung dieser Benennung: „Es hält schwer sich zu überzeugen, dass ein solcher Name wie Nobis für in abyssos so tief ins Volk gedrungen sein sollte, wie wir dies bei den Nobiskrügen sehen.“ Dies scheint mir ganz richtig, und Kuhn's Erklärungsversuch ist auch mir in den Sinn gekommen, indem mir bei dem gleich anzuführenden Nevers die nord-englischen *good neighbours* einfielen. Der erste Theil jenes Namens nämlich (Nobis) findet sich, wie mir dünkt, auch noch in anderen Formen und in anderen Zusammensetzungen als die gewöhnlichen; so giebt es ein Neversdorf (Müllenhoff No. 507), woselbst ehemals ein Kloster stand und jetzt noch ein durch die Mönche in Zauberschlaf versetztes Heer unter der Erde ruhen soll; ferner ein Dorf Nübbel (ebend. No. 389 vgl. zu No. 392), woselbst Unterirdische hausen (denn der Bauer findet das zerbrochene zauberische Geräth neben einem Hügel). Hierher werden also auch die Nievelmännchen gehören (Wolf *D. S.* No. 72), gleichfalls Unterirdische, und endlich die Nobelskrug (Kuhn *N. Sag.* S. 92) genannten Hügel. Letztere Benennung ist der gewöhnlichen (Nobiskrug) fast ganz gleich, und doch hat Kuhn sie nicht hierhergezogen. Freilich scheint sich ausser dem Namen nichts gemeinschaftliches zu bieten; indess mache ich doch auf folgenden merkwürdigen Umstand aufmerksam. Jene Hügel bestehen aus einem Aufwurf von Steinen und Zweigen, den jeder Vorübergehende durch Hinzuwerfen vermehrt, so dass er allmählig immer höher wird, und also auch wohl auf diese Weise entstanden ist. Nun aber wurden nach griechischem Brauch den auf den Landstrassen befindlichen Hermen von den Vorübergehenden Steine zugeworfen (was als eine Art Opfer für Hermes als Gott der Wege geschehen sein soll, und wobei auch letztere selbst gewannen; man nannte diese Steinhaufen *ἐρμακες*, s. Phurnutus *de nat. deor.* c. 16). Hermes nun, war sowohl *ψυχροπομπός*, als auch Sender unverhofften Gewinnes (daher die Ausdrücke *ἐρμαιον, κοινός* 'Ερμῆς), und so wie er überhaupt identisch ist mit Wuotan, so auch in diesen beiden Beziehungen (*D. M.* 137. 800). Wuotan aber treffen wir gerade mit den nämlichen Functionen bei den Nobiskrügen; denn dort werden Glücksspiele (Kartenspiel) \*) getrieben, und ihm auch gehören

\*) Mir fällt hierbei Massmann's früherer Einfall ein, den Nobiskrug mit der spanischen Benennung der Spielkarten (*naipes*) in Verbindung zu bringen. *Germania* 7, 223. Letzteres Wort soll

die Seelen der Verstorbenen (Kuhn und *D. M. a. a. O.*). Also auch die Nobelskrüge sind Nobiskrüge und an ihrer Stelle mag einst etwas Heiliges gestanden haben, dem man durch Zuwerfen von Steinen und Zweigen Verehrung bewies.

Zu S. 980 ff. Oben und unten wachsen. — Im *Conde Lucanor* c. 41 wird die Tugend (el bien) von dem Laster (el mal) bei Theilung eines Rübenfeldes ebenso betrogen. Don Francisco Manuel schöpfte aber bekanntlich einen grossen Theil seiner Erzählungen aus orientalischen Quellen, denen auch das von Grimm angeführte Gedicht Rückert's, so wie die in Kletke's *Märchensaal* 3, 94 (aus Lehmann's *Magazin für die Lit. des Auslands*) mitgetheilte Erzählung „der arme Teufel“ angehört. S. auch Müllenhoff No. 377.

Zu S. 1045. Wasserholender Besen in Göthe's Zauberlehrling. — S. Lucian's *Φιλοψευδής* c. 35 sqq.

Zu S. 1052. Abgestreifte Thierhaut verbrannt. — Auch in einem Märchen des Pantscha Tantra (*Loiseleur Deslongchamps Essai sur les fables Indiennes* p. 40) wird erzählt, wie das Verbrennen eines Schlangenbalgs den, der ihn angenommen, zwingt, seine menschliche Gestalt zu behalten. Die ganze Erzählung gleicht, wie Loiseleur mit Recht bemerkt, dem auch von Grimm angeführten Märchen des Straparola.

In Jones *Traditions* etc. 2, 19 wird erzählt, dass sich einer von den Indianern der Urwelt an den Ufern des Great-Bear-Sees niederliess. Er hatte einige jungen Hunde, und immer, wenn er von der Fischerei zurückkehrte, hörte er, indem er sich dem Zelte näherte, innerhalb desselben ein Geräusch, welches dem Plaudern, Lachen, Schreien und Weinen von Kindern gleich; jedoch fand er beim Eintreten immer nur die jungen Hunde. Eines Tages nun verbarg er sich in der Nähe und stürzte, als er wieder das Geräusch hörte, plötzlich in das Zelt, wo er einige schöne Kinder lachend und scherzend fand, mit den Hundebälgen neben sich. Letztere warf er rasch ins Feuer, worauf die Kinder ihre Gestalt behielten und später die Stammältern des Dog-Rib-Stammes wurden.

In einem mongolischen Märchen (in Kletke's *Märchensaal* 3, 1 ff. nach Bergmann's *Streifereien*) entspricht das Verbrennen des Vogelhauses, worauf der zauberische Vogel die Menschengestalt behält; jedoch soll das Vogelhaus dort eigentlich die Seele, nicht die Körperhülle darstellen.

Zu S. 1067. Spatulamancia. — Auch die in Wales angesiedelten Vläninge übten diese Weissagungsart, welche sie aus ihrer orientalischen (indischen) Ursprungs und gleichbedeutend mit Voraussehung, Weissagung sein (s. Breitkopf *Versuch den Ursprung der Spielkarten u. s. w. zu erforschen* 1, 12 ff. Grässe *Handbuch* 2, 2, 881). Wuotan aber scheint zuweilen auch als Verkünder der Zukunft aufzutreten. Kuhn und Schwarz zu No. 366.

Heimath mit herübergebracht hatten. S. Girald. *Cambr. Itin. Cambriae* 1, 11.

Zu S. 1095 ff. Einmauern. — In der Ballade *The court of Keeldar* in W. Scott's *Minstrelsy* heisst es:

„And here beside the mountain flood  
A massy castle frowned,  
Since first the Pictish race in blood  
The haunted pile did found.“

Hierzu macht der Herausgeber folgende Anmerkung: „Castles, remarkable for size, strength, and antiquity, are, by the common people, commonly attributed to the Picts, or Pechs, who are not supposed to have trusted solely to their skill in masonry, in constructing these edifices, but are believed to have bathed the foundation-stone with human blood, in order to propitiate the spirit of the soil. Similar to this is the Gaelic tradition, according to which St. Columba is supposed to have been forced to bury St. Oran alive, beneath the foundation of his monastery, in order to propitiate the spirits of the soil, who demolished by night what was built during the day.“

Zu S. 1099. Träume im neuen Hause. — „Dani vel Holsati gentiles putarunt tres primas hyemis noctes homini, in aede nova dormienti, somnia vere prognostica exhibere. v. *Jomov. Saga* XI. 4. 5. Similis superstitionis reliquiae adhuc non in Islandia penitus obsoluerunt.“ *Lex. Myth.* p. 1128 add. ad p. 1018.

Zu S. 1109. *παρῶνυγς* — deutsch auch Neidnagel, Nietnagel. Ersteres scheint das ursprüngliche; denn auch im Franz. heisst es envie und soll demnach wohl durch Neid entstehen. Die engl. Benennung ist agnail oder flaw; dahingegen bedeutet das von Grimm angeführte ring-worm eine Flechte, Zittermaal.

Zu S. 1118. Durch Erde, Steine oder Bäume kriechen. — De Nore *Coutumes* etc. p. 151 sagt: Si l'on s'assied sur cette souche (de Noël), on devient sujet aux furoncles, et pour s'en guérir, il faut alors passer neuf fois sous une tige de ronce que le hasard aura plantée par les deux bouts.“ S. auch Kuhn in der *Germania* 7, 490 ff. ferner Temme *Volkss. d. Alm.* S. 117, so wie hier *Franz. Abergl.* No. 197. 270. 289. 331. vgl. Wolf *Beitr.* 241 No. 489. Temme a. a. O. S. 78. 83 und hier *Franz. Abergl.* 211.

Die ursprüngliche Bedeutung dieses ganzen Verfahrens scheint mir nun aber in einer symbolischen Wiedergeburt des Kranken zu bestehen, wodurch er gleichsam aufs neue durch eine den weiblichen Geburtstheilen ähnliche Oeffnung in die Welt eintritt und seine frühere Krankheit hinter sich zurücklässt. Man beachte hierbei, dass die Kranken nackt und mit dem Kopfe voran durch den Baum gezogen werden (*Germania* a. a. O.), was also einer natürlichen Geburt sehr ähnlich sieht, und wenn die Oeffnung der Bäume nach dem englischen Aberglauben wieder zugebunden wird und die Krankheit in dem Verhältniss heilen soll, wie der Baum wieder zusammenwächst,



so kann man auch dies dahin erklären, dass während der Zeit, dass die weiblichen Geburtstheile wieder ihren gewöhnlichen Zustand erreichen, auch das neugeborene Kind zu einiger Stärke gelangt.

Dem Obigen analog ist aber auch eine andere symbolische Wiedergeburt, welche der indische Religionsgebrauch kennt. Coleman *Hindu-Myth.* p. 151 berichtet nämlich: „For the purpose of regeneration it is directed to make an image of pure gold, of the female power of nature, in the shape either of a woman or of a cow. In this statue the person to be regenerated is enclosed and dragged through the usual channel.“

„As a statue of pure gold and proper dimensions would be too expensive, it is sufficient to make an image of the sacred yoni, through which the person to be regenerated is to pass;“ ferner p. 175: „Perforated rocks are considered as emblems of the yoni, through which pilgrims and other persons pass for the purpose of being regenerated. The utmost faith is placed in this sin-expelling transit.“ Dies scheint mir dem europäischen Glauben genau zu entsprechen und ihn zu erklären. In Indien wird die geistige, in Europa die körperliche Wiedergeburt symbolisch dargestellt.

Dass man bei Steinen und Bäumen in ältester Zeit besonders heilige wählen mochte, ist leicht anzunehmen; man sollte mit Hilfe des Gottes, dem sie geweiht waren, wiedergeboren und durch ihn von der Krankheit befreit werden, wobei auch die alten Sagen von den Baum- und Felsgeburten (s. oben Anm. 8) in Anschlag zu bringen sind. Als sich indes die ursprüngliche Idee verdunkelte, dachte man vermuthlich bei den Verfahren bloss an ein Uebertragen der Krankheit auf den Baum. Vgl. *D. M.* 1122\*).

Zu S. 1124 Anm. *Lupus*. — In dem *Dialect of Craven in the West Riding of the County of York* etc. 2 ed. Lond. 1828. II. 8. s. v. *Wolf* heisst es: „An enormous unnatural appetite vulgarly supposed to be a wolf in the stomach;“ und in dem *Vocabulary of East Anglia* etc. by Robert Forby. Lond. 1830. II. 8. s. v. *Wolf*. 1) A preternatural or excessive craving for food: „Surely he must have a wolf in his stomach.“ 2) A gnawing internal pain proceeding from cancer or other ulcer, which as a ravenous beast preys on the intestines. A poor woman whose husband had long been thus afflicted, and who had with much difficulty been prevailed upon to allow his body to be opened, told the author, that the Doctors had found the wolf, and carried it away. Had she supposed it to be a morbid part of the body, she would certainly not have allowed this; but she believed, bona fide, that it was a voracious animal, which had somehow found its way in, and had been detected and turned out too late.

Zu S. 1136. Die Pest von Elliant (bei Villemarqué). — S. auch

\*) Dort wird besonders Flieder erwähnt. Vgl. *Wolf Beir.* 255 No. 10. und hier *Franz. Abergl.* No. 290. 366.

dessen *Contes pop. des anciens Bretons* 1, 68 und eben desselben *Poèmes des Bardes Bretons* p. 120 ff., an welcher letztern Stelle er nach dem *Buch von Landaf* (p. 101 ed. Rees 1840) erzählt, dass während einer im J. 550 in Wales wüthenden Pest „l'imagination populaire se représenta le terrible fléau tantôt sous la figure d'une immense vipère, tantôt sous celle d'un spectre jaune; et comme le roi Maelgoun de Gwénéed était mort de la peste, on racontait que s'étant caché, pour la fuir, dans l'église d'un couvent, il aperçut un jour le pâle fantôme dardant sur lui ses yeux caves, à travers une fente de la porte et qu'il tomba foudroyé.“

Ferner berichtet Delrio l. II. qu. 27 sect. 2 p. 331 (nach Chieza *Hist. Peruv.* P. I c. 24): „In salinis Peruanis prope flumen Consatam Indis apparuisse spectrum gigantea mole, sed ventre secto et eviscerato, ulnis gestans binos infantulos, et dira denuntians evanuisse. Contempserunt rudes populi, eo quod sole lucente apparuisset; sed minas secuta horrenda lethi lues confirmavit.“

Zu S. 1170. Schlangen tragen Edelsteine. — „C'est une croyance populaire dans l'Inde qu'il se trouve des pierres précieuses dans la tête du serpent.“ A. Wagener *Essai* p. 53 Anm. 3. Das zweite der von Grimm l. c. angeführten Kapitel der *Gesta Rom.* (statt §. 68. 152 lies §. 160. 188) ist indischen Ursprungs, s. Loiseleur Deslongchamps *Essai sur les fables Indiennes* p. 67. S. auch meine Bemerkung in der *Germania* 8, 374 über den dracontites und Grässe *Gest. Rom.* zu c. 119. — In der von Grimm ebendas. aus Albertus angeführten Stelle „borax lapis est qui ita dicitur a bufone qui in capite ipsum portat“ ist in capite zu übersetzen „in“, nicht auf dem Kopfe; ebendies ist auch schottischer Aberglaube; s. *Germania* 7, 438 No. 29. Dieser Krötenstein heisst franz. crapaudine.

## II. Sagenforschung.

### A. La Mesnie furieuse, ou la Chasse sauvage.

Une fête populaire belge qui se rapporte, à des croyances et à des traditions dont nous trouvons les traces dans presque toute l'Europe, est l'objet de ce travail; on pourra également y trouver une nouvelle preuve de l'extrême importance que présente sous beaucoup de rapports la connaissance exacte de traditions, contes, croyances, usages et coutumes nationales. Peut-être aussi ce travail engagera-t-il quelque Belge à faire pour son pays ce qui depuis longtemps s'est déjà fait en Allemagne, où les hommes les plus savants n'ont pas dédaigné de recueillir et d'interpréter avec zèle et érudition ces précieux débris du passé, ces traditions dont le souvenir n'est resté vivace que dans les classes inférieures 1).

1) Tout ce qui, jusqu'à présent, a été fait sous ce rapport à l'égard de la Belgique se réduit à peu de chose, et pourtant la récolte serait abondante pour celui qui saurait s'y prendre avec adresse. Je dis avec adresse, parce qu'elle est indispensable pour quiconque voudrait s'emparer des trésors qui sont presque exclusivement dans la possession de cette population qui vit loin des villes et sans contact avec les classes supérieures. Cette population est réservée envers ces dernières; elle craint leur raillerie. C'est ce qui a été éprouvé par tous ceux qui ont entrepris la difficile, mais noble tâche de préserver les vieux souvenirs de la patrie. J'ai dit que la récolte serait encore abondante en Belgique pour un habile moissonneur; mais il faudrait se hâter de la faire, car ces trésors disparaissent à mesure que la civilisation avec son caractère souvent matériel étend son règne. C'est principalement le pays wallon qui pourrait contribuer puissamment à une collection telle que je désirerais la voir entreprise; quant à l'avantage qui en résulterait par la science, ce travail peut en témoigner. J'y ajouterai encore un exemple.

Un savant ami\*) s'est amusé dernièrement à donner dans les feuilletons de l'*Emancipation* de Bruxelles du 31 mai 1854 jusqu'au 30 mars 1855, une description très-instructive et très-intéressante en même temps, de quelques-unes des pérégrinations qu'il a faites pour se délasser de ses graves travaux. Quoiqu'il ait employé dans ces pièces fugitives un style plaisant et quelque peu railleur même, néanmoins son tact exquis a su garder cette *main*

\*) Qu'il me pardonne de soulever ici le voile de l'anonyme dont il s'est recouvert; car si l'étranger connaît le nom de l'historien Ad. Borgnet, il ne connaît pas aussi bien celui de Jerpim.

Dans un précédent travail<sup>2)</sup>, j'ai déjà parlé du sujet qui m'occupe aujourd'hui, et j'ai commencé à y donner quelques renseignements préalables, auxquels je me rapporterai souvent dans le présent mémoire; je juge utile de répéter, dans l'appendice 1, le passage en question. La conclusion finale prouvera combien j'avais raison de dire à propos de cette fête populaire belge que „dans presque tous ces détails, elle ouvre un vaste champ aux conjectures.“ Je suis heureux que l'occasion, pour laquelle je m'étais réservé d'en examiner les particularités avec plus de soin et d'attention, me soit offerte par la Compagnie savante, à qui j'ai l'honneur d'adresser ce mémoire.

J'exposerai d'abord en peu de mots la tradition qui fait l'objet de mon travail et qui est répandue dans presque toute l'Europe. On a donné le nom d'*armée* ou *mesnie furieuse* (*wüthendes Heer*), comme aussi celui de *chasse* ou *chasseur sauvage* (*wilde Jagd, wilder Jäger*) à une réunion d'esprits ou d'êtres fantastiques qui, d'après la croyance populaire, traversent les campagnes et les forêts, accompagnés de cris de chasse, d'aboiements de chiens, de claquements de fouets et d'autres bruits semblables. Cet accompagnement infernal varie selon les pays,

*chaste* dont parle M. Grimm\*), et qu'il juge indispensable pour pouvoir recueillir les traditions, les contes populaires, et pour conserver leur *pure innocence*, à elles qui *auf allen wiesen und gründen der abgelegenen volkspoesie duftigen kräutern und blumen gleich sprießen*. On peut donc être certain de l'authenticité et de l'intégrité des traditions dont M. B. a parsemé ses récits et qu'il rapporte telles qu'il les a apprises de la bouche du peuple, sans leur prêter des ornements factices.

Parmi un nombre assez considérable de ces traditions, qui toutes ont une grande valeur, j'en choisis une qui m'a principalement frappé par son importance. Dans le no. 20 de l'*Emancipation* du 20 janvier 1855, M. B., en parlant de l'Ourthe, à l'endroit où elle baigne le pied de la roche Baudouin, non loin du village de Durbuy, ajoute: „Il y a là, dit notre imberbe cicérone, un poisson aussi gros qu'un cheval et qui, jusqu'à présent, a échappé à tous les filets. Un pêcheur de Durbuy, Hubert Thonus, parvint un jour à le harponner; mais à l'aspect du monstre, il fut saisi d'une telle frayeur qu'il lâcha la corde.“

Or, si je ne me trompe grandement, il faut reconnaître dans cette tradition un abrégé des strophes 21—24 de *Hymiskvidha*, suppléées par le passage correspondant de l'Edda de Snorri, *Bragar*, c. 48. Seulement dans la tradition wallonne la frayeur de Hymir est attribuée à Thonar, et elle tend à expliquer comment le serpent de Midgard pouvait s'échapper, ce que Hymiskvidha n'explique pas; tandis que le harpon et la corde remplacent à merveille le marteau *Miölnir* et l'hameçon avec la ligne. Le monstre de la tradition est frappé à l'égal de celui de Hymiskvidha et emporte le harpon, comme Miölnir suit le monstre de l'Edda de Snorri. Enfin le nom même du pêcheur, Thonus, qu'on dit être une abréviation de celui d'Antoine, rappelle très-bien la forme tudesque du nom du dieu dont il est question, à savoir Thunar, Donar.

Cette tradition prouverait donc de nouveau l'identité des mythologies scandinave et allemande; et ce serait évidemment par les Francs qu'elle aurait été importée dans le pays wallon.

\*) Voy. *Der Pentamerone, etc. von Giambattista Basile. Aus dem Neapolitanischen übersetzt von Felix Liebrecht. Nebst einer Vorrede von Jacob Grimm. Breslau 1846; vol. 1, p. IX.*

<sup>2)</sup> *John Dunlop's Geschichte der Prosadichtungen oder Geschichte der Romane, Novellen, Märchen u. s. w. Aus dem Englischen übertragen und vielfach vermehrt und berichtigt von Felix Liebrecht. Berlin 1851, p. XIII.*

parfois même selon les provinces, et change de nom d'après la nature des croyances qui s'y rattachent. En France, la cavalcade porte les noms de *mesnie Hellequin*, *chasse galerie*, *chasse gayère*, *chasse briguet*, *grand veneur* et d'autres encore.

Quant à la tradition elle-même, Grimm (*Deutsche Mythol.* p. 870) dit qu'elle remonte aux temps les plus reculés, qu'elle se rattache tantôt aux dieux, tantôt aux héros, et que ses rapports avec le paganisme apparaissent de tout côté.

A mes yeux, il est certain que son origine remonte à une fête populaire (procession ou cavalcade) composée de deux parties principales, qui se célébraient en même temps dans certaines localités et séparément dans d'autres. Cette fête représentait *l'expulsion de l'été par l'hiver, et ensuite celle de l'hiver par l'été*. Dans la première partie de cette représentation, l'hiver, sous forme d'une affreuse vieille femme, et à la tête d'un cortège non moins terrible, poursuivait le dieu de l'été, vieillissant et fuyant seul, le tuait et le jetait à l'eau, tandis que, dans la seconde partie, le dieu rajeuni de l'été ou du printemps, monté sur un cheval et suivi d'un cortège (*mesnie*) aussi nombreux et également à cheval, poursuivait la déesse de l'hiver au son des cors et aux cris de chasse. Après un combat, le dieu l'atteignait, et la jetait devant lui en travers de son cheval, puis on la tuait (en effigie) en la noyant, la déchirant, la sciant, etc.

Qu'on se rappelle maintenant les détails de la fête belge susmentionnée; c'est elle, en effet, qui m'a suggéré l'idée essentielle de l'interprétation que je viens de proposer à l'égard de la signification primitive de la *mesnie furieuse*; elle m'en fournira aussi les preuves principales, quoiqu'elle ne contienne pas les seules restes des processions ou cavalcades en question, comme je le croyais à tort dans le passage indiqué plus haut. Au contraire, les traces de cette ancienne fête populaire sont si nombreuses et si répandues qu'elles apparaissent de plus en plus pour quiconque les cherche avec attention, comme on le verra plus loin.

Mais, pour en revenir à la fête belge, nous voyons d'abord à la tête de la procession un chef qui, d'après ce que j'avais déjà conjecturé<sup>3)</sup>, représente probablement Wuotan, conjecture qui deviendra peut-être une certitude, en s'appuyant sur les preuves supplémentaires qu'on va lire.

Après que l'influence du christianisme eut donné la forme d'une fête chrétienne à toute cette procession ou cavalcade, le dieu ne pouvait plus naturellement conserver ses attributs primitifs. Ils furent en partie transformés, en partie transférés à son cortège immédiat, c'est-à-dire à ses prêtres (les bedeaux de la procession de Russon), si toutefois ces derniers ne les possédaient pas déjà anciennement en commun avec le dieu lui-même, comme étant ses compagnons. Parmi ces

3) Dunlop l. c.

attributs, je compte l'épieu de Wuotan, *gungnir*<sup>4)</sup>, qui doit avoir été transformé en glaive à un temps très-reculé; ce glaive se trouve déjà dans les traditions du moyen âge<sup>5)</sup>; mais Grönjette, le vrai Odin, a encore, l'épieu. Cependant Odin portait, outre *gungnir*, un glaive<sup>6)</sup>, et l'on peut croire qu'il se montrait dans les cavalcades brandissant tantôt l'un tantôt l'autre, tandis que les épieux et les glaives de ses prêtres, qu'on prit plus tard pour des sauvages, durent se changer en massues, car *gungnir* lui-même se montre quelquefois sous la forme diminutive d'un bâton. (Voy. Wolf p. 12.) Il est même probable que, outre son glaive, le dieu portait un arc et des flèches, comme actuellement encore en Angleterre<sup>7)</sup>, et ceux-ci ont été conservés intacts par la tradition, laquelle, dans la procession de Russon, les donne à celui des compagnons du dieu qui tue le saint fugitif. Il est à croire qu'anciennement c'était le dieu lui-même qui décochait ces flèches à la déesse fuyante de l'hiver, et c'est là probablement qu'ont pris naissance les fêtes actuelles des *compagnies des arquebusiers*, célébrées au commencement du printemps et de l'été<sup>8)</sup>.

Le *chapeau* de Wuotan<sup>9)</sup> se retrouve dans les *bonnets terminés en pointe* de son cortège ou de ceux de ses prêtres (les *bedeaux*), ces derniers pouvant être en même temps les *pileati* de Jornandes<sup>10)</sup>. Nous trouvons également le *chapeau* et le *glaive* dans le jeu de Pâques cité par Grimm (*D. Myth.* p. 740), et qui offre aussi un combat entre l'été et l'hiver, où les acteurs (primitivement des prêtres sans doute), coiffés de *chapeaux* et tenant des *glaives*, font une danse. Il est à croire qu'anciennement c'était une cavalcade<sup>11)</sup> représentant une poursuite. On ne brandissait donc pas ces longues épées, comme Grimm le croit, en l'honneur de la déesse *Ostara*; mais ce sont les glaives de Wuotan

4) Voy. Grimm, *D. M.* p. 154. Wolf *Beiträge zur deutschen Mythologie* p. 12.

5) Du Spec. hist., de Caesarius de Heist, etc. Voy. les passages cités vers la fin de l'*Appendice* 1.

6) Voy. Wolf p. 13. Le géant Oden, dans un conte suédois, a un glaive. Voy. Hyltén-Cavallius och George Stephens *Svenska Folk-Sagor och Äfventyr* I, 455.

7) Voy. Kuhn dans *Haupt Zeitschrift für Alterth.* V, 474.

8) Comp. Kuhn l. c. p. 479 et suiv.

9) Grimm *D. M.* p. 133. Wolf p. 10. Meier *Schwäb. Sag.* No. 103. *Breithut.* A Breslau, les enfants des pauvres, vers le commencement du printemps, se rendent de maison en maison pour demander quelque aumône en chantant cette chansonnette:

*Der Herr mit der hohen Mütze  
Hat sie voll Dukaten sitzen,  
Er wird sich wol bedenken,  
Und wird mir etwas schenken.*

Ce personnage avec sa *hohe Mütze* est sans doute Wuotan à la tête de la procession du printemps; les dukats le représentent en sa qualité de *dator divitiarum*. *D. M.* p. 125 et suiv. 148.

10) *De reb. Get.* c. 11.

11) C'est ce qu'indiquent les mots: *là den tanz al uf den wasen riten.*

et des prêtres qui l'accompagnent. C'est ce qui nous explique aussi pourquoi nous trouvons des *sabres* et des *chapeaux verts et pointus* dans les cavalcades de la Pentecôte<sup>12)</sup>, ainsi que dans la fête populaire normande, appelée le *loup-vert*, dont nous parlerons ci-après et où Odin se montre également avec un *bonnet vert et pointu*<sup>13)</sup>; enfin, nous les trouvons encore dans la procession ou cavalcade célébrée autrefois à Gand en l'honneur de saint Liévin, où les acteurs portaient de même des *sabres* et des *chapeaux ornés de branches de chêne*. (Voy. *Appendice 2.*)

Le chef de la procession de Russon ainsi que ses compagnons sont à cheval; voilà encore Odin sur son cheval *Sleipnir*. Ses prêtres (les *bedeaux*) le suivent à pied, se conformant en ceci, à ce qu'il semble, plus strictement à l'usage païen qu'on ne le faisait dans quelques autres processions de ce genre où *tout* le cortège est à cheval, comme nous l'avons vu et le verrons encore; car il n'était pas permis aux prêtres païens de monter à cheval, du moins pas sur des étalons<sup>14)</sup>. Il se peut donc qu'ils ne suivissent qu'une partie, ou bien le commencement et la fin de la procession équestre, parcequ'ils ne pouvaient l'accompagner dans tout son parcours à cause de sa course rapide.

Wuotan, dont le manteau est parfois *bleu*, se montre ici, dans la personne de ses prêtres, revêtu de son manteau *vert*<sup>15)</sup>; car c'est ce qui est indiqué par leur *enveloppe de feuilles de lierre*. Le manteau vert d'Odin se retrouve aussi dans le nom *Grönjette*, où le mot *jette* se rapporte à la taille surhumaine du dieu<sup>16)</sup>, de même qu'en Danemark une des dénominations de la chasse sauvage est *Grönsjagt*. Nous verrons aussi ailleurs Odin apparaître revêtu d'un *manteau vert* dans la description de la fête populaire normande du *loup-vert*.

Le dieu, enfin, se montre, dans la procession de Russon aussi bien que dans les autres traditions déjà citées, avec une *mine terrible*. Cela paraît peut-être peu convenable à un dieu du printemps, mais non pas à celui qui poursuit son ennemi, l'hiver<sup>17)</sup>.

12) Voy. Meier *Schw. Sag.* p. 403, No. 95—101.

13) Voy. ici *Appendice 4.*

14) Voy. *D. M.* p. 72, 81, comp. p. 1203.

15) *I hektu groenni.* Voy. *D. M.* p. 193. Wolf p. 3 et suiv., comp. *D. M.* p. 575 sur *Hakelberend*.

16) Je me demande, si les prêtres, désignés maintenant comme des *sauvages* avec leur enveloppe de verdure et leur taille au-dessus du commun, ne représentaient pas aux yeux des spectateurs la *taille surhumaine* du dieu enveloppé dans son *manteau vert*, si tant est que les *bedeaux* soient vraiment des prêtres et non pas d'autres personnages, auxquels on a conféré plus tard les attributs du dieu.

Cet usage de montrer le dieu dans son enveloppe verte peut aussi avoir pénétré avec les Goths et les Vandales jusqu'en Espagne, et s'y être maintenu longtemps après qu'on en eut oublié la signification primitive. C'est ce que me fait conjecturer un passage du *Don Quijote*, livr. II, c. 40 in., passage qui offre une analogie frappante avec les sauvages en question et où il est dit: „*cuatro selvages vestidos todos de verde hiedra.*“

17) N'oublions pas que nous avons affaire ici au dieu d'un printemps du Nord, lequel Gervasio Tilb. otia imp.

Què Wuotan pût très-bien représenter le *printemps* et l'*été*, c'est-à-dire qu'il fît lui-même le *dieu de ces saisons*, cela résulte de ce qu'il est „la puissance créatrice et formatrice qui pénètre tout et qui donne aux hommes et à toutes choses la forme et la beauté; la puissance d'où proviennent la poésie, la conduite de la guerre, la victoire, comme aussi la fertilité de la terre et les biens les plus estimés de ce monde 18)“. Et il n'était pas seulement le dieu du printemps, mais encore, et cela s'y rattache étroitement, il était le *dieu de l'amour* 19). C'est aussi pourquoi nous voyons parfois un autre dieu de la fertilité à la tête de la *mesnie furieuse*, à savoir *Fro*, qui est analogue à Wuotan en sa qualité de dieu du printemps, et „ce ne serait pas le seul exemple de deux différents dieux se touchant par certaines manifestations de leur être 20)“.

Nous rencontrons encore ailleurs Wuotan *habillé de vert* en sa qualité de dieu du printemps, par exemple comme *Lattichkönig*, qui chevauche à l'égal du dieu, comme *Blumengraf*, quand il se montre à la tête d'un cortège à cheval, comme dans la procession de Russon 21). Nous voyons donc qu'on imitait le manteau vert du dieu le plus facilement au moyen de feuillage, de lierre, etc. Cela semble même avoir été son costume de prédilection 22); aussi le rencontrons-nous comme

sous beaucoup de rapports, différait probablement de semblables divinités du Sud. La vengeance qu'il exerce sur son ennemie qu'il atteint enfin (voy. plus loin), est parfaitement en harmonie avec la figure terrible qu'il prend en poursuivant celle-ci, ainsi qu'avec le caractère germanique souvent empreint de éruauté.

18) Voy. *D. M.* p. 121.

19) Voy. Grimm *Ueber den Liebesgott* p. 11 et suiv. Berlin 1851. (Mém. de l'Acad.) Si Wuotan était également le dieu de l'amour et le suprême dieu de la guerre, je m'explique alors pourquoi on employait si souvent l'épée dans les cérémonies nuptiales. Voy. *D. M.* p. 281. Meier *Schw. Sag.* p. 479 et suiv., No. 259—262. 279. Thiers *Traité des superstitions* etc., II. édit. Paris 1697, vol. III, p. 458: „On fait passer les nouvelles mariées, le jour de leur mariage, sous deux épées nues, mises en forme de croix de Saint-André, afin qu'elles soient heureuses en ménage et que leurs maris les traitent honnêtement.“ Comp. Grimm *Rechtsalterth.* p. 167 et suiv., No. 6. Au lieu de l'épée nous trouvons aussi un *bâton écorcé* et de nouveau entortillé de l'écorce en forme de serpent; voy. Kuhn et Schwarz *Norddeutsche Sag.* p. 383, ou bien *une baguette de coudrier écorcée avec un manche vert*. Voy. Meier p. 481. Voilà donc de nouveau Gungnir qui, en forme de bâton blanc, est porté par le *Adèle Eckart* i. e. *Wuotan* (voy. ci-après p. 184 et suiv.), et qui est orné en partie de la couleur favorite du dieu.

20) *D. M.* p. 899 (comp. 894), 1210.

21) Voy. Grimm *D. M.* 745 et suiv., 735 et comp. les cavalcades de la Pentecôte dans Meier *Schw. Sag.* p. 404 et suiv. Voy. encore *D. M.* p. 724 (où le dieu se montre enveloppé de lierre, comme les bedeaux), p. 729 (des chapeaux d'été, comp. 746, bonnet de joncs, et Meier p. 403, 404, de hauts chapeaux pointus et faits ou ornés de feuillage, *laubhüte*, qui répondent tout à fait à ceux des bedeaux et au chapeau du dieu), p. 745 etc.

22) Voy. Meier l. c. No. 124, 1. 166, 3. Il ressemble, sous ce rapport, à quelques autres personnages de la mythologie germanique, voy. plus haut Anmerk. 44 p. 121 et suiv. Dans la partie la plus ancienne de la ballade de Thomas the Rhymer (voy. W. Scott *Minstrelsy of the Scottish Border*), il est dit par rapport à la *reine des elfes*:

*Her shirt was o' the grass-green silk,  
Her mantle of the velvet fyne, etc.*



*chasseur sauvage* habillé de vert; le diable même, qui plus tard le remplace souvent dans la croyance populaire, se montre également en *habit vert*, et Pluton porte aussi cet habit dans un ancien poème anglais 23).

Si Wuotan est le dieu du printemps et de l'été, c'est-à-dire s'il est analogue à *Adonis*, on ne s'étonnera pas de le voir tué par un sanglier, comme celui-ci et comme Atys, deux autres dieux du printemps 24), ou jeté à l'eau comme le premier des deux 25). C'est par cette dernière circonstance seulement que l'été, enveloppé de roseaux (plante aquatique), est appelé *Wasservogel* à Augsbourg et en d'autres localités de la Bavière, et que ce dernier, „comme son nom l'indique, doit être plongé dans le ruisseau ou dans le fleuve“ (*D. M.* 745, 562), à l'égal du *Pfingstkönig* en Autriche, mentionné dans le dernier passage (p. 562); car rien n'indique qu'on veuille par cette cérémonie attirer la pluie.

Dans le nord de l'Europe, il est probable qu'à cette occasion, c'est-à-dire à la mort du dieu de l'été, „se faisait jour la douleur ressentie par la mort d'un être supérieur“, qu'on s'écriait: „le roi est mort 26)“,

23) Voy. Grimm *Haus- und Kinderm.* No. 101. Harrys *Volkssagen u. s. w. Niedersachsens* 2, 22 et suiv., No. 16. Baader *Volkssagen aus Baden* No. 118. Meier No. 190, 2 (comp. Stöber *Oberrhein. Sagenb.* p. 299, 340. *Grünrock*, Kuhn und Schwarz *Nordd. Sag.* zu No. 66). *Simplicissimus*, ed. Keller, I, 362: „Ich machte mir ein Gewissen, dass ich mich vor den Teuffel beschwoören liesse, vor welchen er mich eigentlich hielt, weil er etwan gelesen oder gehört hatte dass sich der Teuffel gern in grünen Kleidern sehen lasse.“ Dunbar *Golden Terge*:

*Thair was Pluto that elricke incubus,  
In cloke of grene, his court usit in sable.*

Dans ce que je viens de dire, j'ai supposé que le manteau vert est le vêtement propre au dieu, et que les enveloppes de feuillages et de lierre n'en forment que l'imitation. Il est cependant plus probable qu'on se figurait primitivement Wuotan, en sa qualité de dieu du printemps ou de l'été, enveloppé de feuillages vert et principalement de lierre, et qu'on le représentait dans ce costume; d'autant plus, que cette dernière plante garde sa verdure en hiver et qu'elle rappelait très-bien la puissance du dieu, affaiblie, à la vérité, dans cette saison, mais néanmoins toujours active. C'est ce qui put donner lieu plus tard au manteau vert de Wuotan, qu'il portait quelquefois au lieu de son manteau noir ou bleu (*blâ*).

24) Voy. Grimm p. 899, cf. 901, 882. Un autre chasseur gigantesque et printanier, Orion, est tué, de même que Wuotan, par une blessure au pied que lui fait une bête (un scorpion) envoyée contre lui par son ennemie Artémis (i. e. Diane, Holda). Voy. *D. M.* p. 901 et suiv., et comp. ce qui est dit ici plus loin.

25) Théocr. 15, 131—135. Il est vrai, qu'il n'y est pas dit expressément qu'on jetait *Adonis* à la mer; cependant le scholiaste le remarque au vers 133, et cela résulte, au reste, de l'ensemble du passage. On jetait également à l'eau les *κῆποι Ἀδωνίδος*, ainsi que cela se faisait en Egypte d'un autre sacrifice à un temps postérieur encore (voy. ci-après p. 181). Le même usage avait lieu à l'égard d'Osiris; et Bormos, dont il sera bientôt question, disparut également en puisant de l'eau. Mais la raison de cette immersion que subissaient les symboles de la puissance amortie de la nature, c'est que l'eau possède une force régénératrice par laquelle cette puissance est ressuscitée.

26) Voy. *D. M.* 422. Comp. Temme *Preuss. Sag.* No. 156, Baader *Volkssagen aus Baden* No. 26. Kuhn und Schwarz zu No. 199, 1. 2. Au *König Knoblauch*, je rapproche le

et que tout „éclatait en gémissements et en lamentations“, comme à l'enterrement de la kermesse en Souabe 27). Or, ce roi est précisément le dieu du printemps et de l'été, c'est-à-dire Wuotan lui-même, et ces cris de douleur, à cause de la mort d'une déité supérieure de la nature, se faisaient entendre dans plus d'une localité. C'est une chose connue qu'on poussait de semblables lamentations pour la mort d'Osirid et aux fêtes d'Atys et d'Adonis 28). Tout le monde connaît la belle idylle de Bion qui a trait à cette fête, et je citerai encore le récit remarquable de Plutarque, dans son traité *De Defect. oracul.* c. 17, parce qu'il offre des détails intéressants relatifs à notre sujet.

Le dieu pleuré comme mort doit, d'après Plutarque, être *Pan*, et cela est ainsi, puisque *Pan* est une ancienne déité de la nature. Je crois néanmoins que, dans ce récit, il s'est glissé une erreur, que le vrai nom du dieu dont on déplore le décès, à savoir *Thamuz*, l'Adonis des Syro-Phéniciens, a été donné au pilote, et que, par conséquent, le dieu lui-même a reçu le nom d'une autre déité de la nature, c'est-à-dire celui de *Pan*.

Que l'on compare maintenant avec le rapport de Plutarque le passage suivant d'Herbelot, v° *Genn*, où il dit: „Ben Schonah [auteur arabe très-estimé] raconte qu'en l'année 456 de l'hég., de Jésus-Christ 1063, sous le règne de Caiem, vingt-sixième calife de la race des Abas-

*Lattichkönig. D. M.* p. 745. Il se peut qu'on ait employé quelquefois de l'ail pour envelopper le dieu de l'été; c'est-à-dire celui qui le représentait. Parfois, au lieu de ce dieu, il se montrait une déesse (voy. ci-après), et alors on employait les autres exclamations. Or, comme plus tard, le diable occupait souvent la place du dieu païen, on s'éciait alors *der Teufel is todt*, et le sens primitif en étant oublié, on ajoutait facilement, *nun könne jeder ins Himmelreich kommen (D. M.* p. 963). C'est ce qui me semble l'explication la plus naturelle.

A la même page 963, Grimm parle de la façon de dire allemande *der Teufel ist los*, et de l'idée du moyen âge de se figurer le diable comme étant enchaîné jusqu'au jour du jugement et comme délivré alors de ses liens et apparaissant avec l'Antechrist; idée que Grimm rattache à l'Edda et à Loki. Elle est cependant très-ancienne dans le christianisme et repose sur l'Apoc. 20, 1—3. 7. 8. Or, comme cet élargissement du diable devait avoir lieu après mille ans (v. 7.), on craignait grandement, en 1201, que le diable ne fût élargi (ou en allemand *dass der Teufel los wäre*), au rapport de Roger de Hoveden *Annales, pars poster.* p. 818 et suiv., ed. Savile, Francof. 1604, qui dit: *Endem anno* [c'est-à-dire en 1201] *... doctores nostri praedicaverunt solum esse draconem illum qui est diabolus et Sathanas, dicentes: Vae, vae vae habitantibus in terrae, quoniam solutus est antiquus draco, qui est diabolus et Sathanas, juxta illud beati Johannis ... Asserebant itaque doctores nostri illos mille annos jam esse consumtos et diabololum solum.*

27) Voy. Meier Schw. *Sag.* p. 448.

28) Comp. entre autres aussi ce qu'Athénée p. 619 rapporte à l'égard du Mariandyn Bormos (Βώρμος). Il dit: Τούτον λέγουσιν υἱὸν γενέσθαι ἀνδρὸς ἐπιφανοῦς καὶ πλουσίου, τῷ δὲ κάλλιαι καὶ τῇ κατὰ τὴν ἀκμὴν ὥρα πολὺ τῶν ἄλλων διενεγκεῖν ὃν ἐφεστῶτα ἐργοῖς ἰδίους καὶ βουλόμενον τοῖς θερίζουσι δοῦναι πιεῖν, βαδίζοντα ἐφ' ὕδωρ ἀφανισθῆναι. Ζητεῖν οὖν αὐτὸν τοὺς ἀπὸ τῆς χώρας μετὰ τινος μεμελωδημένου θρήνου, καὶ ἀνακλήσεως, ᾧ καὶ νῦν ἐτι πάντες χρώμενοι διατέλουσι. Τοιοῦτος δ' ἐστὶ καὶ ὁ παρ' Αἰγυπτίους καλούμενος Μανέρως.

sides, on sema dans Bagdad un bruit qui se répandit ensuite dans toute la province d'Iraque, que quelques Turcs étant à la chasse, virent dans le désert une tente noire, sous laquelle il y avait *beaucoup de gens de l'un et de l'autre sexe qui se battaient les joues, et poussaient de grands cris, comme il est ordinaire en Orient, quand quelqu'un est mort*. Parmi ces cris, on entendait ces paroles: *le grand roi des Ginnes est mort, malheur à ce pays* 29) et il sortit ensuite une grande troupe de femmes suivies de beaucoup d'autre canaille, qui allèrent à un cimetière voisin, continuant toujours de se battre en signe de deuil et de douleur."

"Le célèbre historien *Ebn-Athir* rapporte que se trouvant l'an 600 de l'hég., Jésus-Christ 1203, à Mosul sur le Tigre, il couroit dans tout ce pays une maladie épidémique qui s'attachoit à la gorge, et que l'on disoit qu'une femme de l'espèce des *Ginnes*, ou des fées, nommée *Omm Ancoud*, ayant perdu un fils, tous ceux qui ne la consolient pas sur cette mort, étoient attaqués de ce mal: de sorte que, pour en être guéris, les hommes et les femmes s'assembloient, et, *se battant les joues, criaient* de toutes leurs forces: *Ja Omm Ancoud Adäherina, Mât Ancoud ou ma Derina*. "O mère d'Ancoud, excusez-nous! Ancoud est mort et nous n'y songions pas." La même chose, selon le rapport de *Ben Schonah*, étoit déjà arrivée en Egypte sous le règne du calife *Dhahele Fathimite*: un mal de gorge régnant dans le pays, le remède étoit de faire une espèce de bouillie fort épaisse, qui est en usage dans le pays, et de la jeter dans le Nil, en répétant plusieurs fois ces paroles: *Ja Omm Halcom Adäherina, Mât Halcom ou ma Derina*: "O mère de Halcom! excusez-nous; Halcom est mort et nous n'y songions pas."

C'est particulièrement le premier de ces trois récits orientaux qui s'accorde avec celui de Plutarque et avec le cri: *Der König ist todt*; tandis que les deux derniers font songer à un sacrifice semblable aux *αἴποι Ἀδώνιδος* 30).

29) Un célèbre *roi des Gîns* s'appelait *Gian*. Voy. d'Herbelot s. v. *Gian*.

30) Une semblable exclamation plaintive, quoique d'une autre nature, se fait entendre aussi dans les ruines d'Italica, en Espagne, au dire de ceux qui habitent le voisinage:

... *Aun se ve el humo aqui, se ve la llama*  
*Aun se oyen llantos hoy, hoy ronco acento.*  
*Tal genio o relligion fuerza la mente*  
*De la vecinu gente,*  
*Que restere admirada,*  
*Que en la noche callada*  
*Una voz triste se oye, que llorando*  
*Cayó Italica dice; y lastimosa*  
*Eco reclama Italica en la hojosa*  
*Selva, que se le o pone, resonando*  
*Italica, y el claro nombre oido*  
*De Italica, renuevan el gemido*  
*Mil sombras nobles de su gran ruina, etc.*

Francisco de Rioja, *A las ruinas de Italica*.

Il est probable qu'à Alexandrie on retirait Adonis de la mer, dans un des jours suivants de sa fête, et qu'on l'y représentait comme retrouvé et ressuscité, ainsi que cela se faisait dans toutes les autres fêtes d'Adonis, et au troisième jour de celle d'Atys<sup>31</sup>). La même chose aura donc eu lieu aussi à l'égard de Wuotan, et sa mort et sa résurrection se seront suivies dans le cours de la célébration de la fête, mais à des jours différents.

J'ai déjà indiqué, plus haut, quel rôle jouait l'hiver, lorsque, après avoir poursuivi le dieu du printemps, il le tuait, je jetai à l'eau et que ce dernier ressuscitait. On représentait, ai-je dit, l'hiver sous forme d'une *vieille femme*, forme sous laquelle il se montre aussi quand, après la résurrection de Wuotan, il est poursuivi et tué à son tour. Assez généralement l'hiver est représenté par une femme; c'est ce que prouve le récit de M. Kuhn<sup>32</sup>); c'est ce que prouvera encore l'expulsion de l'hiver, telle qu'elle est représentée dans l'île de Man, où, d'après un ancien usage, la *reine de l'hiver* livre un combat simulé à la reine de mai, le premier jour de ce mois, et ne succombe pas toujours<sup>33</sup>). Qu'on ajoute à cela la *déesse de l'hiver* des peuples slaves, nommée Marzana (*D. M.* p. 733), ainsi qu'une chanson chantée par les jeunes gens, dans quelques provinces de l'Allemagne, quand ils *portent dehors* la mort (*beim Todastragen*, *D. M.* p. 728):

Les cris de douleur des anciennes divinités, renversées et descendues à l'état de démons, rappellent cependant encore plus vivement les clameurs de tristesse provoquées par la mort du dieu de la nature, et les premiers auront souvent occupé la place de ces derniers. *Comp. D. M.* p. 466, 957 et suiv.

31) Les autres rites, célébrés pendant la nuit qui suivait ce jour de la fête d'Atys, ressemblaient aussi beaucoup à une *armée furieuse* (*wütendes Heer*); les prêtres de Cybèle armés parcouraient les forêts et les montagnes au son des cors et d'autres instruments bruyants, et brandissaient des torches allumées. Voy. Pauly *Real-Encyclop.*, vo. *Rhea*, vol. VI, p. 407. *Comp. ici Appendice 2*, la Procession de St.-Liévin, à Gand.

32) *Nordd. Sagen* p. 403 et suiv., No. 127.

33) Voy. Brand *Pop. Ant.* I, 142. Nous rencontrons dans le Brandenbourg, aussi bien qu'en Angleterre (*comp. Lady May* dans Kuhn l. c. p. 481; Brand l. c. I, p. 126, 133), une déesse de l'été qui répond à la déesse allemande *Ostara*. (Voy. *D. M.* p. 740; Hocker *Deutscher Volksglaube*, la note qui se rapporte à la p. 33 *der arme Weber*). Je me demande s'il y a une allusion à cette déesse de l'été dans la *jupe verte* (*D. M.* p. 730 note), ainsi que dans les deux *jupes* (*ibid.* p. 747), l'une et les autres servant pour décorer le printemps ou l'été, et dans les jeunes hommes en *jupes*, appelés *Feien*, également à la fête de la Pentecôte (Kuhn *Märk. Sag.* p. 327, et le même dans *Haupt Zeitschr.* V, 472; *comp. le même Nordd. Sag.* p. 402 et suiv.)? ou bien y avait-il aussi des femmes (c'est-à-dire des *Walkyries*) dans le cortège du dieu de l'été? En Angleterre, nous rencontrons parfois un dieu et une déesse de l'été en même temps: *To these succeeded a set of morrice dancers, gaily dressed up with ribbands and hawk's bells. In this troop we had Robin-Hood and his maid Marian* (qui répond à *Lady Mai*; cf. Brand I, 142); *the latter represented by a smooth-faced boy; also Beelzebub equipped with a broom and accompanied by his wife Bessy, a termagant old beldame.* *Haupt Zeitschr.* l. c. (Aussi dans la procession nommée *fool-plough* (voy. ci-après note 57), *Bess* se montre comme *vieille femme*.) *Comp. encore Duncange s. v. Vetula.*

*Nun treiben wir den Tod aus,  
Den alten Weibern in das Haus.*

La mort c'est ici l'hiver. (Voy. *D. M.* pp. 726 et suiv.) Chez les Arabes, l'hiver passe également pour une vieille femme. Voy. d'Herbelot, v° *Agiuz*. Il dit: „Agiuz, une vieille femme. Aiam al agiuz, les jours de la vieille. C'est ainsi que les Arabes appellent les sept jours du solstice d'hiver<sup>34</sup>.” Et v° *Fars*, le même auteur dit que Ben Schonah donne la description d'une fête nommée chez les arabes *Rokoub al Kaousage*, et célébrée de la manière suivante: „Un homme sans barbe et sans dents, monté sur un âne, tient d'une main un corbeau qui bat des ailes et qui l'évente, et de l'autre une baguette; cet homme court ainsi par toute la ville, et frappe tous ceux qu'il rencontre sur son chemin: c'est lui, disent-ils, qui chasse l'hiver.”

„Cette fête est assez semblable à quelques mascarades qui se font parmi les chrétiens dans la même saison. Les jours que les Arabes appellent *al agiouz: de la vieille*, y ont aussi du rapport, et il semble que *segar la vecchia, scier la vieille*, comme on dit en Italie au carême, ait pris de là son origine.” Herbelot fait remarquer avec justesse l'analogie de cet usage avec un usage européen (sur lequel voy. *D. M.* pp. 741 et suiv.)<sup>35</sup>, et qui montre également l'hiver représenté sous

<sup>34</sup> Je trouve aussi dans Hammer (*Mines de l'Orient* IV, 147) les données suivantes qui se rapportent au calendrier turc: „Le 25 février. *Evvéli Berd et Adjouz*. Le dictionnaire de Meninski explique cette phrase (s. v. *Adjouz*) par *frigoris deficiens principium*. Cette explication est, en effet, la plus exacte, puisque le froid commence à cesser; mais les Turcs l'interprètent autrement. Comme le mot *Adjouz* signifie aussi *vieille femme*, ils expliquent ladite phrase par ces mots turcs: *Kodja karinin sooughou*, c'est-à-dire *le froid de la vieille femme*; et comme, dans cette saison, il fait quelquefois à Constantinople des froids très-sensibles, quoique passagers, ils racontent qu'une vieille femme est morte, dans cette saison, de froid, et que c'est pour cela qu'on l'appelle *le froid de la vieille femme*.” Voy. aussi Abulf. Geogr. ed. Gravius p. 102, cit. Ducange v° *Vetula* s. f.

L'explication qu'en donne Meninski n'ayant aucune valeur, il serait désirable d'apprendre quelque chose de plus exact sur l'origine de cette dénomination, ainsi que d'une autre croyance turco-grecque, selon laquelle un esprit malin joue ses méchants tours pendant le même espace de temps que Berchta dans l'Allemagne méridionale; car, dans les *Mines de l'Orient* IV, 146, il est dit que le calendrier turc désigne le 25 décembre par les mots: *Evvéli Kondjolos*, c'est-à-dire *le commencement du mauvais esprit*, et on ajoute: „Les Turcs ont reçu cette fable des Grecs, et ils disent que cet esprit malin, nommé par les uns *Kara Kondjolos*, et par les autres *Cali Canghiros*, commence à démontrer et à exercer sa malveillance et méchanceté depuis le jour de Noël jusqu'à celui de l'Épiphanie, en faisant disparaître l'abondance, appelée *Berekiat*, des maisons qu'il s'attache à poursuivre. Cette fable est accréditée dans les îles grecques de l'Archipel et dans quelques endroits de la Roumélie, et, pour éloigner cet esprit malin de leurs maisons, ils traînent, pendant les douze jours, des chaînes avec lesquelles ils font du bruit. Voilà ce que signifie ce *Kara Kondjolos*.”

<sup>35</sup> L'usage italien, qui est mentionné à cette page de la *D. M.*, comme cité par Polyd. Virgile, est appelé *piantar il maggio*; il existe aussi en Espagne, ou du moins il y existait autrefois, témoin cette ligne de la *copla* 604, du *Poema de Alexandro*:

„Decien que avie Ector plantado mal mayuelo.”

Non seulement en Italie et en Espagne, mais aussi en France, on avait coutume jadis

forme d'une *vieille femme*. Sous cette forme se présente encore l'hiver dans une petite chansonnette chantée à Francfort<sup>36</sup>); enfin les fils blancs dont les champs sont couverts au commencement du printemps et de l'automne et qu'on appelle en français *fils de la Vierge*, portent en Allemagne, ainsi qu'en Pologne, le nom d'*été des vieilles femmes* (*Alteweibersommer*, voy. *D. M.* p. 744). Et voilà probablement la vraie et primitive dénomination allemande de ces filets qui marquent le commencement aussi bien que la fin du règne de l'hiver<sup>37</sup>).

Or, s'il est constant que l'hiver se présente sous la forme d'une vieille femme<sup>38</sup>), il n'y a pas, par conséquent, le moindre doute que la *femme poursuivie par Wuotan à la tête de la mesnie furieuse n'ait signifié primitivement l'hiver*, et que les traditions à l'égard de la *femmelette du bois* (*Holzweibel*), etc.<sup>39</sup>), ne soient d'une origine postérieure. D'un autre côté, il sera également certain que l'expulsion de l'hiver (*Winteraustreiben*) a été précédée d'une expulsion de l'été (*Sommer-austreiben*), représentant la force rude et farouche de l'hiver. Car après avoir établi qu'on figurait l'hiver sous la forme d'une vieille femme, nous reconnaitrons aussitôt *dans dame Holla avec sa mesnie horrible et dans le fidèle Eckart qui les précède*<sup>40</sup>), *la déesse de l'hiver qui poursuit le dieu de l'été*. Holla est représentée comme *une affreuse vieille femme*<sup>41</sup>); *elle fait tomber la neige* (*D. M.* pp. 246 et suiv.);

de scier en deux une figure de femme le jour de mi-carême. Voy. *Mag. pittor.*, Paris 1851, p. 100.

Sur la *befana* italienne, dont on se sert le jour de Noël, et qui représente une *laide vieille femme*, il y est dit (1840, p. 24): „Les cadeaux que l'on donne en France le jour de l'an sont donnés à Rome le jour de Noël. Les principales boutiques des confiseurs et des marchands de jouets d'enfant, dit l'auteur d'*Un an à Rome*, sont décorées de guirlandes et de clinquants. Au milieu des objets de toute sorte étalés en vente, est placée une *vieille femme* (quelquefois un homme joue ce rôle) à vêtements noirs, au visage barbouillé de suie: c'est la *befana* (la guenon, le fantôme) qui est descendue par la cheminée, à l'heure où naquit Jésus, pour apporter des sucreries aux enfants sages et châtier avec une longue baguette les petits mauvais sujets. La lettre que tient la *befana* est supposée lui avoir été écrite par un enfant qui demandait le cadeau de *nalole* (Noël). Dans beaucoup de maisons d'Italie, la *befana* est assise sous le manteau de la cheminée.“ Comp. *D. M.* p. 260.

<sup>36</sup>) Voy. *D. M.* p. 739 note. Nous en reparlerons ci-après avec plus de détails (voy. note 53).

<sup>37</sup>) Comp. encore ce que nous avons dit plus bas de ces filandres (note 61).

<sup>38</sup>) Grimm *D. M.* p. 742 a déjà conjecturé la même chose, et ainsi donc on aurait trouvé la déesse de l'hiver qui répondrait à la déesse Ostara. Comp. *D. M.* p. 741.

<sup>39</sup>) Voy. ici *Appendice 1*; ajoutez *D. M.* p. 872, 881 et suiv.; 889, 1230 et suiv. *Nachr. zu S.* 895. La *meerfrau*, poursuivie par Waldemar et Grönjette (*D. M.* p. 895, 896), est, au contraire, la vraie *frau Holda die den aufenthalt in see und brunnen liebt*. *D. M.* p. 241. Elle est alors un démon malin qui habite les eaux, semblable à la mère de Grendel, qui est appelée également *mereuif*. *D. M.* p. 464.

<sup>40</sup>) Voy. *D. M.* p. 857. Comp. p. 246 et suiv.

<sup>41</sup>) Voy. *D. M.* p. 247. J'ajouterai encore à cela l'observation suivante. Holla, c'est-à-dire la déesse de l'hiver, est identique avec la déesse de la mort, c'est-à-dire avec Hel (comp. Simrock *Bertha die Spinnerin* p. 117 et suiv.); de plus, Hel est la *Pestweiblein* poursuivie par le chasseur sauvage (voy. ci-après p. 191); et, comme déesse de la peste, ou plus géné-

tandis que le fidèle Eckart, qui précède la mesnie, représente le dieu bienveillant de l'été *qui s'enfuit*, „faisant écarter les gens de son chemin, ou leur disant de rentrer chez eux pour éviter un dommage,“ en un mot avertissant les gens de prendre des précautions contre la rigueur de l'hiver<sup>42</sup>). Le *bâton blanc* qu'il porte c'est *gungnir*, impuisant alors, mais qu'il brandira de nouveau vigoureusement dans les fêtes du printemps; nous l'avons retrouvé dans sa main ou dans celle de ses compagnons, et on le retrouve aussi ailleurs<sup>43</sup>). Du reste, nous rencontrerons bientôt de nouveau ces bâtons blancs.

ralement comme déesse de la mort, elle chevauche le *Helbaest à trois jambes*. D. M. p. 804. Or, dans le No. 658 de Müllenhoff *Sagen aus Schleswig-Holstein etc.*, trois vieilles femmes montent un *cheval à trois jambes*, dont l'une est Hel. (Comp. Panzer *Beitr.* p. 274 et suiv.). Ainsi, la déesse de la mort et de l'hiver se montre ici de nouveau comme *vieille femme*, à quoi j'ajouterai le témoignage suivant: *Man nennt auch da (à Tondern) das Pferd hel und es sei herrenlos, sagen einigo; doch behaupten andere, dass eine schwarzgekleidete alte Frau darauf sitze.* Müllenhoff No. 335. Sur Holla voyez encore Hocker *Deutsch. Volksgl.*, la note qui se rapporte à la p. 31, *Branthemd und Todtenhemd*.

42) Voy. D. M. p. 887; comp. Meier No. 142—149, En sa qualité de *chasseur sauvage*, il avertit les passants en leur criant: *Midden in den Weg.* D. M. p. 876.

43) Voy. D. M. p. 726; comp. 747 et ici *Appendice 2*. J'ajouterai encore une observation. D'après Müllenhoff No. 507 *l'armée dormante* se réveillera un jour et anéantira les Turcs, vainqueurs du monde, sous le commandement d'un *roi blanc*, qui monte un *cheval blanc* et ressuscite l'armée en sonnant de son cor *merveilleux*. Or, Müllenhoff *Vorrede* p. L, déclare ce *roi blanc* être *Heimdall Fas* (dieu) *blanc*, et Kuhn (*Nordd. Sag.* p. 497) reconnaît dans le pont que passe la *vache rouge*, le pont *Bifröst*. Cependant, comme Wuotan se montre dans toutes ces traditions relatives au sujet en question, en qualité de dieu victorieux et libérateur, ne le serait-il pas aussi dans la tradition susmentionnée? Il monte ordinairement un *cheval blanc*, il porte aussi un *cor* comme *chasseur sauvage*, et en sonnait déjà sans doute quand il poursuivait en vainqueur la déesse de l'hiver. Quant à la dénomination de *roi blanc*, qui lui est donnée dans les traditions citées, elle n'a peut-être trait qu'à sa *chevelure*, et, dans Müllenhoff No. 509, il est d'abord désigné seulement comme un roi avec des *cheveux blancs*, et à la suite seulement il est appelé le *roi blanc*. Dans une autre tradition, qui, sous certains rapports, est plus complète, mais sous d'autres l'est moins (voy. Müllenhoff No. 508), nous trouvons la prophétie: qu'un jour un roi aux cheveux *blancs* sera chassé du pays et le quittera un *bâton blanc* à la main. C'est évidemment le même roi (dieu) que celui des autres traditions déjà alléguées, où cependant est omise son expulsion, tandis que son retour à la tête de l'armée victorieuse manque dans la tradition en question. Cette expulsion signifie celle du dieu par le christianisme, de même que nous avons vu précédemment *l'armée dormante* plongée par des *moines* dans son sommeil enchanté. Quant au *bâton blanc*, nous y avons déjà reconnu *Gungnir*, momentanément sans force, et porté par Wuotan quand il est poursuivi par la déesse de l'hiver.

Le pont dont nous avons parlé plus haut peut bien avoir trait au pont *Bifröst*, sans pourtant se rapporter immédiatement à ce roi dont la chevelure blanche indique le retour du vieux (ou plutôt *ancien*) dieu qui vit encore (*des alten Gottes der noch lebt*). Enfin, la tradition en question (Müllenhoff No. 509) ne distingue pas avec exactitude le temps de l'expulsion de celui du retour, et représente comme simultanée ce qui est séparé par un long espace de temps. Cette manière de représenter les événements futurs est très-commune, et la sainte Ecriture nous en donne des exemples nombreux. Voyez, par exemple, *Math.* ch. 24, avec le commentaire d'Olshausen.

Wuotan nous apparaît ici sous la forme d'un dieu blanc, qu'il ne faut cependant pas confondre avec l'*âs blanc*. C'est ce qui nous explique l'emploi fréquent des *bâtons blancs*, et d'autres choses de la même couleur, dans les actes solennels. Qu'on se rappelle la *baguette blanche* de coudrier, dont il a été question plus haut (note 19) et comp. Grimm *Rechtsalterth.*

Voilà des traces évidentes d'une expulsion de l'été représentée par une cavalcade<sup>44</sup>) ou procession, spectacle à l'approche duquel le peuple accourait en foule (*D. M.* p. 887); les fêtes représentant l'expulsion de l'hiver se sont de même conservées en partie jusqu'à ces jours.

Mais d'autres divinités féminines sont analogues encore ou identiques avec Holla et avec sa mesnie; et elles entrent conséquemment dans le cercle d'idées et de croyances qui s'y rapportent; par exemple, Berchta, aussi laide et pourvue d'un aussi long nez que Holla (*D. M.* pp. 256, cf. 247) et dont la fête, nommée *Perchtenlaufen*, répond à la mesnie furieuse; Diana et Herodiade<sup>45</sup>) (*D. M.* pp. 260 et suiv.); Hera (p. 232); dame Gauden (pp. 877—880) et Gurorisse (pp. 897 et suiv.). Comparez encore *D. M.* p. 599 sur la *Windsbraut*.

Si l'on demande ce que devenait la déesse de l'hiver après avoir été atteinte par ses persécuteurs, on peut répondre que probablement on la tuait (en effigie)<sup>46</sup>) de différentes manières, selon les différentes localités. Mais avant tout, celui qui l'avait saisie le premier, à savoir le dieu lui-même, la jetait devant lui en travers de son cheval<sup>47</sup>); après quoi il est vraisemblable qu'elle était aveuglée<sup>48</sup>), ou sciée<sup>49</sup>), ou déchirée<sup>50</sup>), ou enferrée<sup>51</sup>), ou brûlée<sup>52</sup>), ou noyée<sup>53</sup>), ou lapidée

p. 137, 255—257, où on ne manquera pas de faire également attention aux chevaux *blanes* et *borgnes*, ainsi qu'aux messagers *borgnes*, dont les uns et les autres se rattachent au dieu *borgne*, i. e. Wuotan. Voy. encore *Rechtsalterth.* p. 263: *Boves serico albo cooperti, vesle candida induti*. Il s'y agit du *carrocium*, et Wuotan est le dieu de la guerre.

44) La cavalcade de St.-Etienne (*Staffans-skede*), célébrée en Suède le deuxième jour de Noël, forme peut-être un autre reste d'une expulsion de l'été. Voy. Afzelius *Sago-Hafder* II, 46 (2me éd.).

45) Dans le poème ancien anglais *Orfeo and Heurodis*, ce dernier nom au lieu d'Euridice, n'est peut-être donné à l'épouse d'Orphée que par rapport à la Hérodiade surnaturelle mentionnée au texte; car la Heurodis du poème anglais est également représentée comme enlevée au pays des *elfs* ou *unterirdische*.

46) Comp. *D. M.* p. 422: *Die alte mutter Pumpe ist tod! die alte schumpe ist tod! . . . die gawe fra is nu all tod! mit deutlichem bezug auf die mütterliche göttin*. Cela s'accorde admirablement avec ma thèse; car nous venons de voir que *frau Gauden* est identique avec la déesse de l'hiver.

47) Voy. *Appendice 1*, vers la fin.

48) *D. M.* pp. 725, 726.

49) Voy. plus haut *segar la vecchia* (p. 183).

50) Comme la femme du bois (*Holzweibel*) *D. M.* p. 882, avec l'addition, p. 1230, comp. p. 752.

51) Comme la femme poursuivie dans Boccace, voy. le passage dans l'*Appendice 1*, vers la fin.

52) *D. M.* 728, et comme le carême-prenant en Bretagne, voy. De Nore *Coutumes*, etc. p. 206.

53) Voy. *D. M.* p. 727 et suiv., 739, comp. 731—733, Meier *Schw. Sag.* p. 373—374. *Fastnacht ersäuft*. La chansonnette citée *D. M.* p. 739, et qu'on chantait en noyant la déesse de l'hiver: *Reuker Uder schlug seine mutter, schlag ihr arm und bein entzwei, dass sie mordio schrei*; cette chansonnette fait allusion au mauvais traitement que subissait la vieille femme avant d'être noyée. Je ne sais ce que veut dire *Reuker*, mais *Uder* (Udr)



et jetée à l'eau<sup>54</sup>), ou enseveli<sup>55</sup>), ou décollée<sup>56</sup>), etc., et ce dernier genre de mort a trait probablement à la locution allemande: *der Fasten Hals brechen* (D. M. 742). Il se peut cependant que l'on ait imposé d'autres punitions encore à la vieille femme et à sa mesnie, comme entre autres celle de les contraindre par raillerie à amener elles-mêmes l'arbre d'été; c'est ainsi que dans les villages wendes, au nord de Salzwedel „de jeunes et fortes femmes (c'est-à-dire les compagnes du dieu ou de la déesse de l'été) marchaient à côté du chariot (sur lequel on amenait de la forêt l'arbre d'été) chantant des chants de joie en langue vende et laissant les vieilles femmes traîner le chariot jusqu'à tomber de fatigue<sup>57</sup>).“

était un surnom d'Odin, et doit signifier, d'après Finn Magnusen, *Lexic. mythol.* p. 784, *thumide* (udus), ou bien il doit dériver de *ud* (ingenium). Quoi qu'il en soit, il est probable que dans les siècles postérieurs, lorsque la signification de la vieille femme poursuivie par le dieu était depuis longtemps oubliée, on prenait cette vieille pour sa mère et l'on songeait plutôt au diable (c'est-à-dire Wuotan), et à sa mère ou grand-mère. Comp. D. M. p. 222 et suiv. On appelle cependant *fahrende Mutter* aussi la *Windsbraut* (Frigg), poursuivie par l'orage (i. e. Wuotan, dieu des orages); voy. Schwarz *d. heilige Volksglaube u. s. v. in den Marken*, Berlin 1850, p. 12 (Schulprogramm). Vgl. Kuhn u. Schwarz *N. S.* No. 70.

54) Comme carême-prenant en Provence; voy. de Nore *Coutumes* etc. p. 37.

55) Voy. Meier *Schw. Sag.* p. 371. Cet enterrement de carême-prenant est également un usage populaire en France. „Ceux-là tombent encore dans la superstition . . . qui enterrent carême-prenant, c'est-à-dire un fantôme qu'ils appellent carême-prenant, pour avoir moins de peine à jeûner“ (Thiers *Traité* I, 272), et cet usage correspond à un autre appelé *enterrer l'alleluia*, et sur lequel Méry (*Hist. générale des proverbes* II, 192) rapporte ce qui suit: „Dans plusieurs diocèses de France, on était en usage, au XVme siècle, d'enterrer l'alleluia. Ces cérémonies ridicules se pratiquaient le samedi veille du dimanche de la septuagésime. Entre nones et vêpres, les enfants de choeur portaient et portaient une espèce de bière, qui représentait *alleluia* décédé. Le cercueil était accompagné de croix, de torches, d'eau bénite et d'encens. Mais il fallait que ces enfants imitassent, par des cris et des larmes, la véritable douleur, en accompagnant le défunt jusqu'au cloître, où la fosse était préparée pour l'inhumation.“ Le même auteur rapporte au passage indiqué: „Fouetter l'alleluia. C'était une cérémonie d'un autre genre et tout aussi ridicule. Le même jour que nous avons indiqué dans le numéro précédent, les enfants de choeur portaient à l'église une toupie, autour de laquelle était écrit le mot *alleluia*, en belles lettres d'or, et le moment étant venu de lui donner congé, un enfant de choeur, le fouet à la main, faisait aller cette toupie le long du pavé de l'église, jusqu'à ce qu'elle fût tout à fait dehors.“ Comp. de Nore p. 292, qui mentionne aussi ces deux usages et attribue spécialement le dernier à la ville de Langres, le premier à celle d'Yonne, où, à ce qu'il ajoute, on célébrait le jour de samedi saint la *réurrection d'alleluia*.

56) Meier *Schw. Sag.* p. 371; comp. le jeu d'enfant dans le même p. 399.

57) Voy. Kuhn *Märk. Sag.* p. 331. Dans l'Angleterre septentrionale, les jeunes hommes font encore actuellement à Noël une procession qu'on appelle la *charrue des fous* (*fool-plough*). On y voit une figure nommée *the Bess*, in *the grotesque habit of an old woman*. Voy. Brand *Pop. Ant.* I, 278. Un usage semblable existe au village de Seaux près de Paris, où des hommes *déguisés en femmes* traînent une *charrue* le jour de *mardi gras*; un autre usage presque identique existait autrefois en Allemagne, celui d'atteler *des jeunes femmes à une charrue*. Voy. dans Brand l. c. les passages de Naegeorgus *Regnum Populicium* et de Boemus *Aubanus Mores, leges et ritus omnium gentium*; cf. D. M. p. 249 et suiv. Je suis convaincu que les *jeunes femmes* n'ont fait que remplacer les *vieilles* dans le cours des temps, et, dans ce cas, nous trouverions la déesse de l'hiver ici comme ailleurs

Il résulte cependant de différentes circonstances qu'on ne maltraitait et tuait l'hiver qu'en effigie, et je me figure ce procédé comme ayant lieu de la manière suivante:

On enveloppait de paille<sup>58)</sup> une personne quelconque, probablement un jeune homme nu<sup>59)</sup>, ensuite on lui donnait de la ressemblance avec la déesse de l'hiver Holla au moyen d'un long nez, etc.<sup>60)</sup>; puis la troupe entière la poursuivait à pied et à cheval, jusqu'à ce que, dans sa fuite précipitée à travers les forêts et les broussailles, qui retardaient ses persécuteurs, son déguisement lui fut arraché du corps par les buissons et les branches; enfin, après avoir continué sa course pendant quelque temps, elle était atteinte par le dieu et son cortège. Alors on substituait un mannequin de paille sur lequel on exerçait toutes les cruautés mentionnées<sup>61)</sup>.

dans les deux fêtes populaires qui la regardent; mais nous la trouvons certainement dans une fête, celle de Noël. Je dois cependant ajouter que Simrock *Bertha* p. 111 explique différemment l'usage d'atteler à la charrue les jeunes filles.

58) Voy. *D. M.* p. 726. La paille, symbole de la décrépitude et de la débilité, convenait à merveille pour affubler la déesse de l'hiver chassée par le dieu, tout comme l'enveloppe de feuillage et de lierre convenait au dieu de l'été et à son cortège.

59) Dans l'expulsion de l'hiver représentée par la procession de Russon, un jeune homme tient également lieu de déesse de l'hiver. Voy. *Append. 1*, et comp. le cortège de Hulda à la fête de Noël dont je vais parler.

60) C'est pourquoi Luther dit: Frau Hulda . . . mit der Potznasen . . . hengt umb sich den Stroharniss (stroharnisch). *D. M.* p. 247. Ces mots s'accordent avec un passage d'une chansonnette entonnée lorsqu'on portait dehors la mort (*beim Todastragen*): *der tod der hat ein panzer an*. l. c. p. 727. Également on attribue un long nez à la pluie, comme étant opposée au soleil (ou au dieu du soleil). Voy. Müller *Alteutsche Religion* p. 160. Le carême-prenant est aussi représenté par une figure de paille; voy. de Nore p. 206. 298; Meier p. 371—374. Cette fête (ou bien celle de mi-carême) est identique avec la mort et l'hiver; voy. *D. M.* p. 742; et de même que la mort est revêtue d'une chemise blanche (voy. *D. M.* p. 732), c'est-à-dire d'une couverture de neige, l'homme qui précède carême-prenant (Meier p. 374) est vêtu de blanc et ne formait sans doute primitivement qu'une seule figure avec lui dans la procession. Le diable qui les suit, est donc le dieu victorieux du printemps dont il occupe souvent la place. Aussi le *Pelzmärkte* (c'est-à-dire l'hiver) est affublé de paille. Voy. Meier p. 465.

L'ours du carême-prenant (*Fastnachtsbär*) dont parle Meier p. 371. 373, est analogue au *gadebasse* en Danemark etc. Voy. *D. M.* p. 745.

61) Il est souvent question de semblables mannequins de paille. (Voy. *D. M.* p. 727, 728 et suiv., 731 et suiv. 739). — De cet usage de jeter parfois à l'eau la vieille femme qui nécessairement devait surnager, étant faite de paille, je fais dériver l'origine de l'épreuve des sorcières, usitée dans les temps postérieurs: car Holda passait également pour une *vieille sorcière* et elle est représentée comme telle dans tout son extérieur. Voy. *D. M.* p. 247. La même observation s'applique à son cortège, comme nous allons le voir. Chez les Romains, cette superstition existait à l'égard des sorciers, c'est-à-dire de croire qu'ils ne pouvaient pas couler à fond (*D. M.* p. 1028), superstition qui peut-être avait une origine semblable. Je dois cependant faire remarquer aussi qu'à Malwah dans l'Hindoustan, on faisait subir aux sorcières une espèce d'épreuve par l'eau qui n'a discontinué que depuis peu. On mettait dans un sac les femmes suspectes, qui avaient atteint un certain âge, et on les jetait dans un étang. Si elles surnageaient, on les jugeait convaincues de sorcellerie. L'influence anglaise a écarté maintenant cet abus. Voy. Coleman *Hindu-Mythology* p. 305.

Il est possible qu'on appelait *Alteweibersommer* les brins de paille qui voltigeaient dans

Jusqu'ici j'ai considéré les expulsions de l'été et de l'hiver comme formant un ensemble. Il resterait maintenant à examiner de plus près la question de savoir à quelle époque on représentait chacune de ces deux parties, ou bien si elles se suivaient immédiatement, comme les parties de la fête d'Adonis. Dans une autre occasion, je tâcherai d'exposer ces détails et d'autres encore qui s'y attachent; je dirai seulement ici que, s'il résulte de ce qui précède que les processions ou cavalcades païennes en question se faisaient à de différentes époques, selon les localités, il est, d'un autre côté, probable que ces époques changeaient souvent dans les mêmes localités.

Que l'expulsion de l'été suivit de près celle de l'hiver, du moins dans quelques localités, je le conclus de l'enterrement très-remarquable de la kermesse (voy. Meier Schwüb. Sag. p. 448), où les cris de douleur et les lamentations sont suivis presque immédiatement de la joie et de réjouissances, et je le conclus encore des réunions qui se faisaient dans la nuit du 1<sup>er</sup> mai (*Walpurgisnacht*). Il est à peu près certain que ces réunions avaient lieu non-seulement pour célébrer l'expulsion de l'hiver, mais aussi celle de l'été; car nous savons que dans le cortège de Holla, en sa qualité de déesse de l'hiver, il se trouvait un grand nombre de femmes<sup>62</sup>) ou pour mieux dire d'hommes déguisés en femmes et montés à cheval, ainsi que d'autres masques terribles<sup>63</sup>). Or, cette troupe qui parcourait les campagnes et les forêts à

l'air après s'être détachés de l'enveloppe de la vieille femme pendant qu'on la poursuivait; ainsi que ceux qu'on dispersait après avoir mis en pièces la figure de paille. Cette dénomination peut ensuite avoir été transférée aux filandres qui flottent dans l'air au printemps et à l'automne.

62) *D. M.* p. 246; comp. aussi le cortège de Diane et de Hérodiade, p. 260, 1009 et suiv. Ces femmes sont des Walkyries, vu que Holda est identique avec Freia; voy. Simrock *Bertha*, particulièrement p. 97 et suiv., 117 et suiv.; comp. *D. M.* p. 276, 282; Wolf *Hess. Sag.* No. 12, et ses *Beiträge* p. 179, ainsi que ci-après.

63) On célébrait sans doute une fête semblable vers la fête du solstice d'hiver (jol, jul). *Larvati imitantur equos, cervos, mulieres p. p.; viri tunicis muliebribus vestiebantur*, etc. *Lex. Myth.* 1050, cf. 1051; comp. Kuhn *Märk. Sag.* p. 346; Meier *Schw. Sag.* No. 142, 145, 156. Le *Vocabulary of East-Anglia, an attempt to record the vulgar tongue of Norfolk and Suffolk* etc., by Robert Forby; London 1830, vo. *Kitty-witch* dit ce qui suit: 1<sup>o</sup> *A small species of cancer on our coasts, with fringed claws.* 2<sup>o</sup> *A species of seaweed; probably more than one; certainly including that which is called by Pennant the kitty-wake.* 3<sup>o</sup> *A female spectre arrayed in white.* 4<sup>o</sup> *A woman dressed in a grotesque and frightful manner, otherwise called a kitch-witch, probably for the sake of a jingle. It was customary many years ago, at Yarmouth, for women of the lowest order, to go in troops from house to house to levy contributions, at some season of the year, and on some pretence, which nobody now seems to recollect, having men's shirts over their own apparel, and their faces smeared with blood. These hideous beldames have long discontinued their perambulations; but in memory of them, one of the many rows in that town is called Kitty-witch row.* Dans cette procession annuelle, dont l'époque n'est malheureusement pas précisée, nous retrouvons les walkyries vêtues de blanc et dont dégoutte le sang.

Chez les Romains de semblables mascarades se faisaient vers cette saison. *Assumentur formas monstruosas alii ex pellibus pecudum, alii ex capitibus bestiarum, alii vestientes tunicas muliebres*, dit saint Augustin en parlant de la célébration du jour de l'an. Voy. Strauss *das Evangel. Kirchenjahr* p. 125. Comp. Ducange vo. *Cervula*.

bride abattue, et qu'on prit plus tard, comme Holla elle-même, pour des sorcières<sup>64</sup>); Wuotan, dont le diable était, à une époque postérieure, le représentant chassé et poursuivi; son épieu transformé en bâton blanc, tous ces détails, ainsi que plusieurs autres circonstances, peuvent avoir donné naissance à l'idée du sabbat des sorcières, dans lesquels nous retrouvons le diable ainsi que les bâtons blancs<sup>65</sup>) et maints autres restes de la fête païenne. Il est naturel qu'à une époque postérieure on confondît et interprêtât mal les usages des temps païens; et, selon toute apparence, c'est à la déesse de l'hiver avec sa mesnie de vieilles femmes que les pauvres vieilles des siècles chrétiens durent plus tard leur mauvaise renommée de sorcières et les traitements, plus mauvais encore, qu'on leur faisait subir.

Voilà donc ce que j'ai à dire pour le moment de l'origine probable des traditions populaires qui se rattachent à la *mesnie furieuse*; il se peut cependant que quelques détails ne soient pas assez exacts, assez complets ou suffisamment appuyés de preuves. Mais tout cela pourra plus tard être complété; quant à l'essentiel, c'est-à-dire au caractère de la fête, objet de ce travail, je ne crois pas m'être trompé; et s'il en est ainsi, je pourrais encore ajouter une question, à savoir, si entre *Odin* et *Adonis*, tous les deux étant des divinités du printemps, il y a également une affinité étymologique, comme d'ailleurs il en existe une entre eux sous beaucoup d'autres rapports?

Maintenant je vais montrer, par quelques exemples, comment on pourra utiliser ces recherches pour expliquer un certain nombre d'usages et de fêtes populaires et trouver leur origine. Je commencerai par un passage qui se trouve dans la *Relation des troubles de Gand*, passage qui m'a été indiqué par mon ami, M. A. Borgnet. Il s'agit d'une fête ou procession célébrée autrefois à Gand, mais supprimée en 1540 par Charles-Quint. Le passage étant important, je l'ai fait imprimer dans l'*Appendice 2*, et j'ajouterai ici les observations qu'il m'a suggérées.

D'abord il paraît évident, d'après les développements donnés plus haut que, dans cette procession, se retrouvent des traces assez distinctes d'une *expulsion de l'hiver* ou bien de la *mesnie furieuse*. Nous y voyons une *multitude tumultueuse et armée courant la nuit, à travers champs et haies, fossés et forêts, sans s'arrêter, et accompagnée de torches et de falots*; chacun de ceux qui composent cette foule a sur la tête un *chapeau fait de branches de chêne ou d'autre feuillage*; ceux de la ville qui les suivent plus tard, en sont tous ornés.

Il est impossible de ne pas y reconnaître une fête célébrée au

64) *D. M.* 246, 247, 1008. Meier Nos. 141, 144, 150, 154, 158.

65) Voy. *D. M.* 1025, 1030. L'usage allemand appelé *Thauschleppen* et pratiqué le jour de la Pentecôte (*D. M.* 746), c'est-à-dire vers le temps où l'on expulse l'hiver, a trait probablement au *Thaubstreifen* reproché aux sorcières. *D. M.* 1026. Comp. Kuhn et Schwarz p. 512 et suiv.

retour de l'été (le 29 juin); les branches de chêne, les bâtons blancs et le cortège guerrier indiquent suffisamment Wuotan, dieu du printemps aussi bien que dieu de la guerre. Sous l'influence du christianisme, cette fête prit une forme que l'ancien chroniqueur lui-même désigne encore comme *mahommie et ydolâtrie*. En tout cas, la *châsse* de saint Liévin a occupé la place de quelque autre objet de cérémonie païenne, probablement la déesse de l'hiver; c'est ce qui résulte de la comparaison avec une autre réjouissance populaire qui indubitablement a été aussi une fête païenne, et se célèbre actuellement encore en Provence. Voilà ce qu'en dit de Nore (*Coutumes*, etc. p. 39): „A Monteux, département de Vaucluse, le jour de la fête de *saint Gen*, la statue est portée à un ermitage distant de deux lieues et demie de la ville et situé dans la montagne, par des jeunes gens qui s'imposent l'obligation d'accomplir ce trajet à la course. Ils se relèvent de distance en distance, mais ne doivent jamais s'arrêter. Une foule considérable de personnes de tout âge et de tout sexe, montées sur des chevaux, des mulets ou des ânes, accompagnent cette singulière procession.“ Voilà donc une description abrégée de la fête de Gand. Elles se confirment et complètent l'une l'autre. Il va sans dire qu'on rapportait chaque fois la statue du saint de l'ermitage à Monteux. Mais quel est ce *saint Gen*? peut-être *saint Jean*? Le paganisme célébrait le solstice de l'été par des grandes fêtes dont les traces se retrouvent encore, entre autres, dans les feux de la St-Jean<sup>66</sup>). La mort de saint Liévin arriva vers l'an 656. (Voy. sa vie dans les *Acta SS. Ord. Ben.*, sec. II, p. 431 sqq.) On explique par un miracle qui eut lieu à la translation, l'usage qui consistait à rapporter chaque année ses os à Haultem. (Voyez-en le récit *l. c.*, sec. VI, P. I, p. 58 sqq.) Il n'y a pas le moindre doute cependant que la fête populaire n'ait existé auparavant. Quant aux torches dont on se servait à la fête gantoise, je ferai encore une observation. A Schlehdorf, dans la Bavière supérieure, il y a une église à laquelle autrefois „se faisaient *in tempore pestis*, particulièrement la nuit, des processions avec des flambeaux et des torches.“ (Voy. Panzer *Beitrag zur deutschen Mythol.* No. 29.)

Voilà encore la mesnie furieuse qui poursuit la *femmelette de la peste* (*das Pestweiblein*). (Comp. Panzer No. 36.) Cette mesnie se rend du Schlossberg, près de Peiting, vers l'Amperschlucht, aux *steinernen Stuben*, séjour de la *Pestweiblein*. Or, cette dernière est identique avec Hel, et celle-ci, de son côté, avec Berchta, Holla<sup>67</sup>), ainsi donc aussi avec la déesse de l'hiver. Par conséquent, dans la procession de St-Liévin, aussi bien que dans celle de Schlehdorf, nous devons reconnaître une poursuite de la déesse de l'hiver par le dieu de l'été; en même temps que la multitude bruyante, entraînée par une course rapide et portant des torches, rappelle les fêtes d'Atys. (Voy. plus haut note 31.)

<sup>66</sup>) Voy. *D. M.* p. 559 et plus haut p. 167.

<sup>67</sup>) Voy. plus haut note 41. Panzer *l. c.*

J'ajouterai encore à l'*Appendice* (voy. Nos 3 et 4) la description de deux fêtes populaires tirées du *Mag. Pittor.* (vol. VIII. Paris 1840, pp. 271 et suiv., 287 et suiv.) Il n'y a pas de doute que ces deux fêtes n'appartiennent également à celles du printemps et de l'expulsion de l'hiver. Le clergé s'en est emparé plus tard, comme il l'a fait de tant d'autres choses semblables. Toute autre explication est inadmissible, et particulièrement celle de la seconde fête, donnée à la suite de la description de celle-ci et qui a été suggérée par le bas-relief dont il y est question<sup>68</sup>). La première de ces deux fêtes est peut-être d'origine franque, la seconde révèle assez clairement son origine normande; nous y voyons *Wuotan avec son chapeau pointu et vert*, tandis que la dénomination *loup-vert* se rapporte aux *loups* qui accompagnent ce dieu, à savoir *Geri* et *Freki*. Seulement, la déesse de l'hiver, chassée et ensuite brûlée, s'est transformée dans le *loup-vert* de l'année suivante. De semblables méprises se produisent facilement au bout d'une longue suite de siècles.

Je passe à une réjouissance populaire anglaise, qui me semble également appartenir aux fêtes en question, quoique je n'ose affirmer rien de positif à cet égard. Elle a lieu à Bishopsford en Hertfordshire et dans les environs, le jour de *Old Michaelmass*; du moins il en était ainsi en 1787. On rapporte: „On the morning of this day, called Ganging-Day, a great number of young men assemble in the fields, when a very active fellow is nominated the Leader. This person they are bound to follow, who, for the sake of diversion, generally chooses the route through ponds, ditches and places of difficult passage. Every person they meet, is bumped, male or female.“

Si le beau temps le permet, on passe la nuit en pleine campagne en banquetant et en jetant des cris d'allégresse. Voy. *Brand Popular Antiquities* I, 208.

En Westergötland, la jeunesse, rassemblée autour de la source de Liwert, passe de la même manière la *nuit de St.-Jean*, en causant, chantant et jouant. La tradition rapporte à l'égard de cette fête qu'un chevalier nommé *Liwert*, voulant sauver sa bien-aimée dans un combat contre les païens, fut poursuivi dans sa fuite par ses ennemis et tué avec elle à coup de flèches. Le sang que répandirent ces deux amants fidèles se changea en source dont l'eau limpide traverse encore la bruyère de Klefwa. (Voy. *Afzelius Sago-Häfder* II, 119. 2<sup>me</sup> édit.) Je crois reconnaître dans les détails de cette tradition les traces quelque peu défigurées d'une expulsion de l'hiver. Ainsi, *la femme* poursuivie par les ennemis, c'est *la vieille femme*, déesse de l'hiver poursuivie par l'armée furieuse; *le chevalier* fuyant sur son coursier, c'est *Odin* sur *Sleipnir* à la tête de sa mesnie, lequel ayant atteint son ennemie, la place sur son cheval, ce qui plus tard les fit prendre pour deux amants; quant aux *flèches*, nous en avons déjà parlé, et la *source*

<sup>68</sup>) Comp. pour ce genre d'interprétations ma traduction de Dunlop, note 475.

paraît être celle où l'on noyait quelquefois la déesse de l'hiver; enfin, le nom de *Liwert* rappelle un peu celui de *saint Liévin*, dont la fête se célébrait la nuit à l'égal de la fête suédoise.

Il me paraît également vraisemblable que deux fêtes populaires, célébrées l'une en Poméranie et l'autre en Bavière<sup>69)</sup>, entrent encore dans cet ensemble de traditions dont nous parlons. Sous ce rapport je ne ferai que rappeler la course rapide des cavaliers, leurs ornements de fleurs en Poméranie, la dénomination *Wasservogel* en Bavière et la destruction du tonneau, qu'on pourrait interpréter comme représentant une de ces morts symboliques qu'on faisait subir à la déesse de l'hiver, après l'avoir poursuivie et atteinte.

Je citerai ici, en outre, le *saut des bouchers* (*Metzgersprung*), célébré encore actuellement à Munich tous les ans, le lundi de carême-prenant. Je ne répéterai pas ce qui en a été rapporté par Panzer (No. 257, d'après Baumgärtner); je ne signalerai seulement que ce qui est important. Le temps où on célèbre cette fête populaire s'accorde avec celui de plusieurs fêtes qui se rattachent à l'expulsion de l'hiver. On y voit une *procession nombreuse où chacun porte un bouquet de fleurs, et plusieurs jeunes gens à cheval parés de chapeaux verts*. Ceux qui portent les pots à vin et les hanaps (*die Kamm- und Willkommsträger*), ainsi que le maître-garçon (*Allgeselle*) sont pourvus d'épées, et les apprentis, devenus garçons de métier (*die Freigesprochenen*), terminent la fête en sautant dans un *bassin de fontaine*. Des détails identiques se retrouvent en grand nombre dans les fêtes de l'expulsion de l'hiver, ainsi que la cérémonie de *noyer* quelquefois la déesse de l'hiver. Qu'on ajoute à cela la circonstance remarquable que, d'après la tradition, toute cette fête populaire (c'est-à-dire le *Metzgersprung*) doit son origine à une *peste* qui ravageait le pays; et nous avons vu que la *femmelette de la peste* (*das Pestweiblein*), poursuivie par la *mesnie furieuse* (c'est-à-dire Wuotan, le dieu de l'été avec son cortège), n'est également autre chose que la *déesse de l'hiver*.

Enfin, je signalerai quelques détails donnés par Panzer (No. 258), dans la description d'une autre fête populaire célébrée tous les ans et appelée la *danse des tonneliers* (*Schüfffertanz*). Elle se fait le jour du *mardi gras* et suivants; les danseurs portent des *calottes vertes*, et jadis on y voyait une *vieille femme empaillée* (*ein ausgeschopptes altes Weib*); la fête, comme celle du *Metzgersprung*, doit son origine à un *temps de peste*, à ce que dit la tradition<sup>69a)</sup>.

Ici je termine la partie principale de mes recherches sur la *mesnie furieuse*. Grimm dans sa *D. M.* pp. 870—902 fait voir combien

69) Voy. Tenme *Pommersche Sag.* p. 351. Panzer No. 262, cf. 259.

69a) Ich füge jetzt noch im Appendix 5 die Beschreibung eines andern hierher gehörigen französischen Volksfestes hinzu, worin gleichfalls ein *Feritentanz* erscheint. Es hiess *la fête de caritache* (d. h. charité) und wurde bis zum J. 1793 zu Beziers alljährlich am Himmelfahrtstage gefeiert.

sont abondantes les traditions, croyances populaires, et usages, qui s'y rapportent ou qui en sont nés; je ne doute cependant pas que des publications dont je ne puis profiter ici, n'aient ajouté des détails ou apporté des modifications à son savant travail <sup>70</sup>). Les traditions les plus nombreuses et les plus précieuses sont sans doute celles que M. Grimm lui-même a recueillies, à ce qu'il m'a dit, et dont il aurait enrichi la nouvelle édition de son ouvrage publiée l'année dernière, si toutefois ses autres travaux ne le forçaient pas à faire simplement réimprimer ses ouvrages sans le moindre changement. Les ressources littéraires très-limitées dont je dispose, ne me permettent à moi-même d'ajouter aux riches développements de la *D. Myth.* que quelques observations détachées que voici :

*A la page 874. Tutosel. Comp. Meier Schwäb. Sag. t. I, p. XXII. Lenglet Dufresnoy (Recueil de dissertations t. I, p. II, p. 127 et suiv.) rapporte ce qui suit: „Le mercredi de nuit 22 de juillet, s'apparut entre le château de Lusignan et le Parc, comme droit sur la rivière, deux hommes de feu extrêmement puissans, armés de toutes pièces, dont le harnois étoit tout enflâmé, avec un glaive tout en feu en une main, et une lance toute flambante en l'autre, de laquelle dégouttoit du sang, et se rencontrant comme cela armés tous deux de semblables défenses, et d'une même qualité, se combattirent long-tems: tellement qu'à la fin il y en eut un des deux qui fut blessé, et tombant fit un si horrible cri qu'il réveilla plusieurs habitants de la haute et basse ville, et étonna la garnison, qui veilloit pour lors. Sitôt après cette batterie finie, s'apparut comme une longue souche de feu, qui passa la rivière et s'en alla dans le Parc, suivie de plusieurs monstres de feu comme de cinges: et quelques pauvres gens qui étoient allés là dedans la forêt pour apporter quelque peu de bois pour travailler et brûler, rencontrèrent ce prodige dont, bien étonnés, pensèrent mourir, et, entre autres, un pauvre ouvrier de bois de galoche qui en eut telle appréhension que la peur lui causa une grosse fièvre qui ne l'a point quitté. Ce ne fut pas tout, car ainsi que les soldats étoient tous en allarmes du cri qui avoit fait cet homme, s'en étoient allés sur les murailles pour voir: il passa sur eux une grande troupe d'oiseaux, les uns noirs, les autres blancs, criant tous d'une voix hideuse et épouvantable, et avoient deux flambeaux qui les précédoient et une figure en propre forme d'homme qui les suivoit, faisant le hibou. De telle vision furent-ils bien épouvantés.“*

Cette expression *faisant le hibou* se traduirait en allemand par *tutend wie eine Nachtule*, et paraît avoir trait à la *Tutosel* dont parle Grimm au passage indiqué. Mais, indépendamment de cette circon-

<sup>70</sup>) Ainsi, p. e., il est dit, *D. M.* p. 902: *Orions verhältnis zu Artemis gleicht dem des Wuotan zu Holda, nicht, da beide Wuotan und Holda, nie zusammen im heer auftreten.* Nous avons cependant vu qu'il n'en est pas ainsi, et qu'au contraire, Wuotan et Holda apparaissent *en même temps* dans la *maenig furieuse*; de sorte que le rapport entre Orion et Artemis est entièrement analogue à celui qui existe entre Wuotan et Holda.



stance, tout ce récit fait sans doute partie des traicitions relatives à la *mesnie* ou *armée furieuse* (*wilthendes Heer*). Déjà l'antiquité parle d'esprits qui se livrent des combats. Grimm (*D. M.* p. 902) a déjà cité à ce sujet Tacit. *Germ.* c. 43, et Pl. *H. N.* 2, 58, et moi-même (*Dunlop, Ann.* 170), Pausan. 1, 32. Maintenant j'ajouterai encore Caes. *de Bell. civ.* 3, 105<sup>71</sup>), et Jos. *de Bell. Jud.* 6, 31 [12]<sup>72</sup>). Un passage très-curieux sous le rapport en question est également celui que j'ai rencontré dans la *Vita Isidori* (Phot. *Biblioth.* cod. 242, p. 339<sup>b</sup> sqq., ed. Becker) et que je citerai en note dans toute son étendue, parce qu'il offre des rapprochements intéressants<sup>73</sup>). Aussi, dans les temps

71) „Eodem die (sc. quo praelium secundum fecerat Caesar) Antiochia in Syria his tantus exercitus clamor et signorum sonus exauditus est, ut in maris armula civitas discurreret.“

72) L'historien y rapporte qu'avant la destruction de Jérusalem par Titus: „πρὸ ἡλλοῦ δυσέως ὠφθη μετέωρα περὶ πᾶσαν τὴν χώραν ἄρματα καὶ φάλαγγες ἑνοπλια διάττουςαι τῶν νεφῶν καὶ κυκλούμεναι τὰς πόλεις.“

73) Ὅτι μάχης πρὸ τοῦ Ρώμης ἄστεος γεγενημένης πρὸς Σκόθας οὓς Ἀττίλας ἤγεν, Οὐαλεντινιανοῦ τοῦ μετὰ Ὀνώριον Ρώμης βασιλεύοντος, φόνος ἐβρόθη ἐκατέρωθεν τοσοῦτος ὡς μηδένα τῶν συμπλακέντων τῇ μάχῃ μηδετέρου μέρους περισωθῆναι πλὴν τῶν ἡγεμόνων καὶ τῶν περὶ αὐτοὺς ὀλίγων δορυφόρων. Τὸ δὲ παραλογώτατον, ὅτι φασίν, ἐπειδὴ πεπτώκασιν οἱ μαχόμενοι, τοῖς σώμασιν ἀπειπόντες, ἔτι ταῖς ψυχαῖς ἴσαντο πολεμοῦντες ἐπὶ τρεῖς ἡμέρας ἄλα καὶ νύκτας, οὐδὲν τῶν ζώντων εἰς ἀγῶνα ἀπολειπόμενοι οὔτε κατὰ χεῖρας οὔτε κατὰ θυμόν. ἐωρᾶτο γοῦν καὶ ἴκούετο τὰ εἰδῶλα τῶν ψυχῶν ἀντιφερόμενα καὶ τοῖς ὄπλοις ἀντιπαταγοῦντα. καὶ ἀρχαῖα δὲ ἄλλα τοιαῦτα φάσματα πολέμων μέχρι νῦν φαίνεσθαι φησι, πλὴν ὅτι ταῦτα τὰ μὲν ἄλλα, ὅσα ζῶντες ἄνθρωποι κατὰ πόλεμον δρῶσιν, οὐδὲν ὑστερεῖν, φθέγγεσθαι δὲ οὐδὲ ἐπὶ μικρὸν. καὶ ἐν μὲν ἐπιφαίνεσθαι ἐν τῷ περὶ Σόγδαν ποτὲ λίμνην οὔσαν πεδίῳ, φαίνεσθαι δ' ὑπὸ τὴν ἔω τὸ φάσμα, φωτὸς ἤδη τὴν γῆν ὑπαυγαζόντος, δεύτερον δ' ἐν Κούρβοις χωρίῳ τῆς Καρίας· ἐν τούτῳ γὰρ φαίνεσθαι οὐ κατ' ἐκαστὴν ἡμέραν, ἀλλ' ἐνίοτε διαλείποντα ὀλίγας τινὰς, οὐδὲ ὠρισμένας γὰρ ταῦτας, περὶ ὄρθρον ἕως ἡλλοῦ λαμπρᾶς ἀνατολῆς ἐν ἀέρι διαφωτῶντα ψυχῶν ἄττα σκιοειδῆ φαντάσματα πολεμοῦντα ἀλλήλοις. καὶ ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς δὲ χρόνοις πολλοὶ διηγῆσαντο, οὐχ οἱοὶ τε ὄντες ψεῦδεσθαι, κατὰ Σικελίαν ἐν τῷ λεγομένῳ πεδίῳ τετραπυργίῳ καὶ ἐν ἄλλοις οὐκ ὀλίγοις αὐτῆς μέρεσι δρᾶσθαι ἱπποτῶν πολέμων ἐπελαυνόντων φάσματα κατὰ τοῦ θέρους μάλιστα καιρόν, μεσημβρίας σταθερᾶς Ἰσταμένης.“ Quant au combat des âmes des guerriers tués en bataille dont il est question dans ce passage, je ferai remarquer qu'une croyance semblable existait autrefois parmi les Arabes, celle que les ennemis tués eux-mêmes ressuscitaient quelquefois; voy. Rückert *Hamasa* I, 45; et dans la *Saga de Hroif Kraki* (voy. Müller *Sagabibliotek* II, 514), il est dit que, dans la dernière bataille de celui-ci contre Hiartvar, les guerriers de ce dernier, *som blece sinderhagne, sgmtes igien at reise sig*. Cela nous rappelle les guerriers tués dans le *Hiadningavig* et ressuscités par Hilda (Edda de Snorri *Gylfag.* c. 50), tradition dont nous retrouvons encore quelques échos dans l'histoire de Hamleth rapportée par Saxo Gramm. I. IV, p. 58 et suiv., édit. de Stephan, ainsi que dans celle de *Havelok le Danois* (voir la fin), où, pour faire illusion

postérieurs, de semblables apparitions n'étaient pas rares et elles vivent encore dans les traditions d'aujourd'hui. Voy. *D. M.* 892 et suiv.: Delrio *Disqu. Mag.* I. II, qu. 27, sect. 2, p. 338, ed. Colon. 1657 (tiré du *Formicarius* de Nider); Wolf *Beitr.* p. 60; Stöber *Oberrhein. Sagenbuch* p. 21 (*d. Schlacht bei Volkensberg*), p. 25 (*die Geisterheere*); Wolf *Hessische Sagen* No. 25 (*die Todtenhöhe*; comp. No. 265). Walter Scott, dans son introduction à la ballade *The young Tamlane* (dans la *Minstrelsy*), dit entre autres (§. III): „Le *Nachtlager* ou *camp nocturne* semblait chaque nuit assiéger les murailles de Prague,

*With ghastly faces thronged and fiery arms;*

mais il disparaissait au prononcé de ces mots magiques: *Vezelé, Vezelé, ho! ho! ho!*“

Dans Matthæus Paris *ad ann.* 1236 (Lond. 1571, p. 574) se trouve également un passage qui se rapporte à cette tradition et que je donnerai en note 74). Dans Bell *Wayside Pictures* on trouve la tradition française suivante:

„There is a desolate plain between Auray and Pluviguer, a mournful stretch of uncultivated ground, formerly the scene of a sanguinary conflict between the houses of Blois and Montfort. Many hundred soldiers fell in the battle; and remains of armour and mouldering bones have frequently been turned up there. The tradition runs, that the souls of these poor fellows, still compelled to haunt the dust they once inhabited, rise from the ground at a certain hour every night, and run the whole length of the funeral field. The moaning of the winds over this exposed surface is regarded as the expression of the anguish of the unshrived spirits, entreating for masses. The worst of

aux ennemis, on appuie aux arbres et aux rochers les guerriers tués au combat le jour précédent. C'est à cette tradition aussi qu'a trait probablement ce qu'on rapporte à l'égard du duc Hans Adolf, qui était regardé comme sorcier. „*Eins seiner Hauptstücke im Kriege war immer blinde Völker herzustellen, die vor den eigentlichen Truppen hergingen, bisweilen wol niedergeschossen wurden aber immer wieder aufstanden. Hatte der Feind so Pulver und Blei verschossen, so kam Hans Adolf mit seinen Leuten hervor und der Sieg war ihm gewiss.*“ Voy. Müllenhof No. 523 p. 529 et suiv. Comp. aussi Wolf *Deutsche Sag.* No. 390.

74) „*Sub eisdem temporibus mense maio, non procul ab abbazia, quae Rupes dicta est, in partibus septentrionalibus Angliae sita, apparuerunt acies militum elegantissime armorum, vecti equis pretiosis, verillis ac clypeis, loriceis ac galeis et aliis munimentis militaribus adornati. Exierunt autem de terra, ut videbatur, et iterum in terram absorpti evanuerunt. Et haec visio per dies plurimos oculos intuentium quasi praestigiatis detinebat. Equitabant autem dispositis aciebus, et aliquando facto congressu hostiliter dimicauerunt; aliquando quasi in hastiludio suas in fragmenta minima hastas cum fragore minuerunt. Viderant eos incolae et potius a longe quam prope, quia nunquam talia se vidisse meminerunt. Multi autem haec praesagio carere negaverunt. Haec manifestius contigerunt in Hybernia et in confinibus, ita quod aliquando quasi venientes de praelio et victi trahebant equos suos post se vulneratos et contractos sine assessore; sed et ipsi graviter sauciebantur cruentati; et quod mirabilis fuit, vestigia eorum impressa terrae et herba prostrata et conculcata manifeste apparuerunt. Et multi haec videntes prae timore sese in ecclesias vel castra, ante eos fugientes, cum crederent hoc non esse fantasticum sed potius verum certamen, receperunt.*“

it is, that they are condemned to undergo this hopeless nightly exercise until Doomsday, and to gallop on in a straight line, no matter what obstacles they may encounter. Wo to the traveller who falls in with one of these unhappy ghosts. The touch is death."

Il est aussi souvent question d'autres armées d'esprits dans les montagnes et les airs; voy. *D. M.* 890, *f.* 1231; Grimm *Deutsche Sagen* 2, 380; Müllenhoff No. 509; Wolf *Niederl. Sagen* No. 226; Temme *Sagen d. Altmark* pp. 106, 132; Alber. Tr. Font. ad a. 807, 827, 1235, (Dunlop p. 546); Pertz *Mon.* I, 382, 433; II, 226 (deux fois) et souvent ailleurs. Hurtado de Mendoza (*Hist. de la Guerra de Granada* p. 35, éd. Valencia 1776) rapporte qu'avant la révolte des Maures, sous le règne de Philippe II, un de leurs chefs fit un discours où il est dit: „Representólos prodigios y apariencias extraordinarias de gente armada en el aire á las faldas de Sierra Morena.“ Enfin, un passage de Gervaise de Tilbury se rattache encore aux traditions en question<sup>75</sup>).

*A la page 885. Le linceul des morts mouillé par les pleurs des survivants.* Dans la *Légende dorée* c. 27 (de *S. Joh. Eleemos* p. 132, ed. Graesse), il est dit: „Cumque amarissime fletet [sc. mulier] et beatum Johannem rogaret ut sibi ostenderet, ubinam scriptum suum dimisisset, ecce beatus Johannes in habitu pontificali de tumulo processit, duobus episcopis, qui secum quiescebant, hinc inde vallatus, dixitque mulieri: cur nos tantum infestas et me et sanctos illos, qui mecum sunt, quiescere non permittis? ecce stolae nostrae lacrimis tuis omnes madefactae sunt. Porrexitque sibi scriptum suum etc.“ Voy. aussi Wolf *Beitr.* p. 215, No. 149; comp. *D. M.*, 1<sup>re</sup> éd. *Deutscher Abergl.* No. 397. Haupt et Hoffmann *Altö. Blätter* I, 174 et suiv. Une croyance semblable se retrouve dans un chant populaire suédois: *Sorgens magt* (Geijer et Afzelius I, 31):

„För hvar och en tår som du fäller på jord  
Min kista hon blifver så full utaf blod.“

Dans un conte irlandais (*Erin VI*, 65), une jeune fille qui avait pleuré son jeune frère qu'on croyait mort, dit: „*Tagtöglich hab' ich um den kleinen Ding gegreint, bis mir die Mutter gesagt hat, jeder Tropfen, den ich um das arme kleine Bübel fallen liesse, gäbe ein Loch in es: da habe ich das Weinen bleiben lassen,*“ et Walter Scott (*Redgawinlet*, lettre XI, note 2, p. 129, éd. Baudry) raconte: „The belief was general

<sup>75</sup>) III, 58. S. auch noch III, 59. Hierher gehört auch Clem. Alex. *Stromat.* p. 632 (op. Paris 1641), wo Folgendes berichtet wird: „οἱ τὰ Περσικὰ συνταξάμενοι ἐν τοῖς ὑπερκειμένοις τόποις κατὰ τὴν τῶν Μάγων χώραν τρία κείσθαι ὄρη ἐφεξῆς ἰσποροῦσιν ἐν πείλῃ μακρῶ· τοὺς δὲ διοδεύοντας τὸν τόπον, κατὰ μὲν τὸ πρῶτον γενομένους ὄρος, φωνῆς ἔξακοῦσιν συγκλύδου, οἷα βοώντων οὐκ ὀλίγων τινῶν μυριάδων, καθάπερ ἐν παρατάξει κατὰ μέσον δὲ ἤκοντας ἤδη, πλείονος ὁμοῦ καὶ ἐναργεστέρου ἀντιλαμβάνεσθαι θορόβου· ἐπὶ τέλει δὲ παιωνίζοντων ἄκούσιν ὡς νενικηκότων.“

throughout *Scotland*, that the excessive lamentation over the loss of friends disturbed the repose of the dead, and broke even the rest of the grave;" et dans le récit suivant, l'esprit d'une personne morte apparaît à une dame et lui dit: „My rest is disturbed by your unnecessary lamentation — your tears scald me in my shroud.“

Dans un chant populaire *serbe* (Talvj I, 274, 1<sup>re</sup> édit.) il est dit qu'une soeur répandait sans cesse des larmes amères sur le tombeau de son frère, mais elles devinrent enfin insupportables au défunt, parce qu'il était retenu sur la terre par cette douleur excessive et qu'il souffrait de grands tourments. C'est pourquoi il la maudit, et par suite de cette malédiction elle fut changée en coucou, pour pouvoir toujours se lamenter.

La même idée se retrouve dans le *Zend-Avesta*, ainsi qu'aux *Indes orientales*; voy. Wolf *Zeitschr. f. deutsche Mythol.* 1853, p. 63. Un chant funèbre *indien* (voy. Schloffer *Universalhist. Uebersicht der Gesch. d. alt. Welt* I, 145) s'exprime ainsi: „Les âmes des décédés n'aiment pas à goûter les armes versées par les parents; ne pleurez donc pas.“

Sur les traditions allemandes à ce sujet, voyez aussi Hocker *Deutscher Volksgl.* etc. p. 125, *Frau Silberlind*, avec la note.

A la page 894. *Hellequin*. Au lieu de *Vincent Belloc*. l. 30, lisez *V. B. Spec. Hist.* l. 29, où la réponse en question de Natalis et conçue ainsi: „*Illa militiā, quam dicunt Hellequini . . . jam non vadit, sed nuper ire desit, quia poenitentiam suam peregit. Corrupte autem dictus est a vulgo Hellequinus pro Karlequinus* [sic]<sup>75a</sup>). *Fuit enim Karolus Quintus, qui peccatorum suorum longam egit poenitentiam et nuper tandem per intercessionem Beati Dionysii liberatus est.*“ On voit que le chef de cette mesnie ne porte pas ici le nom d'*Allequintus*, forme qui se trouve probablement dans *Keisersberg*, mais celui de *Hellequinus*. Or, il est évident que le *Karolus Quintus* dont il s'agit dans ce passage, ne peut pas être le roi de France mort en 1380, parce que *Helinand*, dans la chronique où *Vincent de Beauvais* a puisé son récit, à ce qu'il dit lui-même, est mort, au plus tard, en 1229. Ce n'est donc pas une fausse interprétation (*falsche Deutung*), comme le croit *Grimm*, et ce *Karolus Quintus* doit avoir une tout autre signification. Quant à *Hellequin* lui-même, *Walter Scott*, à l'endroit indiqué plus haut (p. 196) à l'occasion du *camp nocturne de Prague*, donne encore

<sup>75a</sup>) Dieses *Karlequinus* ist offenbar ein Druckfehler für *Karlequintus*, wie aus dem Folgenden erhellt. Auch in der von Francisque Michel herausgegebenen *Chronique des Ducs de Normandie* II, 337 heisst es von dem wüthenden Heer, welches dem Herzog *Richard Sans Peur* bei seinem Schlosse *Moulineaux* sur Seine im Walde erschien: „C'estoit ung foi qui avoit avec luy grant compaignie de toutes gens et les apeloit on la mesnie *Hennequin* en commun language, mais c'estoit la mesnie *Charles Quint*, qui fut jadiz roy de France.“

sur lui d'autres détails, d'après le vieux roman français de *Richard Sans Peur* 76).

Ce roman est cité aussi par Grimm. (*D. M.* p. 894.) Wolf (*Beitr.* pp. 7 et suiv.) ajoute encore quelques détails sur Hellequin, d'après M<sup>lle</sup> Amélie Bosquet (*La Normandie romanesque et merveilleuse* pp. 33 et suiv.), qui les a empruntés également aux deux romans français de *Richard Sans Peur*, dont l'un est rimé et l'autre en prose.

A la page 895. *Le grand veneur*. Dom Calmet (*Traité sur les apparitions* etc. I, 358) dit à ce sujet: „Je tire des mémoires de Sully (I, 562, note 26, éd. in-4°, ou III, 321, note 26, éd. in-12) un autre fait singulier. On cherche encore de quelle nature pouvait être ce prestige vu si souvent et par tant d'yeux dans la forêt de Fontainebleau; c'était un fantôme environné d'une meute de chiens dont on entendait les cris et que l'on voyait de loin, mais qui disparaissait lorsqu'on s'en approchait.“ Dom Calmet a ajouté encore quelques détails qui ne contiennent rien d'important.

Comme il s'agit ici de la dénomination de *veneur* ou *chasseur* (*der wilde Jäger*), je citerai à cette occasion Gervaise de Tilbury III, 70. Cette tradition appartient sans doute à la *πραγματεία* dont nous traitons; car nous y avons un *orage* qui rappelle la chasse tumultueuse du chasseur sauvage; nous avons en outre le *son des cors*, car c'est ce que veut dire le *cornu venatorium*, et enfin, nous y voyons un *chien*.

Ce dernier, qui passe par les deux portes opposées d'une maison 77) et met le feu à celle-ci, est analogue au chien que *dame Gaude* jette dans les portes ouvertes des maisons et qui cause ensuite des incendies (*D. M.* p. 878). Il pourrait représenter ici le diable qui, d'un côté, se montre souvent sous forme d'un chien, et de l'autre, a des rapports très-étroits avec l'élément du feu 78).

De cette transformation il résulte qu'il occupe souvent la place de *Loki* 79); mais il remplace aussi souvent les géants poursuivis et

76) Le passage, dans Petrus Blesensis, auquel Walter Scott fait allusion, se trouve, *epist.* 14, où il est dit: „Sunt (sc. curiales nostri) martyres seculi, mundi professores, discipuli curiae, milites Herlinini. Per multas siquidem tribulationes intrant justi in regnum coelorum; hi autem per multas tribulationes promerentur infernum.“ Pierre n'en parle que dans ce passage. J'ajouterai encore que le premier comte de Boulogne (sur mer) s'appelait *Hernequin*; je ne connais cependant pas de tradition à son égard. L'abbaye de moines bénédictins nommée *Bee* ou *Beccum Herluini*, en Normandie, à trois lieues de Rouen et fondée en 1034, était célèbre au moyen âge. Voy. aussi un long passage sur la *familia Herlekin* dans Ordericus Vitalis I, VIII, c. 17 ad a. 1091 (vol. III, p. 367 ed. Le Prevost). Dans les Vosges on donne à la *mesnie Hellequin* le nom de *Marie Hennequin*, nom patronymique assez commun en Lorraine et qui se retrouve aussi ailleurs p. e. à Liège. *Comp.* plus haut p. 198 note 75 a.

77) Aussi ailleurs la *mesnie furieuse* passe par des portes opposées; comme par trois portes à Neuburg, dans le territoire de Würzburg. Voy. *D. M.* p. 886.

78) Voy. Düntzer dans Scheible *Kloster V*, 157 et suiv., 126 note 57. Le diable apparaît souvent sous la forme de quelque bête; voy. Düntzer *l. c.* p. 133 note 74; et *comp.* plus haut p. 154 Anmerk. 65.

79) Voy. *D. M.* p. 222 et suiv. *Comp.* aussi la légende déjà citée plus haut (p. 74)

foudroyés par Donar, et c'est ce que veut dire une superstition esth-nienne, d'après laquelle „le tonnerre se forme quand Dieu poursuit le diable, l'atteint et le terrasse. Pendant l'orage, on tient fermées portes et fenêtres, afin que le diable poursuivi ne se réfugie pas dans les maisons, qui seraient frappées par le tonnerre, Dieu finissant toujours par atteindre le diable<sup>80)</sup>.“

Géant, diable, dieu du feu, tous se sont amalgamés dans ce chien surnaturel, et le saint lui-même semble représenter Wuotan aussi bien que Donar. Comparez encore Kuhn et Schwarz *Nordd. Sag.* p. XXVI et suiv.

Quant à saint Simon, je ne saurais dire duquel des différents saints de ce nom il est question dans la légende dont nous parlons; je trouve cependant qu'on a attribué aussi un cor merveilleux à saint Patrice<sup>81)</sup>.

Du reste, il va sans dire que le *chasseur sauvage* a aussi un cor; il en est fait mention parfois. Comparez Wolf *Beitr.* p. 15.

Je poserai, enfin, cette question: y a-t-il un rapport entre cette circonstance de la légende de Gervaise, de sonner du cor pendant un orage, et l'usage de sonner les cloches à la même occasion, et ce dernier a-t-il occupé la place de l'autre, qui aurait été alors un usage païen?

*Même page. König Artus.* Grimm a cité un passage de Gervaise de Tilbury, où il est dit que la chasse d'Artus se faisait souvent voir *circa horam meridianam et in primo noctium conticinio sub plenilunio, luna lucente.*

J'emprunterai à un poëme anglais moderne<sup>82)</sup> le morceau suivant, qui confirme cette croyance populaire et qui prouve en même temps qu'elle existe encore en Ecosse, ou n'a cessé d'exister que depuis le milieu du siècle passé:

d'après Sigebert de Gembloux ad a. 858, où nous voyons un esprit malin qui aussi incendie les maisons. D'un diable exorcisé à Liège en 1574, il est dit: „*Prius ejecto per os puellae nigro carbone, magna cum fremitu et stridore abscessit.*“ Chapeav. vol. III, p. 21 et suiv. Ici le *charbon noir* a également trait à l'esprit de feu.

<sup>80)</sup> No. 61 D. M., 1re éd.

<sup>81)</sup> „*Vidimus quoque in Gwallia (unde et vehementius admiramur) Hibernensem bajulum quendam, cornu quoddam aeneum, quod S. Patritii fuisse dicebat, pro reliquiis in collo gestantem. Dicebat autem ob reverentiam sancti illius neminem ausum hoc sonare. Quum igitur (Hibernico more) circumstanti populo cornu porrigeret osculandum: sacerdos quidam, Bernardus nomine, de manibus ejus illud arripuit, et oris apponens angulo, aëremque impellens sonare coepit: qui et eadem hora, multis astantibus, ore quidem aurtenus paralytice retorlo, duplici passione percussus est. Quum enim torrentis eloqui prius extitisset et delatoris linguam detractor habuisset, sermonis ejuilibet statim amisit usum; unde et in hac parte sic laesus est, ut semper hactenus linguae fuerit impeditae. Praeterea lethargum patiens, sic statim oblivioni cuncta tradiderat, ut vix etiam se nomen habuisse meminisset.*“ Girald. Camb. *Topogr. Hib.* 3, 34.

<sup>82)</sup> *Albania*, poëme dont l'auteur est resté inconnu et qui a paru en 1742, formant un mince in-folio, maintenant devenu très-rare. Il a été réimprimé cependant par Leyden, dans ses *Scottish Descriptive Poems*, 1803, où le passage en question se trouve, p. 167 et suiv.

*„There, since of old the haughty thanes of Ross, —  
 So to the simple swain tradition tells, —  
 Were wont with clans, and ready vassals throug'd  
 To wake the bounding stag or guilty wolf,  
 There oft is heard, at midnight or at noon,  
 Beginning faint, but rising still more loud  
 And nearer, voice of hunters and of hounds,  
 And horns hoarse-winded, blowing far and keen.  
 Forthwith the hubbub multiplies; the gale  
 Labours with wilder shrieks and rifer din  
 Of hot pursuit, the broken cry of deer  
 Mangled by throttling dogs, the shouts of men,  
 And hoofs, thick beating on the hollow hill.  
 Sudden the grazing heifer in the vale  
 Starts at the noise, and both the herdsman's ears  
 Tingle with inward dread. Aghast he eyes  
 The mountain's height, and all the ridges round,  
 Yet not one trace of living wight discerns,  
 Nor knows o'erawed, and trembling as he stands,  
 To what or whom he owes his idle fear,  
 To ghost, to witch, to fairy, or to fiend;  
 But wonders and no end of wondering finds.“*

A la page 901, note \*\*\*. Oleg. Dans l'Orvar Odds Saga il se trouve un événement semblable. Il y est rapporté qu'une *völa* prédit à ce héros norvégien que le cheval de son père, nommé *Faxi*, causerait sa mort après trois cents ans; à cause de cela, Orvar tua la devineresse ainsi que le cheval. Toutefois, revenant un jour de ses expéditions belliqueuses et se dirigeant vers sa maison, il trouva en rase campagne le crâne de *Faxi*; il le frappa du bout de sa lance, et un serpent en étant sorti, le mordit si furieusement qu'il en mourut. (Voy. Müller *Sagabibl.* II, 531 et suiv.)

## APPENDICES.

### Appendice 1. (Voy. p. 174.)

#### *Procession de Russon.*

„In den Promenades historiques dans le pays de Liège, par le Dr. B . . . y [Bovy]. Liège 1838. II. 8. wird (2, 187 ff.) erzählt, dass sich zwischen den Dörfern Russon und Herstappe in Hesbaye, südlich von Tongern und nicht weit davon, eine heilige Kapelle befindet, wohin alljährlich am Frohnleichnamsfeste die Einwohner von Russon eine Prozession halten, zur Erinnerung an den Mord des heili-

gen Evermarus, der gegen Ende des siebenten Jahrhunderts zur Zeit Pipins von Herstal von einem berüchtigten Raubritter, Namens Hacco, der in Herstappe hauste, ermordet wurde. Evermarus nämlich, ein Frieser von Geburt, hatte eine Wallfahrt zu den Gräbern der in jener Gegend verstorbenen heiligen Männer, und unter andern des heiligen Servatius (Servais), in Mastricht unternommen, und von der Nacht überrascht, kehrte er in Herstappe ein, wo ihn und seine Begleiter in Hacco's Abwesenheit dessen Gemahlin die Nacht über beherbergte, dann aber am frühen Morgen vor Rückkehr ihres Mannes entliess. Dieser jedoch, nach Hause gekommen, erfährt das stattgehabte, setzt den Fremden nach und ermordet sie sämmtlich im Walde. Leute vom Hofstaate Pipins entdeckten später auf der Jagd die Körper und beerdigten dieselben, wobei der des heiligen Evermarus, welcher sich durch einen besondern Glanz auszeichnete, eine eigene Grabstätte erhielt. Im Jahre 969 wurde sein Körper nach der Kirche von Russon gebracht und im Jahre 1073 bei diesem Dorfe eine Kapelle zu Ehren der heiligen Jungfrau und zur Aufnahme der irdischen Ueberreste des Heiligen gegründet. In dieser befindet sich unter anderm eine Bildsäule desselben, die wie sein Repräsentant in der bald zu erwähnenden Prozession ausgeschmückt ist. Ich lasse hier die Beschreibung der letztern mit Bovy's Worten folgen, welcher a. a. O. p. 189 ff. also berichtet: „Cette procession se distingue de toutes les autres en quelques points assez dignes de remarque. Les deux bedeaux de la paroisse, dans le plus bizarre accoutrement, courent en avant et sur les deux côtés, faisant ranger la foule avec d'énormes massues qu'ils tiennent à la main. Ils sont censés représenter deux sauvages. Leur vêtement, collant au corps, est recouvert, depuis les pieds jusqu'au cou, de feuilles de lierre fixées sur l'étoffe, comme les ardoises le sont sur le toit. Il en est de même de leur bonnet terminé en pointe comme celui des sorciers. Leur allure et leurs gestes provoquent le gros rire des paysans. C'est dans ce bel équipage qu'ils remplissent leurs fonctions même à l'autel.“

„Le dais est suivi par sept hommes portant aussi le costume le plus étrange. Ils représentent saint Evermaire et sa suite. Celui qui fait le personnage du saint est vêtu d'une tunique de bure de couleur brune, serrée à la taille par une ceinture de cuir d'où pendent un long chapelet et une gourde. Le haut du corps est couvert d'un camail en peau sur lequel sont attachés des coquillages. Sur sa tête est un chapeau rond; il tient à la main un bourdon blanc. [Les autres n'ont de ce costume que le camail et le bourdon; ils portent habits et culottes noirs, gilets et bas blancs. Ils sont escortés par cinquante-deux jeunes gens à cheval, ayant à leur tête un homme à figure patibulaire . . . La procession a terminé la moitié de sa tournée, elle arrive à la chapelle, on y chante la grand'messe, après laquelle le pieux cortège parcourt l'autre moitié de la commune, puis rentre dans l'église paroissiale. La dernière bénédiction étant donnée, hommes et femmes, vieux et jeunes, se portent en foule dans la prairie. Les pé-



lérins les précèdent et vont se placer en cercle près de la fontaine [*die sich daselbst befindet*]. Ils entonnent un cantique dont le chant, bien qu'un peu agreste, n'est pas dépourvu de mélodie. Pendant ce temps, les cavaliers figurant Hacco et sa bande galopent jusqu'à trois fois en dehors de la prairie, puis franchissant la barrière, en font aussi trois fois le tour à l'intérieur. Alors les pèlerins se rapprochent de la chapelle et chantent une légende commençant par: *Je suis un pauvre pèlerin qui volontiers fait un pèlerinage.*"

„Ce dernier chant terminé, Hacco arrive, il brandit son épée; son aspect est terrible! sa voix foudroyante annonce aux étrangers qu'ils doivent mourir. Il s'établit un dialogue entre lui et Evermaire. Celui-ci le supplie de le laisser vivre. Il n'a pas encore accompli, lui dit-il, l'oeuvre que lui a suggérée le ciel. C'est le moment pathétique de la cérémonie; le langage du saint homme devient si touchant que les assistants se mettent à pleurer ou en font le semblant. *Le plus jeune des pèlerins, qui probablement n'ambitionne pas la couronne du martyr, saisit cet instant pour se sauver à toutes jambes. Hacco et sa troupe se mettent à ses trousses à travers les ronces et les buissons, mais le jeune gars n'est point facile à atteindre; il saute les fossés comme un cabri. Le Hacco moderne, qui n'en est pas à un anachronisme près, lui tire un coup de pistolet, il en tire deux: il manque le fugitif. Au troisième coup pourtant, celui-ci est renversé. Un des bandits arrive; plus fidèle aux usages du temps que son maître, il bande son arc, et en décoche une flèche qui achève le pèlerin, dont le corps est relevé de terre pour être placé comme un sac de bled sur le devant de la selle de l'un des cavaliers.* Pendant l'action du jeu, Evermaire et ses compagnons se sont laissés choir sur le gazon; on fait mine de les tuer à coups de dagues; mais bientôt ils ressuscitent et suivent Hacco au cabaret. Là pèlerins et brigands se gorgent de bière grasse et de genièvre, etc.“

*Zuvörderst will ich hierzu bemerken, und man wird gewiss leicht hierin beistimmen, dass die christlichen Elemente in diesem Umzuge, sobald erst die heidnischen Bestandtheile desselben nachgewiesen sind, sich von selbst ablösen, und als spätere, sei es nun auf thatsächlicher oder legendartiger Grundlage beruhende Zuthat der Heidnischen in Christliches verwandeln wollenden Geistlichkeit betrachtet werden müssen. Nun aber scheint mir die eigentliche Haupthandlung zu bestehen in dem Verfolgen des Jüngsten der Gesellschaft (stellte wahrscheinlich ursprünglich ein weibliches Wesen vor), durch einen Haufen Ritter, an deren Spitze sich ein Anführer von furchtbarem Aussehen befindet, welcher ein Schwert schwingt; diese alle jagen jenem querfeldein über Feld und Graben, durch Strauch und Busch (in jener Gegend war aber in alten Zeiten der bereits erwähnte weit ausgedehnte Wald von Ruth, später Russon genannt), so lange nach, bis er erreicht, getödtet und endlich von einem der Reiter (ursprünglich gewiss von dem Anführer) vor sich quer über das Pferd geworfen; und so*

mit ihm davongeritten wird. — Nun aber wird von Helinand bei Vincentius Bellovacensis, Spec. hist. l. 29 c. 120\*), gerade fast dasselbe erzählt: dass nämlich ein Köhler mehremal des Nachts einen gespenstischen Ritter sieht, der mit gezogenem Schwerte einem vor ihm herfliehenden nackten Weibe nachjagt, es erreicht und durchbohrt, es darauf vor sich aufs Pferd setzt und davonreitet. — Bei Cäsar von Heisterbach, 12, 10, wird gleichfalls ganz dasselbe erzählt; der infernalis venator hält auch ein gezogenes Schwert in den Händen und wirft die getödtete Frau quer vor sich über's Pferd. In der dänischen Sage vom Grönjette (Grimm D. M. 896) jagt dieser im Grönewald mit einem Spiesse in den Händen (und dieser ist vielleicht älter als das Schwert) zu Pferde der Meerfrau nach, und bringt sie todt quer vor sich liegend zurück. — In den Norddeutschen Sagen von Kuhn und Schwarz, No. 115, hat der wilde Jäger gleichfalls die getödtete nackte Frau quer vor sich auf dem Pferde liegen; hier jedoch wird die Waffe nicht näher bezeichnet\*\*), so wie wiederum bei Boccaccio V, 8, der gespenstische Reiter mit gezogenem Schwerte dem nackten Weibe im Walde nachjagt, der Zug mit dem über's Pferd werfen jedoch, wahrscheinlich als nicht recht in die Erzählung passend oder sonst verloren gegangen, ausgelassen ist. (Vgl. auch die Sage No. 107 in Panzers Beitr. zur D. M.)\*\*\*).

\*) Dans mon *Dunlop*, par une faute d'impression, se trouve c. 30 au lieu de 120.

\*\*) A ces citations j'ajouterai encore Müllenhoff No. 5, où le chasseur sauvage (Wode) revenant de la poursuite des *Unterirdischen*, les a *suspendus de son cheval*, plusieurs de chaque côté, et liés ensemble par leurs longs cheveux blonds (ce sont donc des femmes). Evidemment la tradition primitive ne parlait ici que d'une seule femme que le chasseur sauvage avait jetée devant lui à travers son cheval.

\*\*\*) Le *wilde Wunderer*, dans le *Heldenbuch* de Kaspar von der Rön (*Etzels Hofhaltung*), qui poursuit avec ses chiens la *jungfrau Seld* (i. e. *Sælde*) pendant trois ans, pourrait aussi appartenir à ce cercle de traditions. Ce qui cependant m'empêche de le croire, c'est que, d'après mon opinion, tout cet épisode du *Wunderer* n'est qu'une reproduction allégorique d'un passage d'*Ecken Ausfahrt*, due probablement, comme le reste d'*Etzels Hofhaltung*, à la plume de Kaspar. Car la *jungfrau Seld* poursuivie par le gigantesque *wilde Wunderer* (*der ungefuge man*) avec ses chiens, et protégée par Dietrich de Bern, est évidemment identique avec la *jungfrau* poursuivie par le géant Vasolt et ses chiens, et protégée par le même Dietrich. Il paraît, en outre, que Kaspar n'a donné à la jeune femme le nom allégorique de *Seld* que parce que, dans *Ecken Ausfahrt*, dame Babelind prédit à Dietrich que *frau Sælde* aurait soin de lui dans les combats; ce que Kaspar semble avoir rapporté principalement à la guérison merveilleuse de Dietrich, dont la jeune femme guérit instantanément les blessures par l'application d'une racine qu'elle arrache, blessures qu'il avait reçues dans un combat avec Vasolt. Il faut convenir cependant que ce géant avec ses chiens et son cor et poursuivant une femme à travers la forêt, ressemble à Wuotan, tel que nous le voyons souvent paraître dans les traditions qui forment le sujet de cette dissertation; et on sait que toute la *Helden saga* allemande repose sur une base mythologique.

## Appendice 2. (Voy. p. 177.)

*Procession de Saint-Liévin à Gand.*

Dans la *Relation des troubles de Gand, etc.*, Bruxelles 1846 (*Collection de Chroniques belges inédites*), p. 102 et suiv., le chroniqueur donne la description de cette procession, supprimée par Charles V en 1540. En parlant du couvent de St.-Bavon, il continue:

„Et aussi, entre autres cors saints, y reposoient les ossements de saint Liévin, qui en son vivant avait esté évesque ou royaulme d'Escoche et homme prudent et de fort bonne et austère vye, lequel vient dudit Escoche ou pays de Flandre pour y véoir et visiter ledit saint Amand, sur la bonne vye et grand renommée de sainteté qui courroit de luy partout et meismement entre les bons, car chescun quiert et demande voullentiers de son semblable; et, pendant le temps que ledit saint Liévin fut auprès dudit saint Amand, il convertist par son preschement à la vraye foye évangélicque plusieurs habitans, à l'entour du quartier où de présent est la ville de Gand, qui estoit bien petite chose lors, et comme pays désert et peu habité; et, pour ce que ledit saint Liévin reprenoit les mauvais de leurs meschantes et mauvaises vyes et ydolâtries, fut par eulx martirisié de divers tourmens, et en la fin décapité, au lieu qui à présent est un villaige qui se nomme Esque [à présent *Sinte-Lievens-Esche*, à 6½ lieues de Gand], et fut son cors enterré au lieu qui aussi à présent est un villaige qui se nomme Haultem [aujourd'hui *Houtem*], environ une lieue dudit Esque, et ledit Haultem d'environ trois lieuwes de ladicte ville de Gand, qui lors estoient comme lieux désertz et pays peu habitez, et les gens la pluspart païens, ydolâtres et infidèles, et fut ledit saint-Liévin depuis chanonisé par le pappe, et ses ossemens eslevez et mis en fiertre [*i. e. fierte, chässe*] par les religieulx dudit cloistre de Saint-Bavon, où il a longtemps esté honoré et servy, et y estoit encoires en icelluy monastère, quant il a esté aboly et démoly que pour y faire édifier ledit chasteau, qui a esté fait et commenchié en l'an mil cinq cens et quarante, par ordonnance de l'Empereur . . .

„Icelluy saint Liévin estoit porté, chascun an, en la manière ancienne et de fort longtemps accoustumée, hors dudit monastère, et de la ville de Gand oudit villaige de Haultem, où il avait été enterré, comme dit est, et auquel lieu de sa sépulture y avoit une belle église y faicte et fondée à l'honneur de Dieu premièrement et dudit saint, et se partoient dudit cloistere et de ladicte ville de Gand, avec ledit saint Liévin, à miennuyt de la préveille [*i. e. l'avant-veille*] du jour de Saint-Pierre et Saint-Pol, environ la fin du mois de juing, et estoit oudit villaige ung jour et une nuit entiers.

„Le fachon et manière de le ainsy porter estoit fort estrange et quasi comme une mahommerie et ydolâtrie, ainsy que vous orez en

brief cy-après, assavoir: Entre unze et douze heures à mynuyt du jour de ladite préveille desdis Saint-Pierre et Saint-Pol, grant nombre de commun peuple et autres de la ville de Gand se rassembloient ou-devant de l'église dudit cloistre et monastère dudit Saint-Bavon, et, incontinent que les douze heures commenchoient à tapper, on ouvroit l'huy de ladite église, et lors, icelle ainsi ouverte, et tout d'un cop et en ung instant, tout ledit peuple y ainsy assamblez entroient tout à une fois, comme gens dervez, et criant et menant un tel bruyt de telle sorte, qu'il sambloit que l'église devoit tomber et fondere en abiesme: c'estoit une chose effréable à l'ouyr; et, du meisme cop que les douze heures frapportoient, ung prestre alloit célébrer et dire une basse messe, qui estoit tost dicte et oye des assistans à bien petite dévotion: car, au lieu de dévotion, y avoit toute desrision et confusion. Et incontinent icelle messe achevée, la fiertre où estoient reposans les ossemens dudit saint Liévin, laquelle estoit d'argent et dorée en aucuns lieux, fort grande et pesante, en tant qu'elle estoit en-close et avironnée d'une traille de fer, et icelle ainsy mise et assize sur deux longues et grosses pieches de bois qui estoient bien matérielles, et sur quoy ladicte fiertre estoit portée, laquelle estoit néantmoins sy soul-daiennement prinse et eslevée par ledit peuple, ladicte messe célébrée, comme si elle n'eust riens pesée, combien que douze hommes avoient assez à faire à l'eslever, tant estoit grande et pesante, toutesvoies ils l'emportoient du cop, comme se elle n'eust riens peset, hors de ladicte église, et ainsi de la ville, en courant, criant et huant jusques audit villaige de Haultem, en traversant les champs, hayes, bois et fossés, bons et mauvais chemins, feussent remplis d'eauve ou non, comme gens sans entendement et hors de leurs mémoires, en menant ung tel bruit, comme se tous les diables y eussent esté. Et s'y estoient habilliez à l'advenant, tous deschierés et desloquetez, *ayans chapeaulx faits de branches de viegnes [i. e. vignes] et autres verdurees sur leurs testes, et s'y portoient la pluspart torses ou fallotz en leurs mains* \*), et ainsy courroient tousjours, criant de telle sorte qu'il n'y avoit sy hardy que, quand on les oyoyt ainsy venir, et que on les véoyt passer, qu'il n'eust quelque peur et frayeur en soy-meismes de oyr et véoir une telle manière de faire, et sy grant nombre de peuple menant ung tel bruyt, en courant ainsy de nuyt.

„Ilz estoient le matin bien tempre audit Haultem, la veille du jour desdis Saint-Pierre et Saint-Pol, où tout ledit jour et aussy la

\*) Dans une autre description de cette procession, se trouvent encore les détails suivants: „De meeste droegen en soort van sluitenden lyfrock gansch benaaid med yzeren schyffkens, welke hem niet weinig het vorkomen gaf van het stalen maliekleid eens ridders. Iets dat naer eenen metalen helm zweemde, dekte hun het hoofd, en aen hunne zyde rammelde er een duchtig zwaerd of iets soortelyks.“ Voy. Saint-Genois *Historische Verhaelen*, Gent 1854, p. 34 et suiv. Plus loin, il est dit que d'autres personnages de cette procession avoient „witte wissen in de hand en de koproenen opgesmukt met eenen eiken loovertak.“ l. c. p. 36.

nuyt ensiévant, ilz séjournoient. C'estoit une grosse procession, depuis la ville de Gand jusques audit Haultem, de gens qui y alloient, tant de piet comme de cheval et aussi de chariot. On estimoit y aller chacun au plus de douze cens chariotz; le tiers du peuple de Gand s'y trouvoit cedit jour, et aussi du quartier à l'environ. Il y avoit une franche feste audit village de Haultem, et y trouvoit-on toute manière de marchandises à vendere cedit jour, que on y menoit de la ville de Gand et aussi de divers quartiers à l'environ; on y vendoit aussi à boire et à mengier à tous costez dudit villaige, et principalement en la plache d'icelluy qui estoit fort grande et ample, où ladicte marchandise et toute mercherie estoit mise avant, de sorte que ce sambloit une bonne grosse puissante armée et camp de bataille, tant y avoit gens de toutes conditions par bendes, eschades et confraries, les ungs ayans avec eulx tambours et fluttes d'Allemands, les autres de trompettes, et aussi forche muses [i. e. cornemuses] et autres divers instruments, jouans à tous lez et costez audit villaige, qui estoit chose fort admirable à l'oïr, tant estoit le bruyt grant à tous lez, les ungs dansans, les autres faisans autres esbas et passe-temps, car la pluspart de ceux qui y alloient, n'estoit point par dévotion, mais pour leurs plaisirs.

„Et, le jour desdis Saint-Pierre et Saint-Pol, à douze heures au dîner, eslevoient ladicte fiertre et se partoient dudit Haultem avec icelle, que pour retourner en la ville de Gand et rapporter ladicte fiertre ou dit cloistre de Saint-Bavon, au meisme estat et comme ilz en estoient partiz, menant tel bruyt avec meuses et tambours. Mais ilz retournoient toujours par ung autre chemin qu'ilz n'estoient allez. Ilz faisoient cinq lieuwes à l'aler, et au retour que trois, et, tant en y allant que en retournant, se faisoient aucunes stations et preschements en divers lieux, où la fiertre se y arestoit et toute la compagnie; mais ilz se faisoient bien légèrement et oyz de telle dévotion. Ils renontroient en la ville de Gand entre trois ou quatre heures de l'après-dîner, ou meisme estat, qu'ilz en estoient partiz, chacun en rapportant plusieurs manières de mercheries et petis bibelotz [i. e. ouvrages de bimbeloterie] et jollitez qu'ilz donnoient et ruoient aux femmes et filles et autres gens qui estoient tant es fenestres que devant les huys des maisons et par les rues, regardans ainsy rapporter ledit saint Liévin, et, entre autres choses, donnoient grand nombre de louches [i. e. cuilliers à potage] de bois et d'estain, mais la pluspart de bois, les aucunes bien gentement et jolyment ouvrées et tailliées à la manche.“

Ensuite le chroniqueur parle des abus à qui donnait lieu cette fête et il continue comme suit:

„Ilz faisoient aussy ung fort grant dommage aux censiers et laboureurs en leurs biens de terre, et aussi es arbres portant fruyt et autres, car, là où ilz passoient, le tout estoit gasté, coppé et emporté, tant lesdiz fruits que les branches des arbres pour eulx ajolloyer [i. e. s'enjoliver, se décorer] de feuilles et verdures, et ainsy faisoient ceulx qui estoient à chariots, qui estoient en fort grant nombre, que pour

aussi eulx ajolyer des branches de verdure, et pour estre mieulx rafreschys, en tant que ledit voiage se faisoit en la plaine challeur de l'esté.“

### Appendice 3. (Voy. p. 192.)

#### *La fête du Lendit.*

„La fête du *Lendit* ou *Landi* s'est conservée dans l'université jusqu'à la révolution. Les écoliers, le recteur et le régent allaient la célébrer tous les ans dans la plaine entre Saint-Denis et La Chapelle.

„Originairement cette fête avait été instituée dans un but religieux. On *indiquait* chaque année un certain jour où l'on exposait, à la vénération publique, de saintes reliques et un morceau de la vraie croix, et où la population sortait de Paris et se rendait dans la plaine de Saint-Denis comme en pèlerinage. Du mot *indict* (*indictum*) paraît s'être formé par corruption *lendit*.

„Dans la suite, le commerce et l'industrie exploitèrent à leur profit ce concours annuel. Des boutiques s'élevèrent sur les lieux désignés pour le rendez-vous du peuple, et le saint pèlerinage se changea en une foire, où les marchands de Paris et de France venaient exposer le tribut de leur industrie et de leurs travaux: sa durée était de trois jours, qui commençaient après la Saint-Barnabé (11 juin); elle fut plus tard prolongée de huit jours, puis pendant quinze. L'évêque de Saint-Denis ouvrait la foire par une bénédiction solennelle, et le pape accordait des indulgences à ceux qui faisaient ce pèlerinage avec un cœur vraiment dévot. Le clerge de Paris et le parlement s'y rendaient en cérémonie.

„Toutes choses dégénèrent ou se transformèrent peu à peu. Le pèlerinage devint une partie de plaisir, où le peuple se laissait aller à une joie bruyante. L'université à son tour se rendit processionnellement à cette foire, dont elle augmenta le tumulte et les excès avec son cortège indiscipliné d'écoliers et de professeurs . . . Le matin du premier jour de cette solennité, les écoliers se rassemblaient sur la place de Sainte-Geneviève, au plus haut de la montagne, *la plupart montés sur des chevaux, et armés de bâtons et d'épées*, plus ou moins richement suivant les moyens de chacun. De là, rangés en bon ordre sous la conduite de leurs régents et de leurs professeurs, divisés en nations, avec tambours et bannières, ils traversaient fièrement tout Paris au milieu de grandes acclamations, et se rendaient au *lendit*, où des corps nombreux d'archers étaient impuissants à réprimer tous les excès qu'ils commettaient . . . On vendait à cette foire toutes sortes

de choses. Les marchands allaient, le 1<sup>er</sup> mai, dans la plaine, choisir l'emplacement où ils comptaient établir leurs boutiques.“

#### Appendice 4. (Voy. p. 192.)

##### *La fête du Loup-Vert.*

„Tous les ans, à Jumiéges, le 23 juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, la confrérie du *Loup-Vert* va chercher son nouveau chef ou maître dans le hameau de Conihout: c'est là seulement que l'usage permet de le choisir. L'habitant prend le titre de *Loup-Vert*; il revêt une large *houpelande verte*; et se couvre la tête d'un *bonnet vert de forme conique, très-élevé* et sans bords. Ainsi costumé, il se met en marche à la tête des frères. L'association s'avance en chantant l'hymne de saint Jean au bruit des pétards et des mousquetades, la croix et la bannière en tête, jusqu'au lieu dit Chouquet. Là, le curé vient avec les chœurs et les enfants de chœur au-devant des frères et les conduit à l'église paroissiale. Après l'office, on retourne chez le *Loup-Vert*, où est servi un repas tout en maigre. Ensuite on danse devant la porte en attendant l'heure où doit s'allumer le feu de la Saint-Jean. La nuit venue, un jeune homme et une jeune fille, parés de fleurs, mettent le feu au bûcher au son des clochettes. Dès que la flamme s'élève, on chante le *Te Deum*; puis un villageois entonne en patois normand un cantique, espèce de parodie de *l'ut queant laxis*. Pendant ce temps, le loup et les frères, le chaperon sur l'épaule, se tenant tous par la main, *courent* autour du feu *après celui qu'ils ont désigné pour être le loup l'année suivante*. Le premier et le dernier de ces singuliers chasseurs ont seuls une main libre; il faut cependant qu'ils enveloppent le futur loup, qui, en cherchant à leur échapper, frappe à coups redoublés les confrères d'une grande baguette dont il est armé.

„*Lorsqu'il est enfin pris, on le porte au bûcher et l'on feint de l'y jeter*. Cette cérémonie terminée, on se rend chez le loup et l'on y soupe encore en maigre: la moindre parole inconvenante ou étrangère à la solennité est interdite; un des convives a la charge de censeur, et il agite des clochettes, si l'on n'observe pas cette règle; celui qui la transgresse, est obligé de réciter immédiatement, debout et à haute voix, le *Pater noster*; mais à l'apparition du dessert ou à minuit sonnant, la liberté la plus entière fait place à la contrainte; les chansons bachiques succèdent aux hymnes religieuses, et les aigres accords du ménétrier du village peuvent à peine dominer les voix détonnantes des joyeux compagnons de la confrérie du *Loup-Vert*. On va dormir

enfin et puiser de nouvelles forces et un nouvel appétit pour le lendemain. Le 24 juin, la fête de Saint-Jean est célébrée par les mêmes personnages avec la même gaieté. Une des cérémonies consiste à promener, au son de la mousqueterie, un énorme pain béni à plusieurs étages, surmonté d'une pyramide de verdure ornée de rubans; après quoi les religieuses clochettes, déposées sur le degré de l'autel, sont confiées, comme insignes de sa future dignité, à celui qui doit être le Loup-Vert l'année suivante.

„E. Hyacinthe Langlois, l'archéologue rouennais, a émis l'opinion très-vraisemblable que cette fête doit avoir eu pour origine une vieille tradition célèbre dans les environs de Jumiéges. Voici dans quels termes il rapporte cette tradition :

„La première abbesse du monastère de Savilly, situé à quatre lieues du Jumiéges, fut Austreberthe. Ses religieuses étaient chargées du soin de blanchir le linge de la sacristie; un âne transportait ce linge d'un monastère à l'autre, et il n'était accompagné ordinairement d'aucun guide. Un jour, il arriva que le pauvre animal fut étranglé par un loup. Austreberthe, attirée par les cris de l'âne, étendit la main sur le loup et lui ordonna de se charger du fardeau de la victime; le loup obéit sans murmurer, et continua jusqu'à sa mort à remplir les fonctions de l'âne.“

„Au VIII<sup>me</sup> siècle, on construisit une chapelle commémorative de cet événement dans la forêt de Jumiéges. Plus tard, on remplaça la chapelle en ruines par une croix de pierre, qui était encore debout il y a soixante ans; elle était connue sous le nom de *Croix-à-l'âne*; on façonna depuis, dans un chêne voisin, plusieurs niches de bois avec des statuettes, et ce chêne porte à son tour aujourd'hui le nom de *Chêne-à-l'âne*.

„Cette anecdote merveilleuse a été aussi consacrée par un bas-relief du monastère et par deux autres sculptures de l'église de St.-Pierre. Nous reproduisons une de ces dernières que l'on voit dans l'angle d'une chapelle. Sainte Austreberthe y est représentée sans voilè et avec une simple guimpe; elle paraît caresser le loup qui impløre son pardon. On connaît, du reste, beaucoup de traditions analogues à celle de l'âne de Savilly.“

## Appendice 5. (Voy. p. 193.)

### *La Fête de Caritachs.*

Dies Fest bestand in einem mit Brotvertheilung an die Armen verbundenen Festzug, wobei auch ein künstliches Kameel mit seinem Führer Papari war. „Le chameau était une énorme machine en bois, revêtue d'une toile peinte et portée par des hommes cachés dans l'in-



térieur“ . . . Es war „entouré d'hommes et d'enfants enveloppés de feuillages“ . . . Dem Kameel voran ging sein Führer Papari; „il était bizarrement costumé. On le représente portant une longue écharpe en sautoir, à ses côtés pend un penart (espèce de sabre de bois) et sur son bonnet long et pointu flottait une queue de renard.“ Dann folgten paarweis 1) die Schäfer; „ils simulaient des combats avec leurs houlettes ornées de rubans;“ 2) die verschiedenen Gewerke mit Altmeister und Fahne. Die meisten hatten einen mit *Blumen und Laub geschmückten Wagen*, von Maulthierien gezogen; 3) die Galeere, worin sich das zu vertheilende Brot befand. Sie rollte rasch vorwärts unter Trommel- und Trompetenschall. Innen und aussen waren türkisch gekleidete Männer, welche einander Scheinkämpfe lieferten; 4) les treilles; 50 gleichförmig und geschmackvoll gekleidete Jünglinge und ebenso viele Mädchen „qui descendaient en marchant sur deux rangs et en tenant chacun deux cerceaux ornés de fleurs et de rubans [*Reifentanz*] qui formaient comme une voûte flottante; ils faisaient différentes passes au son de la flûte et du tambourin. A leur tête dansaient *le cap de jouven et la cap de jouvento*, les deux chefs de la jeunesse . . . portant une corbeille remplie de fleurs. — *Lou menâtré* (le conducteur) marchait en avant, tenant une espèce de thyse orné de feuillages et de rubans qui lui servait de bâton de commandement; 5) le chariot du théâtre ambulante. Enfin 6) les consuls . . . précédés des capitaines de quartier et des sergents de ville et suivis d'un nombreux cortège . . . . Au coin de la rue Française s'élève une statue antique mutilée qui a été autrefois la statue de quelque empereur romain et qu'on désigne dans la cité sous le nom de *Pepesuc*. Ce jour-là on la revêtait d'une armure de chevalier et un phallus était appendu à ce Pan d'une nouvelle espèce . . . Les consuls s'arrêtaient devant cette statue, et la musique qui les précédait faisait entendre l'air patriotique des Biterrois.“ —

Auf den öffentlichen Plätzen spielte man auf dem Wagen Theaterstücke. *S. Athénæum français* 1855, No. 23, p. 486 ff.

## B. Vermischtes.

### a. *Le Suisse de la rue aux ours.*

In dem *Magazin Pittoresque*, Paris 1834, p. 262 wird unter der obigen Ueberschrift folgende Beschreibung eines ehemaligen Pariser Volksfestes mitgetheilt:

„Vers le milieu du siècle dernier, on remarquait au-devant de la maison qui formait l'encoignure de la rue aux Ours et de la rue Salle-au-Comte, une statue de la Sainte-Vierge enfermée dans une grille de fer, et connue dans le quartier, depuis longues années, sous le nom de *Notre-Dame de la Carole*. La piété des fidèles entretenait devant cette image une lampe allumée, et conservait chaque année, par une cérémonie religieuse, la tradition d'un attentat commis autrefois à cette même place. Voici le récit merveilleux de ce crime, tel qu'il a été transmis . . .

„Le 3 Juillet 1418, veille de la translation de saint Martin, un soldat sortant de la boutique d'un tavernier rôtisseur, après avoir perdu son argent et ses habits au jeu, frappa d'un couteau l'image de la Vierge en jurant et en blasphémant: le sang, dit-on, jaillit aussitôt de la blessure. A la vue de cet étrange miracle, la foule émerveillée se rassemble, et s'empare du malheureux qu'elle conduit avec de grands cris devant messire Henri de Marle, chancelier de France. Le soldat fut mis à mort dans la rue même, témoin de son attentat, non sans avoir souffert d'horribles tortures.

„Depuis cette époque, et en mémoire de ce drame mystérieux, dont l'issue fut si funeste au misérable archer, chaque année les bourgeois du quartier, réunis en confrérie sous le nom de *Société des bourgeois de la rue aux Ours*, célébrèrent, par une cérémonie à la fois religieuse et profane, l'anniversaire de cet événement. C'était pour eux comme l'expiation du sacrilège dont cette rue avait été le théâtre. Aussi, chaque année, au mois de Juillet, après avoir élu parmi eux un roi ou chef de la société pour présider la fête, ils faisaient élever au milieu de la rue aux Ours, en face de la rue Salle-au-Comte, un échafaud de forme carrée, dont la décoration imitait les couleurs nuancées du marbre. Trois de ces côtés regardaient les rues Salle-au-Comte,

Saint-Denis, et Saint-Martin; le quatrième côté s'appuyait aux maisons de la rue aux Ours, sur les trois côtés étaient écrits de mauvais vers.

„Pendant plusieurs jours on promenait dans les rues de Paris *une grande figure d'osier, couverte d'habits militaires*, représentant le héros de l'aventure: puis, le 3 Juillet, aux clameurs joyeuses et applaudissements de la foule entassée dans les rues étroites et boueuses du quartier Saint Martin, vers les neuf heures et demie du soir, les bourgeois de la Société, précédés de tambours et guidés par leur roi, qui tenait en main un flambeau allumé, donnaient le signal du feu d'artifice, au milieu duquel la figure d'osier était solennellement brûlée pendant que le peuple chantait l'ancienne *salve Regina*. Les fragmens enflammés de cette image étaient jetés sur la populace, qui s'en disputait les débris. Le lendemain il y avait grand repas pour les confrères, et feu d'artifice.

„Pendant long-temps cette coutume fut religieusement observée; mais, en 1743, cette fête, dont les scènes s'accordaient mal avec l'évènement qui y avait donné naissance, fut interdite.

„C'est à tort que quelques personnes appellent la figure de cet archer, *le Suisse de la rue des Ours*; à l'époque où l'on suppose qu'arriva cet événement, c'est-à-dire sous Charles VI, il n'y avait pas de soldats suisses à la solde de la France.“

Der Berichterstatter bemerkt, wie wir gesehen haben, ganz richtig mit Bezug auf dieses Volksfest, dass die Weise, wie es begangen wurde, zu dem Vorfall, dem es seinen Ursprung verdanken sollte, nur schlecht stimme; in der That auch erinnere ich mich nicht, dass irgend wo die Hinrichtung eines Verbrechers auf so festliche Art alljährlich und zwar Jahrhunderte lang gefeiert worden wäre, um so weniger als im Mittelalter ähnliche Sacrilegien und Mirakel ja so häufig geschehen sein sollen. Die Sache musste sich also ganz anders verhalten und das zühe Fortleben dieses Festes viel tiefer und stärker im Volke wurzeln, d. h. wie die meisten Feste dieser Art dem Heidenthum entsprossen sein, wenn sich auch später wie gewöhnlich die Kirche desselben bemächtigte. Diesen heidnischen Ursprung glaube ich aber in dem zu erkennen, was Caesar *de Bello Gall.* VI, 16 von den Galliern berichtet: „*alii immani magnitudine simulacra habent, quorum contexta viminibus membra vivis hominibus complent, quibus succensis, circumventi flamma exanimantur homines.*“ Hier finden wir die *grosse aus Weiden geflochtene und dann angezündete Figur* wieder, die *bourgeois du quartier réunis en confrérie* gleichen einem Druidenverein, so wie der die Figur anzündende *König* ein Oberpriester zu sein scheint; denn Druiden standen bei den alten Galliern gewiss *jeder* Opferfeier vor, auch sagt Cäsar selbst kurz vorher: „*ad ea sacrificia Druidibus utuntur.*“ Dass aber jenes von Cäsar erwähnte Opfer zu *bestimmten Zeiten* veranstaltet wurde, lassen die von ihm hinzugefügten Worte vermuthen: „*Supplicia eorum, qui in furto, aut in latricinio, aut aliqua noxa sint comprehensi, gratiora*

diis immortalibus esse arbitrantur: sed, quum eius generis copia deficit, etiam ad innocentium supplicia descendunt.“ Wenn man auch Unschuldige dem Tode Preis gab und zwar nur dann, wann es an todeswürdigen Verbrechern zur Darbringung des Opfers fehlte, so musste dies ein feststehendes, regelmässig wiederkehrendes sein. Wenn endlich letzteres dem Kriegsgott dargebracht wurde („qui in proeliis periculisque versantur . . . pro victimis homines immolant“, Caesar l. c.), so mochte man die Weidenfigur mit den Attributen des Kriegsgottes ausschmücken und darauf geht vielleicht das *couverte d'habits militaires* des spätern französischen Festes.

### β. Belinus.

In einer arabischen Handschrift, welche den Titel führt „Das Buch des Geheimnisses der Creatur von dem weisen Belinus“ und von der Silvester de Sacy in den *Not. et Extr. de la Bibl. Royale* vol. 4, p. 107 Bericht erstattet, wobei er nachweist, dass mit dem Namen Belinus wahrscheinlich Apollonius von Tyana gemeint ist, findet sich folgende Stelle, in welcher der Verfasser von sich selbst spricht:

„J'étois orphélin du peuple de Tuaya \*) dans une entière indigence et dénué de tout. Il y avoit dans le lieu que j'habitois une statue de pierre, élevée sur une colonne de bois; sur la colonne on lisoit ces mots: „Je suis Hermès à qui la science a été donnée; j'ai fait cet ouvrage merveilleux en public, mais ensuite je l'ai caché par les secrets de mon art, en sorte qu'il ne puisse être découvert que par un homme aussi savant que moi.“ Sur la poitrine de la statue on lisoit pareillement ces mots écrits en ancien langage: „Si quelqu'un désire connoître le secret de la création des êtres, et de quelle manière a été formée la nature, qu'il regarde sous mes pieds.“ On venoit en foule voir cette statue, et chacun regardoit sous ses pieds sans y rien voir. Pour moi, je n'étois encore qu'un foible enfant; mais lorsque je fus devenu plus fort, et que j'eus atteint un âge plus avancé, ayant lû les paroles qui étoient sur la poitrine de la statue, j'en compris le sens, et j'entrepris de creuser la terre sous le pied de la colonne. Je découvris un souterrain où régnoit une épaisse obscurité, et dans lequel la lumière du soleil ne pouvoit pénétrer. Si l'on vouloit y porter la lumière d'un flambeau, il étoit aussitôt éteint par l'agitation des vents qui y souffloient sans interruption. Je ne trouvois aucun moyen de suivre le sentier que j'avois découvert, à cause des ténèbres qui remplissoient ce souterrain; et la force des vents qui y souffloient, ne me permettoit pas d'y entrer à la lueur du flambeau. Ne pouvant donc

\*) Je pense qu'il faut lire *Tuana* [d. h. Tyana], comme je l'ai dit plus haut. *Ann. de Sacy*.

vaincre ces obstacles, je tombai dans la tristesse, et le sommeil s'empara de mes yeux. Tandis que je dormois d'un sommeil inquiet et agité, l'esprit occupé du sujet de ma peine, un vieillard dont la figure ressembloit à la mienné, se présenta devant moi et me dit: „Lève-toi Bélinous, et entre dans cette route souterraine; elle te conduira à la science des secrets de la créature, et tu parviendras à connoître, comment la nature a été formée.“ „Les ténèbres, lui repondis-je, m'empêchent de rien discerner dans ce lieu, et la lumière ne peut résister au souffle des vents qui y règnent.“ Alors ce vieillard me dit: „Bélinous, place ta lumière sous un vase transparent, elle sera ainsi à l'abri des vents qui ne pourront l'éteindre, et elle l'éclaircira dans ce lieu ténébreux.“ Ces paroles firent renôître la joie dans mon âme, je sentis que j'allois jouir de l'objet de mes vœux, et lui adressant la parole: „Qui êtes-vous, lui dis-je, vous à qui je suis redevable d'un si grand bienfait?“ „Je suis, me répondit-il, ton créateur, l'être parfait.“ En ce moment je me réveillai, rempli de joie, et ayant placé une lumière sous un vase transparent, comme il m'avoit été ordonné de le faire, j'entrai dans ce souterrain. J'y vis un vieillard assis sur un trône d'or, et qui tenoit en une main une tablette d'émeraude, sur laquelle étoit écrit: „C'est ici la formation de la nature;“ devant lui étoit un livre sur lequel on lisoit: „C'est ici le secret de la création des êtres, et la science des causes de toutes choses.“ Je pris ce livre hardiment, et sans crainte, et je sortis de ce lieu. J'appris ce qui étoit écrit dans ce livre du *Secret de la création des êtres*; je compris comment la nature avoit été formée, et j'acquis la connaissance des causes de toutes choses. Ma science rendit mon nom célèbre; je connus l'art des talismans, et des choses merveilleuses, et je pénétrai les combinaisons des quatre principes élémentaires, leurs différentes compositions, leurs antipathies et leurs affinités.“

Die hier mitgetheilte Erzählung ist mit *Gesta Rom.* c. 107\*) offenbar genau verwandt und zeigt wahrscheinlich auch die ältere, wenn auch nicht ursprüngliche Gestalt. Sie scheint nämlich mystische Ausschmückungen zu enthalten, ist jedoch jedenfalls orientalischen und zwar muthmasslich noch weiter östlichen (indischen) Ursprungs, wie so viele andere Sagen, Apologe, Märchen u. s. w. Vgl. auch den folgenden Artikel.

\*) Auch bei Guillelm. Malmesbur. und Vincent. Bellov., s. Grässe zur Stelle, woselbst jedoch *Spec. Hist.* p. 997 zu lesen ist.

γ. *Kombabos.*

Dass viele westasiatische Mythen und Sagen mit indischen nahe verwandt sind, oft auch von diesen geradezu abstammen, ist bekannt. Der letztern Art scheint mir nun auch, was Lucian (*de dea Syria* c. 17 ff.) von Kombabos erzählt, welche Mythe, wie ich finde, ganz in derselben Gestalt noch jetzt in Indien heimisch ist. Da aber das Buch, woraus ich die indische Quelle kennen gelernt, nicht Jedermann zur Hand sein mag, so theile ich die betreffende Stelle vollständig mit und bemerke nur noch, dass die jetzige Fassung unbedingt die Verjüngung einer bei weitem ältern sein muss, derjenigen nämlich, aus welcher jene syrische Mythe herstammte, denn es lässt sich wohl nicht annehmen, dass umgekehrt letztere nach Indien verpflanzt worden sei.

Coleman also berichtet in der bereits von mir mehrfach angeführten *Hindu-Mythology* p. X nach den *Transactions of the Bombay Literary Society* Folgendes von dem Ursprung des *Taj-Bowree*, einem muselmännischen Bauwerk in der jetzt zerstörten Stadt Bepoor:

„The *Taj Bowree* is not far from the Maitree Kujos, but nearer to the Mecca gate. The *Bowree*, is a superb tank, or well, nearly one hundred yards square, and fifty feet deep, and is surrounded by a colonnade and gallery. The entrance to the *Bowree* is through a grand arch, on either side of which is a wing for the accomodation of travellers; the descent to the water is by a considerable flight of steps.

„It was built by Mulik Scindal, a voluntary eunuch, in Sooltan Mahomed's reign. The tradition of its origin is as follows: — The king having a taste for beautiful females, and Mulik being his intimate friend, the king resolved to despatch him to Sungul-deep for a Padmee. Mulik, knowing what a dangerous and delicate task was enjoined him, but resolved to make every sacrifice rather than lose the king's favour, begged a month to make the necessary preparations. In the mean time he deprived himself of his virility, sealed the attributes of it in a casket, which he lodged in the king's treasury, and then set out on his journey. In due time he returned with the lady; but suspicions having been infused into the king's mind by Mulik's enemies that he had anticipated the king with his fair charge, Mahomet Shah, in the usual style of eastern despots, ordered his head to be instantly struck off.

„O king!“ exclaimed Mulik, „order restitution of my deposit in your treasury, ere the fatal blow is struck!“ The casket was accordingly brought, opened, and to the king's astonished eyes appeared the proofs of Mulik's imbecility and his consequent innocence! Horror-

struck at his injustice, he commanded Mulik to ask, and his wish should be granted, even to the sacrifice of his kingdom. Mulik observed, as he could not have posterity, he was merely desirous of raising some work which, by its utility, might do that which was denied him in a natural way, namely, hand down his name to future generations. The king supplied the money, and the Taj Bowree perpetuates Mulik's wish."

---

### III. Französischer Aberglaube.

Aus *Traité des Superstitions etc.* par Jean Baptiste Thiers. II. éd.  
Paris 1697 ff. V. 8.

1. Nous condamnons toutes sortes de Superstitions, et enjoignons à nos Archidiaques de s'en informer en leurs visites, et à nos Curés de nous en donner avis, comme de celles qui se pratiquent en de certains lieux avec impiété en la reception des Cendres, des Sages-femmes qui se presentent à l'Eglise en la place des femmes décedées en leurs couches, des representations des cérémonies de l'Eglise en portant une biere ou une croix avec risée et mocquerie, conjurations de fièvres, chancres, feu volage et autres maux, par certaines conjurations, paroles, billets, ligatures, consultations de Devins, preference de certains jours, soit pour les mariages, soit pour autres affaires. (Maupas-du-Tour, Evêque d'Evreux, dans les *Statuts et Ordonnances de son diocese de l'an 1664. Tit. des Coutumes abusives.*)

2. La pratique de certains paisans est superstitieuse et illicite, lesquels quand ils ont des chevaux malades de certaines maladies, les mènent dans un bois où il y a une pierre, autour de laquelle ils les font tourner trois tours, s'imaginant que cela est capable de les guerir.

3. Pour produire certains effets on use de mots inconnus, et dont on ne sçait pas la force, comme quand on prononce trois fois *Onasages*, pour guerir le mal de dents, ou que l'on dit, *Sista, Pista, Rista, Xista*, pour n'avoir plus mal à la cuise.

4. Les paroles que l'on prononce pour produire certains effets extraordinaires, contiennent quelque fausseté, comme qui diroit que *Jesus-Christ* a eu les fièvres, ou les gouttes, et qu'allant au calvaire pour y être crucifié et y souffrir la mort, il chanta des chants d'allegresse, ou que la sainte Vierge a été à Rome ou à Paris. (Cajetan *Summa. V. Incantatio.* Navarrete *Manuale* c. 11, No. 22.)

5. Empêcher les gens de manger, en mettant à table sous leur assiete une aiguille qui a servi à ensevelir un mort. [Vgl. 103.]

6. Faire secher une certaine herbe à la cheminée afin de faire tarir le lait aux vaches.

7. Tremper un balay dans l'eau, afin de faire pleuvoir, et de cau-



ser quelque damage à son prochain. (Martin de Arles *Tract. de Superstitionib.*)

8. Briser les coques des oeufs mollets, après en avoir avalé le dedans, afin que nos ennemis soient ainsi brisés. Je sai que bien des gens pratiquent cette superstition, sans penser à aucun mal; mais je sai aussi qu'il y en a qui la pratiquent pour l'effet que je viens de dire. Pline 28, 2 en parle de la sorte: *Huc pertinet ovorum, ut excorbuerit quisque, calices cochlearumque protinus frangi, aut eosdem cochlearibus perforari.* [Vgl. *Germania* 8, 374.]

9. Se servir de l'os d'un mort pour faire mourir quelqu'un, en faisant certaines actions, et en recitant certaines paroles, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici.

10. Faire mourir les bêtes en les frappant d'une baguette, et en disant: *Je te touche pour te faire mourir.* (Henri Roquet *Discours des Sorciers* c. 26.)

11. Attacher à une cheminée, ou faire griller sur un gril, certaines parties d'un cheval, ou de quelqu' autre animal mort par maléficé, et de les picquer avec des épingles, des aiguilles, ou d'autres pointes, afin que le sorcier qui a jetté le maléficé seche peu à peu, et meure enfin miserablement.

12. Exciter des tempêtes, des grêles, des orages, des foudres, des tonneres, et des ouragans, afin de venger quelque injure reçûe.

13. Empêcher les personnes de dormir, en mettant dans leur lit un oeil d'hirondelle. (Mizauld *cent.* 2, No. 61.)

14. On pratique aujourd'hui bien fort une espece de maléficé qu'on appelle *cheviller*. Par icelui on empêche les personnes de faire leur eau. J'en ai vû qui en sont morts, parce qu'on n'avoit pû trouver aucun remede, lequel est, à ce que l'on dit, en la puissance seulement de ceux qui ont fait le charme et maléficé. Par icelui ils enclouënt aussi et font clocher les chevaux; ils empêchent les vaisseaux pleins de vin, d'eau, ou autre liqueur, de pouvoir être tirés, encore qu'on y fasse une infinité de pertuis. (Pierre Massé *Traité de l'Imposture* etc. l. 1, c. 10.)

15. Les uns achettent un fagot, mettent de l'encens dedans avec de l'alun blanc, et après y avoir mis le feu, ils disent: *Fagot je te brûle, c'est le coeur, le corps, l'ame, le sang, l'entendement, le mouvement, l'esprit de N. N. qu'il ne puisse demeurer en repos jusqu'à la moëlle de ses os, par la terre, par le ciel, par l'arc-en-ciel, par les 12 lignes, par Mars, Mercure, etc. au nom de tous les diables va fagot, va proceder et brûler le corps, l'ame, le sang, le mouvement, l'esprit et l'entendement de N. qu'il ne puisse rester en place, ni parler à personne, ni reposer, ni monter à cheval, ni rivièrè passer, ni boire, ni manger, jusqu'à ce qu'il soit venu accomplir mon desir et ma volonté, quanto. guio. garoco.* Tandis que le fagot brûle, avant que la har soit rompuë, ils versent trois fois dessus du vin et du sel mêlés ensemble, et disent *Ourne tourne*; ils répètent la conjuration tandis que etc., ils font brûler le

fagot à des heures non-pair du jour ou de la nuit; et quand la personne à qui ils en veulent n'est pas assés pressée par le brûlement d'un fagot, ils en brûlent neuf, trois par jour, et observent le . . .

16. Les autres se mettent à genoux devant une étoile, et cherchent celle de . . . qu'il faut saluer, la regardent fixement, et disent: *Je te saluë mille fois ô étoile plus resplendissante que la Lune. Je te conjure d'aller trouver Beelzebuth . . . et lui dire qu'il m'envoye trois esprits, Alpha, Rello, Jalderichel, et le Bossu du Mont Gibel . . . afin qu'ils aillent trouver N. fille de N. . . . Et que pour l'amour de moi ils lui ôtent le jeu, et le ris de bouche, et fassent qu'elle ne puisse ni aller, ni reposer, ni manger, ni boire, jusqu'à ce qu'elle soit venuë accomplir la volonté de moi N. fils de N. etc.*

17. Les autres achettent un fagot sans parler à personne, etc. ou 9. 11. 13. ou 15. chandelles blanches, etc. puis ils disent: *Ce n'est pas pour vous que je brûle, c'est le sentiment, le mouvement, les bras, les jambes, etc. de N. etc.*

18. Les autres se tournent du côté d'Orient; et sur les 4 heures et demie du soir regardent l'étoile la plus claire qu'ils rencontrent . . . et lui disent par . . . fois . . . *Je te saluë étoile lumineuse, etc. que tu aille bailler la male-nuit à N. selon mon intention . . . va petite, va petite, va petite.*

19. Faire des imprécations contre quelqu'un en éteignant toutes les lumières du logis, en tournant le dos aux . . . voisines, en se roulant par terre, et en recitant le Pseaume 108.

On ne sçauroit exempter de peché

20. Ceux qui pour se garantir, ou pour garantir les autres de malélices ou de charmes, vont cueillir de grand matin à jeun, sans avoir lavé leurs mains, sans avoir prié Dieu, sans parler à personne, et sans saluer personne en leur chemin, une certaine plante, et la mettent ensuite sur la personne maleficiée ou ensorcelée.

21. Ceux qui crachent sur le soulié de leur pié droit avant que de le chausser, afin de se préserver de malefice, et qui se servent de leur salive pour les usages dont parle Pline (28, 8.).

22. Ceux qui croyent que la tête d'un loup un peu vieille, est capable de les préserver de malefice, et qui pour ce sujet l'attachent aux portés de leurs logis. Ceux qui attribuent la même vertu à la peau du coü toute seule et toute entière de cet animal. Le même Pline (28, 10) fait mention de ces deux remedes.

23. Ceux qui chassent les malélices avec du souffre et de la manière que Tibulle décrit ainsi dans une de ses Elegies. [2, 5 von den Worten *Ille ego cum tristi bis praecipuisset anus.*]

24. Ceux qui mettent du sel dans la lessive, de crainte qu'on ne l'empêche de couler, ou dans la baratte, de peur qu'on n'empêche le beurre de se faire.

25. Ceux qui pendent à leur coü la vilaine figure que l'on faisoit autrefois porter aux petits enfants contre toutes sortes de charmes et

de malefices. [Vgl. meine Uebers. des *Basile* 2, 266 ff. und *Germania* 8, 370 ff.]

26. Ceux qui font passer leurs chevaux, leurs vaches, leurs moutons, etc. par des feux faits de certains bois, et qui les font tourner certaine quantité de tours autour de ces feux, afin de les garantir de malefice toute l'année. [Vgl. *D. M.* 570 ff.]

27. Ceux qui crachent une ou trois fois dans leur sein afin de n'être point charmés. Cette pratique étoit ordinaire aux anciens.

28. Ceux qui lavent leurs mains le matin avec de l'urine pour détourner les malefices, ou pour en empêcher l'effet. C'est pour cela que le juge Paschase fit arroser d'urine sainte Luce, parce qu'ils s'imaginoient qu'elle étoit Sorciere, et que par ce moyen elle ne pouroit éluder la force des tourmens qu'il lui préparoit. Jean de Sarisbury, Evêque de Chartres, se moque de ce remede en ces terms: *Quis libenter non videat et rideat cum praestigatoris lotio perfusi ars deletur, oculis, quos malitia sua praestrinxerat, videndi facultas reparatur.* (Polycr. 1, 8.)

29. Ceux qui portent sur eux contre les malefices, une racine de chicorée qu'ils ont touchée à genoux avec de l'or et de l'argent, le jour de la Nativité de S. Jean Baptiste, un peu avant le soleil levé, et qu'ils ont ensuite arrachée de terre avec un ferrement, et avec beaucoup de cérémonies, après l'avoir exorcisée avec l'épée de Judas Machabée, ainsi que parle Pistorius. (*Epitome de Magia* c. 26. 27.)

30. Ceux qui pour le même sujet crachent trois fois sur les cheveux qu'ils s'arrachent en se peignant avant que de les jeter à terre; qui portent sur eux du sel non-beni, et qui changent de demeure et de nom.

31. Ceux qui portent sur eux du sel ou un noyau de datte poli, afin de chasser les malins esprits, ce que Bodin dit être une idolatrie. (*Daemonom.* l. 3, c. 5.)

32. Ceux qui font passer les enfans nouvellement nez par le feu, afin de les préserver de quantité de malefices. (Bodin l. c.)

33. Ceux qui pour se préserver de malefice frappent trois fois sur les cocques des oeufs qu'ils ont mangés, et les remettent ensuite dans le plat.

34. Ceux qui pour ôter le malefice d'amour, emploient le malefice de haine, en consacrant avec certaines ceremonies un pigeon noir, qu'ils donnent ensuite à manger aux deux personnes qu'ils aiment [qui s'aiment?] après l'avoir coupé en deux parties à peu près égales.

35. Ceux qui pour guerir une personne maléficiée, prennent trois mesures d'huile violart, font tenir le malade à l'opposite du soleil, avant qu'il soit levé, lui font prononcer son nom et celui de sa mere, nommer trois fois le jour, pendant six jours, les Anges de gloire qui sont dans le sixième degré; le font tenir tout nu le septième jour, etc. puis écriront sur une placque les noms de ces Anges etc. dans la créance qu'il sera guerri le 20 jour du mois.

36. Les femmes qui pour se faire aimer de leurs maris, prennent

de tous leurs cheveux, les offrent trois fois à l'autel avec un cierge ardent, et les portent ensuite sur leurs têtes.

37. Celles qui pour ne point avoir le cochemar pendant qu'elles sont en couche, ou de peur que les sorciers ne leur enlèvent leurs enfans, font mettre sur leur lit un couteau, ou une courtoie, etc.

38. Il y a une maniere qui est fort en vogue de retrouver les choses perdues. On dit qu'il faut pour cela prendre un morceau de pain, y mettre une poignée de sel dedans avec un sol marqué, le poser ensuite sur le manteau d'une cheminée; et après qu'il y aura été quelque tems, le donner au premier pauvre qui viendra demander l'aumône. Mais si la chose arrive ainsi qu'on l'assûre, il faut que le diable y ait la meilleure part, aussi bien que dans ce que Pierre Massé rapporte ainsi dans le ch. 8 du 1<sup>er</sup> livre de son *Traité de l'imposture et tromperie des Diables*, etc.: „J'ai vû de jeunes fols és Collegès de Paris qui profanant nôtre Eau-benite en abusoient à Divination: comme si quelque chose avoit été perduë, pour savoir celui qui l'avoit prinse ou dérobee, ils faisoient ce que s'ensuit: premierement ils avoient de l'eau benite qu'ils mettoient en un bassin ou un plat profond qu'ils emplissoient: puis ils faisoient des petits écriteaux, en chacun desquels ils écrivoient un nom de ceux de la chambre, ou d'autres qu'ils avoient pour suspects dudit larcin et mettoient tout bellement ledits écriteaux dedans ledit vaisseau plein d'eau, et si quelqu'un d'iceux enfondroit et alloit au fond, celui dont il portoit le nom, étoit tenu pour coupable du larcin.

39. Quand on va à la chasse, on sera heureux si l'on rencontre une femme débauchée, ou si l'on s'entretient de choses deshonnêtes, ou que l'on pense à des femmes débauchées. Et qu'au contraire l'on sèra malheureux si l'on rencontre un Moine. [cf. 43. 44. und *D. M.* 1077 ff.]

40. Afin de savoir en quel grain l'année sera fertile, il faut le soir avant de se coucher, nettoier son foier, et le lendemain matin on y trouvera quelque grain de blé, d'orge ou autre.

41. C'est un mauvais présage quand le matin en se levant on voit un banc renversé, et quand quelqu'un crache dans le feu.

42. Un couteau donné pour présent à un ami, rompt l'amitié qui est entre celui qui le donne, et celui qui le reçoit.

43. Il nous arrivera du malheur, si le matin nous rencontrons dans nôtre chemin un Prêtre, un Moine, une fille [cf. 39. und *D. M.* l. c.], un lievre, un serpent, un lézard, un cerf, un chevreuil ou un sanglier; si étant à table l'on renverse la saliere, l'on fait tomber du sel devant nous, ou que l'on répande du vin sur nos chausses, si un butor vole la nuit par dessus nôtre tête; si nous saignons de la narine gauche [*Deutsch. Abergl.* 825.]; si devant le dîner nous rencontrons une femme grosse; si en sortant du logis nous bronchons [*Deutsch. Abergl.* 895.]; si nous chaussons le pié droit le premier; si en chemin

faisant nous trouvons certain nombre de pies, ou d'autres oiseaux à nôtre gauche.

44. Il nous arrivera du bonheur, si nous rencontrons le matin une femme ou une fille débauchée, ou qui marche la tête nue, un loup, une cigale, une chevre, ou un crapaut. [cf. 43.]

45. Pour savoir si un malade mourra de la maladie dont il est travaillé, il n'y a qu'à lui mettre du sel dans la main, et que si le sel fond, c'est une marque qu'il en mourra; mais que s'il ne fond pas, c'est un signe qu'il n'en mourra pas.

46. Pour connoître entre trois ou quatre personnes celle qui nous aime le plus, il faut prendre trois ou quatre têtes de chardons, en couper les pointes, donner à chaque chardon le nom de chacune de ces trois ou de ces quatre personnes, et les mettre ensuite sous le chevet de nôtre lit; et celui des chardons qui marquera la personne qui aura le plus d'amitié pour nous, poussera un nouveau ject, et de nouvelles pointes.

47. C'est signe de malheur quand au lieu de poudre on met de la cendre sur son écriture.

48. De deux personnes mariées ensemble, celle-là mourra la première, du nom et du surnom de laquelle les lettres se trouveront en nombre non pair.

49. Afin qu'il meure plusieurs personnes en peu de tems dans une paroisse, il n'y a qu'à traîner le drap mortuaire autour de l'Eglise, ou dans le Cimetiere, comme on dit que font certains fossoyeurs impertinens et interessés en vuë de s'attirer de la pratique.

50. Il ne faut pas mettre des couteaux en croix, et ne pas marcher sur des fêtus disposés de certaine manière dans la crainte qu'il n'en arrive quelque malheur.

51. Quand une femme nouvellement accouchée prend pour marraine de son enfant une femme grosse, l'un ou l'autre des deux enfans c'est à dire ou celui qui est venu au monde, ou celui qui y viendra, mourra en peu de temps, et vivra peu.

52. Quand on ensevelit un mort sur la table de la chambre où il est decédé, il meurt quelqu'autre personne de la maison dans l'année même. C'est pourquoi il faut l'ensevelir sur un banc ou à platte terre. On dit aussi que la même chose arrive, lorsque le défunt a une jambe plus longue que l'autre après sa mort.

53. C'est un mauvais augure quand dans une maison la poule chante avant le coq, et la femme parle avant son mari, ou plus haut que son mari.

54. Ce sont des présages de bonne ou de mauvaise fortune, quand un chien noir entre dans une maison étrangère; quand un serpent tombe par la cheminée [D. M. 1087]; quand on éternue le matin, à midi ou au soir, rarement ou souvent [D. M. 1045]: quand on dit quelque nouvelle ou quelque parole affligeante dans un festin; quand on marche sur le pié de quelqu'un; quand on entend le tonnère à gauche

ou à droite; quand en sortant de la maison le premier pas que l'on fait, est du pié droit ou du pié gauche.

55. Il ne faut pas qu'une femme grosse voie habiller un prêtre à l'autel, et particulièrement lorsqu'il met la ceinture de son aube, de crainte que son enfant ne naisse le boyau au cou, comme l'on parle d'ordinaire.

56. Quand les roses de Jerico, que l'on fait venir des Indes, s'ouvrent étant mises dans l'eau, les femmes grosses qui les y ont mises, auront un heureux accouchement; et au contraire quand elles ne s'ouvrent pas, leur accouchement ne sera pas heureux. On m'a assuré que cette superstition étoit en usage parmi les femmes de Provence.

57. Quand l'oreille gauche nous tinte, ce sont nos amis qui parlent ou qui se souviennent de nous; et le contraire arrive lorsque l'oreille droite nous tinte [*D. M. 1071.*]

58. Quand nous voyons une araignée qui file du haut en bas, ou que nous la voyons simplement, c'est signe qu'il nous viendra de l'argent, de quelque manière que ce soit.

59. Il nous arrivera du bonheur si la première fois que nous entendons le coucou chanter, nous prenons quelque chose de ce qui se rencontre par hasard alors sous nos piés, et si nous le portons quelque temps sur nous.

60. Quand le bois qui est dans le feu tombe et se dérange; quand la chandelle allumée jette quelques bluettes ou étincelles de feu, et quand un chien en dormant tourne le nés du côté de la porte de la chambre, c'est signe qu'il doit venir compagnie au logis.

61. Quand une femme est accouchée d'un enfant mort, il ne le faut pas tirer de la chambre ou elle est accouchée par la porte, mais par la fenêtre, parce que si l'on l'en tiroit par la porte, la mère qui y passerait, n'accoucherait jamais que des enfants mort-nés.

62. Quand quelqu'un nous rencontre en chemin et nous demande ou nous allons, nous devons nous en retourner aussi tôt, de peur qu'il ne nous arrive quelque malheur.

63. Quand une femme grosse laisse longtemps son cuvier à lessive vuide sur son trépié, c'est signe qu'elle sera longtemps en travail d'enfant; comme au contraire c'est signe qu'elle n'y sera guères, si elle ne l'y laisse guères.

64. Quand on tué un chien ou un chat, cela porte malheur ou à celui qui le tué, ou à quelqu'un de la maison où il demeure.

Ceux-là tombent encore dans la superstition,

65. Qui font semer du persil par un enfant, par un imbecille, par un insensé, ou par quelque autre personne qui n'ait point de chagrin, dans la créance qu'il vient mieux que s'il étoit semé d'une autre main.

66. Qui mettent la plus grosse pièce d'argent qu'ils peuvent avoir, dans la main droite d'un mort, lorsqu'on l'ensevelit, afin qu'il soit mieux reçu en l'autre monde.

67. Qui ne veulent pas que l'on brûle les morceaux d'un joug de

boeuf rompu, parce que cet animal était présent à la naissance de notre Seigneur.

68. Qui pour filer beaucoup en un jour, filent le matin avant que de prier Dieu, et que de laver leurs mains, un filet sans mouiller, et le jettent ensuite pardessus leurs épaules.

69. Qui croient que ceux qui transplantent du persil, meurent l'année même qu'ils le transplantent.

70. Qui croient qu'il moura quelqu'un de la famille d'un défunt, si son corps se trouve . . . dans le tems qu'on l'ensevelit.

71. Qui croient qu'ils auront des richesses en abondance, si après avoir coupé la tête à une chauve-souris avec une pièce d'argent, ils la mettent dans un trou bien bouché, l'y tiennent pendant trois mois, et au bout de ce temps là lui demandent ce qu'ils veulent.

72. Qui pour savoir le secret d'une personne, écrivent sur leur main gauche un Jeudi, un Vendredi, un Samedi ou un Dimanche, une certaine figure, qu'ils montrent ensuite à cette personne en lui demandant son secret, qu'elle ne fait nulle difficulté de leur dire.

73. Qui ne veulent ni coudre ni filer, ni faire aucun autre travail dans la chambre où il y a un corps mort, s'imaginant qu'il est fête double et de commendement dans cette chambre.

74. Qui ne veulent pas que l'on brûle des cocques d'oeufs, de crainte, disent ils, de brûler une seconde fois S. Laurent qui a été brûlé avec de pareilles cocques.

75. Qui pour empêcher qu'un malade ne soit longtemps à l'agonie, dressent un lit en sorte que les soliveaux du plancher de la chambre où il est malade, ne soient pas de travers, mais en long; car si une fois ils sont de travers, le malade sera longtemps à l'agonie, si on les en croit.

76. Qui s'imaginent que si une femme grosse demeure debout ou assise au pié du lit d'une personne agonizante, l'enfant dont elle est grosse, sera marqué d'une tâche bleuë au dessus du nés, appelée *la bierre*, qui signifie que cet enfant ne vivra pas long-tems.

77. Qui empêchent les eunuques de tuer les animaux que l'on mange, et qui croient que ceux-là auroient commis un grand crime, qui en auroient mangé de tués par ces sortes de gens là. C'est une des superstitions que le Pape Nicolas I condamne dans certains Grecs. (*In respons. ad Consul. Bulgar. c. 57.*)

78. Qui quand quelqu'un est mort chez eux, mettent des croix dans les carrefours, afin que le mort retrouve le chemin de son logis, quand il y voudra revenir, ou quand il ira au jugement dernier.

79. Qui ne veulent pas manger des volailles, ni d'autres animaux, à moins qu'ils n'ayent été tués avec du fer. C'est encore un des restes du Paganisme que le même Pape reprend dans les Bulgares. (*Ibid. c. 90.*)

80. Qui enterrent un cheval, un boeuf, une vache, une chèvre, une brébis, etc. morts, les piés en haut, sous le seuil d'une écurie ou

d'une bergerie, pour empêcher les autres animaux de même de mourir.

81. Qui font une aspersion de bouillon d'andouille le Jeudi ou le Mardi gras, autour d'une maison de campagne, pour empêcher que les renards ne viennent manger les poules de cette maison.

82. Qui prétendent faire sonner l'heure avec une bague suspendue dans un verre par le moyen d'un filet, à cause, disent ils, qu'il y a du rapport entre le mouvement du soleil et le battement de l'artère qui fait mouvoir le filet.

83. Qui enterrent *Carême-prenant*, c'est à dire un Phantôme qu'ils appellent Carême-prenant, pour avoir moins de peine à jeuner.

84. Qui ne veulent pas que les bergers et les bergeres, touchent à la lampe du logis, ni qu'ils l'allument, parce que s'ils le faisoient, les agneaux de l'année seroient noirs.

85. Qui ne veulent pas que l'on dise que *la lessive bout*, mais qu'elle *joue*, et cela pour une raison extravagante.

86. Qui lorsque le maître du logis est mort, jettent toute l'eau qui peut être dans les seaux, de crainte que son ame s'y étant baignée, on ne boive ses pêchés; et couvrent les ruches des mouches à miel d'un drap noir, de peur qu'elles ne meurent faute de porter le deuil de leur maître.

87. Qui font sortir les veaux de l'étable en arrière, ou comme l'on dit à reculons, lorsqu'on les a vendues, afin que leurs mères n'y aient point de regret.

88. Qui ne veulent pas acheter des ruches à miel, mais seulement les échanger, de crainte qu'elles ne profitassent pas s'ils les achetoient.

89. Qui croient que les remèdes que les malades prennent après s'être confessés et après avoir été communiés, ne font pas le même effet, et ne sont pas si salutaires, que s'ils avoient été pris auparavant.

90. Qui sont dans la pensée qu'un sorcier ne peut ôter le malefice qu'il a donné, tant qu'il demeure lié en prison, ou entre les mains de la justice; mais qu'il faut qu'il soit en pleine liberté pour cela.

91. Qui s'imaginent faire plaisir aux morts, en leur mettant entre les mains ou en jettant sur leurs fosses ou dans leurs tombeaux, de petites cordes nouées de plusieurs noeuds et d'autres semblables; ce qui est expressément condamné par le Synode de Ferrare en 1612 au Titre *De Superstitionibus et Magicis artibus exterminandis*, No. 8, en ces mots: „*Caveant Parochi ne simplices foeminae, aut viri, in defunctorum manibus aut feretro superstitionis gratia quidquam deponant, quales sunt chordulae quaedam, frequentibus nodis aptae et distinctae, aut ejusdem generis alia, quibus imprudentes ad inanes cultus et superstitiones a vera pietate deflectunt.*”

92. Qui mettent certain nombre de croix sur les blés avec certaines cérémonies, afin de les conserver.



93. Qui font une croix à leur cheminée, pour empêcher que les poules ne sortent du logis.

94. Qui mettent du buis beni sur leurs fourages, afin de les préserver des vers qui les gâtent, ou aux quatre coins de leurs terres ensemencées en blé pour les faire profiter d'avantage. [Vgl. 244.]

95. Qui croient qu'un malade ne saurait mourir, parcequ'il est couché sur un lit garni de plumes d'ailes de perdrix.

96. Qui offrent à quelque Saint, ou à quelque Sainte de la cire, et du poil d'un certain animal, dans la pensée que cette offrande avancera la guérison des malades, en faveur desquels on la fait.

97. Qui tournent trois tours autour d'une charruë, tenant en leurs mains du pain, de l'avoine et de la lumière, avant que de commencer à labourer une piece de terre, afin que leur travail soit plus heureux.

98. Qui exposent quelques ferremens ou quelques autres meubles hors de leurs logis, quand ils ont égaré quelqu'un de leurs bestiaux, afin qu'il revienne plus facilement, et que les loups ne lui fassent aucun mal.

99. Qui tournent les poules autour de la cremaillère, afin qu'elles ne se perdent point.

100. Qui s'imaginent qu'une femme qui est en travail d'enfant, sera plutôt délivrée de son fruit, si elle chausse les bas et les souliers de son mari.

101. Qui pour donner lieu de s'en aller aux gens qui les incommodent, levent en haut les tizons qui sont dans le feu, et ne les levent jamais au contraire, lorsqu'ils veulent que la compagnie reste chez eux.

102. Qui pour empêcher que le linge qui a servi à un mort pendant sa maladie, ne cause la mort à ceux qui s'en serviroient après lui, font une lessive exprès pour le blanchir.

103. Qui croient que l'aiguille qui a servi à ensevelir un mort, mise sous une table, empêche les gens qui y sont assis, de manger. [Vgl. 5.]

On ne peut sans violer les Loix de l'Eglise, et sans tomber dans la superstition,

104. Soutenir qu'il y a des jours heureux et des jours malheureux pour faire certaines choses, comme sont les Jendis, les jours des Fêtes de S. Jean, de S. Paul, de S. Martial, des Innocents, et de la Translation de S. Martin, etc. comme par exemple, qu'il ne faut pas se baigner pendant la canicule, le jour de Ste. Anne, le jour de S. Jacques le Majeur ni le jour de la Madelaine, parce que ces jours sont dangereux; ou qu'il ne faut pas bâtir, ni envoyer les enfants à l'école à certains jours que l'on croit malheureux.

105. Refuser de travailler, de coudre, de filer, certains jours de la semaine, comme, les jendis ou les samedis après midi, de peur, dit-on, de faire souffrir le Fils de Dieu, de faire pleurer la sainte Vierge, ou de s'attirer quelque malheur. S. Augustin (*Serm. 215 de temp.*)

donne le nom de Sacrilège à cette superstition, et menace de la damnation éternelle les personnes qui la pratiquent. S. Eloy la condamne en ces termes: (Lib. 2. Vit. c. 15.) *Ne passez point le jeudi dans l'oisiveté ni pendant le mois de May, ni dans un autre tems, à moins qu'il n'arrive ce jour-là quelque Fête.* [D. M. Anh. S. XXX. 1. Aufl.]

106. Cuire un pain la veille de Noël, et en mettre dans le breuvage des vaches après qu'elles ont jetté leur veau, afin qu'elles poussent plus facilement au dehors, ce qu'on nomme *le délivre*, ou *l'arrière faiz*.

107. Ne pas tailler ni coudre des chemises les vendredis, parce qu'elles attirent des poux; ne pas se peigner les mêmes jours pour la même raison.

108. Faire mettre des poules couver le jour de mardi-gras par une personne qui aura beaucoup bû de vin, afin que la couvée soit heureuse.

109. Quand on change de logis, aller dans le nouveau logis lorsque la lune est dans son croissant, afin d'augmenter en biens.

110. Croire qu'il moura quelqu'un dans une paroisse la semaine même, lorsqu'il tonne le Dimanche.

111. Ne point filer le jour de Carême-prenant, de peur, que les souris ne mangent le fil tout le reste de l'année.

112. Ne point prêter à credit au commencement de la journée, de crainte que toute la journée ne soit malheureuse, ni le premier jour de l'an, de peur que toute l'année ne soit aussi malheureuse.

113. Quand un malade est à l'extrémité, le vouër à sainte Christine la première heure d'après-minuit, afin d'obtenir de Dieu sa guérison par l'intercession de cette Sainte, dans la pensée qu'elle a le pouvoir de rendre la santé, et de conserver la vie à une personne tous les jours de l'année, ce qu'elle ne fait néanmoins qu'à la première qui le demande, ou pour qui on le demande.

114. Ne pas chanter *Alleluia* ni Noël en Carême, de crainte de faire pleurer la bonne Vierge.

115. Mettre du sel aux quatre coins des herbages le 1 jour d'Avril, afin de préserver les bestiaux de malefice.

116. Faire comme certaines femmes de Suède, lesquelles au rapport du P. Jacques Sprenger, et du P. Henri Institor (*Mall. Malefic.* 2. p. q. 2. c. 7.) sortent de leurs logis le 1 jour de May avant le soleil levé, et s'en vont cueillir des feuilles de saules et de certains autres arbres, dont elles font des couronnes, qu'elles attachent à l'entrée des étables de leurs bestiaux, s'imaginant que par ce moyen elles les préserveront toute l'année de maléfice.

117. Prendre douze grains de blé le jour de Noël, donner à chacun le nom d'un des douze mois, les mettre l'un après l'autre sur une pelle de feu un peu chaude, en commençant par celui qui porte le nom de Janvier, et en continuant de même; et quand il y en a qui sautent sur la pelle, assurer que le blé sera cher ces mois là, comme

au contraire qu'il sera à bon marché, quand il y en a qui ne sautent point sur la pelle. Antoine Mizauld (Centur. 6. No. 64.) rapporte la même pratique d'une autre façon; mais elle n'en est pas moins superstitieuse.

118. S'imaginer qu'en portant des brandons dans les champs le 1 Dimanche de Carême et en conjurant les mulots, on fera mourir ces animaux, et on éloignera l'yvraie et la nielle. [Vgl. 149.]

119. Laver les brebis la veille de la S. Jean, et les enfants le jour du vendredi saint, et se persuader que cela les préservera de la galle.

120. Ne point vouloir manger de choux le jour de S. Etienne, parce qu'il s'étoit caché dans des choux pour éviter le martyre.

121. Refuser du feu à ses voisins depuis Noël jusqu'à la Circoncision, de peur de s'exposer à . . .

122. Sonner une cloche pendant 24 heures la veille de la S. Jean dès l'Aurore, pour empêcher les malélices des sorciers durant toute l'année.

123. Assembler le même jour dans un carrefour tous les moutons, toutes les brébis et tous les agneaux d'une paroisse, et les enfumer avec des herbes cueillies l'année précédente, aussi le même jour, avant le Soleil levé, afin de les préserver de la . . .

124. Amasser le même jour aussi avant l'aurore, ce qu'on appelle du *chardon roulant*, pour en piquer les bestiaux malades, en vû de les guerir.

125. Prendre le même jour, et dans la même circonstance du temps, une herbe appelée en quelques lieux *de la latte*, la porter sur soi à la tête, et à la ceinture, faire trois tours autour du feu de la S. Jean, et un signe de croix, afin de se garantir toute l'année du mal de tête et du mal de reins.

126. Prendre des rameaux benits le Dimanche des Rameaux, les ficher le même jour dans les terres ensemencées en blé, afin d'empêcher les Sorciers de jeter quelque malélice sur le blé.

127. Ne point cuire de pain entre les deux Noël, c'est à dire, entre la Nativité de nôtre Seigneur et la Circoncision, parce que cela porte malheur.

128. Laisser en ce temps-là le pain sur la table le jour et la nuit, parce que la sainte Vierge y vient prendre son repas.

129. Aller le premier au puits ou à la fontaine, le premier jour de l'an, et offrir au puits ou à la fontaine, une pomme et un bouquet, dans la pensée que l'eau en est beaucoup meilleure et plus salutaire.

130. Ne pas filer le jour de S. Saturnin, qu'on nomme en quelques endroits S. *Atorne*, ou *Atorni*, de crainte que les moutons, les brebis, et les agneaux, n'ayent le coü tors.

131. Ne pas garder chez soi du fil écriu pendant la semaine sainte, parce que notre Seigneur en a été lié.

132. Ne pas amasser la nuit de devant la S. Jean, de la fougere, ni de la graine de fougere, ne pas en semer, ne pas couper ni arracher

des herbes, et ne pas exposer à l'air, ou à la rosée cette nuit-là des draps de laine, ou de lin, s'imaginant qu'ils ne seront point mangés des teignes, et que les herbes ammassées cette nuit-là, seront plus salutaires qu'en un autre temps. Cette superstition est condamnée en ces termes par le Synode de Ferrare en 1612 (*Tit. de Superstit.* etc. No. 7.): „*Prohibemus ac vetamus ne quis ea nocte, quae diem S. Johannis Baptistae Nativitatis sacrum praecit, filices, filicumve semina colligat; herbas cujusvis generis legat, succidal, evellat, earumque, vel aliarum semina terrae mandet; neve pannos linneos, aut laneos nocturno aëri, aut rori excipiendo exponat, inani superstitione ductus fore ut tineae aliave animalcula ea ne attingant aut corrodant. Qui tale quid in posterum admiserint, de iis supplicium arbitrato nostro pro gravitate culpae sumemus.*“

133. Se faire tirer du sang le jour de l'Ascension, ou le jour de la S. Jean; le même jour se laver les piés, se baigner dans la mer; amasser des chardons et certaines herbes la nuit de devant la S. Jean: ce sont des Superstitions condamnées par le Synode du Mont Cassin en 1626 (C. 4. Decret. 7.).

134. Porter la nuit ou le jour, de l'avoine à sainte Radegonde, ou à une autre Sainte, pour être guéri du mal . . .

135. Croire que la veille de la S. Jean on trouve un charbon au pié de l'armoise, ou du plantain, qui préserve ceux qui le portent, de la peste, du charbon, du foudre, de la fièvre quarte, et du feu; mais qu'il n'y a que les petits enfants et les vierges qui les trouvent. Mizauld le rapporte ainsi dans sa 3<sup>me</sup> Centurie, No. 10: „*Sunt qui certam et constantem fidem mihi fecere, in vigilia B. Johannis Baptistae ad radices artemisiae carbonem reperiri, qui deferentes a peste, carbunculo, fulgure, quartana et incendio immunes reddat. Sed illum invenire solis parvulis et virginibus concessum esse aiunt. Audio etiam sub plantagine similem reperiri eodem die. Sed haec ociosis et curiosis quaerenda relinquo.*“

136. Faire mourir la nielle d'un champs, en en prenant le même jour cinq brins et en les mettant secher à la cheminée. A mesure qu'ils sechent, la nielle seche et meurt. [Vgl. 225.]

137. Empêcher que les souris ou les rats ne gâtent un tas de blé, en tirant à jeun le même jour un sceau d'eau, dans lequel on mêle de l'eau benite des Pasques et de la Pentecôte, et en arrosant ensuite le tas de blé.

138. Empêcher que les froments ne soient noirs et foudrez, en mêlant dans les semences de la chaux cuite entre la Fête de l'Assomption et celle de la Nativité de la Vierge.

139. Se rouler sur de la rosée d'avoine le jour de S. Jean avant le Soleil levé, pour guérir des fièvres.

140. Jeûner au pain et à l'eau le jour de Pasques, pour se préserver de ce qu'on appelle en certains lieux *les Breluches*.

141. Prendre une hache le jour du Vendredy Saint, ou le jour

de la S. Jean, et avec le dos de cette hache racler de la poussière d'un arbre frappé du foudre, et en mettre dans l'arme à feu dont on veut tirer, et on ne manquera pas de tuer ce que l'on tirera.

142. Se ceindre de certaines herbes la veille de la S. Jean, précisément lorsque midi sonne, pour être préservé de toutes sortes de maléfices.

143. Couper du bois de . . . le même jour, et en faire du charbon en vûe de s'en servir pour la guérison du mal de . . .

144. Croire que l'eau qui a été benie le premier Dimanche d'après les Quatre tems de . . . a plus de vertu que celle qui auroit été benie un autre jour.

145. Tourner trois fois le jour de la Purification de la sainte Vierge autour d'une escabelle avec un cierge beni ce jour-là, afin d'être préservé du feu, du foudre, et de tout malefice.

146. S'imaginer que quand le tems est clair, ou pluvieux, le jour de . . . l'année sera fertile ou sterile, et que l'été sera fort sec, ou fort abondant en pluies.

147. Toucher les choux et les autres legumes d'un jardin avec un balai le jour de S. . . . afin qu'ils ne soient point gâtez des chenilles.

148. Se persuader qu'on n'aura aucun ulcere toute l'année, si l'on s'abstient de manger des prunes le jour de Noël.

149. Mettre dans les jardins un tison de feu que l'on a accoutumé de faire le 1<sup>er</sup> Dimanche de Carême, qui est le jour des *Brançons*, et s'imaginer que cela fait beaucoup de bien aux jardins, et y fait venir de gros oignons. [Vgl. 159.]

150. Passer . . . fois au travers de ce feu, afin d'être préservé de la colique. [Vgl. 233.]

150<sup>a</sup>. Croire que quand on dit un Evangile selon S. Marc le Dimanche à la grand' Messe, il pleuvra toute la semaine.

151. S'imaginer qu'en jettant du sel aux quatre coins d'un herbage ou pâturage le 1<sup>er</sup> jour d'Avril, cela garentit les bestiaux de maléfice.

152. Croire, dire, et faire tout ce qu'on croit, tout ce qu'on dit, et tout ce qu'on fait du *Tréfoir*, ou de la *Bûche* de Noël, et du pain de Noël, en bien de lieux, et surtout en Provence. Ce *Tréfoir* étant préparé, toute la famille s'assemble la veille de la Noël; on le va querir, et on le porte en cérémonie dans la cuisine, ou dans la chambre du maître ou de la maîtresse du logis. En le portant on chante à deux choeurs ces rithmes Provençales:

*Souche baudisse*  
*Deman sara panisse:*  
*Tout ben ça y entre,*  
*Fremes enfantan,*  
*Cabres cabrian,*  
*Fedes aneïllan,*

*Pron bla et pron farino,  
De vin une pleno tino.*

C'est à dire:

Que la Bûche se rejouisse  
Demain c'est le jour du Pain:  
Que tout bien entre icy,  
Que les femmes enfantent,  
Les chèvres chevrottent,  
Les brébis agnellent,  
Qu'il y ait beaucoup de blé et de farine,  
Et de vin une pleine cuve.

On fait ensuite benir le Tréfoir par le plus petit et le plus jeune de la maison avec un ver de vin qu'il répand dessus en forme de croix en disant, *In nomine Patrie*, etc., après quoi on le met au feu: et on le respecte si fort, qu'on n'ose s'asseoir dessus, de crainte que si on le profanoit ainsi, on ne s'attirât quelque malediction. On en conserve toute l'année du charbon, que l'on fait entrer dans la composition de plusieurs remedes, et on croit que ce charbon étant mis ardent sur la nappe de Noël, ne la brûleroit pas. On laisse cette nappe mise durant les trois fêtes de Noël, et on la couvre des meilleurs morceaux et des meilleurs mets que l'on peut avoir. [Vgl. 231. und Wolf *Beitr.* S. 118 ff.]

153. On fait aussi la veille de Noël un gros pain, qu'on appelle *le pain de Calende*. On le fait le plus blanc que l'on peut, et fort gros. On en coupe un petit morceau, sur lequel on fait 3 ou 4 croix avec un couteau. On le garde pour guerir plusieurs maux; et le reste on le réserve pour le jour des Rois, auquel on le partage dans la famille, comme on fait ailleurs le gâteau des Rois.

154. Croire que pour chasser les Sorcieres, il faut sonner les cloches de la Paroisse la nuit de sainte Agathe, à cause que c'est particulièrement cette nuit-là qu'elles courent. Cela se pratique quelque part en Espagne, selon le rapport de Martin de Arlés (*Tract. de Superstitionib.*), qui le condamne et de fausseté et de Superstition tout ensemble. *Sed hoc falsum est*, dit-il, *et superstiosum*.

155. Ecrire de son sang sur son front la nuit des Rois les noms des trois Rois, *Gaspar*, *Melchior* et *Balthasar*, se regarder ensuite dans un miroir, et croire que l'on s'y voit tel que l'on sera à l'heure de la mort, de quelque manière que l'on meure.

156. Ne pas faire la lessive ni durant les Quatre-tems, ni durant les Rogations, ni pendant les jours que l'on chante Ténébres, ni depuis Noël jusqu'aux Rois, ni pendant l'Octave de la Fête-Dieu, qu'on appelle en certains lieux *les Octobres*, ni les vendredis, de crainte qu'il n'arrive quelque malheur.

157. Croire que la pluye qui tombe durant l'Octave de la Fête-Dieu, fait mourir les chenilles plutôt que celle qui tombe devant ou

après, et que les bêtes à laine que l'on tond en ce tems-là, meurent dans l'année.

158. Ne pas mettre rotir du chanvre, ni du lin, et ne pas cueillir des fruits dans les Quatre-Tems de Septembre.

159. Allumer des feux et faire courir des enfants par les champs le 1<sup>er</sup> jour de Mars, afin de rendre les terres plus fertiles. Polydore Virgile (L. 5. de *Invent. rer.* c. 2.) rapporte que cela se pratique tous les ans en Umbrie, et que la coutume en est venuë de ce qui se faisoit autrefois à Rome le jour de la fête de Cérés. On en pourroit peut-être dire autant des *brandons*, que l'on porte allumés dans les champs certain Dimanche de l'année. [Vgl. 118.]

160. S'imaginer que le pain cuit la veille de Noël se peut garder dix ans sans se corrompre, et qu'il preserve les vaches de bien de maux, quand elles le mangent dans leur breuvage.

161. Ne pas filer depuis mercredi de la semaine sainte jusqu'au jour de Pâques, de peur de filer des cordes pour lier nôtre Seigneur, ou parceque nôtre Seigneur est en repos ces jours-là; et par la même raison ne pas filer les samedis après midi.

162. Ne pas sâsser le jour de S. Thomas.

163. Ne pas cuire du pain pendant les Rogations, ou *Roisons*, comme l'on dit en certains lieux, de peur que quelqu'un de la maison où l'on en cuit, ne meure.

164. Refuser du feu à ses voisins à certains jours de la semaine, parce qu'en donnant on donne son bonheur.

165. Ne pas souffrir que l'on tuë les grillons, dans la pensée qu'ils font le bonheur des maisons où il se retirent.

166. Remplir d'eau les tonneaux de cidre le vendredi, afin que le cidre ne perde point sa force.

167. Se persuader que quand on fait une fosse le Dimanche dans une Eglise, dans une Chapelle ou dans une cimetièrre, pour enterrer quelqu'un, il mourra plusieurs personnes la même semaine dans la paroisse.

168. Cueillir certains simples, certaines feuilles, certains fruits, ou certaines branches d'arbres le 1<sup>er</sup> jour de May, le jour de la Nativité de S. Jean Baptiste, ou quelqu'autre jour, avant le soleil levé, dans la créance qu'elles ont plus de vertu, que si elles étoient cueillies dans un autre tems.

169. Croire qu'il vaut bien mieux enter ou greffer des arbres le jour de l'Annonciation de la Vierge et saigner des chevaux le jour de la fête de S. Estienne, qu'à tout autre jour.

169<sup>a</sup>. Dire qu'infailiblement quand il pleut ou qu'il fait beau tems certains jours, comme le jour de S. Vincent, le jour de la Conversion de S. Paul, le jour de S. Gervais et de S. Prothais, le jour de S. Urbain, le jour de S. Medard, etc. il pleuvra ou il fera beau tems 20, 30 ou 40 jours de suite, il y aura cette année-là mortalité, guerre, abondance ou dizette de vin, de fruits, de blé, de cerises, de prunes, etc.

Ce qui a donné lieu à ce quatre vers superstitieux que l'on a faits sur le jour de la Conversion de S. Paul, et qui se trouvent dans le *Traité des Divinations* de Pucer (p. 41 et 42):

Clara dies Pauli bona tempora denotat anni;  
Si fuerint nebulæ, pereunt animalia quæque;  
Si fuerint venti, designant praelia genti;  
Si nix, si pluvia, designant tempora cara.

En voicy quatre autres de même nature qui sont rapportez par Martin de Arlés dans son *Traité des Superstitions*. Les deux premiers regardent la Fête de S. Vincent:

Vincenti festo si sol radiet, memor esto,  
Para tuas cuppas, quia multas colligis uvas.

Et les deux derniers, celle de la Conversion de S. Paul:

Clara dies Pauli multas segetes notat anni;  
Si fuerint nebulæ aut venti, erunt praelia genti.

C'est de cette source que sont venues ces observations: *Telles Rogations, telles fanaisons. Tel S. Medard, tell Aoust. Tel S. Urbain, tell vendanges. Autant d'orages en été, que de jour nébuleux en Mars. Autant de brotillards après Pasques et au mois d'Aoust, que de rosées au mois de Mars.*

170. Le même Pucer (*Ibid.* p. 42) témoigne, que Frédéric III. Duc de Saxe, jugeoit de la durée des neiges par le nombre des jours qui restoient depuis le premier jour qu'il avoit neigé, jusqu'à la nouvelle Lune suivante.

171. Ne pas vouloir couper ses ongles le vendredy ni semer, ni planter, ni labourer, ni faire voile, ni couper du bois, ni remuer du blé dans les greniers, ni faire des contracts à certains jours.

172. Manger un coq le jeudi-saint en memoire de celui qui aiant chanté par trois fois, fit souvenir S. Pierre de son péché.

173. Serrer les cendres à certains jours de la semaine, afin que la lessive en soit meilleure.

174. Ne pas sortir de chez soi la veille d'un voyage que l'on a à faire, de crainte qu'il ne soit pas hepreux.

175. Ne pas entrer chez soi le vendredi en revenant d'un voyage, parce que c'est un signe de malheur.

176. Ne pas laisser un corps mort dans le logis où il est mort, de peur d'attirer par-là quelque mal à sa famille.

177. Cüeillir certaines herbes le jour de la S. Jean pour empêcher les Sorciers de faire du mal.

178. Pétrir le même jour de petits pains et les mettre sécher au plancher afin de n'être point mordu de chiens enragés.

179. Enfin s'imaginer, comme fait Pierre Lenaudiere dans son *traité des Docteurs* P. IV, qu. 14, qu'il y a trois jours de l'année, savoir le dernier de Janvier, et les deux premiers de Fevrier, où il ne vient point de filles au monde, et que les corps des garçons qui naissent ces trois jours-là, ne se corromperont point en terre avant le



dernier jugement, ce qu'il dit être rapporté dans le Livre *De Natura Rerum*.

189. C'est l'esprit de tenebres qui préserve ceux qui font un cercle, lorsqu'ils se voyent menacés des foudres, des ouragans, des orages, et de la pluie, même en pleine campagne. Sitôt qu'ils entendent gronder le tonnerre et souffler le vent avec impetuosité, et qu'ils voyent venir un temps facheux, ils font sur la terre, avec un couteau, un cercle simple, capable de contenir tous ceux qu'ils veulent garantir; puis ils font une croix au milieu, y écrivent *Verbum caro factum est*, et y fichent ensuite un couteau au milieu de la Croix, le trenchant vers l'endroit d'où peuvent venir les foudres, les ouragans, les orages, et la pluie, en biaisant un peu.

190. C'est le même esprit qui engage certains superstitieux à écrire des caracteres que je ne veux pas marquer, sur une lame de plomb avec leur nom, et le nom de la personne de qui ils attendent quelque chose, à les attacher à leur bras gauche, et à toucher cette même personne, afin d'en obtenir tout ce qu'ils souhaiteront.

191. Enfin c'est le même esprit qui leur fait faire d'autres caracteres vraiment diaboliques, pour corrompre des femmes et des filles et pour être aimez et se faire suivre par elles, pour les faire venir en quelque lieu que ce soit, pour se faire aimer de tout le monde et de leurs ennemis même; en un mot pour commettre une infinité d'autres crimes.

192. Il y a des gens assés fous pour s'imaginer qu'ils seront heureux au jeu, et qu'ils y gagneront toujours, pourvù qu'ils ayent sur eux un morceau de corde de pendu, ou du tréfle à quatre feuilles, ou un coeur d'hirondelle.

193. La fougere qu'il faut cueillir la veille de la S. Jean justement à midy, et le bracelet fait en la forme de ce caractère, HVTY, sentent trop la superstition.

194. Dans le Comtat d'Avignon, en Provence, en Daupiné et ailleurs, il y a des Prêtres qui font chauffer un morceau de fer, ou une des clefs de l'Eglise, et qui l'appliquent aux hommes et aux femmes, aux chiens et aux bestiaux, pour les guérir de la rage, ou pour les en préserver. Ce morceau de fer, et cette clef, s'appellent *La clef de S. Pierre*, parce qu'on s'en sert plus communement dans les Eglises qui sont dediées sous l'invocation de S. Pierre, que dans les autres. On en marque d'ordinaire les hommes et les femmes dans les Eglises, les chiens et les bestiaux à la porte des Eglises.

Je mets encore au rang des Preservatifs qui se font sans paroles :

195. Ne point manger de chaire ni d'oeufs certains jours de fêtes solennelles, comme le jour de Pasques, afin d'être preservé des fièvres le reste de l'année; comme si ces jours, et l'abstinence de la chair et des oeufs que l'on y fait, avoient plus de vertu pour cela qu'une pareille abstinence faite à d'autres jours. Aussi cette Superstition est-elle condamnée en ces termes par le Concile Provincial de Reims en

1583 (Tit. 6, No. 3): *Nemo a carnibus superstitione diebus solemnibus abstineat, ut sacro die Paschae, ne toto anno febre laboret, aut simile quidpiam faciat, suadeat, aut credat*; et par celui de Toulouse en 1590 (Part. 4, c. 12, No. 6): *Quae vana nonnullorum mentes invasit superstitio, carnibus ad vitandam febrem die Paschali abstinendum esse, ab unoquoque Episcopo in sua dioecesi diligenti disquisitione cognita, tollatur et arceatur.*

196. Prendre une branche de prunier, et l'attacher à la cheminée afin qu'elle seiche, pour guérir du mal de gorge.

197. Faire mordre un malade dans un coudre avant le soleil levé pour être guéri des . . . ou bien fendre un coudre et faire passer le malade dans la fente. [Vgl. 232.]

198. Derober une oreille de charruë, la mettre sous le seuil de la porte d'une bergerie, et faire passer les brebis par dessus, pour les guérir d'une maladie appelée *Bequereau*, qui est une . . . dont elles meurent assez souvent.

199. Laver ses mains le 1 jour de May dans du fumier, et abatre trois fois le couvercle de la huche sur ses mains, pour empêcher qu'elles ne se jarcen en hyver.

200. Guérir la fièvre . . . en buvant dans un seau d'eau après qu'un cheval y aura beu.

201. Lors qu'une femme est prête d'accoucher, prendre sa ceinture, aller à l'Eglise, lier la cloche avec cette ceinture et la faire sonner trois coups, afin que cette femme accouche heureusement. Martin de Arlés (*Tract. de Superstitionib.*) assure que cette Superstition est fort en usage dans tout son país: „*Superstitiosum est quod fere in omni hac nostra patria observatur, ut dum femina est propinqua partui, zonam vel corrigiam qua praecingitur, accipientes ad Ecclesiam occurrunt et cymbalum modo quo possunt corrigia illa vel zona circumdant et ter percutientes cymbalum, sonum illum credunt valere ad prosperum partum, quod est superstitiosum et vanum.*“

202. Frotter les verruës à un genest et le lier le plus bas de terre que l'on pourra, afin de les faire tomber. Le même remède sert pour faire tomber les cors des piés.

203. Frotter les verruës avec de la bourre que l'on aura trouvée fortuitement dans un chemin, puis la jeter, et celui qui la ramassera, aura les verruës.

204. Prendre autant de pois qu'on a de verruës, les enveloper dans un linge, et jeter ce linge dans un chemin. Celui qui le ramassera, aura les verruës, et celui qui les avoit auparavant, ne les aura plus.

205. Se frotter les dents quand elles font mal, d'une dent de mort, et croire qu'on en guérira.

206. Couper une pomme ou un morceau de boeuf en deux, en appliquer les deux morceaux sur les verruës, puis les lier ensemble et les jeter ensuite. A mesure qu'ils se pourrissent, les verruës diminuent.

ront. On attribüé le même effet aux feuilles de figuier, aux coeurs de pigeons, et aux grains de sel.

207. Faire durcir un oeuf au feu, et le mettre dans une fourmil- liere, afin de guérir la . . .

208. Balayer une chambre . . . fois à rebours pour chasser les maux de . . . et de . . .

209. Cüeillir certaines herbes entre la veille de la S. Jean et la veille de la S. Pierre, et les garder dans une bouteille pour guérir certaines maladies.

210. Garder des morceaux de pains benis des trois messes de Noël, et en prendre pour remede contre diverses maladies.

211. Faire passer par un écheveau de fil les personnes qui sont malades de la colique, et celles qui ont des descentes de boyaux, etc.

212. Frotter le front des enfans avec de la bouë pour empêcher qu'ils ne soient malades de . . . [Vgl. Basile 2, 266 Anm. und Petron. c. 151: „*Turbatum sputo pulverem medio sustulit digito frontemque...signat.*“]

213. Prendre deux brins de senesson, en faire une petite couronne mettant la racine en haut, et la pendre au coü avec un brin de fil, pour guérir des . . .

214. Attacher des têtes de clous aux portes des maisons, afin que les gens et les bêtes qui les habitent, soient preservés de charme et de malefice. (Mizauld cent. 4. No. 66. et cent. 7. No. 42.)

215. Croire que les moutons et les chevaux malades seront guéris, si on les fait changer de paroisse.

216. Quand un cheval est deferré, mettre pié à terre et tourner l'étrier à l'envers, pour empêcher que la corne ne s'uze.

217. Mettre deux pattes de . . . l'une au dessus de la porte d'une bergerie, et l'autre au dessous, pour guérir les moutons de la clavelée.

218. Derobier un chou dans un jardin voisin, et le mettre seicher à la cremillière (cremaillère?), pour guérir la fièvre . . .

219. Pendre au cou d'un malade un os de trépassé, que l'on aura pris dans un cimetiére, pour guérir le même mal.

220. Se frotter les mains au manteau d'un . . . pour guérir les verruës des mains.

221. Faire ce qu'on appelle des *Crepes* ou bignets, avec des oeufs, de l'eau, et de la farine, pendant la Messe de la fête de la purifica- tion; en sorte qu'on en ait de faites après la Messe, afin de ne point manquer d'argent toute l'année.

222. S'imaginer comme font quantité d'Idiots et d'Idiotes, que la toile faite de fil qui n'a point été filé les samedis après-midi, est ca- pable de ressusciter les enfans mort-nés qu'on y envelope.

223. Se mettre dans l'un des plats d'une balance, et mettre son pezan de seigle dans l'autre, pour être guéri du mal caduc. Cloïer un clou dans une muraille pour être guéri du mal de dents. Ce sont deux superstitions dont Denis le Chartreux parle ainsi (Lib. contra *Vitia Superstit.* art. 9): „*Ad superstitionem pertinet ponderatio hominis*

*ad aequalitatem nigigimis contra morbum caducum. Credulitas quod contra dolorem dentium valeat clavus infixus parieti.*"

224. La première fois qu'on entend le coucou, cerner la terre qui est sous le pied droit de celui qui l'entend, et la répandre dans les maisons afin d'en chasser les puces. (Mizauld cent. 4. No. 71.)

225. Faire sécher à la cheminée neuf sortes de bois, ou certaines herbes, afin que la fièvre et quelques autres maux diminuent à mesure que les neuf sortes de bois, et les herbes diminueront. [Vgl. 136.]

226. Cueillir un certain simple avant le soleil levé et en frotter les pieds des vaches, des chevres, des truyes, des cavales, etc. afin qu'elles aient beaucoup de lait.

227. Cacher sous l'écorce d'un tremble avant le soleil levé, du poil d'un homme ou d'une bête qui aura été blessée, et faire la même chose pendant quelques jours, afin de faire tomber ou mourir les vers, qui se seront accueillis à sa plaie. (Mizauld cent. 8. No. 91.)

228. Trouver inopinément une petite grenouille verte, appelée en certains pays *rôlet* ou *graisset*, ne la point nommer, et l'attacher au cou d'un febricitant pour le guérir. Si cet animal meurt bientôt, c'est signe que le malade sera bientôt guéri; mais s'il est longtemps sans mourir, c'est signe que le malade languira longtemps, et même qu'il sera en danger de mourir.

229. Faire boire les bestiaux au retour de la Messe de minuit, avant que de rentrer au logis et avant que de parler à personne, pour les préserver de certains maux.

230. Enterrer un boeuf, une vache, un bouc, une chevre, un porc, une truie, un cheval, une cavale, un mouton, ou une brebis morte, dans l'étable même où elle est morte, ou bien pendre sa ... à la cheminée, pour empêcher que les autres ne meurent.

231. Croire qu'une bâche que l'on commence à mettre au feu la veille de Noël (ce qui fait qu'elle est appelée *le tréfoir*, ou *le tison de Noël*) et que l'on continué d'y mettre quelque tems tous les jours jusqu'aux Rois, peut garantir d'incendie ou de tonnerre, toute l'année, la maison où elle est gardée sous un lit, ou en quelque autre endroit; qu'elle peut empêcher que ceux qui y demeurent, n'ayent les mules aux talons en hiver; qu'elle peut guérir les bestiaux de quantité de maladies; qu'elle peut délivrer les vaches prêtes à vêler, en en faisant tremper un morceau dans leur breuvage; enfin qu'elle peut préserver les blés de la rouille en jettant de sa cendre dans les champs. [Vgl. 152.]

232. Se lier à certains arbres avec une corde, ou avec quelqu'autre lien de bois ou de paille, et demeurer quelque temps en cet état, pour être guéri des fièvres. Quelques-uns disent qu'il faut faire cela de grand matin et étant à jeun, laisser pourrir le lien autour de l'arbre, et mordre l'écorce de l'arbre avant que de se retirer. [Vgl. 197.]

233. Passer par le feu de la S. Jean pour être guéri du feu voyage. [Vgl. 150.]

234. Mettre des feuilles de blé en croix, pour être guéri de la...

235. Demander trois aumônes à l'honneur de S. Laurent, pour être guéri du mal des dents.

236. Donner un sol et un morceau de l'habit d'un malade à un Medecin, afin que le malade guerisse.

237. Trainer un brin de fil dans du saint Chrême, ou cacher une image de terre sous un autel, pour être guéri de certaines incommodités.

238. Saigner du nés sur certaine quantité de fétus disposés d'une certaine maniere, afin d'étancher le sang qui coule du nés en abondance.

239. Courir ça et là dans une Eglise pour guerir la pleuresie. Le Concil Provincial de Toulouse en 1590 (Part. 4. c. 12. No. 6.) condamne cette pratique par ces mots: „*Quae vana nonnullorum mentes invasit Superstitio, ad temere conceptam imaginariae pleuritidis opinionem a nostris hominibus adhibetur per Ecclesiam circumcursatio, eaque omnia anili Superstitione hominum mentes detinere consueverunt, ab unoquoque Episcopo in sua dioecesi diligenti inquisitione cognita, tollantur et arceantur.*“

240. Attacher au coü des brebis de trois ou de neuf sortes de bois, pour faire tomber les vers qu'elles ont quelquefois. (Mizauld cent. 2. No. 73.)

241. Faire changer les chevaux de paroisse, ou, comme l'on dit en certains lieux, les faire changer *de dimage*, lorsqu'ils sont malades des trenchées ou des avives, pour les en faire guerir, dans la pensée qu'ils n'en gueriroient point sans cela.

242. Porter une perruque faite des cheveux d'un pendu, et trempée dans le sang d'une pupu, afin de se rendre invisible.

243. Mettre du pain beni de la Messe de minuit, ou des miettes du pain beni de la Messe paroissiale d'un Dimanche, dans le breuvage des bestiaux pour les guerir ou pour les delivrer du mal...

244. Tremper cinq feuilles de buis beni le jour des Rameaux dans le breuvage des vaches pour les purger. [Vgl. 94.]

245. Couper l'ourlet du suaire d'un mort, le passer sous les reins, et en ceindre ceux qui ont la colique, ou quelque descente de boyaux.

246. Mettre un morceau du cierge beni le samedi saint, pour empêcher qu'on ne charme une arme à feu.

247. Traire une vache trois matins de suite, sans laver ses mains et avant le soleil levé; puis jeter le lait sur les... des bestiaux, ou le mettre sous le... de leur étable, ou le verser sur une... pour le préserver de mal.

248. Remettre les os disloqués avec de l'ozier franc, lié d'une certaine maniere.

249. Guerir les verruës que l'on a aux mains, ou en regardant le croissant, ou en mettant dans un papier autant de petites pierres qu'on

a de verruës et en jettant ce papier dans un chemin, ou enfin en prenant de la bouë derrière soi et en les en frottant.

250. Frotter les loupes à l'habit d'un bourreau, peu de temps après qu'il a fait exécution, afin de les dissiper.

251. Relever l'estomach ou en baillant, ou en appliquant un soc de charruë trempé, sur une certaine partie du corps. Ce dernier remède guerit aussi du mal de gorge. Il y en a plusieurs autres de même nature que les deux premiers pour relever l'estomach.

252. Avant que d'enfourner le premier pain au four, faire un signe de croix dessus, prendre ensuite une poignée de la pâte du milieu de ce premier pain, en faire un petit pain à part, le faire cuire dans le même four, et quand il est cuit le donner au premier pauvre qui se rencontre, *Au nom de Dieu et de Mr. S. Alouri*, c'est (dit-on) un remède infailible pour guerir les enfans qui sont en chartre.

253. Manger la premiere pasquerette que l'on trouve, ou se frotter au premier houx que l'on rencontre, pour guerir la fièvre . . .

254. Porter dans sa bourse la tête d'une pupu, afin de n'être point trompé par les marchands et de gagner beaucoup. (Mizauld cent. 2. No. 73.)

255. Guerir un malade de la . . . en mettant bouillir dans l'eau qu'on lui donne à boire une pincée d'aiguilles que l'on aura prise au hazard et sans compter chés un marchand.

256. Faire passer un enfant malade du mal appelé de S. Gilles, dans la chemise de son pere, et porter ensuite cette chemise sur un autel de S. Gilles, afin que l'enfant guerisse.

257. Guerir les enfans qui sont en chartre, ou en langueur, en allant à l'autel des onze mille Vierges, et en mettant de l'huile dans la lampe qui brûle devant le saint Sacrement. Si la lampe ne jette pas une lumière bien claire, c'est signe que l'enfant mourra; mais si au contraire elle en jette une qui soit bien claire, c'est marque qu'il guerira.

258. Guerir des fièvres en assistant un seul jour de Dimanche à trois eaux benites en trois differentes paroisses.

259. Jetter sur une aubespine le lait qui se caille trop tôt, afin qu'il soit plus longtems à se cailler.

260. Faire porter sur soi à un mari un morceau de corne de cerf, afin qu'il soit toujours en bonne intelligence avec sa femme. La même chose peut servir aux boeufs et aux chevaux, afin qu'ils ne soient jamais malades. (Mizauld *ibid.*)

261. Passer entre la croix et la bannière de la paroisse, lorsqu'on fait la procession à la grand-Messe les Dimanches, afin de n'avoir point la fièvre . . . toute l'année.

262. Faire faire les fers des chevaux des épées avec lesquels on aura tué quelques personnes, afin que les chevaux soient plus agiles à la course. Les rendre plus traitables et plus doux, en leur faisant faire des mors de semblables épées. (Mizauld *ibid.*)

263. Faire porter à un homme marié le coeur d'une caille mâle, et à sa femme le coeur d'une caille femelle, afin qu'ils vivent toujours en paix. (Mizauld cent. 8. No. 18.)

264. Toucher à certains jours de l'année avec un balai les herbes et les légumes des jardins pour empêcher que les fourmis, les saute-lles, les limaçons, les chenilles, les vers et les autres insectes ne les gâtent.

265. Arrêter le sang en mettant une clef creuse dans le dos. Arrêter le lait en mettant une pareille clef dans le sein.

266. Porter sur soi neuf patenostres d'ambre . . . pour guérir certains maux.

267. Quand une femme est en mal d'enfant, lui faire mettre le haut de chaussure de son mari, afin qu'elle accouche sans douleur.

268. Pendre un hareng le vendredy saint aux soliveaux d'une chambre, afin d'empêcher les mouches d'y entrer.

269. Ficher des épingle dans le suaire d'un mort, porter sur soi ou une dent de loup, ou l'oeil droit d'un loup, après l'avoir fait secher, afin de n'avoir point de peur.

270. Fendre un chesne, et faire passer trois fois un enfant par dedans, afin de le guerir de la hergne. Le père et la mère de l'enfant doivent être chacun à un côté du chesne.

271. Brider certains animaux d'une ronce, afin de les guérir des maux de . . . et de . . .

272. Boire à jeun de l'eau benite de la veille de Pasques, ou de la veille de la Pentecôte, pour être guerir des fièvres.

273. Attacher une grande dent de loup au coü d'un cheval, afin de le rendre infatigable à la course.

274. Mettre seicher à la cheminée la pellicule d'un oeuf, afin que les poules du logis ne perdent point leurs oeufs.

275. Attacher une pierre percée au coü d'un cheval qui hannit trop, afin de le faire taire. Attacher à la queue d'un asne une pierre, afin de l'empêcher de braire. (Mizauld cent. 7. No. 79.)

276. Jetter du bouillon de carême-prenant dans les fossés, dans les mares, dans les étangs, etc. afin de faire taire toute l'année les grenouilles qui y sont.

277. Prendre les ourlets des linceuls, dans lesquels on a enseveli un mort, et les porter au coü, ou au bras, pour guerir des fièvres. Il faut que ces ourlets ayent été déchirés et non coupés.

278. Mettre une croix de bois sur un monceau de blés, pour empêcher les chats d'y faire leur ordure.

279. Tourner les chats et les poules autour de la crémillere (cremaillère?), pour les tirer au logis, et pour les obliger de ne pas en sortir.

280. Guerir un cheval ou un autre animal boiteux, en lui faisant lever le pié tous les matins pendant neuf jours de suite, et en donnant deux sols à celui qui lui a levé le pié, pour faire son offrande.

281. Guérir les fièvres en partant de bon matin pour aller en voyage à une Eglise dédiée à Dieu sous l'invocation de S. Pierre, sans se laver les mains, sans parler à personne, sans boire ni manger, et sans prier Dieu qu'on ne soit arrivé à l'Eglise.

282. Mettre une grenouille de buisson dans un pot de terre neuf, et enterrer ce pot au milieu d'un champ, afin d'empêcher les oiseaux de manger ce qu'on aura semé dans ce champs. (Mizauld cent. 8. No. 16.) Mais il faut enterrer ce pot un peu avant la moisson, de peur que les grains et les fruits ne soient amers.

282<sup>a</sup>. Porter sur soi une feuille de ... comme font quantité de chasseurs, de cavaliers, et de postillons, pour empêcher qu'on ne s'écorche le derrière, quand on va à cheval.

283. Ouvrir et fermer la huche trois fois tous les matins durant neuf jours, faire du vent en l'ouvrant et en la fermant, et exposer à ce vent ceux qui ont des dartres ou du feu volage au visage, afin de les guérir. Ou bien faire la même chose en disant . . . fois *Pater noster* etc. en diminuant à chaque fois que l'on ouvre la huche.

284. Guérir la galle en ces deux manières: 1) Se rouler tout nu dans une pièce d'avoine, en arracher une poignée, s'en frotter le corps avec de l'eau de fontaine; après s'en être ainsi frotté, la mettre seicher sur un arbre ou sur une haye: à mesure qu'elle seichera, la galle seichera aussi, et s'en ira. 2) Sortir le matin de sa maison sans penser à quoi que ce soit, arracher une poignée d'avoine en grappe, et la mettre sur un arbre, ou sur une haie. A mesure que cette avoine seiche, la galle seiche et diminue.

285. Faire passer les moutons, les brebis, ou les agneaux par un cercle, afin de les préserver de la . . .

286. Cerner le gazon qui est sous le pié d'un cheval malade, afin de le guérir. [Vgl. 291 und *Deutsch. Abergl.* 524. 556.]

287. Pétrir un petit pain avec l'urine qu'une personne malade de la fièvre quarte aura renduë dans le fort de son accès, le faire cuire, le laisser refroidir, le donner à manger à un . . . et faire trois fois la même chose pendant trois accès; le . . . prendra la fièvre quarte, et elle quittera la personne malade. Si cette personne est un mâle, on donnera le petit pain à un . . . si elle est femelle, on le donnera à une . . . Lambin dans son Commentaire sur ces paroles d'Horace (Lib. 2. Satyr. 3.)

„*Frigida si puerum quartana reliquerit,*“

assûre qu'il a appris ce remede superstitieux et illicite d'un Umbrois. „*Febris quartanae depellendae, dit-il, rationem miram et paucis fortasse inauditam, quam, cum in Italia essem, a quodam Umbro accipi, hic referre volo. Sumatur id lotium, quod aeger febre vigente, seu παροξυσμῷ tempore semel effuderit. Hoc lotio, in locum aquae, tantum farinae quantum satisfit ad exiguum panem, conficiendum temperetur, subigatur ac pinsatur: panisque fiat et coquatur: coctus et refrigeratus . . . masculino esurienti, si aeger sit mas, feminae si femina sit, praebatur*



*idque ter fiat. Hoc facto aeger convalescet . . . feбри quartana corripitur.*<sup>6</sup> Mais en parlant de la sorte, il a montré qu'il n'était pas grand Theologien. Mizauld rapporte le même remède. (Cent. 6. No. 38.) En voici encore un autre pour la fièvre quarte. Il faut que le malade prenne de l'herbe appelée *bouillon blanc*, après l'avoir cherchée en disant son chapelet et sans saluer qui que ce soit, ni parler à personne. L'ayant trouvée, il la doit arracher avec sa racine, et la jeter au vent; puis la fièvre quarte cesse aussitôt.

288. Souffler trois fois à jeun pendant neuf matins de suite, dans la bouche des enfants qui y ont du chancre, et dire certaines paroles, pour les en guérir.

289. Faire passer un febricitant par la fente d'un arbre afin de le délivrer de la fièvre . . . [Vgl. 381.]

290. Prendre du poil d'une . . . ou des ongles d'un malade, et le mettre entre un arbre et son écorce et le malade guérira infailliblement, comme aussi si on le fait passer . . . fois pardessus un chesne ou pardessus un sureau. [Vgl. 386 und D. M. 617 f. 1122.]

291. Guérir une vache, quand elle cloche d'un mal appelé en certains pays, *le fourchet*, en lui arrêtant le pié dont elle cloche, sur une motte d'herbe ou de gazon, en cernant cette motte de la grandeur du pié malade, et en la mettant seicher ensuite sur une haye. [Vgl. 286.]

292. Attacher un clou d'un Crucifixe au bras d'un epileptique, pour le guérir.

293. Faire durcir un oeuf, le peler, le picquer de divers coups d'aiguille, le tremper dans l'urine d'une personne qui a la fièvre . . . puis le donner à un . . . si le malade est un mâle, ou à une . . . si le malade est une femelle, et la fièvre s'en ira.

294. Guérir un rhumatisme appelé par quelques-un *l'Enchappe*, en faisant frapper trois coups d'un marteau de moulin, proche du malade, par un meunier, ou par une meunière de trois races et en disant *In nomine Patris*, etc.

295. Dérober quelque chose à son voisin, afin de faire cesser le mal qui nous tourmente.

296. Enfoûir une . . . sous le seuil d'une écurie ou d'une étable, ou pendre dans l'une ou dans l'autre des briques en croix, pour empêcher que les chevaux et les autres bestiaux ne soient malades ou maléficiés, et que les vaches ne tarissent.

297. Tuer un cocq en présence d'une personne qui est en lueur, et qui semble ne pouvoir mourir, afin qu'elle meure ou qu'elle guerisse bientôt.

298. Monter sur un ours et faire certains tours dessus pour être préservé de la peur. Cela se pratiquait autrefois en France plus communément qu'aujourd'hui.

299. Guérir un cheval encloué en lui tirant le clou du pié, en l'enfonçant dans une b. ou dans quelqu'autre morceau de b. et en pissant dessus.

300. Faire faire les premiers souliers des enfants de cuir de loup, et les leur faire porter, afin qu'ils soient préservés, etc. Le Synode du Mont-Cassin en 1626 condamne expressément cette pratique. (C. 4. Decret. 2.)

301. Guérir la fièvre . . . avec cet admirable remède. Prendre un morceau de linge neuf et qui n'ait point encore été mis à la lessive, y enfermer un peu de sel, de la toile d'araignée, de l'oignon, et quelques autres drogues, puis le mettre sur le poignet du bras ou commencement de l'accès, l'y laisser pendant 12 heures et ensuite le jeter au feu sans regarder dedans.

302. Partir du lieu où l'on se trouve, sans saluer qui que ce soit et sans dire mot à personne, aller chercher une certaine herbe, l'arracher et la jeter au vent, pour guérir la fièvre quarte.

303. Ficher des aiguilles ou des épingles dans un certain arbre de l'Eglise de S. Christophe située sur une montagne fort élevée proche de la ville de Pampelonne afin d'être préservé du mal de tête toute l'année suivante. Martin d'Arlès, Archidiacre de Pampelonne, condamne cette pratique superstitieuse dans son *Traité des Superstitions*.

304. Couper une paille avec une besaiguë pour guérir l'enfleure des mains et des doigts.

305. Attacher un cheval pendant trois heures à une certaine racine d'arbre ou à une branche qui n'aura jamais porté de fruit, afin de le guérir d'une certaine maladie.

306. Mettre le coeur d'un crapaut sur la mamelle gauche d'une femme pendant qu'elle dort, afin de lui faire dire tout ce qu'elle a de secret. (Mizauld centur. 2. No. 61.)

307. Jetter neuf grains d'orge, etc. dans une fiole de verre pleine d'eau claire pour guérir un . . . de la . . .

308. Empêcher qu'un Sorcier ne sorte du logis où il est, en mettant des balais à la porte de ce logis.

309. Pétrir le gâteau qu'on appelle de S. Loup en cette manière, pour empêcher que les loups ne fassent aucun mal aux bestiaux et aux troupeaux que l'on laisse seuls dans les champs et les pâturages. On fait un gâteau triangulaire à l'honneur de la très-sainte Trinité, on y fait cinq trous en mémoire des cinq plaies de notre Seigneur, et on le donne ensuite, pour l'amour de S. Loup, au premier pauvre qui se rencontre. C'est ce qui se pratique assez souvent proche Tillemont et Louvain, ainsi que le rapporte Majolus (*Suppl. diar. canic. colloq. 3.*)

Employer quelqu'un de ces remèdes extérieurs dont Fernel parle en cette sorte (Lib. 2. *De abditis rerum causis* c. 18):

310. Se scarifier les gencives avec une des dents d'une personne morte d'une mort violente, pour guérir le mal de dents.

311. Boire la nuit de l'eau de fontaine dans le test d'un homme mort et brûlé, pour se délivrer du mal caduc.

312. Se faire des pillules du test d'un pendu pour se guerir des morsures d'un chien enragé.

313. Percer le toit de la maison d'une femme qui est en travail d'enfant, avec une pierre, ou avec une flèche, dont on aura tué trois animaux, savoir un homme, un sanglier et une ourse, de trois divers coups, pour la faire aussitôt accoucher: ce qui arrive encore plus asseurement quand on perce la maison avec la hache ou le sabre d'un soldat arraché du corps d'homme, avant qu'il soit tombé par terre.

314. Manger de la chair d'une bête tuée du même fer dont on a tué une personne, pour guerir l'épilepsie. Avec les mains de quelques personnes mortes d'une mort avancée, guerir les écrouelles, les glandes qui viennent autour des oreilles et les maux de gorge en les touchant seulement.

315. Dans l'accès de la fièvre tierce boire trois fois dans un pot neuf, autant à une fois qu'à l'autre, de trois puits différents, meslée ensemble, et jeter le reste ensuite.

316. Pour guerir la fièvre quarte, envelopper dans la laine, et noïer autour du côté quelque morceau d'un clou de Croix; boire du vin dans lequel on aura trempé une épée dont on aura coupé la tête d'une personne; ou envelopper dans un linceüil les rogneures de ses ongles, puis attacher ce linceüil au cou d'une anguille vive, et la laisser aller aussitôt dans l'eau.

318. Cracher dans la gueule d'une grenouille de buisson et la laisser aller incontinent après toute vive, pour guerir la toux.

319. Se lier les tempes d'une corde de pendu, ou se lier le teste d'un des rubans d'une femme, pour ne plus sentir le mal de tête.

User des vaines Observances que S. Bernardin de Sienne marque ainsi (Tom. 1. Serm. 1. in Quadrag. art. 3. c. 2.):

321. Jeter la cremaille de sa cheminée hors de son logis pour avoir beau temps.

322. Mettre une épée nuë sur le mast d'un vaisseau pour détourner la tempête. [Vgl. 432.]

323. Danser le jour et la nuit en prenant bien garde de tomber par terre, et faire quantité d'autres folies dans l'Eglise aux Fêtes de l'Assomption de la Vierge, et de S. Barthelemy, pour être guerri du mal caduc.

324. Ne point manger de têtes d'animaux, pour n'avoir jamais mal à la tête.

325. Faire ce qu'on ne peut dire, ni même penser honnêtement, pour guerir le mal d'oreilles.

326. Toucher avec les dents une dent de pendu ou un os de mort, ou mettre du fer entre les dents, lorsque l'on sonne les cloches le samedi saint, pour guerir le mal des dents.

327. Porter un anneau fait dans le temps qu'on dit la Passion de notre Seigneur, contre la goute crampe.

328. Prendre deux roseaux, ou deux noyaux d'aveline, les faire

joindre l'un à l'autre, et les porter pendus à son cou, contre les dislocations de membres.

329. Mettre sur un enfant qui est tourmenté des vers, du plomb fondu dans l'eau, ou du fil filé par une Vierge.

330. Pour le feu sauvage, compter avec le pié les pierres d'une muraille, en levant le pié vers la muraille en courant, et enfin en la touchant du genouil.

331. Faire passer les enfants dans des racines de chêne creuses, ou par un troü nouvellement fait, afin de les guerir de certaines maladies. [Vgl. 289.]

332. Decouvrir le toit de la maison d'une personne malade au dessus d'elle, lorsque quelqu'un lui souhaite la mort et qu'elle ne peut mourir, ou la lever de sa place, dans la creance qu'il y a quelque plume d'oiseau qui l'empêche de mourir. [Vgl. *D. M.* 1. *Ausg. Deutsch. Ab.* 439. 721. und hier *Frs. Ab.* 95.]

333. Chasser les mouches lorsqu'une femme est en travail d'enfant, de crainte qu'elle n'accouche d'une fille.

Nous ne saurions nous dispenser de condamner de superstition ceux qui s'imaginent pouvoir :

334. Etre gueris du mal caduc en proferant ces paroles, *Dabit, habet, hebet*; ou en portant à leur doit un anneau d'argent, au dedans duquel il y auroit écrit † Dabi † habi † haber † hebr †; ou en portant sur eux les noms des trois Rois qui vinrent d'Orient pour adorer nôtre Seigneur dans la crèche de Bethléem, *Gaspar, Melchior, Balthasar*: ce que l'on a exprimé par ces vers, que la simplicité et l'ignorance de quelques Ecelesiastiques du tems passé avoient inserés jusques dans les Rituels, et entré autres dans celui de Chartres (ch. 26—30) de l'année 1500:

*Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum.*

*Haec tria qui secum portabit nomina Regum,*

*Solvitur a morbo Christi pietate caduco.*

335. On guerit aussi du même mal, du mal de tête et des fievres, et on est préservé des malheurs des chemins, de la mort subite, des sorcelleries et des maléfices, en portant sur soi une image qui represente l'adoration des mêmes Rois, avec cette inscription: „*Sancti tres Reges, Gaspar, Melchior, Balthasar, orate pro nobis, nunc et in hora mortis nostrae.*“ En 1677 je trouvai une de ces images enfermée dans un phylactère d'étain pendu au cou d'un petit enfant.

336. Dire certaines paroles sur le toit de la maison afin qu'une femme qui est en travail d'enfant accouche heureusement.

337. Donner à quelqu'un un pain, sur lequel on ait écrit certains mots, pour le préserver, ou pour le guerir du mal de . . . Le Synode du Mont-Cassin de 1626 raporte et condamne ces pratiques comme superstitieuses. (C. 4. Decret. 2.)

338. Etre préservé du mal de . . . en disant, *La velere, rare, rari, quod explicare nequeunt omnes linguae viventium.*

339. Empêcher les scorpions de faire du mal en prononçant ce monosyllabe *Bud*, lorsqu'on les aperçoit.

340. Guérir les chevaux de certaines maladies, en recitant certaines paroles de l'Écriture, en suspendant un certain ver et en le gardant un certain jour du croissant, ou du decours de la lune. C'est ce qu'on ne doit pas souffrir, selon la pensée de Martin de Arlès (*Tract. de Superstit.*), qui dit: „*Si aliqua inutilia verba, superstitiosa facta admisceantur verbis sanctis, ut isti incantatores equorum et jumentorum faciunt, vermem quemdam suspendentes et die lunae crescentis vel minuentis servantes, prohibendi sunt qui talia agunt, secundum illud Apostoli ad Thessalos: „Ab omni specie mala abstinete vos.“*“

341. Guérir les morsures des chiens enragés, en disant ou en faisant dire, *Hax, pax, max*, etc.

342. Chasser la peste et les fièvres pestilentielles en portant sur soi ce mot *Ananizapta*, ou tout seul, ou avec ces vers et leur suite, écrits d'une certaine façon.

*Ananizapta ferit mortem quae laedere quaerit;*

*Est mala mors capta dum dicitur Ananizapta;*

*Ananizapta Dei miserere mei, a signis caeli quae timent gentes, nolite timere, quia ego vobiscum sum, dicit Dominus.* Martin de Arlès parle de cette formule en ces termes (*Tract. de Superstitionib.*): „*Sunt reprobanda quaedam breviola, quae data fuerunt olim contra febrim a quodam nebulone Quaestore, quorum forma talis erat: Ananizapta etc. Sunt suspectae illae scedulae ex parte dantis. Nam erat ille homo apostata a religione Fratrum Minorum, nunc sub habitu Canonici Regularis, nunc sub habitu S. Antonii praedicando incedens.*“ Il avoit condamné un peu auparavant cette formule superstitieuse: *On † Coriscion † Matatron; Caladafon, Corobam, Ozcazo, Uriel, Uriel, Yosiel, Yosiel, Michaël, Azariel, Raphaël, Daniel, Ya, Ya, Uba, Adonay Sa-baath, Heloim, etc.*

343. Guérir de la brûlure, et du feu sauvage en disant ces paroles: *Feu, feu pers ta chaleur, comme Judas fit sa couleur, lorsqu'il trahit notre Seigneur, au nom du Père, et du Fils, etc.*

345. Dire, quand on se brûle: *Feu pers ta chaleur, comme Judas sa couleur, quand il trahit notre Seigneur.*

346. Guérir de la . . . en portant sur soi un billet où ces mots soient écrits, *Ber, fer, careau, reductat, Monarchus.*

347. Ecrire sur quatre billets de papier ces paroles: *Ibi ceciderunt, expulsi sunt inimici mei*, ou bien, *Expulsi sunt quia non potuerunt stare*, et mettre ces quatre billets aux quatre coins d'un grenier où il y a du blé, ou dans le blé même, pour en chasser les chérançons.

348. Mettre le pié sur la corne d'un cheval défermé, et dire, *Os non comminuetis ex eo*, pour empêcher qu'il ne se gâte le pié en marchant.

350. Guérir le mal caduc en écrivant au dedans d'un anneau *Memento homo . . .* et en portant cet anneau au quatrième doigt de la

main gauche, ou bien en disant dans l'oreille gauche du malade, *Jesus-Christ est né, Jésus-Christ est resuscité, etc.*

351. Attâcher à son cou ces mots et ces croix † *authos* † à *aortoo* † *nozio* † *bay* † *gloy* † *aperit* † . . . pour se faire aimer de tout le monde.

352. Porter sur soi ces mots écrits ainsi sur du parchemin vierge † *Ibel* † *Labe* † *Chabel* † *Habel* † *Rabel* etc. pour empêcher les armes à feu de blesser.

353. Ecrire dans du pain *Isioni Kirioni esseza Kuder fese etc.*, ou bien dans un morceau de pomme *hax, paz, max, Deus adimax, etc.* Et faire avaler ce pain ou ce morceau de pommes aux personnes qui ont été mordues d'un chien enragé, pour être guéries.

354. Porter sur soi ces paroles écrites sur du parchemin vierge: † *Aba* † *Alay* † *Abafroy* † *Agena* † *Procha* etc. pour gagner à toutes sortes de jeux.

355. Ecrire sur du papier *Cuso ouzuse Sasum redire repuda Sanum Emanuel Paracletus etc.* puis avaler ce papier, pour être guéri de la morsure des serpents.

356. Faire uriner une femme en la regardant et en disant: *Verbum facias cum respicis Ascham sit Barascin serpe patericos velios absa tu factum, etc.* [pour . . . ?]

357. Ecrire sur trois feuilles de laurier ces trois: *Michaël O. Gabriël O. Raphaël O.* et les mettre ensuite . . . pour faire qu'une fille, ou une femme songe toute la nuit à nous.

358. Ecrire sur . . . ces lettres *p. g. e. b. a. x. C. p. p. p. p. et n.* et les donner à ceux qui saignent, pour les porter sur leur tête, afin d'étancher le sang qui coule de diverses parties de leur corps; ou bien dire: *Longis* [L. Longinus] *mettant sa lance in latus Domini N. J. C. perforavit, et exinde exivit sanguis et aqua, etc.* [Vgl. 437.]

359. Ecrire sur du . . . *Dum appropriant super me nocentes ut edant carnes meas, ipsi infirmati sunt et ceciderunt;* le pendre au cou de ceux qui ont des vers; et dire . . . *Pater* et . . . *Ave*, pour les guérir.

360. Dire . . . jours durant . . . *Pater* et autant d'*Ave Maria* à jeun en memoire des cinq plaies de notre Seigneur, et porter les paroles suivantes pendues à son cou: *Quand Dieu vit la croix où son corps fut mis, sa chair trembla, son sang s'émeut, les Juifs lui ont dit: je croi que tu a peur, ou que les fievres te tiennent; je n'ai point peur, ni les fievres ne me tiennent point,* pour guérir des fievres et de la jaunisse. Ce merveilleux remède est ordinairement accompagné de cette légende: *Tous ceux et celles qui cette oraison diront ou sur eux la porteront, jamais fievre, ni jaunisse n'auront Ihs † Maria † Amen.*

361. Dire *Anna peperit Mariam, Elisabeth peperit Johannem, Maria autem Christum, in nomine Jesu cesset sanguis ab hoc famulo, vel ab hac famula,* pour guérir le flux de sang.

363. Dire *Pater noster* etc. jusqu'à *In coelo et in terra* etc. In

*nomine etc. Amen en l'honneur de Dieu et de Monsieur S. Eloy, pour guerir un cheval picqué ou encloué.*

364. Dire . . . fois, *Le sang juste du Sauveur et Redempteur J. C. soit entre les parties*, et ensuite . . . *Pater et . . . Ave Maria etc.* pour empêcher qu'on ne se batte et qu'on ne se querelle.

365. Faire ce que font certains Juifs, au raport de Majolus (*Supplement. diar. canicular. colloq. 3.*) qui lient à leurs têtes et à leurs mains gauches, et qui attachent aux portes du côté droit, des bandes de parchemin, qu'ils appellent *Theophilin*; ensorte que la troisième partie de ces bandes regarde le lit qui est dans la maison, afin que le Démon ne leur puisse nuire. Et qui dans la même vuë font un cercle avec de la craie ou du charbon autour de la chambre dans laquelle il y a une femme en couche; écrivent ensuite sur toutes les murailles de cette chambre, *Adam, havah, Chuts, Lilith*, et sur le dedans de la porte les noms des trois Anges, ou plutôt des trois Diables, *Senoi, Sansenoi, Samangeloph*, comme ils l'ont appris de Lilitheé fameuse sorcière, en voulant la noyer dans la mer.

366. Oter le maléfice fait de poil d'animaux, d'aiguilles ou épines, d'épines, et d'autres choses semblables, non en les tirant du corps de ceux qui en sont affligés, par le moyen des incisions, mais en prenant tout le pus ou toute la matière, lorsqu'elle sort d'elle-même, en la mettant dans un trou fait à un sureau ou à une chesne du côté de l'Orient; en bouchant ensuite ce trou avec un coin, ou une cheville du même bois, et en proferant certaines paroles. [Vgl. 290.]

367. Se délivrer de toutes sortes de maladies causées par magie en faisant deux hexagones, sur l'un desquels on écrit *Adonai*, et sur l'autre *Jehovah* ou *Tetragrammaton*.

368. Guerir le noïement d'aiguillette en écrivant sur du parchemin neuf, avant le soleil levé et en renouvelant pendant . . . jours, ces caractères *Avigairtor* etc. Guerir le même mal avec un fer de cheval qu'on aura trouvé fortuitement dans son chemin, et dont on aura fait forger une fourche un jour de Dimanche, en disant certains mots.

Ces cinq derniers Phylactères sont tirés des abominables livres de Paracelse, *De caelesti Medicina et de Characteribus*, où il en est ramassé quantité d'autres qui ne sont pas moins superstitieux.

369. Pendre à son côté certains lacs de soye, et écrire par le dedans de ces lacs certains caractères, pour être preservé de tons maux.

370. Ecrire, ainsi que quelques porchers et quelques bergers le pratiquent, sur un billet le nom de S. Basile; et attacher ce billet au haut d'une houlette ou d'un bâton, pour empêcher que les loups ne fassent aucun mal aux brebis et aux porcs. D'autres bergers et d'autres porchers après avoir dit certains mots, plantent leurs houlettes ou leurs bâtons en terre, puis se retirent, et croient que les loups n'ataqueront point leurs brebis ni leurs porcs.

371. Empêcher quelqu'un que l'on veut retenir de s'enfuir, en

faisant ce que font les Turcs, pour empêcher que leurs esclaves ne s'enfuient et ne les quittent. Ils écrivent sur un billet le nom de l'esclave, l'attachent dans sa chambre, et avec des paroles magiques et des imprecations qu'ils profèrent sur sa tête, ce pauvre esclave s'imagine en s'enfuyant qu'il va rencontrer des lions et des dragons qui le devoreront, que la mer et les rivières vont se déborder pour l'engloutir, ou que l'air est si noir et si épais, qu'il ne sait où il marche; et épouvanté par toutes ces vaines imaginations, il revient dans la maison de son maître, et rentre dans son ancien esclavage, ainsi qu'é le temoigne Maiolus.

372. Croire qu'une croix achetée d'aumônes, est plus sainte et a plus de vertu qu'une autre qui seroit achetée d'autre argent.

373. Offrir aux Saints de la eire, ou quelqu'autre chose, et y mêler des cheveux d'un homme malade ou du poil d'un animal malade, afin de le guerir plus aisément.

374. Plonger des images des Saints ou des Saintes dans l'eau, afin d'avoir de la pluie.

375. Faire des ligatures avec des . . . afin que les vaches aient toujours du lait et ne tarissent point.

376<sup>a</sup>. Mesurer la ceinture des malades, afin de connaître à quel Saint il les faut recommander pour qu'ils guerissent, et pratiquer quelques autres cérémonies superstitieuses qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici.

376<sup>b</sup>. Dresser un bâcher de certains bois, y mettre le feu, y pousser les animaux que l'on veut guerir de certaines maladies, ou les faire tourner tout autour, et offrir aux Saints le premier des animaux qui est poussé ou qui tourne tout autour. [Vgl. 26.]

377. Guerir du mal de . . . en traînant un brin de fil dans du saint Chrême, ou en cachant une image de terre sous la nappe ou la pierre d'un autel.

378. N'être point mordu des puces en disant *Och, Och*, en entrant dans un lieu où il y en a.

379. Arrêter le flux de sang en prenant un fétu et en le laissant tomber à terre, en certaine quantité de fois,

*Herbe qui de Dieu est créée*

*Montre la vertu que Dieu l'a donnée.*

380. Arrêter le sang qui coule du nés, en écrivant avec le sang sur le milieu du front de la personne qui saigne: *Consummatum est.*

384. Empêcher qu'on ne s'enivre, en disant avant que de boire, ce vers Latin:

*Jupiter bis alta sonuit clementer ab Ida.* [Vgl. 391.]

385. Chasser le mal de dents en repetant . . . fois au fort de la douleur *Anasages, Anasages, Anasages*; ou en disant à S. Laurent ou à Ste. Apolline, dans un certain tems de la Messe, *Ibi erit fetus et stridor dentium*; ou en s'écriant, lorsqu'on voit le croissant, *Ah, qu'il est beau!* puis en prenant un peu de boüe sous leurs souliers, et en la



mettant sur leurs levres; ou en disant, *Galbes . . . Galdes . . .* ou bien *Gibel, Got, etc.* ou enfin en portant sur soi ces mots écrits dans un morceau de papier: *Strigiles falceae dentatae dentium dolorem personae*, et en les pendant à son . . .

386. Empêcher que les scorpions ne fassent tort aux pigeons d'un colombier, en écrivant aux quatre . . . *Adam*.

387. Guérir un cheval d'une entorse en faisant trois fois le signe de la croix avec le pié sur le pié du cheval malade, en prononçant autant de fois *Ante, parante, supparante in nomine Patrie* etc. Et en frappant du pié le pié du même cheval, une fois à *Ante*, deux fois à *Parante*, trois fois à *Supparante*.

388. Porter sur soi et reciter ces paroles: *Nam et si ambulavero in medio umbrarum mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es Domine Deus meus*, pour être guéri de la . . .

389. Ouvrir une serrure sans la clef en écrivant sur un billet ces caractères ++ *F. A. P. H. R. G. (A. P. H. Q.)* en mettant ce billet dans un linge neuf, en le posant ensuite sur un autel où il doit être pendant neuf jours, et enfin en l'approchant de la serrure.

391. Ne pas s'enyvrer en beuvant, pourvu qu'ils disent dès les premiers coups qu'ils boivent.

Τρίς ἑ ἀπ' ἰθαίων ὀρέων κτόπι μητίτα Ζεῦς.

(II. 8, 170.) [Vgl. 384.]

392. Guérir le farcin en prenant trois petits morceaux de cire-vierge qu'il faut mettre dans un morceau de . . . les lier trois neuds avec une corde de chanvre, et dire à chaque neud cinq fois *Pater* et *Ave Maria, Christus + Christus vincit + Christus + Christus abicit + Amalor + Alcinor + Descendat + In nomine* etc.

393. Empêcher qu'une plaie ne fasse mal, et que la cancrène ne s'y mette, en recitant cinq fois par jour les deux vers suivants, et en mettant la main sur la plaie, lorsqu'on les recite:

*Vulneribus quinis me subtrahere Christe ruinis.*

*Vulnera quinque Dei sunt medicina mei.*

(Mizauld cent. 2. No. 61.)

394. Empêcher que le fruit ne tombe d'un arbre, quelque vent et quelque violence qu'il fasse, en attachant ces mots à l'arbre:

Χαλιεῖ ἃ ἐν κεράμῳ δέδετο τρικαίδεκα μῆνας. (II. 5, 387.)

395. Adoucir les douleurs de la goutte, en disant ou en portant sur soi ces paroles:

Τετρήχην ἃ ἀγορή, ὑπὸ δὲ στεναχίζετο γὰτα. (II. 2, 95.) [Vgl. 440.]

396. Guérir la fièvre quotidienne en écrivant avec une certaine encre sur un feuillage d'olivier cueillie avant le soleil levé, et en portant au cou ces mots *Ca, Boi*.

397. Faire sortir les ordures qu'on a dans les yeux, en crachant trois fois en un certain lieu, et en disant trois fois *Pain beni*.

398. Faire tomber les verrues qu'on a aux mains, en les saluant, et en leur disant au matin *Bon-soir*, et au soir *Bon-jour*.

399. Empêcher que le beurre ne se fasse, en frappant trois fois avec un bâton sur la baratte, et en recitant un verset du Psaume 31 sur quoi Bodin raconte cette Histoire (L. 2. de *Demon.* c. 1.): *Me souviens qu'étant à Chelles en Valois, un petit laquais empêchoit la chambrière du logis de faire son beurre; elle le menaça de le faire fottetter pour lui faire ôter le charme: ce qu'il fit. Ayant dit à rebours le même vers, aussitôt le beurre se fit, combien qu'on y avoit employé presque un jour entier.*

400. Se préserver de quantité de maladies, en disant trois fois *Pater* et *Ave* à cette fin, la première fois qu'ils voyent le croissant.

401. Lever un homme de terre sans sentir presque aucune pesanteur, en proferant certaines paroles que je ne veux pas rapporter ici. Quoique cela se fut fait assez de fois chez une personne de qualité de ma connaissance, cependant un Curé de mes amis, homme de mérite et de vertu, y étant, et ayant soutenu qu'on ne le pouvait faire en sa présence, on employa inutilement trois ou quatre personnes pour le faire, bien qu'elles en eussent fort bien le secret, mais peut-être que le *Demon* était alors occupé ailleurs.

402. Eteindre le feu en disant, *In te Domine speravi* etc. ou en écrivant certains autres mots avec du charbon, sur le manteau de la cheminée.

403. Guérir la rage en portant ces paroles pendues à son cou, *Berfer careau, reducat*, etc.

404. Ecrire certains mots sur un morceau de pain, et le donner ensuite à manger à un malade, afin qu'il recouvre la santé.

405. Relever l'estomach avec certains mots, et avec une ronce de cinq feuilles, appliquée sur une certaine partie du corps.

407. Guérir la maladie appelée *le carreau*, en prenant un pavé d'une Eglise, et en disant *Ave pavé, carreau tout . . .*

408. Se garantir du tonnerre, en mettant une branche d'aubespine sur leurs têtes, et en proferant certaines paroles.

409. Dire *Jao Sabaoth* etc., pour prendre quantité de poisson en pêchant.

410. Porter dans un . . . pendu sous le bras droit, le coeur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire, et celui d'une grenouille, pour se rendre invisible.

411. Arrêter le sang qui coule du nez en écrivant avec de l'encre dans l . . . d'un homme ou d'un garçon *Boris*, et dans c . . . d'une femme ou d'une fille *Borus*.

412. Guérir toutes sortes de fièvres en rompant dans le frisson un petit bâton, en le jettant par la fenêtre au commencement de l'accès, et en disant . . . ou bien en liant le matin un . . . avec un lien de paille, et en recitant à genoux devant cet . . . cinq fois *Pater* et cinq fois *Ave*. La personne qui déliera ce lien, aura les fièvres, et le malade en sera délivré, ou bien enfin en faisant prendre aux malades du vin blanc, dans lequel on a fait tremper un billet où sont

écrites ces paroles : *Conceptio immaculata beatæ Mariæ Virginis.*

413. Faire ensorte que des criminels condamnés à la question ne ressentent aucun mal lorsqu'ils y sont appliqués, ou qu'on ne nous puisse rien prendre, en disant ces vers :

Imparibus meritis pendent tria corpora ramis,  
Dismas et Gesmas, media est divina potestas :  
Alta petit Dismas, infoelix, infima Gesmas ;  
Nos et res nostras conservet summa potestas.  
Hos versus dicas, ne tu furto tua perdas.

On dit encore le premier verset du Pseaume . . . ou *Sicut lac benedictæ et gloriosæ Virginis Mariæ fuit dulce et suave Domino nostro* etc. ou enfin, *Jesus transiens per medium illorum, ibat os non*, etc. pour empêcher que les criminels ne souffrent, lorsqu'ils sont appliqués à la question.

414. Arrêter l'effet des armes-à-feu, en disant à rebours ces paroles de notre Seigneur à S. Paul, *Saule Saule, quid me persequeris?* et en y ajoutant trois mots qui ne signifient rien.

415. Empêcher qu'on ne lie les criminels et qu'on ne les retienne en prison, pourvu qu'ils aient certaines lettres de liberté, dont parle le venerable Bede (L. 4. c. 22.) dans son *Histoire d'Angleterre*, et qu'il appelle *Litteras Solutorias*.

416. Eviter et chasser quantité de maladies, et détourner quantité de dangers par le moyen des *Brevets* ou *Billets*, qui sont une espèce de préservatifs avec paroles, non moins superstitieux et reprouvés que les autres. Le père Crespel rapporte (L. 1. de la haine du Diable etc. Disc. 10.) que les Reistres qui vinrent en France durant la Ligue, en avoient : Que les Japonais en vendaient à ceux qui sont à l'agonie, les assurant que s'ils meurent avec, ils ne seront point tourmentés des malins esprits : Que Servius Novianus craignant de devenir chassieux, portoit pendus à son côté ces deux lettres Grecques  $\alpha$  et  $\rho$  ; et qu'il a vu à Avignon un jeune garçon que le Diable avoit possédé, à cause qu'on lui avoit attaché au côté un brevet où il y avoit des noms inconnus.

417. Arrêter ou faire courir les chevaux, les carosses, les chariots, les coches, et les charettes, en recitant certaines paroles, ou en les écrivant sur le lieu par où ils doivent passer. Quand cela arrive, il faut faire rebrousser chemin aux chevaux, et les faire passer par un autre endroit.

418. S'échapper d'une prison en faisant ce qui suit ; Le jour que l'on entre en prison il faut manger sobrement, et le lendemain avaler à jeun un croûte de pain sur laquelle on aura écrit ces paroles : *Senozam, Gooza, Gober, Dom*, etc. puis se coucher et dormir sur le côté droit.

419. Arrêter les carosses, les charettes etc. en mettant au milieu du chemin un petit bâton, sur lequel on écrit ces mots : *Jerusalem*

*omnipotens Deus, convertis-toi, arrête-toi là;* ensuite traverse le chemin par où tu vois venir les carrosses et les chevaux etc.

420. Tirer de cent pas loin dans un sol, et donner dedans, en écrivant sur un morceau de papier les noms des trois Rois, y enveloppant la balle, puis en rétirant son halaine, en tirant le pistolet, le fusil etc. dire, *je te conjure d'aller droit ou je veux tirer*, etc.

421. Charmer les armes à feu, et les empêcher de tirer,

a) En faisant un certain caractère sur du parchemin vierge de loup ou de bouc, lorsque le soleil entre dans le signe de l'*Aries*, un mardi à la première heure du jour.

β) En disant: *Arquebuse, pistolet, ou autre arme à feu, je te commande, que tu ne puisse tirer, de par l'homme qui souffrit mort et passion à l'arbre de la croix pour nous pauvres pécheurs, et qu'il te soit donné pour pénitence de ne point tirer*, etc.

423. Eteindre le feu qui est dans une cheminée, en faisant trois croix sur le manteau de la cheminée, et en disant certains mots.

424. Chausser toujours la jambe gauche la première, pour se préserver de la colique . . .

425. S'exposer tout nu au soleil levant, et en même tems dire certaine quantité de fois *Pater* et *Ave*, pour guérir les fièvres. Il y a des femmes et des filles qui le pratiquent ainsi.

426. Se mettre le cou sur une auge de porce, en disant *au nom du Pere, et du fils, et du S. Esprit*, pour être guéri des fievres . . . et de quelques autres maladies.

427. Etendre sur la rate d'une personne qui en est malade, la rate d'une bête, en disant, *Que l'on fait un remède pour la rate*.

428. Empêcher les chasseurs de rien prendre et de rien tuer à la chasse, en disant, *Si ergo me quaeritis, sinite . . .*

429. Appaiser la tempête en écrivant, *Consummatum est*, d'une certaine manière, et en le mettant ensuite sur la pointe d'un couteau à manche noir. [Vgl. 433.]

430. Charmer les armes en disant . . . fois *Molatum*, et ensuite, *Molatus dives, fulgiter, regina . . .* ou bien, *A signis caeli . . . nolite timere, quia ego vobis jubeo . . .*

Employer quelqu'un des moyens que S. Bernardin de Sienne (Tom. 1. Sermon. 1. in quadrag. art. 9. c. 2.) décrit et condamne de la sorte :

432. Il y en a qui étant sur mer, et voyant une certaine nuée s'élever, la conjurent avec certaines paroles en tenant leur épée toute nue en leurs mains. [Vgl. 322.]

433. D'autres pour être guéris du mal, ou de l'enflure de gorge, prennent un couteau qui a le manche noir, et recitent certains mots. [Vgl. 429.]

434. D'autres pour guérir le mal de reins, font coucher le malade le visage contre terre, puis une femme qui a eu deux enfants tout d'une portée, tenant deux quenouilles dans ses deux mains, lui

marche sur les reins, et passe trois fois par dessus lui, en prononçant quelque charme.

435. Quelques uns pour remettre les veines de la cuisses qui sont torses, et hors de leur situation ordinaire, prennent un bassin plein d'eau, et par le moyen de certaines paroles font monter l'eau de ce bassin en haut dans un pot de terre.

436. Quelques autres pour guérir la fièvre continuë, la fièvre tierce, on la fièvre quarte, donnent a manger aux malades à jeun pendant trois jours des feuilles d'arbres, ou des pommes, sur lesquels ils écrivent certains mots.

437. Il y en a enfin qui pour guérir des blessures, recitant la formule qui commence par *Longinus fuit Hebraeus*, etc. ou celle-cy, *Tres boni fratres*, etc. [Vgl. 358.]

438. Empêcher qu'un poulet, à qui on aura percé la tête d'un couteau, ne meure, en disant *Gaber si loc, fendu*.

439. Guérir l'épilepsie ou le mal caduc, en liant au bras du malade un des clous d'un Crucifix.

440. Guérir la goutte en écrivant sur une plaque d'or ce vers latin traduit d'Homère:

*Concio turbata est, nubiter quoque terra sonabat*

lorsque la lune est dans la balance, ou plutôt dans le signe du lion. [Vgl. 395.]

441. Guérir la fièvre . . . en écrivant sur une feuille d'olivier, cueillie avant le lever du soleil, et portée au cou, ces paroles: *CA, ROJ, A*.

442. Guérir d'autres fièvres, en prenant d'un certain vin, dans lequel l'on a fait tremper quelque temps ces paroles écrites sur du papier, *Conceptio immaculata beatæ Virginis Mariæ*.

443. Ecrire en beaux caractères ces paroles sur un billet, *Lotée soit l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge*, mâcher et avaler ce billet un samedi matin, afin de garder tant qu'on voudra les remèdes qu'on nous aura donnés, et de ne jamais vomir les medecines que nous aurons prises.

444. Mettre un bâton entre ses jambes, et dire ces paroles: *Bâton blanc, bâton noir* etc. qui sont celles que disent les Sorciers, lorsqu'ils veulent aller au Sabbath, ainsi que le témoigne Henri Boquet (C. 26.) dans son *discours des Sorciers*.

445. Empêcher qu'on ne tire droit avec un canon, un fusil, ou une autre arme à feu, en recitant ces mots: *Malaton, Malatas Dinor*.

446. Pour la brûlure. *Notre saint Pere s'en va par une voye, trouve un enfant qui crie. Pere, qu'a cet enfant? Il est cheut en brasse ardent. Prenez du sein de porc, et trois haleines de vôtre corps et le feu en sera dehors*. Ou bien: *Feu! pers ta chaleur comme Judas perdit sa couleur, lorsqu'il trahit notre Seigneur*, etc.

447. Pour le feu volage. *Feu! je te conjure de perdre ta fureur, comme fit Judas devant nôtre Seigneur*, etc. Ou bien: *Je m'en entri*

dans un bois blanc, j'y trouvi du feu blanc, ce feu blanc se mourit, si fera celui cit. Il faut dire ensuite trois *Pater* et trois *Ave*, en . . . trois fois.

448. Pour la fièvre . . . *Tremble, tremble, au nom des trois personnes de la sainte Trinité*, etc. Il faut dire ces paroles en liant un tremble.

449. Pour les charbons, les tumeurs, et tous les autres maux qui paroissent sur le corps: *Charbon pulent, mauvais, quelque mal que ce peut être, je te prie de t'en aller aussi doucement que tu es venu*, etc.

450. Pour la colique: *Mere Marie, Madame sainte Emerance, Madame sainte Agathe, je te prie de retourner en ta place, entre le nombril et la rate, Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit*, etc.

451. Pour le chancre qui arrive aux bêtes à laine: *Chancre blanc, chancre noir, chancre rouge, chancre de toute sorte, je te conjure de n'avoir non plus à voir sur ce troupeau, que le Diable a sur le Prêtre, quand il dit la Messe*, etc.

452. Pour guerir un cheval éhanché: *Au nom du Père*, etc. *Hanche de cheval, te veuille reconduire au premier état, Sancte Johannes*, etc. *Amen*.

453. Conjurer les . . . par ces paroles: *Conjuro te, Sabella, quae faciem habes mulieris et renes piscis, caput tenens in nube et pedes in mari, septem ventos bajulas, daemonibus imperas. Adjuro te, Sabella, per ista nomina, per Balestaco, per Actiova*, etc. *Sabella, Sabella, alta et excelsa, ventum validum contra illas, quas de terminis nostris ejiciat*, etc.

454. Arrêter un serpent en le conjurant avec ces mots (Mizauld Cent. 2. No. 93.): *Adjuro te per eum qui creavit te, ut maneat: quod si nolueris, maledico maledictione qua Dominus Deus te exterminavit*.

455. Conjurer les nuës avec certains mots, et en jettant des pierres contre les nuës, ainsi que le même Auteur (*Ibid.*) dit avoir vû faire un certain Prêtre.

456. Pour guerir un cheval malade de certaine maladie l'attacher pendant trois heures à une branche d'arbre qui n'aura jamais porté de fruit, et dire certains mots.

457. Guerir un homme, ou un cheval du mal de . . . en prenant un cerge beni, en le trempant par le bas dans de l'eau benite, en cernant le mal tout autour avec ce cerge, en disant cinq fois *Pater noster*, et cinq fois *Ave Maria*.

458. Il y a un abus, dit Leonard Vair (L. 2. c. 11.), qui a cours en quelques endroits, lequel merite d'être blâmé et supprimé. Car quand les villageois veulent chasser les santerelles et autre dommeable vermine, ils choisissent un certain Conjureur pour juge, devant lequel on constitué deux procureurs, l'un de la part du peuple, et l'autre de la part de la vermine. Le procureur du peuple demande justice contre les sauterelles et les chenilles, pour les chasser hors des champs: L'autre repond qu'il ne les faut point chasser. Enfin toutes cérémonies

gardées, on donne sentence d'excommunication contre la vermine, si dans certain tems elle ne sort.

459. Je connais un Sèrgeant de village qui se sert de cette Oraison pour guerir les maladies des yeux: *Monsieur saint Jean passant par ici trouva trois vierges en son chemin, il leur dit, Vierges que faites vous ici? Nous guérissons de la maille. Oh! guérissez, vierges, guérissez l'oeil de N., faisant le signe de la croix, et soufflant dans l'oeil, il continuë: Maille, feu grief, feu que ce soit, ongles, migraine, et aragnée, je te commende n'avoir non plus de puissance sur cet oeil, qu'eurent les Juifs le jour de Pasques sur le corps de nôtre Seigneur JESUS CHRIST.* Puis il fait encore le signe de la Croix, et souffle dans l'oeil de la personne malade, lui ordonnant de dire trois *Pater*, et trois *Ave*, au nom du Père, et du Fils, et du S. Esprit.

460. C'est très constamment une superstition de croire qu'un enfant ne sera point sensible au froid, et qu'il n'appréhendera point l'hiver, si peu après qu'il est sorti du ventre de sa mère, on lui trempe les piés et les mains dans de l'eau qui n'aura point été chauffée; et que si au même tems on lui frotte les lèvres d'une pièce d'or, il les aura toujours vermeilles.

461. Lorsqu'une femme est morte en couche, la Sage-femme, qui l'a acouchée ou une autre femme, se présente à l'Eglise, et se fait relever en sa place, dans la pensée ou que la defunte ne pouroit pas voir Dieu, ou qu'on ne la pouroit pas faire entrer dans l'Eglise, ou que son corps ne pouroit pas être inhumé en terre sainte, sans cette cérémonie, qui est à proprement parler, un culte indû, faux et pernicieux, un culte superflu, une vaine observance des choses sacrées.

462. Majolus (*In. Supplem. Dierum Canicul. Colloq. 2.*) dit: *Jubent aliquem tres personas cogitare, quibuscum matrimonium optet vel speret contrahere: tum tres faciunt sulcos in cinere, ille autem jubetur singulis personis suum sulcum deligere; tum aversus stare, ne sulcos videat, quos interea alter tamdiu forcipe ostendit, donec eorum unus ab illo ter deligatur; et quam ille sulcus destinabat, ea spondetur ipsi uxor futura.*

463. Le même Majolus (*Ibid.*) rapporte: *Alii (quod putidum est) ad stabula porcorum ex illorum grunnitu auspicia de futuro Matrimonio captant. Si quis enim (deploratae temeritatis ac dementiae) num virginem aut viduam in uxorem habiturus foret, cognoscere vult, is nec Deo nec hominibus salutatis, media illa nocte, quae diem S. Andreae sacram praecedit, recta ad stabulum sese confert, cui sus lactans cum suillis inclusa est; eo cum devenit, tacitus ad ostium stabuli pulsatur; sique ad illam pulsationem sus prima edit grunnitum, tum viduam sibi Matrimonio junctam iri firmiter credit; sin vero suilli primitus grunniunt, tum virginem copulatum sibi iri gessit.*

464. Celui qui veut sçavoir de quelle couleur seront les cheveux de la personne qu'il doit avoir pour femme, n'a qu'à tourner trois tours autour du feu de la saint Jean, et lorsque le bois sera à demi

consumé, il prendra un tison, il le laissera éteindre, puis il le mettra le soir avant que de se coucher sous le chevet de son lit; et le lendemain il trouvera autour de ce tison des cheveux qui seront de la couleur de ceux de sa future épouse. Il faut que tout ce ridicule ménage se fasse à yeux clos; autrement on n'en a pas le succès qu'on en espère.

465. Lorsqu'il y a une femme veuve, ou quelque fille à marier dans une maison, et qu'elles sont recherchées en mariage, il faut bien se donner de garde de lever les tisons du feu, parceque cela chasse les amoureux.

466. Lorsqu'un garçon et une fille, un homme veuf et une femme veuve, tiennent un enfant, et qu'on veut sçavoir si le garçon et la fille, l'homme veuf et la femme veuve, seront mariés ensemble, il faut observer si le cierge qu'on a allumé pour le Baptême de l'enfant, demeure allumé pendant toute la cérémonie, ou s'il s'éteint; s'il s'éteint ni le garçon n'épousera pas la fille, ni l'homme veuf la femme veuve; au lieu que s'il demeure allumé, le garçon sera marié à la fille, et l'homme veuf à la femme veuve.

467. Pour sçavoir quels maris auront les filles ou les veuves qui sont à marier, il faut dire certaines Oraisons au clair de la lune, sans regarder derrière soi, et sans s'arrêter en les disant.

468. En Lorraine et particulièrement dans le Diocèse de Toul, les garçons et les filles de village s'assemblent les Dimanches de Carême, et se donnent des épous ou des épouses les uns aux autres, ce que les Ordonnances publiées dans le Synode de Toul le 15 Avril 1665 condamnent en ces termes: *Encore que chacun sçait assés que le Carême est un tems d'abstinence, non seulement de viandes, mais de jeux et de railleries, et que pour cela même les noces y sont défendues, Nous sçavons néanmoins qu'en plusieurs lieux de notre Diocèse és jours de Dimanche de ce saint tems, comme aux grands et petits Brandons, et autres Dimanches, il se fait des assemblées de garçons et filles pour danser, ou avec des violons, ou avec des chansons immodestes et quelquefois deshonnêtes. Et de plus font des jeux dits Fassenottes, esquels ils designent à hauts cris des époux et épouses à tous les fils et filles du village; lesquelles choses n'étant bienséantes etc.*

469. On peut aussi rapporter ce qui se passe tous les ans à Charrelles, qui est un village proche Soissons. Le jour de la Nativité de la sainte Vierge, qui est la fête du Village, on publie dans l'Eglise après Vêpres, trois branles à danser pour les amoureux, à tant de livres de cire pour l'entretien du luminaire de l'Eglise; chacun est reçu à son enchere, et à chaque enchere le Curé et le Choeur chantent sur le ton des Vêpres du saint Sacrement le verset *Deposuit potentes de sede*; et les amoureux s'imaginent que leurs amours ne réussiroient pas s'ils n'avoient encheri et si on n'avoit point chanté pour eux.



On se rend coupable de la divination des événements et de la vaine observance,

470. Lorsqu'on s' imagine que si le nouvel époux et la nouvelle épouse dansent ensemble le jour de leurs nœces, la nouvelle épouse sera la maitresse et fera de la peine au nouvel époux durant tout le cours de leur mariage.

471. Lorsqu'on fait passer les nouvelles mariées le jour de leur mariage sous deux épées nuës, mises en forme de croix de saint André, afin qu'elles soient heureuses en ménage, et que leurs maris les traitent honnêtement.

472. Lorsqu'on se persuade que si l'un des cierges que les nouveaux mariés ont devant eux à la Messe des Epouzailles, s'éteint avant que la Messe soit finie, l'époux ou l'épouse mourra infailliblement dans l'année.

473. Lorsqu'on croit que quand un marié et une mariée rencontrent un mort en allant à l'Eglise pour épouser, le marié mourra le premier, si le mort est de son sexe, et qu'au contraire la mariée mourra la première, si le mort est de même sexe qu'elle.

474. Lorsqu'on est dans la pensée, que si deux personnes d'une même maison épousent deux autres personnes aussi d'une même maison, l'une des quatre mourra l'année même; enfin

475. Lorsqu'on s' imagine qu'afin qu'une nouvelle mariée soit heureuse dans l'état du mariage, il faut qu'entrant dans la maison de son époux le jour de ses nœces elle casse du pié un oeuf, et qu'on lui jette du blé sur le corps.

476. Si une fille est en peine de sçavoir qui elle épousera, elle n'a qu'à troubler de la main . . . l'eau d'un seau qu'elle aura tiré d'un puits, ou d'une fontaine, en disant certaines paroles qui ne signifient rien; et elle verra dans cette eau celui qu'elle aura en Mariage.

477. On arrive à une pareille connaissance (s'il en faut croire les sots) en cassant des oeufs sur la tête de quelqu'un, et en les jettant ensuite dans l'eau. Cette admirable recette est également pour les garçons et pour les filles, pour les hommes veufs et pour les femmes veuves; et ainsi elle est plus étendue que la précédente.

478. Quand on veut sçavoir, si un Mariage sera heureux, si le mari et la femme vivront en bonne intelligence, s'ils amasseront du bien ensemble, s'ils se garderont l'un à l'autre la foi conjugale, les personnes qui vont faire la demande de la future épouse observent assés souvent les jours auxquels ils la doivent faire et prennent garde aux signes qu'ils rencontrent en y allant. S'ils en rencontrent quelques-uns de ceux qu'ils croient malheureux, comme une vierge, une femme échevelée, une femme grosse, un Moine, un lièvre, un Prêtre, un chien, un chat, un borgne, un boiteux, un aveugle, un serpent, un lézar, un cerf, un chevreüil, un sanglier, ou quelqu'autre animal, si on les tire par derrière, si on les retient par leur manteau ou par leur robbe, si leur pié heurte contre quelque chose, s'ils entendent le cri

d'un oiseau ou d'un autre animal de mauvais augure, s'ils éternüent, si l'oreille gauche leur tinte, s'ils voient un chien noir entrer dans une maison, ils ne passent pas outre et s'en retournent sur leurs pas, ou ils se détournent de leur chemin. Mais si au contraire ils rencontrent quelqu'une de ces choses qu'ils estiment heureuses, par exemple, une courtisane, un loup, une araignée, un pigeon, une cigale, un crapaut, une chèvre, s'ils voient voler du côté gauche ou du côté droit un oiseau de saint Martin, [s. Dunlop Anm. 389<sup>b</sup>.] si en sortant du logis ils entendent le tonnerre de loin, si l'oreille droite leur tinte, s'ils saignent de la narine droite, ils s'acquittent au même-tems de leur commission sans aucun scrupule.

479. Découvrir et trouver un voleur en pratiquant ce qui suit:  
 1) Faire une croix sur un verre de cristal; écrire sous cette croix *sancta Helena*; donner ce verre à tenir à un enfant de dix ans, qui soit chaste, et né de légitime mariage; dire derrière lui à genoux trois fois l'oraison de sainte Helene, *Deprecor te Domina sancta Helena, mater Regis Constantini, etc. Amen*; et, quand l'enfant verra un Ange dans le verre, lui demander qui est le voleur que l'on cherche.  
 2) S'approcher d'une eau qui court, en tirer autant de petites pierres, qu'on soupçonne de personnes avoir volé, s'en aller chès soi, les faire chauffer auprès du feu, les mettre sous le seuil de la porte, etc. les jeter dans une écuelle pleine d'eau avec certaines cérémonies, et en nommant le premier voleur, la petite pierre qui portera son nom, fera bouillir l'eau. 3) Dire les sept Pseaumes avec les Litanies, et une oraison terrible à Dieu le Père, puis exorciser le voleur, faire une croix en rond avec des noms barbares, peindre un oeil au milieu, enfoncer dans cet oeil d'un certain côté un clou d'airain avec un maillet de cyprès, et dire un certain verset des Pseaumes. En faisant tout cela on croit qu'on arrache un oeil au voleur. 4) Couper une branche d'amandier un samedi avant le soleil levé, en disant, *Ego te ramum hujus aestatis reseco*, etc. et mettre une nappe sur une table en proférant trois fois ces paroles . . . 5) Se servir de l'exorcisme qu'on nomme de S. Adalbert, qui commence ainsi, *Ex autoritate Dei omnipotentis*, etc. et qui finit par *Amen*, le faire dire par tous ceux qui sont présents, chanter ensuite *Media vita in morte sumus*, etc.

## Nachträge und Berichtigungen.

---

S. 62 Z. 18 v. o. *Magonia*. In Montfaucon de Villars' *Comte de Gabalis* etc. 1, 165 ff. Lond. 1742. findet sich folgende Stelle: „Lefameux cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le règne de Pepin de convaincre le monde, que les élémens sont habités par tous ces peuples, dont je vous ai décrit la nature. L'expédient, dont il s'avisa, fut de conseiller aux sylphes de se montrer en l'air à tout le monde; ils le firent avec magnificence; on voyait dans les airs ces créatures admirables en forme humaine, tantôt rangés en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes; tantôt sur des navires aériens d'une structure admirable, dont la flotte volante voguait au gré des zephirs . . . Le peuple crut d'abord que c'était des sorciers qui s'étaient emparés de l'air, pour y exciter des orages, et pour faire grêler sur les moissons. Les sçavants, les théologiens et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple; les empereurs le crurent aussi, et cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, et après lui, Louis le Debonnaire, imposèrent de grièves peines à tous ces prétendus tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux empereurs. Les sylphes voyant le peuple, les pedans et les têtes couronnées mêmes se gendarmer ainsi contr'eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avait de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles femmes, leur republique et leur gouvernement, et puis les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent, comme ils l'avaient projeté. Le peuple qui voyait descendre ces hommes; y accourut de toutes parts; et prévenu que c'était des sorciers qui se détachaient de leurs compagnons, pour venir jeter des venins sur les fruits et dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, entraînait ces innocents au supplice.“ In dieser Stelle nun wird deutlich auf Magonia und die aus demselben herkommenden Wolkenschiffe angespielt; woher sie aber entnommen ist, weiss ich nicht zu sagen. In den Capitularien ist oft von den tempestarii u. s. w. die Rede; s. Baluze im *Index s. v.* Den jüdischen Zauberer Zedechias erwähnt zwar Trithem im *Chron. Hirsauig. ad a. 879* (er setzt ihn also nicht unter Pipin), jedoch legt er ihm andere Künste bei als die oben erwähnten.

S. 72 Z. 14 v. o. Der Zeugung und Geburt des *Gilli-doir* gleicht

auch die des Sohnes der serbischen Königstochter; s. *Kaiserchronik* 3, 870.

S. 79. Das dort mitgetheilte Bruchstück aus *der Naturen Bloeme* findet sich gegen Ende des 1<sup>ten</sup> Buches.

S. 81 Anm. \*\*). *Vögel stunden eine Stadt an*. Die russische heilige Helena († 969) soll der Sage nach an den Derwiern, die ihren Gemahl, den Grossfürsten Igor, erschlagen hatten; dadurch Rache genommen haben, dass sie deren Hauptstadt verbrannte, indem sie Tauben und Sperlinge, welchen sie brennende Schwefelfäden unter die Schwänze gebunden hatte, losliess. S. Pierer *Universal-Lexikon* 2. Aufl. 14, 55<sup>a</sup>.

S. 84 Anm. \*). *Herodot*. Sieh indess, was er 3, 99 von den Pädäern sagt.

S. 92 Z. 1 v. o. bei *Gelegenheit* bis Z. 15 *niedersanken*. Diese ganze Stelle wäre besser als Anmerkung gedruckt worden.

S. 99 Anm. \*). *Frey*. Hier sind wohl dessen *Admiranda Galliarum* gemeint, deren ich jedoch hier nicht habhaft werden konnte.

S. 100 Z. 7 v. o. Statt *a. a. O.* lies *Märk. Sag.*

S. 105. *Zauberer Virgil*. S. auch Massmann *Kaiserchron.* 3, 1186 zu S. 435. — In der bis jetzt nur handschriftlich vorhandenen *Chronik des Jean d'Outremeuse* († 1399) findet sich ein sehr ausführliches Leben des Virgilius, welches mancherlei bisher unbekannte Züge enthält. Wegen des zu hoffenden bakdigen Erscheinens dieses Chronisten, mit dessen Herausgabe Prof. Borgnet von der Brüsseler Akademie beauftragt ist, unterlasse ich es jedoch, hier auf nähere Einzelheiten einzugehen.

S. 106 f. *Wunderbare Bildsäule*. Da Virgilius in dem dort besprochenen Capitel des Gervasius auf den Wind bei Neapel eine hemmende Zaubergewalt ausübt, die ältere oben angeführte Stelle des Olympiodor jedoch sich auf den Aetna bezieht, so liesse diese ganze Sage sich sehr leicht auf Empedokles zurückführen, der bekanntlich in seiner Geburtsstadt Agrigent lebte (noch jetzt zeigt man ja die *casa del filosofo* auf jenem Berge), und über dessen Wunderkräfte, namentlich dessen auf die saatenzerstörenden Winde ausgeübte Gewalt (daher *καλοσανέμας*; genannt), mancherlei Sagen im Umlauf waren, so dass sich aus ihnen die spätern entwickelt haben können, um so mehr als auch früher in Agrigent eine *eherne Statue* des Weltweisen aufgestellt war, die später nach Rom gekommen zu sein scheint. S. Diog. Laërt. l. 8. c. 2. §. 59—62. 67—73. Die Trompete ist späterer Zusatz und findet sich auch in andern Sagen; s. oben im Text den russischen Volksglauben, und ebenso wird in Herberstein's *Rerum Moscoviticarum Commentarii*. Basileae 1551. p. 86 berichtet: „Slata baba, id est Aursa Anus, idolum est ad Obi ostia, in provincia Obiora in ulteriori ripa situm. Secundum Obi littora vicinisque circum fluminibus multa passim castra sita sunt, quorum domini omnes principi Moscoviae (ut ferunt) subjiuntur. Narrant, seu, ut verius dicam, fabulantur, hoc

idolum Auream Anum statuam esse in formam cujusdam anus, quae filium in gremio teneat: atque ibi jam denuo alterum cerni infantem, quem ejus nepotem esse ajunt. Praeterea instrumenta quaedam ibi posuisse, quae perpetuum sonum in modum tubarum edant.“

S. 116 Z. 14 v. u. *Bei den Aegyptern Vogel mit Menschenkopf Hieroglyphe für die Seele.* Der todtē Körper des Osiris wurde durch den Vogel Ammon wiederbelebt. S. Petersen *Nord. Mythol.* S. 273.

S. 117 Z. 5 v. o. *Devil's Aræ.* Diese Höhle wird wahrscheinlich schon von Clemens Alexandr. *Strom.* p. 632 (Op. Paris 1641) mit folgenden Worten erwähnt: „ἄγρουσι δὲ καὶ οἱ τὰς ἱστορίας συνταξάμενοι ἀμφὶ τὴν Βρετανικὴν νῆσον ἄντρον τι ὑποκαίμενον ὄρει ἐπὶ δὲ τῆς κορυφῆς χάσμα ἐμπύκτοντος οὖν τοῦ ἀνέρου εἰς τὸ ἄντρον, καὶ προσεργηνομένου τοῖς κόλοις τοῦ ὄργουματος, κυμβάλων ἐρύθθμως κρουομένων ἤχον ἐξακούεσθαι.“

S. 124 Z. 1 v. o. *Veronica.* So heisst die blutrünstige Frau auch im *Evang. Nicod.* c. 7 (Fabr. *N. T.* p. 234) und diese apokryphe Schrift ist vielleicht der oben (S. 124 Z. 3 v. u.) erwähnte διακρινόμενος ἀκριβέστερον.

S. 131 Anm. \*). *Flammenspeere.* S. auch Dion. Halic. 5, 46.

S. 147 Z. 18 v. u. Streiche die Klammer bei „ubi hodie remanent“ und übersetze: „einen Bogenschuss weit von dem See an dem Orte, wo sie sich heute befinden, stehn geblieben seien.“

S. 149 Z. 10 v. o. *Aleschans.* Vgl. Genin *Variations du Langage Francais* p. 451 ff. Ueber diesen Begräbnissort gab es ein altfranz. Gedicht *la Chanson d'Arlescamps*, wovon Auszüge bei Paulin Paris *Hist. des Mss. de la Bibl. du Roi* 2, 140 ff. 500 ff.

S. 151 Z. 22 v. u. *Dunlop* S. 541<sup>a</sup>. *Nachtrag zu Anm. 167.* Die daselbst von mir angeführte Artur betreffende Stelle findet sich ursprünglich wahrscheinlich in Owen's *Cambrian Biogr.* s. v. *Arthur* oder in Davies' *British Mythology*; beide Werke sind mir aber hier unzugänglich.

S. 169 Z. 11 v. o. *Magazin für die Lit. des Auslands.* S. Jahrgang 1834 No. 134: „*Fragments aus A. Marlinsky's* (des bekannten russischen Dichters Bestuschew) *Skizzen vom Kaukasus.*“ Die Ueberschrift des Märchens lautet: „*Der arme Teufel in Schirwan.*“

S. 179 Z. 11 v. u. *ici plus loin*; s. S. 194 n. 70.

S. 199 Z. 20 v. u. *De cette transformation etc.* Dieser Satz muss so lauten: *C'est aussi par suite de ces rapports que le diable occupe souvent la place etc.*

S. 211 Z. 6 v. u. *Pepesuc.* Wir sehen in der Ausschmückung dieser Statue (ursprünglich ohne Zweifel die eines Gottes) die Attribute des Krieges und der Liebe vereinigt. Vgl. hierzu oben S. 178 über Wuotan, wobei man sich erinnere, dass auch Fro als Gott der Fruchtbarkeit *ingenti priapo* abgebildet wurde (Wolf *Beitr.* 107 ff.) und gleich Wuotan im wüthenden Heer erscheint. S. oben a. a. O.

# Register.

## A.

Abraham 125.  
Adam 59. 70 f. 78. 125. 140.  
Adonis 179. 180 191. 182. 189. 190.  
Aelian 85 *lit.* 152.  
Aepfel 54. 63.-  
Aequa illi 116.  
Aethiops 142.  
Afzelius 89. 149. 186. 192.  
Agatstein 110.  
Albanier 83.  
Albericus Tr. Font. 78. 96. 106. 115. 197.  
160.  
Albleich 117.  
Aleschans 149. 263.  
Alexander ab Alexandro 94. 141. 160.  
Alexander der Grosse 54. 83. 96. 107. 140.  
Alischanz 149. 263.  
Alp 76. 99 bis.  
Alraunwurzel 70.  
Alte Frau 182 ff. 196.  
Alte Gott 185.  
Alte Leute getödtet 84.  
Altweibersommer 184. 188 ff.  
Ambrosius 113.  
Ameisen 73.  
Ammon (Vogel) 263.  
Anon. de monstr. 76.  
Anspelen 122.  
Antichrist 69.  
Apfel 54. 63.  
Apollonius von Tyana 98. 105.  
Argei 86.  
Armillus 69.  
Ars notoria 161.  
Artemis 179. 194.  
Artus 90. 95. 150. 200. 263.  
Asbest 97.  
Athenäus 72. 140. 154. 180.  
Atternkrölein 111.  
Atys 179. 180. 182. 191.  
Aubry. Hand des, 113.  
Aufferwecken der Todten 78.

Aufhocken der Geister 139.  
Augustin 63. 69. 99. 189.  
Avalon 150. 153.  
Axt 99. 100.  
Aylys campi 149.

## B.

Badler, Volkssagen aus Baden (No. 26.)  
179. (118) 179. (239) 138. (339) 115. (351)  
83. (396) 83. (405) 78.  
Sagen des Neckarthals (S. 230) 112.  
Bad 57. 60.  
Bäckström 59 *ter.* 137.  
Bäume, wahrsagende, 63. 163 f.  
Barenton, Quelle von, 146.  
Barnacle 163.  
Basile 69. 70. 73. 96. 118. 143. 151.  
Baumgans 163.  
Baumgeburten 68. 171.  
Becher 129.  
" des Dschemschid 110.  
Bechstein 151. 156.  
Beffans 184.  
Beil 99. 100.  
Belgis 80.  
Belinus 105. 214.  
Belzebub 162.  
Benjamin v. Tudela 65. 126. 153.  
Berchta 62. 196.  
Bergelben 117. 121.  
Bergentrückt 95.  
Berger de Xivrey 76. 78. 79. 134.  
Bergh, van den, 89. 90. 101. 115. 133. 147.  
Bernikelgans 163.  
Besen 99.  
Bess 182. 187.  
Bethlehem 53.  
Bett, wunderb., 112 f.  
Bifröst 185.  
Bildsäulen, zauberische, 102. 106. 107. 262.  
Binden des Neck 101.  
Bion 180.  
Blumengraf 178.  
Blut 70. 72.

Blutflüssige Frau 123. 263.  
 Blutige Furchen 96.  
 Boasituan 163.  
 Boccaccio 204.  
 Bodinus 98.  
 Boëthius 68.  
 Börner 167.  
 Bormos 179. 180.  
 Brand 55. 56. 92. 100. 102. 130 *bis*. 167.  
 192 *ter*. 187. 192.  
 Brandanus 89.  
 Brot 100.  
 Brownies 131.  
 Brücke 185.  
 „ im Fegefeuer 90.  
 Brunnen zu Bethlehem 53.  
 „ „ Samaria 54.  
 Bukcephalus 154.  
 Byzanz s. Constantinopel.

## C.

Cäsar 195. 213 f. dessen Grabschrift 10.  
 Cäsarius v. Heisterbach 204.  
 Cajumarath 70.  
 Calderon 78.  
 Cali Cangheros 193.  
 Cam 133.  
 Cambridge 133.  
 Camden 81. 82. 90. 92. 117. 129. 132. 133.  
 134. 162.  
 Camões 53.  
 Castel dell' uovo 106. 161.  
 Castell' a mare 161.  
 Castrén 63. 69. 72. 73. 104. 132. 133.  
 Causain de Perceval 115.  
 Centaur 75.  
 Cercles des Léas 117.  
 Cervantes 177.  
 Cheviller 143.  
 Chorea gigantum 81.  
 Christlichkeit der Geister 75.  
 Christus 123 ff. 167.  
 Clemens v. Alexandrien 197. 263.  
 Codinus 98. 107.  
 Cola Pesce 94.  
 Coleman 149. 162. 171. 188. 216.  
 Coliseum 86.  
 Comestor 53 *bis*. 62. 65. 68. 76. 77. 78. 123.  
 Conde Lucanor 169.  
 Conrad s. Konrad.  
 Constantinopel 98. 107.  
 Crapaudine 172.  
 Cromlech 128.  
 Cuves de Sassenage 130.  
 Cyprian 78.  
 Cybele 182.

## D.

Dämonen 67.  
 Däumling 156.  
 Damascus 53.  
 Daolne-Shi 122. 135 *bis*. 136.  
 Deecke 115. 123. 136.  
 Degen 99. 101. 177. 179.  
 Deirio 64. 67. 74. 78. 97. 127. 143. 160. 161.  
 172. 196.  
 Devil's arse 117. 263.  
 Diana 179. 186.  
 Dietrich v. Bern 126.  
 Dill (Pflanze) 143.  
 Diodor 152.  
 Diogenes Laërt. 262.  
 Dionysius v. Halikarn. 72. 263.  
 Disciplina cleric. s. Schmidt, Val.  
 Dolmen 128.  
 Dominae 144.  
 Donar 174. 200.  
 Don Quijote 177.  
 Drachen 136.  
 Draci 135 f.  
 Dracontites 172.  
 Dschemschid 110.  
 Duee 145.  
 Düntzer 54. 63. 64. 71. 98 *bis*. 105. 111. 126.  
 143. 160. 199.  
 Dunbar 82. 179.  
 Dunlop (S. XIII) 174. 175. (93) 95. 150.  
 (108) 64. 65. (141) 151. 159. (184) 140.  
 (186) 105. (201) 73. (305) 80. (308) 66.  
 (312) 66. (501) 89. (515) 118. (516) 143.  
 (529) 150. (538) 64. 65. 164. (540) 89.  
 95. (541a) 151. 263. (543) 89. (546) 164. 197.  
 (Anm. 126) 67. (167) 95. (169) 151.  
 (170) 195. (197) 149. (209) 126. (216)  
 113. (220) 67. (225) 66. (247) 140. (273)  
 81. (282) XI. (313) 159. (374) 71. (389 b)  
 260. (393) 63. (395) 89. (474) 97. (475)  
 65. 192. (485) 94. (504) 161. (541) 151.  
 Durchkriechen 170.  
 Dusii 145.

## E.

Ebroin 109.  
 Ebusus 89.  
 Eckart, der treue, 178. 184. 185.  
 Ecken ausfahrt 204.  
 Edda 174. 195.  
 Edenhall 129.  
 Ei 106.  
 Eigeburten 73.  
 Einmauern 170.  
 Eisen 99 ff.

Elben 76. 117 ff. 121. 435.  
 Elbenkönige 121.  
 Eldenhole 117.  
 Elfantanz 117.  
 Elisii campi 149.  
 Ellis 114.  
 Elritch 82.  
 Elritze 83.  
 Eltern getödtet 84.  
 Empedocles 262.  
 Epheu 179.  
 Er (<sup>H</sup>ρ) 89.  
 Erdgeburten 73. 96.  
 Erdspiegel 83.  
 Erin XI. 69. 105. 115. 197.  
 Erlösung der Geister 75.  
 Ἐρραξες 168.  
 Erz 99 ff.  
 Esperver, dame von, 126.  
 Etzels hofhaltung 204.

**F.**

Faber, Felix, 53. 54. 57.  
 Fabliau de l'Hermitte etc. 60.  
 Fahrende Mutter 187.  
 Fahrten, wunderbare, 89.  
 Fairy-land 121.  
 Farnkraut 111.  
 Fascination 143.  
 Faste, der, den Hals brechen 197.  
 Fastnachtsbär 168.  
 Fatui 99.  
 Fauni 74. 76. 99.  
 Faust 64.  
 Favonius infans 76.  
 Fazelli 79. 94.  
 Feen 145.  
 Fegefeuer 90.  
 Feien 182.  
 Felsgeburten 69. 171.  
 Fenchel 113. 142.  
 Festbannen 143.  
 Fête de Caritachs 210.  
 „ du Lendit 208.  
 „ du Loup vert 209.  
 Feuer 102.  
 Feuergeister 132 ff.  
 Feuergott 72.  
 Feuerspeiende Berge 108.  
 Finger 155 f.  
 Finnen 55. 99.  
 Flammenspeere 131. 263.  
 Fliegen (Thiere) 10. 98.  
 Fliegen, zauberisches, XI.  
 Folleti 6.  
 Frauen mit Dämonen verbundenen- 67.  
 Fro 178. 263.

**G.**

Gadebasse 198.  
 Galfredus Monom. 67. 80. 81. 96. 97.  
 Gallicenae 63.  
 Ganga Rolfasaga 128.  
 Garben 54 ff.  
 Gauden, Frau, 186.  
 Gane, Frau, 186.  
 Geburten, wunderbare, 88 ff.  
 Geier (Vogel) 69.  
 Geijer und Atzelius 55. 66. 197.  
 Geisterheere 195 ff.  
 Geisselung, unsichtbare, 154 f.  
 Geri und Freki 192.  
 Germani 69.  
 Gesichtstäuschung 65.  
 Gesta Roman. latina. (c. 10) 159. (31) 47.  
 (34) 102. (82) 156. (107) 215. (119) 172.  
 (155) 128. (160) 128. 72. (161) 130. (162)  
 139. (181) 156. (168) 172.  
 deutsche 123. 126.  
 englische 156. 159.

Giganten 9.  
 Giraldus Camb. 63. 64. 65. 67 *bis*. 68. 91.  
 98. 119. 130. 148. 161. 163. 170. 200.

Gläsisval 151.  
 Glamour 64.  
 Glasberg 151 ff.  
 Glasinsel 151 ff.  
 Glasir 152.  
 Glassärge 152.  
 Gleichen, die, 116.  
 Glocken versunken 149.  
 Godmund s. Gormund.  
 Gödeke 99. 151.  
 Gödsche 152.  
 Görres 83.  
 Göthe 169.  
 Gog und Magog 83. 96. 107.  
 Gold 103.  
 Goldberg 152.  
 Good neighbours 169.  
 Gorgo 11.  
 Gormund 81. 151.  
 Gottfried v. Straab. 51.  
 Gottfried v. Viterbo 83. 125.  
 Grab 87.  
 Grabmal, wunderb., 112 f.  
 Grabschrift 87 ff.  
 Grasse 66. 71 *bis*. 82. 83. 87. 89. 98. 112.  
 123. 126. 133. 154. 163. s. auch Villani.

Grant 131.  
 Gregor v. Tours 53. 69. 98. 112.  
 Greise getödtet 84.  
 Grendel 132. 184.



Grimm, Deutsche Gramm. 92.

Deutsche Myth. (S. XXXVII) 167. (49)

60. (50) 60. (66) 117. (68) 86. (72) 177.  
 (81) 177. (121) 178. (125) 178. (193) 176.  
 177. (136) 121. (137) 168. (140) 55. (154)  
 176. (155) 112. (157 ff.) 89. 153. (222)  
 182. 187. 199. (241) 184. (243) 187. (246)  
 121. 184. 189. 190. (247) 154. 186. 188.  
 190. (249) 135. (252) 186. (260) 186. 189.  
 (276) 189. (281) 178. (282) 113. 189. (306)  
 62. (343) 153. (364) 154. (391) 128. (393)  
 56. (407) 137. (412) 82. (418) 122. 135.  
 (420) 156. (421) 121. (422) 179. 186. (423)  
 118. (424) 118. 122. (425) 135. 154. (426)  
 128. (427) 78. 122. (429) 142. (430) 78.  
 (431) 111. (432) 65. 135. (433) 76. (434)  
 121. 122. (435) 101. 121. 123. (438) 117  
*bis.* (447) 74. (448) 131. (449) 145. (450)  
 117. (451) 121. (452) 143. (455) 74. 117.  
 134. (468) 133. (469) 132. 134. (480) 186.  
 (461) 75. 175. (462) 134. (463) 182. (464)  
 132. 184. (465) 101. (466) 136. 182. (469)  
 131. (472) 154. (476) 82. 131. (479) 117.  
 131. (480) 167. (481) 74. 75. 123. (496)  
 81. (499) 154. (518) 81. 82. (537) 68.  
 (550) 53. (557) 130. (558) 190. (562) 179.  
 (563—65) 146. (564) 148. (565) 123. (569)  
 102. (570) 104. 221. (599) 167. 191. (599)  
 100. 186. (604) 82. (606) 112. (613) 117.  
 (617) 243. (621) 63. (624) 154. (631) 92.  
 (634) 113. (635) 55. (637) 165. (638) 157.  
 (639) 157. (641) 157. (650) 66. (651) 66.  
 111. (668) 168. (669) 167. (670) 63. (676)  
 168. (724) 178. (725) 186. (726) 183. 185.  
 186. 188. (727) 186. 188. (728) 182. 186.  
 (729) 178. (730) 182. (731) 188. (731—33)  
 186. (732) 188. (733) 182. (735) 178. (739)  
 184. 186. 188. (740) 176. 182. (741) 183.  
 184. (742) 184. 187. 188. (744) 184. (745)  
 178. 179. 180. 189. (746) 178. 190. (747)  
 182. 185. (752) 186. (764) 92. (772) 89.  
 153. (780 ff.) 152. (785) 63. (788) 115.  
 (790) 180. (790—795) 149. (794) 90. 91.  
 92. (795) 91. (800) 168. (802) 66. (804)  
 195. (806) 142. (833) 167. (855) 72. (867)  
 135. (869) 131. (870) 175. 193. (872) 184.  
 (874) 194. (875) 177. (876) 183. (877—880)  
 186. (878) 199. (881) 184. (882) 179. 186.  
 (884) 178. (885) 197. (886) 199. (887)  
 184. 185. 188. (888) 112. (889) 184. (890)  
 197. (892 ff.) 196. (894) 195. 199. (895)  
 184. 199—201. (896) 184. 204. (897) 186.  
 (899) 178. 179. (901) 179. (902) 194. 195.  
 (912) 95. (922) 94. (946) 132. 133.  
 (954) 168. (957) 182. (963) 190. (968)  
 75. (970) 94. (972) 75. (980) 169.  
 (997) 144. (998) 144. (1008) 190. (1009)

144 *bis.* 159. (1010) 144. (1012) 146. 154.  
 (1013) 154. (1016) 121. (1026) 190. (1026)  
 76. 190. (1027) 78. (1028) 188. (1030)  
 190. (1031) 78. (1039) 135. (1036) 76.  
 90. 114. 144. (1038) 121. (1041) 112. 146.  
 (1042) 62. 148. (1043) 57. (1045) 169. 223.  
 (1047) 63. 137. (1050) 76. (1051) 63. 137.  
 155. (1054) 65. (1056) 123. 143. (1067)  
 169. (1069) 57. (1071) 100. 224. (1077)  
 222. (1081) 113. (1087) 223. (1089) 131.  
 (1095) 170. (1099) 170. (1107) 76. (1109)  
 76. 170. (1114) 155. (1116) 142. (1118 ff.)  
 117. 170. (1121) 171. (1122) 243. (1124)  
 171. (1129) 124. (1134) 100. (1136) 171.  
 (1138) 100. (1143) 124. (1148) 103. (1149)  
 100. (1150) 103. (1154) 71. (1155) 103.  
 (1157) 103. (1160) 111. (1166) 110. 155.  
 (1169) 110. (1170) 172. (1191) 117. (1192)  
 142. (1193) 99. (1203) 177. (1208) 158.  
 (1210) 178. (1226) 91. 92. (1227) 110.  
 (1229) 164. (1230) 184. 186. (1231) 197.  
 (1233) 54. (1234) 63.

Grimm, Deutsche Myth. 1. Aufl. Anhang.

(S. XXX) 228. (XLVII) 53. (LXIII) 73.  
 (LXIV) 73. (CXLVI) 143. (CXLVIII) 142.

Ebendas. Dän. Abergl. (No. 64) 200

(144) 142. (150) 143. (164) 150.

Ebendas. Deutsch. Abergl. (No. 168)

100. (397) 197. (439) 246. (464) 100. (484)

99. (516) 100. (524) 242. (529) 100. (554)

100. (556) 242. (585) 99 *bis.* (638) 100.

(647) 100. (721) 246. (740) 99. (752) 100.

(825) 222. (875) 143. (896) 100. (895) 222

(927) 100. (977) 143.

Ebendas. Ehstn. Aberggl. (No. 32) 99.

(61) 200. (62) 100. (100) 100.

Ebendas. Schwed. Aberggl. (No. 71)

101. (118) 99. (125) 143. (151) 100. (163)

100.

Deutsche Sag. (No. 29) 75. (35) 97.

(40) 95. (41) 129. (49) 129. 136. (52) 121.

(58) 136. (60) 136. (65) 121. 136. (68)

129. (69) 136. (70) 129. (122) 75. (131)

155. (180) 112. (242) 133. (247) 114.

(304) 136. (355) 112. (434) 150. (448 b)

86. (454) 112. (455) 114. (492) 156.

Gesch. der deutsch. Spr. 72.

Irische Elfenmärch. 89. 121 *bis.* 131.

134.

Kindermärch. (No. 4) 126. (17) 155.

(20) 138. (24) 121. (33) 155. (39) 89.

(68) 156. (90) 126. (91) 126. (101) 121.

179. (127) 151. (153) 152. (163) 152

(166) 126. (193) 151. (Leg. No. 6) 112.

Ebendas. Bd. III. (S. 22) 66. (27)

113. (48) 151. (76) 143. (92) 151. (106)

69. (121) 156. (192) 66. (199) 117. (396) 81.

- Grimm, Rechtsalterth. (S. 90) 97. (137) 186 ff. (167) 178. (194) 72. (213) 98. (256—257) 186. (269) 186. (486) 84. (487) 86. (499) 85. (939) 97. (972) 84.  
 Reinh. Fuchs 77. 82. 139.  
 Ueber den Liebesgott 178.  
 „ das Verbrennen der Leichen 78. 65. 149. 183.  
 In Haupt's Zeitschr. 85.  
 Grönjette 176. 177.  
 Grossmutter des Teufels 187.  
 Grüne Farbe 121. 177 f.  
 Grünende Stäbe 112.  
 Gudimund s. Godmund.  
 Gütchen 154.  
 Gullelm. Malmesb. 65. 78. 97. 114. 130. 163.  
 Guilelm. Neubrig. 76. 118. 129.  
 Gunguir 176. 185.  
 Guntram 114.  
 Gathacus 96. 132.

## H.

- Haalgeist 132.  
 Haferweihe 55.  
 Hagen, v. d., Briefe in d. Heim. 98.  
 Erzähl. u. Märch. 106.  
 Gesamttab. (No. 1) 125. (8) 113. (29) 63. (49) 85. (55) 131. (59) 117. (65) 131. (99) 139. (77) 150.  
 Hama 115.  
 Hammer, v., 63. 66. 90. 116. 142. 157. 163.  
 Hantusch 85. 132.  
 Harn 70.  
 Harpokrates 156.  
 Harrys 179.  
 Haupt u. Schmalzer 89.  
 Hausgeister 131. 167.  
 Haut abgestreift 169.  
 Havelok 96. 185.  
 Hebamme 135.  
 Heiligenwunder 109.  
 Heimdæl 70. 185.  
 Heinrich v. Huntingdon 117.  
 Hekla 108.  
 Hël 194. 191.  
 Heldenbuch 204.  
 Helhäst 185.  
 Helias 153; s. auch Schwane Ritter.  
 Helinandus 66. 78.  
 Heliopolis 96.  
 Heliotropia 111.  
 Hellebek 92.  
 Helleput 92.  
 Hellequin 198. 199.  
 Hemricourt 72.  
 Hennequin 198. 199.  
 Hera 196.  
 Herbelot 54 bis. 64. 70 bis. 73. 77 ter. 142. 148. 190.  
 Herlekinus 199.  
 Herlininus 199.  
 Ἡρακλῆς 168.  
 Hermes 168.  
 Herodias 186.  
 Herodot 84 bis. 140. 152. 262.  
 Heu 143.  
 Hexen 63. 143 ff. 155.  
 Hexenprobe 188.  
 Hexenring 117.  
 Hi Breasal 89.  
 Hispaniola 183.  
 Hocker 66 bis. 136. 137. 140. 150. 192. 163. 198.  
 Hölle 109.  
 Höllebrücke 92.  
 Höllendäse 92.  
 Holda 62. 179. 184 bis. 196. 198. 189 bis. 191.  
 Holden 76.  
 Holla s. Holda.  
 Holle, Frau, 121.  
 Holzweibel 184. 196.  
 Homer 142.  
 Horn (zum Blasen) 129. 139. 195. 199. 200.  
 „ (zum Trinken) 128.  
 Hrolf Kraki 193.  
 Hufeisen 109.  
 Huglethus 96.  
 Hulda s. Holda.  
 Humboldt 141.  
 Hund 199.  
 „ des Aubry 113.  
 Hungerbrunnen 129 f.  
 Hannen 95.  
 Hydepark 97.  
 Hygela 96.  
 Hyltén - Cavallius etc. 66. 151. 176.  
 Hyperboreer 84.

## I.

- Iberier 83.  
 Ihre 60.  
 Image du monde 106.  
 Imp-tree 117.  
 Ingulf 92.  
 Ionicus 125.  
 Irische Erde 99. 105.  
 Irrwische 131.  
 Isidorus 70. 80. 99. 80.

## J.

Jacobus von Voragine s. Leg. Aur.  
 Jerusalem 54.  
 Johannes Saresb. 69. 99.  
 Johanniseuer 167. 191.  
 Johannnacht 56.  
 Jones, Athearn, 91. 92. 116. 150. 167. 169.  
 Jonge 56. 60. 117.  
 Josephus 53. 71. 77. 110. 159. 195.  
 Juden 95.  
 Julfest 54.  
 Julgalt 56. 60.  
 Jungfrauen 6.  
 Justina, h., 78.

## K.

Kadschomorts 70.  
 Kämpfe mit Geistern 128.  
 Kaiserchronik s. Massmann.  
 Kalevala 133.  
 Kali Kangeros 183.  
 Kara Kondjolos 183.  
 Kaspar v. d. Rön 204.  
 Katopromantie 73.  
 Katzen 63. 137. 155.  
 Keightley 127. 130. 134.  
 Keller 101.  
 Kentaur 75.  
 Kesselhaken 100.  
 Kikimoro 137.  
 Kinder entführt durch Geister 135. 137 ff.  
 „ neugeb., 99.  
 Knäuel in die Luft geworfen XI.  
 Knoblauch 179 f.  
 Kobolde 74.  
 König, der, ist todt 179.  
 „ Knoblauch 179.  
 „ , weisser, 185.  
 Könige, h. drei, 54.  
 Koloss 86.  
 Kombabos 216.  
 Konon 126. 129.  
 Konrad, Bischof, 98. 104. 107. 109.  
 Koran 75. 89. 116.  
 Kranke getödtet 84.  
 Kreuz, h., 25. 48. 128.  
 Krötenstein 172.  
 Kümmel 143.  
 Kuh 92; s. auch Seekühe.  
 „ , rothe, 195.  
 „ , schwarze, 92.  
 Kuhhaut 13.  
 Kuhpfad 92.  
 Kuhn, Märk. Sag. (No. 81) 135. (82) 136.  
 (174) 116. (207) 136. (220) 136. (240) 133.

Ebendaa. (S. 270) 78. (272) 151.  
 (327) 182. (331) 197. (385) 95. (337) 56.  
 (346) 189. (357) 143. (372) 55. (379) 100.  
 Kuhn u. Schwarz, Nordd. Sag. (No. 33) 129.  
 (61) 33. (66) 179. (70) 187. (84) 136.  
 (86, 3) 167. (92) 168. (102) 66. (115)  
 204. (127) 182. (178) 130. 155. (189) 179.  
 (221, 3) 83. (244) 54. (304) 136. (347)  
 78. (366) 169.  
 Ebend. (S. XXVI) 200. (383) 178.  
 (394 f.) 55. (400) 157. (402) 194. (447)  
 99. (459) 135. (481) 182. (494) 163. (497)  
 185. (512) 190.  
 Kvasir 71.  
 Kybele 182.

## L.

Lachen der Kobolde 131.  
 Lady May 192.  
 Laher 73.  
 Laikjbrat 34.  
 Laine 143 ff.  
 Lamprecht, Pfaff, 87.  
 Lanzelet 151.  
 Larvae 143 ff.  
 Lassberg 69. 72.  
 Lassen 133.  
 Lattichkönig 178. 190.  
 Lebensäpfel 68.  
 Legenda. Aur. (c. 2) 68. 130. (27) 142. 197.  
 (30) 180. (50) 89. 90. (58) 54. (57) 78.  
 (67) 77. (100) 112. (105) 123. 136. (119)  
 150. (123) 68. (142) 78. (163) 90. (168)  
 125.  
 Ler'h 128.  
 Leroux de Liney 69.  
 Levinus, h., 190. 192.  
 Lexicon Myth. 54 bis. 55. 56. 57. 60. 62. 63.  
 72. 100. 154 ter. 167. 170. 187. 189.  
 Lham-dearg 126.  
 Lichtenberg XI.  
 Lichter 53. 60.  
 Liebesgott 178.  
 Lilit 71. 145.  
 Livius 131.  
 Liwert 192.  
 Loiseleur Dealongchamps 113. 139. 169. 172.  
 Loki 132 bis. 199.  
 London 97.  
 Lucian 169. 216.  
 Luftfahrt XI.  
 M.  
 Mabilion 74. 76.  
 Mabinogion 90. 128.

- Maerlant 79. 262.  
 Magazin Pittor. 55. 212.  
 Magie 64.  
 Magnúsen, Finn, s. *Lex. Myth.*  
 Magonia 62. 261.  
 Maibaum pflanzen 163.  
 Maikönigin 182.  
 Maimonides 140.  
 Maithau 57.  
 Managarmr 168.  
 Marie de France 113.  
 Martha 123.  
 Martyr, Petrus, 71. 83.  
 Marzana 182.  
 Mascæ 143 *bis*.  
 Massmann 77. 81. 87. 105 *ter*. 106. 106 *bis*.  
     111. 112. 126. 151. 161. 169. 262.  
 Matthaüs Paris 74. 88. 90. 196.  
 Maundeville 84. 93. 140.  
 Medusa 93.  
 Meerfrau 184.  
 Meier, Schwäb. Sagen (No. 8, 2) 76. (85, 6)  
     167. (90) 167. (103) 176. (167) 182. (111)  
     128. (124) 178. (141) 190. (142) 199.  
     (142—149) 185. (144) 190. (145) 199.  
     (150) 190. (154) 190. (156) 199. (156)  
     190. (166) 178. (184) 138. (190, 2) 179.  
     (193, 5) 137. (201) 114. (202) 114. (230)  
     160. (221, 1) 160. (226) 143. (244) 167.  
     (246) 157. (255) 128. (259—262) 178.  
     (264) 103. (276) 117. (279) 178. (298)  
     167. (316, 4) 116.  
     *Ebendaa.* (S. XXII) 194. (371) 187.  
     198. (373) 198. (374) 198. (404) 178.  
     (439 ff.) 55. (446) 180. 169. (460) 144.  
     (465) 198. (466) 55. (479) 178. (498) 100.  
     (509) 57.  
 Mela 78. 84. 89. 140.  
 Melusine 65 f. 190.  
 Mendoza, Hurt. de, 195.  
 Menschenschöpfung 54.  
 Mercurius 121. 127.  
 Merlin 67.  
 Meru 152.  
 Messer 99. 100.  
 Messias, falscher, 69.  
 Metall 99 ff.  
 Metzgersprung 198.  
 Mikrokosmos 54.  
 Midgardschlange 174.  
 Mirakel 109.  
 Mirabilia urbis Romae XII.  
 Mittelpunkt der Erde 54.  
 Mörserkenle 99.  
 Mohren 142.  
 Mone 70. 72. 88. 100. 109. 130. 148. 156.  
     158.  
 Mondfinsterniss 167.  
 Moore, Th., 57.  
 Moses 49.  
 Mücke, eherner, 99.  
 Müllenhof, Sagen u. s. w. (No. 5) 204. (121)  
     130. (178) 78. (187) 113. (188) 112. (264)  
     143. 160. (271) 143. (272) 143. (335) 195.  
     (347) 132. (377) 169. (380) 116. (389)  
     163. (392) 168. (408) 136. (449) 167. (490)  
     55. (507) 168. 185. (508) 185. (509) 197.  
     (523) 196. (572) XI. (658) 185.  
     *Ebendaa.* (S. L) 185. (386) 151. (473)  
     151. (466) 156.  
 Müller, P. E., 81. 86. 92.  
 Mummelsee 146.  
 Mutter, todte, kehrt wieder 66.  
 Myrmidonen 73.
- N.**
- Nachtfarn 144.  
 Nachtgriff 142.  
 Nacktheit 100.  
 Nadeln 100. 101.  
 Nähnadeln 99.  
 Nagelbrunnen 130.  
 Nailbournes 130.  
 Naipes 168.  
 Narrenpflug 197.  
 Nase, lange, 188.  
 Neapel s. Virgilius.  
 Neckam, Alex., 102. 105. 106.  
 Neidnagel 170.  
 Nennius 112. 150. 151. 158.  
 Neptuni 131.  
 Neumond 168.  
 Nimrod 77.  
 Nixen 137; s. auch Seejungfer.  
 Nobiskrug 168.  
 Nore, de, 100. 135. 137. 142. 144. 146. 149.  
     170. 186. 187. 188. 191.  
 Nothfeuer 103.  
 Nuton 131.
- O.**
- Obelisk 87.  
 Oben und unten wachsen 169.  
 Obtrush 82.  
 Ochsenhaut 13.  
 Odäinsakr 63. 81.  
 Odin s. Wuotan.  
 Ölperisch 82.  
 Ogier 159.  
 —olf (Endung) 82.  
 Olympiodor 102. 106.  
 Onychomantie 78.

Orfeo und Heurodis 117. 121. 186.  
 Orion 179. 194.  
 Oscilla 86.  
 Osiris 180. 263.  
 Oskabýrr 112.  
 Oskmeyar 128.  
 Ostara 176. 182.  
 Osterfeuer 57.  
 Ouphen 82.

**P.**

Pallas gigas 78.  
 Pan 180.  
 Panis calidus 113.  
 Panzer, Beitrag etc. 55 *bis.* 116. 150. 151.  
 185. 191. 193. 204.  
 Parsen 103.  
 Patricius, h., 90. 200.  
 Paulus Diaconus 114.  
 Paul Warnefried 78.  
 Pausanias 109. 148. 195.  
 Pausilippo 108.  
 Peak, Schloss, 117.  
 Pech, Schloss, 117.  
 Pelzmärte 188.  
 Pepesuc 211. 263.  
 Perchtenlaufen 196.  
 Percy 82. 127.  
 Pest 100. 171.  
 Pestweiblein 184. 191. 193.  
 Petersen 55. 153. 167. 263.  
 Petrus, h., 167.  
 Pfeife, wunderb., 117.  
 Pfeilweissagung 142.  
 Pferd 64. 122. 128. 132 f. 154.  
 Pferd, weisses, 185.  
 Pferdetag 55.  
 Pfingstkönig 179.  
 Pflug ziehen 187.  
 Philadelphia, Taschenspieler, XI.  
 Phoke 137.  
 Photius 83. 85. 102. 106. 126. 195.  
 Pilbis pawm 117.  
 Pileati 176.  
 Plato 89.  
 Plinius *H. N.* 63. 69. 72. 81. 83. 84. 87. 104.  
 110 *bis.* 111. 113. 116 *bis.* 130. 131. 140.  
 154. 155. 156. 159. 195. 219. 220 *bis.*  
 Plutarch 89. 150. 156. 180.  
 Pluto 179.  
 Polo, Marco, 84. 97.  
 Polykrates, Ring des, 77.  
 Portuni 131.  
 Priester 176. 177.  
 Procession de Russon 201.  
 „ „ St. Liévin 205.  
 Prokrustesbett 113.  
 Pseudo-Abdias 65. 93. 112.

Pseudo-Callisthenes 140. 154. 155.  
 Pseudo-Marcellus 65.  
 Pseudo-Villani 98. 102. 104. 105. 106 *bis.*  
 108.

**Q.**

Quasir 71.  
 Quellen, wunderb., 147 ff. 164.

**R.**

Rabe, kluger, 45.  
 Raupen 76.  
 Raute 113.  
 Recognit. Clement. 72.  
 Regen machen 147 ff.  
 Reichsapfel 54.  
 Reifentanz 211.  
 Reisen, wunderb., 89.  
 Reuker Uder 198.  
 Rhea 182.  
 —rich (Endung) 82.  
 Richard sans peur 198. 199.  
 Riesen 78. 80 ff.  
 Riesentanz 81.  
 Ring des Polykrates 77.  
 Ringe 77. 159.  
 Ringe, wunderb., 111.  
 River-horse 133.  
 Robert 113. 139.  
 Robin Hood 182.  
 Roger v. Hoveden 65. 92. 103. 138. 190.  
 Rollerich-stones 82.  
 Roman d'Alexandre 87. 97.  
 „ de Perceval 128.  
 „ de Richard 198. 199.  
 Ross s. Pferd.  
 Roun-tree 117.  
 Röze 150.  
 Rückert 67. 195.  
 Rückwärtssagen 117.  
 Rückwärtsspielen 117.  
 Russen 137.

**S.**

Sabbat 110.  
 Sabbathion 110.  
 Sachsen 68.  
 Sada 115.  
 Säbel s. Degen.  
 Sälde, Frau, 204.  
 Sakontala 78.  
 Salamander 97.  
 Salomon 48. 77. 159.  
 Samen 70.  
 San-Marte 67. 81. 82. 150. 151. 153. 158.  
 Santarem 63.  
 Satyri 74.  
 Saxo Grammat. 63. 81. 96. 155. 195.  
 Schäfflertanz 193. 211.

- Schamir 158.  
 Schellen 122.  
 Schiff in den Wolken 62. 261.  
 Schifffahrt, wunderb., 109.  
 Schiffsbegräbnisse 149.  
 Schiffsumzüge 167.  
 Schiller 94.  
 Schlafendes Heer 185.  
 Schlangen 65. 66. 110. 113. 155. 172; s. auch Drachen.  
 Schlangenkönigin 158.  
 Schlimm Massel 167.  
 Schlüssel 99. 100.  
 Schmetterlinge 76.  
 Schmidt, Val., Beitr. u. s. w. 102. 105. 106. 108.  
     Dicipl. Cler. 87. 167.  
     Straparola 63. 74. 77. 137. 155.  
     Taschenb. d. Rom. 77. 98.  
     Wiener Jahrb. 78.  
 Schneekind 71.  
 Schott, Wallach. Märch. (No. 12) 85. (15) 112. (16) 151. (18) 156. (27) 69. (32) 73.  
     Ebend. s. (S. 133 ff.) 153.  
 Schrätel 131.  
 Schratweg 82.  
 Schreiber 146.  
 Schuhe der Todten 91.  
 Schwanenritter 66. 153.  
 Schwanenurtheil 156 f.  
 Schwarz, W., 187.  
 Schweinehirt 117.  
 Schwelle 99. 100 *bis*.  
 Schwert s. Degen.  
 Scott, Walter, Lady of the Lake 72. 75. 123.  
     133. 134. 135 *bis*.  
     Lay etc. 65.  
     Marmion 126. 150.  
     Minstrelsy, Introd. 88.  
     Cout of Keeldar 170.  
     Thomas the Rhymer 122. 178.  
     Waterkelpie 136.  
     Young Benjie 117.  
     Young Tamlane 129. 136. 196.  
     Sir Tristrem 80.  
     Redgauntlet 197.  
 Scrat, old, 82.  
 Sea-trows 134. 137.  
 Seen, wunderb., 137. 146 ff.  
 Seejungfer 134; s. auch Nixen.  
 Seekühe 132.  
 Seele 114. 263.  
 Seelen der Verdammten 108 f.  
 Seelenverwandlung 114. 263.  
 Sehen bei Nacht 10.  
 Selbsttödtung 84.  
 Seld, Jungfr., 204.  
 Seneca 131.  
 Shi-ich s. Daoine-shi'.  
 Siebenschläfer 89.  
 Sieben Weise Meister 105. 107.  
 Siegfried 155 ff.  
 Siegestein 110.  
 Siegbert v. Gembl. 74. 108. 200.  
 Silvanus 99.  
 Simeon, St., 200.  
 Simplicissimus 179.  
 Simrock 153. 184. 188. 189.  
 Sinnentäuschung 64 ff.  
 Sirat, Brücke, 90.  
 Sirenen 137.  
 Skythen 84.  
 Slata baba 262.  
 Slaven 85.  
 Sleipnir 177.  
 Snowdon 147.  
 Sommer, Em., 136. 154.  
 Sommer (Jahreszeit) 187.  
 Sommeraustreiben 194.  
 Sommerbäume 187.  
 Sonnenbäume 63.  
 Sonnenpalast 140.  
 Sonnentisch 140.  
 Spatulamancia 169.  
 Speculum Hist. s. Vincent. Bellov.  
 Speerflammen s. Flammenspeere.  
 Speichel 70. 71. 72. 122.  
 Spielkarten 168.  
 Spinturnices 81.  
 Springen in Stein 82.  
 Stab s. Stäbe.  
 Stadt angezündet durch Vögel 81. 262.  
 Stäbe, grünende, 112.  
     " weisse, 185. 190.  
 Stahl 99 ff.  
 Statuen s. Bildsäulen.  
 Stecknadeln 101.  
 Steine, wunderb., 110. 149.  
 Steingeburten 69.  
 Steinhaufen 169.  
 Stein springen, in, 82.  
 Steinwerfen 74. 137. 146.  
 Stephan, h., 55.  
 Stern zu Bethlehem 53.  
 Stock s. Stab.  
 Störbe 179. 196.  
 Störche 156 f.  
     " , marmorne, 98.  
 Stonehenge 81.  
 Strabo 83. 84 *bis*. 85 *bis*. 140. 152. 159.  
 Straparola 156.  
 Strauss, Fr., 189.  
     " , Otto, 142.  
 Striae 143.  
 Strömkarlslag 117. 137.

Stroh 60. 186.  
Stürme erregt 146.  
Suetonius 114.  
Suisse, le, u. s. w. 212.

## T.

Tasitus 66.  
Telvj 196.  
Tasir 159.  
Tarasus 136 f.  
Tartaren 102. 103.  
Tálos 154.  
Taucher, der, 94.  
Tausend und eine Nacht (Nacht 264) 132.  
(456) 68. (495) 78. (584) 115 f. (940) 118.  
Tegnér 126.  
Temme, Sag. d. Altm. (No. 86) 54.  
Ebd. (S. 79) 170. (83) 170. (84) 100. (106) 97. (117) 170. (132) 197.  
Sag. Pomm. (No. 246) 115.  
Ebd. (S. 340) 101. (351) 193.  
Tendlan (No. 1) 95. (8) 150. (19) 78. (24) 63. (25) 63. (28) 67. 71. 75. 136. (29) 113. (39) 77. 89. 158. (43) 77. (52) 167. (60) 77.  
Teitan und Temme, Preuss. Sagen (No. 66) 115. (122) XI. (156) 170. (188) 47. (209) 97.  
Ebd. (S. 284) 99. (295) 158.  
Teufel 67. 68. 179. 190. 187. 188. 199.  
Teutobod 78.  
Thamir 159.  
Thammuz 180.  
Thanet, Insel, 89.  
Thattr om Oluf Geirst. 92.  
Thau 56.  
Thauabstreifen 190.  
Thauschleppen 190.  
Theokrit 179.  
Teutanes 79.  
Thiere fortgezaubert 99.  
Thierhaut verbrannt 169.  
Thiers 90. 99. 103. 111. 178. 187.  
Thomas Cantipr. 131. 135. 145. 146 *bis*. 156.  
Thomas v. Ereildoune 117. 122.  
Thor (Gott) 174.  
" , dessen Böcke 158.  
Tibetaner 78.  
Titirel 152.  
Titus 77.  
Tod 98. 188.  
Todastragen 182. 198.  
Todeskniff 142.  
Tode wiedererweckt 78. 195.  
Todtenhemd nassgeweint 195.  
Todtenschuh 91.  
Tooke 137.  
Gervasii Tilb. otia imp.

Trümme 170.  
Triballer 84.  
Trisfels 84.  
Trinkhorn 128.  
Trockenwäse 116.  
Troll 82.  
Trompeta, wunderb., 107. 262.  
Trug der Elben 135.  
Tuba, wunderb., 107. 262.  
Tundalus 91.  
Tutosel 194.

## U.

Uder 196.  
Ukko 132.  
Ungarn 95.  
Unzuchtbarkeit 111.  
Unsterblichkeitsland 62.  
Unterirdische 76. 117 ff. 121. 168.  
Urin s. Harn.

## V.

Valkyrien 128. 162. 190 *bis*.  
Verführung v. Kindern 137 f.  
Vergessenheit 159.  
Vergodendeelstruss 55.  
Veronica 124. 263.  
Verwandlungen 63. 137.  
Verwandlungskampf 166.  
Verwandungen 137.  
Vespasian 77.  
Vesuv 106.  
Villamarqué 110. 111 *ter*. 112. 128 *bis*. 147.  
155. 167. 168. 171. 172.  
Vincentius Bellov. 66. 67. 78 *bis*. 85. 87. 90.  
98. 102. 103. 105. 106. 114. 124. 144 *bis*.  
146. 156. 159. 166. 163. 203.  
Virgilius 98. 104 ff. 262.  
Visionen 89.  
Vögel 115.  
Vögel ründen eine Stadt an 81. 262.  
Vogelsprache 155.  
Vridanc 88.  
Vulkane 108.

## W.

Wärwolf 137. 161.  
Wäsche 116.  
Wagener 77. 172.  
Walewyn 89. 90. 115.  
Walkyrien 128. 162. 189 *bis*.  
Walpurgisnacht 189.  
Wandlesbury 127.  
Warnefried s. Paul.  
Wasser 65. 103. 164. 179.  
Wassergeister 101. 117. 121. 132 f. 134.  
Wasserprobe 188.  
Wasservogel 179. 193.  
Waterkelpie 133.  
Weiber s. Frauen.

- Weihnachten 53. 55. 57.  
 Weihnachtskuchen 56.  
 Weihnachtslichter 60.  
 Weihnachtsstroh 60.  
 Weil 54. 73. 75. 77. 83. 90. 158.  
 Weinstock, goldener, 140.  
 Weisse Farbe 185 f.  
 Wenden (Volk) 85. 187.  
 Werwölfe 137. 161.  
 Wiedehopf 83.  
 Wiederbelebung Todter 160.  
 Wiedergeburt, symbol., 170.  
 Wiesel 113.  
 Wilde 177.  
 Wilde Jagd s. Wüthendes Heer.  
 Wilhelm s. Guilelmus.  
 Wind 112.  
 Windgeburt 69.  
 Windsbraut 187.  
 Windverkäufer 112.  
 Winter 137. 184.  
 Wintergöttin 182. 184.  
 Winterkönigin 182.  
 Wöchnerinnen 99.  
 Wölfe Wuotan's 192.  
 Wolf (Krankheit) 171.  
 Wolf (Thier) 82.  
 Wolf, J. W., Beitr. u. s. w. (S. 7) 199. (10)  
 176. (11) 112. (12) 176 *bie.* (13) 176.  
 (15) 200. (60) 196. (88) 158. (107) 263.  
 (117) 60. (119) 232. (119) 56. (120) 55.  
 (121) 60 *bie.* (125) 55. (163) 154. (165)  
 157. (166) 157. (167) 62. (179) 189. (202)  
 92. (205) 73. (215) 197. (219) 100. (233)  
 71. (238) 139. (241) 170. (255) 171.  
 Wolf, J. W., Deutsche Sag. (No. 56) 116.  
 (57) 115. (59) 115. (72) 168. (198) 72.  
 (246) 76. 135. (263) 164. (268) 164. (390)  
 196.  
 Hess. Sag. (No. 12.) 189. (25) 196.  
 (201) 136. (202) 136. (204) 136. (265) 196.  
 Nederl. Sag. (No. 25) 81. (130) 150.  
 (141) 112. (207) 194. (214) 139. (216)  
 133. (219) 75. (226) 197. (250) 114. (264)  
 78. 160. (282) 146. (481) 131. (487—489)  
 133. (521) 75. (571) 112.  
 Wolfdietrich 151.  
 Wolfram v. Eschenb. 144.  
 Wolkenschiffe 62. 261.  
 Wright, Th., 125.  
 Wüthendes Heer 173 f.  
 Wuk, Stephanow, 78.  
 Wunderbare Geburten 68.  
 Wunderer, wilder, 204.  
 Wunschhut 112.  
 Wunschwind 112.  
 Wuotan 112. 128. 175 f. 192.  
 Y.  
 Ymp-tree 117.  
 Yoni 171.  
 Z.  
 Zahori 83.  
 Zauberbücher 160.  
 Zauberringe 111.  
 Zaubersalbe 136.  
 Zaubersteine 110.  
 Zedechias (Zauberer) 261.  
 Zeugung, wunderb., 68 f. 262.  
 Zirkelwahrsgerei 74.  
 Zmok 132.  
 Zuirianer 83.  
 Zurücksagen 117.  
 Zurückspielen 117.  
 Zwirnknaul XI.

## Druckfehler.

## Lies:

- S. 10 vorletzte Z. hic [gesperrt].  
 „ 41, 13 v. o. hujusmodi.  
 „ 50, 14 v. o. tilge das Komma nach  
 (atten)dens.  
 „ 59, 21 v. o. rält.  
 „ 61, Strophe 2 Z. 7 vattna.  
 „ 61, „ 4 „ 5 Mali.  
 „ 61, „ 5 „ 3 Splsen.  
 „ 73, 1 v. o. Ala.  
 „ 78, 19 v. o. Fabri.  
 „ 78, 23 v. o. Tostatus.  
 „ 78, 18 v. u. Fazellus.  
 „ 85, 12 v. u. Insel Keos.  
 „ 86 \*\*) τυμβογέροντες.  
 „ 103, 19 v. o. fonte.

## Lies:

- S. 113, 13 v. u. Deslongchamps Essai sur  
 les Fables Ind.  
 „ 127, 21 v. o. Keighthley.  
 „ 137, 14 v. o. 193, 5.  
 „ 139, 18. 19 v. u. Deslongch. Essai sur  
 les Fables Ind.  
 „ 167, 21 v. u. Unsälde.  
 „ 168, 25 v. o. No. 92.  
 „ 172, 8 v. u. *stati* §. I. S.  
 „ 186, 4 v. o. nos jours.  
 „ 187, 12 v. u. de l'alleuia.  
 „ 193, 15 v. o. streiche *seulement*.  
 „ 194, 14 v. u. qu'avait.  
 „ 203, 8 v. u. Reiter.  
 „ 207, 4 v. o. chascun an.  
 „ 245, 8 v. o. d'un homme.

Hofbuchdruckerei der Gebr. Jänecke zu Hannover.









